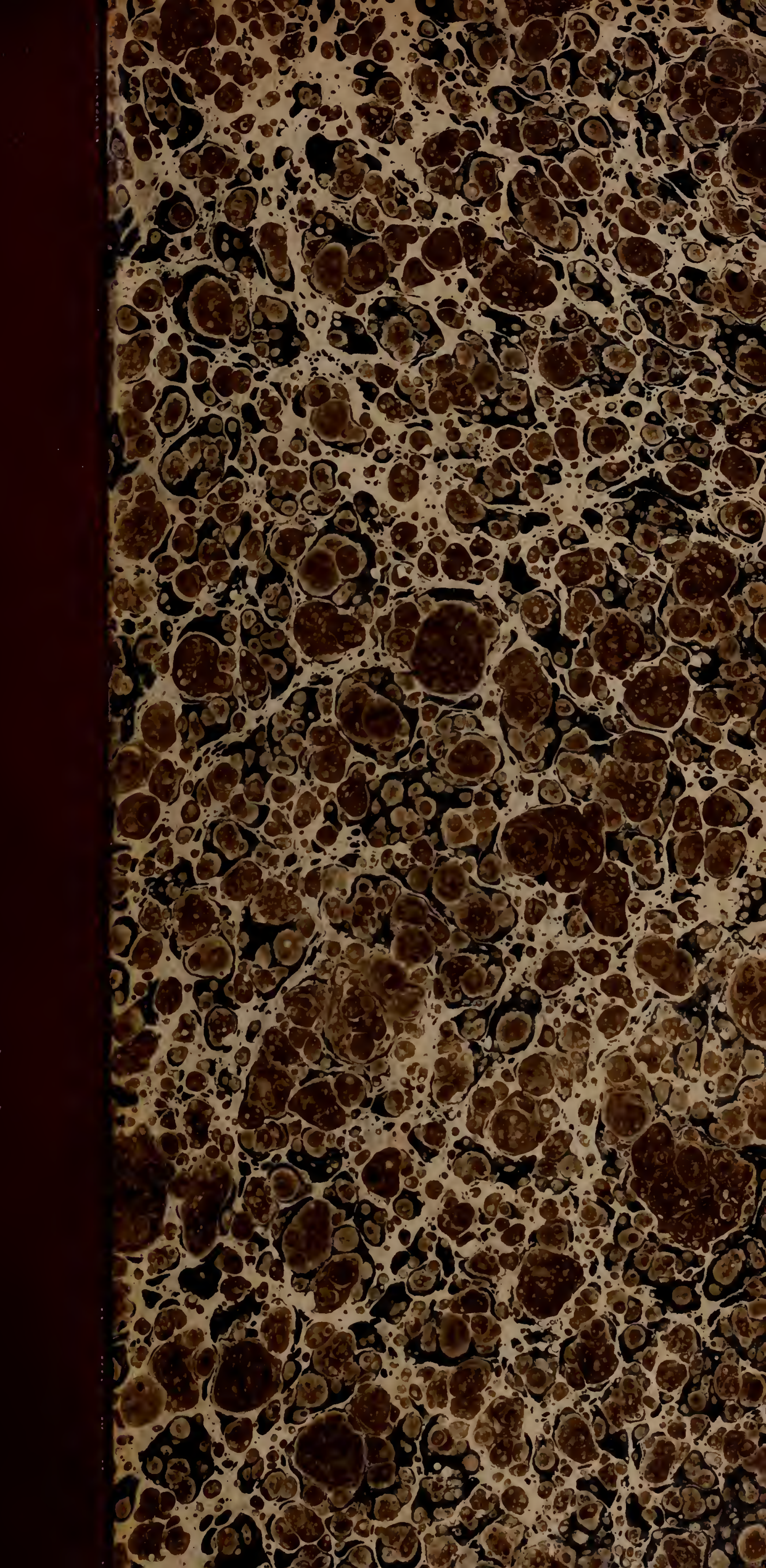



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. NOBLET
13, RUE CUJAS.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — SIXIÈME ANNÉE

CINQUANTE-SIXIÈME ANNÉE



PARIS
J. BONHOURE ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS
48, RUE DE LILLE, 48

1884

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UNE RÉUNION DE MISSIONS AU TEMPLE DE L'ORATOIRE

Paris, le 22 décembre 1880.

Au moment où une guerre désastreuse met en question tout ensemble l'avenir de notre mission au Sud de l'Afrique et l'existence nationale des Bassoutos, le Comité de notre Société a jugé que le moment était venu de s'adresser directement à nos amis et de demander leurs sympathies et leurs prières pour notre œuvre menacée. En conséquence, une grande réunion a été annoncée pour lundi dernier, 20 décembre, à huit heures du soir, au temple de l'Oratoire.

Le temps n'a pas favorisé cette réunion. Le vent, la pluie faisaient rage, et nous ne contestons pas qu'il ait été besoin d'une certaine résolution pour quitter le coin du feu et pour affronter les rafales et les rues mouillées.

Mais, convenons-en, le sujet de la réunion était assez poignant, les intérêts en jeu assez sérieux pour mériter cet acte de courage de la part des amis de notre cause. Lorsqu'un membre de notre famille, un être cher à notre cœur est malade, nous n'hésitons pas à nous déranger pour aller prendre de ses nouvelles. Ici, le malade, ce n'est pas un homme, c'est un peuple littéralement menacé de la destruction ; c'est notre belle et glorieuse mission du Lessouto qui est en danger mortel. Dieu a donné à notre Eglise protestante de France une fille d'autant plus précieuse, qu'elle a été longtemps unique, d'autant plus chère que, née au lendemain de ses douleurs séculaires, elle a été la première preuve de sa vitalité : c'est l'Eglise du Lessouto, qui regarde à notre patrie religieuse comme à sa mère selon l'Esprit, qui compte sur sa tendresse, sur son intérêt, sur sa protection ; n'était-ce pas le cas où jamais de lui donner une marque d'intérêt et de sympathie ?

Aussi tenons-nous à remercier, au nom de notre mission, les personnes qui, malgré les intempéries de la saison, ont tenu à montrer par leur présence, lundi soir, qu'elles sont de cœur et de prières avec ceux qui souffrent au Lessouto et ceux qui parmi nous s'efforcent de disputer à la mort la proie qu'elle convoite. Nous osons croire qu'elles n'ont pas regretté leur peine, si tant est qu'elles y aient songé, et qu'elles en ont été amplement récompensées par l'intérêt même des communications qui leur ont été faites et des appels qui leur ont été adressés.

Après le chant du cantique *Ne te désole point, Sion;* après la lecture de cet admirable Psaume II si bien approprié aux circonstances troublées où nous sommes, et la prière, faites par M. le pasteur Dumas, le président de la Société a ouvert la séance par une brève allocution où les causes qui ont motivé la réunion ont été rapidement indiquées. Rappelant ensuite que nous possédons au milieu de nous l'homme le mieux au fait de la question, puisqu'il a quitté nos stations

à la veille de la guerre et qu'il a pris la part la plus active aux démarches du Comité en faveur des Bassoutos, M. de Bussierre s'est hâté de céder la parole à M. Mabille.

C'était la première fois que celui-ci avait l'occasion de s'adresser publiquement aux amis des missions. Condamné par sa fatigue à s'imposer de grands ménagements, notre missionnaire n'a pas craint de rompre le silence qu'il s'était promis d'observer, aussitôt que la cause de la mission elle-même a été en jeu. Admirons ici la providence de Dieu qui a permis le retour de M. Mabille en France, au moment où sa présence à Morija semblait nécessaire à ses amis et peut-être à lui-même: par sa connaissance des faits et des hommes de l'Afrique méridionale, par son activité, par son dévouement, il est en mesure de servir infiniment mieux la cause de la mission en Europe qu'il n'eût pu le faire au Lessouto.

Avec une émotion que chacun comprenait, il a débuté par un tableau de la vie des Eglises indigènes avant les derniers événements. Nous ne résumerons pas son discours, qui est identique pour le fond à la pétition que nos lecteurs trouveront dans la suite de ce numéro. Qu'ils en prennent connaissance, et ils n'auront pas de peine à se représenter l'état d'esprit des auditeurs de M. Mabille, pendant qu'il faisait passer sous leurs yeux la série des faits qui ont amené la crise actuelle.

M. Dhombres, qui a succédé à M. Mabille, s'est fait, avec cette chaleur de cœur et d'émotion qui rendent sa parole si sympathique, l'interprète de ces sentiments. Dans les grandes épreuves comme dans les grandes joies, a-t-il dit, le chrétien regarde à la parole de Dieu pour y trouver lumière et consolation. Deux passages de l'Ecriture se sont imposés à ma pensée, à l'occasion de l'épreuve que traverse notre mission du Lessouto. C'est la vision d'Ézéchiel voyant Israël comme un peuple mort dont les ossements jonchent le sol, mais qui reprend vie sous le souffle de l'Eternel ; et cette autre parole prophétique qui ouvre le chapitre XL d'Esaïe et où le peuple

saint est comparé à une herbe qui perd sa fleur et se flétrit. Un sort pareil semble menacer notre mission du Lessouto et ces belles Eglises, ces stations que nous voyons par les yeux de l'esprit. Mais où la désolation règne maintenant, Dieu, par sa grâce, peut ramener la vie, et sous son action salutaire, le désert peut encore fleurir comme la rose, si nous, chrétiens de France, savons le lui demander. M. Dhombres termine en recommandant la collecte qui va se faire dans les rangs de l'assemblée, pour aider à réparer les dommages que la guerre a déjà causés à nos stations et à nos annexes.

Après le chant du cantique de Luther, qui jamais ne nous a semblé plus vrai et plus grand que dans cette application à nos Eglises menacées, M. de Pressensé a pris la parole. La cause des Bassoutos est, a-t-il dit en substance, une cause juste s'il en fut, et si ce peuple a droit à notre affection et à notre appui à cause des liens déjà anciens qui nous attachent à lui et que le malheur doit encore resserrer, il mérite aussi notre sympathie comme défendant courageusement une cause sacrée entre toutes: celle de la patrie. En allant plaider pour lui auprès du gouvernement anglais, le Comité ne fait pas de politique, en ce sens qu'il reste absolument en dehors des questions de partis. Mais au-dessus des questions politiques, il y a le droit et la justice qui font aussi partie de l'Evangile, et c'est le devoir d'une Société de Missions de défendre les opprimés tout autant que de leur prêcher le salut. Il y a, d'ailleurs, de bonnes raisons d'espérer que nos efforts seront bien accueillis: le gouvernement anglais ne s'est pas encore prononcé; deux de ses membres les plus éminents, M. Gladstone, son chef, et M. Bright, sont connus pour avoir eux-mêmes pris en main en plus d'une occasion la cause méconnue des faibles; la branche anglaise de l'Alliance évangélique a résolu d'appuyer, par une démarche distincte, un mémoire sur la situation de notre mission présenté au gouvernement anglais par la branche française; enfin l'opinion, qui en Angleterre a une grande puissance, se

prononce de plus en plus en faveur des Bassoutos. N'oublions pas toutefois, dit en terminant l'orateur, que, de toutes les pétitions, la plus importante est celle qu'il nous faut présenter à Dieu qui règne souverainement et qui nous entendra, si nous l'invoquons avec foi.

Une allocution de M. Appia a terminé la séance. La pensée dominante de ce discours, si riche de faits dans sa brièveté, est celle de la responsabilité que nous avons à l'égard des Bassoutos, responsabilité qui, à dater de cette guerre, prend une gravité toute nouvelle Partout où se sont fondées des colonies européennes, une question douloureuse s'est posée : c'est celle du contact, mortel en bien des cas, entre la civilisation et les races indigènes. Cette question se dresse aussi maintenant à propos des Bassoutos. La solution, dit M. Appia, est en grande partie entre nos mains. Nous avons porté cette œuvre du Lessouto à travers les années brillantes de sa jeunesse ; maintenant que son printemps est fini, qu'elle affronte les orages et les chaleurs de l'été, faut-il qu'elle périsse sous nos yeux? Rappelons-nous que de notre fidélité à la soutenir par nos prières, par nos dons, par notre intérêt, dépend sa prospérité, bien plus, son existence future.

Une prière de M. le pasteur Fisch a terminé cette réunion, à laquelle il n'a manqué qu'un auditoire compact pour être tout à fait satisfaisante.

Ajoutons que la collecte a produit la somme de 450 fr.

Les adieux de M. le missionnaire Golaz, qui devaient avoir lieu au cours de la séance, ont été réservés à une réunion spéciale qui aura lieu dans les premiers jours de janvier. Nous demandons à nos amis de se souvenir de notre frère et de sa femme, ainsi que de la mission du Sénégal, au moment du renouvellement de l'année. Qu'ils n'oublient dans leurs prières aucune des parties de notre œuvre. Nous leur recommandons nos Eglises de Taïti, qui ne sont pas encore sorties de toutes les difficultés, malgré l'amélioration très notable survenue dans leur régime. Nous leur recomman-

dons aussi M. Coillard, qui revient à Paris aujourd'hui même avec Madame Coillard prendre un peu de repos, après quatre mois d'un travail épuisant, consacrés à visiter le Ban de la Roche, les principaux centres d'Alsace, Lyon, Genève, le canton de Vaud et tout le pays de Montbéliard. Nos amis apprendront avec plaisir que les 46,000 francs jugés nécessaires par notre frère pour entreprendre la mission du Zambèze sont trouvés. Vu la guerre qui absorbe l'attention générale, et vu les circonstances qui ont amené M. Coillard à réserver à plus tard sa visite à la plupart de nos Eglises françaises, la souscription pour le Zambèze est prolongée jusqu'à la fin de la tournée de notre missionnaire. Nous ne doutons pas que les dons de nos amis ne dépassent nos prévisions les plus hardies.

Mais de tous les sujets qui s'imposent à l'intercession des chrétiens français, le plus important est notre cher Lessouto. Au moment où ils liront ces lignes, nos délégués seront peut-être sur le point de partir pour Londres. Que nos amis se souviennent d'eux, que leurs prières les précèdent, les accompagnent, les fortifient et leur assurent le succès ; que de leur cœur monte sans se lasser la requête du Psalmiste :

« O Dieu des armées, reviens, je te prie ; regarde des cieux, et vois, et visite cette vigne ; protège le plant que ta droite a planté et le fils que tu t'es choisi ! »

PAYS DES BASSOUTOS

LA SITUATION AUX DERNIERS JOURS DE L'ANNÉE

La correspondance de nos missionnaires est toujours extrêmement difficile ; nous ne recevons plus de lettres des stations les plus centrales, telles que Morija et Thaba-Bossiou, mais les dépêches sous-marines envoyées du Cap

aux journaux anglais nous permettent de savoir, presque jour après jour, ce qui se passe au Lessouto en ce qui concerne la guerre. Nos bien-aimés frères sont encore à leur poste et ne songent nullement à s'en éloigner. Ils vont, Dieu soit béni, commencer une nouvelle année *chez eux*. On peut même se représenter quelques-uns d'entre eux jouissant des fruits les plus précoces de leurs vergers et mangeant du pain de leurs premières gerbes. La seule station où les chefs de l'armée coloniale aient pu se donner la triste satisfaction de brûler les habitations des indigènes est celle d'Hermon. On trouvera plus loin le lugubre récit de cette exécution militaire tracé par la plume de M. Dieterlen. Quoique les écoles et les services du dimanche aient été presque partout désorganisés par la crainte des surprises et les nécessités de la défense, il n'en faut pas conclure que les membres de l'Eglise aient cessé de songer à leurs devoirs religieux et que les missionnaires n'aient plus des occasions fréquentes de leur faire du bien. On a assuré à M. Dieterlen qu'aux campements de Kolo les chefs désignent chaque jour des hommes pour faire la prière.

Jusqu'à ce moment, les Bassoutos ont déployé assez de courage et d'habileté pour occuper les forces coloniales presque constamment à Maféteng et dans ses environs immédiats. A chacune de leurs sorties et reconnaissances, ayant pour but d'envahir l'intérieur du pays, elles ont été repoussées malgré la supériorité que leur donnait leur artillerie, et elles ont dû se replier sur leur première base d'opérations. A côté même de Maféteng, Lérotholi fortifie encore à ce jour son village, dont il avait été dépossédé à un certain moment. Le 1er décembre, le colonel Carrington et six cents hommes, presque entièrement cernés en rase campagne, n'ont dû leur salut qu'à l'arrivée d'un renfort leur amenant un canon.

On ne saurait assez déplorer les pertes qui se font de part et d'autre et qui doivent être grandes surtout du côté des

Bassoutos, mais nous commençons à croire que les lenteurs qu'ils imposent aux forces coloniales par leur vigoureuse résistance, permettront au gouvernement de la reine d'Angleterre d'intervenir pour le rétablissement de la paix avant que les terribles menaces de M. Sprigg et du conseil qu'il préside ne se soient réalisées.

Ils font tous leurs efforts pour y réussir. Ils ont sous les armes 17,000 hommes de toute provenance, n'ayant pas même reculé devant l'idée de faire marcher, malgré leurs prôtestations, des étudiants de la Faculté de théologie de Stellenbosch. Ces jeunes gens sont au nombre de onze, et nous lisons dans un journal du bord de M. Sprigg ces mots destinés sans doute à leur donner un entrain qui leur manque : « Espérons qu'ils sauront montrer tout ce qu'il y a de mâle dans leur christianisme. » La moitié de cette armée se compose de noirs et l'on peut douter qu'ils aient mis beaucoup de bonne volonté à prendre les armes contre des gens de leur propre race.

Ces 17,000 hommes n'ont pas seulement les Bassoutos à soumettre, mais encore une bonne partie des tribus cafres qui se sont soulevées, elles aussi, et qui, ayant dès longtemps l'habitude de semblables luttes, y apportent une haine contre la Colonie que les Bassoutos n'ont jamais connue.

Et voici que, pour assombrir davantage la situation politique du Sud de l'Afrique, cinq mille Boers du Transvaal ont occupé la petite ville de Heidelberg, sur la route qui va de Prétoria à Natal, et ont relevé le drapeau de la république, acclamant Kruger pour président et Joubert pour commandant général. Il y avait encore à Prétoria et à Natal quelques troupes anglaises restées après la guerre des Zoulous. Le gouvernement anglais vient d'ordonner à un de ses régiments de partir de Gibraltar pour aller les renforcer. On doit espérer que, reparaissant ainsi, avec toute sa prépondérance, dans cette Afrique méridionale si agitée, il réussira bientôt à la pacifier tout entière, et à rendre à chacun ce qui lui est dû.

Pétition en faveur de la tribu des Bassoutos, adressée au gouvernement anglais par la Société des Missions de Paris, qui a travaillé pendant cinquante ans parmi les Bassoutos, et d'après les avis de laquelle ils se sont placés sous la protection du gouvernement anglais.

Les soussignés recommandent à la sérieuse attention des ministres de Sa Majesté la reine Victoria les circonstances ci-dessous mentionnées, ainsi que les mesures qu'ils prennent la respectueuse liberté de leur soumettre en vue du rétablissement de la paix dans le pays des Bassoutos.

Les soussignés ont eu connaissance des faits qu'ils vont vous exposer soit comme témoins oculaires, soit par l'entremise des missionnaires de leur société, sous l'influence desquels de nombreux Bassoutos ont été instruits et grâce auxquels un grand nombre d'entre eux ont refusé de prendre part à la guerre.

Voici ces faits :

C'est en 1869 que la tribu des Bassoutos demanda la protection de la Grande-Bretagne. Avant cet événement, elle avait rendu de nombreux services à l'Angleterre. Son chef, Moshesh, avait une telle admiration pour le peuple anglais que, depuis le gouvernement de Sir Peregrine Maitland, il était devenu et était resté l'ami dévoué de cette nation.

Lorsque, en 1869, il rechercha la protection de la Grande-Bretagne, le gouvernement était d'avis que les Bassoutos fussent annexés à Natal. Toutefois, le gouverneur, Sir P. Wodehouse, laissa à la tribu toute liberté à cet égard. Les Bassoutos optèrent pour la Colonie du Cap, donnant comme raison de leur préférence les lois de cette colonie qui les laissaient libres de garder leurs armes. Ce point fut nettement stipulé par eux lors de l'annexion. A la vérité, aucune attestation écrite de cette transaction entre Moshesh et

le Haut Commissaire ne fut conservée; mais le fait eut de très nombreux témoins. Sir P. Wodehouse déclara alors que le pays des Bassoutos devenait *colonie de la couronne*. Il promit que le pays resterait aux Bassoutos, à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants; qu'aucun blanc, pas même un magistrat, n'aurait le droit d'en posséder la moindre parcelle. Lui-même rédigea un code de lois et de règlements pour le gouvernement du pays.

Le résident britannique dans le pays des Bassoutos reçut le titre d'agent du Haut Commissaire. Le pays fut annexé à la Colonie du Cap, mais le peuple fut placé sous la protection directe de la couronne, par l'intermédiaire du gouverneur, en tant que Haut Commissaire de la Reine.

En 1872, en réponse au désir exprimé par les natifs d'envoyer des délégués au Parlement du Cap, Sir H. Barkly écrivait, à la date du 25 mars, que Sa Majesté ne pouvait leur permettre d'envoyer des représentants au Parlement, leur position ne s'y prêtant pas. « Car alors, » disait la lettre, « ils devraient être assimilés à la population cafre qui est sous les lois de la Colonie. Leurs coutumes nationales seraient inévitablement remplacées par les lois coloniales; des gens de descendance européenne seraient autorisés à acquérir des terrains et à s'établir dans leur pays, et les terres inoccupées pourraient être vendues ou louées. » Ceci fut *écrit deux ou trois mois* avant que le gouvernement du pays par le pays fût octroyé à la Colonie du Cap. Quand ce changement eut lieu, aucune modification ne fut faite dans la constitution politique du pays des Bassoutos. Si d'autres arrangements ont été pris depuis ce moment entre le gouvernement central et le gouvernement colonial, à l'égard de la tribu des Bassoutos, ceux-ci n'en ont jamais été informés et leur consentement comme nation n'a jamais été demandé.

A la fin de 1878, on leur annonça que la loi du désarmement des populations indigènes à l'intérieur de la Colonie leur serait appliquée aussi. A la demande du chef

Letsié, une copie de l'acte passé par le Parlement du Cap et proclamant le changement dans les relations de la tribu avec la Colonie lui fut envoyée, mais seulement à la fin de 1879. Les Bassoutos considérèrent naturellement la chose comme une rupture des conditions sous lesquelles ils avaient été annexés à la Colonie du Cap. Ils demandèrent immédiatement la permission d'adresser une pétition à la Reine, par l'intermédiaire de son Haut Commissaire, contre ce qu'on appelle « l'*Acte pour le maintien de la paix*, » et envoyèrent à Capetown une députation chargée de représenter au Parlement que, comme nation, ils ne devaient pas être soumis à cette loi, ainsi que l'avaient été les tribus cafres qui s'étaient révoltées contre la Colonie. Les Bassoutos se considéraient comme relevant immédiatement de la couronne britannique et non du gouvernement colonial, et, par conséquent, ils en appelaient à Sa Majesté la Reine, persuadés que le gouvernement colonial n'avait aucun droit légal à proclamer l'Acte pour le maintien de la paix dans le Lessouto.

Nous voudrions soumettre respectueusement à votre attention le fait que les Bassoutos n'avaient rien fait qui rendît nécessaire ou légitime l'application de cette mesure à leur tribu. A l'Assemblée nationale, qui se tint en octobre 1879 à Masérou, M. Sprigg dit et redit que son gouvernement n'avait pas la moindre plainte à élever à leur sujet, que, jusqu'à ce jour, ils avaient été parfaitement *loyaux ;* n'avaient-ils pas, dans l'intérêt de la paix, combattu leur propre vassal Morosi? Leur magistrat principal, M. Griffith, et M. Aylifl, le secrétaire pour les affaires indigènes, ne leur rendaient-ils pas le témoignage que, pendant toute cette guerre, ils s'étaient conduits avec la plus grande fidélité? En effet, la paix régnait dans le sein de ce peuple. Tous ceux qui ont visité le pays des Bassoutos savent qu'ils n'avaient pas l'habitude de porter leurs armes. Ce n'est point un peuple guerrier, mais bien au contraire une population paisible et adon-

née aux travaux de l'agriculture. Ils s'accoutumaient graduellement à la loi et à l'administration anglaises. Les tribunaux des chefs indigènes étaient désertés, au point que les plus jeunes chefs étaient peu satisfaits de voir leur pouvoir ainsi amoindri. Mais la masse de la population avait compris les avantages du nouveau régime, et le préférait à l'état de choses qui l'avait précédé. L'instruction faisait de rapides progrès, le christianisme s'étendait et s'affermissait, et l'industrie du pays ajoutait de fortes sommes aux revenus de la Colonie. Il n'y avait aucune nécessité de désarmer cette population.

En ce qui touche cette mesure elle-même, nous signalons à votre attention les faits suivants :

1° Le second jour de l'Assemblée nationale d'octobre 1879, le secrétaire colonial, M. Sprigg, avait promis que le gouvernement de la Colonie *n'aurait pas recours à la force* pour exécuter le désarmement, mais que les magistrats continueraient à expliquer aux populations les raisons qui rendaient cette mesure désirable jusqu'à ce que chacun les eût admises et s'y fût rendu. Si cette promesse avait été tenue, la guerre n'aurait point eu lieu. Le chef Letsié proposa comme solution qu'on mît une lourde taxe sur chaque fusil. Les indigènes auraient bien vite découvert qu'il était de leur intérêt de vendre leurs fusils plutôt que de payer un impôt annuel de plus, et le désarmement se serait effectué paisiblement.

2° Quand, après la guerre avec les Cafres Gaïkas, l'Acte pour le maintien de la paix fut voté par la législature coloniale, le colonel Bowker, alors magistrat suprême dans le pays des Bassoutos, affirma à Letsié et à d'autres chefs, en présence de plusieurs missionnaires et de beaucoup d'autres gens, qu'ils ne devaient avoir aucune inquiétude au sujet de cette loi, attendu qu'elle n'était applicable qu'aux tribus qui s'étaient révoltées contre la Colonie.

3° Quand M. Griffith demanda au chef Letsié de lui four

nir un corps de troupes pour l'aider à soumettre Morosi, il l'assura qu'en faisant preuve de zèle dans ces circonstances, il conserverait le pays habité par Morosi, mais qu'il le perdrait si les troupes de la Colonie faisaient seules la campagne. Cela fut répété à plusieurs reprises, et quand les Bassoutos, sous la conduite de M. Griffith, traversèrent l'Orange pour pénétrer dans le pays de Morosi, il leur affirma encore que leurs armes leur seraient laissées. Des milliers d'indigènes étaient présents dans cette occasion.

4° Lorsque le gouvernement de la Colonie déclara qu'il allait confisquer le pays de Morosi, en dépit des promesses ci-dessus mentionnées et de la protestation du colonel Griffith (confirmée par le gouvernement central dans une lettre de lord Kimberley, datée du 20 mai 1880), cela troubla les esprits des Bassoutos et leur inspira une certaine méfiance à l'égard de la sincérité du gouvernement colonial.

5° En entendant parler de la dispersion des tribus cafres, les Gaïkas et les Galékas, au moment même où l'on annonçait leur propre désarmement, ils demandèrent : « Quelles sont donc les intentions secrètes du gouvernement (colonial), depuis qu'il pense à nous désarmer? Que veut-on faire de nous, quand on nous aura désarmés? » Des choses faites sans motif avoué mettent toujours en éveil les soupçons des natifs.

6° Enfin, lorsqu'il fut décidé que l'Acte pour le maintien de la paix serait imposé par la force au Lessouto, le gouvernement colonial eut le tort de ne pas prendre les mesures nécessaires pour assurer une sécurité suffisante aux milliers de Bassoutos qui étaient tout prêts à obéir à la proclamation pacifique de leur chef Letsié. Menacés par les rebelles de la perte de tout leur avoir, et n'étant pas protégés, beaucoup d'entre eux se joignirent au parti de la résistance, contraints par la nécessité. C'est ainsi qu'un mouvement contre l'autorité anglaise au Lessouto, qu'il eût été facile de réprimer

à l'origine, s'est développé et a pris les proportions d'une guerre qui menace d'être désastreuse aussi bien pour la Colonie du Cap que pour le peuple des Bassoutos.

Ayant ainsi établi les causes qui ont déchaîné la guerre sur le Lessouto, nous tenons à exprimer néanmoins notre vif regret de ce que les natifs ont pris les armes, bien qu'ils l'aient fait pour résister à ce qu'ils considéraient comme une rupture des arrangements conclus avec eux en 1869, au nom du gouvernement de Sa Majesté. Nous désirons aussi informer les ministres de Sa Majesté que nos missionnaires du Lessouto n'ont cessé d'exhorter les chefs et toute la tribu à se soumettre à l'Acte pour le maintien de la paix, avant même qu'il eût été officiellement proclamé dans le pays. Si Letsié, le chef suprême des Bassoutos, a été et est encore *loyal*, bien qu'il n'ait pas réussi à maintenir la paix, ce résultat est dû en grande partie à leurs efforts incessants. Ce sont eux encore qui ont réussi à empêcher jusqu'à ce jour beaucoup de Bassoutos de prendre part à la guerre.

Qu'il nous soit permis maintenant de vous présenter un tableau de l'état du Lessouto antérieurement à ces événements :

Le pays, que nos missionnaires avaient trouvé presque désert en 1833, par suite de la dispersion générale amenée par la guerre et la famine, a, depuis, été repeuplé, et les animaux féroces qui tenaient les malheureux habitants sous le poids d'une terreur constante ont entièrement disparu.

Des rapports de bonne amitié et d'échange fructueux se sont établis graduellement entre les Bassoutos, la Colonie et le gouvernement anglais.

Le commerce et l'agriculture ont fait de tels progrès que le Lessouto, par ses exportations et ses importations, est devenu une province d'un grand rapport.

Treize stations, ou centres de culte public et d'instruction primaire, ont été fondées par nos missionnaires, qui ont créé en outre soixante-dix annexes, où des catéchistes indigènes

prêchaient régulièrement l'Evangile et où des maîtres d'école instruisaient les enfants.

Cent vingt jeunes gens et trente jeunes filles environ étudiaient dans deux grandes écoles normales. Plusieurs d'entre eux avaient déjà subi avec succès les examens prescrits par la loi coloniale pour l'obtention du brevet d'instituteur.

La Bible tout entière, des recueils de cantiques et des manuels élémentaires ont été imprimés dans la langue indigène et rapidement enlevés par les acheteurs. L'enseignement de la langue anglaise avait également pris un grand développement.

Dans la masse de la nation qui, chaque jour, apprenait mieux à connaître l'Evangile, plus de six mille Bassoutos l'ont reçu et sont devenus chrétiens en rejetant les superstitions et les pratiques de leurs ancêtres. En outre, vingt mille environ recevaient régulièrement l'instruction chrétienne.

Telle étant la situation du Lessouto au moment où la guerre a éclaté, les ministres de Sa Majesté comprendront l'anxiété avec laquelle le Comité de Paris, ainsi que les Eglises françaises et suisses que nous représentons, contemplent l'état de désordre et de désolation où ce pays est maintenant réduit ; ils comprendront aussi notre instante prière et notre ardent désir de voir bientôt la paix rétablie parmi ses habitants.

C'est dans ces circonstances que nous prenons la liberté de nous adresser aux ministres de Sa Majesté, dans l'espoir qu'il nous sera possible d'obtenir par leur moyen un traité de paix pour ce peuple si profondément bouleversé par la guerre. Si celle-ci devait se prolonger, notre crainte, quelle que soit d'ailleurs l'issue de la lutte, est qu'il n'en résulte dans l'esprit des indigènes la disparition de ce respect de la nation anglaise qui a été jusqu'à présent la source d'une grande autorité morale pour le gouvernement de l'Afrique méridionale. Les Bassoutos se réfugieront dans leurs mon-

tagnes natales, et il s'ensuivra une longue période de luttes interminables.

Notre expérience personnelle et le passé de ce peuple nous portent à croire que, si le gouvernement de Sa Majesté envoyait une commission pour s'enquérir des griefs de la nation, et lui offrait sur-le-champ la paix et une amnistie complète, la tranquillité serait immédiatement rétablie.

Si le gouvernement central attend la fin de la guerre, nous craignons que le mauvais effet de cette malheureuse rupture entre les Bassoutos et l'Angleterre ne soit de longue durée.

Quant à l'organisation à donner au pays, une fois que la paix y sera rétablie, le président du ministère colonial a publiquement affirmé que tout le territoire appartenant aux insurgés serait confisqué. D'après une estimation assez probable, le pays des Bassoutos tout entier, à l'exception de quelques milles carrés, serait compris dans cette mesure. Or, nous avons essayé de prouver qu'un grand nombre d'hommes avaient été forcés de prendre part à la guerre, faute de protection de la part des autorités. A cela doit être ajoutée la répugnance que devaient éprouver ceux qui voulaient rester fidèles à se voir contraints de se joindre aux troupes du gouvernement pour combattre leurs parents et leurs amis. Nous demandons respectueusement que, dans cette importante affaire, les ministres de Sa Majesté veuillent bien prendre en considération la nécessité reconnue dans toutes les parties de l'empire britannique de constituer des « réserves pour les indigènes, » et que, se souvenant des circonstances dans lesquelles la tribu des Bassoutos s'est mise sous la protection de l'Angleterre, et des faits qui ont amené la guerre actuelle, ils veuillent bien permettre à ce peuple de continuer à occuper son pays natal.

Comme nous l'avons déjà montré, depuis près de cinquante ans, les missionnaires de l'Eglise protestante, se rattachant à la Société des Missions de Paris, ont travaillé au bonheur et

à la prospérité des Bassoutos. Ils ont ainsi essayé de seconder les efforts que fait le gouvernement britannique pour la civilisation des tribus de l'Afrique du Sud.

C'est maintenant l'ardent désir de cette Société et de ses missionnaires de travailler au rétablissement de la paix.

Dans l'espoir que le gouvernement de Sa Majesté voudra bien accepter nos services à cet égard, et le suppliant de prendre des mesures immédiates pour mettre un terme à la guerre, par le moyen que nous avons suggéré,

Nous avons l'honneur d'être, etc.

(*Suivent les signatures des membres du Comité.*)

Paris, le 9 décembre 1880.

UNE PÉTITION INDIVIDUELLE

Un de nos amis de Suisse qui veut que son nom reste inconnu, nous écrivait, il y a quatre semaines :

« Vous dire ce que je souffre de cette misérable guerre entre la Colonie et nos chers Bassoutos ne me serait pas possible. Aussi, n'y tenant plus, me suis-je enhardi à en écrire à M. Gladstone, dont je n'osais certes pas attendre une réponse. Or, elle vient de me parvenir, assez gracieuse pour que je croie devoir vous en envoyer copie en y joignant ma lettre. Je vous autorise à les publier dans le journal, si vous le jugez bon, afin que nos chers missionnaires et nos braves Bassoutos puissent lire qu'ils ont des amis en Suisse comme en France. Je voudrais que de tous les points du globe on envoyât des remontrances semblables.

C'est à Dieu maintenant de tirer le bien du mal. C'est sa gloire à lui de savoir faire sortir du bien de nos méfaits : nous devons avouer que nous ne le laissons pas sans travail.

Monsieur le Ministre,

Votre Excellence permettra-t-elle à un simple particulier suisse de venir intercéder auprès d'elle en faveur du petit

2

peuple des Bassoutos que des troupes anglaises vont écraser parce qu'il n'a pas voulu livrer ses armes, se croyant en droit de les garder pour la simple raison qu'il ne s'en était jamais servi contre l'Angleterre, mais, au contraire, pour appuyer le gouvernement de la Reine et son administration dans leur pays ! Or, Votre Excellence est animée de sentiments trop justes et trop nobles pour ne pas comprendre que ces peuplades, qui commençaient à s'ouvrir à la civilisation, grâce aux travaux apostoliques des missionnaires de la Société des Missions évangéliques de Paris, doivent être déconcertées en voyant qu'un gouvernement de pays chrétien puisse récompenser leur fidélité en exigeant d'elles la remise de leurs armes,qui pourraient même leur être nécessaires pour se défendre contre les bêtes féroces ! Aussi suis-je persuadé que, si le noble prince Albert vivait encore, il appuierait de sa puissante influence ma démarche auprès de Votre Excellence, et j'ose, en conséquence, espérer qu'elle voudra bien me la pardonner et l'accueillir dans la mesure du possible, en se souvenant de cette parole de l'Ecriture : « Que la récompense est assurée à celui qui sème la justice. » Prov. II, v. 18. Et encore : « Que la justice élève une nation, « mais que le péché est l'opprobre des peuples. » Prov. 14, v. 34.

C'est dans cet espoir que j'ose encore présenter à Votre Excellence mes vœux les plus sincères pour la prospérité de son gouvernement et de celle de Sa Majesté la Reine, en me disant, de Votre Excellence, le très humble et très dévoué serviteur.

Voici la réponse :

« Monsieur,

« M. Gladstone a reçu la lettre dans laquelle vous intercédez en faveur des Bassoutos. Il m'a chargé de vous dire qu'il a déféré votre communication au ministre de la Cou-

ronne, qui est plus particulièrement chargé du département des affaires coloniales.

« Je suis, Monsieur,

« Votre obéissant serviteur,

« Em. Hamilton. »

10, Downing street,
Whitehall, 22 novembre 1880.



L'INCENDIE D'HERMON

Récit envoyé par M. Dieterlen à sa famille

Hermon, le 27 octobre 1880.

...Quelle vie, hélas! que la nôtre. Au chapitre de nos misères passées, j'ai à en ajouter aujourd'hui un nouveau qui ne le cède en rien à ceux qui l'ont précédé; je l'intitulerai: Incendie et destruction du village d'Hermon et des villages environnants. Ce n'est pas un titre de fantaisie que je mets là, mais bien la chose la plus réelle, la plus positive qui existe. Depuis lundi, nous vivons au milieu de ruines noircies par la fumée; de quelque côté que nous dirigions nos regards, nous ne voyons que cela, et nos cœurs sont remplis de douleur et d'amertume.

Voici du reste comment la chose s'est passée. Lundi matin, nous voyons se dessiner sur la route de Maféteng quelques silhouettes de cavaliers se dirigeant vers Hermon. Deux, trois, six, douze; c'est toute une ligne d'éclaireurs qui précèdent une troupe d'environ trois cents hommes s'avançant au petit trot, faisant même un coude à gauche pour ne pas passer trop près du village désert de Manuel. « Bon, » dis-je à ma femme, « voilà enfin ces fameux carabiniers qui arrivent. Tant mieux, nous saurons à quoi nous en tenir sur leurs intentions à notre égard. » Ils arrivent, en effet, et met-

tent pied à terre devant la maison. Voici M. Barkly, le magistrat de Maféteng, qui me serre la main et me présente à M. Clarke, commandant en chef des troupes coloniales au Lessouto. C'est un homme de haute taille, beau garçon, moustache blonde, main fine et blanche. Avant que j'aie eu le temps de les faire entrer dans mon cabinet : « Avez-vous ici des Bassoutos fidèles au gouvernement ? » Je lui en montre quatre et mon domestique, assis par terre dans le plus grand silence et lui décline leurs noms et qualités.

« — Qu'ils aillent se tenir devant leurs maisons. Car toutes celles dont les propriétaires sont partis pour se joindre aux rebelles vont être brûlées. »

Je fus tellement abasourdi par ces paroles qui tombaient sur moi comme un coup de massue, que je ne pus que répéter à ces vieux les ordres du commandant et les regarder partir, clopin-clopant et tout tremblants, vers leurs maisons respectives. Puis, nous entrons dans mon cabinet ; M. Clarke se met alors à me parler sévèrement de mon attitude depuis le commencement des hostilités : j'ai eu le malheur d'écrire, au nom de Lérotholi, un traître, un rebelle, une lettre au magistrat de Wepener ; la station a tous les jours été parcourue par les rebelles ; les missionnaires sont en partie responsables de la guerre actuelle, parce qu'ils ont fait entendre aux Bassoutos qu'on n'emploierait jamais la violence pour les désarmer (1), et ainsi de suite. Tout cela m'était dit d'une voix élégante, mais dure, et avec des regards qui m'auraient fait trembler si j'avais eu réellement des torts envers le gouvernement colonial. Pour une fois, ma langue ne me joua pas le tour de s'embrouiller sous prétexte que je devais parler anglais ; quoique intimidé, je répondis à ce monsieur aussi fermement que je le pouvais, et repoussai ses accusations comme j'en avais le droit : assez pour lui

(1) C'est ce que M. Sprigg lui-même avait déclaré.
(*Note des Réd.*)

montrer que je ne les acceptais pas et que je n'avais pas peur de lui, et cependant de manière à lui laisser le dernier mot. A vrai dire, cela m'était si parfaitement indifférent de l'entendre m'accuser que, pendant un moment, je me demandai si je ne ferais pas mieux de le laisser parler sans rien répondre.

Pendant cet entretien, je voyais, par la porte ouverte, de gros tourbillons de fumée s'élever dans le village, et je devinai trop facilement d'où ils provenaient. On mettait le feu à toutes les jolies habitations de la station, l'une après l'autre, et en quelques minutes le travail de plusieurs années d'économie et de patience s'envolait en fumée. Malheureuses gens d'Hermon! Que de fois je leur ai dit que, s'ils ne prenaient pas garde à eux, c'en était fait de leur village et de leur pays! Aujourd'hui ce que je leur avais prédit est arrivé. On a trouvé qu'ils n'étaient pas chez eux; on n'a pas demandé s'il n'y avait pas parmi eux des gens qui étaient incapables de prendre les armes et que la peur seule avait déterminés à s'enfuir vers l'intérieur du Lessouto. Le fait qu'ils sont à Kolo avec des insurgés suffit. Et voilà pourquoi l'incendie a ruiné également celui qui prend une part active à la guerre et celui qui ne peut en être qu'une victime innocente. Du moment que la consigne est de détruire tout ce qui appartient aux Bassoutos, je ne suis pas surpris que les gens d'Hermon qui, en général, ont une grande responsabilité dans cette guerre, en aient subi les conséquences. Ce n'est pas à cause du voisinage de la maison missionnaire et parce que les leurs sont grandes et bien bâties qu'ils pouvaient être épargnés. Mais quelle horreur que ces guerres africaines qui ne doivent laisser derrière elles que des ruines!

Les Anglais le sentent bien eux-mêmes; la plupart des officiers vinrent me serrer la main et me dirent combien ils étaient peinés de voir brûler un si joli village. « Ce n'est pas un métier qui convienne à des soldats, » me disait l'un d'eux,

« mais nous ne pouvons faire autrement. » Ils ont été avec nous pleins d'attentions et ont fait connaissance avec notre petit garçon, le prenant dans leurs bras et lui parlant anglais, à son grand étonnement. Je dois dire de plus qu'ils ont scrupuleusement respecté tout ce qui appartient à la mission.

Vers une heure de l'après-midi, la station était de nouveau déserte ; nous nous regardions tout ahuris, sans oser parler. Du village d'Hermon, il ne restait que la maison du vieux Caleb et des ruines fumantes ; du village de Manuel, quatre maisons seules ont échappé au désastre ; à l'horizon, les pignons des maisons brûlées font l'effet de bras noirs se levant vers le ciel pour protester contre la barbarie des hommes, ou du moins contre la guerre, ce fléau de l'humanité qui pèse si lourdement sur nous.

J'ai réussi à sauver ici la maison de la vieille Amélia, celle qui me donne si souvent du *léting* (sa bonne petite bière), et qui est avec nous en ce moment. Sa pauvre maisonnette ne parvenait pas à flamber. Elle *refusait* de brûler, comme disent les Bassoutos. Ce que voyant, je m'emparai d'un seau, puisai de l'eau dans une mare et me mis en devoir d'arrêter le feu qui faisait très lentement et sournoisement son chemin à travers le roseau de la toiture. La vieille prit courage et vint me rejoindre, et à nous deux, nous finîmes par nous rendre maîtres du feu. C'est un grand crime sans doute, mais je n'ai pu résister à la tentation, et je ferai auprès des autorités mon *mea culpa*, quand l'occasion s'en présentera.

Cette destruction de nos villages est pour moi le présage de ce qui va arriver au Lessouto tout entier : une ruine irréparable. Admettons que la paix se rétablisse et que les gens d'Hermon reviennent chez eux ; il leur faudra des années et des années pour rebâtir leur village tel qu'il était. Eh bien ! le Lessouto, s'il réchappe à cet ouragan, ne pourra pas se relever avant des dizaines d'années.

Mais se relèvera-t-il ? Le plan de M. Sprigg est de vendre

une partie du pays à des colons et de ne laisser aux Bassoutos que de petits bouts de territoire entre les fermes des blancs. C'est la ruine des Bassoutos comme tribu, ni plus ni moins. Il pense que le gouvernement anglais n'aura pas un mot à dire à propos des mesures qui seront prises à l'égard des Bassoutos, n'ayant pas eu à débourser. C'est odieux!

Le général Clarke m'a demandé si je croyais nécessaire de rester à Hermon (une autre manière de me dire qu'il aimerait que je quittasse la station). J'ai naturellement fait semblant de ne pas comprendre cette suggestion, et il n'est pas revenu à la charge. Le fait est que je n'ai plus rien à faire ici que de veiller sur les bâtiments de la Société et sur les matériaux que j'ai ici pour constructions d'annexes, etc. Mais je ne veux pas quitter mon poste de moi-même.

Hermon, le 2 novembre 1880.

Ma chronique hebdomadaire sera nécessairement courte et pauvre en événements; et ce ne sera certes pas notre faute, car nous sommes les premiers à souffrir de la monotonie à laquelle nous a condamnés la guerre. A vrai dire, on ne peut pas décorer du nom de vie la succession des jours aux nuits et des nuits aux jours, l'un ressemblant à l'autre avec une régularité désespérante. Et cependant, en y regardant de près, je crois que je calomnie et notre fortune actuelle et notre propre imagination : chaque jour nous apporte de petits sujets de distraction, des travaux, des soucis et des joies. Plus l'horizon se rapetisse, plus on s'attache à examiner les détails du paysage, et ne resterait-il qu'une motte de terre, garnie de quelques tiges d'herbes et parcourue par quelques fourmis, cela suffirait encore pour faire naître dans l'esprit du spectateur des idées dignes de l'occuper, voire même de hautes spéculations philosophiques et religieuses.

Notre motte de terre à nous a ce désavantage qu'elle est couverte de ruines dont la vue continuelle ne laisse pas que de donner une tournure mélancolique à nos pensées ; ce voisinage inévitable et constant pèse parfois sur moi et me rend triste ; non seulement il m'empêche de jouir du spectacle d'un pays couvert de la plus belle verdure et rafraîchi par de généreuses ondées, mais encore il tient ouverte et enflammée la plaie douloureuse de mon cœur, causée par le départ des habitants d'Hermon, et le souci où je suis au sujet de leur vie temporelle et spirituelle.

Il me prend parfois un désir machinal de faire mon tour de village habituel entre chien et loup. C'était une habitude contractée au temps de ma vie de garçon ; j'aimais aller de maison en maison m'asseoir avec mes vieux anciens autour d'un brasier fumant et écouter leurs récits des temps passés, ou causer avec eux des événements du jour. Ils sont partis maintenant, et la place où je m'asseyais avec eux est couverte de cendres et de débris ; et cependant je rôde au milieu de ces ruines silencieuses et lugubres qui me font l'effet d'un présage funeste, d'un symbole du sort qui est réservé à nos malheureux Bassoutos.

Je n'y cherche rien, je ne m'attends à rencontrer personne, et pourtant il m'arrive de tressaillir en passant près de certains murs et de me sentir mal à l'aise dans ce silence. Etant en général trop porté à m'accuser moi-même, je crois entendre sortir de ces maisons une plainte contre moi ; je n'ai pas assez travaillé pour les gens d'Hermon, j'aurais dû faire ceci ou cela ; j'ai été négligent, léger, et que sais-je? C'est parfois une vraie obsession, et j'ai de la peine à me calmer en pensant que j'ai beaucoup souffert pour ces gens, que je souffre encore beaucoup pour eux.

...J'allais oublier l'événement principal de la chronique locale d'Hermon. Hier donc, j'étais étendu sur deux chaises, m'étirant les membres après quelques heures passées à

labourer (1), quand une de nos femmes vient me dire : « On prend tes chevaux ! » Je saute sur mes pieds, cours dehors, et trouve mes gens en grande agitation. Une femme dans les champs pousse le cri d'alarme, son vieux mari arrive en trottinant à la maison et m'explique comme quoi ils ont vu quelques individus descendre de la montagne, chasser devant eux mes trois chevaux, pour les emmener dans l'Etat-Libre. « Mauvaises nouvelles, me dis-je, que faire sans chevaux ? et qui peuvent être ces voleurs qui m'enlèvent mon bien en plein midi ? » Mais je suis tout à coup soulagé en voyant mon garçon Mathlokotsi qui arrive au grand galop, monté sur mon Ali et tenant en laisse Passy, le cheval de M. Mabille, qui est ici en pension. « Ils sont partis avec Pompi, » dit-il, « je les ai vus disparaître dans la montagne. » Pompi est mon petit cheval, rond et infatigable, et qui n'a qu'un tort, c'est d'être borgne depuis un an ; en somme, une excellente bête.

Seller Ali et Passy fut l'affaire d'une minute. Je pars au galop pour l'Etat-Libre (2), d'où je pense pouvoir surveiller les contreforts de la montagne, et je vais prévenir mon voisin le fermier Masseyn de faire attention à ses chevaux, car il y a des voleurs dans le pays. Il comprend tout de suite de quoi il peut s'agir et me dit que sans doute ils auront volé trois de ses juments qui paissaient au pied de la montagne.

Je le quitte et me lance sur la route de Wepener, où je rattrape Onésime, qui lui aussi se dirige sur ce village pour guetter l'arrivée de nos voleurs. Nous arrivons, et la première chose que nous apprenons, c'est que mon brave Mathlokotsi, qui devait prendre le chemin de la montagne, a, en

(1) M. Dieterlen s'occupe beaucoup de culture, surtout dans l'intérêt de ses malheureux paroissiens.

(*Note des Réd.*)

(2) Il faut se souvenir qu'Hermon est sur la frontière même et à une petite heure à cheval seulement de Wepener, le premier village de cet Etat.

(*Note des Réd.*)

effet, mis la main sur mon bidet, que deux blancs, dont l'un armé d'une carabine, emmenaient vers Wepener avec trois autres chevaux. Ces brigands ont été tout interdits de se voir suivis de si près; ils ont prétendu qu'ils avaient pris mon cheval par erreur et l'ont rendu à mon garçon sans difficulté, ne paraissant désirer qu'une chose, c'est de se séparer de lui le plus tôt possible.

Je le trouve encore tout glorieux de son coup de maître, et brûlant de faire arrêter les voleurs dans le village. J'eus de la peine à lui faire comprendre qu'il m'était impossible d'aller de maison en maison, à la recherche d'individus que je ne connaissais pas, et qu'il valait mieux nous en retourner avec notre bien, heureux de l'avoir recouvré à si bon compte. Et nous quittons Wepener, mais non sans avoir raconté tout haut notre aventure, et laissé le signalement des voleurs à des marchands de ma connaissance. Jugez quel spectacle ce devait être de me voir en toilette peu présentable et tout excité par l'ardeur de la poursuite et de mon indignation. Aujourd'hui, j'ai reçu un billet de Masseyn, qui me dit que le juge de paix de Wepener me demande d'aller le voir demain ou après-demain avec Mathlokotsi. On a peut-être mis la main sur les voleurs qui avaient, paraît-il, pris les trois juments de Masseyn.

Voilà mon aventure; c'est de l'Afrique toute pure, en temps de guerre; le vol de nuit et de jour.

H. DIETERLEN.

LETTRE DE M. ELLENBERGER A SES AMIS DE LA MAISON DES MISSIONS

Massitissi, le 11 novembre 1880.

Quelques lignes très à la hâte, car le courrier va partir et je ne voudrais pas vous laisser tous dans l'inquiétude à

notre sujet. Les journaux du Cap doivent vous avoir mis au courant de tout ce qui se passe au sud de l'Afrique, et plus particulièrement au Lessouto ; cependant il ne vous sera pas indifférent de recevoir quelques mots de Massitissi, touchant les tristes événements du jour.

Toutes les tribus se soulèvent contre le gouvernement colonial et même, dirait-on, contre les institutions chrétiennes. Les magistrats, marchands et missionnaires des tribus cafres de l'autre côté des Maloutis ont été obligés de s'enfuir de leurs postes, magasins et stations. Tout est pillé et détruit, des églises même sont brûlées. Les Bassoutos seuls ont jusqu'ici respecté leurs missionnaires et leurs stations. Notre position à Massitissi devient de plus en plus critique, car tous les Bassoutos de Matatiélé et de Paballong se sont repliés sur les Maloutis avec leurs familles et leur bétail, et d'un moment à l'autre nous pouvons nous attendre à les voir descendre de ce côté-ci des montagnes et remplir le pays de Morosi, qui est resté désert depuis la dispersion des Bapoutis. Comme ils font cause commune avec leurs compatriotes du Lessouto, ils ne manqueront pas de chasser, s'ils le peuvent, le magistrat, M. Austen, et de nous faire pour cela la partie un peu plus chaude qu'il ne serait à désirer (1). Le sang a déjà été répandu près de Dordrecht, et à quelques milles seulement de Queenstown. Ces villages coloniaux sont dans la plus grande agitation, la panique s'empare des fermiers et des habitants des villes tout le long de la frontière des contrées habitées par les noirs jusque sur les bords du Kei en Cafrerie. Le gouvernement appelle sous les armes tous les gens de bonne volonté et force les *Burghers* à prendre les armes. Mais la plupart de ces fermiers hollandais de la Colonie se refusent à combattre contre les Bassoutos, ne voulant pas soutenir la politique du désarmement.

(1) On a vu dans notre dernier numéro que les habitants de Massitissi sont demeurés fidèles au gouvernement colonial.

(*Note des Réd.*)

Le 29 octobre, il y a eu de nouveau un sérieux combat près de Maféteng, combat dans lequel les Bassoutos ont eu un grand succès qui déjà a du retentissement partout. Le village de Lérotholi, pris le 21 octobre par les troupes du Gouvernement, après une lutte acharnée de six à sept heures, a été repris par les Bassoutos. Les blancs ont été contraints de battre en retraite après dix-sept à dix-huit heures de marche, de lutte et de fatigue. Les dizaines de mille hourras poussés par les Bassoutos en voyant les blancs se retirer ont été des plus mortifiants pour ces derniers. Jamais les Bassoutos n'avaient déployé plus de courage; aussi tout le monde dans le camp de Maféteng est unanime à dire qu'il ne faut pas moins de dix mille hommes pour se rendre maître du pays. Les Bassoutos forgent des sagaies et des haches de guerre, ayant observé, le 19 octobre au combat de Kalabane, que cela faisait plus d'effet sur les blancs que les Martini-Henry qu'ils se procurent parmi les Boers de l'Etat-Libre. Depuis un mois, les blancs ont perdu une centaine des leurs, parmi lesquels passablement d'officiers et sous-officiers. Avec cela, un bon nombre de blessés. Les chiffres des Bassoutos tués, donnés dans les journaux, sont exagérés aux trois quarts. Il n'y a ni découragement, ni division parmi eux, au contraire, ils ne pensent qu'à une chose, reprendre le gouvernement de leur pays ou mourir pour les armes qu'on veut enlever sans cause.

Au milieu de tout cela, nous conservons notre calme, et soutenons nos gens par notre exemple, par la prédication, des réunions de prière, les écoles et l'évangélisation. Nos chers amis Preen sont retournés à leur poste de l'école industrielle prendre soin de leurs champs; c'est le moment de chasser les myriades d'oiseaux qui détruisent le froment sur pied et de sarcler le maïs. Personne n'aurait voulu y aller, ni pour or, ni pour argent, s'ils n'avaient donné l'exemple en y allant eux-mêmes. Or, la famine est grande parmi les gens, et nous-mêmes, nous n'avons plus

rien dans le grenier. La nécessité nous force à faire bonne mine à mauvais jeu. Les indigènes, voyant cela, s'enhardissent, cultivent et soignent leurs jardins, leurs céréales. Je crains cependant que nos amis Preen ne se représentent pas tout le danger qu'ils courent en couchant dans leur station, n'ayant avec eux que deux hommes et plusieurs femmes et enfants. Il se peut que, d'ici à quelques jours, ils aient à se réfugier de nouveau à Massitissi et même avant la récolte de leur froment.

Il me faut terminer. Excusez ma hâte; je n'ai même plus le temps de me relire.

Votre tout affectionné,

F. ELLENBERGER.



STROPHES SUR LES MALHEURS DU LESSOUTO

Au moment où la nouvelle année va commencer d'une manière si triste pour nos missionnaires, nous recevons de M. le pasteur Benoît, de Montauban, une touchante effusion qu'il a fait précéder de ces mots :

Cher monsieur et vénéré frère,

Les épreuves de notre cher Lessouto m'ont inspiré quelques vers que je vous envoie, sur l'avis de quelques amis et en particulier de M. Pédézert, pour le *Journal des Missions*. Dieu veuille préserver de la destruction ces Eglises, hier encore si florissantes, et donner courage et consolation à nos chers missionnaires.

LE LESSOUTO

I

La vigne du Seigneur étendait ses racines
Dans ces champs lointains et bénis ;
L'eau du ciel l'arrosait et les plantes divines
Y produisaient des fruits exquis.

Au sein de notre nuit, quand, à l'heure présente,
C'est partout la haine et le fiel,
Et que des cœurs aigris pour longtemps est absente
La foi, cette fille du ciel;

Quand l'impiété rit et redresse la tête,
Et que nous, chrétiens languissants,
Qui devrions courir de conquête en conquête,
Nous gémissons d'être impuissants;

Nous tressaillions de joie aux heureuses nouvelles
Qui nous venaient du Lessouto.
Là, du moins, ciel, pardon, vérités éternelles,
Dieu, tu n'étais pas un vain mot!

Là, des nègres passaient de la mort à la vie,
Aux appels puissants de Jésus;
Et quand, par le péché trop longtemps asservie,
Leur âme en paix ne craignait plus,

C'étaient des chants de fête, une allégresse immense,
Dont l'écho nous rendait l'espoir;
Car ces riches moissons, sur le sol de la France,
Nous aussi, nous comptions les voir.

II

Que de fois, soldats intrépides,
Mon regard, au delà des mers,
Vous cherchait sur les rocs arides,
Et vous demandait aux déserts!
Que de fois, à travers les sables,
Les barrières infranchissables,
Les flots gonflés du Calédon,
Je vous suivis, missionnaires,
Domptant les cœurs par vos prières
Et prêchant du Christ le pardon.

Et quand, — suprême récompense
Qu'attendaient vos soins assidus, —
Après votre labeur immense,
Quand les cœurs s'ouvraient à Jésus,
Et que, loin des fêtes impures,
Les noirs, lavés de leurs souillures,
Devant Dieu ployaient les genoux,
Je louais ce Dieu qui pardonne,
Et j'enviais votre couronne,
Travailleurs bénis entre tous !

III

O Seigneur, les renards souillent ton héritage ;
L'oasis verdoyante est changée en désert ;
Les sources ont tari ; le simoun, plein de rage,
Soulevé par Satan, brise tout rameau vert.

De tous ces lieux aimés, familiers à nos bouches,
D'Hermon à Léribé part un cri de douleur ;
Leur repos est troublé par des soldats farouches,
Qui, la torche à la main, répandent la terreur.

Plus de chants de bergers durant les nuits sereines ;
Plus de brebis paissant le long des frais ruisseaux.
Le soc ne creuse plus de sillons dans les plaines ;
Les cœurs sont absorbés par des pensers nouveaux.

C'est toi qu'on nous dispute, ô patrie, ô ma mère !
C'est toi-même qu'on veut arracher de nos bras !
Non ! et les hymnes saints font place aux cris de guerre,
Et tous ces laboureurs sont devenus soldats.

Quel est donc ce péril si grand qui les menace ?
Est-ce quelque tribu d'un despote voisin,
Des noirs, restés païens, qui jalousent leur race,
Et qui fondent sur eux, la sagaie à la main ?

Non, ce sont des chrétiens ; fière et libre Angleterre,
Ce sont de tes colons, ce sont de tes enfants,
Qui, sachant tout oser et convoitant leur terre,
Poussent au désespoir ces noirs trop confiants.

IV

Il ne t'est pas permis, disait saint Jean-Baptiste
Au roi voluptueux et lâche qui résiste
Aux appels de sa charité,
Il ne t'est pas permis d'enfreindre la loi sainte,
De porter devant tous, sans remords et sans crainte,
Les chaînes de l'impureté.

A l'avance, parlant comme fera l'histoire,
A ces blancs, dont la peau recouvre une âme noire,
Nous aussi, nous dirons sans fiel :
Pourquoi des biens d'autrui remplir vos mains avares ?
Peuple civilisé, qu'as-tu fait des barbares?
Toi, Caïn, qu'as-tu fait d'Abel?

Arrêtez, il est temps, la flamme qui dévore ;
Ecoutez la sagesse : elle vous parle encore ;
Du ciel conjurez le courroux.
Sinon, les flots de sang que vous faites répandre,
Ces champs stérilisés, Hermon réduit en cendre,
Crieront vengeance contre vous.

Arrêtez! les chrétiens d'Angleterre et de France
Ne feront, croyez-le, jamais de différence
Entre leurs enfants en la foi ;
Plus que nous, nos voisins maudiraient les conquêtes
Que sur nos Bassoutos vos canons auraient faites,
Au mépris du souverain Roi.

V

Et vous, chers Bassoutos, nos amis et nos frères,
Vous, pour qui, chaque jour, vont à Dieu nos prières,
Ecoutez vos pasteurs ;

Acceptez, sans révolte, une épreuve cruelle,
Et regardez à Dieu, dont la main paternelle
Guérira vos douleurs.

Un orage plus fort menace votre tête.
Ah! réservant vos droits, pliez sous la tempête.
Que sert de résister ?
Vos rochers escarpés, forteresse impuissante!
De vos envahisseurs la troupe grossissante
Saura bien l'emporter.

Le soleil radieux brille après la nuit sombre.
Ah! confessez à Dieu vos misères sans nombre,
Vos secrètes terreurs,
Puis, comme sur la croix la céleste Victime,
Vengez-vous en priant, oublieux de leur crime,
Pour vos persécuteurs !

D. Benoît.

Montauban, 16 décembre 1880.



LETTRE DE L'ÉVANGÉLISTE SOFONIA ADRESSÉE A M. COILLARD

Morija, 5 octobre.

Mon pasteur,

C'est avec une grande joie que j'ai reçu ta lettre. Nous nous portons bien, mes enfants et moi, mais pas Susanna, ma femme. Depuis le mois de mai, elle est toujours malade. Elle a sous l'oreille un abcès qui ne se guérit pas. M. Mabille sait quelle est sa maladie.

Tu me demandes dans ta lettre si les Eglises du Lessouto s'occupent toujours sérieusement du projet de mission chez les Barotsis. Hélas! aujourd'hui on n'en parle guère, car nous sommes en plein dans les troubles et l'agitation de la guerre. La plupart des Eglises sont dispersées. Ici même, à Morija, où nous pouvons dire que pour quelque temps Dieu nous a si miséricordieusement gardés, l'œuvre est complètement arrêtée. Nos cœurs sont bouleversés et angoissés, sur-

tout depuis que nous avons appris que le sang a coulé à Maféteng et sur les bords de la Makhaleng. Avant peu, la guerre arrivera jusqu'ici parmi nous, c'est inévitable. Déjà plusieurs de nos annexes, même celles de l'Eglise de Morija, sont comme détruites. A Kémé, où travaillait Léfi, le troupeau est dispersé et Léfi s'est réfugié ici. Les gens de Nkau sont aussi dispersés, et l'évangéliste Maboé a quitté. L'Eglise de Phokoane est aussi dispersée et plusieurs autres encore.

Ces jours-ci on se bat à Maféteng. Les carabiniers sont assiégés, plusieurs personnes ont été tuées et un grand nombre de chevaux, surtout les chevaux des Bassoutos. A Maféteng, les gens du gouvernement sont si bien cernés qu'il leur reste peu d'espoir de délivrance. A Thaba-Bossiou, on continue vigoureusement à fortifier la montagne. C'est là qu'est Massoupa. Béreng, un fils de Letsié se fortifie sur la montagne de Massithé, en face de Morija. Les troupes du gouvernement ne sont pas encore arrivées.

Quant à nous, nous ne savons pas ce qu'il adviendra de nous. C'est entre les mains de Dieu seul que nous avons remis nos vies. Des hommes, de nos compatriotes — les insurgés, — nous ne recevons qu'insultes et provocations. Ils disent hautement que nous sommes traîtres à la nation. Oh! je vous en prie, priez pour les Eglises du Lessouto. Ce que je demande à M. Mabille et à toi qui nous connaissez, c'est que vous nous portiez dans vos prières, c'est aussi que les Eglises françaises se souviennent de leurs enfants affligés qui sont au Lessouto.

Je le répète, nous ne savons pas ce qui nous attend, la vie ou la mort. Nous plaçons notre vie dans les mains de Dieu. Si ce n'était que les communications postales sont maintenant interrompues, j'écrirais sous peu à M. Mabille. Je ne vous oublie pas un seul instant. Je vous salue, Madame et toi, avec affection.

Moi ton ami.

SOFONIA, *évangéliste.*

LETTRE DE L'ÉVANGÉLISTE AARONE

Ngopa, chez Séléka, près Schoschong, 16 septembre 1880.

A mon père F. Coillard.

Mon père,

J'ai reçu la lettre que tu m'as écrite de Londres. Elle m'a causé la plus grande joie. Je suis heureux de vous savoir arrivés, et d'apprendre que tu as transmis mes salutations au major Malan.

Quant à nous ici, nous sommes toujours de même. Nous vivotons. Litsabako, Laura et Jude (nos enfants) ont été extrêmement malades. Maintenant, ils ont tous un mauvais rhume, une toux opiniâtre accompagnée de vomissements (la coqueluche), qui ne se guérit pas. C'est, du reste, une épidémie qui règne ici. Toutefois, au milieu de ce fléau, le Seigneur nous est venu en aide. Veuille le Dieu de paix vous garder, de même que nous, afin que nous puissions nous revoir.

Quelle joie ce sera quand nous nous reverrons, oui, quelle joie ! Quand je pense à ce jour-là, mon cœur est tout plein, il déborde ! Si seulement il se hâtait de luire, ce jour heureux. Ce sera pour moi un jour de joie sur cette terre, je sais que j'en verserai des larmes, car même en regardant seulement ta lettre, mon cœur s'est ému, et j'ai pleuré. Oh ! salut donc, au revoir, mon père bien-aimé !

Quant à la question que tu me poses, à savoir si je suis prêt à aller au Zambèze, je réponds : Si Dieu me le permet, je suis tout prêt, j'irai avec ceux qui iront. Je te suis reconnaissant de la bonne pensée que tu as eue, qu'il n'y ait absolument que des hommes dans cette expédition.

Quant à l'œuvre ici, elle ne se dessine pas encore bien clairement.

Nous avons de très bons auditoires le dimanche. Malgré

cela, au fond, on ne nous aime pas. La Parole de Dieu, évidemment, travaille dans les cœurs et agite les consciences. Aussi, loin d'être comme au commencement les amis de tous, on nous craint. Quoi qu'il en soit, on apprend et on écoute avec avidité, excepté ceux qui dès l'abord ont été indifférents. Les adultes qui ont déjà appris à lire sont trois, les enfants de l'école huit, ce qui fait onze.

Ceux qui avaient fait profession de conversion se sont tous relâchés, il n'en est resté qu'un seul. Mais Dieu sera notre aide, et il ramènera lui-même nos frères égarés, et augmentera leur nombre.

Nous avons dernièrement fait un voyage à Mangouato (Schoschong). Nous avons trouvé que l'œuvre y est bien belle. On y a élevé des maisons de prières dans tous les quartiers. De tous les chrétiens que tu as connus, il n'y en a pas un seul qui ne soit devenu un évangéliste zélé. Ils ont même dernièrement fait des plans pour évangéliser les Masaroas et les Makhalagalis. Ceux qui avaient acheté des esclaves masaroas, les ont libérés. L'un d'eux que tu as bien connu, c'est Ralithlali.

Salue M. Mabille et sa compagne. Ils ne m'ont pas écrit depuis qu'ils ont quitté le Lesseuto. Salue ma mère affectueusement. Salue ceux des chrétiens d'Europe qui s'intéressent à nous. Adieu, mon père.

C'est moi ton fils en la foi.

AARONE.

TAÏTI

L'article que l'on va lire nous a été envoyé par M. Vernier au moment où notre dernier numéro allait être mis sous presse. Nous l'avons regretté, mais ce retard n'ôtera rien à l'intérêt des faits.

Valence, 24 novembre 1880.

« J'ai le plaisir de vous adresser quelques détails sur des faits intéressants qui se sont produits depuis peu au sein de notre chère mission de Taïti et dont les éléments me sont fournis par les récentes lettres de mes chers collègues. Et d'abord, quelques mots sur la distribution des prix aux élèves de nos grandes écoles de Papéété :

Cette cérémonie, qui est toujours d'un si puissant effet sur l'esprit de nos Taïtiens, a eu cette année un succès inaccoutumé. Elle a eu lieu dans la soirée du 29 juillet dernier. Les trois cours de l'établissement, admirablement décorées sous la direction de notre frère M. Viénot, présentaient un coup d'œil vraiment enchanteur. C'était partout des drapeaux aux couleurs éclatantes, des décorations de verdure tropicale, des guirlandes de mousse et de fleurs artistement tressées par les habiles mains de nos institutrices et d'autres personnes dévouées. Des lanternes vénitiennes, fixées sur des tringles le long des allées et dans les branches d'arbres, projetaient en tous sens leur douce lumière. Une des cours, transformée en une immense salle, recouverte de tentures en toile et bordée de pavillons tendus, avait surtout un aspect féerique. Au fond, l'estrade d'honneur, adossée à un mur perdu sous plusieurs rangs de belles franges de purao et surmontée d'une devise. A droite et à gauche, des gradins élevés où trônaient en rangs serrés les chers enfants, en vêtements de fête, et le visage rayonnant de bonheur. En face et tout près de l'estrade, une grotte moussue en corail, entourée d'un massif de fleurs et de plantes qu'arrosait un frais jet d'eau. Au-dessus des têtes des nombreux assistants, s'élevaient des arceaux de verdure aux proportions monumentales, des lustres, des guirlandes d'autî, des bouquets de lauriers-roses, etc., tout un ensemble harmonieux de décors variés. Les grands orangers de la cour des filles, ornés pour la fête, portaient sur leurs rameaux des oranges évidées, garnies

intérieurement de petites lampes qui reflétaient sur le vert feuillage un jour doré d'un effet charmant.

Des marins maintenaient la circulation dans les allées et les couloirs. Des soldats d'infanterie, secondés par six gendarmes et une douzaine d'agents de police indigènes, prévenaient l'envahissement par la foule des curieux.

Quand M. le commandant Chessé, l'amiral Dupetit-Thouars et leur suite arrivèrent, la rue était comble. Ils entrèrent, le commandant appuyé sur le bras de M. Viénot et Madame Chessé au bras de l'amiral. Sous l'avenue d'orangers dans la cour des filles, ils admirèrent les oranges illuminées. « Quand ils furent en face de l'avenue conduisant, à travers la cour des garçons, à l'estrade d'honneur, » m'écrit M. Viénot, « ils s'arrêtèrent net et nous comblèrent de félicitations.

« L'amiral nous dit qu'il savait quelle bonne influence exerçait notre école non seulement sur les enfants, mais aussi sur les parents ; qu'il avait admiré la bonne tenue des enfants et l'air respectable des parents ; que lorsqu'on était arrivé à un pareil résultat, on était lié pour l'avenir, etc., etc.

Les discours d'usage terminés, la distribution des prix eut lieu. La musique de l'amiral se faisait entendre, après que chaque classe avait été proclamée. La cérémonie dura jusqu'à dix heures du soir. Elle fit une heureuse impression sur tous les assistants, grands et petits. »

Les fêtes annuelles de Taïti, tenues du 9 au 12 septembre, ont amené au chef-lieu beaucoup moins de monde que les années précédentes, grâce à la liberté laissée aux indigènes de s'y rendre ou de rester chez eux. Cela n'a pas empêché mes chers collègues, comme nous le fîmes l'an dernier, de réunir chaque soir de nombreux auditoires dans le temple de Papéété.

M. Brun me dit : « Les réunions qui ont été tenues dans le temple nous ont bien réjouis. Il était plein tous les soirs et on y restait de sept à neuf heures sans que la fatigue

se fît sentir. Si, pendant ces fêtes, le diable a fait son œuvre, Dieu a fait lui aussi la sienne. Quel plaisir de voir ces frères, ces sœurs, ces diacres, ces pasteurs, renoncer au spectacle des amusements mondains pour venir contempler avec joie la face de Dieu dans sa maison! Ces assemblées ont été très édifiantes et très réjouissantes. Elles se sont terminées par une réunion d'adieux à laquelle assistaient environ quatre cents personnes. Trois cents ont participé à la sainte Cène. Nous avions beaucoup de fidèles de Huahiné, de Raïatéa et de Tahaa. L'Esprit du Seigneur était au milieu de nous. Oui, il y a de la vie chrétienne à Taïti. Beaucoup d'âmes aiment le Seigneur. Cela doit nous encourager. Ayons la foi et nous verrons la gloire de Dieu. »

Notre cher collègue, M. Green, qui me remplace dans l'Eglise de Papéété pendant mon absence, a eu une impression semblable de ces belles assemblées, et spécialement de la dernière. Il m'écrit : « Ce fut pour la série des services de la semaine une clôture délicieuse et tout intime. Je suis certain que l'Esprit de notre Dieu a été avec nous chaque fois que nous nous sommes réunis et que les assistants auront remporté avec eux une impression salutaire de leur visite à Papéété, aussi bien nos amis des Iles sous le Vent que ceux des districts de Taïti. Nous avons répandu la bonne semence; nous prions le Maître de la bénir ; de lui vient l'accroissement. L'ennemi a été très ardent à semer l'ivraie ; mais notre œuvre est celle du Seigneur et elle triomphera. »

M. Green m'annonce que plusieurs nouveaux membres qui faisaient partie de la classe des candidats avant mon départ de Papéété, ont pu être ajoutés à l'Eglise.

En dehors de ces faits si réjouissants, mes collègues en signalent d'autres d'une nature bien différente. Ils déplorent amèrement la récente loi sur la liberté de la vente des boissons enivrantes aux indigènes, qui a été promulguée à la suite du vote de la majorité dans la commission de revision des taxes locales. Ils ont énergiquement protesté contre

cette loi, et ils persistent à penser, comme je le fais moi-même, qu'elle aura des conséquences désastreuses pour le peuple taïtien, si on ne la retire promptement. Elle est déjà la cause d'une croissante et rapide démoralisation, surtout parmi la jeunesse, et elle devient de jour en jour un obstacle des plus sérieux à notre action.

Espérons que des voix autorisées se feront bientôt entendre auprès de notre gouvernement pour réclamer le retrait de cette malencontreuse loi.

Dans les récentes élections pour la formation du Conseil colonial à Taïti, aucun des défenseurs de cette loi n'a été élu. C'est d'un bon présage. Nous avons la satisfaction d'y voir siéger, comme vice-président, notre honoré collègue, M. Viénot, dont la parole persuasive pourra rendre les meilleurs services à la cause du bien. M. Viénot vient aussi d'être délégué, par les membres du Conseil colonial, au Conseil supérieur de l'instruction publique à Taïti. Ce fait est d'une grande importance. Pour la première fois, un représentant du protestantisme est admis à faire partie de ce conseil. Notre frère saura y revendiquer les droits de la belle cause à laquelle il a déjà consacré tant de dévouement et de talent, et qui nous tient à tous tant à cœur. Comme il serait précieux et comme il est urgent que notre personnel enseignant soit augmenté ! Le moment est des plus propices. L'avenir du protestantisme à Taïti en dépend dans une grande mesure. Que notre divin Maître nous procure bientôt et les hommes et les moyens de les entretenir.

Qu'Il se souvienne aussi, dans ses infinies miséricordes, de ses serviteurs nos bien-aimés frères du sud de l'Afrique, dont l'œuvre, naguère si florissante et si bénie, est maintenant ravagée par une longue et désolante guerre. »

F. VERNIER.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

8415. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AMBULANCES DES MISSIONNAIRES DU LESSOUTO

Dons spéciaux pour les blessés et les affamés.

Sous ce titre, le Comité adresse aux amis de notre œuvre la circulaire suivante :

La guerre qui désole le Lessouto, en paralysant l'activité régulière de nos missionnaires, leur a imposé une tâche nouvelle et difficile : celle de recueillir les blessés et de leur donner tous les soins que leur état réclame.

La bonne volonté de nos frères est à la hauteur des circonstances. Déjà la station de Morija a son ambulance, organisée et dirigée par le Dr Casalis. On peut compter, en outre, sur plusieurs de nos missionnaires, qui ont acquis en France des notions médicales assez étendues et qui les ont accrues par la pratique.

Mais ce dévouement et ces aptitudes resteraient inutiles, si nous ne mettions pas au plus tôt à la disposition de nos missionnaires le matériel, les instruments et les médicaments indispensables au fonctionnement d'une ambulance. Grâce à l'initiative infatigable de généreux amis de notre œuvre, des démarches ont été faites pour obtenir le transport gratuit ou à prix réduit ; la liste des articles nécessaires a été dressée et

les premiers fonds ont été réunis ; il ne reste qu'à compléter la somme jugée indispensable pour l'achat et l'expédition du matériel.

C'est pour assurer à cette œuvre toute spéciale les ressources qui lui sont nécessaires et qui ne peuvent être prélevées sur le budget de l'œuvre générale que nous nous adressons à votre libéralité. Vous voudrez bien, en considération de l'urgence, nous remettre ou nous faire parvenir au plus tôt votre cotisation. Si les dons réunis dépassaient les frais d'achat du matériel d'ambulance, ils n'en seraient pas moins les bienvenus et trouveraient leur emploi dans la réparation de quelqu'une de ces innombrables misères que la guerre laisse après elle, notamment la faim et les maladies.

Recevez, Monsieur et cher frère, l'assurance de notre dévouement cordial.

Le président,
Baron L. de Bussierre.

Le directeur,
E. Casalis.

A. Boegner,
sous-directeur.

P. S. Les dons doivent être adressés à M. Schultz, trésorier délégué, 25, rue de Londres, ou déposés à l'une des librairies protestantes de Paris.

Le matériel d'ambulance qui sera expédié très prochainement au Lessouto comprend un approvisionnement de compresses, bandes et charpie. Si des amis de l'œuvre pouvaient nous mettre à même de faire ultérieurement un second envoi en nous fournissant du vieux linge (draps, chemises, charpie, etc.), nos missionnaires y trouveraient une précieuse ressource, tant pour le soin des blessés que pour venir en aide aux incendiés du Lessouto.

Ces secours en nature devraient être adressés, soit à la Maison des Missions (26, rue des Fossés-Saint-Jacques), soit rue Cambacérès, nº 8, chez M. L. de Bussierre.

LES DÉLÉGUÉS DU COMITÉ DES MISSIONS A LONDRES

Au lieu de donner de notre députation à Londres un récit unique et forcément incomplet, nous avons préféré laisser la parole à nos délégués eux-mêmes, leur demandant de nous communiquer, en même temps que les faits, leurs impressions personnelles sur les hommes et les choses. Ecoutons d'abord M. de Pressensé.

« Les cinq délégués (1) étaient animés d'un même sentiment au sujet de leur mission, de l'ardent désir que Dieu leur accordât son puissant secours. Ils purent le lui demander tous ensemble à bien des reprises. Ils ne sauraient assez exprimer leur reconnaissance envers le major Malan, qui les accueillit avec la chaude sympathie qu'on lui connaît pour notre mission. Il avait tout préparé pour l'audience par ses infatigables démarches. C'est sous son toit que les délégués ont préparé ce qu'ils avaient à dire, afin d'éviter toute parole qui eût pu nuire à la sainte cause qu'ils allaient plaider devant les puissants de ce monde. Chaque mot a été pesé, discuté sous le regard de Dieu. Avec le major Malan, on ne peut un instant demeurer au seul point de vue terrestre, politique des choses. On est toujours en présence du grand Souverain des âmes, et rien n'est plus bienfaisant que cet esprit pénétrant de prière constante, d'autant plus qu'il n'enlève rien à l'examen approfondi et raisonnable pes questions.

Au sortir de l'audience, dans la salle d'attente du cabinet ministériel, notre ami élevait en notre nom à Dieu une fervente supplication, nous rappelant ainsi que c'est à cette suprême instance qu'il faut toujours porter nos requêtes, même les mieux fondées, pour qu'elles aient bon succès.

---

(1) Au dernier moment, sur l'avis du major Malan, la députation, qui ne se composait d'abord que de MM. Appia, de Pressensé et Mabille, a été complétée par MM. Fisch et Coillard.

(*Note des Réd.*)

Malgré les préoccupations du moment, à la veille de l'ouverture d'une session très importante, l'audience du 5 janvier excitait à Londres un vif intérêt. On en a eu la preuve dans la présence des représentants des principaux journaux qui, le lendemain, en ont donné un compte rendu détaillé. La députation française était accompagnée d'une délégation importante de l'Alliance évangélique, dont le major Malan, qui a séjourné plusieurs mois au Lessouto, a été le digne et chaleureux organe. Au reste, il y a en Angleterre un grand mouvement d'opinion contre la guerre du Lessouto, mouvement à la tête duquel sont des hommes politiques éminents. Le *Times* lui a donné son puissant appui.

L'accueil de lord Kimberley a été des plus courtois. M. E. de Pressensé a le premier pris la parole au nom de la députation française, en déclarant qu'elle ne prétendait en rien s'immiscer dans la question proprement politique.

« Nous venons, a-t-il dit, au nom de tout le protestantisme de langue française, exprimer au gouvernement anglais la profonde douleur qu'il éprouve, en voyant exposée, pour des motifs si injustes, à la ruine et à la spoliation, une nation qu'il a élevée à la civilisation chrétienne par le travail persévérant de ses vaillants missionnaires qui n'ont pas cessé d'être les hommes de la paix.

« C'est cette paix que nous demandons au gouvernement anglais, pour lequel nous n'avons que des sentiments de sympathie, en le suppliant d'y arriver au plus tôt par une intervention directe. »

M. le pasteur Fisch a lu ensuite un résumé énergique de la pétition déjà présentée, insistant sur l'envoi d'une commission d'enquête.

M. le pasteur Appia a rappelé tous les efforts poursuivis par notre mission française et suisse depuis plus d'un demi-siècle.

M. Mabille a présenté sous ses vraies couleurs l'origine de

la guerre actuelle et rendu témoignage à la loyauté des Bassoutos.

Enfin, M. Coillard a fait valoir, en faveur de la pacification, un argument qui était bien puissant dans la bouche de l'intrépide voyageur qui a parcouru l'Afrique jusqu'au Zambèze. Il a montré tout le monde africain, tout le *monde noir*, regardant à l'Angleterre comme à sa protectrice naturelle, et, grâce à la solidarité qui en unit toutes les tribus, recevant une profonde impression de tout ce qu'elle accomplit en bien ou en mal dans ces parages. La question de son influence et de son prestige dans l'Afrique méridionale et australe est en jeu dans les événements du Lessouto.

Voici la réponse du ministre, d'après le compte rendu du *Times :*

« Je suis très reconnaissant, je dirai même touché de la peine que vous avez prise en venant jusqu'ici pour m'entretenir et pour entretenir le gouvernement de Sa Majesté de ce grave sujet. En ce qui concerne la guerre elle-même, il y a trop peu de temps que j'exprimais d'une façon complète, dans une autre occasion, mes vues sur la question pour que vous ne m'excusiez pas de n'y pas revenir aujourd'hui. Sur le point spécial que vous avez en vue, je suis entièrement d'accord avec vous. Preuve en soient les instructions données au nouveau gouverneur sir Hercules Robinson, qui s'est embarqué le 30 décembre pour le cap de Bonne-Espérance, en vertu desquelles il devra s'emparer de la première occasion qui se présentera pour opérer une intervention pacifique. Il est évident que la chose ne pourra se faire qu'avec le consentement du gouvernement colonial. Il serait vain, en effet, d'espérer mener à bonne fin un arrangement à l'amiable, sans la participation de ce gouvernement d'une part, et, de l'autre, sans l'assurance que de leur côté les Bassoutos accepteront des propositions raisonnables. Mes instructions à sir Hercules Robinson portent que, s'il y a la moindre chance de pacification par une intervention amicale, avec

le concours du gouvernement du Cap, il doit s'en prévaloir pour agir. Que cette intervention amicale prenne la forme d'une commission, ou soit opérée par le Haut-Commissaire lui-même, c'est ce que je l'ai autorisé à décider par lui-même, selon les circonstances. Quant à nous, nous serions trop heureux, — je ne sais rien qui nous rendrait plus heureux, — d'apprendre qu'une telle intervention est possible.

« J'en viens aux accusations qui ont été élevées contre les missionnaires. En de telles circonstances, lorsque les passions ont été excitées à un si haut degré, il n'y a rien d'étonnant à ce que de telles accusations aient été portées. Pour moi, je n'attacherais pas une grande importance à ces manifestations. Des imprudences ont pu être — je ne dis pas : ont été — commises ; telle chose peut avoir été dite ou faite qui ne mérite pas une approbation entière. Mais en ce qui concerne l'influence générale du corps missionnaire, je ne veux d'autres preuves de la confiance absolue qu'il mérite que l'œuvre excellente qu'il poursuit, d'une manière si admirable et avec de si beaux succès, dans cette portion de l'Afrique méridionale ; œuvre qui ne peut se développer et réussir que dans la mesure où la paix règne. Il est impossible qu'un corps ainsi composé puisse travailler à autre chose qu'à maintenir la paix et la tranquillité, et il faudrait une très grande somme de preuves pour me persuader que les missionnaires ont mis leurs efforts au service d'une autre cause que celle de la paix.

«Le sujet, malheureusement, est si connu, que je n'ai que peu de chose à ajouter. Un des membres de votre députation a fait une remarque à laquelle je souscris entièrement, lorsqu'il a dit que ces guerres de natifs ne peuvent être considérées comme des faits isolés. Grâce à leur inévitable retentissement (pour employer son expression), il est impossible qu'il se produise, sur un point quelconque du pays situé entre le Zambèze et la mer, une lutte ou des troubles

violents, par suite de différends survenus entre les colons blancs et les indigènes, sans que tout le reste de ce vaste territoire en soit affecté. Je parle en présence d'hommes beaucoup mieux que moi-même au courant des détails de la question; mais malheureusement il se trouve que j'ai beaucoup à m'occuper de ces matières, et je sais parfaitement que ces tribus sont en connexion intime les unes avec les autres, aussi bien à cause de la parenté de leur sang que par suite de leurs nombreuses relations et des migrations de tribus, si fréquentes dans l'Afrique méridionale. C'est au point qu'on ne peut pas distinguer nettement une tribu de l'autre, si intime est leur connexion réciproque.

« Mon sentiment — je l'ai exprimé à plusieurs reprises, et je voudrais avoir les moyens d'agir en conséquence, — est que ce qu'il faut à l'Afrique australe par-dessus tout, c'est la paix. Je ne veux pas entrer maintenant dans la question politique, mais je crois que ce qu'il y a de plus urgent pour les intérêts de l'Afrique du Sud est une paix qui permette à tout le pays de respirer. Il y a eu là tant d'agitation, tant de changements calculés pour exciter les passions des habitants de cette portion de l'Afrique, qu'à l'heure actuelle, même une politique sage a peu de chance de réussite. On a si bien excité les esprits et allumé les passions qu'aucun bien ne pourra se faire avant que le calme ne soit ramené. Aussi est-ce mon sincère désir de travailler à ce résultat. La situation actuelle, je regrette de le dire, n'est pas encourageante à cet égard, et rétablir la paix est une tâche difficile. Je n'ajouterai qu'un mot: c'est que je crois que nous pourrons toujours compter sur les corps semblables à celui auquel vous appartenez pour faire tous les efforts en faveur de la paix, et, de notre côté, nous serons toujours prêts à coopérer avec vous dans tout ce que vous ferez pour obtenir ce résultat. »

« Quant au résultat, nous écrit encore M. de Pressensé, on peut dire que ce qui pouvait être obtenu par la délégation

l'a été. Il n'était pas à supposer qu'elle reçût la promesse immédiate de la pacification; ce n'était pas possible, parce que le gouvernement du Cap est jusqu'ici seul en ligne. Mais c'est beaucoup que le ministre ait déclaré que le désir formel, ardent du gouvernement central est de profiter de toute occasion pour rétablir la paix, sans qu'il ait incriminé les Bassoutos. Il est certain qu'il lui sera facile de faire naître cette occasion ou de la discerner là où ne la verrait pas une politique de guerre.

Les instructions données au gouverneur sont tout à fait dans ce sens. Il est certain que la confiscation du pays est écartée des conditions de la paix future, et la manière dont le ministre a parlé de nos missionnaires répond à l'hypothèse de mesures dirigées contre eux.

Ce qui est surtout important, c'est que ces bonnes dispositions du ministre sont fortifiées par un grand mouvement d'opinion. Grâce à l'immense publicité qui entoure un entretien comme celui qui nous a été accordé, on peut dire que le Comité a obtenu audience de la nation anglaise elle-même, et il est aisé de voir que celle-ci, dans toute sa partie libérale, est bien disposée pour la paix, d'autant plus que cette paix est d'un intérêt puissant pour elle au milieu des difficultés qu'elle traverse. »

D'un autre côté, M. Appia nous écrit :

« Vous me demandez encore quelques détails sur notre visite en Angleterre, et je m'empresse de vous les donner, sentant que nous devons une ample réponse aux sympathies qui nous ont accompagnés, et un témoignage de gratitude à Dieu, qui exauce les prières de ses enfants. L'un d'eux Lui demandait pour nous, au « Prayer-Meeting » de Aldersgate-street, où nous avait conduits le major Malan, le mardi 3 : « Que nos frères venus du continent puissent ne faire au-« cune démarche précipitée, oiseuse ou sans direction « d'en haut ! » Et c'est là ce que nous avons senti dans bien des circonstances; notamment aussi au culte domes-

tique, dont nous trouvions partout l'habitude dans les familles hospitalières où l'on nous avait disséminés.

« Nous avons eu la joie inattendue de voir le brave major Serpa Pinto arriver, un matin, au moment du culte de famille, et y assister après avoir longtemps serré dans ses bras son ami Coillard, qu'il avait quitté sur les bords de quelque affluent du Zambèze et retrouvait sur ceux de la Tamise.

« Mais racontons la série de nos démarches.

« M. Gladstone étant tout entier à l'ouverture du Parlement, nous n'avons pas jugé utile de lui demander une audience ; mais lord Kinnaird lui a annoncé notre arrivée ; nous lui avons fait remettre notre pétition et, de plus, M. de Pressensé lui a exposé par écrit l'objet de notre mission. M. Forster, obsédé par les discussions et les questions qui concernent l'Irlande, n'a pu donner que peu de temps à notre délégué ; il l'a cependant reçu avec cordialité, et lui a promis de parler à son collègue des colonies : « Nous avons le plus grand désir, » a-t-il dit, « d'agir avec pleine justice dans cette question et « de faire tout ce que nous pouvons pour modérer le gou- « vernement du Cap ; mais aussi longtemps qu'il fait seul « face aux dépenses, je ne vois pas le moyen d'intervenir. » Madame Forster, fille de l'illustre pédagogue Arnold, a également témoigné son réel intérêt pour notre cause ; mais on ne s'étonnera pas qu'elle aussi fût sous le poids de la redoutable question d'Irlande, qui incombe à son mari d'une façon particulière ; il en était de même de lord et lady Mount Temple, si sympathiques à la France, et qui revenaient assez épuisés d'Irlande, où leur neveu Cowper occupe de hautes fonctions. Ils avaient gardé une impression de sympathie et presque d'admiration pour les Bassoutos ; et, comme la sœur d'un autre lord, lady B., ils auraient volontiers dit : « Com- « ment est-il possible qu'on laisse les armes aux Irlandais « et qu'on les enlève aux honnêtes Bassoutos ? »

« Je ne reviendrai pas en détail sur notre réception au minis-

tère des Colonies; je dirai seulement que, — chose rare dans une réception officielle, — nous nous sommes placés sur un terrain purement humain, en dehors de toute question de politique, de rang, d'intérêts matériels et même de convention. Etrangers, dignes de considération par le corps qui nous envoyait et à cause des Anglais qui nous accompagnaient comme membres de l'Alliance évangélique, nous pouvions parler à titre de représentants d'une cause juste, à des hommes désirant agir justement; aussi, malgré la gêne que le caractère officiel, les formes bureaucratiques, l'habitude de l'autorité donnent autre part à des réceptions ou à des entretiens avec les gouvernants, il nous a semblé entendre cette fois, chez ceux qui nous ont parlé, l'accent de la confiance morale et d'une certaine bienveillance humaine, associée au regret de n'être pas libres de faire prévaloir ce qu'ils estiment conforme à la justice.

« C'est là ce qui ressortait surtout de notre long entretien avec M. John Bright, qui nous avait écrit : « Je con« damne la guerre des Bassoutos autant que vous pouvez le « faire; mais je suis incapable de l'arrêter. Aussitôt qu'une « occasion s'en présentera, je suis sûr que le gouvernement « s'en emparera avec avidité, — *will be eager to make use « of it*, — afin de mettre un terme au conflit. » Il nous reçut, MM. Mabille, Braithwaite, de la Société biblique, et moi, d'une façon fort simple; nous donna beaucoup de temps, s'informa en détail de l'état de la question, cherchant à se former un jugement parfaitement juste, et nous exprima, non sans quelque émotion, en nous quittant, le regret que son peuple pût être l'instrument d'une injustice et l'occasion de souffrances pour des hommes aussi utiles que nos missionnaires.

« Le vendredi matin, après quelques démarches individuelles auprès de membres influents du Parlement, nous nous sommes retrouvés chez sir Wilfred Lawson, orateur fort aimé de la Chambre des Communes, avec sir

George Campbell, quelques autres membres de la Chambre et M. Chesson, l'agent de la Société des Aborigènes, qui nous a témoigné le plus actif intérêt, et nous a communiqué une lettre d'un homme influent du Cap, prouvant que l'opinion des colons est en général loin d'être favorable à M. Sprigg. Les assistants nous ont écoutés, ont pris bonne note des renseignements que leur fournissaient nos missionnaires, et ont cherché ce qu'ils pourraient faire en faveur des Bassoutos. La question d'Irlande primant toutes les autres, sir Wilfred Lawson n'a pu promettre autre chose que de faire une motion au Parlement, demandant que, dans la réponse au discours de la reine, la Chambre exprimât le désir que le gouvernement veuille intervenir pour arrêter la guerre du Lessouto; il a tenu parole et, le lendemain, il présentait son observation, comme les journaux français l'ont annoncé.

« Pour être complet, nous dirons que deux d'entre nous ont visité successivement toutes les Sociétés missionnaires, excepté la Société de la Propagation, dont nous ignorions les vues. Tous les secrétaires nous ont témoigné leurs sentiments fraternels. D'autre part, l'archevêque de Cantorbéry, auquel nous avons exposé par écrit l'état de la question, après l'avoir manqué à Lambeth Palace, nous a répondu : « Le sujet « m'occupe dans ce moment, et sera l'objet de mon atten- « tion très sérieuse. » De beaucoup de côtés nous sont venus des témoignages d'intérêt; M. et madame Butler nous ont écrit très cordialement.

Nous attendons maintenant que de ce concours de prières, d'intérêts, d'efforts divers que la déplorable guerre du Lessouto a provoqué, la bonté de notre Dieu fasse sortir une grande bénédiction pour nos frères du Lessouto et pour l'œuvre missionnaire de notre Société; la charrue vient avant les semailles et plus le labour a été profond, plus le sol devient fécond. »

A ces renseignements, M. Mabille ajoute les remarques suivantes :

« En attendant que nous donnions à nos lecteurs un résumé des instructions remises à sir H. Robinson, nous pouvons en faire ici une courte citation qui prouvera que les Bassoutos ont le droit de leur côté. Elles portent en effet que « les Bassoutos n'ont jamais reçu l'avis officiel des changements survenus dans leurs rapports avec le gouverneur, comme Haut-Commissaire de la reine, et que les pouvoirs du gouverneur vis-à-vis du Lessouto demeurent absolument ce qu'ils étaient auparavant. » On comprendra difficilement, après une telle confession, que le gouvernement anglais ne s'empresse pas d'intervenir et d'offrir sa médiation aux deux partis qui sont aux prises. Il ne veut pas le faire, nous dit-on, et disent les instructions, à moins que le gouvernement colonial n'y donne son assentiment. D'un autre côté, nous apprenons que l'opinion générale, dans la colonie, se prononce de plus en plus contre la guerre, et on ne doute pas un moment de ce qui arriverait si M. Sprigg assemblait le Parlement pour lui demander la confirmation de sa politique.

« Le résumé de tout ce qui précède, c'est que nous avons en Angleterre, dans le ministère, les Chambres et le grand public, comme aussi chez les chrétiens, des sympathies très chaudes, mais qu'il ne faut pas nous faire illusion : les membres du Parlement qui ont annoncé l'intention de plaider dans son sein la cause des Bassoutos, maintiendront, augmenteront peut-être ces sympathies ; mais nous devons surtout continuer à supplier le Seigneur d'avoir pitié des Bassoutos et de nos Eglises, et ne pas nous lasser d'assiéger le trône des miséricordes jusqu'à ce que notre Dieu nous ait exaucés. »

AUX SIGNATAIRES DE LA PÉTITION DU COMITÉ

Les épreuves de notre mission ont eu pour effet de nous montrer combien sont nombreux en France et en Suisse les chrétiens qui la portent sur leur cœur et avec quelle vivacité ils ressentent le péril où elle est en ce moment.

Lorsque nous nous sommes décidés à leur demander de donner l'appui de leurs noms à notre pétition, le temps pressait, et avant même qu'ils ne connussent l'exact contenu de cette pièce, nous leur avons envoyé des feuilles à signer avec un simple en-tête explicatif. Sur 459 pasteurs représentant autant d'Eglises, 323 ont répondu selon notre désir en huit ou dix jours. Parmi ceux qui ne l'ont pas fait, un seul a formellement refusé, disant que la politique des Anglais ne nous concernait pas. Quant à ceux qui se sont abstenus sans en donner la raison, nous croyons que la plupart ont été arrêtés par la pensée que leur réponse arriverait trop tard. Plusieurs pasteurs dont les troupeaux sont fort disséminés n'ont pu mettre toutes les feuilles en circulation, et ont dû se contenter de nous envoyer l'avis favorable de leurs ouailles pris collectivement.

Les adhésions à la pétition se sont montées aux chiffres suivants :

France : 224 Eglises ; signatures.	8,624
Suisse : 99 Eglises (Berne, Genève, Neuchâtel, Vaud) ; signatures	2,088
France et Suisse : adhésions non signées, mais garanties par les pasteurs.	17,505
Total	28,217

Si l'on prend en considération l'imprévu de notre demande et le peu d'habitude que l'on a chez nous de mouvements de cette nature, on ne peut que s'étonner et rendre grâce à Dieu d'un tel résultat.

Les feuilles signées ont été soigneusement réunies ; une adresse spéciale rappelant les faits contenus dans la pétition présentée aux ministres y a été annexée, et le tout sera très prochainement déposé sur la table de la Chambre des Communes, par M. Mac-Arthur, membre du Parlement et lord-maire de Londres.

Le public anglais ne parcourra pas à la légère les noms de tant de protestants de France et de Suisse, dont l'histoire rappelle une longue période de souffrances supportées avec foi; mais ce qui le frappera surtout, c'est de voir tous ces noms rangés devant lui pour le supplier d'avoir pitié d'une mission en contrée païenne. On a encore passablement de peine en Angleterre à comprendre comment des gens qui ont depuis si peu de temps obtenu leur liberté religieuse et qui ont encore tant à faire pour en répandre les fruits autour d'eux, peuvent s'occuper de païens auxquels aucune obligation terrestre ne les rattache. Eh bien! c'est précisément ce caractère absolument désintéressé de notre mission qui fera respecter nos conquêtes sur le paganisme et nous en assurera la possession définitive. On comprendra qu'une colonisation chrétienne entreprise et poursuivie au prix de tant de luttes, de prières, de sueurs et d'argent, dans le seul but d'en faire hommage à Jésus-Christ, est chose sacrée et doit rester à ses fondateurs. Nous ne demandons pas qu'il y ait une province française au sud de l'Afrique, mais on ne peut sans impiété refuser au protestantisme de langue française d'y avoir un chez-soi.

Le Comité remercie cordialement les amis qui ont mis tant d'empressement à couvrir de leur responsabilité ce qu'il fait pour mettre hors de toute atteinte la réputation de ses missionnaires et pour obtenir la pacification du Lessouto. Il ne veut pas leur laisser ignorer qu'il s'est également adressé à M. Barthélemy Saint-Hilaire, ministre des affaires étrangères, pour qu'il recommandât chaleureusement au cabinet anglais les personnes et la propriété de nos frères.

Nous voudrions maintenant, pour satisfaire nos cœurs, publier les lettres si sympathiques que nous avons reçues à l'occasion des signatures, mais elles sont trop nombreuses. Nous n'en reproduirons qu'une seule, plus particulièrement adressée au directeur de la Maison des Missions. Elle résume en peu de mots ce que contiennent les autres, avec l'émotion qui règne dans toutes.

« Très cher ami,

« Je vous retourne la feuille que vous avez bien voulu m'adresser et que j'ai fait signer un peu à la hâte.

« Je ne puis vous dire combien notre cœur est préoccupé de ce qui se passe en Afrique. J'en souffre personnellement, puisqu'une offense à la justice est une offense personnelle faite à tous ceux qui l'aiment; j'en souffre pour la Mission, j'en souffre pour ces chers Bassoutos que vous nous avez appris à apprécier et à aimer; enfin, cher ami, j'en souffre pour vous, car lorsqu'un enfant est malade, on plaint son père et sa mère encore plus qu'on ne le plaint lui-même.

« Félix BOVET. »

Grandchamp, près Neuchâtel, 1er janvier 1881.



MISSION DU LESSOUTO

DERNIÈRES NOUVELLES TÉLÉGRAPHIQUES DE LA GUERRE

D'après un télégramme reproduit par le *Times* du 19 janvier, le colonel Carrington a eu, le 14, une affaire très sérieuse avec les Bassoutos qui l'ont attaqué entre Maféteng et Morija. Le combat a duré cinq heures et a failli être funeste aux forces coloniales. Un grand nombre de Burghers (1) ont

(1) Gardes territoriaux de la Colonie presque tous d'extraction hollandaise.

(*Note des Réd.*)

déserté pendant qu'on se battait. Tous les canons ont été mis hors de service, *disabled* (on ne dit pas comment), douze Anglais et deux indigènes de leur parti ont été tués, et il y a eu seize blessés, tant Anglais que Burghers. Pour repousser les indigènes, il a fallu faire combattre à pied tout ce qui restait de cavaliers, après la désertion des Burghers, et ce n'est que par les efforts des rangs serrés de l'infanterie que l'on a pu faire reculer les Bassoutos.

On attribue la conduite des Burghers à leurs sympathies pour les Boers du Transvaal. Ces sympathies paraissent être très vives dans l'Etat-Libre ; on croit que les habitants de ce pays ne voudront pas que des soldats anglais le traversent.

Un autre télégramme, reçu le 26, porte que l'on venait d'apprendre au Cap qu'il était arrivé à Masérou un renfort considérable de troupes coloniales et qu'elles allaient prendre l'offensive.

Quelques jours avant l'affaire du 14, un détachement envoyé de nuit par le colonel Carrington avait pris un village de difficile accès, celui de Tsita, où nous avons un catéchiste et une chapelle. Nous n'avons pu nous défendre d'un douloureux serrement de cœur en lisant ce qui suit dans une lettre publiée par un des assaillants :

« Au point du jour, nous avons ouvert sur l'endroit une terrible fusillade et débusqué les habitants qui ne nous attendaient pas. Nous trouvâmes partout des feux allumés et des pots où cuisaient les déjeuners. Il y a là une très jolie chapelle qui sert aussi d'école et qui est entourée d'un charmant enclos. Nous ne la détruisîmes pas, seulement quelques-uns de nos hommes sonnèrent la cloche, et des mauvaises langues assurent que l'un d'eux la traversa d'une balle. Toutes les habitations, tant huttes que maisons, furent brûlées. Dans une grotte située près d'une maisonnette très joliment construite, qui appartenait sans doute au chef, nous trouvâmes un grand nombre de livres d'école, des bouteilles d'encre, des lettres en sessouto écrites d'une très

belle main et signées G. M. Tsita, et divers autres objets qui avaient évidemment été placés là comme en lieu sûr. Cette journée, ou plutôt cette matinée, ne coûta la vie à personne parmi nous, les habitants s'étant enfuis. De leur côté, ils ne perdirent qu'un homme qui s'était d'abord caché, mais qui, ayant été découvert par un de nos gens, se disposait à l'attaquer la sagaie à la main, lorsque notre homme le transperça de sa baïonnette. »

La chapelle de Tsita avait été détruite par la foudre en juillet 1879. Le catéchiste Jérémia Poutlé ne pouvait se consoler de cette perte, nous disent M. et Madame Mabille. Ses collègues d'autres annexes étaient venus le voir et cherchaient à le consoler en lui disant : « C'est Dieu, le maître de cette maison, qui l'a brûlée ; il saura bien réparer ce malheur. » M. Mabille eut alors l'idée de faire ce que l'on appelle dans le pays une *Séthabathaba*, c'est-à-dire une collecte que les chefs organisent dans des cas d'intérêt public et qui se fait en objets en nature. Chacun voulut contribuer à celle-là, les païens aussi bien que les chrétiens, et la chapelle fut rebâtie. Cette fois-ci, elle eût pu être détruite par la main des hommes; bénissons Dieu de ce qu'il ne l'a pas permis.



LETTRE DE M. LE DOCTEUR CASALIS A SA FAMILLE

Morija, le 2 décembre 1880.

J'espère que mes frères dont les stations sont près de la frontière, et notre cher Dieterlen surtout, vous tiennent au courant de la marche des hostilités dans ce malheureux pays. Pour nous, qui sommes pour ainsi dire au cœur du Lessouto, les communications avec l'extérieur sont complètement interrompues. Depuis le 19 octobre, nous n'avons eu qu'une fois des nouvelles d'Hermon, et voici quinze jours que nous n'avons rien reçu de Thaba-Bossiou. Le cercle de

fer et de feu se rapproche cependant graduellement de nous, très lentement il est vrai, néanmoins les forces coloniales font des progrès, et un de ces jours elles nous passeront sur le corps. Leur camp n'est pas très éloigné de Boléka, du côté de Liphiring. Du haut de notre montagne, nous les voyons distinctement et nous pouvons suivre les diverses évolutions des deux armées (1). Voici plusieurs jours qu'on se canarde à distance; les Bassoutos sont retranchés derrière des collines et des rocs que les blancs n'osent pas prendre d'assaut à cause des sagaies. Leurs boulets vont tomber le plus souvent au delà des retraites des natifs, et leurs balles ne frappent que les rochers derrière lesquels ils se tiennent. Beaucoup de tapage et de fumée, et, relativement parlant, peu de résultat. Les journaux de la Colonie disent sans doute qu'on tue les Bassoutos par centaines, peut-être même par milliers. Ils se trompent.

Cela n'empêche pas que je n'aie beaucoup à faire pour réparer en quelque mesure les affreuses conséquences de cette triste guerre. Malheureusement, je ne suis que trop dans mon élément cette année. Je suis naturellement chirurgien en chef dans mon service d'hôpital. Henri Dyke est mon interne; nos évangélistes David Sofonia, Jobonyana, Maboé, sont nos infirmiers. Ce qui me désole, c'est le refus obstiné que ces malheureux Bassoutos opposent généralement aux amputations. J'ai deux cas affreux de fractures de membres qu'il faudrait absolument amputer, mais pas moyen de décider les patients. J'ai en ce moment douze blessés à demeure, et comme chacun d'eux a un ou deux compagnons pour le soigner, il se trouve que nous avons toute une population accumulée dans les bâtiments de l'école, ce qui crée une belle occasion d'annoncer l'Evangile. Mon brave cousin Henri Dyke s'occupe de ce soin avec beaucoup de zèle.

(1) La distance est de quatre heures à pied, mais du haut des montagnes, grâce à la pureté de l'air, on voit très loin en ce pays-là.
(*Note des Réd.*)

Dieu merci, nous jouissons tous d'une excellente santé, moi surtout. C'est une grande grâce que le Seigneur nous fait. Nous avons encore des provisions en abondance, quoique la famine soit grande dans certains districts. On m'assaille pour du blé indigène et il est difficile de toujours refuser. L'année est d'une fertilité exceptionnelle ; les champs en culture sont magnifiques, mais pourra-t-on les sarcler? C'est là ce qui nous inquiète. Les chefs appellent tous les hommes aux combats et toute la besogne des champs repose sur les femmes. Mais nous ne sommes pas inquiets, nous savons que tout sera dirigé pour le mieux. C'est une des salutaires leçons de l'épreuve ; on apprend à tout remettre à Celui qui a compté tous nos cheveux. Jusqu'ici, Morija a été fort tranquille ; sauf l'absence presque totale des hommes de la station et le passage constant de guerriers armés jusqu'aux dents, on ne soupçonnerait pas qu'une lutte acharnée se livre à vingt et quelques kilomètres d'ici. Même la petite boutique que notre brave marchand Wells a laissée ici, fait pour environ sept livres sterling d'affaires par jour. Depuis qu'il est parti, son commis David Sébaka a pu vendre pour près de mille livres. Malheureusement son stock est à peu près épuisé. Voilà un bel exemple de l'honnêteté des noirs.

Mais adieu, je ne puis pas en dire plus long aujourd'hui. Dieu vous garde et nous garde, nous aussi.

Dr E. Casalis.

QUELQUES LIGNES DE M. JOUSSE AU DIRECTEUR DE LA MAISON DES MISSIONS

Thaba-Bossiou, 3 décembre 1880.

Cher frère,

Malgré le péril des temps, nous sommes encore en vie et jouissons d'une bonne santé. Cernés de toutes parts, privés

de la poste, nous sommes exposés à trouver le temps long ; mais, grâce à Dieu, il n'en est rien. Nous sommes au printemps, de riches pluies nous ont été envoyées comme pour laver le sang que répandent les hommes ; la nature est magnifique et notre jardin splendide...

J'espère que vous ouvrez *l'œil au bossoir*, comme disent les marins. Il ne manque pas de gens qui rêvent déjà d'enlever aux Bassoutos leur pays. Ah! les mangeurs de terres! comme les appelle le Dr Stewart, comme ils seraient heureux s'ils pouvaient enlever à nos gens celles qui leur appartiennent. Ce serait cependant un bien mauvais calcul. Les Bassoutos peuvent rendre de très grands services, placés comme ils le sont entre la Colonie et tant d'autres tribus situées à l'est et au nord ; mais ces gens-là ne peuvent souffrir que le nègre possède encore un lieu qu'il puisse appeler son chez-soi. Que les Eglises de France *crient* — prier ne suffit pas — pour que ce champ nous soit conservé et pour que les Bassoutos puissent tourner de nouveau leurs regards vers Dieu.

A l'heure qu'il est, rien n'a encore été interrompu dans ma station, sauf le pensionnat de jeunes filles. Dans cinq annexes, l'Evangile a été régulièrement prêché. Jusques à quand?... Chaque dimanche, en chaire, je me sens ému en songeant que c'est peut-être pour la dernière fois. Mais le Seigneur règne ; il saura enchaîner tant de gens prêts à nous dévorer.

Adieu ; des amitiés cordiales à tous.

TH. JOUSSE.



SUITE DES RÉCITS DU MISSIONNAIRE DIETERLEN

Hermon, 15 novembre 1880.

...Ce soir mon cœur est plein d'amertume, et j'ai peur de le laisser parler. Nous avons eu ici des blancs qui nous ont donné le triste spectacle de leur méchanceté et de la soif de destruction qui les dévore. Après avoir rôdé pendant des

heures dans le village en ruines pour y ramasser des débris de bois et essayé de voler mon bois à moi, ils ont imaginé de mettre le feu aux quelques maisons qui restaient, quatre dans le village de Manuel, et ici celle de mon vieux Caleb. Notez que ce sont les maisons de Bassoutos restés fidèles au gouvernement, auxquels le gouvernement a promis protection. Et voilà que de misérables maraudeurs, des gens ramassés dans les rues de la ville du Cap et envoyés ici sous le nom de « volontaires », qui s'engagent à tuer des noirs à trois schillings par jour, nous arrivent avec des airs insolents et, pendant que nous sommes occupés ailleurs, mettent le feu à ces maisons, sans autre raison que le plaisir de détruire.

Dès que je vis ces malheureux approcher des brandons de paille du toit en chaume de la maisonnette de Caleb, je sifflai dans mes doigts et leur fis des signaux énergiques pour les empêcher de continuer, et j'envoyai deux autres blancs au grand galop de leurs chevaux pour mettre ces gens à l'ordre. Mais quand ils arrivèrent, c'était trop tard; il y avait déjà un moment que le toit brûlait, sans que nous en sussions rien, et la flamme avait pris possession du roseau.

Je pus sauver quelques-uns de ces petits riens qui forment le ménage d'un Mossouto, mais les flammèches pleuvaient déjà sur ma tête, et je dus me résigner à la destruction de la maison où si souvent j'avais fait la causette avec le pauvre vieux. Celui-ci rôdait par-ci par-là en se lamentant, et je dus le conduire de côté pour qu'il ne lui arrivât pas d'accident.

Il ne reste maintenant d'Hermon que la nouvelle église, la vieille église, la maison missionnaire et celle du maître d'école ; c'est autour de ces bâtiments que se blottissent les gens qui sont restés avec nous ; c'est là qu'ils couchent, là qu'ils font leur cuisine, et qu'ils passent tout leur temps, derniers restes d'une grande population que la guerre a chassée d'ici et que nous ne reverrons peut-être jamais.

Vous pouvez penser que cet acte de vandalisme nous a

révoltés : j'étais tellement indigné que je tournai le dos à une espèce de petit officier qui rôdait sur la station en se donnant un air martial qui ne pouvait masquer sa jeunesse et son menton imberbe. Je le regardai un instant par-dessus l'épaule; il rougit et continua son chemin sur son grand cheval roux. Je ne dis pas que cet incendie doive être mis sur le compte des blancs en général ; c'était contre la consigne et le fait de quelques vauriens qui seront peut-être punis pour cela. Mais n'est-ce pas horrible de penser que le Lessouto sera peut-être à la merci de pareilles gens, dont les figures même font peur et desquels il ne faut espérer ni miséricorde ni justice?

Voici maintenant le récit de leur dernière expédition.

Ils sont arrivés près d'ici le mercredi, et j'ai reçu la visite du commandant en chef, le colonel Carrington, et de M. Barkly, le magistrat de Maféteng. Ces deux messieurs restèrent assez longtemps dans mon cabinet, et nous eûmes une longue conversation dont le sujet était naturellement la guerre. Tout détruire, tout tuer, voilà à quoi se résume leur catéchisme ; ils le récitent avec un calme, une ingénuité qui font frémir. Je me suis cuirassé contre tout ce qu'il y a de pénible et de blessant dans leurs paroles, et je dédaigne de relever ce qui me paraît absurde ou mauvais : à quoi bon discuter avec des gens pareils ? Mais je perdrai patience un jour ! Aujourd'hui, j'ai eu juste ce qu'il fallait pour arriver au soir, et encore, après l'incendie, je ne me tenais plus.

Le jeudi, ils partent, se dirigent vers le lac de Tsakholou et la montagne de Kolo ; nous entendons quelques coups de fusil et bientôt des colonnes de fumée se lèvent du côté des villages situés près du lac. Je vis brûler, du haut de notre colline, le village du père de Mathlokotsi, mon domestique, et les maisons de gens que je connais très bien, et qui n'ont absolument pas voulu se révolter contre le gouvernement. Pendant ce temps, nos femmes s'acheminent vers l'emplacement du camp pour y ramasser les déchets de cinq bœufs

qu'on y a tués la veille. Elles reviennent avec les tripes, les pieds et la tête. Et avouerai-je que nous avons accepté et mangé avec appétit quelques morceaux de cette viande que nos maraudeurs avaient disputée aux vautours, suite obligée de toute armée en campagne?

...Samedi matin, nous entendons une vive fusillade du côté de Kolo et le bruit sinistre du canon. On se bat fort par là : les roulements de la fusillade ne s'arrêtent pas. Du haut de nos collines, je vois une vapeur blanchâtre, et de temps en temps un flocon de fumée blanche, venant d'un canon. Je vais à Wepener pour affaires, et pour revenir je prends par les montagnes d'où on a une belle vue sur le pays. Je n'entends plus la fusillade ni le canon, mais je vois dans le lointain un nuage blanc qui annonce une décharge d'artillerie et cela me montre que la bataille n'est pas encore terminée. Quels moments pénibles pour nous que ceux-là! Nous savons que nos gens, membres de notre troupeau, sont exposés à la mort, et que les femmes et les enfants, voyant leur refuge menacé, sont en fuite vers les montagnes, abandonnant les huttes qu'elles viennent de construire et sans doute une partie de leurs provisions. Nos cœurs se serrent ; nous avons parfois un tel désir de les voir que nous voudrions quitter Hermon et nous enfoncer dans l'intérieur du Lessouto pour y souffrir avec ceux qui souffrent.

Aujourd'hui (lundi) l'armée de Carrington est revenue et a réoccupé son campement de mercredi dernier. Nous apprenons ainsi que samedi on s'est terriblement battu à un endroit appelé en sessouto Sékameng. Les Anglais trouvèrent là à qui parler : un ours dont il sera difficile d'avoir la peau. Les Bassoutos se jetèrent à leur rencontre de trois ou quatre côtés à la fois, tirant peu de coups de fusil et brandissant leurs sagaies et leurs haches de guerre. Les canons et la fusillade arrêtèrent leur élan, et les empêchèrent de franchir les cent pas qui les séparaient des troupes anglaises; mais il y eut sur un certain point une lutte corps à corps où

quatre Anglais furent tués et deux blessés. C'est du moins le chiffre qu'ils donnent eux-mêmes ; il faut bien l'accepter, puisque tous le répètent ; mais nous n'y croyons qu'à demi, car comment admettre qu'après une lutte de quatre heures et un combat corps à corps avec les Bassoutos, les pertes des Anglais aient été aussi insignifiantes ? Par contre, ils disent que les Bassoutos ont perdu 300 ou 600 hommes !! Pourquoi pas 10,000, puisque vous y êtes ? L'un de ces ingénieux militaires basait son calcul sur le raisonnement suivant : « Les canons ont tiré des boîtes à mitraille contenant chacune 75 balles. Admettons que la moitié des balles n'ait pas porté, l'autre a tué du monde et nous arrivons facilement à admettre 300 tués de ce côté-là. Ensuite, il y a les fusils des fantassins... et nos carabines !! » et ainsi de suite. On fabrique ainsi des chiffres fantastiques qui feront croire au monde que l'armée de la Colonie a remporté une grande victoire, tandis qu'au fond cette armée a juste réussi à éviter une défaite sanglante et à constater qu'elle était tout à fait incapable de lutter contre celle des Bassoutos.

Je leur ai dit cela... Ils ont convenu que j'avais raison et presque tous disaient : « Je voudrais que cette affaire fût terminée. » En ce moment, ils sont campés pas loin d'ici et font cuire leur souper avec le bois qu'ils ont ramassé dans nos ruines. Leur présence dans ces parages nous importune ; ces figures ne sont pas rassurantes et nous sommes étonnés que personne ne nous ait manqué de respect jusqu'à présent. C'est la protection de Dieu qui nous vaut la sécurité dans laquelle nous avons vécu jusqu'à ce jour, et c'est sur lui que nous comptons pour achever de traverser la tempête qui menace notre petite barque.

Le 16 novembre.

Quels drôles de changements dans notre vie ! Hier, c'étaient les Anglais rôdant dans le village, et détruisant tout ce qui était resté de leur première visite. Aujourd'hui, nous

avons des Bassoutos qui, après nous avoir laissé trois semaines sans nouvelles, ont pris courage et sont venus nous saluer. D'abord, trois hommes ce matin, des gens d'Hermon, puis trois autres, puis deux, et enfin tout à l'heure (neuf heures du soir) quatre cavaliers qui font une longue séance et nous racontent leurs histoires. Dans le cercle de nos connaissances, il n'y a eu personne de tué, sinon un jeune homme de dix-huit à vingt ans d'un village voisin ; deux hommes d'Hermon ont été blessés à la bataille de samedi dernier, mais sans gravité; les femmes et les enfants vont bien, les Bassoutos sont pleins d'entrain, tout glorieux d'avoir forcé les quinze cents Anglais de Carrington à rebrousser chemin, et ils racontent des choses curieuses de leur vie ; on fait tous les jours la prière dans leurs camps, et cela par ordre des chefs qui ont délégué des individus spéciaux pour cela ; on ne danse pas la danse de guerre et on s'efforce d'être bons chrétiens, comme pour éviter de mettre Dieu contre soi. Les Anglais de leur côté sont retournés ce matin à Maféteng et auront sans doute à se croiser les bras jusqu'à ce qu'ils reçoivent des renforts de la Colonie. Ils sont trop peu nombreux pour rien faire de sérieux.

J'ai été ce matin à Wepener pour chercher ma poste et je ne l'y ai pas trouvée, mais j'ai eu l'occasion de causer avec deux officiers supérieurs et d'apprendre d'un ami les mauvais bruits qui continuent à courir sur le compte des missionnaires. Il y a un véritable parti pris pour nous calomnier; pour ma part, je continue à être coupable de haute trahison pour avoir correspondu avec le président de l'Etat-Libre en vue d'établir une alliance entre les Boers et les Bassoutos. N'est-ce pas le comble du ridicule ?

H. DIETERLEN.

GRAVE SITUATION DE M. ET MADAME MARZOLFF

Tandis que la plupart de nos missionnaires, tout en voyant leur activité pastorale interrompue ou paralysée par la guerre, n'ont pas eu à souffrir personnellement de ses suites, et ont pu rester sur leurs stations et y poursuivre une partie au moins de leurs travaux, l'un d'entre eux, M. Marzolff, s'est vu contraint par les troupes coloniales de quitter Matatiélé avec sa femme, après y avoir subi toute sorte d'avanies et de contrariétés, et de se retirer à Kokstad, petite ville coloniale appartenant au même district que Matatiélé.

Les magistrats anglais avaient espéré empêcher les Bassoutos de ce district de faire cause commune avec leurs frères de l'autre côté des montagnes. Cette confiance n'a pas tardé à être déçue ; les indigènes se sont déclarés solidaires de leurs frères et le pays s'est trouvé en état de guerre. Les marchands anglais domiciliés à Matatiélé se sont hâtés de se réfugier à Kokstad, sous la protection des troupes, laissant sans défense et sans gardiens leurs magasins qui ont été considérés par les Bassoutos comme butin de guerre et pillés en conséquence. M. Marzolff s'est efforcé d'empêcher les chrétiens de prendre part à cet acte, allant jusqu'à menacer de la discipline de l'Eglise ceux qui s'y associeraient.

Malheureusement quelques femmes chrétiennes, auxquelles il avait donné l'hospitalité, apportèrent dans sa maison, *à son insu*, certains objets ramassés aux abords des magasins ou sur les chemins à la suite du pillage. Les troupes coloniales étant survenues, ces objets furent découverts, et M. Marzolff fut accusé de complicité. On se livra à une perquisition en règle de toute sa maison. Ici, nous lui laissons la parole.

« Si on s'était contenté de fouiller minutieusement le wagon des indigènes, je n'aurais eu rien à dire ; mais on

montra bientôt un parti pris, une mauvaise foi révoltante. Tout ce qui avait quelque apparence d'être neuf fut déclaré volé. On prit à ces femmes, sous ce prétexte, des couvertures, des habits, du sucre et d'autres objets qu'elles avaient achetés avec leur argent... On ne leur laissa que des guenilles. On avait pénétré dans mon cabinet et pris ma selle et celle de ma femme comme objets volés. Je pus ressaisir les selles, mais les housses et les brides étaient perdues. Plusieurs objets appartenant à moi ou à la station furent ainsi enlevés et déclarés volés. Bien plus, mes médicaments, portant la marque de la pharmacie centrale de Paris, furent un moment considérés comme articles volés, mais s'apercevant que la chose était insoutenable, le commandant les sauva... »

D'autres accusations encore furent portées contre M. Marzolff. Il apprit que le principal grief contre lui était qu'il aurait prié publiquement pour le succès des Bassoutos. Il n'eut pas de peine à réfuter cette puérile invention et à prouver qu'il ignorait la présence dans sa maison d'objets provenant du pillage. Malgré cela, la position était intenable à Matatiélé. Le commandant des troupes, M. Strachan, lui fit comprendre clairement qu'il désirait le voir quitter la station, dont il avait fait son quartier général.

« Pendant tout le temps de cette triste affaire, » dit encore M. Marzolff, « j'étais exposé aux outrages et aux insultes. Un jour, six sentinelles vinrent se poster devant notre salle à manger, avec leurs fusils chargés. Nous ne pouvions plus rester à Matatiélé. Non seulement nous étions outragés ; notre vie même n'était plus en sûreté. Nous partîmes le 5 novembre. Nous étions à peine à quarante mètres de la maison que déjà deux Anglais avaient enfoncé la porte de la cuisine. »

Après un voyage rendu pénible par les pluies, M. et Madame Marzolff arrivèrent à Kokstad. Le premier soin de notre missionnaire fut de se mettre en rapports avec le magistrat, M. Brownlee, qui lui montra beaucoup de bienveil-

lance. Pensant comparaître devant lui quelques jours plus tard, pour répondre à l'imputation d'avoir recélé des objets dits volés, il lui exposa les faits et n'eut pas de peine à rétablir la vérité. Cette disposition favorable de M. Brownlee n'est pas inutile pour garantir M. Marzolff de la haine des marchands qui ne recule devant aucune violence et aucun outrage.

Laissons encore M. Marzolff nous donner une idée de sa situation matérielle :

« Je demeure donc à Kokstad... Je suis logé dans une maison indigène, contenant une seule chambre. Le vent et la pluie y pénètrent ; c'est une vraie cave, humide et froide, elle me coûte *deux livres dix schellings* par mois (soixante-douze francs cinquante centimes). Les frais dans ce bourg dépassent les ressources d'un missionnaire français... Je dois payer une petite charge de bois, suffisante au plus pour une vingtaine de jours, £. 3 et 3, 5 (75 à 80 fr.). Le pain se vend à un schelling (1 fr. 25) les deux livres. Tout est à proportion. Le gouvernement, fatigué de nourrir les prisonnières, les renvoie. Les chrétiennes me supplient de les prendre ; après Dieu, je suis leur seul refuge dans leur détresse : elles sont douze à quatorze personnes, et le sac de maïs revient de 50 à 100 francs. Je ne puis pas les abandonner. Il faut nous attendre à la famine, car personne n'a pu ensemencer. Mes champs si beaux ont été ravagés par les soldats de la Colonie. »

En terminant, M. Marzolff annonçait l'intention d'aller, si la chose pouvait se faire, continuer son ministère sur la station de Paballong, momentanément privée de son missionnaire, M. Christmann, qui a été obligé d'aller à Queenstown pour faire donner à sa femme des soins médicaux réclamés par son état de santé. Nous en étions à nous demander si M. Marzolff avait pu donner suite à ce projet, lorsque nous avons appris, par une lettre adressée à la famille de Madame Marzolff, que celle-ci, déjà indisposée en quittant Matatiélé, est tombée

sérieusement malade à Kokstad, par suite sans doute des fatigues, des émotions et de l'installation misérable dont M. Marzolff nous parle. Ce dernier s'est hâté d'écrire à Mademoiselle Lina Marchal, à Stellenbosch, pour lui demander de venir soigner sa sœur.

Nos amis s'associeront, nous n'en doutons pas, aux prières que la famille de Madame Marzolff adresse à Dieu pour son rétablissement. Mais ils comprendront aussi tout ce que la situation actuelle de nos missionnaires leur impose de devoirs nouveaux. Sans doute, le Comité s'est empressé de mettre à la disposition de M. Marzolff les ressources qu'exige sa position actuelle et les misères dont il est entouré. Mais d'autres cas, semblables à celui de notre frère, peuvent se présenter. Raison de plus pour les soutiens de notre œuvre de répondre à l'appel spécial que le Comité leur adresse en vue de soulager toutes ces infortunes et tout d'abord la plus grande : celle des blessés et des affamés du Lessouto.



MISSION DU SÉNÉGAL

ADIEUX DU MISSIONNAIRE GOLAZ, LE 8 JANVIER, A L'ORATOIRE

Après avoir été retardé à deux reprises par les mauvaises nouvelles reçues de l'état sanitaire du Sénégal, le départ de M. et de Madame Golaz a enfin pu être fixé au 20 de ce mois. Une dépêche, parue au *Journal officiel*, annonce que la fièvre jaune a complètement disparu de Saint-Louis. C'est donc le cœur soulagé d'un grand poids que nous verrons, lundi 16 janvier au matin, nos amis monter dans le train de Bordeaux, où ils passeront encore trois jours avant de s'embarquer sur le paquebot qui doit les emmener au Sénégal.

Nous ne serons pas seuls à accompagner de nos vœux notre jeune missionnaire et sa femme. Grâce à la séance

d'adieux tenue le soir du 8 janvier à l'Oratoire, nous sommes assurés que M. et Madame Golaz comptent désormais parmi nous de nombreux et chauds amis, qui, pour être ceux de la dernière heure, n'en seront pas moins fidèles à les soutenir et à prier pour eux.

La réunion du 8 janvier comptera au nombre des meilleures et des plus riches en fortes et saintes émotions que nous ayons eues depuis longtemps. Certes, les nombreux auditeurs qui s'y étaient rendus ne s'attendent pas à être remerciés de leur présence qui a eu, dans le bien qu'ils se sont fait à eux-mêmes, sa meilleure récompense. Et cependant nous tenons à leur exprimer ici notre joie de leur empressement à répondre à notre invitation. Nous les remercions au nom de notre œuvre, qui vit, on peut le dire, encore plus de sympathies que de souscriptions, et qui ne peut prospérer que dans la mesure où elle se sent la chose des Eglises. Merci tout particulièrement à MM. les pasteurs et à MM. les professeurs de la Faculté de théologie de leur cordial empressement à entourer notre jeune frère au moment de son départ et à se joindre à nous pour le recommander, ainsi que toute notre œuvre, à la protection de Dieu. Grâce au concours de toutes ces bonnes volontés, M. Golaz ne séparera pas dans son souvenir le jour de sa consécration à Neuchâtel et la soirée de ses adieux à Paris. Il saura que, tout en restant l'enfant de la Suisse française, il appartient aussi aux Eglises de France, qui l'ont cordialement adopté après l'avoir préparé à sa carrière.

La satisfaction si vive que nous a laissée la réunion eût été complète si M. l'amiral Jauréguiberry eût pu accéder à la demande qui lui avait été faite de présider la séance. L'état de sa santé l'a empêché de se rendre à ce désir que comprendront tous ceux qui savent l'intérêt que M. Jauréguiberry a porté dès l'origine à notre mission du Sénégal.

La réunion, que présidait M. de Bussierre, s'est ouverte par la lecture de la Parole de Dieu et une prière de M. le

pasteur Walbaum. Quelques mots de M. Boegner ont expliqué l'objet de la réunion, puis M. le pasteur *Bersier* a pris la parole. Après avoir rappelé que le christianisme est essentiellement conquérant, et qu'en présence de tout pays encore païen, le chrétien doit répéter, en l'appliquant aux armées de l'Eternel, le mot échappé à Napoléon en vue de la plaine qui entoure Montauban : « Quel beau champ de bataille ! » l'orateur en vient à parler de l'Afrique, cette *terre noire* comme elle mérite de s'appeler, non seulement à cause de la couleur de ses habitants, mais aussi pour les crimes de toute sorte qui l'ont souillée. Il y a cinquante ans, poursuit M. Bersier, nous l'avons attaquée par le sud. Nos missionnaires ont fait là une œuvre modeste dans ses débuts, mais féconde en résultats et qui, par ce double caractère, est en contraste frappant avec des entreprises humaines, brillantes et retentissantes au début, mais combien souvent stériles ou funestes à l'humanité. Que reste-t-il aujourd'hui des expéditions, si chèrement payées, de la Crimée et du Mexique ? Des tombes, rien de plus. Tandis que notre mission du Lessouto, souvent et amèrement critiquée, a fait une œuvre à laquelle la presse anglaise et française rend hommage aujourd'hui même, après un trop long silence.

Passant à la mission du Sénégal, M. Bersier rappelle que là nous travaillons à l'ombre du drapeau français, dans un champ jusqu'à ce jour restreint, mais qui prochainement s'étendra et comprendra tout le Soudan. Cette région, admirable de fertilité, comptant plus de 40 millions d'habitants, n'a que deux portes, celle du Niger et celle du Sénégal. La première est infranchissable, à cause du climat. Reste la seconde, et la France est en train d'y entrer et de l'ouvrir toute grande à la civilisation. Il faut que, par nos soins, l'Evangile y pénètre en même temps, pour corriger, combattre, au besoin, l'influence européenne si souvent funeste aux races indigènes. Les difficultés, la possibilité d'efforts longtemps stériles ne doivent pas nous arrêter. Les disciples

de Christ n'ont pas seulement pour tâche de convertir, ils doivent avant tout rendre un témoignage. La vie de Livingstone est la preuve éclatante de l'importance d'un tel témoignage, dût-il rester sans effets immédiats.

Un chaleureux appel aux jeunes gens termine cette éloquente allocution, qui impressionne vivement l'auditoire. Nous reproduisons en entier le discours suivant, celui de M. T. Fallot, qui a fait passer sous nos yeux un chapitre peu connu de l'histoire de l'islamisme en Afrique. Nous tenons d'autant plus à le publier qu'il sera, nous l'espérons, comme la préface de l'histoire ultérieure de notre mission au Sénégal.

DISCOURS DE M. FALLOT

La mission au Sénégal nous met en présence des progrès prodigieux réalisés en Afrique par la religion de Mahomet. A qui appartiendra l'Afrique? Au Dieu de Mahomet et au Coran, cette charte de toutes les servitudes, ou au Dieu de l'Evangile? Voilà sans contredit une des questions capitales du moment présent.

Pendant que nous discutons en Europe les moyens de faire la conquête de l'Afrique, les mahométans l'effectuent.

Il y a des siècles, à vrai dire, qu'ils ont envahi le Soudan, cette large ceinture d'Etats nègres qui borde le Sahara et s'étend des montagnes de la Sénégambie, à l'ouest, jusqu'à la vallée du Nil, à l'est ; mais il est important de noter qu'une grande recrudescence de fanatisme mahométan s'est produite depuis le commencement du siècle. Ce réveil religieux a, du reste, simultanément manifesté ses effets sur les points les plus éloignés de l'immense région que gouverne la loi du faux prophète.

En Arabie, ce sont, dans les premières années du siècle, les Wahabites, ces farouches sectaires qui entreprennent leur sanglante réformation et inoculent à l'Islam une ardeur

nouvelle. Ce mouvement a son contre-coup jusque dans l'Inde. La Chine, à son tour, est agitée à l'ouest et au sud par les entreprises des missionnaires de Mahomet, et jusque dans les îles de la Sonde, à Java, à Sumatra, le zèle des musulmans fait de nouveaux adeptes. Wallace a trouvé une mosquée dans la Nouvelle-Guinée.

Fait étrange et trop peu connu que cette fermentation qui agite actuellement le monde mahométan. Sont-ce les derniers efforts de l'agonie ? Cela se pourrait. Quoi qu'il en soit, des ambitions excessives hantent les imaginations des disciples de Mahomet. Ce monde si fermé à nos regards est annuellement comme galvanisé par le grand rendez-vous de la Mecque. Le pèlerin de Java y coudoie le nègre du Sénégal, le Marocain y fraternise avec le derviche de Bokhara ou même avec le Chinois de Kashgar. On affirme qu'un conciliabule se tint, il y a quelques années, à la Mecque, entre les plus fervents sectateurs du prophète. Vous ne vous doutez guère du plan qu'on y élabora. Ni plus ni moins que la conquête de l'Europe. Une partie des croyants devait pénétrer en Europe par le Maroc et l'Espagne, l'autre partie par la Turquie. On s'était, si je ne me trompe, donné rendez-vous sous les murs de Vienne !

Il paraît également qu'après les voyages de Speke et de Stanley dans l'Afrique équatoriale, une Société de missions s'est formée à Constantinople pour envoyer des missionnaires au roi Mtésa au bord du Victoria Nuyanza.

C'est à la suite du réveil auquel je viens de faire allusion que le Soudan a été le théâtre de mouvements religieux et de guerres continuelles. Il y a un peu plus de quatre-vingts ans que se leva dans les forêts du Haoussa, à l'ouest du lac Tchad, un visionnaire foulah du nom de Danfodio. Son histoire semble une répétition affaiblie de celle de Mahomet. Danfodio est un Mahomet africain. Il a des révélations, et se croit chargé de châtier les musulmans attiédis et indifférents, puis de proclamer la guerre sainte contre

les Kaffirs, c'est-à-dire les païens, afin de les amener à la véritable foi.

A sa parole ardente, les tribus des Foulahs ou Peuhls qui erraient avec leurs troupeaux dans toute la vallée du Niger, se rassemblent. Electrisés par la contagion du fanatisme, ils fondent comme un ouragan sur les divers Etats du Haoussa et jettent la base d'un grand empire, avec Sokkoto pour capitale. Ils portent la guerre sainte vers le sud, au delà du Benul,dans ces contrées inconnues qui sont le grenier à esclaves de l'Afrique ; ils s'avancent également du côté du golfe de Benin, en incendiant les nombreuses villes de la vallée du Niger et en réduisant en esclavage tous ceux qui refusent de se convertir à l'Islam.

La méthode des Foulahs est intéressante à étudier, elle caractérise à merveille l'esprit qui anime le prosélytisme mahométan. Elle se résume en deux mots : convertis-toi, sinon je te tue. C'est le terrorisme religieux poussé à ses dernières limites.

Cette propagande à main armée est restée le grand fléau du Soudan. C'est à ce prosélytisme-là que s'est livré avec tant de succès, dans la région du Haut-Niger et du Haut-Sénégal, le fameux Al-Hadji-Omar, jusqu'au jour où le général Faidherbe lui fit subir, sous les murs de Médine, un sanglant échec. C'est à ces mêmes procédés qu'ont recours foule de chefs musulmans qui pénètrent d'année en année plus avant vers l'Equateur. On ne saurait nier les résultats considérables obtenus de cette manière-là : les tribus fétichistes, morcelées à l'infini, s'inclinent en tremblant devant la violence de leurs adversaires.

A côté de la propagande à main armée, il est juste de tenir compte des efforts nombreux et incessants qu'accomplit, avec une persévérance que rien ne lasse, une propagande toute pacifique. Chaque mahométan africain — nous ne parlons pas des Arabes souvent sceptiques : Livingstone, qui n'a guère connu que ceux de la côte orientale, les déclare en-

tièrement indifférents à la propagation de leur foi; — chaque mahométan africain se regarde comme un missionnaire chargé de prêcher sa foi.

Le marchand ambulant s'en va avec son âne de village en village vanter aux nègres crédules la beauté de sa marchandise souvent frelatée et de sa religion plus frelatée encore. D'autres fois, c'est un marabout, scribe mahométan, qui va ouvrir au milieu d'un district païen une école. Il enseigne aux enfants la lecture, l'écriture et les préceptes de l'Islam. Mungo Park constata les résultats remarquables qu'avait ainsi obtenus un mahométan dans un village tout habité par des païens.

On rencontre jusque dans la Côte d'Or des musulmans qui pratiquent la médecine et la sorcellerie. On prise fort leurs conseils à la cour du roi des Achantis. En général, le mahométan déploie une flexibilité sans pareille pour s'insinuer au sein des tribus. Il sait capter peu à peu la confiance générale en se faisant tout à tous. Il est impossible de le nier : grâce à cette propagande pacifique et à la propagande guerrière, l'Islam fait d'immenses progrès.

Pourquoi s'en alarmer? répète-t-on dans beaucoup de quartiers. Il est de mode aujourd'hui, parmi les savants, de déprécier l'activité de nos missionnaires et d'exalter les conquêtes des musulmans. On affirme même que l'Islam est l'avenir de l'Afrique. Grave question dont je ne puis qu'esquisser les contours.

Il serait insensé de nier le progrès que réalisent les tribus nègres qui abandonnent les grossières et sanglantes pratiques du fétichisme pour adopter la religion de Mahomet. Le nègre converti à l'Islam prend en horreur les sacrifices humains et une foule de coutumes barbares, il apprend à lire et parfois à écrire. Se sentant membre d'une immense communauté qui compte ses adhérents par millions, il acquiert une certaine notion de l'humanité : l'horizon infiniment restreint de la tribu s'élargit. Au particularisme de son paga-

nisme local se substitue un universalisme qui n'est pas sans grandeur. Il est donc incontestable qu'à beaucoup d'égards l'introduction du mahométisme au sein des tribus fétichistes détermine une révolution bienfaisante.

Consultez toutefois les voyageurs qui ont eu le temps de séjourner au milieu des musulmans. Derrière ces apparences de piété qui le frappent au premier abord, quelle vénalité, quelle fausseté, quelle servilité, quel divorce effrayant entre la morale et la religion ! L'homme le plus religieux sera souvent l'homme le plus immoral.

Voulez-vous un tableau saisissant des tendances qui régissent le monde mahométan et des vices qui le dominent, prenez tout simplement, dans l'Evangile, la peinture du pharisaïsme. Toutes les paroles du Christ qui flagellent les pharisiens tombent d'aplomb sur les mahométans. En effet, le mahométisme n'est autre chose que le pharisaïsme ressuscité, le pharisaïsme réalisant ses rêves les plus grandioses et les plus malsains, en jetant sur les peuples le joug insupportable de ses prescriptions légales et en établissant le règne de Dieu par les procédés charnels de la ruse et de la violence.

Nous accordons aux admirateurs de l'Islam que les nègres, en l'acceptant, réalisent un certain progrès ; mais ce progrès est tout relatif et d'autant plus dangereux qu'il les rend (momentanément du moins) incapables d'accomplir un progrès définitif. Il y a incompatibilité absolue entre l'esprit de propre justice, d'orgueil et de fanatisme qui caractérise le mahométisme et l'esprit de l'Evangile. Et c'est pour cela qu'il nous faut, coûte que coûte, nous hâter d'arriver aux tribus païennes avant les émissaires de l'Islam. Le péager du fétichisme est mille fois plus facile à convertir que le pharisien de la mosquée.

Est-ce à dire que nous désespérions de la conversion des peuples musulmans ? L'affirmer serait douter de la vertu de l'Evangile. Or, l'Evangile a déjà fêté de riches triomphes parmi

les sectateurs de Mahomet. Leur heure sonnera. Quand ? C'est le secret de Dieu. La religion de Christ doit illuminer de sa gloire toutes les extrémités de la terre ; elle n'est rien, si elle ne demeure la religion de l'impossible.

Richard Lander a entendu, dans le Yoruba, les Foulahs parler avec terreur de l'arrivée des blancs. Car les Foulahs avaient l'intime conviction que leur domination n'était qu'éphémère. Ils racontaient que leur grand chef Danfodio n'avait fait de si rapides conquêtes qu'à la suite d'un pacte avec l'esprit du mal ; mais ce pacte, ajoutait-on, n'aurait de vertu que pour un certain nombre d'années, puis tout le grand édifice élevé au prix de beaucoup de sang et de larmes s'effondrerait.

Cette légende exprime une profonde vérité. Le règne de Mahomet ne peut tenir éternellement en échec le règne du Christ, car la violence ne peut avoir le dernier mot sur l'amour. La religion du Christ s'affirmera un jour en face de l'Islam comme la religion divine et humaine par excellence ; comme la religion qui possède le secret de la véritable humanité en face de la religion qui mutile l'homme et qui asservit les âmes. La victoire restera à la cause du Christ, car elle est tout à la fois la cause de Dieu et la cause des hommes.

Mais il faut se hâter : il faut se hâter pour arracher à l'influence du mahométisme foule de tribus païennes qui tremblent et s'apprêtent à subir son joug ; se hâter pour rallier à l'Evangile bon nombre de tribus déjà converties à l'Islam, mais mal converties ; se hâter enfin pour manifester hautement la sainte ambition du Christ à la royauté universelle en allant attaquer l'Islam lui-même derrière ses retranchements.

L'immense vallée du Niger est le foyer toujours incandescent de l'Islam africain : elle est le point de départ de toutes les croisades religieuses contre les peuples païens. Il

faut, coûte que coûte, que l'Evangile pénètre dans cette région ; en l'occupant il sera au cœur même de la place. Eh bien ! il n'y a que deux chemins pour pénétrer dans la vallée du Niger : on peut remonter le Niger par son embouchure au golfe de Bénin, ou bien il faut entrer par la vallée du Sénégal.

La première voie présente des difficultés excessives ; la seconde seule est réellement praticable. Le Sénégal, dit le général Faidherbe, est la grande brèche par laquelle la civilisation envahira le Soudan. Vous savez que cette vérité se fait jour à l'heure actuelle. Une voix plus autorisée que la mienne vient de vous entretenir de notre magnifique colonie du Sénégal. Il y a là la possibilité d'une France africaine qui peut s'étendre indéfiniment vers l'est, la possibilité d'une France nouvelle qui recevra le trop-plein de nos cités et offrira un merveilleux champ de travail à toutes les énergies qui s'entrechoquent dans les étroites limites de la mère patrie.

Nos hommes d'Etat ont compris tous les avantages qu'on peut retirer de notre colonie. Des projets grandioses sont à l'étude, une conquête pacifique se prépare. La terre de la soif et de la peur, la terre de toutes les oppressions et de toutes les iniquités va devenir, suivant l'expression de la Bible, ce pays découlant de lait et de miel où chacun vivra en sécurité sous sa vigne et sous son figuier.

Pour que l'Evangile fête dans ces régions les triomphes auxquels il est appelé, il faut que notre mission française, notre humble mission, s'établisse fortement dans la vallée du Sénégal ; il faut qu'elle s'y développe de pair avec la civilisation. Les Eglises évangéliques doivent à tout prix posséder cette clef du Soudan, afin de pouvoir y pénétrer au jour propice et y planter avec hardiesse la croix du Christ en face du croissant du faux prophète.

En vertu même des exigences de l'œuvre du Christ, le Sénégal est un poste sacré confié à la garde de nos Eglises

de France. Mes frères, n'est-il pas vrai, nous ne faillirons pas à cette tâche. Et quelle œuvre est plus grande que celle-là? Œuvre patriotique au premier chef et qui se développera à l'ombre du drapeau de notre patrie bien-aimée ; œuvre philanthropique, qui concourra à la solution des plus vastes problèmes que posent la colonisation et la civilisation de l'Afrique ; œuvre religieuse par excellence, car elle prépare la défaite de l'Islam et l'émancipation spirituelle des peuples courbés sous le joug d'airain de Mahomet.

C'est donc avec une profonde joie, mon frère, que je salue votre départ. Vous allez occuper votre place parmi ces humbles héros dont le monde méconnaît la valeur, mais dont les siècles à venir célébreront la mémoire comme celle des meilleurs bienfaiteurs de l'humanité. Je sais le saint enthousiasme qui vous anime : appliquez-vous à le conserver ; alimentez-en journellement la flamme en priant, en veillant et en ouvrant votre cœur toujours plus grand aux saintes ambitions qui remplissent le cœur de votre Père céleste.

Allez, mon frère, saluer de notre part les tombes de Lauga et de Guindet, les pionniers et les premiers martyrs de notre mission au Sénégal. Allez dire de notre part à Taylor qu'il a bien mérité des Eglises de France, en tenant ferme à son poste pendant deux ans et demi d'isolement absolu et de labeur excessif, et en sauvant ainsi, lui le fils de l'Afrique, l'honneur des chrétiens d'Europe et l'avenir de l'Evangile dans la Sénégambie.

Allez redire notre sympathie bien vive à ses fidèles auxiliaires, à Salimata, à Mademba ; allez dire à la petite Eglise recrutée à travers tant de fatigues, à ces humbles Bambaras hier encore esclaves, aujourd'hui doublement affranchis par le divin Libérateur, et à leurs frères, naguère orgueilleux musulmans, aujourd'hui humbles disciples du Christ ; allez dire à notre première Eglise du Sénégal que nous la bénissons au nom du Seigneur et que nous saluons en elle les prémices d'un grand peuple.

Allez, et dans la puissance que communique la folie de la croix, ne vous lassez pas d'opposer aux doctrines de la fatalité et de la servitude la glorieuse nouvelle d'un Père libre d'aimer la dernière de ses créatures et d'un Sauveur qui brise toutes les chaînes.

Et si la maladie ou quelque autre épreuve devait briser vos forces et compromettre votre activité, n'oubliez pas que de toutes les puissances saintes qui sont à l'œuvre sur cette terre pour faire triompher la volonté de Dieu, la plus efficace de toutes est la souffrance. Souvenez-vous que la loi de la souffrance est la loi primordiale du royaume de Dieu, et que les souffrances que vous endurerez dans la communion du crucifié hâteront les progrès de votre œuvre plus sûrement encore que vos paroles et que vos actes.

Ma sœur, vous avez accepté l'insigne honneur de devenir la compagne d'un soldat du Christ; vous avez fait devant Dieu le compte des périls qui vous attendent et vous n'avez pas reculé. Vous avez compris qu'il n'est pas ici-bas de plus grand amour que celui qui mûrit et s'épure dans la lutte et dans la souffrance, quand on lutte et qu'on souffre en commun sous le regard de Dieu. Que d'autres vous plaignent d'aller ainsi risquer votre jeunesse et votre vie au service de votre Sauveur, nous vous en félicitons. Vous marchez sur la trace de toutes les nobles femmes qui sont l'honneur de nos missions évangéliques. Notre mission française en compte déjà plusieurs, et vous n'avez qu'à interroger les deux vaillantes chrétiennes qui sont aujourd'hui des nôtres pour comprendre la grandeur de la carrière dans laquelle vous débutez.

N'oubliez jamais la responsabilité qui vous incombe. Vous allez être revêtue de fonctions augustes. A l'heure de l'isolement, à l'heure de la lassitude, Dieu se servira de vous pour rendre à son serviteur défaillant les forces nécessaires. Ce sera votre rôle de lui répéter le divin mot d'ordre : En avant pour la gloire du Christ et le salut des hommes; de le

soutenir par votre douceur héroïque, de le calmer par votre inébranlable assurance. Courage donc, ma sœur, courage, mon frère ; courage et confiance ; allez avec Dieu là où Dieu vous mène : la souffrance est courte, la gloire est éternelle.

Visiblement ému par les paroles qui viennent de lui être adressées, M. Golaz s'exprime en ces termes :

ALLOCUTION DE M. GOLAZ

Depuis quelques mois, notre attention est tout entière dirigée vers le sud de l'Afrique où nos chères Eglises du pays des Bassoutos et nos bien-aimés frères, les missionnaires, souffrent de terribles angoisses. Ce n'est guère le moment de venir plaider la cause d'un autre champ de mission. En le faisant, nous avons presque l'air d'être de ceux qui considèrent la cause des Bassoutos comme perdue et qui demandent qu'on l'abandonne. A Dieu ne plaise que nous ayons une telle pensée ; jamais nous n'avons mieux senti combien cette mission nous est chère et la nécessité de redoubler d'efforts plus que jamais de ce côté. Cette terrible guerre aura une fin et nous avons tout lieu de croire que la paix sera fondée sur des principes de justice et de liberté qui permettront à ce pays de revoir les beaux jours d'autrefois.

Mais, dans quelques jours, je partirai pour une contrée plus déshéritée que le pays des Bassoutos, le Sénégal.

Je voudrais ce soir, en vous disant adieu, vous rappeler les titres que ce malheureux pays peut avoir à votre intérêt chrétien et à vos prières. Je voudrais, non pas vous parler du Sénégal comme missionnaire, je manque absolument d'autorité pour cela, mais vous exposer les motifs qui m'ont poussé à solliciter de votre Comité l'honneur d'aller là plutôt qu'ailleurs. Peut-être les mêmes raisons vous décideront-elles à vous tourner avec plus d'intérêt vers cette œuvre.

Je ne suis pas Français, mais j'aime assez la France pour avoir au fond du cœur quelque chose de la jalousie d'un patriote pour tout ce qui touche à son honneur et à ses intérêts. Du reste, je n'oublie pas que c'est sous la direction de votre Comité et dans vos écoles que j'ai fait mes études de théologie. Or, il y a deux ans, lorsque j'ai entendu M. Taylor plaider avec tant de chaleur la cause du Sénégal, j'ai senti que c'est un devoir impérieux pour la France de faire tous ses efforts pour répandre en abondance les lumières de l'Evangile dans ce pays, et j'ai voulu consacrer ma vie à m'acquitter pour ma part de ce grand devoir.

Si haut que nous remontions dans l'histoire de nos colonies, nous trouvons tout au commencement, c'est-à-dire dans la seconde moitié du quatorzième siècle, le Sénégal au premier rang. Nous lisons qu'à cette époque des négociants de Rouen y établirent des comptoirs. Plus tard, il se forma une société appelée Compagnie du Sénégal qui acheta ces comptoirs des négociants et reçut du roi le monopole du commerce dans ces contrées. Dès lors, la colonie a passé par différentes phases ; les diverses compagnies qui s'y sont succédé l'ont agrandie peu à peu par l'achat de comptoirs appartenant soit aux Anglais, soit aux Hollandais, soit aux Portugais. Déjà alors on comprenait ce que cette colonie pourrait être pour le pays qui réussirait à s'en emparer. Au siècle dernier, elle tomba tout entière entre les mains des Anglais qui ne la rendirent définitivement à la France qu'en 1817. Vous connaissez l'histoire du naufrage de la *Méduse*, vaisseau qui portait les magistrats qui allaient en reprendre possession.

Enumérant ensuite les efforts déjà faits et les projets conçus pour le développement de la civilisation au Sénégal, M. Golaz continue :

Or, nous savons ce que sont tous les avantages de la civilisation dans les contrées où n'existe pas le principe de vie

nouvelle qui en a été le point de départ en Europe, le christianisme. L'expérience que l'Angleterre a faite aux Indes en 1856 nous le montre. Du reste, il n'est pas nécessaire d'aller si loin, il suffit de s'informer de ce qui se passe dans ces peuplades encore païennes de l'intérieur du Sénégal qui sont en contact avec les Européens. Elles prennent ce qu'il y a de plus mauvais dans notre civilisation : il y a là des milliers de noirs qui se suicident annuellement avec le poison de l'alcool que nos marchands vont leur porter en échange de l'or, de l'ivoire et des autres produits de leur pays. Il faut à ces peuples l'Evangile de Jésus-Christ. Si notre gouvernement fait tous ses efforts pour introduire la civilisation dans ces contrées, il faut que les chrétiens mettent la même ardeur à y répandre la bonne nouvelle du salut.

Il y a, dans ces régions qui s'étendent des sources du Sénégal et du Niger jusqu'à l'Océan, des millions d'habitants qui tôt ou tard se réclameront, nous avons lieu d'espérer que ce sera avec joie, du titre de citoyens français, et qui jusqu'à présent n'ont rien entendu de l'Evangile. Et ce ne sont que les chrétiens de France qui peuvent songer à les évangéliser ; le gouvernement ne permettrait à aucun autre missionnaire de s'y établir. C'est une porte qui n'est ouverte qu'à nous.

Qu'a-t-on fait pour cela jusqu'à maintenant ? Sans doute notre Société a fait des efforts qui lui font honneur. Dans l'espace de quelques années, elle a envoyé six missionnaires. Sur ce nombre, deux sont morts, deux autres sont revenus avec une santé gravement compromise. Mais depuis ce moment qu'a-t-on fait ? Peu de chose. Pourquoi ? On est effrayé par le climat qui est mauvais. Sans doute, c'est une considération qui a une grande importance, surtout pour une Société qui a si peu d'hommes et si peu de ressources. On ne trouve pas de missionnaires ! Mais il ne manque pas de commerçants qui, poussés par la seule passion de l'argent, s'en vont non seulement à Saint-Louis, mais dans des contrées bien autrement malsaines. Il ne manque pas d'officiers

de tout grade qui n'hésitent pas à aller y servir la France. La mission catholique ne craint pas d'y envoyer des ouvriers en grand nombre, prêtres et sœurs de charité. A supposer qu'on y meure aussi vite qu'on le dit, est-ce une raison pour y renoncer? Nous serions moins soucieux du salut de tant d'âmes qui périssent que des milliers d'autres ne le sont du soin de leur fortune! Nous donnerions raison aux historiens des missions catholiques qui disent que nous autres protestants nous reculons dès qu'il y a le moindre danger! Non, la mission du Sénégal est de celles qui s'imposent. Inutile de stipuler les dépenses; quels que soient les sacrifices qu'elle entraîne, il la faut grande, nombreuse, puissante. Les tombes des uns serviront de jalons pour la route des autres. De tels débuts ont souvent préparé les plus beaux succès.

Et maintenant, le moment est venu où je puis à mon tour prendre le chemin de l'Afrique et consacrer ma vie à faire quelque bien à cette race que la nôtre a cruellement opprimée pendant des siècles. J'ai peine à croire que ce moment soit déjà si près de la réalité; je suis encore tout plein d'enthousiasme et d'illusions. Jamais la carrière qui s'ouvre devant moi ne m'a paru plus grande et plus belle; jamais mon idéal du missionnaire ne m'a paru plus élevé. Je voudrais être cet homme assez dépouillé de son égoïsme naturel pour pouvoir dire avec une entière sincérité: « Je ne vis plus pour moi, mais pour Christ qui m'a racheté. » Vivre pour Christ, c'est-à-dire pour tous les hommes, surtout les plus misérables, les plus pauvres, les plus délaissés; ne reculer devant aucun sacrifice qui puisse leur être de quelque utilité; être leur serviteur tous les jours et à toute heure; avoir toujours leur bien comme première et unique pensée. Mais aussi jamais je ne me suis senti plus petit, plus faible, plus incapable. Je suis parfois tenté de dire à Dieu: « Tout cela est trop grand et trop difficile pour moi; envoies-en un autre. » Mais je veux me souvenir que ce n'est pas mon œuvre que je vais faire, c'est la sienne, je ne serai qu'ouvrier

avec lui, et ma grande ambition est d'être un instrument humble et docile dans sa main.

Lorsque vos missionnaires partent, ils vous demandent vos prières et vous les leur promettez ; qu'ils ne soient pas déçus lorsqu'ils sont dans l'isolement, sur le point de perdre courage, en face des difficultés, des désillusions, des privations dont leur vie est semée ; qu'ils se sentent partout et toujours comme portés par vos prières. Quelle force pour le missionnaire lorsqu'il peut se dire : Je suis envoyé par une Eglise qui ne m'abandonnera jamais, je suis le mandataire de centaines et de milliers de chrétiens qui ne peuvent pas partir eux-mêmes, mais qui aiment l'œuvre des missions autant que moi et qui, malgré la distance, sont à mes côtés, me soutiennent de leur affection et de leurs prières !

Je termine en vous disant adieu à vous tous, chers amis et condisciples, avec lesquels j'ai passé les six plus belles années de ma vie. Vous vous destinez pour la plupart à l'évangélisation de la France. Dieu veuille bénir abondamment votre activité, vous donner à tous de fournir une carrière fidèle et bénie. J'aime à me dire en partant que notre amitié est de celles qui ne s'oublient pas et que, quelle que soit la distance qui nous séparera, nous saurons prier les uns pour les autres.

Adieu, mes chers et bien-aimés directeurs de l'Ecole préparatoire des Batignolles et de la Maison des Missions. Merci de vos bons soins, de votre bienveillance, de votre sollicitude si chrétienne, du bien que vous m'avez fait par votre ministère et par vos leçons. C'est vous, cher et vénéré monsieur Casalis, qui m'avez tout particulièrement appris à aimer ma carrière en m'apprenant à connaître et à aimer cette race nègre à laquelle vous avez consacré votre vie.

Merci aussi à vous, messieurs les professeurs de la Faculté de théologie, qui nous avez toujours témoigné tant de bienveillance et d'intérêt. Qui dira tout ce qu'un jeune homme

doit à tous ceux qui ont contribué à le former pour sa carrière? Je veux m'en souvenir.

M. le président se fait, en peu de mots, l'interprète des sentiments qui remplissent le cœur de tous ceux qui sont présents, après quoi M. de Visme, directeur de l'Ecole préparatoire de théologie, recommande à Dieu notre frère et sa femme par une fervente prière.

L'heure est avancée, et cependant l'attention de l'assemblée n'est pas épuisée : chacun est impatient d'entendre nos délégués, à peine de retour de Londres, rendre compte de leur mission et des résultats que nous pouvons attendre de leurs efforts. M. de Pressensé, dans un récit animé et rapide, nous fait assister à l'entrevue de nos délégués avec lord Kimberley, et rend hommage en particulier au major Malan, dont l'infatigable dévouement a su préparer et faciliter les démarches de la députation. MM. Appia et Mabille complètent cet exposé par d'autres détails que nous ne reproduisons pas ici, nos lecteurs les ayant trouvés tout au long plus haut.

Avant de lever la séance, M. le président recommande aux amis du Lessouto la souscription spéciale qui a été ouverte en faveur des victimes de la guerre. L'objet de cette souscription a été précisé : elle sera affectée en toute première ligne à l'achat du matériel d'ambulance, des instruments de chirurgie et des médicaments dont nos missionnaires auront besoin pour venir en aide aux blessés. Des démarches ont été faites pour préparer l'achat et faciliter le transport de ce matériel. Quelques dons ont été recueillis, et la collecte de ce soir, ajoute M. de Bussierre, sera affectée à cet objet, si digne de notre intérêt.

Disons tout de suite que le public a entendu cet appel, comme le prouve le chiffre de 636 francs atteint par la quête. Un dixième de cette somme a été abandonné à l'Alliance évangélique, qui a pris l'initiative des réunions de la semaine

de prières. Des dons envoyés directement sont venus s'ajouter à cette collecte. Nos lecteurs en trouveront la liste à la deuxième page de la couverture.

Une prière de M. Recolin a terminé cette séance qui portera, nous en avons l'assurance, des fruits dans plus d'un cœur, et ne sera perdue ni pour notre chère mission du Lessouto, ni pour sa sœur cadette, toujours plus précieuse à nos yeux, du Sénégal.

P. S. Nos amis Golaz nous ont quittés lundi 17 janvier à 8 heures 20 du soir. La Maison des Missions presque tout entière les avait accompagnés à la gare d'Orléans. Depuis ce moment, une dépêche de M. Couve, de Bordeaux, nous a appris que l'embarquement s'était fait heureusement le jeudi 20 janvier, à 11 heures du matin; que Dieu accompagne nos chers missionnaires pendant la traversée! Qu'il bénisse leur issue et leur entrée!

NOUVELLES ET VARIÉTÉS

STATISTIQUE. — Voici quelques détails sur les sommes collectées en Angleterre pendant l'année 1879, en faveur de l'œuvre des Missions étrangères. Le total constitue un progrès sur l'année précédente.

Missions de l'Eglise anglicane . . . . . Fr.	11,247,150
Sociétés où des Anglicans et des Dissidents travaillent ensemble	3,924,625
Sociétés non conformistes anglaises	7,434,550
Sociétés presbytériennes, écossaises et irlandaises	4,357,825
Sociétés catholiques	202,800
Total.	27,166,950

Iles Gilbert. — Il n'est si petit coin de terre que l'Evangile ne puisse atteindre et transformer. Les plus petites îles de l'Océanie sont peut-être les dix-huit îles *Gilbert*, situées de chaque côté de l'Équateur. La chaleur y est torride, la pluie rare. Les noix de coco suffisent à peine à l'entretien des habitants. Les vivres y manquent souvent. Cependant la mission y est fortement établie. Les missionnaires de Londres travaillent au nord, ceux des îles Hawaï au sud. Une des îles les plus remarquables est l'île des Lagunes ou Taputeuca ; deux évangélistes, Kapou et Halimou, y annoncent la Parole de Dieu. A l'école, tenue quatre jours par semaine, se pressent non seulement les enfants, mais aussi les parents. Le samedi, on va pêcher. Le dimanche, repos général. Les gens arrivent au culte par troupes, et lorsque le temple est trop petit, on va dans une des vastes maisons où se traitent les affaires publiques. L'émigration et la guerre ont réduit à cinq ou six mille le nombre des habitants, qui précédemment s'élevait à huit mille. La dernière guerre paraît avoir été une guerre de religion. Le Nord combattait pour conserver les usages païens, le Sud contre. Le Sud l'a emporté, et l'on croit qu'une ère de paix s'est levée sur cet archipel. Mousquets, épées, etc., ont été brisés. Cent quarante nouveaux convertis sont entrés dans l'Eglise. Le prince de paix est venu !

Le Gérant : Alfred Boegner.

8486. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOTRE SOUSCRIPTION POUR LES VICTIMES DE LA GUERRE

Nous avons déjà remercié individuellement les nombreux amis qui ont répondu à notre appel pour les ambulances de nos missionnaires. Mais ils l'ont fait avec trop d'empressement et de générosité pour que nous ne tenions pas à leur exprimer encore une fois, au nom de nos frères du Lessouto, notre profonde reconnaissance pour leurs dons. Par la liste publiée sur la deuxième page de la couverture de ce journal, nos amis pourront constater avec quelle rapidité les envois se sont produits et à quelle somme ils se montent actuellement. Ce qu'ils n'y trouveront pas, ce sont les témoignages d'affection et de dévouement qui ont accompagné les offrandes que nous avons reçues et les circonstances qui rendent quelques-unes d'entre elles particulièrement touchantes : telle somme de 100 francs, par exemple, qui représente la moitié d'un héritage fait par une personne pauvre, amie de notre œuvre, ou telle souscription de 300 francs produite par une loterie organisée par les jeunes filles d'un asile de servantes.

Nous devons à nos amis quelques explications sur l'emploi de leurs dons. Notre premier but, en les leur demandant,

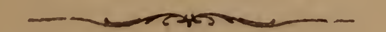
était l'envoi au Lessouto d'un matériel d'ambulance. Pour éviter toute perte de temps, le Comité a garanti la somme de 4,000 francs jugée nécessaire pour les achats, qui ont pu être terminés vers le 20 janvier. Nous ne sommes pas autorisés à nommer l'ami généreux qui a fait à lui seul, avec un zèle infatigable, une grande partie du travail, considérable cependant, qu'exigent la réunion et l'expédition des articles variés qui composent un matériel d'ambulance ; mais ceux qui savent l'intérêt et le dévouement qu'il met depuis des années au service de notre œuvre devineront aisément son nom.

Il serait trop long d'énumérer ici les différents objets qui ont été expédiés au Lessouto. Disons seulement qu'ils se rangent en deux classes bien distinctes : les médicaments et le matériel d'ambulance proprement dit. Ce dernier comprend quatre séries d'objets : les appareils de transport, ceux de chirurgie, ceux de pansement et le linge. Le choix de ces objets de nature si diverse n'était pas sans présenter d'assez graves difficultés, notamment à raison de l'urgence des décisions à prendre. Mais ces difficultés ont été levées grâce au concours de plusieurs des membres de la Société française de la Croix rouge, qui ont secondé les délégués du Comité avec un dévouement charitable et une infatigable obligeance dont nous ne saurions assez leur témoigner notre reconnaissance. Disons aussi que nous avons rencontré partout, pour le transport des caisses renfermant le matériel, les facilités les plus inespérées. La Compagnie de l'Ouest nous a accordé l'expédition à grande vitesse avec tarif de petite vitesse, et la Compagnie des Paquebots de l'Union s'est chargée de transporter *gratuitement* nos colis de Southampton au port de débarquement.

Notre appel mentionnait un nouvel envoi à faire prochainement. La tournure prise tout récemment par les événements, sans rendre cet envoi inutile, nous permettra peut-être d'en diminuer l'importance. Aussi prions-nous nos amis

de ne plus nous faire parvenir de linge et de charpie. Nous en avons en quantité plus que suffisante. Ce qui restera longtemps nécessaire, ce sont les secours en argent. Qu'on songe aux ravages causés par la guerre, aux villages brûlés, aux champs dévastés, aux maladies contagieuses, aux suites des blessures, à la disette, et l'on comprendra notre désir de mettre à la disposition de nos frères des ressources pécuniaires, pour leur aider à faire face aux misères dont ils sont déjà entourés. Outre un envoi de 2,500 francs fait directement de Londres par le major Malan, le Comité en a fait un de même importance sur le produit de la souscription; il se réserve de faire suivre d'autres sommes au fur et à mesure des besoins.

Nous aimons à nous représenter la joie de nos frères français et bassoutos en voyant arriver ces subventions, preuve palpable et bien forte de l'intérêt direct que nos Eglises leur portent. Sous la main de Dieu, les plus grands malheurs amènent avec eux des bénédictions: les épreuves actuelles de notre mission le montrent. Non seulement elles ont produit un redoublement d'intérêt pour notre œuvre; elles ont encore fortifié le lien qui unit la France protestante à sa colonie spirituelle de l'Afrique du Sud. En élevant la voix en faveur des Bassoutos, en les secourant dans leurs misères, nos Eglises se les sont attachés plus étroitement encore que par le passé: plus que jamais, ils sont à nous.



M. COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

Paris, le 16 février 1881.

Bien chers amis,

Au moment de quitter Paris pour notre tournée dans les Eglises du Midi, je vous dois au moins quelques lignes, ne fût-ce que pour nous rappeler à votre souvenir et nous re-

commander, nous et notre mission, à vos instantes prières. Je remplis un devoir trop longtemps négligé. Peut-être, en voyant mon silence prolongé, vous serez-vous dit : Voilà les amis Coillard emportés eux aussi par le tourbillon incessant de la vie d'Europe. En effet, comment écrire à tête reposée quand on voyage toujours, toujours, et que l'on tombe de conférences en réunions, de réunions en conférences, de la chaire où l'on prêche au salon où il faut causer? On attend donc pour écrire un moment de répit qui n'arrive jamais ; et s'il arrive, on a tant à dire qu'on ne dit plus rien.

Au mois d'octobre pourtant, j'avais commencé une lettre. J'y racontais notre séjour et nos voyages en Ecosse, nos occupations et nos excursions; je vous faisais admirer avec nous cet étonnant pays: la dentelure de ses côtes, la beauté de ses *lochs*, la désolation de ses *moors*, la solitude de ses *glens*, l'austérité sauvage de ses montagnes. Je me prenais même à évoquer des souvenirs historiques, car, en Ecosse, le passé revit partout dans des légendes et dans des ruines. Enfin et surtout je voulais parler des bonnes réunions que nous avons eues à Perth, à Dundee, à Glasgow, dans des villes et dans des villages, à Edimbourg surtout, où notre mission est bien connue et compte des amis généreux... Oui. Mais survinrent les nouvelles de la guerre désastreuse du Lessouto, et la plume m'est tombée de la main. Ma note faisait trop discordance au milieu de nos tristesses et de nos deuils.

Hélas! nous savons, nous, ce que c'est qu'une guerre de races! Nous n'avons pas oublié 1865 et 1866. Et nos frères nous disent que cette guerre-là était un jeu en comparaison de celle-ci! Qu'il est difficile, n'est-ce pas, de discerner la main de Dieu, là où l'injustice préméditée de l'homme nous offusque! Qu'il est difficile de faire taire ses sentiments naturels d'indignation et de colère en présence de tant de maux qu'on aurait pu si facilement éviter, si on ne les avait pas absolument voulus. Je comprends les disciples qui disaient :

« Permets que le feu du ciel descende sur cette ville et la consume! » Mais le Maître les réprimande: « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés! » Il faut donc se faire violence, s'élever plus haut que l'homme et au-dessus des circonstances, et se souvenir que c'est Dieu qui règne et qui préside aux destinées des nations. Nous ne fondons pas grand espoir sur les promesses peu coûteuses et peu compromettantes du gouvernement anglais. Mais nous croyons que de la grandeur du mal Dieu fera surgir le remède, et déjà il nous semble entrevoir une petite lueur dans notre sombre horizon. L'armistice que les chefs belligérants ont demandé et que le gouvernement colonial leur a accordé avec tant d'empressement, pour qu'ils examinent les conditions de paix qui leur sont faites, pourrait amener la fin de cette guerre inique et onéreuse. Nous espérons en tremblant. Les voies de Dieu ne sont pas les nôtres ; ses jugements sont des abîmes profonds. Mais quels que soient ses desseins à l'égard de la nation des Bassoutos qu'il a si souvent et si miraculeusement sauvée d'une ruine imminente, nous savons que son œuvre ne périra pas. Rien ne périt qui est fait en son nom. Attendons donc, la lumière se fera, et nous verrons la délivrance de l'Eternel!

Bon nombre d'amis désirent sans doute savoir où en sont nos projets de mission au Zambèze. Ces projets ont été naturellement mis quelque temps dans l'ombre par les événements si graves qui se passent au Lessouto ; mais nous ne les mûrissons pas moins. Pour le Comité comme pour nous, la question paraît résolue ; ce qui nous reste à faire maintenant, c'est d'attendre que la situation se dessine et se définisse au Lessouto, et, en attendant, nous étudions le *modus operandi*. Nous sommes assurés que ceux de nos amis qui conservaient encore quelque doute sur l'opportunité de notre entreprise, en reconnaissent aujourd'hui non seulement la nécessité, mais l'urgence.

Un fait qui nous a touchés et puissamment encouragés,

c'est la spontanéité avec laquelle les cinquante mille francs demandés ont été souscrits. Une bonne partie de ces fonds proviennent d'amis qui ne nous ont jamais vus, et d'Eglises que nous n'avons pas encore visitées ; nous en prenons note avec reconnaissance, puisque cela prouve que l'œuvre se recommande d'elle-même.

En Angleterre et en Ecosse, où nous n'étions pas allés collecter, mais où nous avons eu de nombreuses occasions de faire connaître la mission, nous avons été surpris de l'intérêt qu'elle a excité. A Edimbourg surtout, notre mission est bien connue, et compte parmi les classes instruites des amis généreux. L'Alliance évangélique prit à cœur de nous souhaiter la bienvenue, ainsi qu'à notre ami le major Malan, par un grand déjeuner à l'hôtel, où, suivant l'usage d'outre-Manche, des discours à notre adresse nous transmirent de chaleureux encouragements ; on m'offrit la chaire le dimanche dans deux des Eglises les plus importantes ; on organisa des réunions spéciales dans la belle salle de l'Assemblée de l'Eglise libre d'Ecosse ; on organisa aussi çà et là d'autres réunions d'un caractère plus intime, et le résultat financier, vous le savez. Et pourtant je n'étais pas collecteur. Tant d'affection et de chaleur de cœur nous ont fait le plus grand bien, et nous ont préparés à notre œuvre de France. Nous sommes revenus rafraîchis et fortifiés. Notre visite en Ecosse est comme une belle vision dont nous caressons le souvenir. Nous avons trouvé des amis nombreux, dévoués. Je résiste à la tentation de les nommer. Je risquerais de paraître injuste. Tant d'égards nous auraient confondus et humiliés, si je n'avais su que c'est aux Eglises de France et au Maître que je sers qu'ils étaient adressés.

La grande tournée que nous avons faite depuis lors en Alsace, dans le pays de Montbéliard, à Lyon, à Genève et en Suisse, a été pour nous riche en bénédictions. Les réunions de Genève ont été une répétition et un renchérissement de celles d'Edimbourg. Nous ne pensons jamais sans émotion à

notre petit séjour dans la vieille ville de Calvin, et à l'affection qu'on nous y a témoignée. Et je puis bien dire la même chose de Strasbourg, de Mulhouse, de Belfort, de Montbéliard et de tant d'autres localités où nous sommes arrivés inconnus, et d'où nous sommes partis enrichis de nouveaux amis. Si notre itinéraire a été un peu fatigant et notre programme trop chargé, nous avons été portés avec tendresse par l'affection et par les prières les plus ardentes. C'est un voyage que l'on voudrait recommencer. Nous avons aussi recueilli de précieuses leçons de renoncement. Dieu sait la grandeur des sacrifices que ses enfants s'imposent. Nous ne pouvons être bons juges. Cependant il est bien touchant de voir une femme, qui n'est nullement aisée, apporter toutes ses petites épargnes et les consacrer au service de son Maître; une autre qui lutte avec une position financière des plus critiques, donner encore de son nécessaire, puis, après une réponse éclatante à ses prières, exprimer joyeusement sa reconnaissance par un acte personnel des plus délicats. Ce ne sont pas des faits isolés. Que Dieu seul en soit loué!

Nous avons donc maintenant la somme préalable que nous avions demandée. Nous en remercions nos amis, et, je le répète, nous en bénissons Dieu, puisque pour nous c'est un nouveau rayon qui éclaire notre sentier. Après la guerre du Lessouto, les Eglises indigènes ne seront plus en mesure de faire les efforts et les sacrifices que nous attendions d'elles. Je voudrais que les chrétiens de France le comprissent et y suppléassent par un redoublement de libéralité. Je suis sûr qu'il me suffit d'émettre ce vœu. Ce n'est pas un élan d'enthousiasme que nous cherchons à exciter pour une œuvre nouvelle, mais un intérêt sérieux et durable pour l'évangélisation de l'Afrique intertropicale. L'enthousiasme pour une œuvre nouvelle, il faut s'en défier; ce peut n'être qu'un feu de paille. Pourtant, il est un saint enthousiasme sur lequel on peut compter, et qui rend faciles et agréables les sacrifices les plus coûteux, c'est l'enthousiasme pour le

Maître lui-même, pour Jésus. Ah! s'il y en avait une étincelle parmi nous, que de déboires nous seraient épargnés, que de merveilles nous verrions s'accomplir! Que Dieu l'allume parmi nous, cet enthousiasme-là, et dans nos cœurs...

Nous nous recommandons instamment aux prières des amis des missions pendant cette nouvelle campagne que nous allons commencer.

Votre dévoué dans le Seigneur,

F. Coillard.



MISSION DU LESSOUTO

NOUVELLES DE LA GUERRE TIRÉES DES TÉLÉGRAMMES ET DES JOURNAUX DU CAP

A partir du 14 janvier où le colonel Carrington eut un si sérieux échec entre Maféteng et Morija, les forces coloniales et les Bassoutos n'ont plus eu de rencontres jusque vers le milieu de février, et se sont contentés de garder leurs positions respectives. Le 11 février, les hostilités ont recommencé à Léribé, mais sans résultat appréciable. Les coloniaux auraient eu un homme tué et six blessés; on ne dit pas si les natifs ont fait eux aussi des pertes. Au même moment, le colonel Bayley, qui venait de recevoir un renfort considérable à Masérou, a attaqué les Bassoutos, les a défaits, sans perdre beaucoup de monde, et leur a brûlé cinq villages dont les noms ne sont pas mentionnés. La rencontre a dû avoir lieu tout près de Masérou, entre cet endroit et Thaba-Bossiou.

Le 16, une colonne, commandée par Carrington, a marché sur Morija, et s'est emparée, à l'aube du jour, d'une forte position que les télégrammes ne désignent pas non plus.

En Cafrerie, la guerre semble tirer à sa fin. Le gouvernement du Cap va profiter de ce succès pour diriger sur le Lessouto quelques milliers d'hommes de plus sous les ordres du colonel Wavell.

Peut-être, et Dieu veuille qu'il en soit ainsi, ce nouveau déploiement de forces va-t-il devenir inutile. Ayant eu connaissance de la prochaine arrivée au Cap du nouveau gouverneur, sir Hercules Robinson, comptant sur ses attributions de Haut-Commissaire et son rôle de pacificateur, le chef Lérotholi et ses subordonnés ont fait des avances pour traiter de la paix. A cet effet, ils ont fait partir, le 10 janvier, une pétition destinée à être transmise à la reine d'Angleterre. Cette pièce contient l'historique des relations des Bassoutos avec la Reine depuis l'annexion de leur pays à la Colonie et fait l'énumération des causes qui ont amené l'insurrection. Elle se termine par ces mots :

« Les Bassoutos sont disposés à obéir aux lois et aux ordres de Sa Majesté, mais ils la supplient de leur permettre de garder leurs armes et leur pays. Ils la prient d'arrêter la guerre qui cause chez eux une si grande effusion de sang. On dévaste leurs champs, on brûle leurs maisons, on force leurs femmes à s'enfuir dans les montagnes, où elles meurent de faim et de maladies, et cependant Sa Majesté elle aussi est une femme ! Nous savons que nous ne pouvons pas vaincre les blancs. Nous désirons la paix ; qu'on nous rende la paix ! On nous a toujours dit que la reine d'Angleterre est aussi juste qu'elle est puissante, c'est ce qui nous porte à espérer qu'elle écoutera notre requête. »

A l'arrivée du nouveau gouverneur, le chef Letsié est intervenu en faveur de ses fils et des autres insurgés et a obtenu pour eux un armistice de huit jours qui a commencé le 18 février.

Cette trêve sera-t-elle suivie du rétablissement de la paix ? Nous croyons que cela ne ferait aucun doute si le gouverneur consentait à traiter avec les chefs au nom du cabinet

britannique d'une manière directe. Agissant, au contraire, pour les ministres du Cap, il exige que les Bassoutos déposent leurs armes, se rendent sans conditions et se contentent de la promesse qu'on les traitera avec justice et générosité.

Nous nous demandons quel effet ces propositions ont produit sur des gens qui savent qu'on a parlé de confisquer leur pays, de les emprisonner comme coupables de rébellion, et qui sentent qu'ils ne sont pas encore à bout de ressources. Et cependant quel malheur ce serait s'ils perdaient cette occasion de voir cesser une lutte dont les conséquences peuvent être bientôt sans remède !

Espérons que sir H, Robinson, prenant conseil de sa générosité, que l'on dit très grande, et sachant quels vifs regrets, pour ne pas dire quelle réprobation générale cette guerre inspire en Angleterre, fera les concessions nécessaires pour prévenir les résolutions extrêmes et irréparables du désespoir. Nous aimons à croire que, s'il parvient à prolonger les pourparlers, il trouvera une majorité en faveur du rétablissement de la paix dans le Parlement du Cap, qui a été convoqué pour une date assez rapprochée.

Il est peu probable que nous recevions la nouvelle des résultats de l'armistice assez tôt pour pouvoir les communiquer dans ce numéro à nos lecteurs. Dans ce cas, nous nous empresserons de les leur faire connaître par nos journaux hebdomadaires.

Ce qui va suivre se compose de fragments de la correspondance de nos missionnaires. Il faut se souvenir en lisant leurs lettres qu'elles sont toujours en retard d'un mois ou même plus sur les nouvelles télégraphiques. On ne doit donc pas s'attendre à y trouver la moindre allusion à l'armistice ou aux dispositions générales des Bassoutos au moment où l'on a commencé à en parler.

LETTRE DE M. MAEDER AUX MEMBRES DU COMITÉ

Siloé, le 21 décembre 1880.

Notre position reste encore à peu près la même. Les forces coloniales s'étant dirigées du côté des montagnes de Kolo et de Boléka, nous jouissons d'un peu plus de repos dans notre quartier. Il est désert ; on n'y voit que des villages brûlés et abandonnés. Tous les hommes sont dans les lieux où l'on se bat, et les femmes, à l'exception de quelques-unes qui sont restées auprès de nous, se sont retirées dans les Maloutis. Siloé qui, au temps passé, était un lieu de rencontre et de fréquentes visites, ne voit plus que des espions et des maraudeurs.

Nos accusateurs ont été réduits au silence, aucun des desseins qu'ils nous prêtaient ne s'étant réalisé. A vues humaines, cette guerre peut se prolonger, comme le disent quelques journaux de la Colonie, pendant deux ou trois ans, parce que le gouvernement a affaire non pas seulement aux Bassoutos, mais à presque toutes les tribus de la frontière, commençant à la mer jusque chez les Bapélis. Mais nos pensées ne sont pas les pensées de Dieu. Il peut, s'il le trouve bon, nous rendre la paix en peu de temps. Les Bassoutos sont forts et bien armés. Ils se procurent avec facilité les armes et les munitions dont ils ont besoin. Leurs guerriers sont maintenant à peu près au nombre de vingt mille. Ils ont l'avantage du terrain et surtout des montagnes. Les forces coloniales se composent de cinq mille hommes environ. Elles ont essayé, plusieurs fois, de vaincre leurs adversaires, mais elles n'obtiennent aucun résultat décisif. Aussi longtemps que leur nombre ne se sera pas considérablement accru, elles ne soumettront pas les Bassoutos. Je me tiens strictement neutre dans ces questions de guerre, et je

vois de près et de loin les fautes qui se commettent. Ce n'est pas ainsi qu'on viendra à bout de cette tribu irritée et décidée à mourir pour ses armes. A supposer qu'elle soit obligée de se soumettre, ce qui finalement devra pourtant arriver, elle le fera par nécessité, et, comme les Cafres, depuis longtemps, elle se révoltera contre les Anglais à la première occasion favorable. Ainsi l'avenir nous promet probablement une nouvelle guerre tous les cinq ans.

Les chefs de la fraction de Moletsané nous ont invités, M. Germond et moi, à aller leur prêcher le dimanche dans leur camp. S'il y avait nécessité, j'irais, mais comme il y a plusieurs évangélistes parmi eux, nous leur avons donné avis de tenir eux-mêmes ces services. Il est certain que si nous allions les faire, les Anglais en seraient informés. Ils interpréteraient notre présence dans le camp de leurs adversaires comme un encouragement donné à la révolte et ils nous le feraient sentir. Lorsque le général Clarke vint à Siloé, il me dit : « Si vous entretenez des rapports avec les indigènes, vous êtes un homme perdu. » M. Arbousset, en 1858, dans la guerre des Boers, alla tenir des services dans l'armée des Bassoutos, sur les hauteurs de Morija ; quelle en fut la conséquence ? Les Boers cherchèrent à le tuer, ce qui l'obligea à s'enfuir avec sa famille, et ne pouvant pas l'atteindre, on pilla sa maison, on la brûla, ce dont j'ai été témoin oculaire.

L'esprit de nos chrétiens est tout dérouté. A l'exception de quelques-uns, ils ont tous été entraînés dans la révolte contre le gouvernement du Cap. Ils croient fermement à la justice de la cause pour laquelle ils combattent et exposent leur vie, et ils comptent sur le secours de Dieu. Cela se fait sentir dans les prières qu'ils lui adressent.

Si vous avez quelques conseils à me donner dans la situation critique où je suis, je les accueillerai de tout mon cœur.

Ma femme souffre dans sa santé de ce triste état de choses.

La correspondance entre nous et nos frères missionnaires du Lessouto est extrêmement difficile. Je ne puis avoir librement des rapports qu'avec mes amis Germond et Ellenberger. Les autres sont comme morts pour nous.

Agréez, etc.

F. MAEDER.



M. DYKE PÈRE A M. MABILLE

Morija, le 24 décembre 1880.

Mon cher neveu,

Je suis heureux de pouvoir vous envoyer quelques mots pour vous souhaiter une nouvelle année bénie. Pourquoi seulement quelques mots? direz-vous. C'est qu'ils doivent partir par une occasion tout à fait inattendue. Notre cher frère Dieterlen vient d'arriver, n'ayant pu résister au désir de nous revoir. C'est bien beau de sa part de s'être ainsi exposé sur une route pleine de périls et d'avoir laissé sa femme toute seule à Hermon, qui est presque entièrement entouré de troupes. Il s'est fié à ce que demain, lorsqu'il retournera chez lui, elles ne songeront qu'à fêter Noël.

Chers neveu et nièce, vous êtes constamment dans nos pensées. Nous sommes heureux de vous savoir hors des scènes d'agitation de ce pays, et cependant qui pourrait soutenir, exhorter, guider votre troupeau de Morija, comme vous le feriez? Non, il vaut mieux que vous n'y soyez pas. Vous n'étiez pas dans un état de santé qui vous eût permis de supporter, mois après mois, tant de fatigues et surtout tant d'angoisses, en voyant vos gens constamment surexcités par des préoccupations qui, à en juger par les apparences, nuisent à leur spiritualité.

Jusqu'ici, la lutte n'a eu pour théâtre que les frontières, chez Lérotholi, à Kolo et dans les endroits où il y avait des

magistrats anglais (1). On nous annonce que notre tour va venir, dès que les troupes coloniales seront suffisamment nombreuses et que le général Clarke aura terminé ses opérations en Cafrerie. Alors, dix mille hommes traverseront le pays, tuant tout le monde, brûlant, détruisant tout et s'emparant du pays pour les blancs. Telle est la résolution de *l'homme !* Mais on laisse Dieu en dehors de ces calculs, et cependant c'est toujours lui qui gouverne. Nous nous sommes jetés dans ses bras, nous avons confié ce pauvre peuple à ses miséricordes. Il a bien des résistances et des péchés à se reprocher, mais si Dieu le châtie, il se souviendra d'avoir pitié, et lorsque les instruments dont il se sert auront fait ce qu'il sait être nécessaire, il réprimera leur colère tout humaine.

Nous savons que vous êtes constamment avec nous au pied de son trône pour le supplier de nous délivrer de ce terrible fléau de la guerre. Dieu peut subjuguer les cœurs des païens sans les exposer à être détruits par des hommes qui oublient ce que c'est que d'avoir pitié. Il se souviendra aussi de son Eglise, de ses enfants, qui croient en son amour ; il entendra leurs cris. Oui, nous n'avons qu'à regarder à lui et à attendre sa délivrance ; puisse-t-elle seulement venir bientôt ! S'il veut la paix, qui pourra continuer la lutte? Nous nous demandons quelquefois comment la paix pourra revenir. Si le gouvernement britannique voulait replacer les Bassoutos sous sa direction immédiate, je crois qu'ils se soumettraient à des conditions modérées et deviendraient des sujets fidèles. D'autre part, si le gouvernement colonial consentait à laisser de côté pour le présent la question des fusils et à amnistier tous les chefs de l'insurrection, on ne refuserait pas une forte amende et la tranquillité serait rétablie.

Mais les plans de Dieu peuvent être bien différents des

(1) M. Dyke entend par là Maféteng, les environs de Siloé et de Mohalé, Massitissi, Masérou, Léribé.

(*Note des Réd.*)

nôtres. Oh ! s'il voulait seulement accorder à nos gens de pouvoir conserver leur pays et leur donner tout le temps nécessaire pour apprendre jusqu'où va son amour pour tous les pécheurs !

Grâce au Seigneur, nous jouissons, ma femme et moi, d'une assez bonne santé. Naturellement, nous éprouvons, nous les vieux, les infirmités de l'âge, mais que de sujets de reconnaissance n'avons-nous pas ! rien ne nous manque. Nous sommes comme en prison, mais Dieu nous comble de ses bienfaits.

Eugène (le Dr Casalis) et moi sommes allés voir le chef Letsié l'autre jour et lui porter le message affectueux dont vous nous aviez chargés pour lui. Nous l'avons trouvé comme lorsque vous le quittâtes, entouré d'une foule de gens ; vous ne vîtes rien alors qui fît présager qu'une terrible guerre éclaterait à quelques milles de sa demeure. Il continue à se déclarer fidèle à la reine. Dans nos longs entretiens avec lui, nous n'avons encore pu découvrir aucun moyen d'arranger les choses. Il vous regrette beaucoup et surtout votre chère compagne. Je crois parfaitement tout ce qu'il dit à son sujet ; elle l'aidait pour *tout* et il sent vivement la perte de son secours.

Ne vous laissez point abattre ; les bras de l'amour éternel sont autour de vous et vous soutiendront. Persévérez dans l'œuvre bénie que vous faites en nous préparant notre Bible. Elle aura son emploi, bien que les gens du monde puissent sourire en apprenant que vous travaillez pour un peuple qu'ils ont voué à la destruction. Que la paix et la joie du Seigneur voient votre force. J'ai reçu la précieuse lettre que votre cher père m'a adressée le 3 novembre. Quel plaisir elle nous a fait ! Vos récits d'Amérique ont aussi produit sur nous la plus douce impression.

Adieu.

H. M. Dyke.

M. LE DOCTEUR CASALIS A SA FAMILLE

Morija, Noël 1880.

Rien n'a encore changé dans notre position à Morija. Nos santés sont excellentes, malgré le temps orageux et humide que nous avons eu ce printemps. Mon oncle Dyke est le seul qui nous inquiète parfois ; il a des menaces de syncope qui l'affaiblissent beaucoup. Il y a arrêt complet dans les progrès de l'Eglise, mais les services du dimanche se continuent comme d'habitude ; Henry Dyke et moi les avons pris entièrement à notre charge, le pauvre évangéliste Sofonia n'étant pas en odeur de sainteté, parce qu'il ne prend pas part à la guerre. Vous ne sauriez vous faire une idée de l'excitation qui règne dans les esprits, surtout parmi les vieux. Pour eux, la cause est sainte ; ils sont scandalisés si nous ne prions que pour le retour de la paix et non pour le succès des armes des Bassoutos. Pauvres gens, qui peut mieux sympathiser avec eux que nous, car nous savons mieux qu'eux tout ce qu'il y a d'injuste, de criminel dans cette guerre. J'ai encouragé les catéchistes qui s'étaient joints aux combattants à rassembler les gens et à avoir la prière avec eux, mais cela ne suffit pas, il faudrait que je déléguasse officiellement ceux qui, étant encore dans les annexes, se sont tenus par le fait en dehors des hostilités. Nous avons toujours avec nous les Zambéziens de notre frère Coillard et les Makoapas que l'on nous a envoyés de Valdézia.

La proximité des hostilités ne s'est manifestée à nous jusqu'ici que par le bruit quelquefois assourdissant de la fusillade et par l'arrivée de quelques pauvres blessés. Pendant ce temps, les femmes sont à sarcler dans les champs et notre bétail se fait du bien dans les beaux pâturages de la vallée du *Lérato* (1). Jusqu'ici, les coloniaux n'ont rien fait de

(1) Ruisseau qui coule au bas de Morija et auquel les premiers missionnaires donnèrent le nom de *Lérato* : Amour.

(*Note des Réd.*)

très brillant ni de fort avantageux pour eux. Ils perdent toujours beaucoup de monde; chaque combat inspire un nouveau courage aux Bassoutos. Quelle que soit l'issue de la guerre, ils se sont acquis la réputation d'être des hommes qui savent ce qu'ils veulent et qui savent mourir pour ce qu'ils croient être une cause juste. Il paraît que maintenant les troupes ont reçu l'ordre de refuser tout combat jusqu'à l'arrivée du général Clarke. Celui-ci est en train de battre les Cafres. Et voici que le Transvaal aussi est en armes! Mon frère Adolphe nous envoie de très bonnes nouvelles de lui et de sa femme. Il est à Maboulèla, chez nos amis Keck, dans l'Etat-Libre. J'espère qu'il ne vous a pas trop alarmés en vous répétant tous les mauvais propos qu'il a entendu tenir contre les missionnaires français et contre le « docteur des rebelles » en particulier. S'il faut croire les bruits qui circulent à Wepener et à Masérou, je suis un homme perdu ; on brûlera ma maison et on tuera mes blessés. Mais rassurez-vous. Ayant écrit au commandant des troupes pour l'avertir que je considérais comme mon devoir pur et simple de soigner les blessés et que je le priais de donner des ordres formels pour qu'on ne leur fît aucun mal, si les troupes venaient jusqu'à Morija, j'ai reçu de cet officier l'assurance que je n'avais aucune crainte à avoir. Dieterlen m'affirme que le colonel Carrington lui a dit que j'avais parfaitement raison; que lui-même, s'il était à ma place, ferait comme moi.

J'ai déjà eu trente-deux blessés à opérer et à soigner; plusieurs sont guéris; les autres vont bien.

Voici Noël; que nous pensons à vous! Vous serez réunis en famille et mes enfants y seront. Oh ! que nous voudrions pouvoir nous glisser au milieu de vous et combien nous demandons à Dieu de vous bénir tous. Nous allons, nous aussi, essayer de nous « réjouir de la fort grande joie » qu'eurent les mages, car ne voyons-nous pas l'étoile, même dans ces jours si sombres? Mais, adieu, voici ma petite troupe qui

s'est réveillée et qui va, tout à l'heure, venir me souhaiter un heureux Noël !

Courage et foi dans Celui qui nous aime et nous dirige. Embrassez tous nos chers amis de Paris. Que Dieu soit avec vous et avec nous pour 1881 et qu'il mette bientôt fin à nos tristesses.

Dr E. Casalis.



RÉCITS DU MISSIONNAIRE DIETERLEN

Fragments communiqués par sa famille.

Hermon, le 29 décembre 1880.

Je n'ai pas, cette fois, à vous raconter les petits incidents de notre vie ordinaire, mais bien un véritable voyage, une expédition, une escapade, une imprudence, en deux mots une visite à Morija. Ai-je eu tort? ai-je eu raison? Je n'en sais rien encore, mais j'ai été heureux de revoir les Casalis, les Dyke, mes paroissiens réfugiés à Kolo et je n'ai rien fait de mal.

Je guettais depuis longtemps une occasion de faire ce coup de tête; j'observais les mouvements des troupes pour savoir quel jour elles passeraient sur la route de Wepener. Je songeais à aller à Morija de nuit, ou par la pluie, ou par la route de l'Etat-Libre, quand arriva Noël et les fêtes qui s'y rattachent. Le 23, un convoi de munitions a passé sur la route, donc il n'en passera ni le 24, ni le 25. Le 24, les soldats prépareront leurs puddings pour Noël; le 25, ils les mangeront avec force rasades. Si quelques Bassoutos ont la bonne idée de s'aventurer à Hermon la veille de Noël, je suis leur homme et confierai mon sort à leurs soins. Ils ne manquèrent pas d'arriver, il y en avait au choix.

Seller Ali, dire adieu à ma famille et à mes compagnons d'infortune, fut l'affaire d'un instant; et bientôt nous voilà

galopant à travers l'herbe haute et les champs en friche pour gagner le camp le plus rapproché. Après une bonne heure de marche, nous arrivons dans un petit village où se tient Moyéla, fils de Letsié, avec une centaine d'hommes, pour la plupart mes paroissiens. On desselle, on s'assied, on cause, on me raconte les exploits des batailles précédentes, on veut savoir si les Anglais demanderont la paix, s'ils attendent des renforts, ce qu'ils pensent des Bassoutos. Il faut répondre et ne rien dire cependant qui puisse passer pour une trahison en cas que les Anglais me cherchent querelle. Moyéla me donne un homme pour me servir de passeport et m'accompagne lui-même un bout de chemin pour me conduire chez son frère Maama, qui est campé dans un autre village. Puis, je reprends ma route, ce chemin que j'ai si souvent parcouru depuis que je suis installé à Hermon. Je passe la petite rivière où autrefois je dessellais et faisais la causette avec mes petits bergers, et à partir de là le pays change d'aspect.

Il y a des femmes qui sarclent les champs de blé indigène, quelques troupeaux de bétail dans les pâturages verdis par la pluie et des troupeaux de moutons blancs portant leur laine de six mois. Nous rencontrons beaucoup de monde sur le chemin, on me regarde, les uns me reconnaissent, les autres nous accablent de questions auxquelles nous nous soustrayons en donnant de l'éperon à nos montures. Près de la Tsuaïng, je tombe au milieu d'un groupe de chrétiennes qui revenaient des champs et qui étaient de Hermon. Les unes me saluent avec force démonstrations de joie, mais l'une d'elles est tellement surprise qu'elle en perd le parler et le rire et reste immobile jusqu'à mon départ. Encore un tournant de route et voici la station; la maison Mabille noyée dans le feuillage, l'église, les écoles, M. Dyke père, sur la porte de sa maison, de tous côtés un peu d'agitation; un grand hourra! d'Henry Dyke... Mon cheval s'effraie et manque me jeter à terre, et me voilà au

milieu des bons amis que je désirais voir depuis si longtemps. Vous pouvez vous figurer leur surprise et la mienne, car j'étais aussi étonné qu'eux de me voir à Morija.

Je ne vous raconterai pas comment j'employai le temps trop court que la prudence me conseillait de consacrer à cette visite. Que de choses à se dire, de conseils et d'encouragements à se donner ! Nos amis de Morija sont dans la fournaise et y seront davantage encore si les Bassoutos sont battus. Ils sont identiquement dans la même situation que nous avant la fameuse bataille de Kàlabane, à l'entrée des troupes coloniales au Lessouto. Les gens de la station sont divisés sur la conduite à tenir ; d'un autre côté, les colons en veulent à M. Casalis de ce qu'il soigne les blessés bassoutos, et les plus grossiers d'entre eux ne parlent de rien moins que de brûler sa maison et l'église, s'ils ont l'occasion de le faire. Au milieu de tout cela, nos amis sont calmes et attendent leur secours d'en Haut, sûrs qu'au moment du danger Dieu ne leur fera pas défaut. Ils ont bien raison. Nous, à Hermon, nous avons passé par tout cela sains et saufs; voici trois mois que nous sommes entre les Anglais et les Bassoutos, visités tantôt par les uns, tantôt par les autres, et, malgré quelques petits accrocs par-ci par-là, nous avons jusqu'à présent été protégés contre tout mal sérieux.

Le jour de Noël je descends au village pour y faire mon pèlerinage habituel, serrer la main à quelques vieux, jeter un coup d'œil dans certaines maisons où se trouvent des amis. Au revoir, jusqu'à quand ? qui le sait ? dans quels temps, dans quelles circonstances nous retrouverons-nous ? Les quelques heures passées ensemble ont été bonnes et nous ont fait du bien à tous.

Nous nous dirigeons vers Kolo, et mon ordonnance, Prétorius, me parle avec joie de la réception que me feront mes braves Hermoniens quand j'arriverai dans leur village improvisé. « Je leur ai dit un jour, ajoute-t-il, que je leur apporterais quelque chose qu'ils aiment beaucoup et qu'ils n'espé-

raient plus revoir, et maintenant ils le verront. » — Dans un village, en face de la montagne de Massité, je découvre une famille d'Hermon, celle d'un ancien de mon Église. Grand échange d'exclamations de surprise et de joie, de questions interminables auxquelles je me soustrais par la fuite. Plus loin on court à ma rencontre : c'est une fille nommée Sofia, une de mes catéchumènes, que j'ai soignée pendant une maladie. La brave fille est si étonnée qu'elle se promène en sautillant, en battant des mains et en criant : Oh ! monsieur, que Dieu est bon ! C'est à peu près tout ce qu'elle put articuler, et je pense qu'après mon départ, elle aura regretté de n'avoir pu se surmonter pour causer un moment avec moi. Un quart d'heure après, nouvelle rencontre, nouvel arrêt, nouvelles démonstrations d'affection entre quelques paroissiens et moi qui leur semble tomber des nues. L'un d'eux passe une courroie dans la bouche de son cheval, en guise de bride, lui saute sur le dos et nous escorte un bon moment.

Nous approchons de Kolo ; près d'un ruisseau paissent quelques têtes de bétail, et les petits bergers quittent leurs jeux pour courir à notre rencontre. Ce sont les débris de cette école du soir que j'aimais tant, mes petits élèves dont les progrès me rendaient si fier. Nous passons à travers le village et nous nous engageons au milieu d'un dédale de rochers moussus, entre lesquels sont cachés wagons, charrues et une quantité de huttes de roseaux surmontées de pointes énormes : on dirait un chapeau pointu. Je suis à Hermon et entouré de mes gens. Voici Moléko, Paul Maréka, le patriarche de la tribu, mes fidèles conseillers ; Manuel, que j'appelais une écharde dans ma chair ; Corneille, qui se remet d'une blessure à la jambe ; le gros Yémis, qui rit toujours ; Onésime le quémandeur. Voici les matrones : Mamélatou, qui prêche mieux que les pasteurs et devant laquelle tout le village plie ; Hélène, la perle du troupeau ; Adèle, qui a toujours quelque chose à critiquer ; quelques jeunes

femmes que j'ai mariées, toutes les filles et fillettes de l'école; les bergers en costume très léger, et enfin la marmaille, toute une génération qui a fait son apparition dans le monde de mon temps et qui me tend une quantité de petites pattes noires pour me souhaiter la bienvenue. J'en parle maintenant en plaisantant, mais au moment même j'étais tellement ému que je pouvais à peine parler et que j'avais toutes les peines du monde à retenir mes sanglots, tant j'éprouvais de joie; de compassion et d'attachement pour ceux que je revoyais dans des circonstances si pénibles, et tant je sentais la grandeur des maux que la guerre avait attirés sur eux.

Nous nous asseyons, on m'apporte de quoi me rafraîchir, et nous voilà plongés dans une interminable conversation, passant en revue tous les événements qui se sont écoulés depuis ce fameux 13 octobre, qui vit Hermon se vider de tous ses habitants et commencer la guerre du Lessouto. Les Bassoutos sont incroyables, ils ont un calme, une résignation qui me bouleversent; si on pouvait juger d'après les apparences, je dirais certainement que j'ai beaucoup plus souffert qu'eux-mêmes de la destruction de leur village et de la situation précaire dans laquelle ils se trouvent. Je leur faisais mes condoléances au sujet de leurs maisons brûlées. «Ce n'est rien, » dit le vieux Moléko d'un air bonasse, « c'est comme les bœufs qui sont toujours pris en temps de guerre. » Ils semblent s'accommoder de leur vie nouvelle, et ils ont une bonne humeur qui les aide beaucoup à supporter les inconvénients de tous genres auxquels les exposent la guerre et la saison des pluies. Figurez-vous que, loin du *home*, avec la guerre autour d'eux et la perspective d'une famine, ils pensent encore à se marier, et que j'ai préparé à Kolo les bans de mariage de deux jeunes gens d'Hermon.

Avant de les quitter, je leur proposai de se réunir tous pour que je leur fisse leur culte de Noël. Saul, d'une voix puissante, appelle les gens à la prière. Bon nombre de païens se

mêlent aux chrétiens, qui sortent de partout derrière les rochers et forment rapidement une grande assemblée ; mon cœur parlait par ma bouche ; il était plein ! Je leur donnai mes derniers et pressants conseils pour qu'ils s'attachassent à Dieu à travers et malgré tout, les suppliant de ne jamais douter de son amour. Mais il fallut se séparer ; nouveau déchirement. Je serais volontiers resté là avec eux, partageant leur vie et leurs peines, jusqu'au moment où ils se disperseront. Mais cela n'était pas possible, et bientôt je les avais perdus de vue, peut-être pour longtemps ; car pour eux, comme pour ceux de Morija, je ne puis que dire : « Jusques à quand serons-nous séparés ! »

Nous longeons la montagne de Kolo qui présente un aspect extraordinaire ; partout, nous trouvons des villages improvisés, de pauvres petites huttes d'herbes et de roseaux, qui, pour plusieurs, remplacent de jolies maisons à l'européenne... Je contemple cette forteresse naturelle, cet enchevêtrement de terrasses et de rochers derrière lesquels les Bassoutos livreront probablement un combat désespéré, si les Anglais vont les y attaquer... Oh ! qui mettra fin à ces horreurs !

Nous rentrons dans le district envahi, passons le champ de bataille du 13 décembre... et bientôt je suis au milieu des miens et leur fais part de tous les incidents de mon voyage.

H. Dieterlen.



NOUVELLES DE M. ET MADAME MARZOLFF

Après être restés très longtemps sans nouvelles de M. et Madame Marzolff, nous avons enfin eu la joie d'en recevoir de bonnes, que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs. Des lettres de Kokstad, datées du 31 décembre, parlent d'une amélioration sensible dans la santé de Madame Marzolff. Son état était assez bon pour lui permettre d'écrire elle-même à sa famille de Rothau. La prochaine arrivée de sa sœur, Mademoiselle Lina Marchal, attendue d'un jour à l'autre, la remplissait de joie.

Quant à la position de M. Marzolff vis-à-vis des autorités coloniales, voici ce qu'il en dit lui-même : « Hier, j'ai vu le magistrat qui devait juger notre cas, il m'a dit que l'accusation portée contre nous tombait d'elle-même, parce que, bien qu'il ait reçu maintes lettres de dénonciation à notre sujet, nul ne voulait confirmer les faits qu'il avançait par un serment. »

Madame Marzolff ajoute : « Tobia, notre évangéliste, a été relâché hier, mais non pas libéré, son jugement n'aura lieu que dans quelques mois ; M. Murray (un ancien missionnaire) a donné pour lui une caution de 100 livres. Il est avec nous, tout heureux, mais maigre et sans force ; ils ont faim en prison, on ne leur donne qu'un très pauvre repas par jour. »

TAÏTI

LA MISSION TAÏTIENNE

On nous adresse de Valence le compte rendu suivant d'une réunion de missions tenue dans cette ville chez M. le pasteur Élie Vernier :

« M. F. Vernier, pasteur-missionnaire à Taïti, empêché par sa santé de présider une réunion publique dans le temple de Valence, a pu cependant donner une idée des progrès et de la prospérité de la mission dans cette île, dans un entretien d'un vif intérêt dont nous voudrions retracer les principaux traits.

Il a dépeint le hideux système d'idolâtrie pratiqué par les indigènes avant l'établissement du christianisme, système qui, entre autres coutumes horribles, sanctionnait l'infanticide et les sacrifices humains. Des victimes étaient immolées dans toutes les grandes occasions. Les fondations des temples indigènes appelés Maraè et d'autres monuments religieux étaient posés sur des corps humains qui avaient été sacrifiés aux dieux pour lesquels on construisait ces temples. Le roi et les prêtres exerçaient un despotisme absolu et arbitraire sur le pauvre peuple, qui était constamment retenu dans une crainte servile, laquelle paralysait chez lui tout esprit de progrès et qui le privait de tout sentiment de sécurité, et partant de bonheur.

M. Vernier a retracé les commencements de la mission parmi les pauvres idolâtres taïtiens. C'est en 1797 que des missionnaires anglais arrivèrent chez eux sur le *Duff*. Ils furent longtemps sans voir aucun fruit de leur travail. Souvent même ils furent en danger imminent d'être mis à mort. Leur foi ne défaillit pas ; ils étaient assurés que les promesses de Dieu auraient leur accomplissement. Après

seize années de luttes et de prières, ils eurent la joie de voir un premier Taïtien converti de cœur à Dieu. Ce Taïtien fut entendu un jour par un missionnaire priant derrière un fourré d'arbustes et bénissant le Seigneur de s'être manifesté à lui par sa Parole. Un prêtre païen, également touché par la grâce, brûla publiquement son idole, ce qui servit à ouvrir les yeux du peuple sur l'inanité du culte jusqu'alors pratiqué.

Le mouvement vers une transformation religieuse et civile se propagea alors si rapidement que, dès 1816, non seulement Taïti même avait complètement abandonné le paganisme, mais tout le groupe des îles de la Société en avait fait autant. Le baptême fut administré à tous ceux qui déclarèrent vouloir vivre d'après les enseignements de la Parole de Dieu. Des Eglises furent fondées et organisées, et la bonne nouvelle du salut se propagea de Taïti jusque dans des groupes d'îles lointains.

L'œuvre grandit et s'affermit jusqu'en 1841, époque à laquelle le catholicisme tenta de s'implanter à Taïti. Après l'établissement définitif du protectorat français dans cette île en 1843, et l'intrusion des prêtres, la plupart des missionnaires anglais se retirèrent, et la direction des troupeaux fut en partie confiée à des pasteurs indigènes. Sur la demande de l'Assemblée législative taïtienne et pour aider les Eglises à se maintenir et à se développer, la Société des Missions de Paris envoya, dès 1863, deux missionnaires à Taïti. D'autres leur ont succédé. Maintenant le personnel de la mission se compose de deux pasteurs français ayant charge d'Eglise ; d'un pasteur directeur d'un grand établissement scolaire; d'un instituteur évangéliste et d'un missionnaire anglais de la Société des Missions de Londres. Outre la coopération qu'ils donnent tous aux écoles, ils ont pour charge de diriger les divers conseils des Eglises, de veiller au maintien de la discipline, d'encourager les pasteurs, les diacres et les troupeaux, etc.

L'organisation ecclésiastique à Taïti paraît très bien entendue ; elle reproduit en quelque mesure le système des Eglises de France. Dans chacun des vingt-deux districts de Taïti et de Mooréa, se trouve une paroisse protestante qui comprend une Eglise exclusivement composée de ceux qui font profession d'appartenir au Seigneur. Les non-professants font partie de la paroisse et, en général, assistent au culte. Chaque paroisse a un conseil présidé par le pasteur de la localité.

Ces vingt-deux paroisses sont réparties inégalement entre trois arrondissements religieux (correspondant à trois consistoires) dirigés par autant de conseils que président les pasteurs européens. Un conseil supérieur, composé de délégués des trois conseils d'arrondissement, traite des intérêts généraux des Eglises.

Les missionnaires catholiques ont eu peu de succès parmi la population adulte. Après trente-sept ans d'efforts pour catholiciser les Taïtiens, et des dépenses considérables supportées par le gouvernement du Protectorat, la proportion de leurs adeptes atteint à peine 250 à 300 sur 8,000 indigènes. Le danger le plus redoutable est pour les enfants, qu'ils attirent dans plusieurs écoles. C'est sur la question de l'enseignement que doit se porter notre plus grande sollicitude. Là est l'avenir.

M. Vernier a dit que ce qui est rassurant, c'est de voir l'attachement des Taïtiens, comme nation, aux Saintes Ecritures. Tant que le saint volume est lu et aimé par eux, il n'y a pas à désespérer. Ils paient de 10 à 15 francs pour se procurer une Bible ; ils en donneraient 50 si on exigeait ce prix. On la trouve presque dans toutes les maisons. Le culte de famille, matin et soir, est généralement pratiqué.

Le récit d'une visite qui est faite périodiquement aux Eglises taïtiennes a offert beaucoup d'intérêt. Ceux qui font ordinairement ces visites sont MM. Vernier et Brun. Avant leur départ, l'Eglise du chef-lieu les charge d'un message

biblique pour tous les troupeaux de Taïti. C'est un passage des Ecritures renfermant des exhortations à la vigilance et exprimant une cordiale affection dans le Seigneur. Un nouveau passage s'ajoute au premier dans l'Eglise du district voisin ; plus loin un troisième, et ainsi de suite, et lorsque les missionnaires reviennent au point de départ, après avoir accompli leur course circulaire qui dure une douzaine de jours, ils communiquent aux frères et aux sœurs de Papéété les salutations bibliques que leur envoient leurs frères éloignés. La joie qu'ils en éprouvent est inexprimable. Tous les troupeaux se sentent ainsi enlacés dans les liens d'une même foi, d'un même amour et d'une même espérance.

Dans leurs tournées, les missionnaires prêchent dans tous les temples, donnent des conseils pratiques et des directions aux pasteurs indigènes et aux diacres. Dès qu'ils arrivent dans un district, ils sont entourés d'amis indigènes qui viennent demander des explications sur certains versets dont le sens leur paraît obscur. Ces explications durent parfois assez tard dans la nuit. Il arrive souvent qu'on demande l'interprétation des portions les plus obscures des visions des prophètes et de l'Apocalypse. Si le missionnaire hésite quelquefois, et pour cause, à répondre, on suppose que c'est manque de volonté ; on croit que le missionnaire doit savoir les choses les plus difficiles et les plus mystérieuses de la Bible.

M. Vernier a exposé ce qui se fait plus spécialement dans l'Eglise de Papéété, dont il est le conducteur. Cette Eglise se compose d'environ 250 membres qui ont tous dû, pour pouvoir en faire partie, confesser qu'ils appartiennent au Seigneur Jésus. En dehors de l'Eglise, mais dans la paroisse, se trouvent les autres protestants du district qui sont plus ou moins étrangers à la vie religieuse et qui pourtant assistent souvent au culte. La moyenne des présences au service principal du dimanche est d'environ quatre cents personnes. Un bon nombre prennent des notes sur le discours. Voici l'ordre

du service: Chant d'une hymne, lecture des Ecritures sacrées, prière, chant, discours; un troisième chant et une prière finale. Tout se fait en taïtien. Après le principal service, qui se termine à onze heures et demie, les sœurs se réunissent seules dans le temple, sous la présidence d'une d'entre elles. Elles chantent, lisent et prient, reconstituent le discours qu'elles ont entendu, au moyen de leurs notes, et s'en font une application directe en s'exhortant mutuellement à se conformer aux enseignements de la divine Parole. A une heure, a lieu l'école du dimanche, et à deux heures, un autre service public. Chaque premier dimanche du mois, la Cène est célébrée. Le pasteur lit et médite un instant les paroles de l'institution de la Cène ; implore sur les éléments du repas sacré la bénédiction d'en haut, et les diacres les distribuent dans les bancs.

La distribution du vin est séparée de celle du pain par un cantique d'actions de grâces et par une prière. Une exhortation finale, une hymne chantée par toute l'Eglise debout, et la bénédiction terminent cette cérémonie qui s'accomplit du commencement jusqu'à la fin avec beaucoup de solennité. Suit immédiatement la collecte pour les missions. Chacun de ceux qui ont le pouvoir de donner dépose joyeusement, dans un des plats de la communion, ce qu'ils appellent la part du Seigneur. On n'y voit jamais de monnaie de cuivre. La plus petite offrande n'est pas inférieure à cinquante centimes. La collecte s'élève chaque mois à près de 100 francs.

M. Vernier a entretenu ensuite l'assemblée d'une œuvre spéciale accomplie par les femmes, membres de son Eglise. Il leur a rendu le témoignage qu'elles n'ont pas honte de l'Evangile du Seigneur Jésus. Tous les premiers lundis du mois, c'est-à-dire le lendemain de chaque dimanche de Cène, elles se réunissent dans le temple vers onze heures du matin, chantent une hymne, lisent un chapitre et prient; puis elles se partagent en trois bandes : la première va visiter les ma-

lades, la deuxième va solliciter les inconvertis, et la troisième reste dans le temple à s'exhorter et à prier. Vers cinq heures du soir, les deux premières bandes reviennent rejoindre la troisième au temple et lui font part de ce que le Seigneur leur a donné de faire pour son service. Un diacre, qui a assisté à cette réunion comme président, vient ensuite au presbytère faire connaître au pasteur le résultat de la journée.

A l'ouïe de ce récit, il s'est produit dans l'âme de toutes les personnes présentes un mouvement d'admiration. L'une d'elles a demandé si cette manière de faire l'œuvre du Seigneur devait être attribuée à la seule direction missionnaire ou à l'initiative des membres de l'Eglise eux-mêmes. M. Vernier a répondu : A l'une et à l'autre. Une latitude convenable est laissée à ces courageuses ouvrières du Seigneur, de manière que leur coopération soit le plus fructueuse.

Sur une nouvelle question relative à la manière dont les femmes de l'Eglise et autres se conduisent au sein de leur famille, M. Vernier a déclaré qu'elles laissent à désirer à ce point de vue. Elles ont, en général, peu d'autorité sur leurs enfants, et elles ne savent pas leur inspirer suffisamment l'obéissance filiale. Cette lacune est un ancien reste des mœurs des populations taïtiennes avant l'établissement du christianisme parmi elles. M. Vernier dit qu'alors les sentiments les plus vifs et les plus naturels chez une mère s'éteignaient presque complètement chez les Taïtiennes qui détruisaient à leur naissance la plupart de leurs enfants. Ceux qui avaient survécu usaient souvent de représailles envers leurs parents devenus âgés et infirmes, et ils les mettaient parfois à mort pour en être débarrassés plus vite. Quelquefois cependant il se produisait de remarquables exceptions. Des enfants, qui avaient conservé une certaine vénération pour leur père, introduisaient son cadavre dans le trou d'un arbre auprès de leur demeure ; de cette manière, ils pen-

saient perpétuer plus longtemps sa présence au milieu d'eux.

A la demande de M. Vernier, toutes les dames présentes à la réunion ont résolu d'adresser aux sœurs, membres de l'Eglise de Papéété, une lettre fraternelle pour les exhorter et leur exprimer leur sincère affection dans le Seigneur.

Quelques détails ont été ensuite donnés sur les travaux manuels des femmes taïtiennes qui sont industrieuses en plusieurs choses. Elles tissent des nattes en pandanus; elles tressent avec art divers matériaux propres à la fabrication des chapeaux, tels que la plante de l'arrow-root ou pia, l'écorce de la canne à sucre, etc. Plusieurs objets provenant du présent d'adieu fait par son Eglise à M. Vernier, lors de son départ, ont été admirés dans la réunion, entre autres des fleurs en pia habilement agencées, et un cabas en pandanus, dont les Taïtiens se servent pour porter chaque dimanche leur Bible à l'église.

On a exprimé l'idée que des objets semblables figureraient avec avantage dans des musées de missions, et que même, si on en exposait dans les ventes de charité, ils trouveraient des acheteurs empressés.

M. Vernier a lu une lettre qu'il venait de recevoir de ses chers Taïtiens et dans laquelle ils lui expriment une grande affection et leur désir de le voir vite retourner parmi eux. Il en a lu d'abord une partie en taïtien, pour donner une idée de cette langue : elle a paru d'une grande douceur. Les voyelles sont beaucoup plus usitées que les consonnes. L'alphabet taïtien ne contient que treize lettres. Pour conserver l'orthographe des noms bibliques, on a dû adopter dans l'écriture plusieurs lettres qui ne peuvent se prononcer en taïtien. Comme on ne peut pas, dans cette langue, articuler deux consonnes réunies, on est obligé d'introduire une voyelle au milieu. Ainsi le nom de M. Vernier se dit Vere-nié. En réponse à une question qui lui est adressée, M. Vernier fait quelques remarques sur la situation, le climat

et les productions de Taïti. Cette île, dit-il, se trouve par le 17e degré de latitude sud et par le 151e de longitude ouest. Elle jouit d'un admirable climat. Le littoral en est très fertile. Un seul arbre à pain peut y entretenir toute une famille pendant la saison du fruit.

Ce fruit, communément appelé « maïoré, » qui intrigue tout particulièrement l'imagination des jeunes Français, est produit par un grand arbre dont le feuillage ressemble à celui du figuier. Il a la grosseur d'une tête d'enfant. Cuit sur un brasier ou sur des pierres brûlantes, il se mange en guise de pain ; c'est un féculent dont la substance blanche et molle est agréable au goût. Le cocotier est toujours chargé de noix délicieuses. Quand il a commencé à en produire, il ne s'arrête que lorsqu'il meurt. La banane et plusieurs autres excellents fruits jouent un grand rôle dans l'alimentation.

L'intérieur de Taïti n'est pas habité. Le chef-lieu, Papéété, ainsi que tous les villages, sont situés le long du littoral. L'intérieur de l'île est fort montagneux. De profondes vallées sont sillonnées par de frais ruisseaux qui fertilisent le sol et rafraîchissent l'atmosphère. La mer près des plages est très poissonneuse ; les Taïtiens se livrent à la pêche. Ils élèvent aussi de la volaille et des porcs excellents. Beaucoup d'autres animaux ont été importés à Taïti, tels que des chats, des chiens, des moutons, des ânes, des bœufs, des chevaux, etc. Les chiens y sont en grand nombre, mais sont généralement mal soignés par leurs propriétaires indigènes.

Lors des dernières fêtes nationales à Taïti, les serviteurs de Dieu ont pu réunir de grands auditoires dans le temple et dans le palais de justice. Les réunions du soir surtout ont été très bénies. A l'occasion de ces fêtes l'Église de Papéété, en particulier, a exercé une hospitalité si large et si affectueuse envers des frères venus des Iles sous le Vent, que l'Église de

ces îles a adressé aux amis de Papéété l'expression de sa chaleureuse reconnaissance.

Dans son amour chrétien, Taïti fera plus encore. Il y est question de fonder bientôt une mission aux îles Marquises, où la propagande catholique paraît n'avoir eu aucun succès. Pour cela il sera nécessaire que l'esprit de sacrifice que l'on remarque dans plusieurs troupeaux se généralise dans tous.

La littérature taïtienne est peu considérable. Le seul mais impérissable monument de la langue de Taïti est la Bible. M. Vernier a fait la remarque qu'elle a été admirablement traduite par les premiers missionnaires anglais. Ceux qui sont encore à l'œuvre aux îles de la Société, avec le concours des missionnaires français, ont pu améliorer, en des points de détail, la dernière édition imprimée à Londres il y a quatre ans. Le *Voyage du Chrétien* a aussi été traduit et quelques autres ouvrages sur la religion chrétienne ; un manuel de dogmatique, des commentaires, des livres d'éducation. Le petit roman de *Paul et Virginie*, qu'on a essayé de faire passer dans la langue taïtienne, offre en général peu d'intérêt aux indigènes et est peu lu. Il en est autrement des récits bibliques qui les intéressent toujours et qu'ils ne se lassent pas de lire. Vraiment, la parole de Dieu est bien la parole de vie que peuvent s'assimiler toutes les nations de la terre! Tous les genres de littérature y sont représentés et offrent un aliment intellectuel et vivifiant aux aspirations les plus diverses de l'âme humaine. « La loi de l'Éternel est parfaite, elle restaure l'âme. Le témoignage de l'Éternel est véritable, il rend sage l'ignorant. »

« *Te ture a Jehova aita ehapa, ite faafariu raaite varua ; te faaite a Jehova e mea mau ïa, e paari ai te aau o te maua.* » Ps. XIX, v. 8.

Dans une deuxième réunion tenue chez M. le pasteur Roman, et plus nombreuse que la première, M. Vernier a rappelé, outre plusieurs des traits déjà mentionnés, un des

souvenirs les plus précieux de son long séjour à Taïti. C'était en 1872, au mois d'août, pendant les conférences tenues à Papéété des pasteurs et des délégués de toutes les Églises de Taïti et de Mooréa. La reine Pomaré, toujours heureuse de donner aux représentants de son culte des marques d'affectueuse sympathie, les invita tous, au nombre d'environ 70, à un festin dans la grande maison de sa fille, Teriimaevarioa, la feue reine de Borabora. Sur le seuil de la porte, elle serra la main à tous les invités. Le repas fut joyeux, une véritable agape fraternelle. La reine, debout, dirigeait le service, qui était fait par les jeunes femmes membres de l'Église du chef-lieu.

Une douce cordialité assaisonna le repas. La reine, qui vers la fin s'était assise au bout de la très longue table, se leva et prononça d'une voix grave et émue ces paroles du vieil et bien-aimé disciple de Jésus : « Je n'ai pas de plus grande joie que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité. » Un frémissement d'émotion retentit dans toute l'assemblée. Les langues furent déliées ; les cœurs avaient besoin de se répandre. Suivant un ancien usage, d'après lequel les chefs d'armée devaient lancer les premiers javelots comme signal de la bataille (*taora ite omore matamua*), les pasteurs européens durent prononcer les premières allocutions. Ils exprimèrent leur joie profonde et leur reconnaissance pour les effets admirables produits à Taïti par l'action du pur et glorieux Évangile du Seigneur Jésus. Un des pasteurs indigènes de la Presqu'île retraça, en termes pleins d'une chaleur communicative, ce qu'était Taïti soixante ans auparavant, ses ténèbres spirituelles, ses pratiques horribles, l'oppression de ses rois sur le peuple, etc. Il s'écria, en s'adressant à Pomaré IV, personnification de la royauté taïtienne : « Autrefois, vous nous traitiez comme vos esclaves et vous nous considériez comme vos chiens. Aujourd'hui, admirons la puissance de l'Evangile ! Le mur de séparation a été abattu, l'amour a remplacé la haine, et même, en ce jour,

notre reine s'est faite notre servante dans le Seigneur Jésus ! »

A l'ouïe de ces paroles un saint bonheur illumina les visages de tous les convives. Les discours, où la reconnaissance joyeuse était la note dominante, durèrent toute la nuit ; le sommeil fut oublié.

« Un tel souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, » dit M. Vernier en terminant ; il « me rappelle sans cesse l'irrésistible et merveilleuse puissance du saint Évangile de Jésus sur les cœurs les plus asservis au joug du prince des ténèbres. Seigneur ! que ton règne vienne ! »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

AMÉRIQUE

LETTRE DU GÉNÉRAL FISK SUR LA QUESTION INDIENNE

Au moment où la question des relations entre indigènes et blancs s'agite au Sud de l'Afrique, il sera peut-être intéressant pour nos lecteurs de voir à quel point de vue un général américain, dont le nom est devenu populaire par les chanteurs nègres de la « Fisk-University, » considère le problème des Indiens. Voici ce qu'il écrivait, il y a peu de mois, au Comité de l'Association missionnaire américaine :

« Deux cent cinquante ans environ se sont écoulés depuis que le capitaine John Mason, à la tête de 90 hommes, la moitié de la force armée du Connecticut, marcha contre Sassacus, et, à une portée de flèche à peu près de l'endroit où nous devons tenir notre réunion annuelle, livra bataille aux Péquods. Ce fut la première guerre indienne dans la

Nouvelle-Angleterre. Thomas Hooker, « la lumière des Eglises de l'Occident », celui que la renommée décorait du nom de « fils du tonnerre », remit à Mason le bâton du commandement. Le très savant et très pieux Stone passa, bien mal à propos, une nuit presque entière à prier pour que l'expédition fût couronnée de succès, et, dès le lendemain, la petite troupe, sur la flottille qui la portait, passa à toutes voiles devant la Thames, espérant, par des mouvements stratégiques, atteindre le retranchement des Péquods sans être observée. A la faveur de la nuit, les soldats du Connecticut attaquèrent les Indiens. « Il faut les brûler tous ! » criait Mason qui lança lui-même, du côté d'où venait le vent, un tison au milieu des nattes légères de leurs huttes. Les indigènes sans défense grimpaient au-dessus de leurs palissades, tandis que la lueur du camp embrasé permettait aux arquebusiers anglais de tirer à coup sûr. Six cents Indiens, hommes, femmes et enfants, périrent, la plupart au milieu de l'horrible fournaise.

Vingt ans auparavant, le capitaine Miles Standish avait massacré Witawamo et d'autres Indiens de la tribu des Massachusetts; à cette occasion, Robinson, l'illustre pasteur des Pères pèlerins, resté à Leyde après leur départ, écrivait à Bradford : « Quant aux massacres de ces pau-« vres Indiens, dont nous avons d'abord entendu parler, « je dirais volontiers: Oh ! qu'il eût été heureux que vous « en eussiez converti quelques-uns avant de vous mettre à « les tuer ! »

« Le principe sur lequel était fondée la charte du Massachusetts, » écrivait Charles II, alors que Clarendon était son conseiller, « consistait en l'entière liberté religieuse et civile, non seulement pour les puritains, mais pour les natifs, que les ministres devaient gagner à la foi chrétienne. » Les instructions données à Endicott, au sujet des droits des Indiens sur les côtes éloignées de l'Atlantique et des devoirs que l'on avait envers eux, étaient claires et

significatives. « Si l'un quelconque des sauvages prétend avoir un droit d'héritage sur le tout ou sur une partie des terres concédées par nos lettres patentes, efforcez-vous d'acheter ses titres, de manière à éviter jusqu'à l'ombre d'une usurpation. »

Le sceau de la colonie portait un Indien vagabond tenant des flèches dans la main droite, avec cette devise : « Venez me secourir. » Pendant plus de deux cent cinquante ans, tandis que nos tribus indiennes étaient constamment repoussées de l'Atlantique au Pacifique par le flot montant de la civilisation, un cri s'est élevé sans interruption dans notre continent, le cri du faible disant au fort : « Venez me secourir. » Beaucoup de personnes qui assisteront à votre réunion annuelle ont vu *Standing Bear* (« l'Ours qui se tient debout »), ce chef de la tribu des Poncas que le gouvernement a chassé de sa demeure, aux bords du Missouri, avec autant de légèreté que de cruauté ; elles l'ont entendu raconter la simple histoire des torts qu'il a subis, elles ont entendu son appel : « Venez me secourir. »

Croyons en cette loi sublime de liberté et d'égalité, que Dieu a établie parmi tous les hommes, oui, tous sans exception, sans restriction, sans limites ; prêtons l'oreille à l'appel de ces malheureux, et répondons-leur par le secours le plus efficace que nous puissions leur donner. Jamais encore, dans l'histoire de notre pays, un plus puissant intérêt qu'aujourd'hui ne s'était éveillé en faveur des Indiens. Jamais encore ne s'était manifesté un sentiment si salutaire de justice et de loyauté envers les propriétaires originels de ce sol, au-dessus duquel nos cinquante millions d'habitants prospères déploient maintenant le drapeau de la liberté. Semblable au spectre de Banquo, la question indienne vient s'asseoir à la table de nos banquets. Elle ne sera pas enterrée avant que « la forêt de Birnam marche vers Dunsinane. »

Il a fallu des siècles de parjures, pendant lesquels des embuscades, des massacres, des camps incendiés, des wig-

wams embrasés et les cendres fumantes de villages consumés, ont semé la route qui nous a conduits à l'empire, pour qu'enfin cette question fût sur toutes les lèvres : « Que faut-il faire de l'Indien ? » Tout ce que demande l'Indien, tout ce que ses amis demandent pour lui, c'est l'occasion et les moyens de se développer. La bonne foi comme l'humanité nous font un devoir d'entreprendre cette œuvre de la civilisation des Indiens, et de l'accomplir, à n'importe quel prix. Nous leur devons protection pour les biens qu'ils possèdent, des donations en argent, le support, la patience, les soins, l'éducation, le droit de cité.

Que désormais aucun Indien ne puisse être éloigné de sa demeure autrement que par sa propre volonté. Que tout acre de terrain, occupé actuellement en vertu d'un traité ou de tout autre document par lequel les États-Unis l'ont « cédé et abandonné, » soit religieusement considéré comme leur appartenant désormais, à moins que le citoyen indien ne veuille le vendre. Plus de politique d'exclusion, mais plutôt une politique d'absorption.

Qu'une convention passée entre le gouvernement et l'Indien soit exécutée avec autant de fidélité et d'empressement que toute autre. Que le citoyen indien ait sa demeure lui appartenant en propre, et jouisse de toute la protection que peuvent donner les États et les gouvernements nationaux. Que le citoyen indien ait devant la loi les mêmes obligations et les mêmes privilèges que le blanc ou le noir, et alors l'Indien se fera sa destinée. Disons avec cet étrange philosophe Osée Bigelow : « C'est la grande pensée américaine de faire d'un homme un homme, puis de l'abandonner à lui-même. » Espérant que votre association maintiendra ferme et haut son étendard dans la question indienne,

Je suis, etc.

Général Clinton B. Fisk.

NOUVELLES ET VARIÉTÉS

Quelques dons pour les missions. — Le zèle pour la cause des Missions s'est manifesté dans ces derniers temps par une série de dons vraiment extraordinaires, et dont quelques-uns sont inouïs dans l'histoire des Missions.

La Société épiscopale de Londres a reçu d'un ami « reconnaissant de la prospérité de ses affaires, qui n'avaient pas eu à souffrir de la stagnation générale, » la somme de 37,500 francs, pour l'extinction de son déficit. L'Eglise wesleyenne, de son côté, a reçu d'un seul donateur 25,000 francs pour une Mission dans le Transvaal. Un Anglais, M. Arthington, dont le nom nous est connu, préoccupé d'assurer les progrès de la Mission dans l'Afrique centrale, a offert à diverses Sociétés des subventions variant de 25,000 à 75,000 fr., à la seule condition d'envoyer des missionnaires sur des points déterminés par lui. Le total de ces dons conditionnels s'élève à la somme d'au moins 400,000 francs. Un Ecossais vient de mourir à Bombay, en léguant à la Société américaine 100,000 francs, et aux Missions de l'Eglise libre d'Ecosse 500,000 francs.

Mais il faut quitter l'ancien monde pour rencontrer les dons les plus riches. La Société des Missions américaines, qui se plaignait dans chacun de ses bulletins d'être entravée par ses dettes, a appris tout à coup qu'une de ses amies, nommée Asa Otis, âgée de quatre-vingt-dix ans, venait de mourir en lui laissant près de 5 millions de francs, qu'elle s'est aussitôt décidée à consacrer, en grande partie, à la fondation d'une Mission nouvelle dans l'Afrique centrale. Terminons cette revue par l'Australie, où l'évêque Tyrrel, de Newcastle, a donné pour les écoles et les séminaires de son diocèse la somme de 6,250,000 francs.

Puissent ces divers exemples d'une libéralité vraiment royale produire dans notre France protestante, à laquelle la fortune ne manque pas, une sainte contagion!

L'INCRÉDULITÉ DANS L'INDE. — L'incrédulité fait de grands efforts pour se rendre maîtresse de la jeune génération cultivée de l'Indoustan. L'*Age de Raison*, de Paine, est publié à Calcutta, où il se vend à bas prix; les jeunes gens le lisent beaucoup et y trouvent des arguments contre le christianisme. Le *Madras Times* affirme qu'il y a à Madras une agence destinée à distribuer des traités et des publications antichrétiennes à bon marché.

L'ECOLE DE LIBÉRIA POUR LES FILS DE CHEFS AFRICAINS. — M. Edward S. Morris, de Philadelphie, s'exprime ainsi dans une lettre datée du 27 décembre : « Deux instituteurs pour l'école que j'ai fondée pour les fils de chefs africains ont dû arriver à Libéria la semaine dernière ; si tout va bien, la cloche de l'école sonnera pour la première fois le jour du nouvel an, et, je l'espère, ne cessera pas de sonner tant que je vivrai. » Tout le monde entendra parler avec intérêt de cette première réalisation du plan si important de M. Morris, pour donner une éducation chrétienne à quelques-uns des futurs dominateurs du continent mystérieux.

LA MISSION BAPTISTE DU CONGO. — A la suite des généreux dons de M. Robert Arthington, la ville de Leeds s'est décidée à s'intéresser spécialement à la mission du Congo, et s'est engagée à fournir une somme qui pourra s'élever jusqu'à 500 livres (12,500 fr.), et qui sera employée avec le don de 1,000 livres de M. Arthington à l'achat d'un bateau à vapeur destiné à naviguer sur le Congo.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

8528. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

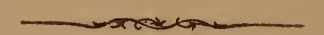
LEGS DE MADEMOISELLE GRELLET A LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

Notre Société vient de recevoir un don qui nous touche d'autant plus qu'il nous vient de Suisse et qu'il montre une fois de plus quelles profondes racines notre œuvre a jetées dans le cœur des chrétiens de ce pays. Mademoiselle Julie-Caroline Grellet, décédée à Cortaillod en mars 1880, a légué à la Société des Missions de Paris la somme de 27,000 francs. Sur cette somme, l'Etat de Neuchâtel a prélevé la taxe réglementaire de 10 0/0, ce qui l'a réduite à 24,300 francs.

Nous avons demandé des renseignements sur l'amie dévouée qui nous laisse, après sa mort, un si magnifique témoignage de son attachement à notre œuvre. Voici ce que nous dit à son sujet M. le pasteur Gallot, son parent : « Née en 1796, morte en 1880, Mademoiselle Grellet était fille de M. Abram Grellet, qui fut près de cinquante ans pasteur à Cortaillod, et c'est dans cette localité que Mademoiselle Grellet a passé presque continuellement sa paisible existence, en n'ayant guère d'autre préoccupation que celle que lui suggérait une conscience droite en quête de la vérité... Ses

sentiments religieux avaient quelque chose de profondément intime. Pendant les dernières années, elle prit en particulier un vif intérêt pour l'œuvre des missions : aussi n'est-il pas étonnant que, jouissant d'une assez belle fortune, elle se soit sentie pressée de favoriser par ses dons l'avancement du règne de Dieu au milieu des païens. Mais comme Mademoiselle Grellet, dans ce bien qu'elle faisait, aimait à garder l'anonyme, il est difficile de savoir jusqu'où allait sa bienfaisance. Pour ce qui la concernait, elle vivait sans se permettre le moindre luxe, se faisant un devoir de la plus grande simplicité. »

Outre le don laissé à notre Société, un des plus importants que nous ayons jamais reçus, Mademoiselle Grellet en a fait d'autres à la Société de Bâle, aux Frères Moraves, à la Crischona et à la Société des amis d'Israël. Le total de ces legs atteint la somme de 110,000 francs, réduits à 99,000 par le fisc.



VENTE ANNUELLE DU COMITÉ DE DAMES EN FAVEUR DES MISSIONS

Les amis des Missions seront heureux d'apprendre que la vente du Comité auxiliaire de Dames a produit la somme de 18,350 francs 90 c. Ce Comité s'empresse de remercier chaleureusement toutes les personnes qui l'ont aidé de leurs dons et de leur activité.



MISSION DU LESSOUTO

NOUVELLES DE LA GUERRE

Paris, le 21 mars 1881.

Aurons-nous pendant longtemps encore à tenir cette lugubre rubrique ouverte dans notre journal? Lorsque nous publiâmes le bulletin de mars, nous avions quelque espoir que l'intervention du nouveau gouverneur du Cap, sir H. Robinson, nous permettrait, ce mois-ci, d'annoncer l'heureuse nouvelle du rétablissement de la paix. C'était une illusion ; non seulement les négociations ont été rompues, mais les hostilités ont déjà recommencé.

Les chefs, vivement émus de voir qu'au moment où ils venaient d'adresser à la reine d'Angleterre une humble pétition pour lui demander la paix, le gouvernement du Cap les sommait de *se rendre sans conditions,* ont naturellement voulu savoir quel traitement on leur réservait. C'était, pensions-nous, le moment où le rôle pacificateur de sir H. Robinson allait commencer, et où il s'attacherait à obtenir des ministres du Cap des concessions équitables. Au lieu de cela, il s'est contenté de transmettre la question des chefs à ces ministres et leur a laissé le soin de tout régler eux-mêmes. Ils ont répondu par l'ultimatum suivant :

1° Soumission à la loi et au gouvernement de la Colonie ;

2° Désarmement complet et immédiat ;

3° Amnistie aux insurgés, à l'exception des trois principaux chefs: Lérotholi, Massoupa et Joële Molapo, qui allaient être traduits en jugement, la vie seule leur étant garantie ;

4° Indemnité de guerre à fixer ultérieurement par le Parlement du Cap ;

5° Respect du territoire des Bassoutos, sauf des lots de terrain pour agrandir les stations des magistrats coloniaux;

6° Soin de décider à qui appartiendra le pays de Morosi laissé au Parlement.

Cet ultimatum devait être accepté ou rejeté dans les vingt-quatre heures. En cas de rejet, l'armistice prenait immédiatement fin et le gouvernement du Cap se considérait comme dégagé de ses offres.

Ces conditions, que l'on eût à peine comprises si elles eussent été imposées à des vaincus, et que rien ne justifiait, ont provoqué généralement en Angleterre autant de surprise que de réprobation. Le ministre des Colonies s'est fait l'écho de ces sentiments dans une dépêche qu'il a adressée à sir H. Robinson et que M. Grant Duff, sous-secrétaire d'Etat, a communiquée à la Chambre des communes. La voici : « Le « gouvernement de Sa Majesté a appris avec grand regret, « par vos télégrammes du 23, que vos efforts pour régler « les affaires du Lessouto ont pris fin, et que vos ministres « ont imposé à Lérotholi, d'une manière péremptoire, la « dure condition de se soumettre dans les vingt-quatre « heures, sous peine de voir les hostilités recommencer. »

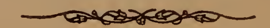
On pouvait espérer que le gouvernement anglais ne s'en tiendrait pas à ce blâme, et c'est cependant ce qui a eu lieu. Il n'a pas autorisé le représentant de la Reine à aller au delà des simples conseils que le cabinet Sprigg accepte ou n'accepte pas, comme bon lui semble. L'Angleterre n'entend pas cependant que son autorité sur la Colonie du Cap ait en rien diminué ; elle ne peut pas non plus y consentir en ce qui concerne les Bassoutos qui, lorsqu'ils se placèrent sous la souveraineté de la Reine, traitèrent directement avec elle et ne lui ont jamais donné, depuis lors, le moindre sujet de se plaindre d'eux.

En attendant, le mal est fait, une précieuse occasion de pacifier le pays des Bassoutos a été perdue et les hostilités ont recommencé.

Le colonel Carrington s'est remis de suite en campagne avec des canons de gros calibre, mais il a trouvé devant lui les Bassoutos en si grand nombre et si résolus de s'opposer à ses progrès qu'il a dû reculer. Le premier essai des nouveaux obus n'a pas produit une grande impression sur les indigènes. Ils se garent de ces projectiles avec une prestesse étonnante et vident à loisir ceux qui n'ont pas éclaté. La tribu a décidé, ce qui ne s'était jamais vu en temps de guerre, de recourir à ce qu'on appelle dans le pays une *Séthabathaba,* espèce de contributions libres pour un objet d'intérêt public. Celles-ci ont pour but de procurer du bétail et des vivres aux combattants pour qu'ils puissent rester dans les camps et n'être plus obligés de se disperser après chaque bataille, afin de pourvoir à leur subsistance. On assure que de nombreux bestiaux ont été immédiatement souscrits.

Ajoutons à cela, avec reconnaissance, que des pluies torrentielles, comme on n'en avait pas vu depuis longtemps au Lessouto, ont fait succéder presque immédiatement à l'armistice ce qu'on peut bien appeler une *trêve du bon Dieu.* Tous les cours d'eau sont devenus de vrais torrents, toutes les routes des fondrières ; jusqu'aux dernières nouvelles, l'armée coloniale se trouvait dans l'impossibilité de faire un pas en avant. Les Bassoutos ne manquent point d'abris dans les milliers de villages qui n'ont point encore été envahis et dans les cavernes et grottes de toutes dimensions qui abondent dans leur pays. Ils ont profité de cette trêve providentielle pour mettre en lieux sûrs leur froment qu'ils avaient déjà coupé et battu. Et puis, chaque semaine les rapproche de l'heure impatiemment attendue où les maïs et les sorghos, leur nourriture favorite, seront mûrs. Enfin, terminons en disant, avec espérance et prière, que le Parlement colonial doit se rassembler dans quatre jours (le 25 de ce mois de mars), et qu'il y a plus d'une raison de penser qu'il imposera à de nouveaux ministres une politique plus favorable aux

Bassoutos. La dette de la Colonie se monte déjà à des millions qui s'accroissent avec une rapidité effrayante, pour dépenses de guerre pour lesquelles l'Angleterre ne fournira pas un sou. Les recrues, malgré l'appât de 6 schellings par jour pour simple solde, sans nourriture et dépenses de transport, deviennent de plus en plus rares. Après l'expiration des semaines de campagne stipulées d'avance, ces soldats improvisés insistent pour qu'on les renvoie chez eux et s'en vont si l'on n'écoute pas leurs réclamations. On le voit, tout n'est pas couleur de rose pour la Colonie ; les consciences y parlent aussi. Il ne manque pas d'hommes intelligents, appartenant à toutes les classes, qui rougissent des injustices dont on les a rendus solidaires et du mal qu'on fait en leur nom à la cause du christianisme et de la civilisation.



L'AMBULANCE DE MORIJA

Lettre de Madame Eugène Casalis.

Morija, 17 janvier 1881.

Nous ne savons plus de quel côté nous tourner pour faire face à tous nos devoirs. Du matin au soir, nous sommes assaillis par des gens qui demandent soit de la nourriture, soit de la médecine, des pêches, des morceaux d'étoffe pour raccommoder leurs vêtements, du fil, et que sais-je encore ! Maintenant qu'il n'existe plus de boutiques dans le pays, chacun court au « Moruti » (missionnaire) pour ce dont il a besoin, comme si ledit « Moruti » avait en sa possession des magasins inépuisables. Et les blessés ! ah ! nos pauvres blessés ! voilà la partie navrante et aussi l'œuvre de charité par excellence ! Ces malheureux nous arrivent dénués de tout et viennent à nous pour avoir quelque nourriture, du com-

bustible pour la faire cuire, pour tout enfin! Heureusement que nous avons encore plusieurs sacs de farine de maïs, dont nous avions fait provision pour les écoles, et c'est ce qui nous sauve, car je ne sais pas comment nous nous en tirerions sans cela.

Je voudrais pouvoir vous décrire la journée de vendredi dernier, la plus néfaste dont je me souvienne depuis le commencement des hostilités. Le matin, par une pluie fine, les Coloniaux sortirent de leur camp et attaquèrent les Bassoutos; on se battit avec acharnement pendant quelques heures, ce fut un véritable carnage, il y eut beaucoup de morts et des blessés de part et d'autre. L'après-midi, voici apparaître une longue file de blessés. Les infortunés nous arrivaient au milieu d'une pluie battante, grelottants, à moitié morts de faim, de froid, de souffrance. Quel spectacle! C'était navrant. Les élèves de Valdézia et du Zambèze, qui nous sont restés, leur cédèrent le grand dortoir.

Henry Dyke et mon mari passèrent plusieurs heures à extraire des balles, à panser des blessures, à faire avec leurs aides toutes sortes d'arrangements pour rendre leurs patients un tant soit peu confortables, tandis que Madame Henry Dyke leur donnait du thé chaud et du biscuit, et que je distribuais de la farine, du sel, du combustible, aux parents ou amis de ceux qui étaient trop faibles pour qu'on pût les transporter plus loin. Mon mari eut à faire des pansements et à donner des médicaments à plus de vingt nouveaux blessés. Il y aurait eu deux amputations à faire, mais les Bassoutos ont une répugnance invincible pour ces opérations, et l'on perd son temps à argumenter avec eux. Nous avions un pauvre jeune homme qui avait le bras en marmelade; mon mari lui a tout de suite parlé d'enlever le membre brisé; il avait consenti ainsi que son frère aîné, mais le père et la mère, étant arrivés, ont prononcé « un veto » formel, pourquoi? « Chè pélo lia tsaba » (Non, nos cœurs ont trop peur!) et il n'y eut pas moyen d'obtenir rien de plus. Et les voilà

qui hissent ce pauvre garçon sur son cheval, malgré son bras qui pend et ses horribles souffrances. Oh! la guerre, la guerre! que c'est une terrible chose et quelles conséquences elle entraîne!

24 *janvier.* — Il n'est pas neuf heures du matin et déjà on entend ce terrible bruit des canons et des fusils; que se passe-t-il de l'autre côté de Mathébé? Nous le saurons probablement ce soir par des malheureux qui viendront demander asile dans notre ambulance. — Voici le troisième jour de beau temps que nous avons; nos gens en profitent pour couper et rentrer leur froment. Jobonyana a nettoyé notre aire, y a transporté hier son blé et aujourd'hui les chevaux le foulent; comme les nuages ont l'air de monter de nouveau, c'est une presse, un mouvement incroyable. Grâce à la lenteur avec laquelle Messieurs les Anglais procèdent, ceux de nos gens qui ont du froment ne souffriront pas trop de la faim pour le présent. Le sorgho aura-t-il aussi le temps de mûrir et sera-t-il épargné? Dieu le veuille, sans quoi, oh! la famine, la famine! Pour nos Bassoutos, le sorgho est la nourriture par excellence. Quand ils font avec le froment des espèces de gâteaux mous, comme ils font pour le sorgho, cette pâte ne leur va pas du tout. Heureusement, nos pêches sont mûres et je puis en faire de grandes distributions. C'est fabuleux ce que j'en donne dans une seule journée.

Marie Casalis.



MISSION DU SÉNÉGAL

RAPPORT ANNUEL DE M. TAYLOR

Après une attente qui nous a semblé longue, nous avons enfin reçu de copieuses nouvelles de Saint-Louis. On lira avec intérêt le rapport de M. Taylor et le récit si émouvant du voyage de M. Golaz. Les souffrances que nos amis ont éprouvées pendant la traversée de Dakar à Saint-Louis leur ont fait d'autant mieux apprécier le chaud accueil que leur ont fait la petite communauté de Saint-Louis et son dévoué pasteur, notre cher M. Taylor. Celui-ci a été si heureux de l'arrivée de son nouveau collègue, nous écrit Salimata, qu'il en a eu la fièvre pendant toute une nuit. Il semble que Dieu ait fait tomber sur cette réunion un brillant rayon de confiance et d'espoir. Supplions-le de continuer, dans sa fidélité, à bénir nos missionnaires, et cette œuvre du Sénégal, dont il nous faut attendre d'autant plus qu'elle nous a plus coûté.

Saint-Louis (Sénégal), le 22 février 1881.

Cher directeur,

En venant vous présenter mon rapport annuel, permettez-moi d'abord de vous annoncer l'heureuse arrivée de M. et Madame Golaz parmi nous, dimanche soir, le 5 du courant, après neuf jours de traversée de Bordeaux à Dakar, un jour de Dakar à Saint-Louis, et, la barre étant mauvaise, huit jours devant Saint-Louis dans la souffrance et le jeûne. Je ne saurais vous dire combien je suis soulagé d'avoir enfin un collègue de l'étoffe de M. Golaz. Voilà donc le petit troupeau de la mission protestante de Saint-Louis consolé et reconforté ! Plaise à Dieu de bénir notre cher ami et de lui accorder ainsi qu'à sa chère compagne la santé, les forces et les dons

nécessaires pour travailler avec succès à l'avancement de son règne au Sénégal.

L'année qui vient de s'écouler a été pour nous une année d'épreuves, mais aussi de bénédictions. Nous avons été inquiets, mais non désespérés; abattus, mais non perdus; et par la grâce de Dieu un affermissement moral et spirituel de l'œuvre s'est fortement accusé comme résultat des crises plus ou moins douloureuses qu'il a plu à Dieu, dans sa souveraine sagesse, de nous faire traverser, et des difficultés que les hommes ont bien voulu nous susciter.

Pendant l'année, nous avons eu cinq mariages, quatre baptêmes d'adultes et trois d'enfants. Dimanche, le 20 courant, M. Golaz a eu le doux privilège de recevoir dans l'Eglise quatre convertis : deux hommes et deux femmes.

Les membres de l'Eglise comprennent de plus en plus leurs devoirs. Ils ont su refuser d'assister à des mariages musulmans, quoique invités, et protester avec énergie contre toutes les calomnies que des gens mal disposés ont cherché à répandre contre leurs missionnaires. Notre collecte de tous les dimanches pour les pauvres et les aveugles nous a laissé jusqu'ici une balance considérable dans la caisse; le culte domestique est régulièrement tenu chez tous; et les réunions des membres de l'Eglise ont été bien suivies.

Nous n'avons eu qu'une seule chute, celle d'une jeune fille de dix-neuf ans, qui a succombé aux séductions de l'ennemi de son âme.

Nous ne nions pas que nos amis n'aient toujours encore de grands progrès à faire; mais ce qui est incontestable, c'est qu'ils ont montré ce qu'on appelle en anglais « *earnestness of purpose,* » marchant résolument de force en force dans la voie du Seigneur.

Il y a en tout vingt-quatre membres communiants, dont dix-sept libérés de la mission.

Notre campagne d'évangélisation nous a révélé cette année des choses à la fois tristes et curieuses. Parmi la partie ca-

tholique et instruite de la population blanche, nous avons découvert une hostilité bien prononcée contre la religion chrétienne. Darwin, Auguste Comte, Strauss, Renan, Bouddha et Confucius sont en grande vogue ; ils m'ont été cités d'une manière parfois si superficielle que, tout en m'attristant, elle m'a surtout fait hausser les épaules ou même rire sous cape. Sans avoir lu sérieusement ni la sainte Bible, ni un seul livre d'apologétique chrétienne, nos braves amis sont armés jusqu'aux dents de phrases glanées par-ci par-là, d'objections dites savantes et de données scientifiques mal comprises, qu'ils vous lancent avec fierté quand vous leur parlez du salut de leurs âmes. « Le mal n'existe pas, ce qu'on appelle mal, c'est le moins bien ; Jésus-Christ n'était qu'un grand génie comme Socrate, Mahomet et Confucius ; le système de Darwin a bouleversé de fond en comble les données de la science chrétienne ; Descartes, par son enseignement du principe de l'induction a fait plus de bien à l'humanité que Jésus-Christ et ses soi-disant ministres ; Strauss et Renan sont des hommes loyaux et des plus savants du monde, mais ils ne croient nullement aux mystères et au surnaturel de la foi chrétienne ; disciples décidés d'Auguste Comte, il faut tout nous prouver mathématiquement, rien n'est digne de foi que ce qui est positif ! »

Par contre, parmi la partie musulmane de la population, il y a une crédulité qui va jusqu'à la superstition la plus avilissante. « C'est un blasphème que de raisonner, d'examiner et de choisir ; la religion musulmane est la religion des noirs, et la religion chrétienne celle des blancs ; on ne doit pas quitter la religion de ses pères ; un chrétien est un homme qui a vendu le ciel pour la terre, qui est plus éclairé et fait bien ses affaires ici-bas, tandis que le musulman est un homme qui vit dans la misère et la pauvreté pour gagner de l'autre côté de la tombe le bonheur du ciel ! »

Que Dieu ait pitié des uns et des autres et leur fasse voir,

pendant qu'il en est temps, les choses qui regardent leur paix !

D'accord avec M. Golaz, je viens demander au Comité l'autorisation de convertir en une chapelle la partie de la maison de la Société actuellement affectée à l'école des filles. Le lieu qui sert maintenant au culte est devenu trop petit. Il contient à peine les membres de l'Eglise avec les catéchumènes, de sorte que, logés comme nous le sommes, il nous est absolument impossible d'étendre l'œuvre ou d'inviter les étrangers au culte.

Votre bien affectionné,

TAYLOR.



VOYAGE ET ARRIVÉE A SAINT-LOUIS DE M. ET MADAME GOLAZ

Saint-Louis, le 18 février 1881.

Bien cher monsieur Boegner,

Vous savez déjà comment nous avons fait le voyage de Bordeaux à Lisbonne. Je crois du moins vous avoir écrit que nous avons eu bien mauvais temps le long des côtes d'Espagne. C'était quelque chose d'assez triste que l'aspect de ce navire qui nous paraissait si majestueux et qui était ballotté comme une coquille de noix par les vagues qui balayaient le pont à chaque instant. Sur une centaine de passagers, on n'en voyait que cinq ou six sur le pont, les autres restaient sur leur lit en proie à toutes les angoisses du mal de mer. Ma pauvre femme était certainement parmi les plus malades.

Arriver bien vite dans le Tage était le vœu unanime ; on pensait que ce serait le terme de toutes les souffrances. Le samedi soir, au coucher du soleil, certains indices annon-

çaient que nous n'en étions plus très loin. C'était au moins quelques heures de repos pour les pauvres malades.

Le dimanche matin, à l'aube, je saute à bas de ma couchette pour voir où nous en sommes. L'embouchure du Tage était en vue. Le ciel, très couvert les jours précédents, n'avait plus un seul nuage. Bientôt nous sommes dans le fleuve. Tout concourt à ramener la joie dans les cœurs; plus de roulis, plus de tangage, partant plus de mal de mer; le soleil se lève magnifique, et, sur les deux rives, une vue splendide. Je ne fais qu'un saut à la porte de la cabine de ma femme pour lui annoncer cette heureuse nouvelle; elle me rejoint bien vite. A notre gauche, nous avons une chaîne de montagnes qui ressemblent tellement à certaines parties de nos basses Alpes que c'est à s'y méprendre. L'émotion me saisit à ce rapprochement avec la patrie, mais je prends l'air le plus indifférent devant ma femme qui l'a fait avant moi et qui essuie une larme.

Dans le lointain, et environnée de la brume du matin, nous apercevons une éminence, et au pied de celle-ci quelque chose d'indistinct qui a l'air de vouloir nous barrer le chemin. On me dit que c'est la colline qui nous cache Lisbonne et une forteresse qui garde l'entrée de la rade. Sur les deux rives, nous avons un spectacle splendide, un mélange de je ne sais quoi de riant et de pittoresque, de rochers à pic et de riches campagnes. Pour nous, qui avons laissé la neige et la glace à Paris, c'est une belle journée de printemps au milieu de l'hiver.

Nous entrons dans la rade qui est, dit-on, une des plus belles du monde. A notre gauche, nous avons Lisbonne qui s'élève en amphithéâtre sur la colline que nous admirions. La ville avec ses monuments, la forêt de mâts qui couvre sa rade, les coteaux qui l'entourent et où l'on voit de riches plantations et de jolies maisons de campagne, tout cela offre un aspect magnifique. Nous sommes bientôt entourés par un grand nombre d'embarcations de toutes grandeurs

et de toutes couleurs ; ce sont des marchands d'oranges, de pommes ou de fauteuils en osier ; ou bien des canotiers qui viennent nous offrir leurs services pour nous transporter à terre et nous ramener à bord. Un passager, qui a déjà fait le voyage plusieurs fois, me raconte que parfois ces braves gens vous conduisent bien à terre, mais que lorsqu'il faut revenir ils jugent bon de changer les conditions, et ils vous font des prix exorbitants que vous êtes obligés de subir, sous peine de laisser le paquebot partir sans vous. Je veux bien croire que ces cas se produisent rarement ; mais, outre que ces bateliers demandent fort cher, j'ai préféré ne pas tenter l'aventure. Nous avons eu lieu de nous en féliciter. Nous avions besoin de repos, et ce dimanche a été pour nous un vrai bienfait. Nous nous sommes retirés sur la dunette et là nous avons pu nous recueillir un moment devant Dieu.

Vers le soir, nous reprenions la pleine mer. Les officiers avaient consolé les malades en leur disant qu'à partir de Lisbonne la mer était presque toujours belle. Hélas ! la nuit même, elle était plus grosse que jamais. Il fallait se caler tant bien que mal dans sa couchette pour ne pas être jeté à bas ; et ce temps nous a tenu rigueur jusqu'aux Canaries.

Il est vrai qu'à partir de Lisbonne nous avons eu un privilège inappréciable en pareil cas : celui d'avoir enfin une cabine à nous deux, grâce à l'amabilité du capitaine M. Moreau et du commissaire. En même temps, on nous faisait quitter notre table, où nous avions une fort peu agréable société, pour aller prendre place à celle du capitaine. Et tout cela, sans que nous ayons formulé la moindre plainte, ni manifesté en quelque manière notre mécontentement. Après les Canaries, lorsque la mer fut plus belle, que les groupes commencèrent à se former sur le pont, le capitaine venait souvent prendre place à côté de nous pour causer.

Autant la première partie de la traversée avait été pénible et désagréable à tous égards, autant la seconde fut le contraire. Ma femme souffrait toujours du mal de mer, mais

c'était très supportable. La température était délicieuse ; jamais je n'ai éprouvé au même point la sensation de l'équilibre parfait entre le froid et le chaud. Nous apercevions des bandes de marsouins qui venaient jouer auprès du navire comme pour donner une représentation. Ils avaient l'air de jouer à qui passerait le premier devant la proue. Plus loin, c'est un souffleur qui jette une colonne d'eau. Un soir, pendant que je causais avec un officier sur le pont, nous voyons une masse noire qui émerge tout près du navire : c'était un cachalot. D'autres personnes ont vu des poissons volants, moi je n'en ai pu apercevoir aucun. La mer était phosphorescente tous les soirs, mais assez peu ; j'ai vu ce phénomène beaucoup plus frappant sur la Manche. Je crois que ce n'est pas encore la saison.

Le vendredi soir, à onze heures, nous arrivons à Dakar. Il est trop tard pour entrer dans la rade ; nous mouillons en vue. Le lendemain matin, vous pouvez imaginer avec quel empressement je suis monté sur le pont pour saluer le sol africain. Je m'étais fait une idée assez juste de cette partie du Sénégal. Ce n'est certes pas riant Dakar, ni Gorée, mais c'est moins désolé qu'on ne veut bien le dire. Nous sommes dans la rade; voici une foule de petits nègres montés sur des pirogues, telles qu'on se les représente quand on parle des embarcations des naturels ; c'est-à-dire simplement un tronc d'arbre assez mal creusé. Ils viennent offrir en spectacle aux Européens qui ne font que passer, des spécimens certainement peu intéressants de leur race. Pour une minime pièce de monnaie, ces malheureux plongent dans la mer sans se soucier le moins du monde des requins qui foisonnent dans ces eaux. Au contact d'Européens qui ne leur témoignent que du mépris, ils sont devenus arrogants et grossiers, bien différents en cela de leurs compatriotes qui, d'après ce que j'ai pu voir depuis trois semaines que je les observe de très près, sont bons, aimables, dévoués à leur manière. Et dire

que c'est en passant à Dakar que Darwin a conçu la première idée de sa théorie sur l'anthropologie !

Tout étant en règle, j'allais descendre dans la barque qui devait nous conduire à bord du *Laprade* (l'aviso qui devait nous transporter en quatorze heures à Saint-Louis), lorsque deux messieurs s'approchent de moi et me demandent si je suis peut-être le nouveau pasteur protestant de Saint-Louis. C'était M. Salvador, président du tribunal, et un médecin de l'armée qui avaient eu la délicate attention de venir me recevoir à bord du paquebot. Mais le temps presse ; on m'a prévenu que c'est à moi qu'il incombe de retirer mes caisses des bureaux des messageries et de les faire amener et embarquer à bord du *Laprade*. Ce n'est pas une petite affaire dans un pays comme celui-ci. Nous coupons court à une conversation de dix minutes, mais trop longue au gré de notre batelier.

Au moment où nous approchons de la jetée, nous voyons accourir un tout petit négrillon, presque nu, qui nous souhaite la bienvenue en nous criant : « Bonzour, Mosu ! bonzour, zolie dame ! » avec gentillesse et en montrant ses jolies dents blanches. Le salut de cet enfant au moment où nous allions mettre le pied sur la terre d'Afrique m'a vivement ému.

Notre premier soin fut de charger nos bagages à bord du *Laprade* et de demander l'heure du départ. Le capitaine, un jeune homme, nous répond : « Je n'en sais rien ! peut-être ce soir, peut-être demain, peut-être lundi ! » Ensuite il nous fait dire que, si nous voulions manger, il fallait nous procurer des vivres, et que le capitaine ne se chargeait pas de nourrir les passagers.

Il était dix heures, nous avions des appétits voraces. Nous laissons tous nos effets sur le pont et nous allons chez un marchand de Dakar, qui, à côté de sa boutique, tient ce qu'il décore du nom d'Hôtel du Commerce. On nous promet un déjeuner pour deux personnes dans un quart

d'heure. En attendant, je vais au bureau de poste payer nos places; en revenant, je fais divers achats dans la boutique de notre homme. J'avais attendu longtemps à la porte, en sorte que ce n'est qu'une heure après que nous venons déjeuner. On nous fait asseoir à une table si sale qu'il fallait être mourant de faim pour consentir à s'y mettre. Pas de couvert; on prend au moins vingt minutes pour le poser, pièce à pièce. Enfin cela va commencer. On apporte des radis, puis du pain, puis du vin, et on nous plante là. Ah! j'allais oublier un *reste* d'omelette, la valeur d'une cuillerée, laissée par d'autres convives à une plus grande table; vient une pause qui semblait interminable. Jusque-là je ris, je dis à ma femme que l'on nous réserve sans doute une surprise agréable. Enfin on vient... nous dire qu'il n'y a plus de viande pour nous! C'était un peu raide; mais certaines observations m'avaient déjà fait comprendre qu'il faut beaucoup de patience dans ce monde-là, et je crois plus avec les blancs qui sont depuis longtemps ici qu'avec les noirs. Il fallait manger cependant; je passe dans la boutique et j'achète quatre petits pains, une petite boîte de conserves et une bouteille de vin: 10 francs!

Allons, cela va de mieux en mieux!

Nous allons à bord du navire pour déjeuner enfin. La boîte de conserves est pourrie, impossible d'y toucher. Nous prenons courage en nous disant que le lendemain nous ferons un copieux déjeuner à Saint-Louis. Le soir, nous allons nous coucher un peu tôt pour faire taire les tiraillements d'estomac qui nous tourmentent. Se coucher! Mais où? On donne une cabine à ma femme comme une grande faveur. Je finis par avoir un coin bien sale, bien dégoûtant, mais où j'étais à l'abri de l'humidité de la nuit et du froid. C'est là que je sommeille en attendant ce dimanche tant désiré où nous devons arriver à Saint-Louis. Nous serons le matin à sept heures devant la barre, dit-on; mais, grâce à l'habileté de notre capitaine, nous arrivons à onze heures, quatre heures après

la marée. Il faut attendre jusqu'au lundi. Le lundi matin, les pilotes font signe à notre bâtiment d'approcher, qu'ils le feront passer ; mais le capitaine était au lit, et le second ne pouvait rien faire sans un ordre exprès. Les pilotes viennent une seconde fois. Rien! Le moment est passé ; nous voilà cloués jusqu'au mardi. Lorsque le capitaine sort de sa cabine, il se promène sur le pont en ricanant. Ma femme, affaiblie par le mal de mer, n'était pas sortie de son lit depuis le samedi soir. Elle avait une terrible fièvre et demandait si je ne pourrais pas lui procurer quelque chose de chaud. Bien qu'il m'en coûtât terriblement de demander quoi que ce fût au capitaine, je vais à lui et le prie de me faire donner un peu de bouillon pour ma femme malade. Il me répond : « Que voulez-vous que j'y fasse, moi ? je n'ai pas de bouillon ! je vous ai fait prévenir par mon second de prendre des vivres. » Il me serait difficile de vous dire ce que j'ai éprouvé pendant une minute ou deux ; un nuage m'a passé devant les yeux, j'ai eu le vertige.

Vers le soir, j'ai engagé ma femme à se lever pour changer d'air. Elle a pu tant bien que mal se traîner jusqu'à l'arrière-pont. C'est là que nous avons partagé un biscuit qu'un noir m'avait donné pendant la journée. Pendant que nous le mangions, un autre noir vint apporter à ma femme sa ration de bouillon.

Le mardi, barre mauvaise ! Aucun espoir ni d'un côté ni de l'autre ! Nous passons la journée dans un état de prostration indicible. Il semble impossible que le supplice se prolonge. Ce qu'il y avait peut-être de plus pénible encore que la faim, c'était la souffrance morale : se sentir impuissant et à la merci d'un homme sans pitié. On vient lui dire que l'un des laptots (matelots nègres) est gravement malade, qu'il faut de la médecine ; le capitaine répond : « Donnez-lui des coups de pied, ça le guérira ! » Le lendemain matin, je revenais de la cuisine où j'étais allé faire un peu de thé pour tromper l'estomac ; en passant, je vois étendu près de la cheminée notre

pauvre laptot qui avait l'air de ne pas avoir pour deux heures de vie et qui buvait une eau infecte. Après avoir donné un peu de thé à ma femme, j'apporte le reste à ce malheureux qui l'avale avec avidité. Le capitaine se promène les mains derrière le dos; il ricanait; mais on m'a dit plus tard qu'un groupe de noirs regardaient à distance d'un air ému. Depuis ce moment, il n'en est pas un parmi eux qui ne se fût jeté au feu cent fois pour moi. Ils regardaient d'un air étrange ce blanc singulier qui avait compassion de l'un d'eux.

Nous étions au mercredi, et depuis cinq jours en proie à toutes les angoisses de la faim. Vers midi, je descends dans la cabine de ma femme ; je lui trouve une étrange pâleur, les yeux fixes, une grosse fièvre. Elle ne pouvait presque plus parler. Je remonte sur le pont, résolu à tout tenter ; je me sentais la force de soulever une montagne. La mer est très grosse, qu'importe? Je rencontre le capitaine, je lui demande une embarcation pour aller chercher du secours ailleurs. Il rougit en baissant les yeux et balbutia quelques mots à un homme pour faire mettre un canot à la mer.

A quelques milles de là, il y avait un trois-mâts de la maison Morel et Plon, de Bordeaux, c'est là que je me dirige. Quatre noirs ramaient; je tenais le gouvernail. L'un d'eux me dit : « Toi chercher quelque chose pour madame ? » — « Oui. » Là-dessus ces hommes se sont mis à ramer avec une ardeur dont des blancs n'auraient jamais été capables. Arrivés à bord du navire, je n'étais pas très rassuré sur la manière dont je serais reçu. Mais mon doute n'a pas été de longue durée ; quand le capitaine a su qui j'étais, il m'aurait tout donné. Je reviens au *Laprade* chargé de vivres. Les passagers m'attendaient avec une grande anxiété, n'osant croire à notre bonheur. Le soir, il y avait fête à bord. Nous avions du potage, de la viande, du biscuit et du vin. C'était la vie après la mort.

Le samedi soir, nos provisions étaient épuisées, mais le dimanche matin le navire a quitté la barre, où il était abso-

lument impossible de communiquer avec la terre, et il est venu mouiller devant Saint-Louis: Aussitôt une pirogue arrive, vite j'écris une lettre pour M. Taylor; mais c'est lui-même qui l'envoyait pour nous débarquer. Dans son ardent désir de nous voir, il ne réfléchissait pas combien la chose était impossible. On n'a aucun exemple que ces hommes aient laissé noyer quelqu'un, mais ils ne répondent jamais qu'on ne chavirera pas trois fois avant d'être à terre. Lorsque cela arrive, ils relèvent l'embarcation et vous rejettent dedans comme un petit chat dans un panier. A la rigueur, un homme peut supporter cette gymnastique, mais une femme, c'est une autre question. Ils reviennent bientôt avec des provisions en abondance. Un négociant, dont le père était à bord, nous en envoie aussi de son côté. Nous avons de quoi bien manger pendant huit jours au moins. Le soleil se couchait, lorsqu'on lève l'ancre pour aller de nouveau mouiller devant la barre; en arrivant, nous trouvons barre belle, nous passons. Cinq minutes après, c'eût été trop tard.

Enfin nous sommes dans le fleuve! Une heure après, nous étions à Saint-Louis. Il est trop tard pour accoster. Nous mouillons au milieu du fleuve. L'ancre était à peine jetée qu'un canot approche : c'était Mademba et deux élèves de l'école qui venaient me chercher. M. Taylor n'en savait rien et venait de son côté avec un autre canot. Sur le quai, nous trouvons un attroupement d'hommes, de femmes et d'enfants. C'étaient les membres de l'Eglise et les élèves de l'école qui venaient nous recevoir. En un instant, tous nos bagages étaient enlevés et nous arrivons à notre demeure en grande procession. Nous trouvons un petit logement bien propre, bien arrangé. On sentait que partout une main affectueuse avait passé et nous avait préparé le nécessaire. Nous faisons la prière tous ensemble et nous allons nous coucher.

Dès le lendemain, commence mon œuvre. Ce sont des noirs, d'abord tous les membres de l'Eglise, les uns après

les autres, et un grand nombre de musulmans qui viennent me saluer et la plupart me dire qu'ils sont malades et qu'il faut leur donner des remèdes. C'est la bonne saison; mais elle est exceptionnellement mauvaise cette année. Nous sommes au 22 février, et Saint-Louis est encore en quarantaine. Au moment où l'on croit que tout est fini, il se présente de nouveaux cas de fièvre jaune.

J'interromps ma lettre aujourd'hui; avec votre permission et si vous avez la patience de lire mes longues épîtres, je continuerai par le prochain courrier. Il me semble que je pourrais vous écrire un volume, au courant de la plume, sur tout ce que j'ai vu, entendu et observé depuis quinze jours. Nous avons tous les jours des conversations interminables, M. Taylor et moi. Ce brave et pauvre ami avait besoin de décharger son cœur. Le Comité ne saura jamais tout ce qu'il doit à cet homme. S'il y a une mission aujourd'hui florissante au Sénégal, c'est à lui qu'on la doit.

J'ai fait ma visite au gouverneur, qui m'a reçu avec une bien grande amabilité. Il s'est déclaré bon catholique, mais tolérant, et m'a assuré que le gouvernement colonial fera son possible pour nous favoriser.

Votre bien tendrement dévoué,

G. Golaz.



MISSION DE TAITI

M. BRUN AUX HABITANTS DE LA MAISON DES MISSIONS, A L'OCCASION DU NOUVEL AN

Mooréa, Papétoaï, 1er janvier 1881.

Cher monsieur Casalis,

Nous voici entrés dans une nouvelle année. Nous avons demandé à Dieu en famille de la bénir pour vous et pour tous les vôtres. Qu'il veuille, pendant son cours, faire avancer son règne de grâce. C'est notre vœu le plus ardent. Voici déjà onze ans que nous avons quitté notre cher Passy, où se trouvaient la Maison des Missions et la demeure paternelle de ma compagne. Que ce temps est déjà loin! Que de changements se sont produits depuis lors! Mais Dieu ne change pas. Il est toujours miséricordieux pour ses enfants. La figure de ce monde passe, mais ceux qui s'attendent à l'Eternel vivront éternellement. Sa bonté s'est étendue sur nous pendant l'année dernière, il nous a aidés dans l'accomplissement de l'œuvre qu'il nous a confiée.

Nous avons inauguré à Mooréa une semaine de prières comme celle qui est célébrée dans toute la chrétienté évangélique. Toutes les Eglises de Mooréa ont accueilli cette proposition avec bonheur. Cette consécration des premiers jours de l'année à la prière fera beaucoup de bien et amènera peut-être quelques âmes de plus au pied de la croix de Christ. Nous avons commencé ces pieux exercices ce matin à Papétoaï. On a été fort édifié et très réjoui. Tout Mooréa a aussi célébré le jour de Noël avec beaucoup d'empressement et de solennité. Pourquoi ce jour ne dirait-il rien aux Eglises océaniennes (1)?

---

(1) Les Eglises auxquelles appartenaient les missionnaires anglais de Taïti ne célèbrent pas cette fête.

(*Note des Réd.*)

A Papétoaï, nous avons perdu plusieurs personnes cette année, entre autres une sœur dont la piété simple, vivante et douce, faisait du bien à l'Eglise. Nous l'aimions beaucoup, cette chère Taéaévahine ; que de fois elle nous a édifiés par sa douceur, par sa patience dans l'épreuve, par l'espérance du ciel qui illuminait son visage ! Sa foi me rappelait celle de la Cananéenne. C'était une foi enfantine. La nôtre est, hélas ! si souvent pleine d'obscurité et de doute ! Oui, il faut que nous devenions comme de petits enfants. Le sentiment de notre misère spirituelle se place quelquefois entre nous et Dieu comme un épais nuage, mais un regard sur Christ crucifié suffit pour faire disparaître ce nuage et pour nous rendre les bienfaisants rayons du soleil de justice.

Une autre chrétienne, dont la piété était tout aussi remarquable, nous a dit adieu l'année dernière. Elle avait été la nourrice de la fille de la pieuse Madame Simpson qui a fait tant de bien à Mooréa. C'était une des rares insulaires capables de se montrer vraiment reconnaissantes. Elle est partie en paix, pleine du sentiment de l'amour de Jésus et de l'espérance de la vie éternelle.

Le dernier jour de 1880, le chef de Papétoaï a, lui aussi, quitté ce monde, et son âme a passé du temps dans l'éternité bienheureuse des rachetés de Christ. Ce chef, nommé Maïhau, assistait régulièrement au culte avec beaucoup de recueillement ; jamais il n'a essayé de susciter au pasteur indigène des difficultés dans l'accomplissement de son œuvre, comme avaient fait tous ceux qui l'avaient précédé ; il s'intéressait, au contraire, à la réussite de cette œuvre. Aux collectes faites en faveur de nos Missions, il tenait à donner le bon exemple ; il aimait à nous offrir tantôt une pièce d'or de dix francs, tantôt un écu de cinq francs. Il était fort âgé et ne pouvait rendre de grands services à l'Eglise, étant, depuis quelque temps, retenu chez lui par la maladie. Sa fin a été paisible. Le jour de son départ, je le visitai, et comme, frappé du changement de ses traits, je le regardais

en silence, il dit d'une voix éteinte à sa femme : « Je désire vivement que M. Brun prie pour moi ! » Après la prière, il me dit avec une expression de vive reconnaissance : « Adieu, mon cher pasteur. » Quelques heures plus tard, il entrait dans le séjour où Dieu essuie toutes larmes des yeux de ses enfants.

Encore un autre départ remarquable. Il a eu lieu à Tahaoa, district voisin de celui de Papétoaï. Celui que Dieu a rappelé à lui, c'est notre brave Vaïpoa, un diacre pieux, actif et intelligent. C'était vraiment le bras droit du pasteur Tamaï. Il aimait à m'offrir l'hospitalité lorsque le dimanche j'allais prêcher la Parole de Dieu dans son district. Le pasteur, souvent indisposé, s'appuyait sur lui. Il s'occupait des malades, de l'école du dimanche, prêchait souvent à la place de Tamaï. Tous l'estimaient et l'aimaient. Son décès a été pour Taharoa une grande perte. Hélas ! peu de gens ont pu entendre ses touchants adieux. Presque tout Mooréa était aux réjouissances annuelles de Papéété, lorsque ce fidèle serviteur de Christ a quitté cette terre. Nous étions, nous aussi, à Taïti, où notre présence avait été jugée nécessaire, et j'aurais tant aimé saluer cet ami avant son départ. Le pasteur de Taharoa a eu ce privilège. Les adieux de l'excellent diacre ont eu lieu dans la maison même de Tamaï et ils ont été fort édifiants.

Vous voyez, cher Monsieur Casalis, que si nous avons des sujets de tristesse, le Seigneur nous donne aussi quelques sujets d'actions de grâce. Le Saint-Esprit est au milieu des Eglises taïtiennes ; il y opère son œuvre de régénération et de sanctification. Voici encore un de ses fruits. Il y avait à Afaréaïtu un diacre et sa femme qui avaient commencé une petite plantation de coton. Ils n'avaient pas d'enfants. Ils prirent la résolution de consacrer au Seigneur les prémices de cette culture, en achetant de jolies nappes pour couvrir la table de communion et les vases sacrés servant à la sainte Cène. Simple et pieuse résolution ! Ce diacre est entré dans

la gloire du Seigneur avant d'avoir pu réaliser son désir. Mais, en quittant ce monde, il recommanda à sa chère femme de ne pas oublier ce qu'ils avaient promis à Dieu. Elle ne l'oublia pas. Le jour vint où elle put convertir son coton en argent et son argent en de belles nappes. Elle plia cela et apporta joyeusement son offrande au pasteur. Celui-ci l'accepta avec bonheur et reconnaissance, mais en disant qu'il consulterait les diacres à ce sujet. La plupart des diacres, pour des motifs peu louables, ont refusé ce don. Mais la question sera reprise et vidée prochainement à la satisfaction de cette veuve et de son pasteur.

Le conseil d'arrondissement a décidé que l'on entreprendrait d'évangéliser les îles Marquises. Le conseil supérieur a ratifié cette décision et la commission permanente va s'occuper des moyens d'exécution. Depuis lors, Mooréa n'a plus voulu donner pour une autre œuvre que celle-là, qu'elle considère comme la sienne, et la sienne n'existant pas encore, on a trouvé tout simple de ne rien donner du tout. Cela n'était certes pas de mon goût. Une collecte à Papétoaï vient de produire, pour l'œuvre de notre Société de Paris, la somme de 85 francs. C'est peu, mais cela vaut mieux que rien.

Passons, cher Monsieur Casalis, à un autre sujet, à celui par lequel j'aurais dû commencer ma lettre. Je veux parler de notre chère mission du Sud de l'Afrique. Ne croyez pas que nous l'oubliions ici. Nous lisons dans le *Journal des Missions* tout ce qui s'y rapporte avec le plus vif intérêt. Nos prières montent ferventes en sa faveur. Dieu n'abandonnera pas cette œuvre qui est son œuvre. Dieu n'abandonne un arbre que lorsqu'il est entièrement sec. Or, celui-là est plein de sève et de vigueur. Le Seigneur peut l'émonder, mais l'abandonner, non. Il veut sans doute que, par l'épreuve, cette mission porte encore plus de fruit. Ses pensées ne sont pas nos pensées, mais nous savons que les siennes sont pleines de miséricorde et de sagesse. Il veut sans doute nous

amener à espérer contre toute espérance. Qu'il protège nos chers missionnaires du Sud de l'Afrique et leurs bien-aimés troupeaux! Qu'il ait pitié du Lessouto et de son peuple!

Oh! comme nous aurions aimé avoir, comme notre cher frère Monsieur Vernier, le bonheur de vous voir, vous et Madame Casalis, et vos enfants, et la famille de M. Boegner, et vos élèves! Nous sommes si éloignés les uns des autres! Nos cœurs sont près de vous. Celui qui nous a tant aimés nous a unis d'une manière indissoluble. En Jésus nous sommes un pour l'éternité. C'est là notre consolation et notre joie.

Que Dieu vous bénisse, vous, tous les vôtres et tous nos frères qui habitent la Maison des Missions.

Votre affectionné,

P. Brun.



ADIEUX DE M. VERNIER AUX AMIS DES MISSIONS

Havre, 11 mars 1881.

Très chers amis,

Lorsque ces quelques mots vous parviendront, je serai, Dieu voulant, à voguer sur l'immense océan Pacifique, en route pour Taïti. Avant de quitter de nouveau ma chère patrie pour retourner au poste lointain que le Maître m'a confié, j'éprouve le besoin de rendre témoignage à son incessante bonté à mon égard. Non seulement il a fait prospérer mon voyage en France pour l'amélioration de la santé de mes chers enfants, mais aussi pour le plus grand bien de l'œuvre que nous poursuivons à Taïti. En effet, le Comité des Missions a accueilli avec une grande bienveillance les demandes que je lui ai adressées avec mes collègues en faveur de notre chère mission aux antipodes.

Pénétré de la nécessité de l'aider efficacement à cette heure, où nos adversaires déploient toute leur énergie pour gagner la jeune génération taïtienne, il a résolu d'envoyer bientôt un professeur adjoint à la grande école dirigée par notre frère M. Viénot. Il a adressé, en outre, à l'administration des Colonies une lettre très importante sur les *desiderata* du protestantisme à Taïti. Quelques autres démarches, dont on peut attendre le meilleur résultat, ont aussi dernièrement été faites. C'est donc le cœur soulagé que je retourne à mon poste. Puissent les résolutions prises passer rapidement dans les faits. C'est le point urgent à réaliser.

L'accueil cordial qui m'a été fait à la Maison des Missions me laisse le plus agréable et le plus précieux souvenir.

S'il plaît à Dieu, je partirai d'ici demain 12 mars, vers sept heures du matin, à bord du grand paquebot transatlantique « *la France.* »

Je me recommande instamment aux prières des amis des Missions, j'ai besoin que le Maître des vents et des flots m'entoure de sa protection efficace sur les grands abîmes et qu'il me revête de sa force pour recommencer ma tâche.

Inutile de dire ma joie à la pensée de retrouver bientôt à Taïti ma chère famille, mes chers collègues et mes affectueux indigènes. Les courtes lettres (1) qui vont suivre expriment avec énergie le désir que ces derniers éprouvent de me revoir au milieu d'eux.

Croyez-moi toujours votre bien dévoué dans le Seigneur Jésus.

F. VERNIER.

---

(1) Faute d'espace, nous ne reproduisons qu'une de ces lettres, qui expriment toutes l'affection la plus vive et le désir du retour de M. Vernier à Taïti. (*Réd.*)

A M. Vernier, pasteur, et à ses enfants.

Papéété, décembre 1880.

Toi et tes enfants, soyez sauvés dans l'amour du Sauveur Jésus-Christ.

... La lecture de ta lettre nous a aussi inspiré de la tristesse à cause de ton éloignement de nous. C'est le Seigneur qui nous a séparés, mais c'est aussi lui qui nous réunira en temps convenable. Ce qui a attristé nos cœurs en lisant ta lettre, c'est le souvenir de nos classes bibliques dans le vieux presbytère. Nous allons souvent le dimanche sous la vérandah et nous y restons jusqu'à l'heure de l'école du dimanche. C'est là que nous rappelons ton souvenir, ainsi que nos réunions d'autrefois. Mais consolons-nous ; le Maître nous réunira au jour marqué.

Notre école du dimanche continue à bien marcher. Deux nouveaux groupes ont été constitués, celui des jeunes hommes et celui des jeunes femmes. Tous les groupes se préparent à des récitations bibliques pour la longue veille. Une classe pour les moniteurs a été fondée : elle a lieu le mardi soir chez M. Green ; on y écrit les renseignements qui devront être donnés dans les groupes le dimanche...

Ma famille et moi, nous nous portons très bien, nous n'avons été l'objet d'aucune dispensation douloureuse, la protection du Seigneur est sur nous.

Je te dis adieu, ainsi qu'à tes enfants.

Ecrit par ton ami en la foi,

Henry Lééané.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDOUSTAN

VA DANS LES CHEMINS ET LE LONG DES HAIES

Sous ce titre pittoresque, le missionnaire Kabis, de la Société de Leipzig, nous donne quelques esquisses de voyage que liront avec plaisir ceux de nos amis qui se souviennent des deux intéressantes relations du même auteur, que nous avons publiées précédemment dans ce journal (1).

« Va dans les chemins et le long des haies et presse d'entrer ceux que tu trouveras, afin que ma maison soit pleine.» Cette parole s'adresse à chaque serviteur de Dieu, mais particulièrement aux missionnaires. Car, qui sommes-nous, sinon les envoyés du Seigneur, que leur Maître a chargés de son grand message : « Venez, car tout est prêt !... » Cette parabole des conviés est peut-être de tout l'Evangile le chapitre le plus consolant pour ceux qui s'occupent de la grande œuvre des Missions, car c'est le passage le plus propre à nous communiquer la joie et l'entrain nécessaires à notre œuvre quotidienne. . . . .

.... Oui, certes, c'est une belle, une grande, une sainte chose que la vocation missionnaire ! Sans doute, les premières années sont, la plupart du temps, une épreuve de patience, car il s'agit de s'appliquer à l'étude, souvent bien aride, de la langue du pays qu'on veut évangéliser. Et quand on parcourt une contrée, qu'on aperçoit de tous côtés de grands temples païens, et qu'on se rend compte de la misère de ces pauvres égarés, cherchant à s'attirer par des œuvres de pénitence inouïes les faveurs de ces idoles muettes qu'ils adorent, on voudrait pouvoir ouvrir tout de suite la bouche et jeter dans ces ténèbres les sublimes clartés de l'Evangile

(1) Voir les livraisons du *Journal des Missions* de mai 1879 (*Une fête païenne*) et d'avril 1880 (*Une fête catholique aux Indes*).

de grâce. Mais il faut savoir attendre en silence, et ce temps de recueillement et de préparation ne peut certainement qu'être béni pour tous ceux qui ont une vocation sérieuse...

C'est avec une profonde joie que je pus, aux mois de juillet et d'août derniers, quitter mes travaux ordinaires et mon imprimerie, pour m'associer à une œuvre missionnaire réelle et à la prédication proprement dite parmi les païens.

Je tire de mon carnet de voyage les notes suivantes :

Lundi, 28 *juillet*. — Le soleil n'était pas encore levé quand, après une belle course nocturne, j'arrivai dans mon *bandi* (voiture) devant la maison de missions de *Majaweram*. Les notes joyeuses d'un cantique du matin s'élevaient du local attribué à l'école des filles, et j'eus bientôt mis pied à terre, frappé à la porte de mon collègue et salué les frères Wannske et Gehring, avec lesquels je devais entreprendre une tournée.

Nos trois chevaux piaffaient et hennissaient en nous attendant ; nous ne prîmes que le temps d'avaler une tasse de café préparée par Madame Wannske, et nous nous mîmes en selle, trottant allègrement sur la large et belle route de Majaweram. Notre chemin nous conduisait dans le voisinage de la célèbre station balnéaire du même nom. De tous côtés, on pouvait admirer une végétation magnifique, dont plusieurs étangs entretiennent la fraîcheur, puis un ravissant bois de palmiers aboutissant aux fertiles jardins qui entourent la ville. Des pluies récentes avaient ramené partout la fraîcheur et la vie. Les champs étaient prêts pour les semailles de riz, et, çà et là, on apercevait déjà la jeune verdure des pousses de riz sortant de terre. Nous avancions ainsi en causant paisiblement. Notre confrère Wannske nous communiquait ses expériences missionnaires, et nous montrait à droite et à gauche les lieux où il avait eu déjà le privilège d'annoncer l'Evangile. C'est ainsi que nous atteignîmes Nutore, un bourg mahométan assez étendu, où notre frère avait déjà eu à soutenir des discussions et bien des combats.

Nous traversâmes la rue principale et nous arrêtâmes au *pardeiatschi,* ou village rustique habité par de petits paysans. Installés sous un gigantesque tamarin, nous nous mîmes à contempler une idole de pierre, ou *ganesa*, placée à l'ombre du grand arbre. Cet horrible faux dieu, avec sa trompe d'éléphant remplaçant le nez, son énorme panse bien huilée et enduite de beurre par les fidèles, ses pieds rentrés et croisés sous le corps, paraît être la divinité préférée des Tamules. Il est appelé par eux *Pulléiar*, ce qui veut dire *enfant sacré.* Dans les forêts, dans les champs, au coin des rues, devant les pagodes, partout se dresse son affreuse image. Il est le dieu domestique par excellence, et l'on a l'habitude de ne rien entreprendre sans le consulter. Il est aussi le dieu de la sagesse et le patron spécial des écoliers qui, avant la classe, l'invoquent en ces termes :

Pulléiar, toi qui bats des mains : Klapp, klapp, klapp, klapp,
Et dévores tes noix de coco : Knack, knack, knack,
Ton riz et tes gâteaux sucrés aux reflets d'or,
Tes *mangos*.... — et combien d'autres choses encore ! —
Bénis-nous, et sur nous que ton regard s'abaisse !

Comme, d'après un proverbe tamule, les études ne sont guère compatibles avec le mariage, Pulléiar est célibataire, sa mère ayant déclaré qu'il ne pourrait épouser qu'une femme qui fût son égale en beauté, merveille qu'il n'a pu encore rencontrer jusqu'ici, bien qu'il se soit choisi les meilleures places du pays pour arriver à la possession de son trésor.

C'est aux pieds même du *ganesa* de pierre que notre frère Wannske se proposait d'évangéliser ce matin-là.

— Pourquoi avez-vous placé votre *ganesa* sur la route? demanda-t-il en manière d'introduction à deux passants.

— Ce *swammi* (dieu) n'existe pas ici seulement, vous pouvez le voir à deux autres emplacements voisins du village.

— Croyez-vous donc que ces images de pierre soient capables de vous protéger ?

— Ce sont nos ancêtres qui les ont mises ici.

— Soit, mais vos ancêtres n'en savaient pas plus que vous. Cela ne vous excuse pas. Avant les chemins de fer, vous alliez à Madras dans vos chars à bœufs, tout comme vos pères. D'après le principe que vous venez d'exprimer, vous devriez donc encore vous rendre à Madras en *bandi* et négliger la voie ferrée. Faites-vous cela ?

— Non.

— Vous voyez bien ! N'est-ce donc pas aussi de la folie d'invoquer des idoles, quand cependant vous avez entendu parler du vrai Dieu ?

— Les différents peuples ont différentes religions.

— La vérité est une. C'est pourquoi vos *pouranas* (livres saints) ne peuvent être vrais, l'un contredisant l'autre. Ils ne contiennent que des mensonges et des songes vains. C'est le *vrai* Dieu qui vous a créés. Celui qui m'a donné les yeux, les oreilles, la vie, est le même qui vous a fait la même faveur. Et si mes mains courent au péché, qui me châtiera ?

— Celui qui t'a créé.

— Et quand vous faites le mal, qui vous punit ?

— Le même.

— Qui dois-je donc craindre ?

— Le Dieu Créateur.

— Dois-je alors redouter vos faux dieux ?

— Non.

— Qui donc devez-vous craindre ?

— Le Créateur.

— Pourquoi vous inclinez-vous devant vos idoles et non devant le vrai Dieu ? Et voyez sa bonté : Non seulement il vous a créés, mais encore il vous aime, bien que vous soyez de pauvres pécheurs perdus, et il vous a envoyé son propre Fils comme Sauveur. Et c'est à cause du sang versé par lui sur la croix qu'il pardonne leurs péchés à tous ceux qui croient en lui.

Et comme quelques auditeurs élevaient des objections

contre la doctrine du pardon des péchés, notre confrère continua :

— Combien de roupies as-tu données au Créateur pour t'avoir accordé de bons yeux et des oreilles ? Entendez-moi, mes amis, vos *punniam* (bonnes œuvres), vos pèlerinages, vos ablutions, vos aumônes, etc., ne vous servent de rien. Vos dieux n'existent pas. Abandonnez leurs fausses images, embrassez le Christ des pauvres pécheurs et criez au Créateur : « Aie pitié de nous, ouvre nos yeux et montre-nous le vrai chemin du *motscham !* (félicité éternelle) »

Les auditeurs nous écoutaient attentivement, et, peu à peu, la foule des curieux allait en augmentant. Plusieurs *bandis* même s'étaient arrêtés au passage, et leurs occupants prêtaient aussi l'oreille à l'entretien. A l'arrière-plan se tenaient un certain nombre de femmes, tout juste assez rapprochées pour entendre le missionnaire. L'une d'elles s'avança furieuse, et on l'entendait gronder sourdement :

— Mensonge, mensonge, mensonge !

La prédication avait duré trois quarts d'heures environ, et le soleil commençait à se dégager des nuages et à darder sur nous. Nous remontâmes à cheval pour continuer notre route.

Mardi, 29 *juillet*. — Ce jour-là, nous devions prendre l'ancienne route de Tranquébar sur la rive septentrionale du fleuve *Kaweri*. Le paysage avait changé d'aspect. Au lieu des cocotiers et des tulipiers géants, de pittoresques bananiers ombrageaient notre chemin, étendant partout leurs branches enchevêtrées, leurs racines en partie aériennes, et leurs admirables troncs enlacés dans lesquels les fourmis blanches construisent leurs palais d'argile. De chaque côté du chemin s'élevaient, en outre, des tamarins, des oliviers, et les pyramides sombres des *notili* (?) et des mangliers. D'intervalle en intervalle, une éclaircie entre les branches touffues nous laissait apercevoir le voisinage du fleuve et les touffes de bambous croissant sur ses bords, et dont les cimes incli-

nées semblaient former une sorte de dôme reposant sur de légères colonnes aériennes. Je ne sais si vous vous faites, lecteur, une idée juste du bambou ; pour ma part, je me le figurais tout autre. Je le comparais un peu à une canne à sucre de grande taille ; le bambou est peut-être ce que la végétation indoue offre de plus intéressant ; c'est un peu, entre les arbres, ce qu'est chez nous la fougère. On voit généralement vingt à trente tiges s'élever ensemble sur un même pied, et, à leur sommet, former un gracieux entrelacement de branches qui s'inclinent sur les autres plantes, et communiquent au paysage un aspect vraiment romantique.

C'est sous les ombres de tous ces beaux arbres que nous avancions, et dans les branches se montraient des oiseaux au plumage éclatant, jasant à l'envi, et parmi lesquels je finis aussi par découvrir quelques chanteurs. Je n'oublierai jamais le coup d'œil qui s'offrit à nous, quand, à travers une clairière, entre de majestueux cocotiers, nous sourit la jeune verdure des plantations de riz. De loin en loin on apercevait une maison ou quelque pagode en ruines, mais pas un coin favorable à la prédication. Enfin, nous approchâmes d'un village entouré de cocotiers ; mais on eût pu croire que l'ange de la mort avait passé là. Pas un bruit, pas un visage humain. Les habitants étaient déjà dans les champs, les hommes pour conduire la charrue, les femmes pour semer le riz. Comme le soleil commençait à être très ardent, nous nous décidâmes à faire halte et à voir s'il ne restait pas encore quelqu'un à évangéliser.

Nous nous plaçâmes à l'ombre d'un bananier, laissant nos chevaux paître l'herbe verte, et bientôt quelques passants arrivèrent jusqu'à nous et nous considérèrent avec curiosité. Nous cherchâmes à entamer avec eux un entretien quelconque, en attendant l'arrivée d'autres auditeurs, et il ne se passa guère de temps avant que l'assemblée ne se fût considérablement augmentée. De ce village, en apparence mort et désolé, sortirent l'un après l'autre des hommes, des

femmes, des enfants, et, de même, les travailleurs occupés dans les champs voisins accoururent.

Notre confrère Wannske entra tout de suite en plein dans son sujet, et comme on lui adressait peu d'objections, il put indiquer clairement à ses auditeurs le chemin du salut. Partant du péché, il démontra que, si nous ne voulions pas être éternellement perdus, il fallait bien que Dieu intervînt pour nous pardonner. Et il le fait, pour l'amour de Jésus, qui a porté nos péchés et satisfait à la justice divine. Puis le missionnaire pressa ses auditeurs de se repentir, de croire et de se laisser baptiser.

L'auditoire, composé exclusivement de *padeiatchis* (paysans) et de *parias*, était tout oreilles à ce discours. C'était une scène saisissante. La plupart des hommes groupés en cercle autour de nous ou accroupis sur le sol étaient presque nus, ayant quitté le travail des champs pour nous rejoindre. L'un d'entre eux portait encore sa charrue sur l'épaule et écoutait si avidement qu'il avait oublié de la déposer. Il est vrai qu'une charrue indoue n'est pas aussi lourde qu'une charrue européenne, le fer n'entrant pas pour beaucoup dans sa construction. Les sillons ne sont pas creusés aussi profondément que chez nous, et les champs de riz ne sont labourés que quand le sol a été suffisamment amolli par les pluies.

Pendant que les hommes restaient ainsi attentifs jusqu'à la fin, les femmes — chose étrange ! — étaient, comme la veille, les seules à murmurer, à raisonner et à nous accuser de mensonge. Quelquefois elles s'avançaient et prenaient aussi la parole, et je dois dire que la loquacité des Tamules ne le cède en rien à celle des Européennes. Un proverbe local dit : « Quand une femme querelle, la terre tremble ; quand deux femmes se querellent, les étoiles tombent du ciel ; quand trois femmes se querellent, la mer se dessèche ; et quand quatre femmes se querellent... le monde peut-il bien encore exister ?.... »

Mercredi, 30 juillet. — Cette fois-ci, nous allons vers le sud, dans la direction de *Tiruwalore*. En quittant les environs de Majaweram, nous tombons dans des champs de riz encore tout inondés; il nous semblait que nous marchions sur une digue dans une vaste mer. L'eau faisait échouer ses vagues jusque sur la route; de loin en loin on voyait poindre comme un îlot, un village ou un bois de palmiers. Après une course de trois milles, nous dûmes nous arrêter dans un village mahométan... A peine avions-nous mis pied à terre, que deux mahométans s'approchèrent de nous.

— Croyez-vous, leur dit aussitôt le missionnaire Wannske, que le *Nabi Isa* (Jésus) reviendra juger la terre?

Ils parurent ne pas vouloir répondre tout de suite.

— D'après les quatre *védas* (saints livres ou « systèmes religieux »), chacun a son chemin pour arriver au salut.

— Suivez-vous la voie que le Coran vous prescrit?

— Non.

— Mahomet vous reconnaîtra-t-il, si vous n'observez pas ses lois?

— Comment pourrions-nous savoir, reprirent-ils, si nous serons ou non parmi les élus?

— Cela est parfaitement juste. Par les œuvres, vous ne sauriez en aucune façon arriver à la certitude du salut, et atteindre à la sainteté exigée par Dieu. Pour posséder la félicité éternelle, il faut que Dieu nous pardonne nos péchés.

— Comment cela? Dieu peut-il pardonner les péchés?

A ce moment, un Indou prit la parole et dit:

— Il est tout à fait inutile de parler de la sainteté et du pardon des péchés. Tout aussi bien que Dieu peut faire l'homme mauvais, il peut aussi le rendre bon.

— Dieu est donc l'auteur du péché?

— Qu'est-ce que le péché? reprit le païen; la vertu peut être péché, et le péché peut être vertu. Rien n'existe qui n'ait en Dieu son origine et sa cause. Ce que nous appelons le bien et le mal réside en Dieu.

— Dieu, dit le missionnaire Wannske, a créé toutes choses, et se tient en face de sa créature ; il n'est pas un avec le monde, et ce Dieu personnel est saint et juste. Que dirais-tu si quelqu'un allait tout à coup forcer un enfant à voler des noix de coco, et, l'action accomplie, l'accuser d'être un voleur ? De même que cela serait injuste, de même aussi Dieu serait cruel s'il avait créé l'homme pour le péché, et devait le châtier pour y être tombé.

— Tu blasphèmes ! exclama le païen.

— Comment peux-tu dire que je blasphème ? Lis tes *pouranas,* et tu sauras en quoi consiste le blasphème contre Dieu, et tu y verras sur le compte de vos idoles des choses qu'on ne peut lire sans honte et sans dégoût.

Cette déclaration mit le païen dans un violent accès de fureur, et il en serait peut-être venu à des voies de fait sans la présence d'un Indou de haute condition, qui s'efforça de le calmer et lui donna le conseil de poursuivre son chemin. Là-dessus il prit à droite, tandis que d'autres auditeurs, se conformant à son exemple, tournaient à gauche.

Seul, un jeune homme de physionomie sympathique, resta près de nous et sembla prendre un vif intérêt aux paroles du missionnaire, Quand mon confrère eut terminé son discours, ce jeune Indou s'informa du lieu de notre résidence et annonça l'intention de nous rendre visite. En effet, il vint huit jours plus tard, et fit l'acquisition d'un exemplaire du Catéchisme de Luther, qu'il emporta chez lui. »

Nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire dans tous leurs détails les notes de voyage du missionnaire Kabis, et d'être forcés de nous restreindre. Citons toutefois quelques fragments encore de son captivant rapport, écrit avec tant de grâce, et d'un style si facile et si pittoresque.

Jeudi, 31 *juillet.* « ....Cette fois le but de notre course est *Mapatti,* village soudra, ombragé de grands arbres et entouré de haies de cactus.... (Ici le missionnaire rapporte un

entretien qui eut lieu entre ses compagnons de route et un vieillard.) Comme il avait cessé de faire des objections, nous nous disposions à remonter en selle, quand il nous arrêta :

— Dites-moi donc comment est le Dieu qui pardonne les péchés ; ne puis-je le voir ?

Comme je me trouvais être le plus rapproché de cet homme, je lui dis que le Dieu qui pardonne s'était incarné en Jésus-Christ et avait, il y a plus de dix-huit cents ans, été vu par des milliers d'yeux humains.

— J'ai vu le Dieu des chrétiens attaché à une croix, dit un autre Indou qui avait pris part à l'entretien. Vous voyez bien que vous adorez aussi des images.

— Ce *gourou* n'est pas un prêtre romain, dit un autre. »

Le missionnaire leur expliqua alors la différence entre les images que nous considérons comme de pieux souvenirs et les figures païennes qu'on adore.

Vendredi, 1er août. Nous passons rapidement sur une jolie scène racontée par M. Kabis. Le 1er août est son jour de naissance. Ses confrères missionnaires lui ont préparé une petite fête. Il s'éveille le matin aux sons d'un chant entonné par les cinquante à soixante élèves de l'école de filles de Majaweram. Le cantique est suivi d'une mélodie tamule, puis d'un autre chant de louanges. D'autres surprises attendent le jeune missionnaire. Les petites filles noires s'approchent de lui chargées de guirlandes de fleurs parfumées, et en ornent son cou et ses bras.

Suit le récit d'une nouvelle expédition à cheval et d'un entretien avec quelques Indous, auquel le missionnaire Kabis prend lui-même part ; mais quand il ne réussit plus à se faire comprendre par un Tamule, le missionnaire Wannske vient à son aide et explique au païen l'œuvre du salut par la jolie comparaison suivante : « Nous sommes comme un pauvre paralytique auquel on viendrait dire : le fruit de ce cocotier peut te guérir. Que lui importe ? Il ne peut grimper sur

l'arbre. Il faut donc qu'un autre y monte à sa place et lui apporte un des précieux fruits, et encore doit-il le faire sans réclamer de paiement, car le malade est trop pauvre pour pouvoir acquitter ce service. Le péché nous a faits tous semblables à ce malheureux estropié. Jésus est celui qui est monté sur le palmier et nous a cueilli sur sa croix le vrai fruit de vie, le pardon des péchés. Et il nous le donne sans exiger aucun paiement; nous n'avons qu'à accepter, et accepter, c'est croire.

— J'ai toujours cru à mes dieux jusqu'ici, dit alors un homme aux traits amaigris et à l'air grave. Comment donc pourrais-je croire tout à coup à ce nouveau Sauveur ?

Et comme le missionnaire expliquait que la foi est un don de Dieu, un autre Tamule dont le front était tout chargé de signes païens s'écria :

— Tout cela est parfaitement juste.

— Eh bien ! dit le missionnaire, tu cesseras désormais de te faire ainsi tatouer le front.

— Pourquoi cela ? C'est un *varakkam* (usage), et je porte mes signes tout comme vous portez des chapeaux.

— Nos chapeaux nous garantissent du soleil, mais tes signes, à quoi te servent-ils ? Vois, un homme doit savoir ce qu'il fait, et non pas courir à droite et à gauche sans but, comme le chien que tu aperçois là... »

Une anecdote encore. La vieille *Annal* ou *Anna*, au visage tout ridé et à la tête rasée, est une des plus anciennes converties de Majaweram ; elle va et vient comme une sorte de patriarche féminin, aimée et respectée de tous, se rendant utile partout, et surtout au lit des malades avec lesquels elle a un don tout particulier de prier. Chaque soir, quand les enfants de la station reçoivent leur portion habituelle de riz et de *kari*, la vieille Anna ne manque jamais d'être présente. Le riz, contenu dans un vaste panier, est alors distribué au moyen d'une grande cuiller en noix de coco à chaque enfant

qui apporte à son tour son assiette d'étain. — « Ramassez les morceaux, afin que rien ne se perde. » Cette parole, sans doute, avait frappé la vieille Anna, car, comme la distribution ne peut se faire sans que quelques grains de riz ne viennent à tomber sur le sol, la pauvre femme ramassait soigneusement, malgré son dos voûté et son grand âge, tout ce qui avait pu être répandu par terre. Que pouvait-elle bien faire de tout cela ? Un jour, le mystère s'expliqua : Anna apporta à Madame Wannske une belle poule qu'elle avait élevée et nourrie avec le riz répandu, et qui devait être destinée aux enfants. Or, comme il eût été difficile de partager une poule entre une soixantaine de petites filles, Anna avait eu l'idée d'en mélanger la chair hachée avec le *kari* quotidien et, de cette façon, chaque enfant en avait bien eu, en effet, sa part.

Et maintenant, dit en terminant M. Kabis, plus d'un de nos lecteurs se demandera si réellement nous avons réussi, en allant par les chemins et le long des haies, à contraindre quelques convives à entrer.... « Il n'y a, dit Luther, rien de plus méprisé que l'Evangile, et rien cependant qui puisse communiquer autant de force. » La Parole, d'après la promesse divine, ne saurait retourner à Dieu sans effet, même quand notre œil ne voit pas lever la semence. Pourvu que cette semence soit prise dans les greniers du Seigneur, laissons-la germer dans l'ombre en priant pour son accroissement...

Pensez, chers amis des Missions, à tous ces pauvres païens dispersés « sur les chemins et le long des haies, » à Majaweram et ailleurs, et priez pour eux, afin que le Seigneur touche leur cœur et qu'ils entendent l'invitation céleste : « Venez, car tout est prêt. »

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

8595. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO

UN PEU DE RELACHE PARMI NOS MISSIONNAIRES PENDANT L'ARMISTICE

Ce répit n'a duré que quelques jours, mais nos frères en ont d'autant plus joui qu'ils étaient bien convaincus de la sincérité avec laquelle les chefs avaient demandé la paix, et qu'ils croyaient que le gouverneur réussirait à la leur procurer. On espérait être au terme de longs mois de périls et de souffrances de tout genre.

Le Dr Casalis a laissé pendant quatre jours ses blessés aux soins de M. Henry Dyke et de ses infirmiers, pour aller voir à Maboulêla, au delà du Calédon, les parents de sa femme, M. et Madame Keck et leur famille, son frère Adolphe et sa compagne. Là, sur le terrain à peu près neutre de l'Etat-Libre, on n'avait pas eu à craindre des luttes sanglantes. Tout le monde se portait bien et se sentait à l'abri. « Cela n'empêche pas que M. Keck n'ait beaucoup vieilli, » nous dit son gendre, « et ne se sente fort affaibli. Il prend trop à cœur les maux

qui désolent le pays et la mission, il en afflige son âme, comme il est dit du juste Lot; il en a perdu l'appétit et le sommeil. Il lui tarde de voir arriver son fils Daniel pour se décharger sur lui de la partie la plus lourde de sa tâche. »
M. Casalis a été aussi fort heureux de pouvoir visiter, près de Maboulèla, M. et Madame Maitin, qu'il n'avait pas vus depuis longtemps et qu'il a trouvés dans une position meilleure qu'il ne s'y était attendu. A son retour, il a pu s'assurer que presque tous ses blessés allaient bien. Son dernier amputé était gros et gras et sa plaie était à peu près cicatrisée. Les infirmiers restaient fidèlement à leur poste, quoiqu'on eût fait encore des efforts pour les entraîner aux camps. Le chef Lérotholi s'est fermement opposé à cela, et leur a fait remettre des attestations de libération du service militaire.

M. Casalis ajoute au bas de sa lettre : « La moisson du froment est faite et elle a été très abondante. Quant aux maïs et aux sorghos, la récolte promet d'être phénoménale. Je n'ai jamais vu des champs aussi beaux, aussi riches. Quoique nous ne soyons qu'en février, des épis de sorgho sont déjà mûrs (1). »

M. Henry Dyke et sa femme ont également profité de l'armistice pour se récréer un peu et surtout faire du bien aux alentours de Morija. « Dès le retour de notre cousin, » écrit Madame Henry Dyke, « mon mari fit atteler son wagon et m'emmena avec notre fillette, passer deux jours dans un district où je n'avais jamais été. Nous avons beaucoup joui de cette excursion, malgré de fréquents orages et le voisinage d'un camp de troupes coloniales que nous pouvions parfaitement voir. J'avais fait savoir à la femme d'un blessé que nous avions eu sous nos soins que nous passerions près de chez elle, et j'avais demandé qu'on eût la bonté

(1) Malheureusement, dans maints districts, les champs ont été dévastés.

(*Note des Réd.*)

de me procurer un peu de lait pour notre enfant. On nous a fait une réception fort touchante. Il n'y a cependant encore dans cet endroit que des inconvertis. Notre ancien patient a trois femmes. La principale, pour nous faire honneur, s'était vêtue d'une couverture de coton blanche et avait entouré sa tête d'un turban qui lui allait très bien. Elle vint nous trouver avec une cinquantaine de personnes, à l'endroit où notre wagon s'était arrêté. Tout ce monde était dans la joie. Ils étaient tous parents du blessé. L'un était son père, l'autre sa mère, les autres des frères, des sœurs, des cousins, etc. De toutes parts, on nous apporta des bottes de roseau sucré, des paniers de maïs frais, des miches de pain indigène, des citrouilles, du lait pour la petite et pour d'autres, et avec tout cela le présent essentiel : un beau mouton gras qui vite fut tué et bien préparé pour que tout le monde s'en régalât, à l'exception des deux gigots que nous devions emporter. — Pendant cette journée, mon mari tint trois services et fut parfaitement bien écouté.

« Le lendemain, dans un autre endroit, où les gens sont également fort ignorants, on ne comprenait pas comment, en pareilles circonstances, nous pouvions parcourir le pays. Etions-nous venus vendre ou acheter quelque chose? « Je suis venu, » répondit mon mari, « vendre du lait et du miel, et si vous voulez me le permettre, je vous dirai d'où je les tire. »

« Il prit alors sa Bible, leur lut et leur expliqua des passages établissant la vérité de ce qu'il avait dit. On parut fort étonné, mais je crois que ces gens-là en savaient beaucoup plus qu'ils ne voulaient le laisser voir, parce qu'il leur en coûte trop de reconnaître qu'ils sont perdus s'ils ne se convertissent pas.

« Dans la station, mon mari consacre chaque soir deux heures à aller de maison en maison exhorter les habitants et prier avec eux et surtout avec les blessés. Nous ne doutons

pas que Dieu ne bénisse la bonne semence répandue dans tant de cœurs. »

M. Dieterlen, lui aussi, a voyagé pendant l'armistice. Il a fait une seconde visite à Morija, avant même que la fusillade n'eût entièrement cessé. Nous reproduisons les incidents de son voyage d'après un récit qu'il en a fait à M. Mabille.

« Après avoir passé Boléka, je renvoyai mon garçon à Hermon et je me remis aux soins de trois hommes qui habitent tout près de Morija et qui revenaient d'un combat. J'ai retrouvé tous nos amis en bonne santé.

« Le lendemain matin, arrive en cart Lérotholi, souffrant beaucoup d'une ancienne inflammation de la vessie qui a pris de la gravité par suite des fatigues de la guerre et de longues heures passées chaque jour à cheval. Le pauvre homme est vraiment très malade ; il ne pourra pas de quelque temps reprendre le commandement des Bassoutos. On l'a installé dans le réfectoire de l'école préparatoire. Je suis allé le voir et j'ai été touché de l'insistance avec laquelle il m'a demandé si les Bassoutos ne me tourmentaient pas. Je lui ai répondu que je n'avais pas le moindre sujet de me plaindre d'eux et que je savais que c'était à ses ordres que je le devais. « Oui, » dit-il, « j'ai eu deux *pitso* (conseil public) à ce sujet. »

« J'ai passé un bon dimanche à Kolo, auprès des gens qui appartiennent à l'Eglise de Morija et de ceux d'Hermon qui se sont réfugiés là. Ils m'ont tous fait le meilleur accueil. J'ai tenu deux services en plein air, derrière la chapelle (trop petite pour contenir l'auditoire) et j'ai tâché de donner à ces gens quelque chose qui pût leur faire du bien dans les circonstances où ils se trouvent. J'ai insisté pour que leurs présentes épreuves concourent à leur avancement dans la foi et à la conversion de ceux qui sont encore païens. Je leur ai dit combien leur pasteur absent, M. Mabille, avait été heureux d'apprendre qu'on faisait la prière dans les camps et

partout. Je leur ai fait aussi observer que la dispersion des chrétiens parmi les païens devait être considérée par les premiers comme une occasion précieuse d'évangéliser ceux qui n'ont pas encore répondu aux appels de Dieu. Le vieux Lukas (père de l'évangéliste Eléazare mort sur le Zambèze) a terminé le second service par la prière. Benjamine et Jérémia Ntsié, Jonathan et d'autres étaient là. Il fait bon causer avec eux, mais il ne faut pas se dissimuler qu'en ce moment tous nos gens sont entourés de grandes tentations dont la plus dangereuse est probablement l'inquiétude constante qui mine les cœurs, les décourage et risque de les démoraliser. »



CE QUI S'EST PASSÉ DEPUIS LA RUPTURE DE L'ARMISTICE

D'après les télégrammes et les journaux du Cap.

Comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, dès que l'on sut que les chefs n'avaient pas accepté l'ultimatum du gouvernement du Cap, les forces coloniales se remirent en marche dans la direction de Morija, mais les Bassoutos leur opposèrent une telle résistance qu'elles durent reculer. Des pluies torrentielles inondaient alors le pays. Force fut aux troupes de ne plus sortir de leurs camps, et les Bassoutos trouvèrent tout naturel de rester chez eux, l'œil bien ouvert, mais se régalant, en même temps, des premiers produits de leurs moissons.

Le 26 mars, l'armée coloniale se remit en mouvement et dirigea simultanément ses attaques sur trois points ; Boléka, Masérou et Léribé, menaçant ainsi les stations de nos frères Casalis et Dyke, Jousse et Dormoy. Les Bassoutos ont tenu bon partout. A Boléka, le colonel Carrington et d'autres officiers ont été grièvement blessés ; la garnison de

Masérou a été obligée de renoncer à s'approcher de Thaba-Bossiou ; un major Lawrence a été tué à Léribé. Les Bassoutos ont enlevé à leurs adversaires 120 chevaux et à peu près autant de bestiaux, et ils se sont maintenus dans leurs positions.

Ils ont dû perdre bien du monde à en juger par le sérieux de ces rencontres et par le courage qu'ils déploient. Un officier anglais raconte qu'il n'est pas rare d'en voir se précipiter, la sagaie à la main, au milieu des baïonnettes, et d'autres aller jusque dans les rangs de l'ennemi enlever leurs camarades morts ou blessés. Le rapport de l'ambulance de Morija, n'allant que jusqu'au 7 mars, n'a pas pu parler des blessés des combats du 26. Il fait seulement mention des terribles effets d'une imprudence commise un peu avant, près de Boléka, par quelques Bassoutos. Onze d'entre eux ayant ramassé un obus de 70 qui n'avait point éclaté, ce qui arrive fréquemment, se mirent en devoir de le vider et le firent avec si peu de précaution qu'il s'ensuivit une épouvantable explosion qui tua trois hommes raide, brisa les cuisses et les jambes à quatre autres et blessa plus ou moins grièvement les cinq qui restaient. « Depuis, deux des blessés sont morts dans nos salles, » écrit M. Casalis, « un troisième a pu être amputé au-dessus du genou et s'en tirera, j'espère. J'ai dû envoyer un tombereau chercher ces malheureux. Quel lugubre spectacle que celui de son retour, chargé comme il l'était de ces pauvres êtres fracturés, brûlés, à moitié morts d'inanition. »

Depuis les combats du 26 mars, pendant plusieurs jours, les télégrammes du Cap n'ont mentionné aucun fait de guerre au Lessouto, et nous en inférions qu'on ne se battait plus.

Nous avons cru avoir trouvé l'heureuse confirmation de ce fait dans le télégramme suivant :

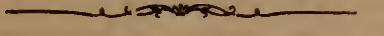
Ville-du-Cap, 12 avril. — « Les chefs bassoutos ont accepté la médiation de sir Hercules Robinson, gouverneur et

haut-commissaire, et l'on a de bonnes raisons de croire au rétablissement de la paix. »

Malheureusement, quatre jours après, il arrivait un autre télégramme portant :

Ville-du-Cap, 16 *avril.* — « On s'est battu à Léribé. Les Bassoutos ont été défaits et ont fait de grandes pertes. Celles des troupes coloniales ont été légères. »

Nous voici aux derniers jours de ce mois et, par conséquent, obligés de mettre sous presse sans pouvoir apprendre à nos lecteurs ce qu'il faut penser de ces deux télégrammes, en apparence contradictoires. Le commandant des troupes coloniales à Léribé, dans le nord du Lessouto, aurait-il encore ignoré, à la date du combat en question, que la médiation de sir H. Robinson avait été acceptée, ou bien y aurait-il eu perfidie ? Nous préférons nous ranger à la première explication et conserver l'espoir que des négociations sérieuses se continuent.



LETTRE DE M. MARZOLFF

Kokstad, 4 mars 1881.

A Messieurs les membres du Comité.

Je vous remercie infiniment pour les lignes bienveillantes que vous m'avez adressées ; votre sympathie nous a fait le plus grand bien. Quoique nous fussions déjà revenus des vives émotions produites par notre départ forcé de Matatiélé, votre lettre a mis nos cœurs complètement en repos.

Vous espériez qu'elle nous trouverait à Paballong ou tout au moins sur le point de nous y rendre. Tel était et est encore notre désir, mais dans les circonstances où nous sommes, nous dépendons plus des autres que de nous-mêmes. En

venant à Kokstad en novembre, nous fûmes obligés, à cause de la crue des eaux, de laisser notre wagon sur la rive de l'Umzimvoubou, aux soins de l'agent du gouvernement gardien du passage, qui promit de me l'envoyer avec l'attelage dès qu'il serait possible de le faire traverser. En arrivant à Kokstad, j'informai le magistrat de cet arrangement. A la fin de décembre, il m'apprit que le commandant Strachan s'était servi de mon wagon pour le transport de munitions et qu'il avait été fort endommagé. J'obtins la promesse qu'il serait réparé et qu'on me l'amènerait à Kokstad. Je l'attends tous les jours, et chaque jour c'est une nouvelle déception. Le magistrat M. Brownlee donne des ordres qui ne sont pas obéis, et en attendant nous sommes condamnés à végéter ici dans l'inaction. Ce n'est pas que M. Brownlee ne désire que j'aille à Paballong. La plupart des hommes de Lébénya, le chef de cet endroit, ayant demandé à retourner dans leurs foyers, il voudrait qu'en l'absence de M. Christmann, j'allasse occuper sa station pour y exercer une bonne influence sur les habitants.

Je remercie beaucoup le Comité d'avoir mis des fonds à ma disposition pour nos frais extraordinaires et pour subvenir aux besoins des gens qui sont avec nous. Je ne sais trop jusqu'à quel moment je devrai les entretenir. Ils sont en tout au nombre de quinze ; si je devais les nourrir jusqu'au moment d'une nouvelle récolte, la dépense serait très grande. Le mieux sera que, dès mon retour dans la station, je remette Tobia en jouissance de son traitement d'évangéliste pour lui et les siens, et je renvoie les femmes dans leurs familles avec un léger subside. J'aurai à soulager d'autres misères. Les troupes coloniales ont enlevé aux Bassoutos de nos quartiers presque tous leurs bestiaux ; ce qu'il leur en reste, ils le mangent en ce moment dans les montagnes. Ils n'avaient pu sauver presque aucune provision et la faim les talonne.

Notre cœur se serre en pensant aux jours où notre œuvre

semblait si pleine d'avenir. Pauvres Bassoutos, je ne croyais pas qu'ils occupassent une telle place dans nos cœurs. Mais cette triste guerre nous a révélé tout l'amour que nous leur portons. Je me rappelle ce qu'étaient nos dimanches, nos cultes, nos leçons de chant. Nous répétons avec douleur ces paroles de l'écrivain sacré : « Je me souviens des jours d'autrefois ; oh ! que ne puis-je être comme aux mois du passé, comme aux jours où l'Eternel me gardait ? » Mais il fait bon se dire que notre Dieu peut faire fleurir le désert et égayer la solitude. Nous vivons dans l'espérance qu'il daignera se souvenir de nos pauvres gens et nous accorder plus de bénédictions que nous n'en avions déjà reçu. L'épreuve a passé sur nous comme un torrent, mais elle aura peut-être enlevé bien des scories et des souillures ; nous en sortirons plus purs et plus chrétiens. La verge du Seigneur ne nous aura pas frappés en vain, elle produira en nous un fruit paisible de justice, et, s'il en est ainsi, nous aurons tout lieu d'adorer et de bénir sa main paternelle.

Agréez, Messieurs, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

H. Marzolff.

Nous apprenons, en ce moment même, que M. Christmann est reparti, lui aussi, pour Paballong. Il en était absent lors de l'attaque des troupes coloniales, ayant été obligé d'aller chercher à Queenstown des soins médicaux pour sa femme dont la vie a été en fort grand danger. Il l'y a laissée pour quelque temps encore. Nos deux frères réunis vont maintenant tâcher de rallier les troupeaux dispersés de Paballong et de Matatiélé, et d'obtenir qu'on nous rende la maison et la chapelle de ce dernier endroit qui sont encore occupées par des soldats.

LETTRE DE M. A. DORMOY

Léribé, 28 janvier 1881.

Cher directeur,

Ce qui naguère était un plaisir très grand pour moi n'est plus qu'un devoir pénible à remplir. Comment en serait-il autrement, quand je n'ai que de tristes choses à vous apprendre? Guerre, batailles, morts, incendies, voilà en quelques mots les nouvelles qui nous arrivent du Lessouto. Je n'ai en ce moment rien d'extraordinaire à vous apprendre. Grâce à Dieu, nous sommes encore en vie dans notre maison de Léribé. Vous savez que ce que notre magistrat anglais appelait *le très loyal district de Léribé* est en révolte depuis deux mois. Le chef principal de la révolte est Joële Molapo (1). On peut évaluer à dix-huit cents le nombre de Bassoutos qu'il a sous lui. Depuis qu'ils ont pris les armes, ils n'ont rien fait de sérieux, en fait de combats, ou à peu près rien. Une fois cependant, ils ont attaqué le camp retranché du magistrat. Ils désiraient s'emparer non pas tant du camp lui-même que du bétail qui paissait aux alentours, ce à quoi ils ont parfaitement réussi. Ils savent très bien qu'ils ne pourront jamais prendre d'assaut ce camp au milieu duquel se trouve une petite citadelle fort bien conditionnée. Bien que ne craignant pas la mort, ils ne veulent cependant pas se faire tuer inutilement.

Depuis ce jour, c'est-à-dire depuis neuf semaines, les Bassoutos se tiennent sur la montagne de Léribé, d'où ils surveillent les environs. De leur côté, les blancs ne se sentent

(1) Son frère aîné, Jonathan, l'héritier de Molapo, s'est réfugié depuis le commencement de la guerre, avec presque tous les chrétiens de Léribé, dans la résidence du magistrat anglais.

(*Note des Réd.*)

pas en force et restent au camp sans oser poursuivre les insurgés. De nouveaux renforts sont attendus et depuis longtemps annoncés, mais on ne voit rien venir. De part et d'autre on se regarde et on s'attend. Les Bassoutos sont très fatigués de cette inaction forcée, mais ils sont résolus à aller jusqu'au bout ; ils attendent leurs adversaires de pied ferme et tout fait prévoir que le choc sera terrible. Est-ce à dire qu'on puisse considérer les Bassoutos comme des émules des Zoulous ? Non, certainement (je ne parle que de ceux que je connais et que je vois de mes yeux). Ils sont braves comme des gens à qui on a tout pris et qui, par conséquent, n'ont rien à perdre, mais tout à gagner. Ils sont braves, parce qu'ils se battent en désespérés et préfèrent la mort à la servitude.

Qu'en sera-t-il de ce pauvre peuple après la guerre? Sans doute, Dieu règne, mais nous ne pouvons que trembler.

Ma position est loin d'être gaie. Les insurgés ont brûlé un gros village, à cinq minutes de la station. J'avais obtenu du chef que les maisons des chrétiens de la station seraient épargnées. On les a respectées longtemps, mais on a fini par les démolir les unes après les autres pour avoir du bois à brûler (1). Quant à nos bâtiments, ils sont tous intacts. On ne se permet même pas de pénétrer dans l'intérieur des cours ou des jardins. Le chef m'envoie presque journellement des messages d'amitié. Il s'est constitué notre protecteur. Aussi n'ai-je rien à craindre de lui ou de ses hommes. Il se peut que cette amitié d'un « rebelle » ne soit pas une bonne recommandation pour moi auprès du gouvernement; mais je n'avais pas imploré cette protection et je ne pouvais pas la repousser, puisque tous nos amis et protecteurs légitimes (le chef Jonathan et le parti des « loyaux ») m'avaient abandonné. Son frère, et avec lui tous ses gens, comprennent

(1) Ces maisons appartenaient au parti des « loyaux » qui ont passé dans le camp anglais.

(*Note des Réd.*)

l'état de neutralité dans lequel les missionnaires doivent se tenir et se tiennent en effet,

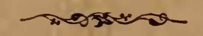
Je viens de vous dire que je n'ai rien à craindre des Bassoutos insurgés, je n'en dirai pas autant des troupes coloniales. Les avanies et les vexations dont elles se sont rendues coupables envers quelques-uns de nous, entre autres Marzolff, me font fort appréhender leur rencontre. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai été en très bons termes avec le magistrat du district. C'est un gentleman qui connaît et pratique la courtoisie. Il fera tout son possible pour m'éviter les mauvais traitements, mais y réussira-t-il ?

Depuis le commencement des hostilités, nos écoles sont fermées et l'église de la station est déserte : tous les membres sont partis, les hommes pour se battre à côté des Anglais contre leurs frères insurgés, les femmes pour se sauver dans l'Etat-Libre, bien qu'elles n'eussent couru aucun danger réel à rester chez elles.

Excusez, cher directeur, la longueur de cette lettre. Je doute fort qu'elle vous parvienne (1). Sans vouloir soupçonner le mal, je suis certain que bon nombre de lettres écrites au Lessouto ne sont jamais arrivées à destination.

Votre bien affectionné,

A. Dormoy.



(1) Elle a été longtemps en route.

(*Note des Réd.*)

LE TRANSVAAL

Nos lecteurs ont peut-être été étonnés que nous ne leur ayons rien dit jusqu'ici des événements du Transvaal. La matière était délicate et nous étions absorbés par les affaires du Lessouto.

Il y a peu de temps que le gouvernement anglais a annexé le Transvaal à ses domaines d'Afrique. Ce fut à la suite d'une crise très grave. Le dernier président de la république, M. Burgers, et son secrétaire, M. Swart, deux ci-devant pasteurs, avaient entrepris de soumettre Sékoukouni, chef de la nombreuse tribu des Bapélis (que les missionnaires berlinois appellent les Bassoutos du Nord), et n'avaient pas réussi. Il en résulta un grand malaise dans le pays. Il s'y ajouta des embarras financiers. M. Burgers avait fait un voyage en Hollande pour se procurer des fonds dans le but de construire une ligne de chemin de fer entre la baie Delagoa et Prétoria, la capitale du Transvaal. Ces fonds furent mal gérés ; les Boers mécontents refusaient de payer les impôts; la banqueroute était à la porte. Tout cela amena un arrangement entre le président et M. Shepstone, délégué du gouvernement anglais. M. Burgers céda ses droits au délégué anglais, qui devint lieutenant-gouverneur du Transvaal et la république cessa d'exister. Mais cette transaction s'était faite sans que le pays eût été suffisamment consulté. Bientôt après, de nombreuses pétitions furent apportées à Londres, protestant contre le renversement de l'ancien gouvernement. Par deux fois, les Boers ont envoyé des délégués pour cela auprès de lord Beaconsfield, mais sans aucun succès. Lorsque M. Gladstone revint aux affaires, les Boers crurent que leur autonomie leur serait rendue, attendu que, dans la campagne électorale qu'il avait faite, M. Gladstone avait déclaré que l'annexion du Transvaal était une grande injustice. Lorsqu'il prit en main le gouvernement, il laissa subsister ce

qui avait été fait par son prédécesseur, au grand étonnement des Boers. C'est alors que leur vint l'idée de se soulever, mais ils prirent leur temps. On sait comment l'orage a éclaté et comment, après avoir essuyé à trois reprises des pertes considérables, le ministère Gladstone a rendu aux Boers leur autonomie, se contentant de stipuler que la reine exercerait sur le Transvaal une suzeraineté dont l'avenir seul montrera les effets. Une commission a été chargée de régler certaines conditions qui détermineront d'une manière définitive les relations futures de l'Angleterre avec la République. On sait qu'un grand nombre de Boers sont maintenant fort opposés à quelques-unes des conditions que le triumvirat a paru accepter en principe, telles que la tutelle des indigènes par l'Angleterre, la cession d'une partie du territoire du Transvaal qui serait rattachée à la Natalie, et la reddition des armes prises aux soldats anglais. On ne peut pas encore considérer la paix comme définitivement établie.

Nous croyons que le gouvernement anglais a bien fait, même au prix de la perte d'une partie de son prestige militaire, d'arrêter l'effusion du sang et de rendre aux Boers leur autonomie. Mais il est fort à regretter que cet acte de justice n'ait pas été accompli par le ministère Gladstone, dès son arrivée au pouvoir.

Quels seront les efforts du rétablissement de la république, en ce qui concerne les missions? A cet égard, nous ne pouvons nous défendre de quelques craintes. Grâce aux progrès qui se sont partout réalisés au sud de l'Afrique, les Boers sont bien moins opposés à l'œuvre des missions qu'ils ne l'ont été dans des temps dont personne n'a perdu le souvenir. L'instruction fait des progrès parmi eux, l'espèce d'esclavage qu'ils pratiquaient à titre d'apprentissage est, croyons-nous, une chose du passé, sauf peut-être quelques exceptions rares et cachées. La République a permis aux Sociétés de Berlin, d'Hermannsbourg, aux Eglises réformées hollandaise du Cap et libre du canton de Vaud, d'établir des

missions. Celles de nos frères allemands se sont fort étendues et ont eu des succès réjouissants. Mais cela s'est fait moyennant certains engagements dans lesquels la liberté des missionnaires ne nous semble pas avoir été suffisamment ménagée et mise à l'abri de toute atteinte. Nous en disons autant de l'avenir des indigènes. Dans un pays qui était le leur, ils occupent encore de grands terrains, mais ils ne leur appartiennent plus en propre. Nous espérons que les Boers feront pour eux ce qui est juste et équitable, mais à l'endroit des missions, l'Angleterre a fait ses preuves, et nous n'hésitons pas à dire que nous souhaitons que sa suzeraineté soit reconnue dans le Transvaal, tant dans l'intérêt des ouvriers du Seigneur que dans celui de l'avenir de leurs troupeaux.

MISSION DU SÉNÉGAL

LETTRE DE M. GOLAZ

Saint-Louis, le 9 mars 1881.

Cher et vénéré directeur,

Vous connaissez mon faible, qui est celui d'être souvent l'homme de la dernière heure. C'est ce qui m'a mis en retard avec vous.

Il faut bien dire à ma décharge que j'ai été singulièrement occupé pendant ce premier mois : j'ai manié la pelle, la pioche, la scie et le rabot comme un manœuvre. Et puis, j'ai dû commencer immédiatement mon ministère. Le lendemain de notre arrivée, j'étais à peine levé que l'on m'apportait un enfant malade et je l'ai visité tous les jours jusqu'à sa mort. Dans la journée, on venait me demander d'aller en voir un autre. Puis j'ai tenu à faire une visite à tous les membres de

l'Eglise. Je ne puis rien leur dire, mais cette petite attention leur fait un bien vif plaisir. Quand j'ai fait quelques courses ainsi dans Saint-Louis et que je suis allé une fois à Sor ou à Gnet'Ndar dans une journée, je reviens exténué. Les distances ne sont pas très grandes, mais on marche continuellement dans du sable mouvant. A côté de cela, il y a l'école qui me prend deux heures chaque matin.

Vous voyez, cher Monsieur Casalis, que je n'ai pas eu le temps de beaucoup me recueillir avant de me mettre à l'œuvre. Bien entendu que mon activité ne sera que très restreinte au point de vue de l'évangélisation tant que je ne serai pas au courant de la langue. Il me tarde beaucoup de la posséder. M. Taylor est de l'avis que l'évangélisation itinérante doit devenir maintenant une partie essentielle de notre œuvre.

Nous avons à Saint-Louis un noyau suffisant pour nous permettre d'étendre nos conquêtes plus loin. Il y a actuellement environ une trentaine de membres de l'Eglise. Ce qui fait trente évangélistes, si l'on considère que nos chrétiens prennent à cœur d'amener à la foi leurs voisins ou compagnons de travail. C'est certainement une grande force. C'est vous dire, en même temps, quelle œuvre bénie M. Taylor a faite ici depuis deux ans. Après l'avoir vu à l'œuvre moi-même, j'ai le sentiment que je suis sous une excellente tutelle pour faire mes premières armes.

Malheureusement, nous nous heurtons contre de grosses difficultés, celles de la vie matérielle. « Tout devient, d'année en année, plus cher », me disait un commerçant, ami de notre mission. Nous pouvons nous restreindre en ce qui concerne les esclaves fugitifs. M. Taylor a donné un peu d'extension à cette partie de son œuvre pour commencer, mais il ne pouvait absolument pas faire autrement s'il voulait remettre l'œuvre debout, ou plutôt la fonder. Quant à l'abandonner complètement, c'est impossible. Lorsqu'un pauvre esclave, poursuivi de près par son maître, vient se réfugier chez nous

pendant la nuit, il nous est impossible de le repousser. Moi je m'en déclare incapable. J'ai, dans ce moment, chez moi, une pauvre femme avec un enfant de deux ans. Elle est venue une nuit, entre une et deux heures du matin, frapper à ma porte. Je vous assure que je n'ai rien eu de plus pressé, quand j'ai vu cette misère, que de vite enfermer cette pauvre femme et son bébé dans un réduit et de courir à mon lit pour y prendre un drap et une couverture et les lui donner.

Et vous n'auriez pas fait autrement. Le jour venait que le maître était déjà autour de la maison. La loi veut que l'on conduise les fugitifs au bureau politique pour les faire inscrire. J'ai attendu quelques jours, et voyant que le maître ne s'en allait pas, j'ai pris les noms et lieu d'origine de la mère et de l'enfant, et je suis allé trouver le directeur du bureau politique et lui dire qu'il m'était impossible de remplir les autres formalités de la loi. Du même coup, il m'en a dispensé pour toujours, me disant que je n'aurais qu'à apporter les noms et que cela suffirait. M. Taylor n'en croyait pas ses oreilles, quand je suis venu lui raconter cela. Nous pensons nous restreindre en disant à nos convertis que, dans les cas où cela est possible, ils doivent garder les fugitifs chez eux et ne pas nous les amener.

Ce serait cependant une bien belle chose si nos moyens nous permettaient d'ouvrir notre porte largement à cés pauvres gens. Rien de navrant comme de voir à quel point d'hébêtement l'esclavage réduit une créature humaine. M. Taylor me dit que la plupart des membres de l'Eglise étaient dans le même état que les fugitifs que j'ai sous les yeux, quand ils sont arrivés chez lui ; il est difficile de croire à une pareille transformation. C'est quelque chose de bien beau de voir la vie tranquille et paisible de notre petit troupeau. Il règne parmi ses membres un grand esprit de famille. Ils se sont formés par groupes et ont leurs cases dans le même enclos, les uns à Sor, d'autres à Gnet'Ndar ; un autre groupe

habite la même cour, à la pointe sud. Les plus jeunes travaillent ensemble à la conduite d'eau. Ils sont au service du gouvernement et on les apprécie beaucoup.

Une bien douce joie remplit mon cœur quand je songe que, s'il plaît à Dieu, bientôt je serai au courant de la langue, et que je pourrai converser directement avec ces braves gens. Je crois qu'il m'arrivera souvent de me sauver d'ici le soir pour aller causer dans la case de l'un d'eux.

Vous savez que nous sommes arrivés ici en pleine quarantaine, elle n'est levée que depuis quinze jours ou trois semaines. La saison est mauvaise cette année, la cloche des morts n'arrête pas. Il y a déjà cinq ou six officiers arrivés ici au mois de février qui sont morts. Un ou deux ont expiré quelques jours à peine après leur débarquement. Quant à nous, nous nous portons aussi bien qu'en Europe. Une chose qui nous étonnait beaucoup d'abord et que j'ai vue confirmée par un médecin dans un livre sur l'hygiène dans les pays chauds, c'est le grand appétit que l'on peut y avoir. L'air y est toujours en mouvement et le climat est très débilitant; il faut que le corps répare les forces qu'il perd. Nous avons déjà eu jusqu'à 40°, mais franchement c'est infiniment plus supportable qu'on ne peut se l'imaginer. Le soir on supporte parfaitement un pardessus. S'il en était toute l'année ainsi, on pourrait dire que la température du pays est délicieuse; mais il faut attendre l'hivernage. Le vent d'est souffle alors continuellement, la chaleur est plus intense et plus lourde.

Madame Taylor est partie pour Sierra-Leone, où elle va placer ses enfants dans une bonne école. Son mari n'est pas bien portant; il est dans un état d'anémie très avancé qui ne me laisse pas sans quelque inquiétude. Quel bienfait ce serait pour notre mission si nous avions jamais un bon médecin à nous!

J'espère que, dans un temps peu éloigné, nous aurons une

station à Dialahar, à cinq lieues d'ici. Le chef nous aime beaucoup et nous verrait avec plaisir nous établir chez lui.

C'est un point important dans ce sens que de là on rayonne un peu dans toutes les directions. Nous avons un autre poste tout trouvé à Richard-roll, dont le chef est un de nos amis. Dialahar et Richard-roll sont les deux portes du Oualo. Je vais me hâter de demander une concession de terrain à Dialahar ; je veux essayer d'y établir des membres de notre Eglise pour y cultiver l'arachide. Nous consacrerons à cela une petite somme que nous avons à notre disposition ; si la chose réussit, ce sera un grand bienfait pour notre mission.

D'abord nos gens se mettront peu à peu à la culture des terres, et c'est l'avenir de la colonie, d'après le témoignage de tous ceux qui l'ont étudiée de près et qui y demeurent depuis longtemps, mais surtout ils donneront le spectacle d'un village chrétien. Nous voulons imiter les musulmans dans leur manière de faire de la propagande. Elle ne se fait pas tant par les marabouts que par les fidèles eux-mêmes : lorsqu'un ou deux musulmans vont s'établir dans une contrée païenne, ils ne se donnent pas de relâche qu'ils n'aient des prosélytes en grand nombre. Grâce à Dieu, nos convertis ont beaucoup de ce zèle; l'un d'eux surtout est infatigable, c'est notre brave Samba-Coumba. M. Taylor aurait voulu en faire un évangéliste, mais nous croyons qu'il vaut beaucoup mieux le laisser à son travail ; il est mieux placé pour agir.

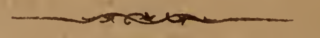
17 *mars*. — Le courrier de France nous est arrivé aujourd'hui. J'ai été bien déçu de n'y trouver aucune lettre des amis de notre mission. Quel privilège que de pouvoir recevoir des nouvelles d'Europe deux fois par mois ! Il me tarde beaucoup d'en avoir d'un peu précises du Sud de l'Afrique. Devons-nous croire ce que disent les journaux que les négociations pendant l'armistice n'ont abouti à rien et que la guerre a recommencé ? Quelles ténèbres ; comme il est difficile parfois de discerner les voies de Dieu ! Ici nous ne ces-

sons de prier pour nos frères du Lessouto dans notre culte de famille comme dans ceux du dimanche.

Adieu, cher Monsieur Casalis, recevez, ainsi que toute la maison, les bien cordiales salutations de ma femme et celles de

Votre tout affectionné en Jésus-Christ,

G. Golaz.



M. TAYLOR

QUELQUES MOTS SUR L'ŒUVRE DES ESCLAVES FUGITIFS

7 mars 1881.

« Cette œuvre a été la seule porte que j'aie vue ouverte devant moi lorsque je suis revenu de France. Elle m'a mis à même d'aborder des gens qui n'avaient aucune prévention contre nous, qui étaient dans des conditions d'accessibilité toutes spéciales, n'étant pas restés assez longtemps dans la Colonie pour que leurs idées eussent été faussées par une civilisation factice et malsaine, moitié musulmane, moitié européenne. Ce que j'ai fait pour eux ne m'a jamais fait perdre de vue l'évangélisation des familles dans le pays. Dieu nous a accordé sa bénédiction d'une manière bien propre à réjouir nos cœurs. Les premiers commencements ont été difficiles et coûteux. Le résultat de nos peines et de nos sacrifices a été un double affranchissement, celui du corps et de l'âme, pour plusieurs hommes et plusieurs femmes, une petite Eglise a été fondée et le caractère bienfaisant et évangélique de notre mission a été hautement reconnu.

Nos plus anciens libérés, tels que Samba-Coumba, Fadouba et Dhimi Dhialo peuvent soutenir avantageusement la comparaison, pour leur aptitude au travail, avec beaucoup de leurs compatriotes plus anciens qu'eux dans la Colonie. J'ai

fourni dernièrement quatre ouvriers de plus aux travaux de la conduite d'eau de Lampsar à Saint-Louis ; ils comptent parmi les engagés les plus appréciés et les plus privilégiés. M. le gouverneur Brière de l'Isle a parlé à M. Golaz en termes encourageants pour moi de la manière dont j'ai pris la direction de l'œuvre. En mentionnant cela, je n'ai nullement l'intention de me faire valoir, mais seulement de vous rendre compte de la vraie position des choses et de vous montrer à quel point Dieu a pris soin de son œuvre et béni, à la gloire de son nom, mes faibles efforts pour l'avancement de son règne. Je ne me fais pas illusion ; nous ne sommes encore que dans les petits commencements, mais les encouragements ne nous manquent pas. Je tâcherai de ne recueillir des fugitifs qu'avec une grande modération. Je sens très bien que c'est tout à la fois une œuvre coûteuse et difficile. »



CONSÉCRATION DE M. DANIEL KECK

Malgré le mauvais temps, le vaste temple de l'Oratoire était plein le soir du vendredi 1er avril. Toutes les Eglises de Paris s'y étaient donné rendez-vous pour assister à la consécration de M. Daniel Keck, fils du vénéré missionnaire du même nom.

Après une prière et une lecture de M. le pasteur Fisch, M. Boegner, sous-directeur de la Maison des Missions, est monté en chaire et a prononcé sur ce texte : « Vous me servirez de témoin » (Actes I, 8) le discours de consécration (1), dont voici les principaux passages :

(1) Ce discours est en vente à la librairie Bonhoure, sous le titre « le Témoignage missionnaire. »

(*Note des Réd.*)

« Mon cher jeune frère, » a dit M. Boegner en commençant, « votre consécration a lieu dans un moment très sérieux. La mission du Lessouto, à laquelle nous vous destinons, est menacée, et l'avenir est si obscur, que nous ne savons pas quand nous pourrons vous faire partir. Plus d'un s'étonne peut-être que nous n'attendions pas des jours meilleurs pour vous conférer l'imposition des mains. Mais au-dessus des hommes, Dieu règne ; il peut, d'un jour à l'autre, rétablir l'ordre où sévit maintenant la guerre et rouvrir la voie aujourd'hui fermée. Il faut que la nouvelle de la paix vous trouve prêt à partir. Votre place est marquée auprès de votre vénéré père, qui depuis longtemps attend avec impatience le renfort de votre jeunesse. Voilà pourquoi nous n'avons pas voulu différer cet acte qui vient à son heure, à la fin de votre préparation. »

Après avoir exprimé le regret de ne pouvoir céder la parole à M. Casalis qui, mieux que personne, eût pu indiquer au candidat les devoirs de l'heure présente, M. Boegner aborde son texte, qui jette une vive lumière aussi bien sur le ministère lui-même qui est essentiellement un témoignage, que sur la condition à laquelle il est possible de s'en acquitter avec succès. Il insiste d'abord sur l'importance immense du témoignage comme moyen de salut pour l'humanité, puis il dit :

« Vous serez donc le témoin de Jésus-Christ. Mais quel sera votre témoignage ?

Je réponds : D'abord un témoignage de justice. Venant à cette heure, cette parole ne vous étonnera pas. Vous savez ce qui se passe au Lessouto, et, tout en évitant les exagérations, vous sentez que, s'il n'avait dépendu que des hommes, une grande iniquité s'y serait déjà consommée. Au reste, je n'insiste pas. Cette guerre n'est qu'un incident entre mille de la lugubre histoire des péchés de nos races civilisées

contre les autres peuples. Parcourez cette histoire : vous serez épouvanté. Partout la conquête violente, partout les traités déchirés ; partout les vies humaines sacrifiées comme à plaisir, partout les vices les plus funestes inculqués aux sauvages ; ici des peuples entiers détruits par les armes, là des races que l'eau-de-vie achemine à grands pas vers la destruction ; en Afrique, la traite des noirs ; en Asie, l'opium imposé à la Chine ; en Amérique, les Peaux-Rouges spoliés et exterminés ; en Océanie, la chasse aux hommes et le commerce des crânes ; partout du sang, partout des larmes, partout l'injustice. Et, comme commentaire de ces crimes, ces paroles recueillies de la bouche d'un Hindou et prononcées sans doute par bien d'autres encore : « Ce qui nous détourne de Christ, c'est l'exemple des chrétiens ! »

Et l'on viendra nous dire ensuite que ces choses ne nous regardent pas ! On viendra nous dire : Prêchez l'Evangile, renfermez-vous dans l'exercice de vos devoirs pastoraux et ne vous occupez pas du reste ! On osera, en présence des injustices dont les indigènes sont les victimes, nous faire un devoir du silence et peut-être même nous demander de leur enseigner que vis-à-vis des blancs ils n'ont que des devoirs et aucuns droits ! — Quoi, dirons-nous, ce serait là la tâche de la mission ! Le ministère de la nouvelle alliance serait inférieur à celui de l'ancienne ! Quoi, un Elie, un Esaïe, un Jean-Baptiste auraient reçu de Dieu l'ordre de dénoncer aux peuples et aux rois leurs iniquités, et notre prédication à nous se réduirait à n'être qu'une monotone homélie sur l'amour de Dieu ! Mais, sachez-le, l'Evangile du royaume de Dieu est avant tout un Evangile de sainteté. Le serviteur de Dieu, Jésus-Christ, ce sont ses propres paroles, continuera son œuvre jusqu'à ce qu'il ait fait triompher la justice sur la terre, et le devoir de ses disciples est d'être, après lui, les serviteurs de la justice.

Soyez donc avant tout, mon frère, un témoin de la justice. En face du monde injuste, attestez que la justice de

Dieu subsiste à jamais, que son nom est saint, et que toutes les œuvres de ses mains sont fidélité et justice. Proclamez que la loi suprême des choses est la volonté sainte et juste de Dieu, et que, dans sa lutte contre l'iniquité, cette volonté aura le dernier mot. Annoncez sans crainte que les temps viendront où la justice habitera sur la terre transfigurée; que Dieu, juste juge, fera disparaître tous les ouvriers d'iniquité; qu'il y aura un jour de justice, suprême espoir et suprême recours des opprimés!

Mais ne vous contentez pas d'affirmer la justice, montrez-la réalisée dans celui qui fut le serviteur juste de Dieu, et que les apôtres, dans leurs premières prédications, ont appelé le juste. Montrez-la réalisée en vous-même, en vous efforçant d'en être le témoin et le représentant. C'est l'honneur de nos missionnaires, comme de tous les vrais missionnaires, d'avoir eu conscience de cette partie de leur tâche et de s'en être acquittés. Vous les avez vus, tout récemment encore, s'y employer avec ardeur. Vous les avez vus, pour empêcher une spoliation inique, ne pas se contenter de sonores protestations, mais mettre eux-mêmes, et avec quelle énergie, la main à l'œuvre, dépensant leur temps et leurs forces, luttant pied à pied et ne se lassant pas de faire entendre la voix de la justice au milieu des clameurs de ses adversaires. Imitez-les, dût-on vous appeler, à votre tour, un « missionnaire politique. » Imitez-les, dussiez-vous pour cela tout immoler. Suivez leurs traces, dussent-elles vous mener à la souffrance, dussent-elles vous conduire à la mort, et dites-vous, si Dieu vous demande votre vie, que ce n'est pas trop du sang d'un missionnaire pour compenser, si j'ose ainsi parler, les iniquités de notre race envers les malheureux indigènes.

Témoin de la justice, vous serez surtout un témoin de la charité. Ce second témoignage n'est pas moins impérieusement réclamé par les circonstances que le premier. Les païens ne peuvent pas attendre de la civilisation comme telle

plus d'amour que de justice. Admiration sentimentale au siècle dernier, mépris injurieux de nos jours, voilà ce qu'elle leur apporte. Quant à la pratique, elle n'a guère varié ; et les souvenirs que j'évoquais tout à l'heure me permettent d'affirmer que c'est presque toujours l'égoïsme qui a inspiré les peuples chrétiens dans leurs rapports avec les autres nations.

A cette civilisation égoïste qui tue, vous devez opposer la démonstration de la charité qui sauve et qui relève. Ici encore, vos meilleurs modèles, ce sont vos prédécesseurs. Ecoutez ce témoignage rendu naguère à leur œuvre : « La mission des Bassoutos, » a dit le docteur Wangemann, directeur de la Société des Missions de Berlin, « occupe la première place parmi les diverses branches de l'activité missionnaire au sud de l'Afrique. Si c'est la volonté de Dieu, c'est du peuple des Bassoutos que la bénédiction se répandra sur la masse des nations parentes : les Betchouanas, les Matébélés et les Cafres. »

A quoi faut-il attribuer le succès si remarquable de vos devanciers ? Je vais vous le dire : c'est qu'ils ont été, dans toute la force du terme, des témoins de la charité de Christ. On les a accusés parfois d'être des optimistes. Je réponds qu'il y a deux optimismes : l'optimisme superficiel de la faiblesse, qui n'a jamais été celui des missionnaires, et l'optimisme légitime de l'amour. Accuserez-vous d'optimisme l'amour humain, qui discerne, à travers les imperfections de la créature, cette immortelle et radieuse beauté qu'un œil indifférent ne reconnaîtra jamais ? Il répondra, et avec raison, que son optimisme est plus clairvoyant que votre indifférence. Tel, et non pas autre, a été l'optimisme de nos missionnaires. Ils ne se sont pas fait, du peuple que Dieu leur a confié, une image de fantaisie, mais ils l'ont vu avec les yeux de l'amour. Ils l'ont vu avec les yeux du Père céleste qui distingue au bord du chemin, sous ses souillures et dans sa honte, la fille de Sion dont il fera son épouse : « Je passai

près de toi, dit-il, je t'aperçus dans ton sang... et je te jurai fidélité ; je fis alliance avec toi, et tu fus à moi. » Ils l'ont vu avec les yeux du Fils de Dieu, pour lequel une seule âme vaut un monde, qui, la contemplant dans sa déchéance, voit du même coup tous les relèvements et toutes les transfigurations dont elle est capable, « qui l'a aimée et s'est livré lui-même pour elle, afin de la faire paraître devant lui glorieuse, sans tache ni ride, mais sainte et irrépréhensible. »

Ayez, mon frère, cet optimisme-là ; ayez la charité qui excuse tout, qui croit tout, qui espère tout, qui supporte tout. Croyez que rien de ce que Christ a aimé, âme ou peuple, n'est perdu sans retour. Au reste, ayez du salut une idée aussi haute que Jésus-Christ lui-même. Non content d'y voir le châtiment conjuré et la mort éternelle évitée, voyez-y le relèvement, la vie nouvelle, la restauration de l'image de Dieu dans l'homme et dans l'humanité. Ayez pour l'âme, ayez pour les peuples les saintes ambitions de Christ. Pour l'âme, n'acceptez comme irrémédiable aucune déchéance, ayez toujours devant les yeux, comme but à atteindre, la stature parfaite de Christ, l'homme de Dieu parfaitement propre à toute bonne œuvre. Et pour les peuples, n'écoutez pas les douteurs et les railleurs qui condamnent les races païennes à une éternelle et dégradante médiocrité. Rappelez-vous ce qu'il a fallu de siècles pour faire de notre race blanche ce qu'elle est maintenant ; et puisque notre mission a le rare privilège de s'exercer non pas seulement sur des individus, mais sur un peuple entier, travaillez avec vos frères à la tâche, noble entre toutes, d'élever une race jusqu'à sa forte et libre maturité, apportant ainsi votre concours, obscur mais dévoué, à l'une des œuvres les plus grandes que ce siècle ait commencées : le relèvement de l'Afrique. »

Dans sa seconde partie, l'orateur montre que la condition pour rendre un témoignage fécond, c'est d'*être* un témoin,

c'est-à-dire d'acquérir, par une expérience personnelle toujours plus complète, la connaissance de Christ en qui s'incarne toute justice et toute charité.

« Je sais bien que cette expérience que je vous demande, vous l'avez déjà faite, puisque vous êtes converti. Mais vous savez aussi que cette première rencontre avec Christ ne suffit pas ; il faut qu'elle se répète assez souvent pour devenir la communion la plus intime et la plus constante. Vous dirai-je ici toute ma pensée ? Dieu vous a doué pour l'action, et la pratique, loin de vous répugner comme à d'autres, vous attire et vous convient. Cet avantage, qui est grand, vous expose à une tentation : celle de négliger l'activité intérieure et le travail de l'âme sur elle-même. Réagissez énergiquement contre cette tendance ; développez votre âme par la prière qui est sa respiration et par la parole de Dieu qui est sa nourriture. Ne vous contentez pas d'une connaissance superficielle de la Bible, qui rendrait bien vite stérile votre prédication. Et que votre activité extérieure, vos visites, vos instructions, la conduite de votre Eglise, que votre travail vous ramène toujours plus au pied du trône de Dieu, dans la solitude où Christ se donne à l'âme : vous en sortirez retrempé et plus fort pour la lutte.

Au reste, soyez sans crainte ; Dieu lui-même se charge de l'éducation de votre âme. Si vous vous laissez conduire par sa main, il saura bien vous apprendre à chercher toute votre force en lui. Jusqu'ici, votre vie a été relativement facile et exempte d'épreuves, et le jour du départ, qui pour d'autres signifie séparation, pour vous sera synonyme de retour à la maison paternelle. Cependant, ne vous faites pas illusion. En entrant dans la carrière missionnaire, vous mettez le pied sur la route où l'on rencontre les difficultés et les douleurs. Quand vous les rencontrerez, ne vous plaignez pas ; ou, si la plainte monte malgré vous à vos lèvres, rappelez-vous tout aussitôt que si Dieu vous fait entrer dans la commu-

nion des souffrances de Christ, c'est pour vous rendre participant de sa sainteté. Ah ! quand sa main pèsera sur vous, ne la repoussez pas ! Quand il traversera vos projets, quand il brisera vos espérances, ne murmurez pas ! Quand il placera une croix sur votre épaule, ne la rejetez pas ! Acceptez, soumettez-vous, et dites en tressaillant de joie : Maintenant je pourrai rendre témoignage à Christ ; sa vie devient la mienne pour de bon ; je puis parler de lui, car je le connais.

Si j'insiste avec tant de force sur la nécessité de la vie intérieure, c'est que de cette vie dépend toute la vérité, et, par suite, tout le succès de votre ministère. Le jour où le serviteur de Christ, pasteur ou missionnaire, cesse d'être en vérité le témoin de Christ, son témoignage est frappé de stérilité. Il aura beau parler, supplier, menacer, appeler, on ne viendra pas à lui, encore moins à Christ. Mais cet insuccès extérieur ne sera rien auprès du ver rongeur de la condamnation qu'il sentira en lui-même, chaque fois que l'occasion le forcera de rendre son témoignage mensonger. Les visites pastorales lui deviendront un supplice qu'il rendra bientôt aussi rare que possible. Mais ses pires souffrances lui viendront de sa prédication : monter en chaire sans joie et, ce qui est pire, sans émotion, sans recueillement, sans prière, parce qu'il le faut, parce que c'est le métier ; parler sans amour et sans réel désir d'arriver à un résultat quelconque ; sentir que l'on est inférieur à soi-même et par-dessus tout que l'on n'est plus soi-même, que celui qui parle n'est plus soi, mais un vieux soi que l'on tire du passé pour s'en revêtir chaque fois que l'on prêche : quelle souffrance et quelle humiliation ! Quel châtiment pour le faux témoin de Christ ! »

Voici la conclusion du discours :

« Mes frères, vous avez entendu l'appel de Christ à ce jeune homme. Il va vous dire comment il y a répondu. Mais

sera-t-il seul à y répondre ? N'y aura-t-il qu'une consécration ce soir ?

Vous le savez, l'appel de Christ s'adresse à tous. Il a besoin de témoins parmi les païens, mais il lui en faut aussi dans notre patrie ; il lui en faut dans toutes les classes, dans toutes les professions, dans tous les âges. Sa voix vous dit à tous : Qui veut-être mon témoin ? Ne l'entendez-vous pas; jeunes gens? N'est-il pas vrai que votre cœur brûle à la pensée de la vie qui pourrait être la vôtre, si vous vouliez? N'est-il pas vrai qu'en entendant Jésus réclamer pour son œuvre le concours de toutes les bonnes volontés, il vous prend envie de laisser derrière vous, pour le suivre, toute cette vie de vanité et d'apparences, de faux plaisirs et d'ennui cruel, comme autrefois les premiers disciples, tressaillant d'espérance à cette parole : Vous serez pêcheurs d'hommes, laissèrent leurs filets dans la mer pour suivre Jésus !

Ah ! mes frères, ne résistons pas à cet appel ; c'est celui de Christ lui-même qui nous réclame. Chrétiens d'hier, renouvelons ce soir le don de nous-mêmes à Dieu. Chrétiens d'aujourd'hui, ne doutons pas que Christ ne soit prêt à nous recevoir à son service, et croyons que notre vœu de lui appartenir, s'il est sincère, est déjà inscrit dans les cieux. Tous ensemble, joignons notre consécration à celle de notre jeune frère et demandons à Dieu de bénir ce ministère qui commence, et dans celui qui va en être revêtu, et dans les âmes au profit desquelles il s'exercera. Amen. »

Pendant que l'assemblée chante les versets 9[e] et 10[e] du Psaume 116, le candidat monte en chaire. Puis il prononce l'allocution suivante :

« Mes frères, il y a un peu plus de trente-six ans, le 13 novembre 1844, dans cette même Eglise, au pied de cette même chaire, trois jeunes missionnaires, destinés au sud de l'Afrique, recevaient la consécration par les mains des pasteurs des Eglises évangéliques de France.

L'un de ces serviteurs de Dieu, M. Frédoux, après une vingtaine d'années de travaux missionnaires, fut enlevé à son œuvre et à sa famille par un terrible accident, présent sans doute encore à la mémoire de la plupart d'entre vous.

Le second, M. Cochet, a été rappelé par Dieu il y a quatre ans, après trente-deux années de durs labeurs, mais aussi de précieuses bénédictions au milieu du peuple des Bassoutos.

Le troisième, malgré ses fatigues et sa santé fortement ébranlée, est encore fidèlement à son poste de Mabouléla, auquel se rattachent plusieurs importantes annexes. C'est son fils qui, trente-six ans après lui, vient vous demander de le consacrer au saint ministère.

J'ai désiré évoquer ces précieux souvenirs de mes devanciers dans la carrière missionnaire, car c'est dans leur œuvre que je vais entrer, c'est sur leurs nobles traces que, malgré ma grande faiblesse, je vais m'efforcer de marcher, et c'est de leur foi que je désire être toujours animé.

En ce jour, le plus beau et le plus solennel de ma vie, il m'eût été doux de recevoir la consécration des mains de mon bien-aimé père. Hélas! ce privilège ne m'est pas accordé : les distances qui me séparent de lui sont trop grandes.

Mais, quoique éloignés de corps, mes parents sont présents d'esprit au milieu de nous, et leurs prières se joignent à celles de cette assemblée pour appeler sur le nouveau combattant qui va entrer dans la lice les bénédictions d'en haut.

Mes frères, si c'est un privilège pour moi d'avoir pour père un missionnaire qui me donne un si noble exemple à suivre, c'est aussi une grande responsabilité. Je puis le rappeler ici avec une joie légitime, mon père n'a jamais quitté la terre africaine durant toute sa carrière : travaillant dans une station relativement obscure, son œuvre n'en a pas moins été bénie et par son moyen bien des âmes ont été amenées

au salut. Aussi, ce que je demande à Dieu, c'est d'être, dans la carrière où j'entre aujourd'hui, le digne fils d'un tel père.

Cependant, je n'aimerais pas vous laisser croire que le fils du missionnaire le devient tout naturellement à son tour.

On ne peut le contester, il est peu de missions où les enfants des missionnaires témoignent un plus vif intérêt pour l'œuvre de leurs parents que dans la nôtre. Les filles, en particulier, se signalent par les services qu'elles rendent dans les écoles ; mais le recrutement des missionnaires proprement dits ne s'y fait que lentement. C'est qu'il faut pour cela un appel spécial de Dieu, une vocation directe du Saint-Esprit.

Laissez-moi donc vous raconter en toute simplicité par quelles voies j'ai été amené à désirer la charge que vous me conférez aujourd'hui.

Dès mes premières impressions religieuses, je me suis senti attiré vers elle. Ayant passé les quatorze premières années de ma vie dans la station de mes parents, le spectacle de leur patience, de leur joie au milieu même de fatigues et de difficultés de tout genre, ne fit que confirmer mon désir.

Enfin la vue du bonheur que la conversion procurait aux indigènes, du changement qui s'opérait dans leur vie après l'acceptation de l'Evangile, et surtout celle des misères morales et autres de ceux qui ne connaissaient pas Jésus-Christ, toutes ces pensées assiégeaient mon cœur, et ma décision de devenir missionnaire fut prise le jour même où je quittai la maison paternelle.

Oui, il y a onze ans, au mois d'avril 1870, après la déchirante séparation d'avec les miens, je fus entouré par nos braves Bassoutos qui ne cessaient de me répéter :

« Reviens pour nous instruire, nous et nos enfants, oh ! reviens bientôt ! »

Ces paroles, mes frères, ont toujours retenti dans mon

cœur depuis lors comme celles du Macédonien invitant Paul à passer dans son pays pour secourir son peuple. Depuis, chaque fois que je me suis senti ébranlé, j'ai entendu ce pressant appel ; « Reviens pour nous instruire. »

Arrivé en Europe au moment de nos grands désastres, je passai quelques mois dans le nord de la France, puis dix-huit mois à Strasbourg, ville natale de mes parents. Obligé, comme Français, de sortir d'Alsace, je restai un an à Neuchâtel, où mon éducation se continua sous les soins d'une famille chrétienne.

J'aime à le rappeler ici, pendant cette première partie de mes études, tous les frais étaient couverts par le Comité des Dames de Paris, cette association maternelle qui aide les missionnaires à donner une bonne éducation à leurs enfants.

Plus tard, admis par le Comité comme élève missionnaire, j'entrai à l'Ecole préparatoire de Batignolles. Là, je passai quatre années sous la direction éclairée et affectueuse de M. de Visme. Enfin, ma dernière étape a été dans cette chère Maison des Missions où j'ai fait mes études théologiques, où j'ai appris à mieux connaître, à mieux aimer l'œuvre à laquelle je me destinais, et où j'ai trouvé tant de joie dans la vie de famille que m'y ont offerte mes bien-aimés directeurs et directrices, M. et Madame Casalis, et M. et Madame Boegner.

Je désire surtout exprimer ma reconnaissance à mon vénéré directeur M. Casalis qui, pendant mes longues années d'études, a été pour moi un ami dévoué, un conseiller fidèle, un véritable père !

Oh ! merci, chers directeurs, chères directrices, jamais je n'oublierai ni votre sollicitude, ni votre touchante amitié pour moi qui, pendant si longtemps, n'ai eu d'autre « chez-moi » que la Maison des Missions.

Un séjour de quelques mois en Ecosse m'a procuré l'avantage de trouver dans ce pays de nombreux et précieux amis. Deux d'entre eux ont poussé leur affection pour moi

et pour l'œuvre dans laquelle je vais entrer, jusqu'à faire le voyage de Glasgow à Paris, pour assister aujourd'hui à ma consécration.

Je tiens aussi à remercier Messieurs les professeurs de la Faculté de théologie de Paris, dont j'ai suivi les cours avec profit.

Mes frères, ministres de Jésus-Christ, qui, dans un instant, allez m'imposer les mains, je vous dois quelques mots sur les vérités que je me propose d'annoncer aux âmes qui me seront confiées. Ces vérités seront les mêmes que celles que mes devanciers dans la carrière missionnaire ont prêchées et prêchent encore, à savoir Jésus-Christ mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification. Mon seul guide sera la parole de Dieu qui renferme bien des mystères pour moi, je l'avoue, mais en laquelle j'ai une foi sans bornes, parce que j'en ai vu les effets parmi les païens et que moi-même j'en ai senti la puissance.

La justice et l'amour de Dieu qui se sont rencontrés dans l'œuvre de Jésus-Christ et sont demeurés inséparables dans tout l'enseignement du livre sacré, le seront dans ma prédication et dans les instructions religieuses que j'aurai à donner.

Telle a été la ligne de conduite dont aucun de nos missionnaires ne s'est jamais départi (et nous savons quels résultats ils ont obtenus), telle sera la mienne avec le secours de mon Dieu.

Ah ! mes frères, je tremble devant les déclarations que je viens de faire, car je suis faible, je sens très bien que je ne pourrais jamais tenir ces engagements si j'étais livré à moi-même ; mais celui qui m'envoie est le même qui envoyait les apôtres, ces tout premiers missionnaires, et leur disait : « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde ! »

Me confiant dans ces promesses de mon Dieu, désirant me mettre sous sa direction, je suis rempli de courage et de joie en voyant arriver le jour où se réalise le vœu le plus ardent

de ma vie : devenir ministre de Jésus-Christ, répondre à l'appel de Dieu, qui m'a été adressé, il y a onze ans, par la bouche des Bassoutos eux-mêmes.

Néanmoins cette joie n'est pas sans mélange ; non, ce n'est pas sans tristesse que, sous peu, je quitterai cette France bien-aimée que nous, missionnaires, chérissons tout particulièrement.

Tous ces amis qui m'entourent en ce jour de leurs prières et de leur affection ; ces familles au sein desquelles j'ai trouvé un accueil si sympathique, si cordial ; la Maison des Missions tout entière ; l'œuvre de la rue Monge à laquelle M. Mac All a bien voulu m'associer pendant quelques années, tous les amis dévoués que j'ai trouvés parmi ces ouvriers parisiens dont j'ai le bonheur de voir beaucoup de représentants dans cet auditoire, tous ces liens, si doux, si forts, vont se briser !

Mes frères, au moment où je vous parle, l'œuvre du Lessouto dans laquelle je vais entrer, et qui est l'un des fleurons de nos Eglises de France, passe par une épreuve terrible ! Quelques-uns de nos temples sont vides, des villages sont brûlés, le fléau de la guerre s'étend presque partout.

Cependant, plus que jamais l'œuvre à laquelle je me consacre m'attire, car, dans la faible mesure de mes forces, je serai parmi ceux qui travailleront au relèvement des Bassoutos par l'Evangile.

Du reste, l'œuvre du Lessouto est l'œuvre de Dieu ; les ennemis de notre œuvre sont les ennemis de Dieu et, nous en sommes assurés, finalement ils seront confondus.

Malgré les difficultés que nous rencontrerons dans cette belle tâche de relèvement et de pacification, nous serons remplis de force et de courage à la pensée qu'ici, dans la mère patrie, *tous* les chrétiens évangéliques nous soutiendront par leurs dons, leurs sympathies et leurs prières !

Croyez-le bien, mes frères, nous, vos missionnaires, nous ne tremblons pas, car, après Dieu, c'est sur vous, sur vos

prières que nous comptons ; nous savons que Dieu ne nous abandonnera jamais et que vous ne nous oublierez pas !

Amen. »

Les questions d'usage ont été lues par M. Boegner, d'après le formulaire déjà employé à la consécration de nos premiers missionnaires ; puis, pendant que les pasteurs consacrants, au nombre de quarante ou quarante-cinq, imposaient les mains au candidat, M. le pasteur Dhombres résumait, dans une fervente prière, les vœux que tous les cœurs adressaient à Dieu pour le futur missionnaire.

En terminant, M. le pasteur de Visme a rendu grâce à Dieu pour cette fête bienfaisante (ce sont ses expressions), qui laissera, nous le croyons, un bon souvenir dans toutes les mémoires. Nos vœux seraient comblés, si elle avait inspiré à quelque jeune cœur, sinon la vocation missionnaire, au moins le désir de se donner à Dieu.



LE MAJOR MALAN

Il n'est parmi nous personne qui ne porte sur son cœur cet homme de Dieu, cet infatigable ami des missions et de la nôtre en particulier. Le moment est venu de répondre en sa faveur au puissant appel à la prière qu'il nous adressa, il y a quatre ans, après avoir parcouru nos Eglises. Il est atteint d'une maladie très douloureuse et le plus souvent mortelle. Sans se faire illusion sur la gravité de son état, il espère encore que Dieu le relèvera et lui permettra de continuer à travailler pour lui. Il serait inutile d'ajouter un mot de plus. Tous, nous allons l'entourer de nos plus ardentes intercessions et supplier notre Père céleste de nous accorder ce qu'il a promis à la prière faite avec foi.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

RÉSULTATS DES MISSIONS PROTESTANTES AU JAPON

Les premiers missionnaires protestants au Japon furent envoyés par les Eglises presbytérienne et épiscopale d'Amérique, en 1859. En 1866, elles firent un appel en faveur du Japon. « Pourquoi l'Evangile n'y est-il pas publiquement et librement prêché? C'est cette question qui nous presse en ce moment et nous excite à vous demander vos prières pour ce peuple. Nous supplions nos frères en Christ de prier pour que les derniers obstacles soient écartés, que les représentants du pouvoir au Japon soient inclinés à faire ce que les gouvernements chrétiens doivent faire en pareil cas, et que l'Esprit de Dieu les amène à proclamer la liberté, pour leurs sujets, d'aller entendre et de lire la Parole de Dieu, et qu'ainsi les portes éternelles soient haussées pour laisser entrer le Roi de gloire! » Cet appel fut suivi de plusieurs autres, adressés par différentes Eglises. Cependant, quand le premier missionnaire débarqua au Japon en 1869, l'ancien édit impérial, daté de 230 ans auparavant, frappa ses regards de quelque côté qu'il se tournât. « Aussi longtemps que le soleil réchauffera la terre, défense est faite à tout chrétien de venir au Japon! » Cet édit était confirmé par la déclaration de 1868 : « La secte diabolique appelée *chrétienne* est sévèrement interdite. Les personnes suspectes doivent être dénoncées aux officiers, et une récompense sera donnée aux dénonciateurs. » Cette ordonnance ne fut abolie qu'en 1873.

En 1872, les missionnaires des différentes Sociétés, à Yokohama, se réunirent pendant la première semaine de l'année pour prier. Quelques étudiants japonais assistèrent à ces assemblées; chaque jour on lut les Actes des apôtres, traduits et interprétés pour leur profit. Les réunions devin-

rent de plus en plus intéressantes et on résolut de les continuer. Une ou deux semaines plus tard, ces étudiants japonais s'agenouillaient, implorant avec larmes le pardon de leurs péchés, et appelant sur leur peuple les grâces de l'Evangile. Voici quelle fut l'impression des capitaines anglais et américains qui étaient présents : « Les prières de ces Japonais ravissaient nos cœurs et témoignaient que l'Esprit de Dieu faisait réellement son œuvre en ce pays. » La première chapelle fut inaugurée au mois de mars suivant. Un peu plus de huit ans après, le 19 avril 1880, les missionnaires appartenant à quatorze Sociétés américaines et anglaises, et les représentants des Eglises japonaises protestantes se réunirent à Tokio pour célébrer l'achèvement de la traduction japonaise du Nouveau Testament.

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur les travaux accomplis pendant ces huit années. En 1872, il y avait tout au plus, au Japon, une douzaine de chrétiens indigènes ; en 1880, il y a cent soixante missionnaires des deux sexes, appartenant à vingt-deux Sociétés et desservant quatre-vingt-quatorze stations. Il y a plus de cinquante Eglises organisées ; douze se soutiennent entièrement elles-mêmes, et vingt-six le font déjà en partie. Il y a trente écoles de garçons et de filles, renfermant huit cent trente enfants ; trois écoles de théologie, avec cent soixante-treize étudiants ; cent vingt-six médecins indigènes sous la direction d'un missionnaire-médecin, et cinquante-deux écoles du dimanche contenant mille huit cent cinquante-six enfants. Il y a cent cinquante-neuf prédicateurs et colporteurs indigènes, et des *femmes de la Bible;* l'Eglise compte environ trois mille membres communiants, et une communauté de près de huit mille membres fournit annuellement plus de 17,500 francs pour les besoins de l'Eglise. Il y a deux hôpitaux et sept dispensaires, qui ont donné asile et des soins à dix-sept mille neuf cent trente-deux malades, pendant l'année 1879 ; de plus, les stations éloignées sont régulière-

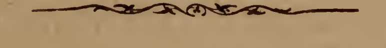
ment visitées par le missionnaire-médecin. Nous pouvons également citer parmi les résultats directs des travaux missionnaires la traduction des Ecritures, la publication de plusieurs milliers d'exemplaires d'ouvrages religieux et la circulation d'un journal chrétien dans l'empire.

Si nous considérons maintenant les résultats indirects de l'influence chrétienne, nous ne les trouvons pas moins réjouissants. Les esclaves ont été émancipés. La tolérance religieuse est établie. Deux millions d'enfants attendent l'ouverture des écoles publiques qui vont prochainement être établies dans toutes les parties de l'empire. L'instruction supérieure n'est pas non plus négligée : de toutes parts, on établit des collèges, des écoles normales et des universités; la Bible est partout à la base de l'enseignement. Une douzaine de journaux quotidiens sont maintenant publiés à Tokio, et un plus grand nombre dans les provinces. Le Japon est entré dans l'Union postale, et, en 1877, vingt-deux millions de lettres, six millions de cartes postales et sept millions de journaux ont été transportés par les trois mille sept cents bureaux de poste du pays. Des fils télégraphiques mettent en communication toutes les extrémités de l'empire. Le chemin de fer entre Tokio et Yokohama a transporté, en 1874, un million cinq cent mille voyageurs; d'autres lignes ont encore été établies depuis. Des phares ont été élevés sur tous les promontoires, et les vaisseaux japonais se rencontrent à des milliers de milles de leur pays. Des manufactures de toute sorte sont en pleine activité. Le calendrier européen a été adopté, et le repos du dimanche est maintenant au nombre des statuts de l'empire.

Notre notice sur le Japon serait incomplète si nous n'ajoutions quelques détails sur les femmes. Les différents auteurs se sont toujours accordés à dire que les jeunes filles et les femmes sont beaucoup mieux traitées au Japon qu'en Chine et dans les autres pays païens. Les Japonaises sont intelligentes, modestes, distinguées; aucune femme ne pourrait les

surpasser pour l'amour du beau, de l'ordre, de la propreté et pour le bon goût dans leurs arrangements intérieurs ; quant au courage, à la fidélité dans l'affliction, à la piété filiale, l'affection conjugale et la tendresse maternelle, elles peuvent entrer avantageusement en parallèle avec les femmes des autres nations. « De toutes les branches de travaux missionnaires au Japon, » remarque un de ces écrivains, « aucune, à ce qu'il me semble, n'est plus importante, plus féconde en résultats et plus encourageante, que l'œuvre des femmes chrétiennes parmi les femmes du Japon. » La *Société missionnaire de l'Union des femmes américaines* travaille au Japon depuis 1871. La résolution de l'un des missionnaires : « Je ne veux prendre aucun repos avant que toutes les femmes de la ville de Yokohama aient entendu la vérité de l'Evangile de Jésus-Christ, » a donc reçu son entier accomplissement. Car là, et dans bien d'autres endroits, les efforts des missionnaires portent des fruits et la bénédiction repose sur eux.

Nous pouvons en vérité nous écrier, dans un élan de reconnaissance : « Rien n'est impossible à Dieu. »



AFRIQUE OCCIDENTALE

BONNY

Les nouvelles de l'œuvre qui s'accomplit à Bonny sont des plus réjouissantes. De nombreuses lettres de l'évêque Crowther et des missionnaires indigènes attestent que ces paroles du missionnaire Boyle : « Bonny est devenu un Béthel », ne sont pas une simple phrase, mais bien l'expression de la réalité.

Un changement complet s'est opéré parmi les indigènes ; il n'est presque pas de maison où le culte domestique ne soit célébré matin et soir. Cette prière d'un nouveau converti

que M. Crowther entendit accidentellement : « O Dieu, nous te cherchons ; incline le cœur de chaque habitant de Bonny à te servir. Ote le mal qui est en nous et donne-nous un cœur nouveau ! » a reçu un prompt exaucement.

A la dernière fête de Pentecôte, onze adultes ont été baptisés. C'étaient les premiers baptêmes depuis les persécutions ; les candidats étaient tous demeurés fermes aux jours de l'épreuve. L'un d'eux, accusé d'avoir été au temple malgré l'ordre formel du roi, s'était écrié : « Oui, j'y ai été, je me suis fait du bien en entendant lire la Parole de Dieu ; aussi y suis-je retourné et y retournerai-je encore. »

Il y a actuellement deux cents candidats au baptême.

Trois chrétiens ont été enlevés prématurément pendant le cours de l'année à l'Eglise de Bonny. L'un d'eux, Pierre Obonanto, avait été jeté en prison en même temps qu'Isaïe Bara et Jonathan Apiape, les deux courageux martyrs dont nos lecteurs se souviennent sans doute. La crainte de la mort le poussa à abjurer ; il fut aussitôt relâché, mais il ne tarda pas à se repentir de sa faiblesse, et le reste de sa vie fut toute consacrée au Seigneur.

L'autre, le chef Frédéric Pepple, avait été premier ministre du roi William Pepple. Sa cruauté lui valut le surnom de « Tigre ». En 1854, il fut banni du pays et alla s'établir à Brass. Là, il apprit à connaître l'Evangile et fut entre les mains du Seigneur l'instrument de la conversion de plusieurs chefs. En décembre 1878, il revint à Bonny, où il est mort. « Ma foi », écrit M. Boyle, « a été retrempée au contact de celle de cet homme. C'était une vraie jouissance que de se trouver auprès de lui. »

Le Gérant : Alfred Boegner.

8595. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, le 23 mai 1881.

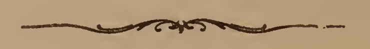
Frères en Christ de France, de Suisse et de tout lieu où notre mission est aimée, vous vîtes dans ce journal, l'année dernière, de quel tremblement je fus saisi en apprenant que la Colonie du Cap avait déclaré la guerre aux Bassoutos. A vues humaines, c'était la destruction prochaine de tout ce qu'avaient fait mes anciens compagnons d'œuvre et la fin des travaux de ceux qui les avaient remplacés. Je le craignais, vous étiez tentés de le croire, et vous vous demandiez si je pourrais survivre à un pareil désastre. Merci, oh! mille fois merci pour la vive sympathie dont vous m'avez de toutes parts envoyé l'expression. Soyez surtout bénis de n'avoir point perdu courage et d'avoir avec tant d'ardeur et de persévérance intercédé pour les Bassoutos et pour leurs pasteurs dans vos temples et dans vos familles.

Vos supplications ont été entendues; unissons-nous maintenant pour rendre grâces au Seigneur. Malgré tant d'efforts pour disperser nos troupeaux africains, en dépit des fréquentes attaques de gens armés des moyens de destruction les plus formidables, Dieu a sauvé les Bassoutos; il a voulu

que leur fermeté fût récompensée. Voici revenir la paix, et l'on peut espérer qu'elle sera définitive. On ne parle plus de se partager le pays, de déporter les chefs, d'envahir nos stations les unes après les autres. Elles nous restent toutes. Les plus centrales n'ont entendu que de loin le bruit des combats. Sauf dans le parcours très restreint, et forcément toujours le même, des troupes coloniales, les travaux des champs et le soin des troupeaux se sont continués. Beaucoup de Bassoutos sont morts pour leur pays, mais le nombre de ces victimes n'a pas été aussi grand que leurs adversaires le disaient, et les blessés soignés par nos missionnaires ont presque tous été guéris. Entendant les prières que les guerriers faisaient dans leurs camps et celles que les vieillards, les femmes et les enfants lui offraient dans les stations, Dieu a grandement réparé les dévastations faites par les troupes coloniales dans les districts où elles se sont montrées. Des pluies exceptionnelles ont produit partout ailleurs des moissons que l'un de nos missionnaires n'hésite pas à appeler phénoménales.

Gloire, gloire soit à Dieu, voilà le cri qui va s'échapper de tous vos cœurs, frères bien-aimés; et moi, confus d'avoir manqué de foi, j'ajouterai : « Seigneur, je m'en irai auprès de toi et de mes anciens compagnons d'œuvre, sans avoir entendu dire, comme je l'avais craint : « Le Lessouto n'appartient plus à la mission française. »

E. Casalis.



MORT DU MAJOR MALAN

Nous avons l'extrême douleur d'annoncer aux lecteurs de notre journal la mort de notre précieux ami, le major Malan. Il s'est endormi doucement le 17 mai, n'ayant pas encore atteint sa quarante-quatrième année, étant donc encore dans la force de l'âge.

Nous donnerons une courte esquisse de sa vie dans notre prochain numéro, mais qu'il nous soit permis de dire, dès maintenant, qu'humainement parlant, une perte comme celle que nous faisons est de celles qui ne se réparent pas. Son affection, son dévouement pour notre mission du Lessouto étaient sans bornes ; du reste, toutes les œuvres du Seigneur auxquelles il a eu le privilège de mettre la main ont reçu de lui une impulsion que rien ne semblait pouvoir arrêter. Il était prêt, il vivait dans une attente constante du Seigneur, et c'est là ce qui donnait à toute sa piété ce cachet de vitalité, d'énergie, de candeur et de joie qui n'est l'apanage ici-bas que du petit nombre.

Son souvenir demeurera en bénédiction à tous ceux qui l'ont connu ; au Lessouto, on le pleurera bien sincèrement.

Il repose en paix !

A. MABILLE.



ASSEMBLÉE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

L'intérêt du public religieux, qui met toujours un empressement tout particulier à assister à notre assemblée annuelle, ne s'est pas démenti cette année, et une fois encore, en parcourant des yeux le vaste auditoire réuni le soir du 5 mai à l'Eglise de la Rédemption, nous avons pu nous dire que notre œuvre est vraiment populaire, et qu'elle compte des amis nombreux et fidèles.

Une note joyeuse a traversé la réunion et en a fait une véritable fête : c'est la bonne nouvelle de la paix, enfin rétablie au Lessouto. M. le pasteur *L. Vernes*, qui présidait, a pu, dès le début de son discours, en faire part à l'assemblée, et lui montrer la dépêche reçue de Londres le jour même et portant ces trois mots : *Basutos have accepted*. Les Bassoutos

ont accepté les conditions de paix que leur offrait sir H. Robinson agissant en qualité de médiateur entre eux et la Colonie. Voici ces conditions : 1° Amnistie générale ; 2° les Bassoutos gardent tout leur territoire ; 3° ils peuvent garder leurs fusils en payant un port d'armes de fr. 25 ; 4° indemnité de 5,000 têtes de bétail à payer à la Colonie ; 5° les Bassoutos dédommageront de leurs pertes les Européens et ceux de leurs compatriotes qui sont restés fidèles au gouvernement. Après avoir rappelé l'épreuve qui a frappé le major Malan, membre correspondant du Comité, le président invite M. *Fisch* à présenter à Dieu une prière d'actions de grâces pour la délivrance qu'il vient d'accorder aux Bassoutos et à leurs missionnaires, en réponse à l'intercession de nos Eglises.

M. *Boegner*, sous-directeur de la Maison des missions, a présenté le rapport annuel. Nos lecteurs en prendront connaissance lorsqu'il sera imprimé. Nous attirons leur attention sur les chapitres consacrés à *Taïti*, au *Lessouto* et à la *Mission du Zambèze.* Par suite de l'annexion de Taïti, les indigènes de ce pays sont devenus purement et simplement des protestants français, l'œuvre missionnaire proprement dite a pris fin ; aussi la Société des Missions, tout en accordant à nos frères de Taïti de nouveaux subsides jugés nécessaires pour le développement de leur œuvre, compte-t-elle faire son possible pour se décharger d'une partie des dépenses de cette œuvre sur celles de nos Sociétés qui s'occupent d'instruction et d'évangélisation. Au *Lessouto,* l'activité missionnaire a été paralysée ou interrompue par la guerre ; mais si nos frères ont dû sur bien des points suspendre leurs travaux habituels, ils n'en ont pas moins été actifs. Le rapport raconte à grands traits l'histoire de la guerre dans ses différentes phases, en s'attachant dans chacune de ces périodes aux efforts faits soit par les missionnaires, soit par le Comité lui-même, pour venir en aide aux Bassoutos. L'avenir seul dira les fruits de ces efforts qui, pour ne pas rentrer directe-

ment dans l'évangélisation, n'en auront pas moins leur grande influence sur les progrès du règne de Dieu.

Le projet de *mission au Zambèze*, quoique mis pendant le temps de la guerre au second plan de nos préoccupations, est toujours à l'ordre du jour. Le Comité s'est attaché, dans toute cette affaire, à suivre une marche prudente et à ne pas devancer l'heure de Dieu. Nos lecteurs savent par notre journal les étapes que la solution de cette grave question a traversées : les rapports de MM. Coillard et Appia, publiés en brochure, sont entre leurs mains, et ils ont pu suivre les phases de cette consultation des Eglises qui se poursuit encore maintenant, et dont le résultat, à l'heure actuelle, se chiffre par 60,000 francs de dons spéciaux pour l'œuvre du Zambèze.

Le rapport se termine par quelques détails sur la situation intérieure de l'œuvre et par un appel à la création en province de Comités auxiliaires. Après quoi, M. *Meyrueis,* l'un des censeurs, donne connaissance de la situation financière.

Les recettes générales de l'exercice 1880-1881 se sont élevées, y compris les dons reçus pour la mission du Zambèze et ceux reçus spécialement pour les ambulances et les victimes de la guerre du Lessouto, à une somme totale de 324,152 35

Les dépenses de l'exercice ont été de 287,327 15
auxquelles il faut ajouter le déficit de l'exercice précédent, lequel s'élevait à . . . . 14,300 »

Ce qui porte les dépenses à un total de 301,627 15

Il reste donc un excédent de caisse de. . . 22,525 20

Mais nous devons mettre en réserve les sommes suivantes pour être utilisées selon leur destination spéciale, savoir :

1° Les dons reçus spécialement pour la mission du Zambèze, déduction faite des dépenses effectuées . . . . 50,000 »

2° Le reliquat disponible sur les dons reçus pour les victimes de la guerre . . . . 10,737 »

Soit ensemble une somme de . 60,737 »

Ce qui nous donne une balance en déficit de. 38,211 80

pour conserver intacts les . . . . 60,737 »

Ce déficit de 38,211 fr. 80 provient :

1° Du déficit de l'exercice dernier qui s'élevait à. . . . . 14,300 »

2° Des dépenses payées en sus de celles qui avaient été prévues au budget, savoir :

Voyages de retour en France de MM. Coillard et Mabille. 7,571 30

Supplément des dépenses de Taïti en 1880 . 7,000 »

Seconde moitié de la vente annuelle de Paris abandonnée exceptionnellement au Comité des Dames . . . . 9,431 »

38,302 30

Après le chant d'un cantique pendant lequel se fait la collecte, M. le missionnaire *Mabille* prend la parole. Il remercie les Eglises, au nom des missionnaires, de l'intérêt qu'elles portent à leur œuvre. Pourquoi n'enverraient-elles pas un délégué chargé officiellement de visiter de leur part ces Eglises du Lessouto qui se réclament d'elles comme de leur patrie spirituelle? Elles se rendraient mieux compte de la valeur, de la solidité de l'œuvre faite au Lessouto. M. Mabille donne d'intéressants détails sur son activité personnelle et sur cette classe biblique de Morija, qui sera un jour la pépinière des pasteurs indigènes du Lessouto. Puis il adresse aux chrétiens de France l'appel qui brûle les lèvres de tout

vrai missionnaire quand il pense à l'étendue de la moisson : «Venez à notre aide ! Donnez-nous des hommes ! » En terminant, M. Mabille propose qu'une collecte, destinée à éteindre le nouveau déficit, soit commencée séance tenante, en reconnaissance de la délivrance accordée au Lessouto, et rappelle qu'en Angleterre il a suffi de quelques instants pour éteindre des dettes considérables.

Le *président* annonce au nom du Comité que la proposition de M. Mabille est acceptée et que des dons spéciaux seront reçus à titre d'*offrandes d'actions de grâces.* Disons tout de suite qu'en réponse à cet appel 1,900 francs ont été immédiatement souscrits parmi les membres du bureau. D'autres dons, reçus depuis, ont porté cette somme à 2,435 francs. Nous plaçons cette collecte sur la conscience de nos amis. Ne voudront-ils pas, eux aussi, montrer leur reconnaissance au Dieu qui exauce les prières, en consacrant un don spécial à l'œuvre qui vient d'être l'objet de ses délivrances ?

Une allocution de M. *Steinheil,* de Rothau, a terminé la séance. Le Ban de la Roche, qu'il représente parmi nous, a pris une vive part aux tribulations de nos missionnaires, dont plusieurs lui appartiennent par leur origine. Après avoir rappelé ce fait et rendu témoignage aux bons souvenirs laissés en Alsace par nos amis Coillard, l'orateur s'attache à montrer que la mission a, dans la Bible, non seulement sa justification, mais aussi son type dans la conquête de Canaan par l'armée de Josué. Seulement, quel glorieux contraste en faveur des conquêtes de l'Evangile ! Au lieu d'une guerre d'extermination, la paix et le salut apportés à toute créature, et, comme point d'appui, la certitude que Dieu lui-même veut la rédemption du genre humain. Faisons tous notre service dans cette sainte guerre et mettons à profit pour cela toutes les occasions et tous les moyens qui sont à notre disposition.

La séance est levée après une prière de M. Dhombres.

La quête a produit la somme de 415 francs.

M. COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

Mazamet, 30 avril 1881.

Chers amis des missions,

On me dit que nos journaux religieux ont mentionné notre tournée dans les Eglises du Midi. Vous savez donc où nous sommes et ce que nous faisons, et vous pouvez nous suivre plus facilement par la pensée. Quant à nous, une des plus grandes bénédictions qui nous aient été accordées dans nos voyages, c'est de faire la connaissance personnelle de tant d'amis qui ont vraiment à cœur les intérêts du règne de Dieu. Cela donnera à l'avenir plus d'actualité à notre correspondance; derrière le journal, nous verrons les localités que nous avons eu le privilège de visiter, et dans ces localités nous chercherons les personnes que nous y avons connues, et c'est à elles que nous nous adresserons tout particulièrement.

Nous avons passé trois semaines à Pau. J'y ai quitté mon rhume et nous nous y sommes reposés, comblés de bontés des amis Malan et Barbey qui nous ont donné l'hospitalité, et d'autres amis dont nous avons fait la connaissance. C'est un petit paradis que Pau, tout le monde le sait. Mais pour nous son beau ciel se voila. Pendant le séjour que nous y fîmes, M. J. Bost y tomba malade ; le fils de M. Cadier était emporté par une phtisie, mais dans un état d'âme qu'il peignait lui-même dans le dernier message qu'il envoyait à son frère : « Dites-lui que je ne vais pas bien, mais *que tout est bien.* » — M. Malan père, un chrétien bien connu, succombait aussi à une longue maladie, et laissait une très grande place vide dans la société protestante de Pau. Mais ces avertissements solennels sont salutaires, ils nous disent d'être prêts, de travailler pendant qu'il fait jour, car la nuit vient pendant laquelle personne ne peut rien faire. De Pau, nous sommes

allés à Orthez et aux environs, à Bayonne, à Biarritz, puis à Bordeaux, et là aussi on nous a fait l'accueil le plus chaleureux tant dans l'Eglise nationale que dans l'Eglise libre. Les dix jours que nous avons passés au milieu de nos chers amis bordelais ont poussé des ailes, et nous avons fait de nouveau nos malles en soupirant, et en disant : *déjà!* — Passant par Clairac et ne nous y arrêtant que juste assez pour nous faire regretter de ne pas y séjourner davantage, nous arrivons à Montauban. Montauban vivra longtemps dans nos souvenirs et dans nos affections. MM. les professeurs et les pasteurs nous ont comblés d'égards qui nous auraient humiliés si nous avions dû les prendre pour nous personnellement, mais qui nous ont fait du bien, puisque c'est la cause des missions qu'on honorait. Que n'était-elle mieux représentée et plus dignement traitée cette cause dans ce grand centre d'études et de lumières! Lui donnera-t-on droit de cité à Montauban? Je veux bien l'espérer. On s'occupe d'y organiser un comité auxiliaire de missions, et l'un des professeurs se propose de faire une place à l'étude de cette œuvre dans le cours dont il est chargé. C'est un élément de vie dans la préparation des futurs pasteurs de nos Eglises au milieu d'études souvent desséchantes, et qui sont même un dissolvant pour la foi de plusieurs. Nulle part l'œuvre des Missions ne serait mieux chez elle que dans les facultés de théologie, et on ne comprend pas que dans notre patrie elle y soit restée si étrangère. Aussi appelé-je de tous mes vœux la fondation d'une chaire où, comme en Ecosse et comme en Amérique, l'œuvre des Missions sera l'objet d'une étude spéciale. C'est le meilleur cours d'apologétique que l'on puisse donner à de futurs pasteurs, et un des antidotes les plus efficaces contre le poison de ce qu'on appelle aujourd'hui *la libre pensée.*

Nous avons remporté de Montauban les impressions les plus douces, et je me suis pris à envier les jeunes gens qui se préparent au saint ministère dans ce lieu si paisible et sous des hommes tels que M. Bois, le doyen, et les profes-

seurs qui unissent à la science et à la dignité de leur position tant de simplicité, de chaleur et de jeunesse de cœur.

Notre itinéraire nous a conduits ensuite à Toulouse, à Saverdun et les localités avoisinantes; dans l'Ariège, au Mas d'Azil et environs, puis dans le Tarn, à Vabre, à Castres et enfin à Mazamet, d'où je vous écris. Les amis sont partout les mêmes, pleins de sollicitude pour nous, mais nous pressurant comme une éponge. Nous pardonnent-ils si parfois l'éponge est sèche? Qu'ils soient indulgents, eux ; nous ne nous le pardonnons pas, nous. Souvent je quitte une réunion avec la douleur au cœur, en me disant : Encore une occasion de passée !...

Et quant à nos impressions de voyage, je ne crois pas me tromper en disant que l'œuvre des Missions est généralement chère aux Eglises. On le pourrait, qu'on ne voudrait pas s'en passer. Mais c'est une œuvre, hélas ! bien peu connue. Le *Journal des Missions* n'est guère lu que par des amis dévoués de l'œuvre, et dans les réunions mensuelles que des pasteurs tiennent ici et là. L'œuvre des Missions en France, c'est l'œuvre des chrétiens, mais pas encore celle des Eglises. Les pasteurs et leurs troupeaux ne sentent pas qu'ils y ont une part de responsabilité. On s'intéresse aux missions au même titre qu'on s'intéresse à toute autre œuvre ; il n'y a de différence que du plus au moins ; la nature de l'intérêt est la même ; pas de sentiment de responsabilité. Les missions n'ont pas encore obtenu droit de cité chez nous. Ce n'est pas un mendiant, il est vrai ; c'est un hôte qu'on accueille avec amabilité et que l'on comble d'égards, mais ce n'est pas un enfant de la maison, et elle n'a pas encore place au foyer domestique.

Dans notre désorganisation actuelle, au milieu de nos divisions si regrettables, il est bien difficile de s'entendre. Mais quand l'Eglise réformée aura son synode, comme l'Eglise luthérienne et les Eglises libres ont les leurs, et qu'on s'y occupera de l'évangélisation du monde, — tout changera. En attendant, le seul moyen de remédier à ces lacunes, c'est la

fondation de comités auxiliaires dans les principaux centres de vie. Mais des comités actifs, comme celui de Montbéliard; qui fassent plus que de collecter des fonds, qui s'intéressent aux questions, s'occupent des publications, organisent des réunions, mettent enfin tout en œuvre pour faire connaître et aimer la mission. Pour certains de nos amis c'est encore trop s'engager. Mais d'autres ont résolument mis la main à l'œuvre, et nous voulons espérer que l'exemple de Bordeaux et de Montauban sera bientôt suivi par d'autres centres.

Au moment où j'écris, un télégramme nous annonce que la paix est enfin conclue entre les Bassoutos et la Colonie. A cette nouvelle, bien des actions de grâces s'élèveront vers Dieu. Une fois de plus, il a exaucé nos prières, et a sauvé la nation des Bassoutos d'une ruine imminente. Personne n'aurait jamais osé prédire que les Bassoutos pussent pendant si longtemps faire aux troupes coloniales une résistance aussi héroïque; ni qu'après une guerre dont les motifs et les résultats font si peu honneur à la Colonie du Cap, on pût conclure avec les Bassoutos une paix aussi peu glorieuse.

Il est impossible de n'en être pas frappé, ni de résister à la conviction que Dieu a des vues sur cette petite nation, et une mission spéciale qu'elle doit encore remplir en Afrique. Ce n'est pas un effet de pur hasard que de petites communautés de Bassoutos soient dispersées sur les vastes territoires de la Colonie du Cap, et que leur langue soit parlée jusque sur les bords du Zambèze.

Pour moi, nos projets d'extension s'imposent de plus en plus, et l'occasion qui nous est offerte est unique. Nous renfermer dans les limites du Lessouto, limites qui vont toujours en se rétrécissant de plus en plus, serait désastreux pour l'œuvre même que nous y faisons. Quels seront les effets démoralisants de la guerre sur nos Églises ? Nous ne saurions encore le dire. La diminution des ressources pécuniaires et même de la coopération que nous attendions d'elles peut nous imposer des délais, mais non l'abandon de nos projets.

C'est en tout cas aux Eglises de France que revient l'initiative de la mission du Zambèze, et nous voulons croire qu'elles ne reculeront pas devant la tâche.

Quelques amis s'effraient des conditions climatériques du Zambèze et du fait que nous, Français, nous travaillons pour des Anglais qui, comme dans cette guerre, peuvent compromettre notre œuvre. J'ai souvent répondu à la première objection. Ce n'est pas pour effrayer les Eglises, mais pour leur faire comprendre tout le sérieux de l'entreprise que je leur dis et leur répète que « c'est un pays qui dévore ses propres habitants. » Nous voulons cependant agir avec toute la prudence et la sagesse possibles, nous éloigner de la vallée pestiférée des Barotsis, et nous établir sur les plateaux de la Kafué, un des affluents du Zambèze, plateaux que l'on dit être *relativement* salubres. « Et si Dieu prend plaisir en nous, il nous donnera le pays. » Si, comme nous le croyons, il nous est possible d'établir des communications par le cours du Zambèze avec la côte orientale, il est impossible d'exagérer l'importance de la position que nous occuperions au seuil de l'Afrique centrale.

Et quant à la nationalité, n'avons-nous pas à nous féliciter de pouvoir déclarer que nous ne sommes nullement solidaires des actes d'un gouvernement *qui n'est pas le nôtre ?* Tout en respectant les autorités et en prêchant la soumission aux lois du pays, nous ne sommes pas Anglais, et notre influence ne souffre nullement des erreurs de la politique, au contraire.

Au delà du Zambèze, du reste, le pavillon anglais ne flotte pas encore. Nous aurons d'autres difficultés, pas celle des nationalités.

En général, j'ai l'impression que la mission du Zambèze est populaire parmi les chrétiens. Je n'en veux pour preuve que les dons spéciaux qui continuent à nous arriver. Personne ne m'accusera, je pense, d'exciter l'enthousiasme du public chrétien. Aussi n'y a-t-il nulle part de l'enthousiasme. On a

donné et on donne pour l'œuvre du Zambèze ; mais ceux qui se donnent sont rares.

En France, il en est du service de Jésus-Christ dans les Missions comme de la conscription et du mauvais numéro ; nous aimons souvent à faire le service de notre divin Roi en donnant de notre argent, et en cherchant des remplaçants. Et nous croyons en être quittes à ce compte-là quand nous ajoutons dans nos prières : Que ton règne vienne ! Eh bien, non, au service de Jésus-Christ, il faut payer de sa personne. On répète sur tous les tons que tout le monde ne peut pas aller en mission, et c'est vrai. Aussi, tout le monde n'y va pas, tant s'en faut. Ne pourrait-on pas y aller davantage ? N'est-il personne à qui puisse s'adresser directement le reproche du Maître : « Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire ? »

F. COILLARD.

MISSION DU LESSOUTO

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE NOS MISSIONNAIRES DU SUD DE L'AFRIQUE

I

Le 16 mars, notre frère, M. Lautré, continuait à poursuivre avec bénédiction son œuvre parmi les Bassoutos établis à Smithfield dans l'Etat-Libre. Il nous écrivait à cette date :

« Quoique la grande agitation des esprits parmi les blancs et les gens de couleur de cet endroit soit aussi regrettable qu'elle est nuisible à l'avancement de l'œuvre de Dieu, les services que je tiens le dimanche continuent à être assez bien suivis. A nos fêtes religieuses, le nombre de nos auditeurs me paraît être le même qu'avant la guerre ; environ

trois cents. Ces Bassoutos, au lieu de dépenser l'argent qu'ils gagnent ici en boissons enivrantes et autres folies, l'emploient d'ordinaire à acheter du bétail. Malheureusement, les pâturages de notre petite ville sont si peu étendus qu'un certain nombre de nos gens sont obligés de conduire leurs troupeaux sur des fermes plus ou moins éloignées, ce qui nuit aux services et aux écoles. L'instruction de quelques-uns de nos catéchumènes en souffre aussi. Pour remédier à cela, il nous faudrait des catéchistes bien qualifiés qui pussent porter l'Evangile de ferme en ferme.

Toutefois, il y aurait de l'ingratitude à ne pas reconnaître que du bien s'accomplit parmi nous. De temps en temps, je puis recevoir quelques adultes de plus parmi les candidats au baptême. Des jeunes gens demandent aussi à confirmer celui qu'ils avaient reçu dans leur enfance. Des conversions se sont manifestées chez des personnes que nous connaissions à peine. Je mentionnerai, dans le nombre, celle d'un vieillard qui vivait sur une ferme, à quelque distance d'ici. Il était travaillé dans son âme depuis un certain temps, mais il ne témoignait pas ce qu'il éprouvait. Quelques jours avant de mourir, Mokatlé se mit à parler à tout le monde de Jésus-Christ. « La porte du ciel m'est ouverte », disait-il, « Dieu est amour ; il m'a pardonné tous mes péchés. » Après avoir envoyé ses salutations à l'Eglise et avoir exhorté ses enfants, il s'en est allé en paix auprès de son Sauveur. Deux autres chrétiens, avancés en âge, sont aussi partis pour un monde meilleur, à notre regret et à notre joie. Quelques membres de l'Eglise nous ont quittés pour aller s'établir dans d'autres stations missionnaires. Il nous reste encore près de cent communiants. Nous avons eu à déplorer trois chutes parmi ces derniers. Deux d'entre eux demandent avec instances à être réadmis dans l'Eglise, mais je ne me presse pas d'accéder à leur désir.

La collecte pour aider à l'œuvre du Lessouto et à la mission du Nord s'est élevée à 785 fr. 60 c. Vu la cherté des

céréales, cette année, je ne pouvais guère attendre davantage. Ce dont nous avons besoin et que je vous prie de demander au Seigneur pour nous, c'est plus de vie chrétienne. Dans cet endroit, nos indigènes n'ont rien à faire avec la politique et je me tiens aussi en dehors de l'agitation des partis.

II

De Thabana-Morèna, le 30 mars, M. Germond nous écrivait ce qui suit :

« Les gens de Matatiélé ont été refoulés par la guerre dans les montagnes au-dessus de Béthesda. Notre frère Cochet a donc chapelle pleine, le dimanche, et l'occasion de faire beaucoup de bien, ce qui n'est pas mon cas et encore moins celui de M. Maeder, qui vit à peu près seul. Le dimanche, j'ai encore un assez bon auditoire, mais, les services terminés, chacun se disperse. Les hommes retournent au camp, les femmes dans les cavernes.

« On témoigne beaucoup d'égards aux missionnaires, leurs exhortations sont bien accueillies, mais c'est d'une oreille distraite qu'on les écoute. Nous ne voyons pas de signes avant-coureurs d'un réveil. On est fier d'avoir tenu les troupes si longtemps en échec, de leur avoir fait subir de si cruelles pertes. On ne parle que de cela, jeunes et vieux, et surtout les femmes.

« Pour trouver en ce moment des âmes qui cherchent le Seigneur, je crois que c'est au camp de Lérotholi qu'il faut aller. Tous les jours, il y a service l'après-midi, et les chefs exigent qu'on y assiste. On m'apprend que quelques personnes ont été réveillées et sont en bonne voie. Pendant l'armistice, certains soldats de Carrington sont allés voir les Bassoutos : « On dit que vous faites la prière chaque jour ; tas de sottises, à quoi cela vous servira-t-il ? Vous serez battus en dépit de vos prières. » Et dire que ces gens-là ont un chapelain et qu'ils l'écoutent dévotement en bons chrétiens

qu'ils sont. Ne sont-ils pas les champions de la civilisation chrétienne contre la barbarie ? »

III

M. Jousse écrivait de Thaba-Bossiou, le 7 avril :

« Bloqués de tous les côtés, excepté le ciel, nous avons pu, jusqu'à ce jour, jouir de la présence du Seigneur, et si la gravité des temps et le sérieux de notre position ne prêtent pas à la joie, notre confiance en Dieu a banni de nos cœurs tout sentiment de crainte et de terreur. Si, comme je l'espère, notre Père céleste nous délivre bientôt de cette guerre affreuse, nous ne conserverons qu'un souvenir : celui des bontés quotidiennes dont il nous a entourés.

« Cher frère, vous n'avez pas eu tort de compter sur nous, et, tout en confessant que nous ne faisons jamais bien ce que le Seigneur nous donne à faire, j'ai l'intime assurance que la conduite de tous vos représentants au Lessouto n'a pu que contribuer au bien de ce pays. Que de cœurs autrefois fermés à toute sympathie pour notre œuvre semblent ouverts aujourd'hui. Hier encore, notre sœur Miriam Cochet rencontrait un cher païen qui lui dit : « J'ai défendu que les blessés de ma tribu fussent soignés par d'autres que les missionnaires ; ceux qu'ils ont soignés sont tous guéris ». C'est en effet le cas pour tous ceux qui ont passé par nos mains ici.

Au commencement de la guerre, on pouvait se demander ce que nous avions à craindre ou à espérer des Bassoutos, tant était grande leur agitation. Aujourd'hui, l'épreuve est faite, et j'espère que le Seigneur aura été glorifié par le peu que nous avons fait pour lui.

Parmi les blessés qui ont passé dans nos mains, je me souviens d'un homme d'un certain âge qui me fut amené par son fils. Il avait été atteint au côté gauche et la balle était sortie en traversant un côté du poumon. Il pleuvait ; le malheureux n'avait rien pris depuis vingt-quatre heures et il

avait perdu beaucoup de sang. Après un premier pansement fait dans mon cabinet, je lui fis donner un bon potage et nous le transportâmes dans l'ambulance. Huit jours après, il était hors de tout danger et s'en retournait chez lui. C'est un homme qui, de votre temps, avait entendu l'Évangile et lui avait résisté. Quand il entendait sonner la cloche (et vous savez qu'elle retentit souvent dans nos stations) il était saisi de frayeur ; après un certain temps, cette voix qui réveillait et troublait sa conscience lui devint tellement importune, qu'il s'en alla dans un autre endroit.

5 *avril.* — On dit que le gouverneur vient au Lessouto. Est-ce vrai ? Oh ! la paix, la paix, quand aurons-nous la paix? Cette guerre a pesé lourdement sur nous. Les émotions par lesquelles ma femme a passé ont été trop fortes pour sa constitution, déjà fort ébranlée par la fatigue et par un état de souffrance qui ne s'allégerait que par un repos absolu et prolongé. Il me semble qu'il y a dans l'air des émanations de paix. Nous sommes sans nouvelles aucunes; toutefois je crois que le moment approche où le Seigneur parlera de paix à son peuple.

Nous voici à l'entrée de l'hiver; cependant la station est encore dans sa splendeur de l'été, grâce aux pluies que nous avons eues. Nos orangers sont de toute beauté, mais il faudra maintenant les couvrir avant les froids. Jusqu'ici, nous n'avons eu qu'une seule gelée blanche.

M. Keck. — *Mabouléla, 8 avril.* — « Il y a des bruits dans l'air qui nous rassurent. Je n'ai rien d'officiel à vous annoncer, mais des *on-dit* viennent de tous côtés faire pressentir que les affaires vont prendre une tournure paisible.

L'œuvre missionnaire de Mabouléla n'a extérieurement rien souffert de la guerre. Les services du dimanche, les fêtes de sainte Cène, les réunions d'Eglise et d'instruction religieuse, les écoles ont été régulièrement tenus et fréquentés. Oh !

que le Seigneur nous rende plus reconnaissants pour ses bienfaits, pour sa protection et pour tous les avantages spirituels et terrestres dont il nous a comblés.

Que les amis de la mission française qui nous ont soutenus et nous soutiennent encore, avec ceux qui ont directement plaidé la cause de ce peuple des Bassoutos, ne se relâchent pas. Nous avons vu de nos yeux que leurs efforts n'ont par été vains. Que ne puis-je leur faire parvenir l'expression de ma reconnaissance pour ce qu'ils ont fait et font pour cette tribu africaine et pour nous! »



MISSION DU SÉNÉGAL

LETTRE DE M. TAYLOR

Saint-Louis (Sénégal), le 22 avril 1881.

Bien cher directeur,

Dieu vient de m'accorder une grande bénédiction. Au moment où ma fatigue et mes misères m'avaient plongé dans le découragement, il vient me dire: « Ma grâce te suffit. » Que ta volonté donc, ô mon Dieu, soit faite et non pas la mienne.

Voici de quoi il s'agit. Un homme, âgé de trente-six ans, originaire de Sierra-Leone, mais qui a vécu ici bien des années, vint me trouver il y a deux semaines pour demander le baptême pour une enfant illégitime de quatre mois dont il est le père. La mère est une Woloffe d'ici, jeune musulmane de vingt et un ans. Ses parents affligés avaient épuisé, mais en vain, tous les moyens de persuasion pour décider l'homme à réparer sa faute par le mariage, musulman ou chrétien, d'après son choix.

Voyant, par la légèreté avec laquelle il me fit sa demande,

qu'il ne sentait pas du tout sa culpabilité et son grand danger, j'ai cru devoir saisir cette occasion de lui parler sérieusement. « Tu es donc, » lui dis-je, « un soldat actif de l'ennemi mortel de ton âme; tu es déterminé à l'aider à semer et à augmenter la misère dans ce monde; voilà une mauvaise femme de plus à Saint-Louis, fruit de ton activité dans le service de Satan, — une femme trompée, abandonnée, et une petite innocente qui vivront désormais dans la misère et le déshonneur et qui pourraient être à l'avenir une source de beaucoup de mal pour d'autres; as-tu jamais pensé sérieusement à ces choses? »

A ces observations, mon homme devenait pensif; il n'avait jamais envisagé les choses de cette manière. Aider contre soi-même un ennemi mortel à réaliser son but destructeur, n'est-ce pas là le comble de la folie? « Donne-toi donc », continuai-je, « à Jésus-Christ; épouse la jeune fille, et Dieu te bénira ; quant au baptême de l'enfant, je n'en vois pas trop la nécessité pour le moment, vu que toi-même tu te soucies si peu de ta propre âme. » Mon homme me quitta ce soir-là triste et abattu.

Le lendemain, je fis appeler chez moi la jeune fille qui fut accompagnée par sa mère. Je leur parlai sérieusement. La mère fut très touchée. Elle me dit : « Tu m'étonnes; tu cherches le bien de ma famille sans me connaître ; que Dieu te bénisse et couronne de succès les efforts que tu déploies pour réparer le mal qu'un autre m'a fait. »

Six jours après, c'est-à-dire lundi soir, le 18 du courant; mon homme retournait chez moi la figure rayonnante de joie. « Cher pasteur, » me dit-il, « je te remercie beaucoup. Depuis que je t'ai quitté il y a six jours, j'ai passé par une grande souffrance morale ; maintenant, je suis décidé, je me donne à Dieu; arrange-toi comme tu voudras; fais toutes les démarches nécessaires pour que je me marie au plus tard au mois de juin prochain. La jeune fille viendra tous les jours chez toi pour apprendre les vérités de la religion chré-

tienne ; tu la baptiseras avec son enfant, quand tu le jugeras convenable. Je laisse tout entre tes mains. Après Dieu, je mets toute confiance en toi pour la consommation heureuse de cette affaire. »

Il m'est impossible, cher directeur, de vous décrire l'émotion que j'ai éprouvée à l'ouïe de ces paroles. Il me semble que, dans mon état de perplexité profonde et de découragement, Dieu, dans sa miséricorde, vient me dire tout doucement : « Fais-tu bien de t'affliger ainsi ? Ma force s'accomplit dans la faiblesse ; n'aie pas peur, sème avec larmes et réjouis-toi dans les souffrances. »

Ce mariage va faire, j'en suis sûr, beaucoup de bruit dans la Colonie parmi les musulmans. Qui sait ce qui en résultera, avec la bénédiction de Dieu, en faveur de la sainte cause pour laquelle nous travaillons ?

J'ai fait hier une visite officielle à notre nouveau gouverneur, M. F. de Lanneau. Il m'a bien reçu. C'est un homme très libéral, très accessible et très bien disposé à notre égard. Nous avons parlé de Sierra-Leone et de ce que les missionnaires protestants y ont fait. Il m'a encouragé de toutes manières et m'a dit d'aller le voir sans crainte chaque fois que j'aurai quelque chose à lui dire ou à lui demander.

Votre bien affectionné,

TAYLOR.



UNE PROMENADE A SAINT-LOUIS

Lettre de M. Golaz.

Saint-Louis, le 1er avril 1881.

Bien cher monsieur Boegner,

Je vous promettais dans ma dernière lettre de continuer mon récit et de vous parler de nos premières impressions. C'est déjà un peu tard, je comprends déjà moins ce qui peut

intéresser mes compatriotes, la métamorphose d'Européen en Africain s'est déjà presque faite. Les habitants ont commencé à me considérer comme un des leurs et à cesser de me considérer comme un habitant tombé de la lune. Il paraît que je prends la couleur locale.

Ce qui a d'abord vivement excité notre curiosité, comme bien vous le pensez, ce fut notre maison. Le soir de notre arrivée, lorsque, après avoir fait la prière et béni Dieu de nous avoir amenés sains et saufs, les gens qui étaient venus nous attendre furent partis, nous nous mîmes à fureter un peu partout, comme des chats dans un grenier. Toutes les chambres de notre petit appartement sont absolument de même dimension et forment un carré parfait. Elles sont très hautes avec de grands murs blanchis à la chaux. Dans chaque chambre il y avait le nécessaire préparé avec beaucoup d'amabilité par M. et Madame Taylor : une armoire, une table, une chaise, un lit. C'est le mobilier dans sa plus simple expression ; nous en resterons là, c'est plus commode dans un pays chaud où l'on a besoin d'air avant tout. Je me disais en me couchant combien notre arrivée différait de celle de nos premiers missionnaires au Sud, lorsqu'ils devaient coucher dans leur wagon et faire leur cuisine en plein air. Si celle-ci a son agrément, l'autre avait sa poésie qui me sourit beaucoup.

Les jours suivants ont été employés à mettre un peu d'ordre dans ce chaos, arranger les serrures des portes, les fermetures des fenêtres et des volets, mettre des rideaux. L'arrangement de mon cabinet en particulier m'a donné beaucoup de peine. Il fait maintenant mon bonheur. C'est un petit pavillon sur le toit. On y arrive en montant un escalier très étroit et très raide qui part de la terrasse de la cuisine. Il est très rustique, mais on y a de l'air et de la tranquillité. Par la porte, j'ai une vue magnifique sur la mer et sur presque tout le village indigène de Guet-N'dar ; de la fenêtre, je domine l'île de Sor; l'horizon est borné de ce côté

par des baobabs et de petits groupes de palmiers et de cocotiers. Certes, on peut facilement imaginer quelque chose de plus pittoresque, mais je vous assure que ce paysage a bien son charme et qu'il n'est nullement si désolé que l'on veut bien le dire. D'abord, il n'est pas exact de dire que la contrée soit aride et brûlée, comme le répètent presque tous les auteurs que j'ai lus jusqu'à maintenant. Ce qui frappe, au contraire, c'est de voir combien tout est vert. Cependant je n'insiste pas trop, parce que ma femme n'est pas tout à fait de mon avis.

Quant à Saint-Louis, ce n'est pas laid du tout, seulement il faut s'habituer à ce genre de ville. Imaginez un banc de sable au milieu du fleuve, long de 2 kilomètres et large de 200 mètres, sur lequel s'alignent des maisons carrées, aux toits plats, aux murs très blancs ; çà et là, un ou deux cocotiers surgissent d'une cour et s'élèvent au-dessus de la maison. Il n'y a que des magasins et vous n'en voyez pas un. C'est qu'il n'y a aucune de ces enseignes dont les murs de nos villes sont couverts ; vous savez cependant qu'il y a un magasin dans une maison quand vous voyez une série de portes d'entrée les unes à côté des autres. Quand vous avez vu un de ces bazars, vous les avez tous vus ; ils n'ont, du reste, rien de particulier ; c'est d'abord un grand comptoir qui s'étend d'un bout du local à l'autre, les acheteurs sont d'un côté, les vendeurs de l'autre. Il y a presque toujours foule. Vous trouvez là tous les vieux rebuts de nos magasins européens et à des prix fabuleux le plus souvent.

Dans la rue, pas une voiture, pas un bruit de pas, vous n'entendez que des voix humaines. Cela fait une singulière impression ; il y a un peu de ce que l'on éprouvait dans Paris lorsqu'il est tombé tant de neige et que les omnibus ne marchaient plus pendant l'hiver de 1879 à 1880. Seulement, ici, à la place de neige, c'est du sable. Vous voyez aller et revenir des Woloffs, avec leurs grands boubous blancs ou bleus et leurs bonnets de même couleur. Leur haute taille,

leur costume, leur démarche lente, leur donnent un air singulièrement majestueux. Vous les prendriez pour de grands personnages, et ce sont tous, sans exception, d'anciens esclaves, aujourd'hui traitants ou traitants ruinés. Ce sont les femmes avec leurs mouchoirs aux couleurs vives enroulés avec beaucoup d'art autour de leur tête, leurs boubous beaucoup plus petits que ceux des hommes, et leurs pagnes ou pièces d'étoffe qu'elles s'enroulent autour du corps en guise de jupons. Elles vont, elles viennent, un bébé sur le dos, une calebasse sur la tête et une pipe à la bouche, ou bien un bout d'un certain bois dont elles se servent pour se blanchir les dents; avec cela elles ont encore une tabatière à priser qu'elles portent sur leur tête. C'est le bien petit nombre qui ont de jolis boubous et des mouchoirs à se mettre sur la tête. La plupart des noirs qui vont et qui viennent dans nos rues sont à peine vêtus.

Notre maison est située dans la partie sud de l'île. Nous avons à côté de nous l'hôpital militaire, grand et beau bâtiment. Plus loin, et sur la même ligne, vous avez la caserne des spahis, puis l'ancienne maison occupée par notre mission; plus loin sont les cases des indigènes qui occupent les deux extrémités de l'île; cependant l'hôpital civil est encore plus loin, il est tout à fait à la pointe. En revenant par le milieu de l'île, on trouve à gauche la banque du Sénégal, puis, plus près de chez nous, la caserne de l'artillerie, et plus près du centre, à côté du palais du gouverneur, l'église catholique, très bel édifice, flanqué de chaque côté d'une belle rangée d'arbres qui lui donnent quelque chose de frais et de coquet. Au centre, nous avons le palais du gouverneur, vrai palais oriental avec des vérandas et des terrasses et entouré d'un jardin zoologique, un petit jardin des plantes; c'est très joli. En face, il y a une grande place, entourée de plusieurs rangées de grands et beaux arbres toujours verts et où les soldats font l'exercice; à droite et à gauche, sont de grandes casernes, puis la demeure de l'évêque. Si, en partant

du palais, nous avons longé la place et tourné à gauche, nous nous trouvons en face du magnifique bâtiment de l'école des Frères, mais si nous continuons droit devant nous, nous trouvons un pont de bois jeté sur le plus petit bras du fleuve et qui nous conduit à Guet-N'dar. Il n'est pas très large et vous coudoyez sans cesse des bandes de noirs, quelques-uns avec de riches costumes, mais c'est le bien petit nombre, la plupart misérables et sales, un morceau de toile ou une vieille couverture jetée autour de leur corps pour tout vêtement. Il y a parmi eux beaucoup de Woloffs, mais je crois que le plus grand nombre appartiennent à nos tribus de l'intérieur, Saracolets, Peules, Bambaras, etc. On rencontre aussi un très grand nombre de Maures, aussi pauvrement vêtus que les autres, mais qui portent leur misère avec plus de fierté. Tous sont commerçants; ce sont les juifs du pays. C'est une curieuse race : par leur couleur, ils se rapprochent assez de la race nègre, quoiqu'ils soient beaucoup plus jaunes, mais comme forme de tête et de figure, ils présentent le type oriental le plus pur : figure étroite, allongée, lèvres minces, nez aquilin, souvent d'une grande finesse, cheveux longs et flottants, mais crépus. Rien n'égale leur orgueil, leur fanatisme et leur scélératesse. Pour deux francs ils tuent un homme, m'a-t-on dit, et, quand on les a vus une fois, on n'a aucune peine à le croire.

Mais traversons le pont; nous arrivons sur un banc de sable de 150 mètres de large; il s'étend au sud jusqu'à quatre lieues et forme une digue naturelle entre le fleuve et la mer; l'extrémité s'appelle la pointe de Barbarie, c'est là que vient mourir le Sahara. Vous avez là une nombreuse population indigène, musulmane, fanatique en grande partie. C'est quelque chose de curieux que cette masse compacte composée de huttes en forme de cône et en roseaux qui couvre ce banc de sable sur une étendue de quelques kilomètres. Il est prudent de ne pas s'avancer trop avant, on recevrait des coups et peut-être se ferait-on tuer. Lorsque le feu y éclate, il est

défendu aux blancs et aux soldats d'essayer d'y porter secours. Quatre soldats ont une fois payé de leur vie ce mouvement généreux ; les fanatiques les ont tués. Ceci pour la partie du village qui va vers la pointe de Barbarie. Droit devant nous, nous avons une belle allée de cocotiers qui nous conduit au bord de la mer. Ce serait une charmante promenade si elle n'était pas si sale. La mauvaise odeur vous suffoque.

Vous rebroussez chemin et vous vous dirigez au nord où le village se continue ; à droite, vous avez la place du marché, où les ménagères de Saint-Louis vont chaque jour faire leur provision de viande, de légumes et même de pain. Une belle allée de cocotiers vous conduit jusqu'à l'extrémité du village. La population de cette partie est beaucoup plus civilisée que celle de l'autre ; c'est là que demeurent un certain nombre des membres de notre Eglise ; les Européens ont là des maisonnettes et y vont respirer l'air frais de la mer, lorsque l'hivernage rend Saint-Louis intenable. C'est la seule promenade de Saint-Louis, mais je vous assure qu'il n'en faut pas plus long pour nous fatiguer. Arrivé au bout du village, si vous voulez ne pas revenir à Saint-Louis par le même chemin, vous tournez à droite et vous trouvez un pont qui vous conduit en face de la prison à la pointe nord ; vous trouvez là la mosquée, la poudrière, c'est le quartier des grandes maisons de commerce. Mais avant de quitter Guet-N'dar prenons ce chemin à gauche ; nous passons devant des cases groupées par cinq ou six autour d'une cour séparée de la cour voisine par une paroi de roseaux ; au milieu, vous voyez pêle-mêle des poules, des dindes, des canards, des chats, un veau, une vache, un cheval, une chèvre, un ou deux moutons, une ou plusieurs femmes, avec un enfant attaché sur leur dos et occupées à piler du mil pour faire du kouskous.

Mais passons, allons un peu plus loin, nous ferons une visite à quelques membres de l'Eglise qui habitent une

cour près d'ici. Nous y sommes, entrons; une chevrette, effrayée par notre approche, se sauve auprès de sa mère. Voici d'abord une case avec une porte, ce n'est pas ordinaire; elle s'ouvre bientôt, car on nous a entendus, et nous sommes accueillis par un grand nègre, le sourire sur les lèvres. C'est Fadouba Sangary, un Bambara, ancien prêtre païen, qui a été fait esclave pendant la guerre et est parvenu à se sauver au bout de deux ans et à se réfugier chez M. Taylor; sa femme est là, assise auprès du feu, avec un petit bébé de huit jours sur les genoux; c'est bien gentil un petit négrillon, vous lui faites volontiers une caresse et cela ravit les parents.

La seconde case est plus grande, plus haute, carrée; un noir nous attend à l'entrée, c'est un homme déjà d'un certain âge, un peu gros; il nous tend sa grosse main calleuse et nous accueille avec un sourire qui donne à cette rude figure une singulière expression de bonhomie et de paix. Vous le connaissez déjà, je crois? c'est Samon le joyeux. On lui a donné ce beau surnom, parce que c'est l'homme de paix par excellence, c'est à lui que l'on s'adresse quand la discorde règne entre deux voisins. C'est un homme intelligent et laborieux, qui s'est acquis un bien-être relatif à force de peine et d'économie; il peut même accorder l'hospitalité à deux vieilles femmes qui ne peuvent plus travailler. C'est un groupe de six personnes bien intéressantes. Que je voudrais savoir leur langue! Mais patience, cela viendra.

A côté de la case de Samon se trouve celle qui abrite ses deux hôtes, et au milieu de tout cela, quelques moutons, chèvres et chevrettes, poules et canards. Samon est Bambara, on le reconnaît aux trois cicatrices qu'il porte sur chaque joue, et il a conservé l'étiquette de son pays: au moment où vous partez, il envoie quelqu'un vous accompagner jusqu'à une certaine distance de la case. En voilà assez pour une journée; nous rentrons à la maison très fatigués. La distance

n'est pas grande, mais il fait chaud et on marche continuellement dans du sable qui fuit sous les pieds.

G. Golaz.



UNE RECTIFICATION

Nos lecteurs auront remarqué, dans le discours prononcé à la consécration de M. Keck, une citation du Dr Wangemann, de Berlin, portant un jugement très favorable sur les Bassoutos. Cette citation est empruntée *textuellement* à l'*Histoire des Missions* du Dr Kalkar (trad. allemande, tome II, p. 178) et se lit dans le passage consacré par cet auteur à notre mission. C'est donc sans défiance aucune que nous l'avions transcrite. Mais il se trouve, vérification faite aux sources, que le Dr Kalkar a cité inexactement l'auteur. Dans le texte original, la première place dans le champ missionnaire du Sud de l'Afrique est assignée non pas à la *mission* des Bassoutos (comme nous avions dit d'après Kalkar), mais à la *nation* des Bassoutos. De plus, l'ensemble du passage fait voir que l'auteur adopte ici la classification des ethnographes allemands, classification à laquelle nous ne sommes pas habitués, et d'après laquelle les peuples du Transvaal, parmi lesquels travaillent les missionnaires de Berlin, sont, eux aussi, des Bassoutos. Il est vrai que le Dr Wangemann ajoute que l'attitude de Moshesh, que toutes les branches de sa tribu considéraient comme chef suprême, a exercé la plus puissante influence sur les Bassoutos du Nord. On le voit, l'erreur que nous avons commise à la suite du Dr Kalkar n'est pas grave ; nous tenions seulement à la réparer en laissant à qui de droit la responsabilité.

A B

UNE PUBLICATION NOUVELLE SUR NOTRE MISSION DU LESSOUTO

Il y a quelques mois, nous recommandions à nos amis l'achat et la diffusion des ouvrages traitant des missions, et spécialement des publications relatives à notre œuvre. Voici une brochure qui répond bien à ce but de propagande que nous devons poursuivre à tout prix. Sous ce titre : *Une mission française au Sud de l'Afrique*, M. Frank Puaux a fait paraître comme brochure, à la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, un travail qui avait paru dans deux des dernières livraisons de la *Revue chrétienne*. Ecrit avec une réelle compétence acquise par une étude approfondie du sujet, cet ouvrage, substantiel en sa brièveté, vise surtout le trop nombreux public (protestant ou non) qui ignore notre œuvre ; il s'attache à lui en faire voir la beauté, la grandeur, et n'a pas de peine à montrer que la mission du Lessouto fait honneur non seulement à nos Eglises, mais aussi à la patrie française. Nous souhaitons à cette excellente étude de trouver le cercle étendu de lecteurs auquel elle a droit, et nous réclamons, pour la répandre largement, le concours de tous ceux qui, avec la bonne volonté, possèdent les moyens d'agir.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE

LA MISSION BALOISE

Après la guerre pour l'opium (1842), l'Angleterre fut, comme on sait, mise en possession de l'île de Hong-Kong, située à l'extrémité méridionale de la Chine, et qui compte 120,000 habitants. Mais quelque avantage qu'on pùt espérer de ce résultat, et malgré l'ouverture de cinq ports de mer, il n'était guère possible aux Européens de s'avancer dans le pays au delà d'une journée de voyage. Ceci amena le missionnaire Gutzlaff, employé au service de l'Angleterre à Hong-Kong, à la pensée de convertir la Chine à l'aide de Chinois. Il fonda à cet effet un établissement dans lequel il enseignait de jeunes naturels, les baptisait et les envoyait dans ce vaste pays fermé. Il est possible qu'au début plus d'une semence bénie ait été ainsi répandue, mais, peu à peu, le zélé missionnaire fut indignement trompé. Des légions de Chinois vinrent à lui, se firent baptiser et acceptèrent des sommes considérables et des livres; mais, une fois loin, ils reprirent un genre de vie tout païen, envoyèrent des rapports tout à fait mensongers, et ramenèrent avec eux de soi-disant convertis, afin de se faire donner de nouvelles sommes d'argent. Gutzlaff sentit alors qu'il fallait s'y prendre autrement et placer ses messagers sous la surveillance de missionnaires fidèles. Il s'adressa aux différentes Sociétés, et on lui envoya de Bâle, en 1847, les élèves *Lechler* et *Hamberg*.

Leur champ d'activité devant être la province de Canton, ils en apprirent le dialecte dans la ville de Victoria (Hong-Kong). Quand Lechler et ses compagnons se mirent en route pour *Tantschoui*, où ils devaient s'établir, ils furent attaqués

et pillés par des brigands et durent revenir à Hong-Kong. Lechler avait, dans cet intervalle, appris à connaître ses compagnons, et ce que ce mode d'évangélisation avait de défectueux. Il se sépara donc de Gutzlaff, et, après un temps de préparation, entreprit seul un voyage dans l'intérieur. Il fut assez bien reçu à *Iamtsao ;* cependant les mandarins l'en chassèrent en 1852. Il alla à Hong-Kong rejoindre Hamberg qui, pendant ce temps, avait fondé une petite communauté dans cette ville. En 1853, il s'établit à *Tong-fou*, dont il ne put malheureusement pas supporter le climat malsain. Sa femme y mourut en 1854, il dut lui-même quitter cette contrée pour ne pas succomber à son tour, et alla rejoindre à *Poutak* son confrère Hamberg. Ce dernier, très malade aussi, ne tarda pas à rendre le dernier soupir, laissant à un nouvel élève arrivé de Bâle, le missionnaire *Winnes,* le champ de travail qu'il avait commencé à ensemencer. Lechler concentra ses efforts sur Poutak et Hong-Kong, tandis que Winnes évangélisait Tong-fou et ses environs. Tels furent les difficiles débuts de la mission de Bâle en Chine. A une époque où les autres sociétés étaient bien loin encore d'obtenir le même résultat, Bâle comptait une station principale, deux annexes et cent soixante-quinze convertis, en un pays fermé à tout étranger. On construisit successivement à *Lilong* une chapelle, une maison missionnaire, une école de garçons, une classe intermédiaire, un séminaire destiné à former des instituteurs et des évangélistes, établissements qui, tous, durent être agrandis plus tard. Sans doute, ce n'était pas chose facile, car, en Chine, aucun étranger ne saurait se rendre acquéreur de biens fonciers, et l'usure y étant à l'ordre du jour, il n'est pas rare qu'on ait à payer des intérêts de 12 à 33 pour cent. La mission, elle aussi, dut passer par ces conditions difficiles.

A Hong-Kong également, on avait élevé une chapelle et plusieurs établissements scolaires dont une école de filles, chose toute nouvelle en Chine.

Mais la guerre de 1860 menaça de tout compromettre. Le gouverneur de Canton, *Yeh,* anéantit l'œuvre commencée dans cette ville, et promit 1,500 francs à quiconque lui livrerait un missionnaire ; or, pour cette somme, un Chinois vendrait père et mère ! Winnes, malade, n'échappa qu'au moyen d'une caution de 1,250 francs.

La paix de *Tientsin* vint enfin rendre la liberté à l'œuvre missionnaire ; il est vrai que cette liberté n'existait guère que sur le papier. Les principaux gouverneurs laissèrent les décrets rendus moisir dans leurs tiroirs et continuèrent à faire ce qu'ils voulaient. Ils savaient qu'à Pékin on leur donnerait toujours raison contre les « diables étrangers » (c'est ainsi qu'on appelait les missionnaires).

Lechler ayant dû aller rétablir sa santé en Europe, Winnes continua seul l'œuvre commencée, la développant petit à petit. Il arriva à la conviction que la mission devait avoir son centre dans l'intérieur, et, en vue d'organiser une station principale, il se rendit à Lilong, qu'il croyait détruit. Il eut la joie d'y trouver non seulement tout dans l'ancienne situation, mais encore il constata que les catéchistes chinois avaient fondé des annexes, dont Lilong était la station mère.

Winnes s'occupa alors de former de nouveaux évangélistes et leur apprit l'allemand, ayant remarqué que ceux qui parlaient l'anglais se laissaient entraîner par les gens de négoce à accepter des postes d'interprètes. De nombreuses écoles furent fondées, où l'on enseignait le catéchisme de Luther, et le missionnaire put se convaincre que la station de Lilong ne tarderait pas à être plus florissante que celle de Hong-Kong.

Quand, après une longue absence (1859), il regagna cette dernière ville, il eut la douleur de constater que des agents étrangers avaient débauché cinquante-six membres de la jeune Eglise, et les avaient embarqués comme coulies pour l'Amérique du Sud. Ces faits, qui se renouvelèrent, ne pou-

vaient permettre de fonder là rien de bien durable et de solide, malgré les fréquentes visites du missionnaire. Mais le Seigneur vint d'une manière inattendue au secours de ses serviteurs.

Un jeune catéchiste, nommé *Tschonghin*, ayant, en 1852, quitté Hong-Kong pour rentrer dans son lointain pays, fut pendant longtemps sans donner de ses nouvelles et considéré comme perdu pour la mission. Mais, en 1862, on reçut de lui un message important. Il mandait de la province de *Tschonglock*, éloignée de soixante lieues, qu'il avait réussi à gagner beaucoup d'âmes dans les localités de *Tschongschun* et de *Nyenhangli*, et que ces deux cents convertis désiraient recevoir le baptême. Winnes se mit aussitôt en route, put confirmer le rapport de Tschonghin et baptiser plus de cent personnes. C'était une grande grâce du Seigneur, car la contrée est saine et, par conséquent, propice aux Européens; sa population parle le dialecte de Canton et est très accessible à l'Evangile. On construisit les bâtiments nécessaires (contre un intérêt de 33 0/0 !). Le missionnaire *Bender* s'occupa de Tschongschun, tandis que le missionnaire alsacien *Piton*, qui avait d'abord travaillé à Lilong, se chargea de Nyenhangli.

Sans doute, les persécutions et les obstacles ne manquèrent pas ; mais, en 1872, une nouvelle station put être fondée à Livong-Tschan, où un riche Chinois se chargea des frais de construction ; en 1873, le missionnaire *Gussmann* fut adjoint à M. Piton. Depuis, les choses ont suivi un cours favorable, et le nombre des membres de ces stations se monte à onze cents ; d'autres postes importants ont été fondés à *Fou-tschou-phaï*, par le missionnaire *Ott*, et à *Kitschong*, par le missionnaire *Kammerer* (1878).

Malgré les persécutions, les menaces (le gouverneur de Canton voulant fermer les écoles de filles et défendant de convertir plus de quarante-cinq personnes!), les résistances des consuls anglais, les terribles années de disette, etc., etc., la mission de Bâle possède en Chine, sur une étendue du

diamètre de trente milles, six stations principales (Hong-Kong, Lilong, Kitschong, Fou-tschou-phaï, Tschongchon et Nyenhangli), et quinze annexes occupées par deux mille cent convertis. Elle compte quatorze missionnaires et, en outre, un prédicateur ambulant et dix catéchistes chinois. Parmi les missionnaires, trois sont d'origine chinoise.

Les nouvelles les plus récentes qui nous parviennent de Chine constatent un progrès constant dans l'œuvre entreprise, aussi bien par la Société de Bâle que par la Mission épiscopale de Londres.

A la dernière fête de Noël, les missionnaires bâlois ont baptisé, à Hong-Kong, quinze personnes, et à Sankioan huit. Puisse le sombre « Empire du Milieu » être enfin illuminé par les clartés de l'Evangile !



NUBIE ET ÉGYPTE

Près de la jonction du Nil Bleu et du Nil Blanc se trouve la ville de Khartoum, peuplée d'environ trente mille habitants. C'est la capitale de la Nubie et du Soudan, qui ont été si favorisés dernièrement par l'influence de Gordon-Pacha, un Ecossais, surintendant de la Nubie. Pendant des siècles, cette localité a été un centre important du commerce des esclaves de l'Abyssinie et des contrées de l'intérieur de l'Afrique.

A cause de sa proximité avec de grands déserts, la chaleur de la Nubie est excessive et des vents semblables au simoun y soufflent fréquemment. Les brises du désert sont aussi chaudes que si elles sortaient d'un brasier. Pendant la saison des grandes chaleurs, les indigènes se tiennent autant que possible renfermés chez eux. En d'autres temps, il y a des vents froids qui amènent des fièvres et d'autres maladies.

C'est une des stations de la mission des pèlerins de Chrischona et des missions catholiques.

L'Evangile a été abondamment distribué sous la forme écrite et la forme orale, accompagné de nombreuses bénédictions. Le grand mal est encore la traite des nègres, qui est, même maintenant, *sub rosa*, en vigueur ici et dans d'autres parties de l'empire turc.

Les Nubiens sont, en général, bien faits ; ils ont de beaux traits, sont forts, musculeux. Les femmes ne sont pas belles, mais très bien faites ; leur tournure est agréable et leurs manières convenables, modestes et réservées. Les esclaves portent empreint à la joue un petit signe.

Les Moraves furent les pionniers des missions égyptiennes et établirent en Egypte une petite station qui subsista pendant trente ans, de 1769 à 1782. La Société missionnaire de l'Eglise d'Angleterre travailla de 1826 à 1849, avec le désir de réformer l'Eglise indigène, mais fut à la fin contrainte de renoncer à ses efforts infructueux. Le grand corps des Coptes appartient à l'Eglise indigène indépendante, sous les ordres d'un patriarche, de métropolitains et d'évêques. Le reste de la population est partagé entre l'Eglise grecque et l'Eglise romaine.

L'Eglise presbytérienne unie d'Amérique est le seul grand corps religieux établi maintenant en Egypte. Cette mission a été remarquablement bénie. Le vice-roi a offert à la mission 40,000 livres sterling, et Son Excellence Maharajah Dhuleep Singh, un ami de la mission, n'a pas donné moins de 80,000 livres sterling. Trente-cinq stations, environ mille communiants et plus de douze cents élèves attestent que le travail n'a pas été fait en vain.

La seule autre mission réellement établie en Egypte est celle de la Société pour l'éducation des femmes de l'Orient, sous les soins de Miss Whately, qui a éloquemment terminé un appel pour cette œuvre par ces nobles paroles : « Il y a bien des années, la nation anglaise fit un grand tort à l'Egypte, en conduisant la mer sur les champs fertiles et les prairies du Delta, convertissant ainsi une immense étendue

de pays en un marais salé. Ce temps est passé depuis longtemps, mais le tort subsiste comme une dette non payée. Si, pour arriver à notre but, nous avons déchaîné les flots destructeurs et changé un pays habitable en un désert, nous devons maintenant nous montrer d'autant plus généreux envers cette même contrée, en lui envoyant les eaux pures du fleuve de vie, que notre Maître nous ordonne d'offrir à tous en son nom. »



QUELQUES CHIFFRES

On a calculé qu'il y a plus de deux millions d'hommes qui meurent chaque mois sans connaître l'Evangile, et ce nombre s'accroît chaque jour.

Au temps actuel, c'est probablement l'Eglise congrégationaliste des Etats-Unis qui, de toutes les Eglises ou Sociétés, envoie le plus de missionnaires aux païens ; et cependant, en comparaison des pasteurs, les missionnaires ne représentent que la proportion exiguë de quatre pour cent ; dans les Eglises presbytériennes des Etats-Unis, cette proportion descend à deux et demi pour cent, et pour l'ensemble du protestantisme du monde entier, elle tombe à moins d'un pour cent.

Quant aux dons faits pour l'œuvre des Missions, pris dans leur ensemble, ils représentent deux pour cent des fonds consacrés par le protestantisme entier aux œuvres religieuses et de bienfaisance. Et encore, une partie de ces dons, consacrés à la préparation et à l'envoi des missionnaires, ne sort pas des pays chrétiens.



AFRIQUE CENTRALE

LE ROI KHAMA

Ce chef n'est pas un inconnu pour nos lecteurs ; les lettres de M. Coillard leur ont fait faire sa connaissance. En lisant le récit suivant, emprunté au *Christian Express* de Lovedale, et en comparant ce qui se fait à Schoschong avec le triste état du Lessouto, ils se fortifieront dans la conviction que l'Evangile peut seul apporter aux races noires le salut et le relèvement, et ils rendront grâces d'avoir mis un terme à la guerre qui suspend le travail de nos missionnaires.

« Quand, après la révolution des Bamangouatos, il y a environ huit ans, Khama inaugura sa royauté à Schoschong par la déclaration de son adhésion au christianisme et en exprimant le désir de voir ses sujets embrasser la même religion, l'espoir général fut que ces événements ouvriraient une ère nouvelle de prospérité pour la mission. Sans doute cet espoir se réalisera ; et le désappointement qu'ont pu apporter les années suivantes n'est dû ni au relâchement des efforts des missionnaires, ni à un manque de consistance dans le caractère du roi, ni même au manque de préparation suffisante chez les natifs pour recevoir la grâce : c'est triste à dire, mais ce qui a été la malédiction de tant de missions coloniales, l'introduction des boissons fortes, a, plus que toute autre cause, retardé les progrès de l'Evangile parmi les Bamangouatos. C'est avec des sentiments mélangés de joie et de honte, selon que nous nous plaçons au point de vue national ou purement chrétien, que nous voyons un chef indigène opposer une ferme résistance à ces habitudes funestes qui

sont la malédiction de la nation dont lui et son peuple ont reçu l'Evangile.

Voici quelques détails envoyés par le Révérend Hepburn :

« Quand je n'étais encore qu'un enfant, » dit Khama à son missionnaire, « je me demandais comment je gouvernerais ma ville et ce que serait mon royaume. » Il était déterminé d'avance à ne pas laisser l'habitude de la boisson s'introduire dans sa ville. Il était décidé à ne pas régner sur un peuple d'ivrognes. Lui-même ne boit aucune boisson forte ; il ne fume, ni ne prise, et n'a jamais consenti à devenir possesseur de plusieurs femmes, bien qu'aux yeux des Béchouanas, comme de tout Africain du Sud, ce soit le trait caractéristique d'un grand chef. Il n'a rien voulu avoir à faire avec les enchantements de la sorcellerie populaire. Il ne permet pas la vente des boissons dans sa ville. Pour l'empêcher, il a fait venir tous les blancs qui y résident et leur a fait part de cette défense. Ils demandèrent à en introduire de petites quantités, en qualité de remèdes. Khama y consentit, à condition qu'il ne s'ensuivrait aucun cas d'ivrognerie. L'eau-de-vie arriva en petites quantités, et immédiatement plusieurs cas d'ivrognerie furent signalés. Khama fit venir les blancs et leur annonça sa détermination de ne plus laisser le plus petit flacon de spiritueux s'introduire dans sa ville.

« — Mais vous nous permettrez d'en avoir pour notre usage personnel.

« — Impossible ; vous m'aviez promis que vous n'en useriez qu'à titre de remèdes, et vous voyez ce qui en est résulté. »

Un homme protesta : c'était un aubergiste, et ce commerce lui convenait fort. Il ne réussit qu'à s'attirer un refus plus décidé encore que les précédents.

Voyant que ses remontrances, son indulgence n'aboutissaient à rien, Khama se décida à bannir les réfractaires. Il les fit donc comparaître devant lui.

Après avoir rappelé aux commerçants leur mépris de ses avertissements et leur désobéissance aux lois du pays, ce

qu'il attribuait, et probablement non sans raison, à leur dédain pour sa nationalité et sa couleur, Khama continua :

« — Oui, je suis noir, mais cela n'empêche pas que pour le moment je suis roi chez moi. Quand les blancs régneront dans le pays, vous ferez ce que vous voudrez ; à présent je suis le maître et je maintiendrai les lois que vous insultez. Vous me méprisez et vous me raillez parce que je suis noir, et cela dans ma propre ville. Au fond de vos cœurs vous méprisez tous les nègres. S'il en est ainsi, que venez-vous faire dans le pays que Dieu nous a donné ? Retournez chez vous, — et il les nomma chacun par son nom, — prenez tout ce que vous possédez jusqu'aux toits de fer de vos maisons ; vous pouvez laisser derrière vous le bois de la contrée et le mortier dont vous avez fait les briques. Prenez ce qui est à vous et partez. Vous devriez avoir honte. J'essaie de diriger mon peuple d'après cette Parole de Dieu que nous tenons de vous, et vous lui donnez un exemple de méchanceté qu'il ne connaissait même pas, vous les hommes de la Parole de Dieu ! Vous savez que plusieurs de mes frères se sont mis à aimer l'eau-de-vie et vous savez que mon désir est qu'ils n'en voient plus une goutte, afin d'oublier cette funeste habitude, et non seulement vous leur en offrez, mais vous osez venir me tenter moi-même. Je veux en finir aujourd'hui. Ainsi, prenez vos troupeaux et quittez ma ville pour n'y plus rentrer. »

Le plus grand silence suivit ces paroles. Les blancs étaient stupéfaits et remplis de honte ; ils ne s'étaient pas attendus à cela et ne pouvaient parler. Un d'eux, pour adoucir le roi, dit que depuis son enfance il vivait dans ce pays, que sûrement, au nom de leur vieille amitié, Khama prendrait pitié de lui. « L'amitié ! reprit le roi. Osez-vous vous appeler mon ami ? Vous êtes le chef de ceux qui insultent mes lois. Si vous êtes depuis si longtemps dans le pays, alors vous savez mieux que personne combien je hais cette boisson. » Et comme un autre plaidait pour ses associés :

« — C'est tout un, reprit le roi, et ils sont aussi coupables que vous.

« Vous me défiez en face de mon peuple. Vous vous moquez de moi et de mes gens, parce que nos figures sont noires. Parce que j'ai usé d'indulgence envers vous, vous vous imaginez que mes lois sont annulées. Maintenant il est temps que je songe à mon peuple que Dieu m'a donné à gouverner, et que j'aie pitié de lui à son tour. »

Il parla encore longtemps ainsi, et ce jour-là même sa ville fut purifiée du commerce de l'eau-de-vie. Il s'occupa ensuite de la bière du pays. En premier lieu, la vente en fut interdite, puis les jeunes gens reçurent la défense formelle d'en boire, et enfin, dans un grand *pitso* de la ville tout entière, la fabrication en fut prohibée.

« Vous détruisez le blé que Dieu accorde en réponse à nos prières, dit le chef, et ce qui est pis, c'est que vous en tirez une boisson qui ne peut que faire du mal parmi nous. »

Le combat fut rude, mais jusqu'à présent il a été couronné de succès.

« Il y eut un temps, me dit Khama à mon retour d'un voyage, où je me voyais clairement menacé de mort ; mais je leur fis comprendre qu'ils pouvaient bien me tuer, mais non me faire céder. » Et comme je lui disais qu'à quelques égards cette bière était considérée comme une nourriture : « — Non, me dit-il ; on vous fait croire cela, à vous autres missionnaires, mais ce ne sont que des mensonges. La bière fait autant de mal parmi nous que l'eau-de-vie parmi les blancs. Tout le péché, tous les scandales qui se produisent dans notre pays, viennent le plus souvent de l'usage de la bière. Nous ne nous y trompons pas, car même mon père qui était païen nous défendait d'y toucher, et il avait reçu de son père la même défense. »

Dieu veuille aider Khama dans ses sincères efforts pour élever et purifier le peuple que Dieu lui a confié. Il a eu un rude combat à soutenir, et sans doute des jours difficiles

l'attendent encore, mais il peut s'attendre à Dieu et être assuré de la victoire. »



OCÉANIE

SUMATRA

D'heureuses nouvelles nous arrivent de Sumatra. Du mois d'août 1878 jusqu'à la même époque en 1879, mille trois cent vingt-six nouveaux convertis ont pu être ajoutés à la communauté, qui compte maintenant trois mille cinq cents membres. Toutes les autres stations de l'île sont en progrès, et on y compte de nombreux candidats au baptême.



VARIÉTÉS

Le révérend Narayan Sheshadri. — La série de réunions que le Comité des Missions étrangères de l'Eglise libre d'Ecosse se propose de tenir dans diverses parties de l'Ecosse s'est ouverte à Edimbourg. Plusieurs orateurs y ont pris la parole, entre autres le révérend Narayan Sheshadri, qui, apparaissant dans son costume national, a captivé l'attention de son auditoire. Il a cherché à prouver que les missions évangéliques n'avaient pas été sans succès dans les Indes; il y a maintenant plus de cinq cent mille chrétiens, la Bible a été traduite en vingt langues différentes, et des millions d'hommes peuvent maintenant lire les choses magnifiques de Dieu.

Le Gérant : Alfred Boegner.

8717. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

COMITÉ AUXILIAIRE DE MONTAUBAN

A la naissance de notre Société, le Comité directeur vit surgir dans plusieurs provinces de France des Comités auxiliaires, désireux d'entretenir avec lui des rapports réguliers, d'aviser à l'accroissement de ses ressources, d'organiser les collectes, de lui en envoyer directement le produit, en accompagnant ces subsides de paroles d'encouragement et de bon conseil. Chacun de ces Comités avait son président, son secrétaire, son trésorier. En 1825, quinze figuraient au rapport de l'assemblée générale de Paris. De 1826 à 1828, ils s'étaient accrus jusqu'au nombre de trente-deux, sans compter ceux de Suisse, distincts des autres, parce qu'ils ne s'occupaient pas seulement de nous et qu'ils avaient une entière autonomie. Dans la liste des Comités français, il était touchant de voir, à côté de grands noms, comme ceux de Nîmes, de Montpellier, de Bordeaux, de Montauban, de Lyon, de Strasbourg, ceux d'Eglises de campagne qui n'étaient ni les moins zélées ni les moins généreuses.

Pour des raisons dont on a peine à se rendre compte et qu'on ne peut que regretter, ces Comités auxiliaires ont suc-

cessivement disparu depuis bien des années. Veiller aux intérêts de la Mission est devenu de plus en plus chose individuelle, affaire des pasteurs ou de laïques zélés. Celui de Nîmes, il n'y a pas longtemps encore, conservait un reste d'organisation, celui de Strasbourg s'est maintenu. Il y a aussi une belle exception à faire pour les Comités auxiliaires de dames qui ont toujours entretenu des rapports suivis avec celui de Paris.

Cette désorganisation était surtout le fait de notre caractère national, qui, dans tout ordre d'intérêts, est porté à laisser trop exclusivement à une administration spéciale le soin de ce qui devrait être l'affaire de tous. Cela a considérablement retardé le développement de notre œuvre, en la laissant ignorer à une foule de gens, négliger par d'autres, mais cela n'a jamais été une preuve que l'on doutât de sa nécessité, de l'excellence de son but, de la réalité de ses succès. C'est ce qui explique que cette œuvre ait toujours fait son chemin, petitement, laborieusement, il est vrai, mais bien réellement.

Grâce à Dieu, depuis quelques années, on a senti qu'il était grand temps de déployer plus de vigueur, de ne plus laisser languir une entreprise qui a été en bénédiction à des populations entières dans le monde païen et qui est devenue un honneur, un élément de vie religieuse pour nos Eglises et nos familles. On a compris aussi que pour cela il fallait absolument revenir à l'organisation qu'on avait adoptée en province aux jours du premier amour pour l'extension du règne de Jésus-Christ.

C'est ce que sentait plus particulièrement le Comité central, au début de l'année désastreuse qui a remis tout en question dans notre pauvre patrie.

A notre Assemblée générale de 1870, voici ce que nous disions, rappelant les souvenirs qu'avaient laissés les Comités auxiliaires de l'époque de création :

« Il y avait là les garanties de durée et de développement

qu'il fallait à notre œuvre : spontanéité, vie propre, concours intelligent et cordial. Lorsque de nouveaux besoins se manifestaient, nous en donnions connaissance à ces Comités. S'il y avait des doutes, des hésitations dans l'esprit des donateurs, on pouvait nous en instruire et recevoir de nous les explications désirables.

« Ces Comités développaient autour d'eux l'esprit missionnaire, encourageaient les vocations naissantes, en surveillaient le développement.

« Combien cela, encore de nos jours, serait préférable à des appels forcément très brefs, à peine lus et qui ne peuvent être appuyés que par des pasteurs généralement fort occupés, ayant à songer avant tout aux besoins immédiats de leurs Eglises.

« Maintenant que les voyages sont devenus si faciles, rien n'empêcherait qu'à l'époque de nos grandes assemblées, des députés vinssent nous dire ce qui se fait chez eux, prendre plus exactement connaissance de notre situation et nous communiquer les idées, les désirs de leurs commettants.

« Messieurs, quand le passé a su donner de bonnes leçons, de profitables exemples, il faut savoir revenir en arrière pour s'y conformer. »

Dans les Eglises du Doubs qui nous ont été presque miraculeusement conservées, on s'est mis à l'œuvre, depuis quelques années ; on a institué des fêtes de mission, à l'instar de celles de la Suisse. Des populations de différentes localités y sont conviées pour y entendre des rapports sur diverses stations, s'en entretenir, réunir des dons au milieu de prières et de chants pieux. Il en est résulté un grand bien pour ce pays et pour notre Société. A cette exception près, on n'a rien réorganisé chez nous. Mais voici que les irrésistibles appels de M. Coillard, l'effet produit par les malheurs des Eglises du Lessouto et l'attitude héroïque de leurs pasteurs, réchauffent un peu partout les cœurs, les émeuvent à jalousie, et tout nous porte à croire que ces sentiments vont nous

rendre ce que nous avions perdu. Nous savons qu'à Bordeaux et à Montpellier on pense à se reconstituer en Comité auxiliaire. Nous pouvons annoncer dès aujourd'hui que la chose est faite à Montauban.

Voici ce que M. le pasteur Benoît vient d'écrire au directeur de la Maison des Missions :

Montauban, le 2 juin 1881.

C'est dimanche dernier, 29 mai, qu'a eu lieu notre fête missionnaire, dans le temple de la Faculté. De nombreux amis sont venus y prendre part et nous avons à bénir Dieu pour le succès de notre réunion et les encouragements qu'il nous a donnés. M. Pédézert présidait la séance. Dans un discours écouté avec un religieux silence, il a dit le but de notre Comité et, rattachant le présent au passé, il nous a décrit en termes émus son séjour à la Maison des Missions, en faisant passer devant nos yeux, dans un tableau rapide mais vivant, les membres de l'ancien Comité et les premiers élèves des Missions. J'ai été surtout frappé du portrait qu'il nous a présenté de l'amiral Verhuell et de M. Grandpierre. nous a dit aussi les liens étroits qui vous unissaient.

J'ai ensuite, dans un court rapport, rappelé vos premières difficultés au Lessouto et les bénédictions dont Dieu avait couronné vos efforts et ceux de vos dévoués collègues. M. Sayous a parlé, dans une allocution substantielle, des étroites relations qui unissent la science aux missions. J'ai donné ensuite lecture de votre lettre si intéressante, qui a été tout à fait du goût des étudiants et de l'auditoire que vos souvenirs, si bien racontés, ont captivé au plus haut point. J'ai lu encore une lettre de M. Coillard, remplie comme la vôtre d'un saint enthousiasme pour l'œuvre des Missions, et après une collecte qui a produit 107 francs que j'enverrai à M. Schultz, l'assemblée s'est séparée après une prière de M. de Frontin.

Je ne dois pas oublier de vous dire qu'après la lecture de votre lettre et de celle de M. Coillard, M. Jean Monod, se faisant l'écho des sentiments de tous, m'a chargé de remercier, au nom de l'assemblée, les chers correspondants du Comité. Je suis très heureux de m'acquitter à cette heure, auprès de vous, de cette commission et de vous dire combien votre lettre et votre sympathie nous ont fait de bien.

Je vous ai dit que M. Pédézert est président de notre Comité. J'ai été nommé secrétaire-trésorier. Les autres membres du Comité sont : MM. les professeurs Doumergue et Sayous, MM. les pasteurs Durand (de Montauban), de Frontin (de Saint-Antonin), Bollon (de Négrepelisse) et MM. Vinche (de Réalville), Emile Heim et Henri de France (de Montauban).

Veuillez recevoir, cher monsieur et honoré frère, nos cordiales salutations dans le Seigneur.

D. Benoit.



LE MAJOR MALAN

Lettre de M. Coillard.

Montpellier, 4 juin 1881.

Chers amis,

Un de ces hommes forts qu'on rencontre rarement, un vaillant guerrier, vient de tomber sur le champ de bataille. Il laisse un grand vide dans nos rangs. Et pourtant ce ne sont pas des larmes égoïstes que je voudrais faire couler sur son tombeau, c'est une couronne, une fleur que je voudrais y déposer. Dans les armées britanniques, soldat distingué, on le connaissait sous le nom de major Malan. Dans celles de Jésus-Christ, quel était son grade? je n'en sais rien. Je serais tenté de croire qu'il était un de ses généraux. Il vivait avec

son Maître dans la plus grande intimité; il avait pour sa personne un enthousiasme électrisant, et il parlait de lui et en son nom avec une puissance irrésistible. Je l'ai vu parmi les noirs de l'Afrique, fraternisant avec ces humbles chrétiens comme s'il les eût toujours connus, et n'eût pas d'autres amis au monde; je l'ai entendu parlant aux païens comme si le message qu'il leur apportait était le but unique de sa vie et la seule préoccupation de ses pensées. Je l'ai vu aussi parmi les Européens, confondant les « libres penseurs, » avertissant avec instance les mondains, réveillant les chrétiens, les encourageant avec tendresse et les reprenant avec fidélité. Il étonnait tout le monde, il se faisait respecter de tous. Partout où il allait, on lui faisait place. Les hommes du monde essayaient de railler ses excentricités, mais ils subissaient son influence et se taisaient devant lui. Les hommes les plus éminents par leur savoir et leur piété l'écoutaient avec respect et avec profit. Il était chez lui partout, parce que partout il était chez son Père et avec son Père. Jamais il n'était pris au dépourvu, soit par une visite, soit par une prédication, c'est de l'abondance de son cœur qu'il parlait : « Ever ready for the service of the King», — toujours prêt pour le service du Roi; c'était là sa devise. Aussi ne manquait-il jamais une occasion d'exhorter, d'édifier en temps et hors de temps, sans aucune distinction de personnes.

Depuis sa conversion, il s'était livré à l'étude approfondie de la Parole de Dieu avec une ardeur insatiable, aussi savait-il en exploiter les mines et y trouver des diamants de la plus belle eau.

« Quand je suis devenu officier au service de la Reine», disait-il, « j'ai étudié jusqu'à savoir par cœur les « ordonnances » du service, et en devenant soldat de Christ, j'ai compris que je devais connaître son « livre d'ordonnances », au moins tout aussi bien que celui de la Reine. » Il consacrait chaque jour des heures entières à cette étude, et si sa

Bible de poche pouvait être publiée avec toutes ses notes et ses références, ce serait certainement un commentaire des plus instructifs dans son genre. Il était puissant dans les Ecritures, et, en l'entendant, on comprenait la parole de saint Paul : « Que la Parole de Christ habite en vous richement. »

Il était un homme de prière. Il vivait et marchait avec Dieu. Non seulement il consacrait à la prière des heures entières qu'il prenait ou sur ses occupations du jour ou sur le repos de ses nuits, mais il alliait la prière à tout ; aux détails les plus humbles, nous dirions les plus triviaux, comme aux plus grandes circonstances de la vie. Sa foi nous confondait. Il était un des habitués du trône de la grâce, et il y allait avec hardiesse et confiance. S'il savait se dépenser pour ses frères, il savait aussi prier pour eux. Ses prières quotidiennes étaient une revue géographique, et jamais il ne manquait de déployer devant le Seigneur la longue liste des noms de ses amis connus et personnellement inconnus. C'était merveilleux. Sa profonde connaissance du cœur humain le portait à juger les autres avec charité. Il avait horreur de la médisance chez les enfants de Dieu, et il la flétrissait sans pitié. Il savait toujours découvrir ce que la grâce de Dieu a fait dans un homme pour l'ennoblir. Il se faisait tout à tous ; cependant on avait près de lui le sentiment que sa piété mâle et virile vous écrasait. Du reste, il était homme et il avait ses faiblesses. Je n'aurais pas voulu non plus sans réserve endosser toutes ses idées, ni suivre toujours ses conseils. Mais sa grande personnalité tranchait autant sur le christianisme incolore que sur le mysticisme égoïste et oisif que l'on coudoie partout de nos jours.

Evangéliste infatigable, partout où il se trouvait il s'occupait de l'œuvre de Dieu dans le monde entier. Mais dans son cœur, c'était l'Afrique qui occupait la première et la plus grande place. Il avait voulu payer de sa personne pour évangéliser la malheureuse terre de Cham. Mais quand il s'aperçut

qu'il pouvait mieux la servir en la quittant et en retournant en Angleterre, il n'hésita pas. En Angleterre, il se mit courageusement à l'œuvre par sa puissante parole d'abord, puis par la publication d'un journal trimestriel et enfin par la fondation d'une Société pour venir en aide aux missions indigènes. Dire que c'est lui qui était l'âme comme le fondateur de cette Société qui a déjà fait tant de bien, c'est inutile.

La mission du Zambèze, en particulier, était l'objet de sa plus tendre sollicitude. Non seulement il nous poussait en avant, mais il aurait voulu nous entraîner. Pour cet objet, il mettait tout à contribution, ses forces, son temps, ses biens, ses talents, sa plume et sa foi, son cœur et ses amis. Les voyages que nous avons faits ensemble en Angleterre et en Ecosse laisseront des traces durables dans mon souvenir. Il se faisait ouvrir toutes les portes : celles de l'Eglise anglicane comme celles d'autres Eglises. Il planait au-dessus de toutes dénominations. Il a porté l'Afrique et notre mission du Zambèze sur son cœur jusqu'au bord de la tombe.

Je ne crois pas être infidèle à l'amitié en mettant sous les yeux de nos amis la dernière lettre qu'il m'ait écrite. Il me semble même que c'est un devoir, puisque sa défense était basée sur une appréhension fausse. Non, personne ne blasphémera le nom de Dieu, parce que Dieu n'a pas jugé bon de lui accorder le désir de son cœur. Mais beaucoup seront édifiés et émus comme nous en lisant ces dernières expressions d'activité, de résignation, de paix et de joie, tombées des lèvres de ce chrétien d'élite qui avait déjà le pied sur le seuil de l'Eternité.

Voici sa lettre :

Londres, 9 avril 1881.

Esaïe 41.13 *pour vous*
» 10 *pour nous deux.*

Bien-aimé frère Coillard,

Je vous ai déjà envoyé, il y a quelques jours, à Mabille et à vous en commun, une lettre où je vous faisais connaître la nature de mon mal. Il s'était déclaré quelque six semaines avant que vous ne vinssiez ici en députation.

Vous et votre chère femme savez comme moi qu'à une affliction pareille il y a une raison, une excellente et probablement plus d'une. J'avais besoin d'être purifié des souillures du péché, et Dieu le fait par ce moyen. Je m'incline sous sa main d'amour, et je l'en bénis. Je le sais, s'il nous châtie, c'est toujours pour notre profit. Et devenir participant de sa sainteté, c'est le seul désir de mon âme. Je puis le bénir pour tout ce qui, avec le secours de sa grâce et les lumières de son Esprit, me poussera vers ce but, le plus céleste de tous.

Considérant la nature de mon mal, j'ai très peu souffert. Et les innombrables témoignages d'amour dont Dieu me comble de tant de manières différentes me tiennent constamment occupé à le louer.

Pas nécessaire n'est de vous troubler à mon sujet, mes bien-aimés. Si notre Roi a encore du travail pour moi en Afrique ou pour l'Afrique, il m'y *prépare à nouveau*. Il avait vu que le vieux navire avait besoin d'être goudronné et repeint avant d'entreprendre un nouveau voyage; aussi a-t-il commencé par râcler la couche de vieille peinture, et il le prépare à recevoir son propre vernis avec la perspective de refléter plus brillamment sa gloire. Ah! cher ami, cette maladie m'a fait apprécier le privilège de parler pour le Seigneur, et de prêcher son Evangile bien plus que je ne

l'ai jamais fait auparavant. Oh! avec quelle joie je parlerais maintenant matin et soir, le jour tout entier, du Seigneur Jésus et de son règne aux libéraux (le mot est en français), aux âmes mortes, à tout le monde. Ceci peut contribuer à vous encourager dans votre fatigante tournée.

Je viens de lire votre lettre du 4 avril, à M. Buchanan, où vous lui racontez votre visite à Montauban, et vos projets de visiter Mazamet, Montpellier, etc. Rappelez-moi, s'il vous plaît, au souvenir d'E. Monod, des chers Rouvière et des Schloesing, et dites-leur, et à tous les autres amis, que je ne les ai pas oubliés. Presque sans cesse, semaine après semaine depuis que nous nous sommes vus, j'ai fait mention de leurs noms devant le Seigneur. J'ai commis peu d'omissions, et c'est mon désir de toujours faire ainsi.

14 *avril*. — Votre excellente et aimable lettre, mon bien-aimé, m'est parvenue aujourd'hui. Ne vous affligez pas à mon sujet. J'ai la conviction que cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que Jésus en soit glorifié. Je crois que je retournerai en Afrique avec vous et votre chère compagne. *Ne le dites à personne d'autre;* mais telle est mon espérance et telle est mon attente, et j'en fais un sujet constant de prière.

Quand on a déclaré que ma maladie était incurable, j'ai demandé à ma femme que, si l'hiver prochain, j'étais assez bien pour voyager, elle consentît à ce que je retournasse en Afrique. Et elle l'a fait.

Je bois de l'eau de Missiquoi, créée au commencement du monde par notre bon Père céleste, comme un spécifique contre le cancer, et d'une étonnante efficacité dans certaines maladies. Elle a produit sur moi, avec la bénédiction du Seigneur, un puissant effet, mais j'ai pris froid il y a quinze jours, ce qui m'a extrêmement affaibli, et je garde ma chambre depuis huit jours. Ma chère compagne est une garde-malade excellente, de même qu'Evelyn (sa fille). Je suis très

heureux dans le Seigneur, et j'apprends des leçons bien douces dans ma faiblesse.

Les télégrammes d'hier annoncent que les Bassoutos ont accepté la médiation de sir H. Robinson, et que la paix est assurée. Que Dieu en soit béni, s'il en est vraiment ainsi.

Je prie pour vous et votre chère femme. « Soyez forts, oui, soyez forts. » Vous laisserez une bénédiction partout derrière vous. Je suis reconnaissant de savoir que ma tournée (en France) n'a pas été vaine. J'étais soutenu par les assurances que je trouvais dans la Parole de Dieu qu'il en serait ainsi.

Rappelez-moi à Babut, à Mademoiselle Levat, aux Bruneton à Nîmes, et aux chrétiens, partout où vous passerez.

Ecrire me fatigue. Mais Evelyn a écrit à Madame Coillard. J'éprouve une grande tristesse à la pensée que notre village de Léribé a été détruit. Notre Dieu fera habiter les lieux déserts et il enfoncera devant vous les portes de *Sechéké* (au Zambèze). Vivants ou morts, nous sommes à lui.

Je vous demande de nouveau de ne pas mentionner l'espoir que j'ai de retourner en Afrique. Si le Seigneur en ordonnait autrement, son saint nom pourrait en être blasphémé.

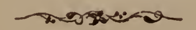
Je prie pour Asser, A. (Aaron) et A. (Andrease), et pour les missionnaires et les Eglises du Lessouto. J'ai à peu près 250 livres pour elles, et plus, que j'espère prendre avec moi.

Je suis, dans l'amour, l'espérance, la confiance et la joie, votre frère en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je suis votre frère affectionné, espérant, confiant, joyeux, en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous vous attendrons ici quand vous aurez fini votre œuvre.

C. H. M.



MISSION DU LESSOUTO

COMMENT LES NÉGOCIATIONS POUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA PAIX ONT ÉTÉ REPRISES

Lettre de M. le Dr Casalis.

Hermon, le 20 avril 1881.

Je suis venu ici pour mettre cette lettre à la poste de Wepener et voir en même temps nos amis Dieterlen. Nous avons de nouveau un armistice de quelques jours, après lequel la guerre cessera tout à fait ou passera probablement sous la direction du gouvernement d'Angleterre. D'après les journaux d'hier, le ministère Sprigg était agonisant, et s'il tombe (1), il y aura un revirement complet dans les affaires. De toutes manières, ceci est un moment fort critique; nous en attendons les résultats avec anxiété, mais aussi avec confiance.

Il y a quelques jours, les chefs reçurent, à notre grande surprise, une lettre officielle leur disant que sir Hercules Robinson était toujours bien disposé en leur faveur et qu'il s'offrait comme arbitre entre eux et le gouvernement de la Colonie. Là-dessus les chefs de se réunir et d'écrire une lettre dans laquelle ils déclaraient qu'ils étaient tout prêts à placer leurs affaires entre les mains du gouverneur. Cette lettre, pour lui donner plus de poids, fut envoyée à M. Griffith par une députation que M. Henry Dyke et moi fûmes priés d'escorter et d'introduire à Masérou. C'était la première fois, depuis le commencement de la guerre, que nous allions mettre les pieds dans cette enceinte fortifiée. Quelle fourmi-

(1) Il est tombé depuis.

(Note des Réd.)

lière ! Les Bassoutos qui s'étaient déclarés pour le gouvernement y étaient en grand nombre et faillirent nous faire une ovation. M. Griffith nous reçut fort bien ; naturellement tout étant officiel, diplomatique, nous nous bornâmes à un échange pur et simple des civilités d'usage en pareilles circonstances.

Cela s'était passé un samedi. Le vendredi suivant, vendredi saint, arriva la réponse. M. Griffith désirait avoir une entrevue personnelle avec le chef Lérotholi tout près de Masérou, et demandait qu'il fût accompagné de ses missionnaires.

Maint prophète crut l'occasion bonne pour déclarer que Lérotholi allait être pris, tué, ensorcelé, que sais-je encore ? Mais Letsié et son fils firent la sourde oreille, et, dimanche, nous nous rencontrâmes avec l'agent du gouvernement, qui noblement montra sa confiance aux Bassoutos en venant se placer au milieu d'eux avec cinq suivants non armés. Lérotholi, malgré tous ses efforts, n'avait pu empêcher des milliers de ses gens d'accourir et de se cacher dans tous les replis du terrain du voisinage.

M. Griffith voulait s'assurer lui-même de la sincérité de Lérotholi. Celui-ci déclara franchement qu'il désirait la paix et qu'il était prêt à accepter la décision du gouverneur, *pourvu* que la question du désarmement fût réservée. L'entrevue fut franche et cordiale ; elle se termina par l'assurance qu'un nouvel armistice serait proclamé et que les femmes même pourraient aller moissonner les sorghos dans les lieux exposés.

M. Griffith répéta à plusieurs reprises que si la décision du gouverneur (« qui, » me dit-il confidentiellement, « sera très raisonnable ») était repoussée, les Bassoutos auraient désormais affaire à lui, comme Haut-Commissaire de la Reine, et non plus simplement aux ministres du gouvernement de la Colonie.

Dans deux ou trois jours nous aurons probablement la réponse finale du Cap. Dieu veuille qu'elle soit favorable à

nos natifs. J'estime qu'ils désirent sincèrement la paix. Mais ils ont le sentiment que jusqu'ici ils ont tenu tête aux blancs; ils ne sont pas humiliés n'ayant pas été battus. Quant au désarmement tel que M. Sprigg l'avait ordonné, ils n'en veulent pas. Mais en voilà assez sur ce sujet pour aujourd'hui; d'ailleurs, le télégraphe vous aura déjà appris toutes ces négociations.

Nos amis Dieterlen vont bien, mais ils sont encore complètement isolés. Voici près d'un mois que nous n'avons rien reçu de vous. La poste est dans un désordre effrayant et nos lettres s'égarent. On en trouve à Masérou, à Wepener, etc., et qui sait si elles ne s'arrêtent pas même au Cap. Dans tous les cas, nous n'apprenons plus rien au sujet du matériel d'ambulances. J'en ai écrit à l'ami chargé par vous de recevoir les objets au point de débarquement, au secrétaire de la « Croix rouge du Cap, » à M. Orpen, membre du Parlement, pour lui communiquer la correspondance de M. Sprigg (1); à tout cela, pas un mot de réponse. J'ai sur moi une lettre à l'adresse de l'excellent M. de Bussierre pour le remercier, mais je ne voudrais la faire partir qu'après avoir appris que son envoi était au moins débarqué.

Dès que je serai rentré à Morija, j'espère vous écrire à tête reposée. Pour le moment, je me sens très excité et fatigué par toutes ces courses diplomatiques et toutes les lettres qu'il a fallu écrire. Moi qui déteste la politique, m'y voilà plongé! Mais si mes faibles efforts peuvent amener la paix, que j'en serai reconnaissant!...

Dr E. Casalis.

---

(1) M. Sprigg avait écrit qu'il ne pouvait accorder libre passage à notre ambulance, attendu que ce serait encourager les Bassoutos dans leur révolte, que leurs blessés pouvaient recourir aux chirurgiens de l'armée coloniale!!

(*Note des Réd.*)

Le 5 mai, M. Dieterlen écrivait d'Hermon à M. Mabille pour lui faire connaître les conditions de paix posées par sir H. Robinson dans sa sentence arbitrale (*award*). C'étaient celles dont ce même jour le président de notre assemblée annuelle, M. le pasteur Louis Vernes, nous exposait la teneur et qu'une dépêche télégraphique de Londres l'avait autorisé à nous annoncer comme ayant été acceptées par les chefs. Les choses n'étaient pas tout à fait aussi avancées au Lessouto qu'on le croyait en Angleterre, ou bien peut-être M. Dieterlen était-il, à cause des difficultés de la correspondance, un peu en retard sur ce qui avait été conclu à Masérou.

Quoi qu'il en soit, voici les réflexions dont il faisait suivre l'énumération des clauses du traité.

« Les Bassoutos devraient céder ; ces conditions sont très douces, quoique ce soient plutôt celles qu'on offre à un vaincu. Or, les Bassoutos n'ont pas été vaincus ; sauront-ils résister à la tentation de se montrer trop exigeants ? Je ne saurais rien prédire là-dessus. Les uns disent qu'ils paieront volontiers les 25 francs pour leur port d'armes ; d'autres disent qu'ils refuseront. Je crains que les clauses les moins importantes en apparence ne soient celles qui causeront le plus de difficultés. (M. Dieterlen veut surtout parler d'indemnités à payer à des Bassoutos et à des marchands d'origine européenne qui ont fait cause commune avec le gouvernement colonial.) Il y a là des questions délicates et très irritantes, mais le gouvernement désire tellement en finir avec cette misérable guerre, qu'il cédera peut être sur ce point.

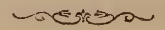
Vous devez comprendre dans quelle anxiété nous sommes. Au milieu de ces négociations, en butte aux appréhensions résultant de nos vues humaines souvent si fausses, nous ne pouvons faire autre chose que demander à Dieu de diriger lui-même les hommes qui ont quelque chose à dire dans ces questions et de nous accorder à nous une parfaite tranquillité d'esprit.

L'opinion publique dans la Colonie s'est considérablement

modifiée depuis la bataille de Boléka. J'ai causé dans ces derniers temps avec des officiers et des magistrats qui, autrefois, ne parlaient que de détruire les Bassoutos et disaient que cela se ferait en un tour de main. Ils reconnaissent maintenant qu'ils ont eu le dessous, que cette guerre était injuste, que des troupes de la Reine pourraient seules venir à bout des Bassoutos et qu'il faudrait pour cela dix mille vrais soldats (1). L'un d'eux disait : « Dieu a vu sans doute que nous avions besoin d'être humiliés. C'est pour cela qu'il a permis que, depuis le commencement, nous n'ayons eu que des revers. »

Cela n'empêche pas ces messieurs de dire qu'ils craignent qu'on ne bâcle la paix ; un magistrat assurait qu'il ne retournerait jamais à son poste si les Bassoutos n'étaient pas humiliés. »

Ici s'arrêtent les nouvelles relatives au rétablissement de la paix que nous a fournis jusqu'à ce jour la correspondance de nos missionnaires. Evidemment, les lettres ne sortent encore du pays qu'avec difficulté ; peut-être aussi ne croyaient-ils pas encore la paix suffisamment consolidée pour oser s'exprimer catégoriquement là-dessus.



DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

Ces nouvelles ont été pendant plusieurs jours plus rares et plus hésitantes qu'autrefois, mais les dernières ne permettent pas de douter que la paix ne soit assurée.

1. D'après une dépêche reproduite par le *Standard*, du 9 juin, une lettre des chefs Lérotholi, Letsié, Joële Molapo

(1) On assure que les récoltes des Bassoutos ont été si abondantes qu'ils pourraient encore soutenir une guerre de deux ans.

(*Note des Réd.*)

et leurs principaux subordonnés, lue au Parlement du Cap, le 12 mai, par M. Sauer, successeur de M. Sprigg, aux affaires indigènes, a mis hors de doute qu'ils avaient accepté la décision du gouverneur. Ils s'étaient humiliés, et tout en déclarant que ce que l'on exigeait d'eux leur paraissait très pesant (expression de l'original), ils avaient promis de s'y conformer, avec l'espoir qu'on serait patient à leur égard.

2. Le chef Massoupa, frère de Letsié, avait répondu qu'il devait encore prendre l'avis de ses sujets, et cela donnait de l'inquiétude. Un télégramme de l'agence Reuter (Durban, 11 juin) a annoncé que « Massoupa s'est déclaré prêt à payer sa part de l'indemnité de guerre. »

3. La même agence a reçu du Cap, 15 juin, ce télégramme très rassurant : « Les Bassoutos ont commencé à payer au gouvernement du Cap l'indemnité stipulée par sir Hercules Robinson. »

4. Enfin, le correspondant particulier du *Standard* a télégraphié que « le ministre des affaires étrangères du Cap (M. Sauer) était parti pour le pays des Bassoutos, dans le but d'arranger définitivement les conditions de la paix. »

Ce ministre connaît à fond les Bassoutos et jouit de leur confiance.



LETTRE DE M. CHRISTMANN

Paballong, le 19 avril 1881.

A Messieurs les Membres du Comité.

Très chers et honorés directeurs,

Me voici de retour à Paballong après une absence de six longs mois (1). Pour effectuer ce retour souvent désiré, mais toujours différé dans l'espoir d'une prompte cessation de la guerre en Cafrerie, où l'on se bat encore à l'heure qu'il est, une seule voie, celle par la Natalie, s'offrait à moi. Vu l'incertitude qui planait alors sur notre district au point de vue politique et la question non moins importante des frais de voyage très grands par Natal, il fut décidé que je partirais seul. Ma femme, longtemps faible et souffrante, est, Dieu en soit loué! complètement rétablie; elle soupire après le moment où elle pourra me rejoindre et de nouveau se consacrer à une œuvre qui lui est chère.

Le 26 mars, au matin, j'arrivais dans la station. Mon principe bien arrêté est de ne pas voyager le jour du dimanche, mais un retard produit la veille par l'affreux état des chemins partout défoncés m'avait obligé à dévier de cette règle. Au moment de mon arrivée, le service avait déjà commencé. Je me rendis tout droit à la chapelle. J'eus la satisfaction d'y trouver une congrégation relativement nombreuse et fort recueillie. Personne ne m'attendait; aussi mon apparition soudaine fit-elle sensation. L'assemblée tout entière fut très émue; je ne l'étais pas moins. Après une prière et une courte allocution faite au pied de la chaire qu'occupait en ce mo-

(1) Nous avons dit que M. Christmann, lors de l'attaque de Matatiélé et de Paballong, était absent, ayant été obligé de conduire dans la Colonie sa femme, très sérieusement malade.

(*Note des Réd.*)

ment un ancien de l'Eglise, je me retirai. En quelques minutes, la distance qui me séparait du presbytère fut franchie. Jugez de ma joie lorsque, après une inspection rapide de la maison missionnaire et de son contenu, je constatai que rien n'avait été touché ! Si l'on prend en considération l'état d'anarchie et, partant, d'extrême surexcitation qui régnait dans tout le district au début de l'insurrection, la conservation de la station, il faut en convenir, ne s'explique que par une intervention du Seigneur. Une forte moitié de la tribu de Lébénya, obéissant aux ordres de Mokuéna, petit chef turbulent, a fait cause commune avec les insurgés. Une vingtaine des membres de l'Eglise, cédant à l'orage qui se déchaînait auprès et au loin, sont allés, avec leurs compatriotes, se réfugier dans les montagnes et ont établi leur camp sur la rive droite du fleuve Orange. Dans ce nombre se trouve, hélas ! un de nos catéchistes, Moshé, sur lequel nous fondions de belles espérances pour l'avenir. Ainsi, dans l'espace d'une année, il était parvenu à grouper autour de lui une douzaine de candidats au baptême. Bien que partiel seulement, ce démembrement de mon Eglise m'afflige beaucoup ; je pressens que le travail de reconstruction ne s'opérera que lentement et réclamera beaucoup de patience et de persévérance. Mais je reste fermement attaché à l'espoir que cette station deviendra, avec la bénédiction de Dieu, un centre florissant d'évangélisation. Cet espoir est soutenu par les fruits qu'a déjà portés la foi de plusieurs hommes que je pourrais nommer, et celle des membres de leurs familles qui tous, dans la mesure de leurs forces et de leurs lumières, s'étudient à mettre leur vie d'accord avec les principes chrétiens dont ils font profession. Quant aux indifférents à l'endroit des choses religieuses, que pourtant ils sont loin de rejeter, ils sont nombreux, mais qui sait si les événements douloureux des derniers mois n'auront pas pour effet de les pousser humiliés et repentants au pied de la croix ! Le fait est que les païens même ont témoigné de leur joie en appre-

nant la nouvelle de mon retour et que plusieurs assistent régulièrement aux services du dimanche. Le district de Paballong a été considérablement appauvri par les pertes sérieuses en bétail que les insurgés ont fait subir aux habitants laissés sans protection. Aussi me serait-il doux de signaler mon arrivée au milieu d'eux par des secours aux plus nécessiteux, mais mes moyens limités me forcent, pour le moment du moins, à une inaction presque absolue de ce côté-là. Le froid résultant de notre proximité de montagnes dont, au moment où j'écris ces lignes, la crête est déjà couverte de neige, et les fréquentes alarmes, fausses ou réelles, que nous donnent des sentinelles, m'ont empêché jusqu'à ce jour de songer à rouvrir, comme je l'avais projeté, nos écoles, fermées depuis le commencement d'octobre.

La station de Matatiélé est toujours occupée par les troupes coloniales. Je ne dirai rien de l'aspect qu'elle présente en ce moment, ni des dégâts qui y ont été faits. Lors de mon passage à Kokstad, où j'ai eu le privilège de jouir de l'hospitalité de M. Brownlee, ce magistrat m'a promis qu'il userait de son influence auprès des députés du Cap pour obtenir une compensation proportionnée à l'usage que les troupes ont fait des bâtiments de la mission. Retenu dans cette ville pendant toute une semaine, par suite de pluies incessantes, je voyais nos amis Marzolff très fréquemment. Ils sont fort misérablement logés. Madame, qui, comme vous le savez, a fait une grave maladie, était alors convalescente. Dès que leur wagon aura été réparé, et il doit l'être maintenant, ils viendront s'établir à Paballong, où ils attendront le rétablissement de la paix. Rien jusqu'ici ne nous permet d'espérer une prochaine cessation des hostilités ; la lutte se continue avec beaucoup d'acharnement dans cette province.

Veuille le Seigneur incliner à la paix les cœurs de ceux qui ont mandat de traiter une question déjà tant discutée et que l'on nous représente comme si compliquée, mais dont une solution satisfaisante serait pourtant si facile.

Veuillez, très chers et honorés directeurs, agréer l'assurance de ma sincère et respectueuse affection.

G. CHRISTMANN.

TAÏTI

Le Comité a adressé l'appel qu'on va lire aux instituteurs, par la voie des journaux religieux. Nous profitons de l'occasion pour recommander notre œuvre de Taïti à l'intérêt de nos amis. Cette œuvre a maintenant un caractère colonial qui doit lui assurer des sympathies même en dehors du cercle des soutiens ordinaires de la mission. Puisse-t-elle sous cette forme nouvelle trouver les amis auxquels elle a droit.

UN INSTITUTEUR POUR TAÏTI

L'incorporation récente de Taïti et de Mooréa à la France a créé à notre public religieux de nouveaux devoirs envers la population indigène de ces îles, dont la grande majorité professe, comme on sait, le culte protestant.

L'annexion n'a diminué en rien la propagande catholique qui s'efforce, depuis l'établissement du protectorat, de nous enlever Taïti, l'une des plus belles conquêtes de l'Evangile sur le paganisme.

Il est vrai que la laïcisation de l'enseignement primaire qui vient d'y être prononcée a fermé les écoles de l'Etat aux instituteurs congréganistes; la propagande romaine ne s'en exerce pas moins. Déjà elle s'est mise en mesure d'ouvrir partout des écoles libres, où elle ne manquera pas d'attirer de nombreux enfants protestants avec l'intention bien arrêtée de les convertir au catholicisme.

Dans ces circonstances, le Comité des Missions a jugé qu'il était de son devoir de maintenir, et, si possible, de développer sa grande école libre protestante de Papéété, chef-lieu de Taïti, école qui a été, depuis sa fondation, la sauvegarde et le vrai boulevard du protestantisme taïtien.

Il a décidé, en conséquence, la création du poste de professeur-adjoint pour venir en aide à M. Viénot, le directeur de l'école, dont les forces ne suffisent plus à la tâche étendue dont il est chargé.

Le Comité espère que, parmi nos instituteurs protestants, il s'en trouvera un qui possède à la fois les qualités requises pour ce poste et la bonne volonté nécessaire pour l'accepter. Le directeur de la Maison des Missions, auquel les offres devront être adressées, tient tous les renseignements nécessaires à la disposition de ceux qui se sentiront poussés à répondre à l'appel du Comité.

A. Boegner,

sous-directeur.

TROIS NOUVEAUX MEMBRES DU COMITÉ

Depuis un mois, le Comité de notre Société a pu s'assurer la collaboration de deux nouveaux assesseurs, M. Paul Mirabaud et M. le pasteur Franck Puaux. Il a eu, en outre, la joie de faire accepter le titre de membre honoraire et correspondant à M. le pasteur Bernard, de Mulhouse, depuis longtemps un des plus fidèles amis et soutiens de notre œuvre, et qui se trouve ainsi nous appartenir officiellement, comme il nous appartenait déjà par le fait. Deux de ces nominations seulement ont pu être communiquées à l'assemblée générale ; la troisième a dû être retardée, M. Puaux se trouvant en voyage au moment où elle a eu lieu.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

UN COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DES MISSIONS DANS L'AFRIQUE DU SUD

Les Anglais, qui sont un peuple voyageur, nous reprochent quelquefois, et non sans raison, nos goûts casaniers, et le peu d'intérêt que nous portons à ce qui se passe en dehors de nos frontières. Cette remarque, qui s'applique avant tout à nos compatriotes catholiques, nous atteint aussi, avouons-le, nous autres protestants. Ce n'est pas chez nous qu'on verrait un chrétien riche entreprendre un voyage autour du monde uniquement pour visiter l'un ou l'autre des divers champs de missions, comme cela se voit fréquemment chez nos voisins d'outre-Manche. Cette absence de contact direct avec l'armée missionnaire n'est pas sans inconvénients pour notre vie religieuse. Nous y perdons ce stimulant énergique qui résulte d'une communion véritable avec la partie conquérante de l'Eglise, comme les missionnaires, de leur côté, y perdent de précieux encouragements.

Parmi les lecteurs du *Journal des Missions*, il en est bien peu auxquels leurs moyens permettraient d'aller, de leur personne, visiter les stations missionnaires. Aussi nous contenterons-nous de les inviter à un voyage en imagination dont le but sera, pour cette fois, le Sud de l'Afrique. Nous voudrions parcourir avec eux ces contrées, marquées par tant d'efforts et de souffrances, mais aussi de victoires des pionniers de l'Evangile. Le moment est opportun pour la tournée que nous leur proposons. Depuis quelques années,

l'Afrique méridionale traverse une crise dont l'avenir seul révélera toutes les conséquences. Des événements politiques importants récemment accomplis ou encore en train de s'accomplir, ont amené, dans la physionomie des champs missionnaires, des modifications qu'il importe de connaître. L'épreuve ne sert à rien, si elle n'élargit pas le cœur. Nos frères du Lessouto ne sont pas les seuls qui aient eu à souffrir ces derniers temps, et le moins que nous puissions faire pour montrer notre intérêt aux autres Sociétés est de nous tenir au courant des vicissitudes que leurs œuvres ont eu à traverser.

Mais avant de nous mettre en route, il faut nous orienter. Le Sud de l'Afrique est habité par trois grandes races indigènes que nous visiterons successivement. Au Sud et à l'Ouest, nous rencontrons les diverses familles de la nation hottentote. Sur la côte Est s'échelonnent les tribus cafres. Enfin, au centre, dans les parties méridionales du grand plateau africain, habitent les Béchouanas, dont nos Bassoutos forment une des fractions les plus importantes. Commençons par les Hottentots.

I

Lorsqu'il y a deux siècles, les premiers colons hollandais s'établirent au cap de Bonne-Espérance, toute la contrée qui s'appelle aujourd'hui la Colonie était habitée par les Hottentots. De ce peuple, alors nombreux et prospère, il ne reste presque plus rien. C'est à peine si dans quelques stations on montre encore comme une curiosité deux ou trois survivants authentiques de la nation. A leur place s'est développée une race de métis réunissant dans son sang divers éléments, issue du mélange des Hottentots avec les nègres, les Cafres et les blancs surtout, et portant, à cause de cette origine, le nom de *Bâtards*.

Si, au lieu de nous occuper du présent, nous voulions faire un retour sur l'histoire du passé, que de choses nous aurions à dire sur cette partie du champ missionnaire! C'est parmi les Hottentots et leurs descendants qu'ont agi quelques-uns des plus dévoués missionnaires de l'Evangile et que les travaux les plus persévérants ont été accomplis. Rappelons seulement deux noms : l'humble et pieux George Schmidt, le précurseur de la mission, et Van der Kemp, l'apôtre des Hottentots. Diverses Sociétés ont rivalisé d'ardeur pour conquérir ce peuple à l'Evangile : ce sont d'abord les Frères Moraves, puis la Société des Missions de l'Afrique du Sud, puis celle de Londres, les Wesleyens, les Sociétés rhénane et berlinoise. Tous ces efforts combinés ont amené ce résultat qu'on entrevoit maintenant l'époque où le travail missionnaire proprement dit sera terminé dans la Colonie du Cap. Les païens que l'évangélisation n'a pas encore atteints deviennent de plus en plus rares, et le temps viendra où les jeunes Eglises pourront se suffire à elles-mêmes.

Un événement qui contribuera puissamment à cette victoire définitive, c'est la réorganisation de la Société des Missions du Sud de l'Afrique, qui s'appelle maintenant la Société des Missions de l'Eglise réformée du Cap. Sous l'impulsion vigoureuse du pasteur Neethling, son président, cette Société cherche à compenser par son activité l'indifférence que les Hollandais du Cap ont trop longtemps témoignée à l'œuvre des Missions. Le souvenir de ce péché agit comme un aiguillon sur la conscience des membres de la Société, qui ne veulent pas que les journaux incrédules de la Colonie puissent répéter plus longtemps « que la meilleure preuve contre la mission, c'est que les habitants chrétiens de l'Afrique ne font rien pour elle. » Le zèle déployé par la jeune Société pourrait nous servir de modèle à plus d'un titre. Elle s'efforce de provoquer dans toutes les paroisses la création de Comités auxiliaires, nom que prend toute association de

chrétiens contribuant au minimum pour 500 francs par an à l'œuvre de la Société. D'autre part, jeunes gens et jeunes filles se réunissent pour travailler à leur manière : celles-ci par des ouvrages de couture, ceux-là par la collecte du « penny missionnaire. » Un journal « *le Chrétien* » met sa publicité au service de la Société qui devient ainsi un ferment de vie dans les Eglises.

Avant de quitter la Colonie, disons un mot de ces pauvres *Buschmen* qu'on a appelés avec raison les Bohémiens de l'Afrique du Sud. Malgré des tentatives répétées, on n'a pas encore réussi à grouper ces malheureux sur des stations, et bien que par-ci par-là on trouve un Buschman converti et devenu sédentaire, l'ensemble de la tribu persiste dans ses goûts vagabonds et poursuit son existence errante et misérable dans les montagnes du nord de la Colonie ou dans les steppes désertes du Kalahari. Un missionnaire de la Société rhénane, qui a visité récemment le lac Ngami, est d'avis qu'en fondant une station dans le voisinage de ce lac, on aurait quelque chance d'y attirer des Buschmen.

Si les Hottentots purs ont disparu de la Colonie, en revanche, on en trouve de très nombreux dans la région septentrionale. Ces Hottentots du Nord se partagent en deux grandes tribus, celle des *Korannas*, qui habitent sur les frontières de l'Etat-Libre de l'Orange, et celle, beaucoup plus considérable, des *Namaquois*, qui occupent une partie de la côte occidentale au nord de l'Orange.

Nous n'avons pas grand'chose à dire des Korannas. Ce sont les missionnaires de Berlin qui les évangélisent depuis 1835, avec une grande persévérance. Un fait remarquable, c'est l'augmentation constante de l'élément béchouana : telle station, fondée pour les Korannas, est habitée en majorité par les Béchouanas. Il y a deux ans, une des stations, celle-là habitée exclusivement par des Korannas, a failli être détruite. Le missionnaire Brune, qui l'occupait, voyait son œuvre prospérer sous la bénédiction de Dieu ; le chef des

Korannas montrait les meilleures dispositions, ainsi que ses gens. Mais la station avait ses ennemis : les Boers, qui convoitaient l'étang salé qui en dépend. Un beau jour, un ordre de l'autorité enjoint au missionnaire de quitter sa station, et comme il s'y arrête encore une nuit pour achever ses préparatifs, il est saisi par les Boers, garrotté et emmené, tandis qu'on procède sous ses yeux au sac de sa station. Des calomnies, habilement répandues contre les missionnaires, avaient préparé le coup. Il est vrai que la réparation fut aussi éclatante qu'avait été l'injustice ; et qu'une enquête, ordonnée par le gouvernement, établit triomphalement le bon droit et la parfaite innocence de M. Brune qui put reprendre paisiblement possession de sa station.

En passant des Korannas aux Namaquois, nous entrons dans le champ de travail des missionnaires rhénans qui ont établi dans ce pays jusqu'à sept stations, et comptaient, il y a trois ans, plus de trois mille membres d'Église. Depuis ce temps, ils ont remporté de nouveaux succès ; l'œuvre missionnaire semble en être venue à ce moment où le levain de l'Evangile commence à faire lever toute la pâte. En ce moment même, le missionnaire Kroenlein travaille à l'achèvement de la traduction complète de la Bible dans la langue des Namaquois, qui, d'ailleurs, en possédaient déjà de nombreuses portions. Malheureusement un vent de tempête s'est levé sur cette belle mission, et l'orage qui la désole ne s'est pas encore apaisé. L'épreuve qui frappe nos frères rhénans ressemble trop à celle dont nos propres missionnaires viennent à peine de sortir pour que nous n'en disions pas quelques mots en terminant.

Au nord du pays des Namaquois s'étend la contrée des *Héréros* ou *Damaras*, peuple que l'on croit maintenant d'origine cafre, après avoir discuté longtemps la question. Les Héréros, comme leurs voisins du Sud, sont évangélisés par la Société rhénane. Depuis des années, il existait une rivalité sourde entre les deux nations. La cause principale de leurs

dissentiments est la richesse croissante des Héréros, dont les immenses troupeaux sont pour les Namaquois, beaucoup plus pauvres, un objet constant d'envie. Un incident en apparence futile vint mettre le feu aux poudres. Dans le tracé de la frontière entre les deux pays, opéré par le résident anglais, M. Palgrave, les Namaquois avaient été avantagés au préjudice d'un chef héréro, nommé Jan Jonker. De là un sourd mécontentement, des plaintes, des actes de violence et finalement la guerre, qui ne semble pas encore terminée à l'heure actuelle.

La lutte atteignit sa plus grande intensité aux mois d'octobre et de novembre derniers. D'abord et pendant longtemps, ce furent les Namaquois qui l'emportèrent. Assistés par une tribu de Bâtards qui fut forcée, à regret semble-t-il, de se départir de la neutralité qu'elle avait d'abord voulu observer, ils franchirent la frontière et pénétrèrent, après plusieurs victoires, assez avant dans le pays des Héréros, et purent satisfaire leurs convoitises en faisant d'énormes razzias de bétail. Leurs succès rapides les grisèrent à tel point qu'ils finirent par négliger les plus élémentaires précautions d'une armée en campagne. Ce fut leur perte. Une nuit qu'ils se réjouissaient bruyamment d'une victoire remportée dans la journée, tout occupés au partage du butin qui n'allait pas sans violentes contestations, ils furent surpris par un retour offensif des Héréros et forcés d'abandonner les positions conquises la veille. De ce moment datent pour leurs armes une série de revers.

Que devenaient pendant ce temps les missionnaires? Leur premier dessein avait été de ne pas abandonner leurs stations. Ils y restèrent fidèles autant qu'ils le purent, et plusieurs d'entre eux restèrent en effet sur le théâtre de la guerre, gardant les villages déserts, visitant les camps, prêchant l'Evangile aux armées en campagne, et, quand l'occasion s'en présentait, soignant les blessés et enterrant les morts. Tels d'entre eux ne purent tenir bon au poste qu'en

courant les plus grands dangers. Les 11 et 12 décembre, pendant que se livrait autour de la station de Barmen les combats décisifs dont nous avons parlé, les missionnaires et leurs familles étaient dans leur maison, qui se trouvait précisément sous le feu des deux armées, priant Dieu et lui remettant le soin de leurs biens et de leur vie. Ailleurs, les missionnaires furent forcés de fuir et eurent la douleur, à peine éloignés de leurs stations, d'apprendre qu'elles avaient été saccagées ou détruites par les belligérants. En général, cependant, les chefs indigènes ont témoigné des égards aux missionnaires, donnant ordre à leurs troupes de les ménager, eux, leurs maisons et leurs propriétés. Nos frères espèrent que de cette grande épreuve Dieu fera sortir le bien des deux peuples ; ils réclament les prières des chrétiens pour leur œuvre si gravement compromise.

Avant de quitter la côte ouest, signalons encore, au nord des Héréros, un peuple de la même race, les *Ovambos*, parmi lesquels travaillent les missionnaires finlandais. Jusqu'à présent, ils ont fait surtout une œuvre de patience et de foi, et c'est à peine s'ils entrevoient de loin les premiers indices d'un succès encore très modeste. Mais ils ne se découragent pas, comptant sur le maître de la moisson pour faire germer et grandir la semence qu'ils jettent dans les sillons.

(*A suivre.*)



MISSION DU LAC VICTORIA NYANZA

Au mois de novembre 1875, M. Stanley écrivit une lettre invitant les missionnaires chrétiens à venir dans la capitale de Mtésa, roi de l'Ouganda. Sept mois plus tard, une expédition bien équipée arriva à Zanzibar et se prépara à faire ce voyage à l'intérieur. Au commencement de 1877, quatre membres de l'expédition atteignirent Kagei, à l'extrémité méridionale du grand lac Victoria Nyanza. L'un d'eux, le Dr John Smith, mourut en arrivant. Deux autres, M. Shergold Smith et M. Wilson, traversèrent le lac sur une petite chaloupe qu'ils avaient emportée toute démontée, pendant un parcours de sept cents milles, débarquèrent sains et saufs à Ouganda et furent reçus avec une grande cordialité par le roi Mtésa. Au mois de juillet, laissant Wilson à Ouganda, Smith retraversa le lac et en explora les rives méridionales ; en décembre, lui et O'Neill, le quatrième membre de l'expédition, furent tués dans l'île d'Oukéréwé, en défendant un négociant arabe qui s'était mis sous leur protection. Wilson resta le seul homme blanc au centre de l'Afrique ; pendant douze mois, il fut tantôt auprès de Mtésa, tantôt sur le lac, qu'il traversa quatre fois. Dans l'intervalle, M. Alexandre Mackay, un membre de l'expédition, qui, étant malade, avait dû rester en arrière, avait exploré les nouvelles routes entre la côte et Mpouapoua, endroit situé à deux cent trente milles dans l'intérieur du pays, et où une station intermédiaire était projetée. Il apprit la nouvelle de la mort de ses compagnons, et, après beaucoup d'essais infructueux et de difficultés, il put rejoindre Wilson, au mois de novembre 1878. En février 1879, ils virent arriver à Ouganda MM. Litchfield, Pearson et Felkin, qui avaient quitté l'Angleterre en mai 1878 et étaient venus par une autre route, traversant l'Egypte et remontant le Nil. Bientôt après,

MM. Stokes et Copplestone arrivèrent du sud. Il y eut ainsi sept missionnaires à Ouganda.

Pendant un an et demi, le roi Mtésa fut très amical et parut fort bien disposé à l'égard du christianisme. Mais l'influence de trafiquants mahométans qui visitèrent Ouganda et l'arrivée d'une compagnie de prêtres français provoquèrent de sa part quelques preuves de mauvais vouloir qui alarmèrent beaucoup les missionnaires. Pourtant il consentit à envoyer trois chefs en Angleterre auprès de la reine, et Wilson et Felkin quittèrent Ouganda avec eux en 1879 et revinrent par le Nil. Vers le même temps, Stokes et Copplestone partirent aussi et traversèrent le lac. Pearson les accompagna à quelque distance et eut de la peine à revenir, ce qui fit que Mackay et Litchfield restèrent seuls de juin à novembre.

La dernière partie de cette période est la plus encourageante de l'histoire de la mission. Le roi, les chefs et le peuple étaient fort empressés de s'instruire. Au moyen d'une petite presse, on imprima des feuilles, et bien des indigènes apprirent à lire ; le service divin était célébré tous les dimanches dans un bâtiment que Mtésa avait fait construire. Les Arabes continuaient leur violente opposition, et les prêtres catholiques agissaient tantôt comme des amis, tantôt comme des ennemis ; mais beaucoup de gens paraissaient réellement intéressés par le message du salut, et le roi demanda à être baptisé. Malheureusement il ne montrait pas cette repentance sans laquelle nul ne peut obtenir le pardon de ses péchés, et que l'Eglise requiert de tous ceux qui veulent être baptisés ; sans laquelle aussi le titre de chrétien ne serait qu'une dérision.

Mais bientôt survint un grand changement. En décembre 1879, Mtésa et ses chefs interdirent publiquement le christianisme et le mahométisme, et revinrent à leurs superstitions païennes. Depuis lors, ils n'ont témoigné aucune faveur ni à la mission évangélique, ni aux prêtres romains. Au mois de

juin, Mtésa fit profession de mahométisme. Qui peut dire quel sera le prochain changement ? Pearson était seul à Ouganda, Litchfield ayant été obligé de partir pour cause de santé, et Mackay l'ayant accompagné pour aller chercher des vivres à Uyui, situé à cent milles au sud du lac. Le 1er novembre, Mackay traversa le lac en canot, et le 1er décembre, Litchfield revint à Ouganda en compagnie de MM. Stokes et O'Flaherty, qui escortaient les envoyés du roi. Dieu veuille que leur retour et toutes les merveilleuses choses qu'ils auront à raconter ramènent le cœur du roi au Sauveur et à sa Parole !

Nous ne pouvons nous dispenser de citer les trois stations intermédiaires qui ont été établies en même temps. *Mpouapoua* a déjà été mentionnée ; elle était d'abord occupée par M. Clarke, qui faisait partie de l'expédition de 1876, mais qui dut retourner dans sa patrie pour se soigner. En mai 1878, MM. Baxter, Last, Henry et Copplestone vinrent s'y établir. M. Henry tomba bientôt malade, et M. Copplestone, comme nous l'avons vu, alla à Ouganda ; mais deux autres missionnaires, MM. Price et Cole, se joignirent à ceux qui restaient en 1879. Depuis lors, M. Last est allé à *Mamboia*, à quarante milles plus près de la côte, où il a établi une autre mission, et il y a amené sa jeune femme, la première Anglaise qui ait pénétré à l'intérieur de l'Afrique orientale. La troisième station est celle d'*Uyui*, qui a été pendant quelque temps la résidence d'un chef arabe nommé Saïd-bin-Salim, et qui fut visité par Wilson et Mackay. Pendant l'automne de 1878, Stokes et Copplestone s'y arrêtèrent deux ou trois mois, et y bâtirent une maison missionnaire. Quand ils quittèrent Ouganda, en juin 1879, ils retournèrent à Uyui ; Stokes accompagna les envoyés du roi, mais Copplestone resta à Uyui et Lichtfield vint l'y rejoindre. Dans toutes ces stations, une œuvre excellente a été faite, et nous croyons qu'il y a déjà de solides fondations pour l'Eglise vivante de Christ.

Voici maintenant quelques fragments d'une lettre et du journal de M. Litchfield, pendant son séjour à Ouganda :

« Je me suis bâti moi-même une maison ; le parquet est en terre battue, les murailles formées d'herbe, le toit de chaume ; il y a trois chambres, avec des portes munies de serrures et de clefs. La première pièce est le salon de réception, le dispensaire, la salle d'école et l'hôpital. La seconde, la chambre aux provisions et la cuisine ; la troisième, le *sanctum sanctorum* et une chambre à coucher. J'ai fait des ouvertures aux murailles pour avoir des fenêtres, et maintenant, c'est le *nec plus ultra.*

« De juillet à décembre 1879, j'ai été fort occupé à bâtir, à bêcher, à faire des tranchées et des routes, à planter, imprimer, distribuer des remèdes, enseigner, traduire, préparer un vocabulaire, apprendre la langue, laver, repasser, faire des briques, des chandelles et une foule d'autres besognes. Vous ne me reconnaîtriez pas dans ce personnage aux mains sales et couvertes de boue. Plus de cinquante hommes et jeunes garçons viennent chaque jour chez moi pour s'instruire. Tantôt je leur lis les Evangiles, tantôt je les fais épeler sur des feuilles de mots de deux syllabes, et dont l'impression m'a coûté plus d'une nuit de sommeil. »

« 8 *juillet* 1879. — Ce matin, j'ai tué, dépouillé et découpé une chèvre en une demi-heure. C'est un progrès marqué, car auparavant j'y mettais près de deux heures.

« 26 *juillet*. — Levé dès la pointe du jour. Tué et découpé une chèvre, puis étudié la langue pendant quelques heures. C'est fort difficile, n'ayant ni professeur, ni interprète. Je prends toutes mes informations d'un Ouganda qui vient chez moi, et tout ce que je puis faire, c'est d'exprimer par signes les verbes *rire*, *crier*, *pleurer*, *chanter*, *frapper du pied*, *courir*, *cracher*, *cligner des yeux*, etc. J'ai de la sorte rassemblé jusqu'ici quatre ou cinq cents mots et verbes et quelques phrases, et j'espère pouvoir me faire un peu comprendre avant que trois mois soient écoulés.

« 6 *août.* — Occupé toute la journée à laver et repasser. Je déteste cet ouvrage, et j'aime mieux bêcher six heures que repasser pendant une heure.

« 9 *août.* — Reçu la visite d'un esclave du chef Monokoulia, qui venait chercher une médecine. J'ai été voir le malade, et ai été chaudement accueilli par Monokoulia, qui est souvent venu à la maison missionnaire, et semble vraiment désireux de s'instruire dans la vérité.

« *Dimanche*, 10 *août.* — Je suis retourné voir mon malade. Comme le chef semblait désireux d'entendre parler de la religion, j'essayai de lui raconter la mort, la résurrection et l'amour de Christ, dans mon langage imparfait. Un moment après, il sortit et m'envoya appeler par un esclave ; j'allai le trouver. Il était agenouillé dans une petite hutte et me demanda de prier. Je lui répondis que je ne savais que très peu sa langue, mais il me dit : « Priez en anglais, Dieu vous comprendra. » Ce que je fis, profondément ému.

« 16 *août.* — J'ai travaillé toute la matinée à démonter et nettoyer une machine à coudre. C'était long et difficile ; mais j'y suis arrivé et j'ai cousu un pantalon. Les indigènes s'amusent beaucoup de voir une machine coudre.

« 15 *septembre.* — Je suis allé chez Monokoulia, emportant avec moi une lanterne magique dont les verres représentent des illustrations de la vie de Christ. Il a voulu prier avec moi dans une petite hutte qu'il a bâtie et qu'il appelle la maison de Dieu.

« 20 *septembre.* — Je me suis levé avec le soleil, mais je n'ai pas passé une bonne nuit, car il me semblait avoir toute une colonie de rats dans ma chambre à coucher. Ils couraient sur le lit, sur les murs, sur le plancher, criant et trottant, sans se gêner le moins du monde.

« 19 *octobre.* — Je me suis levé de très bonne heure, afin de colorier des alphabets pour les enfants, car il y en a parmi eux qui sont nouvellement venus. Ils s'appliquent à prononcer les mots bien lentement et doucement. Je continue

à expliquer l'Evangile selon saint Jean aux élèves les plus avancés. Ils semblent prendre un vif intérêt à la Parole de Dieu.

« *Dimanche,* 12 *octobre.* — Nous avons été, Mackay et moi, célébrer le service à la cour ; le culte se tient dans la maison du roi, et non dans la chapelle ; le roi semble y prendre un profond intérêt, et traduit à mesure à ses chefs. Il me fait plutôt l'effet d'un père entouré de ses enfants que d'un roi avec ses sujets.

« 28 *novembre.* — Trente-deux hommes sont venus aujourd'hui à la leçon. Après leur départ, j'ai imprimé cent cinquante feuilles de lecture pour les plus avancés. Puis j'ai longtemps travaillé à bêcher et à faire une clôture. »



MISSION ÉCOSSAISE DU SUD DE L'AFRIQUE

Lettre de M. Dalzell.

Le psaume 126 a été présent à ma pensée toute la journée. Nous qui avons pendant si longtemps semé avec larmes, nous avons eu aujourd'hui la joie d'apprendre ce que c'est que moissonner avec chants de triomphe. J'ai baptisé une jeune femme zouloue avec son enfant ; et une autre jeune femme, qui avait été baptisée dans son enfance, a pu, pour la première fois, s'approcher de la table du Seigneur. Celle-ci, Andrina, est la fille d'une femme que je n'ai jamais vue et qui la négligeait beaucoup. Après la mort de son père, sa mère se remaria ; Andrina et son frère Willie furent confiés aux soins d'Elisa, la femme du catéchiste Thomas Mabuya, qui n'est jamais satisfaite si elle n'a pas sous ses soins plusieurs enfants orphelins ou abandonnés. La négligence et les mauvais traitements auxquels Andrina et son frère avaient

été en butte avaient rendu celui-ci presque idiot ; sa sœur avait un caractère très difficile, et ils donnaient tous les deux beaucoup de peine à Elisa et à Thomas. Nous eûmes beaucoup de craintes et d'anxiété au sujet d'Andrina, car nous craignions que tout lien d'amour n'eût été brisé en elle. Je lui parlai en particulier et priai souvent avec elle. Le changement vint enfin ; ni elle ni nous ne savons au juste quand il eut lieu. Maintenant Andrina est la femme heureuse et calme d'un membre de l'Eglise, Ruben Malisa. Voilà ce qu'une jeune fille obstinée et ignorante est devenue sous l'influence de l'Evangile. Nous remercions le Seigneur pour sa bonté, sa merveilleuse miséricorde envers Andrina, car elle a été, comme dit David, sauvée de l'abîme.

L'autre cas est aussi un des plus intéressants. Nomutya est la fille d'un *isanuzi* et *innyanga* ou sorcier-médecin de la station ; sa mère est morte, et des deux femmes de son père, l'une passe pour sorcière et l'autre est une femme dure et grossière. La jeune fille a un naturel réservé, tranquille et modeste. Il est étrange qu'elle ait pu sortir d'une telle famille. Elle devint la servante de Madame Dalzell et resta avec nous pendant trois ans ; alors elle nous quitta et épousa Commando, un jeune homme demeurant avec son père dans une station missionnaire. Bien qu'il assistât régulièrement au culte, il n'avait encore donné aucun signe de conversion. Nomutya nous dit qu'elle lui avait fait promettre, avant de donner son consentement, de ne jamais l'empêcher de devenir chrétienne, de tâcher de le devenir lui-même, et de ne pas prendre deux femmes. Je n'aurais pas cru qu'elle pût être aussi ferme et aussi courageuse qu'elle le fut en exigeant ces promesses.

Nous continuâmes à prendre un vif intérêt à Nomutya ; elle venait nous faire de fréquentes visites à la maison ; dernièrement encore elle est venue avec son petit garçon. Madame Dalzell lui apprit à lire et elle fit de rapides progrès. Nos cœurs tressaillirent de joie, quand, un matin, elle vint

nous dire : « Je désire être baptisée avec mon enfant ; j'ai commencé à croire au Seigneur Jésus et à l'aimer.

— Et votre mari ?

— Il dit que je fais bien de me faire baptiser avec l'enfant ; mais il n'est pas encore prêt. »

L'avenir est entre les mains de Dieu ; nous devons attendre et nous confier en lui.

J'ai baptisé aujourd'hui Nomutya et son enfant. Malgré le temps peu favorable, l'auditoire était nombreux et attentif ; bien des gens, au nombre desquels se trouvait Commando, avaient les yeux pleins de larmes au moment où Nomutya fut reçue membre de l'Eglise visible. Elle reçut le nom de Marie et son fils fut nommé Jacques. Ce baptême a fait beaucoup de bruit et donné lieu à de nombreuses discussions parmi les indigènes, et nous espérons que par ce moyen plusieurs seront également amenés à la repentance. Je suis certain qu'il en est beaucoup parmi eux qui aiment Jésus-Christ et croient en Lui du fond de leur cœur, mais n'ont pas encore trouvé le courage de professer hautement son nom. Que Dieu leur en donne la force par sa puissance !



VARIÉTÉS

LE MARIAGE EN CHINE. — Les personnes de distinction, les familles riches prennent des engagements les unes vis-à-vis des autres, relativement au mariage de leurs enfants, alors que ceux-ci sont encore en bas âge; il en est même qui les marient conditionnellement avant leur naissance. La loi autorise les jeunes filles à se marier à douze ans, et les garçons à quatorze; mais, en général, c'est à quinze ou seize ans qu'on se marie. Les époux n'ont rien à voir en cette affaire; ils doivent se soumettre à la volonté, aux caprices de leurs parents. La piété filiale, cette grande doctrine qui est à la base de l'enseignement de Confucius, réclame cette dépendance absolue.

Avant les fiançailles, avant même le mariage, les époux ne se sont pas vus. Les parents ont recours à des intermédiaires pour procurer une femme à leur fils, un mari à leur fille. Ils s'adressent à des amis, à des personnes de confiance, et les chargent de ce soin. Certaines gens font leur métier de marier les autres, et l'on est souvent trompé par elles. Quand tout a été convenu par leur moyen, on rédige un contrat sur papier rouge; c'est un engagement en bonne et due forme, qui ne peut être rompu sans un consentement mutuel, et qui a une valeur judiciaire.

Une fois cet acte passé, on fixe l'époque des fiançailles. Au jour indiqué, le jeune homme se présente devant ses futurs beau-père et belle-mère; ils le reçoivent en grande cérémonie, assis tous deux sur une estrade. Après s'être incliné à plusieurs reprises, il leur offre des cadeaux. En Chine, les jeunes filles n'ont point de dot; le mari est censé acheter sa femme; et ces premiers présents sont suivis d'autres plus importants encore.

Il s'agit désormais de choisir l'époque du mariage. On ne saurait le faire, sans avoir préalablement consulté les astrologues. Les Chinois sont persuadés que tout arrive en vertu d'une volonté supérieure. C'est d'un examen minutieux de divers caractères combinés d'après des règles établies que les astrologues tirent leurs présages.

De nouveaux cadeaux sont faits par le jeune homme, et les parents de la jeune fille désignent le jour, fixent la date de la célébration du mariage. Il y a des jours favorables et des jours sinistres ; on ne voudrait pas qu'un événement aussi grave eût lieu à une date correspondant à un vendredi 13. Le soir, on allume les lanternes, pour faire entendre aux parents de la jeune fille qu'ils ne doivent ni dormir, ni se réjouir, attendu qu'on leur enlève leur enfant, et aux parents du jeune homme, que le mariage de leur fils, faisant de lui un chef de famille, son père est considéré dès lors comme mort. Pour tous, en un mot, ce doit être un jour de deuil.

Le jour de noces est arrivé. Le fiancé envoie au-devant de sa future épouse une nombreuse cavalcade, avec un riche palanquin que des musiciens accompagnent. Sur tout le parcours retentit le tam-tam. Derrière le palanquin viennent plusieurs brancards sur lesquels devront être déposés tous les objets appartenant à la jeune fille, ses vêtements, ses meubles, pour être emportés à sa nouvelle demeure. Quand sonne l'heure de la séparation d'avec ses parents, la pauvre enfant verse d'abondantes larmes ; elle ne prend guère part au dîner d'adieu ; on lui a tant répété qu'elle va entrer dans un genre de vie pénible, douloureux ! Elle refuse d'entrer dans le palanquin qui l'attend à la porte ; on l'y enferme de vive force, et l'on remet la clef à un domestique qui doit la remettre à l'époux.

Dans la maison de celui-ci, tout est réjouissances. Le seuil est tendu de draperies rouges, le rouge étant la couleur de la joie. Des musiciens célèbrent la gloire de ce jour. Dès que

l'on aperçoit le palanquin, les pétards éclatent. Le fiancé va au-devant de la jeune femme ; il ouvre lui-même le palanquin et en fait sortir celle qui va devenir sa compagne, qu'il ne connaît pas encore, dont il n'a pas encore vu le visage. Il aura à prendre patience quelques instants encore, car sa fiancée est enveloppée d'un voile épais d'étoffe rouge. Ils se rendent ensemble dans la grande salle de famille, et se prosternent devant l'autel sur lequel fume l'encens en l'honneur des dieux lares. Quand ils se relèvent, le mariage est indissolublement contracté. Nul magistrat, nul prêtre n'a à intervenir. Le fiancé soulève le voile qui recouvre les traits de son épouse, et il la voit pour la première fois.

Tous deux vont trouver leurs parents et amis qui les attendent ; l'époux va avec les messieurs, l'épouse avec les dames. Le père de l'époux accomplit les libations. Il offre, en général, un coq, un poisson et une tête de porc, sur lesquels il répand trois verres de vin auquel a été mélangé le sang du coq.

Quand toutes ces cérémonies ont été accomplies, le repas de famille a lieu. Les nouveaux époux sont conduits dans une salle à part. Avant de se mettre à table, le mari se prosterne deux fois devant sa femme, et la femme quatre fois devant son mari. Le mari mange et boit le premier, en observant le plus religieux silence ; ensuite il se lève et invite sa femme à manger et à boire. On leur apporte alors une coupe qu'ils se passent l'un à l'autre. Enfin, ils vont faire de nouvelles révérences devant les ancêtres, et retournent, le marié avec les messieurs, la mariée avec les dames.

Un mois plus tard, la femme va faire à ses parents une visite qui dure quatre ou cinq semaines.

Le Gérant : Alfred Boegner.

8767. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

M. GEORGES FISCH

S'il est à Paris un Comité où règne l'esprit de l'Alliance évangélique, où l'on en goûte toutes les douceurs, où l'on y puise constamment force et conseil, c'est bien celui de la Société des Missions. Aussi, n'en est-il aucun où l'on ait senti plus vivement la perte du chrétien éminent qui a personnifié ce principe dans son sein pendant vingt-cinq ans. Mais il n'y a pas à craindre que son départ l'affaiblisse parmi nous ou le rende plus difficile à réaliser. L'homme de l'Alliance évangélique était aussi l'homme de la prière. Chaque jour, il intercédait nominativement pour nous et pour nos missionnaires. Il en faisait autant pour un grand nombre d'autres frères. C'était son œuvre principale, celle où il s'est montré le plus infatigable et dans laquelle il a persévéré jusqu'à sa dernière heure. Ses prières l'avaient précédé devant le trône de grâce, mais on peut dire aussi qu'elles l'y ont suivi. Aucune d'elles ne sera oubliée de Dieu.

Toutes les œuvres et tous les ouvriers du Seigneur pour lesquels Georges Fisch a intercédé avec tant d'amour et de

foi, recueilleront le fruit de ses saintes luttes avec le Tout-Puissant. Que ce soit là notre consolation, celle de sa veuve et de ses enfants ; que les souvenirs sanctifiants de sa vie restent toujours présents à notre esprit, et trouvent en nous des imitateurs reconnaissants et fidèles.



QUELQUES JOURS PASSÉS DANS L'INTIMITÉ DU MAJOR MALAN AU SUD DE L'AFRIQUE

Selon ma promesse, je viens donner aux lecteurs du *Journal des Missions* quelques détails intimes sur cet excellent ami. C'était un des justes de la terre et tout dans sa vie méritait d'être observé. Les grands traits de cette vie sont déjà connus. Ceux que je relèverai ne le sont guère que de mon ami Coillard et de moi-même.

Nous fîmes l'un et l'autre sa connaissance lors de sa visite au Lessouto, qu'il a racontée lui-même dans l'excellent petit ouvrage qu'a traduit Madame Mallet. Ce fut pour les Eglises du Lessouto et pour leurs pasteurs un temps d'entretiens pieux, de communion fraternelle, de rafraîchissement spirituel comme nous n'en avions encore jamais eu. Il donna une impulsion nouvelle à notre vie missionnaire, ce qui nous valut des bénédictions que l'on se rappellera toujours dans le pays. Le nom de Malan est devenu depuis lors pour nos convertis bassoutos le synonyme de piété virile et joyeuse, de prière incessante. Il ne montait jamais dans une de nos humbles chaires sans s'y être longuement préparé sous le regard de Dieu. Cet étranger, ne parlant guère que l'anglais, paraissait brûler d'amour pour ses frères du Lessouto. Nous n'étions guère accoutumés à de telles expansions. Sauf une visite de deux amis quakers et celle de notre jeune frère Vernet, de Genève, rien ne nous en avait donné

l'idée. Depuis ce temps, une tendre et vive affection nous a unis à ce cher bienfaiteur de nos Eglises.

Il nous disait souvent : Vous êtes coupables ; vous avez trop caché à ceux qui vous avaient envoyés le bien que Dieu a fait aux Bassoutos. C'est cette pensée qui l'a poussé à écrire le livre dont je parlais tout à l'heure. On sait avec quelle vigueur il a plaidé depuis lors notre cause et celle de notre œuvre. C'est alors aussi qu'il a compris que le temps était venu où les natifs convertis devaient jouer un grand rôle dans l'évangélisation de l'Afrique. Il se mit de suite à encourager toutes les sociétés missionnaires qui travaillent, dans ce qu'on appelle le noir continent, à développer leurs œuvres en employant des indigènes comme instituteurs, catéchistes et pasteurs. C'est la pensée qui domine dans son journal l'*Afrique* où notre mission du Lessouto et celle projetée au Zambèze occupaient une grande place. Nous sommes heureux d'apprendre que la rédaction de ce journal va être reprise par le révérend Carlyle, qui s'est également chargé d'être le secrétaire de la Société fondée par notre ami pour collecter des fonds destinés à entretenir des prédicateurs indigènes (Native Aid Society).

Quelque temps après sa visite au Lessouto, on annonça des conférences sur la question de la *sanctification* dans la ville coloniale de King-Williamstown; nous nous y rendîmes, mon ami Coillard et moi. On nous logea chez le commandant de la garnison, auprès duquel notre ami Malan se trouvait déjà. Cet officier était un de ces hommes qui ne cachent pas leur lumière sous le boisseau. Nous passâmes là quelques jours bénis dont je ne veux évoquer que deux ou trois souvenirs. La nuit, ou de bon matin, vers trois ou quatre heures, il arrivait à Malan de faire tout à coup son apparition dans notre chambre à coucher, la Bible à la main : « Frères, » disait-il, « le Seigneur m'a rappelé une si belle parole que je ne puis la garder pour moi seul. » Et aussitôt de la lire, de la méditer et de terminer par une

prière fervente. Le colonel qui commandait la garnison nous invita plusieurs fois au repas des officiers ; et nous pûmes constater le zèle en même temps que le tact parfait avec lesquels le Major savait amener la conversation sur des sujets religieux. La plupart des officiers étaient légers, sinon hostiles à la piété ; on sentait cependant que ces efforts de notre ami ne restaient pas sans quelque bénédiction.

Après les conférences, nous reprîmes le chemin du Lessouto, Coillard et moi, et nous eûmes le bonheur de voyager avec lui pendant quelques jours à travers la Cafrerie. Il voulait nous accompagner, disait-il, pour jouir de notre société, et c'était nous qui jouissions de la sienne. Il avait quelque chose à dire à tous ceux que nous rencontrions, blancs ou noirs. Il ne parlait le cafre que très imparfaitement ; mais ce qu'il pouvait exprimer, il le disait ; et je ne doute pas que le Seigneur n'ait béni ces conversations faites sur les grands chemins, pour la conversion de quelques âmes.

Nous nous entretenions surtout de la part à faire aux indigènes dans l'œuvre missionnaire. De temps en temps, sans nous proposer de descendre de cheval, il nous indiquait un chant, surtout un de ceux composés par son vénéré grand-père César Malan, ou bien il nous demandait de faire une prière : il aimait à s'appeler notre *fourrier*, et souvent, à l'entrée de la nuit, il nous devançait au galop pour aller nous préparer un logis. Un soir, nous étions arrivés dans une station wesleyenne. Les deux chevaux qui portaient nos bagages étaient tellement fatigués qu'ils ne pouvaient plus avancer. Sans nous en rien dire, voilà le Major qui s'en va, dès le matin, échanger nos chevaux fatigués pour des chevaux frais, en ajoutant au troc une somme assez forte. Comme nous nous récriions : « Je n'ai fait, nous dit-il, que mon devoir ; un de mes amis venait, par l'ordre du bon Dieu, de mettre à ma disposition 2,000 francs pour en faire tel usage qu'il me plairait ; en ma qualité de fourrier, je devais vous procurer les montures qui vous étaient indispensables. »

Arrivés dans une station missionnaire, il avait fait avec nous presque la moitié du chemin de retour dans la direction du Lessouto, mais ses affaires ne lui permettaient pas d'aller plus loin. Nous nous arrêtâmes là avec lui un jour entier pour laisser reposer nos montures. Nous avions été reçus d'une manière un peu douteuse par le missionnaire de cet endroit. Cependant, dans l'après-midi, il consentit à faire avec nous une promenade sur une colline voisine. Nous nous assîmes bientôt, et vite le cher Major de proposer la lecture de quelques versets de la parole de Dieu. Nous lûmes et méditâmes pendant quelques moments Philippiens III, 10 et 11. En rentrant, le missionnaire me dit à peu près ceci : « J'avais des préventions à l'égard de votre ami, mais je dois dire que non seulement elles ont été dissipées par cette visite, mais que je ne me rappelle pas avoir passé des moments aussi doux depuis bien des années. Je bénis le Seigneur de ce que vous me l'avez amené; je sens que j'ai reçu du bien. » Le lendemain, après avoir prié ensemble au haut d'une montagne que nous avions gravie avant le lever du soleil, nous prîmes congé de notre hôte et de notre cher Malan, qui s'en retournait au milieu de ses Cafres.

Il ne parlait pas volontiers des événements de sa vie de soldat ; il en a laissé cependant quelques souvenirs dans un livre connu. Il n'aimait pas non plus à se mettre en avant, mais son zèle et son entrain faisaient que presque partout, lorsqu'il s'agissait du service de Dieu, il était en tête des autres et prenait invariablement l'initiative. Il attendait constamment l'avènement personnel du Seigneur. Il m'a raconté que, se trouvant à Montréal durant sa carrière militaire, il fut une nuit réveillé en sursaut par des cris et, voyant une grande lueur à travers sa fenêtre, il crut que le Seigneur était venu. Il se leva et se précipita dehors, mais, à son grand désappointement, ce n'était qu'un incendie.

Il y a au-dessus de l'école normale de Morija, à mi-chemin du sommet de la montagne qui en fait l'arrière-plan, un amas

énorme de rochers éboulés, qui forment une des forteresses naturelles du Lessouto. Là, pendant la guerre de 1865 à 1867, les chrétiens de Morija, d'Hermon et d'ailleurs avaient cherché un refuge. Pendant des mois entiers, des prières s'étaient élevées de là pour implorer la protection de Dieu et le retour de la paix. Le Major, à qui j'avais montré ce lieu, le regardait comme un des endroits sacrés du pays; il m'y a donné rendez-vous pour le temps où, «régnant avec le Seigneur, » disait-il, « nous irons partout à son service remplir les missions qu'il nous confiera. » Quelques années plus tard, nos amis quakers, MM. Sharp et Kitching, faisaient la même promenade avec moi et renouvelaient la prière et la promesse du rendez-vous du cher Major. Il vivait ainsi en communion avec Jésus-Christ, sans aucune interruption, attendant sa venue et s'efforçant de la hâter en amenant à sa connaissance tous les pécheurs auxquels il avait accès et en réveillant la piété des enfants de Dieu.

J'aurais bien d'autres traits de sa vie intime à raconter, mais peut-être en ai-je déjà dit assez. Il n'a pas toujours été compris; dans l'opinion de plusieurs il était trop mystique et pas assez pratique. Je puis assurer que partout où il a passé il a laissé des traces lumineuses et la bonne odeur de l'Evangile. Au Lessouto on ne l'oubliera jamais; depuis mon retour en France, je n'ai jamais reçu de lettres de mes paroissiens de Morija où ils ne m'aient pas parlé de lui et ne m'aient pas chargé de lui faire leurs salutations. Ce sera un grand deuil pour toutes nos Eglises du Sud de l'Afrique lorsqu'elles apprendront sa mort.

Que son manteau tombe sur nous; faisons au moins autant qu'il a fait, et n'oublions pas la douleur de sa famille.

A. Mabille.

PAYS DES BASSOUTOS

QUESTION DE LA PAIX

L'assurance d'une paix définitive entre les Bassoutos et le gouvernement du Cap s'accentue de plus en plus. De part et d'autre on regarde un retour aux hostilités comme impossible. Instruits par des revers inattendus, les Colons ne veulent plus continuer la lutte. Les Bassoutos, quoique leur humeur belliqueuse ait été fort surexcitée par le succès, comprennent que, pour pouvoir reprendre les habitudes agricoles qui leur sont si chères, ils ont à faire des sacrifices. Ces bonnes nouvelles, c'est la correspondance des missionnaires qui commence à nous les apporter, et non pas seulement quelqu'un de ces télégrammes ou trop empressés ou trop peu clairs dont on finit par se défier.

Elles ont été tout particulièrement confirmées par deux lettres que M. Mabille vient de recevoir d'Hermon. Si, par le malheur de son voisinage de Maféteng, M. Dieterlen a entendu les premiers coups de fusil tirés contre les Bassoutos, il a maintenant, par le fait de ce même voisinage, le privilège d'être le premier à nous annoncer que les troupes coloniales s'en retournent chez elles.

M. Dieterlen à M. Mabille. — *Hermon*, 31 *mai*. — J'ai reçu la semaine dernière ta chère lettre, qui nous racontait les perplexités par lesquelles vous avez passé au sujet des négociations qui avaient lieu au Lessouto en vue de la paix. On avait publié un peu trop tôt une nouvelle qui, Dieu aidant, ne tardera pas à être certaine.

J'étais dimanche à Kolo avec nos amis Casalis, qui venaient de passer une huitaine chez nous. Partout, sur la route, on ne parlait que de la *sethabathaba* (contribution publique ayant pour but, cette fois, de trouver les 5,000 têtes de bétail que

les chefs bassoutos ont consenti à payer au gouvernement du Cap). Elle va commencer incessamment (1). Il y a des gens qui murmurent, mais cela ne veut rien dire : Letsié, Lérotholi et Joële Molapo ont parlé haut et font tout plier devant eux. Massoupa s'est fait prier, mais il est venu à de meilleurs sentiments et il a donné ordre à ses gens de s'exécuter. On cite de lui ce mot sarcastique : « Je ne vois pas pourquoi nous faisons une collecte pour des gens que nous avons battus. Si on en faisait une pour Dieu, à la bonne heure. C'est lui qui a vaincu; nous donnerions notre bétail aux missionnaires pour faire son œuvre. »

L'impôt d'une livre sterling (25 francs) par fusil semble accepté de bonne grâce. Quant à l'indemnité à payer aux loyaux et aux marchands (qui se sont joints aux troupes), on n'en veut pas entendre parler; le gouvernement aura peut-être à modifier ses conditions sur ce point. M. Griffith est en ce moment chez Ramokuatsi pour conférer plus librement avec Lérotholi, mais il fait si froid qu'ils sont sans doute chacun dans son trou, attendant le retour du soleil. Dimanche soir, je suis revenu de Kolo, ayant un vent de tempête en pleine figure; j'étais transi en arrivant.

Partout, les missionnaires sont les bienvenus. Nous avons fait un grand pas dans l'estime et la confiance des indigènes. Pour ma part, le fait que j'ai moissonné pour mes gens et que je leur ai gardé leur blé m'a valu beaucoup de compliments. J'ai sué sang et eau à ce travail, mais j'en suis amplement récompensé par la reconnaissance des intéressés et par l'approbation de tout le monde.

Hermon, 7 *juin*. — Les troupes doivent évacuer le Lessouto jeudi ou vendredi, sauf des carabiniers du Cap, qui resteront auprès des magistrats pour un certain temps encore. C'est donc

(1) Déjà un journal du Cap a annoncé que les chefs avaient fait dire qu'on vînt recevoir la première partie de ce bétail à la frontière.

(*Note des Réd.*)

la paix que nous avons ; nous la tenons presque. Encore quelques jours, et le pays sera débarrassé de la présence des adversaires des Bassoutos. Je voudrais annoncer cette nouvelle à tout le monde, tant elle est bonne. Dieu soit loué de ce qu'il nous a accordé une si grande délivrance. Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage ; tu peux juger de notre bonheur, par ce que tu éprouveras toi-même ainsi que Madame Mabille, M. Casalis, et tous les amis des Bassoutos ; c'est plus beau qu'on ne peut l'exprimer !

Quant à la réorganisation des Eglises dont tu me parles, je crois que nous nous y mettrons avec prudence et que personne ne brusquera les choses. J'ai plusieurs fois causé de ce sujet avec Casalis, — il m'a dit à peu près ceci : « Je considère l'Eglise comme relevant de maladie et on doit la traiter comme une convalescente. Il y aura bien des cas qui s'arrangeront sans que nous nous en mêlions ; faisons la part des circonstances et de la démoralisation qui résulte momentanément d'une guerre... » Quant aux loyaux, on verra sur quel pied ils se trouveront avec les autres ; nous ne pouvons pas faire de différence et nous tâcherons d'amener une réconciliation sincère. Il y aura des frottements pénibles dans les commencements, mais les Bassoutos ne sont pas rancuniers, ils oublieront facilement les anciens griefs. On dit que ceux qui ont fait cause commune avec le gouvernement colonial vont pétitionner pour qu'on leur accorde un district à part. Je ne sais si cette démarche aboutira. Cette séparation matérielle nuirait beaucoup au rétablissement de la concorde.

Ces idées si sages, qui sont aussi celles de M. Dyke, et, nous le croyons, de tous nos missionnaires, le docteur Casalis les a répétées dans une lettre qu'il vient d'adresser à son père : « L'état religieux n'est guère satisfaisant pour le présent. Le retour vers les choses de Dieu se fait encore peu sentir. Les esprits sont cependant moins excités, moins soupçonneux. Malheureusement, les Boers de l'Etat-Libre apportent beau-

coup d'eau-de-vie dans le pays, maintenant qu'il n'y a plus de police pour faire respecter la loi qui avait été établie à la demande de Moshesh. Dès que l'ordre sera mieux revenu, nous reconstituerons l'Eglise, tout doucement et lentement, comme on nourrit quelqu'un qui relève de maladie, peu à la fois et avec prudence. Nous allons convoquer des réunions générales de prières, d'examen de conscience devant Dieu, laissant pour le moment les questions de discipline de côté. Une fois que nous nous serons bien reconnus, nous essaierons de régler les cas d'infraction évidente à la moralité. C'est ainsi que nous agirons à Morija en attendant que notre cher frère Mabille revienne. Il n'y a que lui qui puisse rétablir un ordre parfait dans son troupeau. Vous savez ce que sont les Bassoutos; ils ne se soumettent qu'à ceux qui sont officiellement leurs pasteurs, mais il n'y a rien de bien pressant; que notre frère finisse d'abord son grand travail d'impressions, voie après cela ses amis et nous revienne bien reposé. »



CE QUE LES MISSIONNAIRES DE LA CAFRERIE PENSENT DES ÉPREUVES SURVENUES A CEUX DU LESSOUTO

*Article tiré de l'*Express chrétien *qui se publie à Lovedale.*

1er juin 1881.

On a dit dans plusieurs journaux anglais que cinq missionnaires ont été tués pendant la guerre du pays des Bassoutos. Voilà qui est entièrement nouveau pour nous; nous ne sachons pas qu'on ait fait le moindre mal à aucun missionnaire. Les frères français du Lessouto n'ont pas bougé de leurs stations; les deux qui étaient à Paballong et à Matatiélé, au sud-est des monts Drakensberg, ont dû quitter leur poste, mais ils n'ont pas personnellement souffert.

A la vérité, une bonne partie de ce qui appartenait à la mission française a été détruit et ne sera que difficilement remplacé. Mais cette mission est trop estimée de tous ceux qui la connaissent pour qu'on ne lui vienne pas libéralement en aide, maintenant qu'elle est dans le besoin. On en voit déjà la preuve non seulement en Europe, mais également ici. La commission synodale de l'Eglise Réformée Hollandaise de l'Etat-libre de l'Orange vient de lui faire un don de 50 livres sterling (1,250 francs) qui a été reçu, on peut bien le croire, avec une vive reconnaissance.

Durant les derniers mois, ces missionnaires si sages, si patients, si bénis dans leur œuvre, ont été l'objet des plus lâches attaques de certains journaux, et en particulier de celui de Grahamstown, généralement appelé *le Journal*. Mais ces attaques provenaient, d'un côté, d'une ignorance presque complète des faits, des écarts d'une imagination surexcitée jusqu'à la folie, et, d'une autre, du besoin de défendre une cause qu'on désespérait de justifier par de bonnes raisons.

Nos frères ont passé à travers le feu, mais quand ils en sortiront, ce qui paraît ne devoir pas tarder, par la bonne providence de Dieu, nous sommes persuadés qu'ils le feront sains et saufs, et, quant à leur œuvre, bien qu'elle ait souffert, elle ne sera pas détruite.

M. et Madame Coillard visitent, depuis quelque temps, les villes et les villages du midi de la France, et réussissent à créer de vives sympathies pour l'entreprise qu'ils ont tant à cœur.

Il leur tarde de retourner au Zambèze.

UNE RÉCLAMATIOM DE M. TH. JOUSSE

On lit dans le *Mercure du Cap* du 30 mai :

« Je viens de voir, dans le discours que le ci-devant ministre de la Colonie a prononcé le 27 avril, qu'il a, pour sa propre défense, articulé diverses accusations contre les missionnaires français du pays des Bassoutos. Je laisse à mes collègues le soin de réfuter les allégations de M. Sprigg, qui ne reposent sur rien de vrai. Ils le feront officiellement la première fois qu'ils pourront se réunir, mais, pour ma part, me voyant personnellement accusé devant le public d'avoir poussé les Bassoutos à se révolter, je ne puis me taire.

Je déclare, sans plus tarder, que, lorsque le major Bell a dit au colonel Griffith que *j'avais donné un fusil à un indigène en lui recommandant de ne le remettre au gouvernement que lorsque tous les autres Bassoutos auraient livré les leurs*, il a avancé une chose qui n'était absolument pas vraie et qu'il n'y a eu là qu'une calomnie. J'ai écrit au major Bell pour lui demander de fournir la preuve de ce qu'il a dit, mais comme les communications postales sont encore difficiles et que la réponse se fera probablement longtemps attendre, je ne puis laisser le public un jour de plus dans l'incertitude.

J'ai aussi le droit de demander pourquoi M. le colonel Griffith n'a pas fait une enquête. Je demeure tout près de chez lui ; il était de son devoir de m'appeler à rendre compte de ma conduite, au lieu de me dénoncer au ministre de la Colonie.

Comme preuve que j'ai encouragé les natifs par mon exemple à se soumettre à la loi, j'ajoute qu'au moment où le désarmement a été ordonné, *j'ai envoyé mon propre fusil à Masérou*, et qu'il y est encore, bien que le colonel Griffith ait eu l'obligeance de me faire remettre un port d'armes que je n'avais pas demandé.

Je pourrais, par beaucoup d'autres faits, prouver que je me suis efforcé d'agir comme doit le faire un ministre de l'Evangile de paix, mais je ne veux rien dire à ma louange. Encore une fois, je repousse de la manière la plus absolue la perfide accusation dont j'ai été l'objet.

Agréez, etc.

Th. Jousse *V. D. M.*

Thaba-Bossiou, 17 mai 1881.



ARRIVÉE DU MATÉRIEL D'AMBULANCE A MORIJA

Nos lecteurs se rappellent qu'au mois de janvier, nous avons fait partir un matériel d'ambulance complet à destination de nos frères du Lessouto. Les lignes qui suivent, empruntées à deux lettres du docteur Casalis, leur montreront l'excellente impression produite dans notre mission par la nouvelle de cet envoi, et la joie de nos missionnaires lorsqu'après diverses péripéties, les caisses, si longtemps attendues, leur sont enfin parvenues ;

Morija, le 25 mars 1881.

« Monsieur et très honoré président,

« Il y a déjà quelques jours que je suis en possession de votre lettre du 21 janvier, m'annonçant l'expédition d'un bien précieux envoi de médicaments et de matériel d'ambulance.

« Dans les temps pénibles et remplis d'inquiétudes que nous traversons, toute lettre venant de France et nous apportant l'expression de la sympathie et de l'affection de nos chers amis est pour nous la source d'une bien grande consolation. Pensez ce qu'a dû être pour mon cœur votre message doublé d'une longue liste d'instruments de chirurgie et

de médicaments. Merci à vous, merci à tous les nobles cœurs qui se sont associés à vous. Vous nous avez prouvé une fois de plus que vous êtes de véritables pères pour ces pauvres Bassoutos dont vous voulez soulager les souffrances. La nouvelle que les *Bo-Ntate* (les pères) des missionnaires envoyaient des médecines au *thipa ea Letsié* (le couteau, le bistouri, si vous vous voulez, de Letsié, image par laquelle on me désigne) s'est rapidement répandue et a été reçue partout avec joie. »

M. le Dr Casalis explique ensuite la cause des retards subis par le précieux matériel dans son acheminement vers le Lessouto : le refus de M. Sprigg de le laisser passer, les démarches de nos frères pour obtenir une autre décision, et les précautions qu'ils prennent pour que les caisses ne parviennent pas moins à destination. Enfin, après six semaines d'attente, on apprend qu'elles sont à la porte du Lessouto.

2 mai 1881.

« Si j'ai tant tardé à vous envoyer les lignes qui précèdent, c'est que j'espérais toujours apprendre quelque chose sur le sort de nos chères caisses. Ce n'est qu'avant-hier que j'ai enfin reçu une lettre m'annonçant qu'elles n'ont pas été arrêtées à East-London et qu'elles venaient d'être expédiées à Wepener. »

Enfin, au bout de trois semaines, M. Casalis écrit :

Hermon, le 25 mai 1881.

« Cher Monsieur de Bussierre,

« J'ai hâte de vous annoncer que je suis en possession du matériel d'ambulance depuis quatre jours. Pour le mettre tout à fait en sûreté, je l'ai déjà expédié à Morija. Dès que les caisses sont arrivées à Wepener, village boer situé sur la frontière même du Lessouto, notre cher ami Dieterlen est allé les chercher et les a apportées à Hermon avant que personne ne se

fût douté de leur contenu. Ainsi donc, grâce à Dieu, votre précieux envoi est arrivé à bon port. Je ne saurais vous dire combien je suis heureux et reconnaissant. Je n'ai pas pu résister à la tentation d'ouvrir la caisse contenant la grande boîte de chirurgie que vous m'envoyez... J'aurais voulu vous faire assister à la scène qui a eu lieu au moment où cette belle boîte est sortie toute brillante de ses nombreuses enveloppes de papier. Mesdames Dieterlen et Casalis, et toute une bande de garçons et de filles bassoutos étaient là, émerveillés à la vue de cette superbe collection d' « *affreux* » instruments que je sortais l'un après l'autre de sa place avec la joie et l'enthousiasme d'un enfant. J'étais ravi de mon propre bonheur. Tout était si bien conservé, et cette boîte était si complète que Dieterlen, comme pour résumer mon sentiment, s'est écrié : « Il ne manque plus que le patient (1) ! » — Quant aux médicaments, j'ai tout lieu d'espérer qu'ils sont en bon état de conservation, à en juger par l'apparence des caisses. — Et maintenant merci, encore une fois, merci.

« Votre dévoué et reconnaissant

« Dr E. CASALIS. »

(1) Grâce à Dieu, il n'y en a plus !



MISSION DE TAITI

LETTRE AU DIRECTEUR DE LA MAISON DES MISSIONS

15 mai 1881.

Cher et honoré frère,

J'ai la joie de vous annoncer que, grâce à la miséricordieuse protection de notre Père céleste, je suis arrivé sain et sauf au terme de mon immense voyage, et qu'en remettant le pied sur le sol de Taïti, j'ai retrouvé tous les miens en bonne santé ainsi que mes chers collègues. Vous vous représenterez sans peine combien nous avons été heureux de nous revoir tous après une séparation de près d'une année. Il nous a été doux de pouvoir ensemble fléchir le genou devant le Trône de la Grâce, pour exprimer la reconnaissance dont nos cœurs débordaient, envers Celui duquel procède toute grâce excellente et tout don parfait.

J'avais lieu en particulier de le bénir de tout mon cœur pour les soins qu'il m'a prodigués pendant les cinquante jours qu'a duré le voyage, et à travers les 4,500 lieues que j'ai parcourues. Je n'ai pas eu le moindre accident en route ; par contre, j'ai éprouvé de nombreuses jouissances à la vue des scènes grandioses de la nature qui se sont déroulées devant moi, surtout en traversant le grand continent américain. Ce qu'il me serait difficile de décrire, c'est l'impression que j'ai ressentie en revoyant notre île admirable de Taïti. Après avoir contemplé en France une nature dépouillée par les frimas de tous ses ornements, Taïti m'apparaissait de nouveau revêtue de sa riche et splendide végétation, avec son climat si doux. Ma joie débordait; j'aurais voulu que tous mes amis d'Europe eussent été à côté de moi sur le navire, pour partager mes impressions.

Mon bonheur s'est accru en voyant l'accueil que me faisaient tous mes frères de Papéété, mes collègues et l'Eglise entière. Le dimanche, 8 mai, a été un des plus beaux jours de ma vie. Ce n'a pas été sans émotion que je me suis retrouvé au milieu de ces frères, de ces sœurs, de ces jeunes gens chrétiens dont les prières m'avaient accompagné pour ainsi dire jour après jour depuis mon départ jusqu'à mon retour.

Je dois ici rendre témoignage à l'activité que mes chers collègues, MM. Viénot et Grenn, ont déployée pour suppléer à ma longue absence. M. Green, qui m'a remplacé dans les divers services de l'Eglise, a vu ses efforts remarquablement bénis par notre divin Maître. Il a réussi à organiser une réunion du dimanche que suivent, en sus des enfants de l'école du dimanche proprement dite, plus d'une centaine de jeunes gens, d'hommes et de femmes. Cette œuvre lui a été inspirée par la vue du danger extrême que fait courir à la jeunesse du chef-lieu la libre vente des boissons alcooliques. Ce sont autant de personnes arrachées au cabaret chaque dimanche, et qui, au lieu d'avoir le verre en main, viennent dans le temple ouvrir le saint volume de la parole de Dieu et en apprendre les enseignements. Il ne se peut pas qu'il ne sorte du bien de ce mouvement, qui s'est propagé déjà dans plusieurs districts. Les collectes mensuelles en faveur de la Société des Missions se sont continuées et ont produit une bonne somme. Je ne doute pas qu'il n'en soit ainsi d'une manière permanente dans la suite.

J'ai déjà communiqué à l'Eglise de Papéété la lettre que vous avez adressée, honoré frère, à tous les troupeaux de Taïti et de Mooréa, au nom du Comité des Missions de Paris. Après la lecture de cette lettre, un des diacres s'est fait l'interprète des sentiments de reconnaissance de toute l'assemblée envers le Comité, pour l'affectueux et fraternel intérêt qu'il porte aux Eglises taïtiennes. « L'Eglise est heureuse », a dit l'orateur, « de la sollicitude chrétienne que lui portent les frères de France, et elle accepte avec joie toutes

leurs exhortations. » Ce sera pour moi un bien grand plaisir de pouvoir, en visitant nos divers troupeaux, leur donner à tous connaissance de votre précieuse et encourageante lettre.

Dans quelques jours, nous devons avoir une réunion d'Eglise à Papéété, dans laquelle je présenterai aux fidèles le don précieux que leur ont envoyé le Comité des dames de Paris et plusieurs dames de Châtillon-sur-Loire, à savoir, de magnifiques coupes, plats et aiguières pour le service de la sainte Cène.

Nos chers indigènes vont être émerveillés d'un aussi beau présent ; ils sauront adresser à qui de droit et en temps voulu l'expression de leur gratitude.

J'ai eu le plaisir, en arrivant ici, d'y trouver nos chers amis M. et madame Brun, de Mooréa, et leurs enfants.

Mon cher collègue, M. Viénot, a réussi, pendant mon absence, à faire décider par le gouvernement la reconstruction de mon vieux presbytère. Ç'a été pour moi une surprise bien agréable, en abordant à Taïti, de voir le nouveau presbytère sur le point d'être terminé. Il est situé, comme l'ancien dont il occupe la place, dans un enclos rempli de beaux arbres en présence de la belle mer. M. le commandant Chessé s'est montré très favorable à cette reconstruction. Lorsque je lui ai remis la lettre que le Comité lui avait adressée et qu'il a eu pris connaissance des vœux qui y étaient exprimés en faveur de nos œuvres, il m'a assuré qu'il ferait tout ce qui est en son pouvoir pour y satisfaire. Il a déjà fait cesser plusieurs des injustices dont nous avons été autrefois les victimes, et il est prêt, s'il est secondé comme il est juste qu'il le soit, à rendre au protestantisme à Taïti tous ses droits.

Nous attendons avec anxiété l'issue de la guerre au Lessouto. Nous sympathisons aux souffrances de nos bien-aimés frères qui ont vu leurs troupeaux en proie à ce fléau terrible.

Veuillez, honoré frère, présenter mes très respectueuses

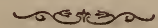
salutations à MM. les membres du Comité, et me rappeler au souvenir de madame Casalis, de M. et madame Bœgner, des élèves missionnaires, de vos chers enfants et de tous les amis que j'ai eu le plaisir de voir à la Maison des Missions.

Agréez l'expression de mes sentiments dévoués et affectueux.

FRÉD. VERNIER.

P. S. — La commission du budget de Taïti a voté une augmentation de 1,000 fr. à notre traitement.

F. V.



Monsieur et Madame Brun.

12 mai 1881.

M. Brun nous a, lui aussi, adressé une lettre dans laquelle il décrit la joie que le retour de M. Vernier a fait éclater à Taïti. Il en parle dans des termes qui montrent à quel point il l'a lui-même ressentie et combien il a été heureux d'être témoin de celle des indigènes.

Malheureusement, sa présence à Taïti était due à une cause affligeante. Depuis assez longtemps, la santé de Madame Brun donnait de grandes inquiétudes. Un épuisement complet, produit par d'excessives fatigues dans l'accomplissement de ses devoirs de femme de pasteur et de mère de famille, l'a rendue sujette à des abcès difficiles à guérir, et elle ne voulait absolument pas s'éloigner de Mooréa pour se mettre à Taïti entre les mains de docteurs européens. Elle a dû céder aux instances de son mari et de M. Viénot. Madame Allard et l'institutrice, mademoiselle Teuira Henry, sont allées la chercher à Papétoaï. Arrivée chez M. Viénot, elle a été confiée à un médecin dont les prescriptions l'ont suffisamment soulagée pour faire espérer

une guérison complète, si elle peut seulement se donner les soins qu'il faudrait à sa constitution affaiblie.

Peu après l'arrivée de M. Vernier, M. Brun allait partir avec sa femme pour rentrer au presbytère de Papétoaï. Ici, nous le laisserons parler lui-même.

« Dans trois jours, nous retournons à notre poste. Qu'il nous tarde de revoir les Eglises de Mooréa !

« Depuis que cette île et celle de Taïti ont été annexées à la France, il me semble qu'elles nous deviennent beaucoup plus chères. Ce n'est pas seulement parce que leurs habitants sont maintenant nos concitoyens, mais c'est surtout parce que ces nouveaux Français vont être exposés plus que dans le passé aux mauvais côtés de notre civilisation si vantée. Puissent-ils comprendre qu'après Dieu, nous sommes leurs meilleurs amis, c'est-à-dire que c'est Dieu lui-même qui nous a envoyés au milieu d'eux pour les aimer, les surveiller et travailler à leur plus grand bien. Le comprendront-ils ; ne se laisseront-ils pas plutôt séduire par des promesses trompeuses ? Nous entrons dans une voie nouvelle. Il nous faut redoubler de zèle et de vigilance, et que nous sommes petits !

« Et vous, vous êtes sous le poids des terribles épreuves de votre mission du Lessouto. Que vont devenir ces chers troupeaux, fruit de tant de labeur et de prières? Satan aura-t-il le dessus? La civilisation dite chrétienne détruira-t-elle entièrement cette belle œuvre ? Mais plutôt ne pourrons-nous pas bientôt chanter : «Ne te désole pas, Sion ! sèche tes larmes?» Il semble qu'il eût été infiniment préférable que les Bassoutos ne se fussent pas révoltés, mais, je l'avoue, en présence de ce conflit, c'est pour notre race que ma conscience n'hésite pas à rougir.

« Le départ de M. Golaz, dont je viens de voir la nouvelle dans le *Journal des Missions*, nous a fort réjouis. Quel dévouement que celui de ce cher frère et de sa compagne ! Que Dieu bénisse leurs travaux au Sénégal.

« Nous avons, nous, à nous occuper des îles Marquises ;

peut-être un pasteur français y sera-t-il bientôt nécessaire. Il y a là deux pasteurs indigènes des Sandwich qui réclament notre secours. On compte plus de cent protestants dans cette possession française. Huit prêtres et un évêque y sont à l'œuvre, mais les indigènes ne se laissent pas toucher par leurs cérémonies. Le résident de ces îles nous demande instamment des instituteurs protestants pouvant enseigner le français; malheureusement, nous n'en avons pas. Il s'agit d'en former. Il nous faut de bons instituteurs et de bons pasteurs indigènes. L'avenir, et un avenir très prochain, les réclame.

« En attendant qu'on nous accorde à Taïti une école de pasteurs, j'instruis quelques jeunes gens en vue de cette fonction ; trois d'entre eux me donnent de grands sujets de satisfaction et d'espérance. Vous savez que M. le commandant Chessé nous est favorable ; si cela ne dépendait que de lui, nous serions dans une position excellente, je veux dire normale. »

Notre frère termine sa lettre en disant que la jeune princesse Vaétua, dont l'éducation a été confiée à madame Brun, a été très sensible à un souvenir d'intérêt et d'affection que le Comité de dames lui a envoyé par M. Vernier.

Nous venons d'apprendre, avec un vif regret, que M. le commandant Chessé a été rappelé en France. D'après nos journaux, il est relevé de son gouvernement pour avoir méconnu les stipulations du traité de 1847 entre notre pays et l'Angleterre, en ce qui concerne les Iles sous le Vent, restées en dehors du protectorat.

M. des Essarts, capitaine de vaisseau, vient d'être nommé gouverneur de Taïti et dépendances.



MISSION DU SÉNÉGAL

LETTRE DE M. GOLAZ

Saint-Louis, le 21 juin 1881.

Bien cher directeur,

Je voudrais pouvoir vous écrire longuement aujourd'hui, j'aurais tant de choses à vous dire, malheureusement je suis trop occupé. Notre maître d'école indigène nous a demandé une augmentation qu'il méritait certainement, mais en présence des difficultés où la mission se trouve actuellement nous avons hésité à la lui accorder ; pendant ce temps il a trouvé un emploi plus lucratif et il en a profité. Me voilà donc avec six heures de classe par jour et un sermon par dimanche ! Malheureusement on ne peut pas travailler ici comme en Europe.

Je ne sais pas encore quand nous pourrons vous envoyer le plan et devis de notre nouveau lieu de culte en projet ; en fait d'hommes compétents, il n'y aurait que les employés des ponts et chaussées, qui nous demanderaient de 5 à 600 francs. J'ai reculé devant une telle dépense et je me propose de le faire tant bien que mal moi-même en demandant l'indulgence du Comité ; mais il me faudrait un peu de temps pour cela et je ne sais pas trop où le prendre.

Ne craignez pas qu'au milieu de tout cela je néglige l'étude de la langue. J'ai à la classe du soir une vingtaine de grands jeunes gens de dix-neuf à vingt-cinq ans qui sont mes professeurs sans s'en douter. Je prends un recueil de phrases woloff-françaises, je leur lis le woloff et eux doivent le traduire en français ; de cette manière ils apprennent le français et moi leur langue. C'est une grande joie pour moi de m'occuper de ces jeunes gens ; ils sont tous très intelligents

et d'une bien grande amabilité. Lorsque le maître indigène nous a quittés, il semblait que ce devait être la ruine de notre école, parce qu'il est fort aimé dans la ville et que bien des parents nous envoyaient leurs enfants ici à cause de lui ; mais, sauf quelques petits, tous les élèves sont encore là.

Nous sommes en hivernage, la chaleur est intense.

Si ma femme n'en souffrait pas plus que moi, je dirais que ce n'est encore rien ; malheureusement elle a de fréquentes indispositions, des accès de fièvre qui durent un jour ou deux. J'attribue cela moins au climat en général qu'au voisinage de la caserne des tirailleurs sénégalais que l'on a établie dans la maison attenante à la nôtre. A certaines heures de la journée, il s'en échappe des exhalaisons qui rendent une partie de notre demeure presque intenable.

M. Taylor est toujours souffrant, parfois même très souffrant. Il a été un moment sur le point de demander un congé au Comité. Que deviendrais-je s'il était obligé de le faire en ce moment !

C'est à bâtons rompus que j'écris cette lettre et dans l'école (22 juin). Je suis allé voir M. Taylor ce matin ; il est loin de mieux aller.

Il a vu le médecin hier, qui lui interdit tout travail d'esprit. Il ne pourra peut-être pas vous écrire ou vous enverra seulement quelques mots ; mais vous voudrez bien tenir compte de son état.

Je trouve (1) que, pour étudier les idées religieuses d'un peuple avec un peu de fruit, il faut être bien initié à sa langue et que la chose ne se peut faire que très imparfaitement au moyen d'interprètes. Cela me rend très circonspect à l'égard des opinions que je puis me faire sur les mœurs des peuples que nous avons sous les yeux. Il y a quelques semaines, je suis allé dans un village situé à six lieues dans

(1) On avait prié M. Golaz de faire connaître les idées particulière des Bambaras.

(*Note des Réd.*)

l'intérieur. J'ai été accueilli avec une joie indicible par un traitant mulâtre. Le chef du pays n'a pas tardé à venir me chercher chez mon hôte et il m'a fait les honneurs de sa maison. En entrant, je vois au milieu de la cour un bout de bois de la hauteur d'un homme, fiché en terre et entouré de chiffons ; on avait fait une plantation de petits arbres autour. Le chef me dit que c'était son dieu, qui lui demandait chaque jour « de l'argent, de l'eau et des pistaches. » Il se déclare en même temps musulman convaincu. Inutile de vous dire combien j'aurais voulu lui parler dans sa propre langue pour tâcher de saisir quelque chose dans le chaos des idées religieuses de ce pauvre homme. Je n'avais malheureusement qu'un mauvais interprète. Par contre, vous n'imagineriez jamais l'étonnement de la famille mulâtre lorsque je lui ai expliqué ce que c'est qu'un protestant, surtout lorsque je lui ai parlé de notre confiance exclusive en Jésus-Christ pour la rémission de nos péchés. Ces pauvres gens étaient là, la bouche ouverte, se demandant s'ils rêvaient. Ils avaient toujours cru, comme le leur avait enseigné le curé, que nous ne croyions ni à Dieu ni à diable. Hélas ! on en débite bien d'autres sur notre compte dans le pays. Si je n'avais pas besoin d'interprète, j'irais tous les jeudis dans ces villages de l'intérieur ; c'est un aiguillon de plus pour me pousser à l'étude de la langue.

Vous savez que nous avons un nouveau gouverneur depuis deux mois environ. Il s'est signalé dès son arrivée par des procédés pacifiques ; la guerre était déjà commencée avec la tribu des Toucouleurs et un de ses premiers soins a été de faire la paix. La guerre allait éclater également avec le Cayor ; on est dans ce moment en train de négocier pour la paix. En un mot, le feu allumé à tous les points de l'horizon par le fanatisme musulman allait éclater. Il a réussi à conjurer ce danger, espérons que ce sera pour toujours. Ah ! si le Comité avait les hommes et les fonds nécessaires pour envoyer immédiatement un ou deux missionnaires à

Kita, ce poste français naissant, au milieu du peuple des Bambaras, quel bienfait ce serait! Je pourrais en dire autant pour Légore, où le gouvernement veut envoyer un résident, mais il n'en trouve point. Je puis me tromper, mais je crois que l'évangélisation du Soudàn ne se fera d'une façon efficace qu'en partant de l'intérieur. Les côtes sont pourries d'une part par l'islamisme, de l'autre, par le contact des blancs. En Europe, on est très disposé à considérer l'islamisme comme préférable au fétichisme. Vous me trouverez peut-être bien hardi; mais ce que j'ai vu jusqu'à maintenant suffit pour me faire affirmer le contraire. Si je trouve un jour quelques heures disponibles, je veux tâcher de jeter sur le papier mes observations à ce sujet. Du reste, si M. Taylor n'était pas malade, il pourrait le faire beaucoup mieux que moi, et il aurait des choses bien navrantes à vous raconter sur les misères qu'engendre l'islamisme.

Veuillez saluer M. et Madame Boegner, toute votre famille et mes condisciples de notre part, s'il vous plaît.

Votre bien dévoué,

G. Golaz.



DEMANDE D'UN CONGÉ ADRESSÉE AU COMITÉ PAR M. TAYLOR

22 juin 1881.

« Je suis de plus en plus fatigué et souffrant. Pourrais-je avoir six mois de congé pour aller à Sierra-Leone ? Mon médecin croit qu'un changement me fera du bien ; il me faut des distractions, des voyages, plutôt que des remèdes. A cause du climat, il préférerait que j'allasse à Madère plutôt qu'à Sierra-Leone. Mais Sierra-Leone est mon pays natal. Si

ma maladie était à la mort, j'aimerais mourir au Sénégal ou à Sierra-Leone, et non pas à Madère. Nos chers néophytes et M. Golaz ne veulent pas me laisser partir. Ils prient Dieu de me rétablir promptement pour qu'une séparation ne soit pas nécessaire. Je ne sais que faire, je vous prie de décider. »

L'extrême faiblesse et les souffrances de M. Taylor datent de plusieurs mois avant l'arrivée de M. Golaz et ne peuvent provenir que de préoccupations et de fatigues excessives. Le Comité s'est trouvé fort embarrassé et cela d'autant plus qu'on lui demandait une prompte réponse. Considérant que ce n'est pas de la fièvre que M. Taylor souffre, que c'est surtout une diversion morale, un repos complet, une détente générale de tout son être qu'il lui faut, et bien convaincu que cela, il le trouvera surtout dans son pays natal, au milieu de ses parents et de ses amis d'enfance, il l'a autorisé à s'y rendre, en lui conseillant toutefois d'aller d'abord essayer d'un séjour à Gorée, où l'on respire l'air de la mer de tous côtés, et où il pourrait jouir d'un repos parfait tout en entretenant de faciles rapports avec son collègue et le petit troupeau de Saint-Louis.



PROCHAIN DÉPART DU MISSIONNAIRE DANIEL KECK

Retardé pendant un certain temps par la guerre, ce départ a enfin pu être arrêté. Il aura lieu le 24 août prochain. Notre frère emmènera avec lui, outre sa jeune femme, son frère, M. Paul Keck, venu en Europe comme son aîné pour se préparer à la carrière missionnaire, mais qu'une grave maladie a empêché de faire ses études. Depuis deux ans, un mieux sensible s'est produit dans son état, et on espère que le changement d'air et le retour au pays natal achèveront la guérison.

M. Daniel Keck ira rejoindre à Maboulééla son père, qui l'attend avec impatience, heureux de la perspective d'avoir

à ses côtés, pour le décharger d'une partie du fardeau missionnaire, son propre fils, dont il est séparé depuis onze ans.

Prions Dieu de bénir l'issue et l'entrée de nos jeunes amis, de les garder pendant leur voyage, et de garder aussi leurs parents, qui comptent maintenant les jours qui les séparent encore du bienheureux revoir !

LA QUESTION DE LA CONSTRUCTION D'UNE MAISON DES MISSIONS

Quelques journaux ont entretenu le public d'un projet auquel s'est arrêté notre Comité : celui d'acheter un terrain pour y construire une maison des missions.

Peut-être quelques-uns de nos amis se sont-ils demandé : cette construction est-elle bien nécessaire ? Et tout d'abord, est-elle possible ? Le Comité a-t-il les fonds suffisants ?

Nous pouvons répondre affirmativement à l'une et l'autre question. Oui, le Comité a les fonds, sinon pour la construction, au moins pour l'achat d'un terrain. Une somme de 70,000 francs, produit de quelques donations spéciales, a été placée et mise en réserve pour cet objet : par suite de la hausse des valeurs, ce fonds atteint aujourd'hui environ 90,000 francs : c'est plus qu'il n'en faut, même aux prix exorbitants de Paris, pour l'acquisition d'un terrain. Quant à la construction, si nous n'avons pas encore de fonds spéciaux qui y soient destinés, il va sans dire que le Comité, le jour où elle devra s'effectuer, prendra les mesures nécessaires pour qu'elle ne pèse en rien sur les ressources ordinaires de la Société.

Mais ces projets d'achat, de construction, sont-ils raisonnables ? Sommes-nous en présence d'une nécessité bien établie ?

Nous voudrions, au lieu de répondre directement à ceux de nos amis qui parlent ainsi, les inviter à faire avec nous une double visite. Nous les conduirions d'abord dans une véritable maison des missions, construite et aménagée en vue de sa destination ; à Bâle, par exemple, et nous leur ferions admirer ces vastes locaux, ce jardin spacieux, cette distribution intelligente du sous-sol et des étages ; ce musée, ces paisibles salles de cours et d'études, ces bureaux, ces salles d'archives, et toute cette merveilleuse organisation qui facilite le travail en le simplifiant et en mettant partout l'ordre et la régularité extérieure sans lesquels aucune institution ne peut bien fonctionner.

Cette inspection faite, nous inviterions nos amis à venir nous voir dans notre installation actuelle, au premier et au deuxième étage du n° 26 de la rue des Fossés-Saint-Jacques. Tout d'abord nous les préviendrions que leur visite doit être courte, ne pas prendre les proportions d'un séjour, sous peine de nous mettre dans un cruel embarras. Ils ne tarderaient pas à nous donner raison, quand ils verraient les deux appartements mal distribués où sont logés directeurs et élèves. Ils comprendraient notre situation pénible, quand nous sommes forcés, soit de nous adresser au dehors pour loger des missionnaires en séjour, soit de leur offrir une installation incommode et précaire. Ils nous plaindraient de ne pouvoir, comme nous le voudrions, offrir l'hospitalité à des missionnaires étrangers de passage à Paris. Un détail qui les affligerait aussi, c'est de voir à quelle misérable question de place peut se heurter l'admission d'un élève de plus, et peut-être auraient-ils l'impression que l'école des missions est comme une plante qui ne peut se développer, parce que ses racines sont comprimées dans un vase trop étroit. Ils verraient d'un coup d'œil dans quelles conditions défavorables se fait le travail de la direction, et l'administration matérielle et morale de la Société. Quelques instants passés dans notre maison leur révéleraient tous ces inconvénients,

et bien d'autres sur lesquels nous ne pouvons pas nous arrêter, et peut-être jugeraient-ils qu'un changement n'est pas seulement désirable, mais depuis très longtemps urgent.

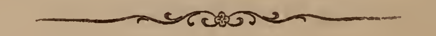
Le Comité, pénétré de cette vérité, a fait depuis quelques mois des démarches pour trouver un terrain. Un avant-projet avec devis a été élaboré par les soins d'un architecte qui s'emploie activement à seconder les recherches du Comité. Jusqu'à présent ces efforts n'ont pas abouti. Ce n'est pas que les terrains manquent. Mais il est difficile de trouver exactement ce qu'il faut ; tantôt l'emplacement comme dimension et comme situation est excellent, mais trop cher ; tantôt le bon marché y est, mais la place est par trop restreinte, et le Comité, sans perdre de vue les proportions modestes de notre œuvre, craint de loger trop à l'étroit notre institut, et de l'établir dans des conditions qui rendraient impossible tout développement ultérieur. De là, jusqu'à présent, l'insuccès de nos investigations.

Nous avons eu la curiosité de savoir comment la Société de Bâle qui a dû, en 1858, se pourvoir d'une nouvelle installation, a réuni les fonds nécessaires aux vastes constructions que les visiteurs de Bâle peuvent admirer rue des Missions, dans un des nouveaux quartiers de la ville. Nous devons à l'obligeance de M. *Prætorius*, l'un des secrétaires de la Société, les renseignements les plus complets sur le sujet. Le rapport de 1858, rédigé par M. Josenhans, donne les motifs qui ont amené la direction à décider la reconstruction, sur un nouveau plan, des établissements missionnaires. A beaucoup d'égards, ces raisons sont les nôtres ; il en est qui nous ont frappés, comme exprimant exactement des besoins que nous avons souvent ressentis.

Quant aux fonds, ils ont été trouvés sans préjudice aucun pour le budget courant de la mission. La somme totale exigée par l'achat du terrain, la construction de la maison des missions et de la maison des enfants missionnaires, s'est montée à près de 520,000 francs. Sur cette somme, 257,000

francs ont été payés avec le produit de la vente des anciens établissements, 80,000 francs ont été empruntés, et le reste, c'est-à-dire 180,000 francs, *a été donné par un seul homme*, M. Mérian-Burckhardt. C'est la libéralité de cet homme qui a permis d'installer les établissements missionnaires dans les conditions avantageuses où ils se trouvent maintenant, et grâce auxquelles l'œuvre a pu prendre un si prodigieux développement. Ajoutons que des legs et des dons spéciaux n'ont pas tardé à couvrir l'emprunt de 80,000 francs.

En prenant connaissance de ce fait, nous n'avons pu nous empêcher de penser à quel point les recherches du Comité seraient simplifiées et combien ses hésitations seraient abrégées si, dans notre protestantisme, qui compte de si grandes fortunes, il se trouvait un homme pour dire : « Allez de « l'avant ; consultez les besoins de l'œuvre, tenez compte de « son accroissement possible, soyez prudents et sages, mais « ne vous laissez pas arrêter par la question d'argent, j'en « fais mon affaire. » La Société des Missions françaises qui, depuis son origine, a logé sous des tentes, pour parler avec le major Malan, trouvera-t-elle un ami ou des amis qui lui élèvent un siège digne de son passé, de ses besoins présents et futurs ? Nous voulons l'espérer.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

UN COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DES MISSIONS DANS L'AFRIQUE DU SUD

II

Dans un premier article, nous avons passé en revue les missions établies parmi les peuples de la famille hottentote. Nous arrivons aujourd'hui aux tribus qui, géographiquement aussi bien qu'au point de vue de la race, forment l'intermédiaire entre les Hottentots et les Cafres, ce sont les Béchouanas.

Il est assez facile de se représenter la position occupée par ces derniers dans l'Afrique méridionale. Qu'on se représente un angle aigu dont les deux côtés partiraient du nord et dont le sommet serait au sud. L'un des côtés, celui de l'ouest, est formé par la ceinture de déserts ou de contrées peu habitées qui commence au Zambèze par le Kalahari et se prolonge jusqu'aux bords de l'Orange. L'autre côté, celui de l'est, cette partie de la grande chaîne de montagnes qui sépare le plateau central de l'Afrique du littoral, qui porte les différents noms de Stormberge, de Maloutis, de Drakensberg, etc. Tout l'intervalle de ces deux lignes est habité par des Béchouanas.

Ils n'y sont pas seuls cependant. La race cafre, qui est de sa nature guerrière et conquérante, a franchi en plus d'un point la chaîne de montagnes dont nous parlons et qui fait sa frontière naturelle, pour s'établir dans le territoire des Béchouanas. La plus importante de ces immigrations est celle des Matébélés, que nos premiers missionnaires ont rencontrés avec leur chef Mossélékatsi, dans la région sud-ouest de ce

territoire, et que M. Coillard a retrouvés, après cinquante ans, beaucoup plus au nord, entre le Limpopo et le Zambèze. Nous ne dirons rien aujourd'hui des efforts tentés pour amener les Matébélés à l'Evangile, nous réservant d'en parler en même temps que des missions chez les Cafres et les Zoulous.

Quant aux Béchouanas eux-mêmes, ils comprennent un très grand nombre de tribus portant des noms différents, mais parlant des dialectes de la même langue et portant toutes les marques d'une parenté très rapprochée. C'est le moment de faire observer que le nom de Béchouanas n'est, à vrai dire, qu'un surnom, qui signifie tout simplement « les semblables », et auquel les indigènes, dans leurs premiers rapports avec les blancs, auront recouru pour désigner l'ensemble de leur race.

Les diverses tribus de la Béchouanasie se partagent en deux groupes distincts : celles de l'ouest, dont nous avons peu à dire, et celles de l'est, qui nous arrêteront plus longtemps.

Ce n'est pas que le groupe de l'ouest n'ait eu sa grande importance dans l'histoire des Missions. Dans la première moitié de ce siècle, c'est sur ces tribus que se portait l'attention générale des amis du règne de Dieu. Les noms des Batlapis, des Barolongs, des Baharoutsis, des Bakuénas, figuraient dans toutes les feuilles missionnaires, et étaient présents à tous les esprits. Ce sont les travaux de Moffat à la station de Kuruman, qui ont appelé d'abord l'attention sur cette contrée, qui fut pendant longtemps un des champ de missions les plus prospères de la Société de Londres. C'est près de Kuruman que se trouve *Motito*, notre première station où les missionnaires Lemue, Rolland et Pellissier avaient entrepris de grouper et d'évangéliser les Baharutsis. Plus au nord, voici un autre champ de mission, justement célèbre, c'est Kolobeng, dans le pays de Séchélé et de ses Bakuénas, Kolobeng, station et point de départ de Livingstone, que des missionnaires allemands de Hermannsbourg remplacèrent pendant quelque temps.

Dans toute cette région, l'œuvre missionnaire se poursuit; sur plus d'un point on peut la considérer comme arrivée à son terme; la religion chrétienne, au moins extérieurement, est adoptée généralement. Aussi la Société de Londres, dont le mot d'ordre est d'aller toujours en avant, vers les pays où l'Evangile n'a pas encore été annoncé, se retire-t-elle de plus en plus de ce champ de travail, en tâchant d'y organiser autant que possible la vie indépendante des Eglises.

Il faut aller très avant vers le Nord, jusqu'à Schoschong, capitale des Bamangouatos, pour trouver une œuvre missionnaire en plein essor, et sur laquelle l'attention se soit portée pendant ces derniers temps. C'est là que réside le roi chrétien Khama, dont nous avons raconté ailleurs les efforts pour l'évangélisation et la moralisation de son peuple. La lutte soutenue par ce monarque pour assurer à son peuple les bienfaits de la civilisation en le préservant de ses dangers, est un des faits les plus importants non seulement de l'œuvre missionnaire, mais de l'histoire de l'Afrique en général. Il se fait à Schoschong une expérience d'une portée considérable; c'est celle d'un peuple indigène indépendant adoptant dans son ensemble, et sans aucune pression du dehors, non seulement l'Evangile, mais la civilisation chrétienne; la réussite aurait, pour l'avenir du monde noir, des conséquences incalculables.

Tournons-nous vers les Béchouanas de l'Est. Leur nom générique n'est autre que celui de Bassoutos que nous réservons d'ordinaire à la fraction sud du groupe. Pour être exacts, nous devrions dire: les Bassoutos du Sud, par opposition à ceux du Nord qui habitent le Transvaal. On désigne d'ordinaire ces derniers par les noms particuliers des diverses tribus entre lesquelles ils se répartissent: les Bapélis, les Bamapélas, les Baramapulanas, etc.

Nous ne dirons rien, naturellement, des événements qui ont marqué le développement de l'œuvre missionnaire pendant ces dernières années parmi nos Bassoutos. Nos lecteurs

en savent assez pour rattacher ces faits à la crise générale que traverse l'Afrique du Sud, et dont la guerre de Morosi et celle des Bassoutos avec la Colonie n'ont été que des incidents. Aussi bien sur ce point, la lutte est terminée pour le moment, et s'il reste encore à l'horizon plus d'un nuage, on peut cependant espérer qu'un temps de tranquillité va être accordé à l'œuvre de Dieu.

Il n'en est pas de même du Transvaal, où nous arrivons maintenant. Nous avons raconté, dans notre numéro de mai, les événements politiques qui s'y sont accomplis. En terminant, nous exprimions l'espoir que les questions encore pendantes seraient résolues bientôt et que l'œuvre missionnaire allait pouvoir reprendre avec entrain. Malheureusement ce vœu ne s'est pas réalisé. Les Boers semblent moins disposés que jamais à accepter certaines clauses du traité conclu à la suite des défaites de Laings-Neck entre le général Wood et les triumvirs du Transvaal; en particulier celle qui attribue à l'Angleterre la protection des indigènes ne leur agrée en aucune façon, et le pays est plus agité que jamais. Ce qui complique la question et rendra la solution difficile, c'est la multiplicité des éléments en présence : l'élément boer, fort, d'après un recensement récent, de 43,739 âmes, l'élément anglais, qui n'en compte que 5,106, et l'élément indigène, de beaucoup le plus nombreux, puisqu'il comprend 769,755 individus. La façon injuste et sommaire dont l'Angleterre a procédé envers les Boers, lors de l'annexion du Transvaal, explique les sympathies presque universelles qui se sont portées sur ce petit peuple le jour où il a pris les armes pour revendiquer son indépendance, et la modération qu'il a su garder dans la victoire a contribué à les lui assurer encore davantage. Et cependant, quand on pense à l'immense population indigène qui couvre le pays, quand on se souvient qu'Anglais et Boers ont fait, chacun à leur manière, et en sens inverse, leurs preuves pour la façon de traiter les noirs, les Boers, en méconnaissant leurs droits, en leur accordant

à peine le titre d'hommes, et en les réduisant tantôt ouvertement, tantôt sous forme déguisée, en esclavage, les Anglais, par l'émancipation, par les encouragements donnés aux missionnaires, par la protection accordée, en plus d'une occasion, aux noirs contre les blancs ; — quand on se rappelle ces choses, on ne peut que souhaiter que l'Angleterre conserve un certain contrôle sur les affaires du Transvaal et la tutelle des indigènes.

Mais revenons en arrière, cherchons à nous rendre compte de l'influence que ces derniers événements ont exercée sur la marche de la mission. Deux faits d'inégale importance ont marqué l'histoire récente du Transvaal: c'est d'abord la lutte contre Sékoukouni et, plus récemment, la guerre d'indépendance. Nous avons raconté cette dernière dans notre journal, il ne nous reste qu'à montrer le rôle de la mission et sa part dans les événements.

Parmi les sociétés qui travaillent à l'évangélisation des païens du Transvaal, nous ne mentionnerons que les trois suivantes : celle de l'Eglise libre du canton de Vaud, que des liens étroits attachent à nous, celle de Hermannsbourg et celle de Berlin. Chacune de ces deux dernières compte un nombre considérable de stations ; celles de Hermannsbourg se trouvent surtout dans l'ouest du Transvaal, le nord et l'est sont occupés par les missionnaires de Berlin. Dans l'une et l'autre de ces sociétés, les missionnaires allemands ont eu de beaux succès; on cite en particulier dans l'ouest la station de Béthanie, la perle de toute la mission d'Hermannsbourg : c'est là que travaille depuis plus de vingt ans le vaillant Behrens, un riche fermier du Hanovre qui, déjà marié, est parti pour l'Afrique, après avoir fait don à la mission de tout ce qu'il possédait. Quant aux missionnaires de Berlin, ils ont commencé leur œuvre dans les circonstances les plus difficiles, mais Dieu l'a fait sortir victorieuse de ces épreuves et elle est maintenant grande et prospère.

Au nombre des plus formidables obstacles qu'ils aient eu à

surmonter, se place la résistance et l'hostilité déclarée de Sékoukouni, le chef des Bapélis, à l'Evangile. Les chrétiens ont été plusieurs fois exposés à de véritables persécutions, et le sang des martyrs a rougi le sol. Aussi voyaient-ils avec inquiétude, dans les derniers temps de l'indépendance du Transvaal, la puissance de ce tyran augmenter et ses déprédations rester impunies par suite de la faiblesse ou de l'incurie du gouvernement.

L'annexion, qui eut lieu en 1877, mit un terme à ses menées. Mais, dès l'année suivante, excité par quelques Boers désireux de susciter des embarras au gouvernement anglais, il se souleva contre l'autorité et engagea une lutte où il remporta d'abord des avantages marqués, grâce à la puissante diversion opérée sur les derrières des Anglais par la guerre des Zoulous. Mais le jour vint où ceux-ci furent vaincus, et, dès lors, le compte de Sékoukouni fut fait. Sa forteresse fut prise d'assaut et lui-même, fait prisonnier, fut emmené en captivité.

Ce dénouement fut salué avec joie par les amis de l'œuvre missionnaire. Le pays des Bapélis était ouvert à l'Evangile, et le gouvernement accorda au surintendant de la mission berlinoise, Merensky, les pouvoirs les plus étendus pour établir partout des stations. On juge si les missionnaires s'empressèrent d'user de la liberté d'allures qui leur était accordée : ils relevèrent une station établie autrefois sur la montagne même du chef, et que celui-ci avait fait fermer, et dès les premiers jours le missionnaire Winter, auquel ce poste a été confié, comptait quatre-vingt-deux personnes dans sa classe de catéchumènes.

Mais tandis que les cœurs s'ouvraient ainsi à l'espérance dans les stations du Transvaal, une épreuve nouvelle s'abattait sur ce pays si agité : c'est la guerre de l'indépendance, dont les péripéties sont connues.

Une des premières conséquences de la lutte a été d'entourer tout le pays comme d'un cordon sanitaire, inter-

ceptant toutes les communications avec le dehors. Les relations postales, surtout avec le centre et le nord du Transvaal, ont été complètement interrompues pendant des mois. Aussi ignorait-on encore, il y a peu de temps, ce qu'étaient devenus les missionnaires et leurs Eglises pendant la lutte. Connaissant l'hostilité des Boers contre la mission, on avait des raisons de craindre que la victoire des premiers ne fût la ruine de la seconde. Le numéro de juin du *Journal de Hermannsbourg* ne contient encore aucune nouvelle des vingt stations que cette Société compte dans le Transvaal. A Berlin, on était aussi resté sans nouvelles pendant de longs mois, lorsque enfin les lettres sont arrivées. Leur contenu, beaucoup plus favorable qu'on n'eût osé l'espérer, a été communiqué à l'assemblée générale de la Société de Berlin. Nous sommes en mesure de faire assister nos lecteurs à cette réunion et de leur communiquer, en même temps, les nouvelles qui y ont été annoncées, grâce à une lettre d'un témoin oculaire, qu'on veut bien nous autoriser à insérer ici :

« J'ai assisté, mardi, à la réunion annuelle des Missions qui a été bien belle et bien intéressante. J'ai entendu avec un plaisir tout particulier l'histoire de la belle délivrance que Dieu a accordée à la mission du Transvaal. Après une liturgie et un sermon d'un missionnaire qui a travaillé chez les Cafres, développant ces trois idées que l'œuvre des missions est une œuvre commandée par le Seigneur, une œuvre nécessaire et une œuvre bénie, M. Wangemann est monté en chaire et a commencé à peu près en ces termes : « Comme toute embarcation qui s'est lancée à la surface de la mer, le navire de la mission se trouve tantôt au sommet du flot qui s'enfle au-dessous de lui, tantôt au fond de la vallée qui sépare une vague de la suivante. L'année dernière, à l'époque de notre réunion annuelle, nous étions au sommet, maintenant nous sommes dans la vallée, mais avec la certitude de voir arriver le flot suivant qui nous élèvera à son tour. » Il

développe cette idée, disant combien de craintes, de doutes, d'angoisses, de découragements il a eus pendant cette année ; il lit une petite poésie, qui, dit-il, lui a rendu soudain l'entrain et la force, alors qu'il était prêt à s'écrier comme Moïse : « Seigneur, envoie qui tu dois envoyer. »

« Venant aux faits qui lui ont occasionné tant de soucis et de chagrins, il décrit les sentiments des Boers du Transvaal à l'égard de l'œuvre des missions. Essayer d'arracher les noirs à cette ignorance et à cette inertie dont profitent leurs tyrans, apprendre à cette race maudite qu'elle a aussi une âme immortelle, c'est pour eux, non seulement une attaque contre les colons, mais même un attentat à leur droit, un crime contre le pays. Une loi qui a été proposée ou votée en 1873, mais qui, heureusement, n'est jamais entrée en vigueur, portait qu'il serait dorénavant défendu d'établir des stations missionnaires, « nids de voleurs et autre canaille.»

« Il est vrai qu'une petite minorité de personnes éclairées reconnaissait les torts des blancs envers les indigènes et l'utilité des missionnaires. Un des habitants les plus considérables du pays faisait même part à M. Wangemann de sa décision de quitter le Transvaal au plus tôt, parce qu'il était persuadé, disait-il, que les jugements de Dieu allaient bientôt fondre sur la nation, à cause des iniquités qu'elle avait commises. C'était avant l'annexion anglaise. Mais la masse des Boers regardait les missionnaires avec des sentiments de défiance qui s'exaltèrent jusqu'à la haine, quand éclata la guerre avec l'Angleterre ; on les savait, en effet, favorablement disposés envers cette dernière puissance, la seule qui affirmât en Afrique les droits des noirs et qui pût les faire respecter. Les colons déclarèrent même ouvertement que, s'ils étaient vainqueurs, la station de Botsabélo, centre de l'œuvre, serait détruite et les missionnaires chassés.

« Comme toute lettre était interceptée, M. Wangemann resta longtemps sans nouvelles de l'œuvre. Toute l'étendue du danger lui fut soudain révélée par une lettre de l'un des

missionnaires qui avait réussi à se rendre dans la colonie de Natal et lui écrivait de là par les voies ordinaires. Il lui racontait comment il avait visité, avant de partir, un juge, l'un des membres du gouvernement, et comment celui-ci lui avait crié avec une véritable fureur : « Nous avons en main toutes les preuves nécessaires pour faire condamner Merensky comme coupable de haute trahison et le faire chasser du pays. » Si encore il ne s'était agi que d'un exil ! Mais qui connaît les Boers et leurs antécédents comprend que la vie même de M. Merensky était très gravement compromise. Or, il est le chef, l'âme de l'œuvre; elle était, pour ainsi dire, incorporée en lui, et les coups qui l'auraient frappé seraient tombés en même temps sur la mission tout entière.

« Après l'éclatante série des victoires des Boers et la mort du général Colley, l'épée ne fut plus suspendue qu'à un fil au-dessus de Botsabélo. Les bruits les plus inquiétants circulaient dans le pays et venaient troubler les habitants ; le plus accrédité et le plus probable était que les Boers voulaient enlever successivement à la station tous ses défenseurs en les appelant aux armes, et livrer alors le village désarmé à une horde des féroces Matébélés, ennemis héréditaires des indigènes de ce pays, à qui M. Wangemann donne le nom de Bassoutos.

« Cette effrayante nouvelle commença à être confirmée par des faits; à plusieurs reprises, on vint appeler une vingtaine, une trentaine d'hommes, et ce ne fut qu'à grand'peine que les missionnaires réussirent à leur persuader de partir, tout frémissants et l'angoisse dans l'âme, en pensant à ceux qu'ils laissaient derrière eux. Les hommes qui restaient encore organisèrent une troupe prête à mourir pour la défense de la station; chaque moitié de cette troupe veillait à son tour. Un jour arrive une bande de Matébélés avec quelques Boers ; les sauvages demandaient impérieusement une femme de leur tribu qui s'était sauvée à Botsabélo. Ce n'était qu'un prétexte, car le fait s'était passé trois ans auparavant, mais

on se garda bien de leur donner l'occasion qu'ils désiraient. Après avoir cherché partout la femme en question, ils se retirèrent avec des menaces; avant de partir, les blancs qui étaient avec eux dirent aux habitants de la station en riant d'un air ironique et significatif: « A présent, nous ne pouvons plus vous accorder aucune protection contre les Matébélés. »

« Cette visite n'avait fait qu'augmenter les craintes des habitants et on s'attendait à ce que les ennemis revinssent bientôt en plus grand nombre et anéantissent tout, lorsque cette attente pleine d'angoisse fut soudain terminée par la plus éclatante délivrance. Le Seigneur veillait sur les siens, et au moment même où ils se croyaient perdus, où ils comptaient les jours, les heures qui les séparaient encore de la lutte suprême, ils furent complètement rassurés de la manière la plus inattendue.

« Les Boers n'avaient pris aucune disposition pour le soin des blessés; ils n'avaient pas même dans leur camp un médecin qui pût donner les secours les plus urgents; aussi les souffrances étaient-elles grandes, et le dénuement inquiétant. Dans cette extrémité les chefs de l'armée se résolurent à recourir à M. Merensky, qui, depuis longtemps, était considéré comme le grand docteur, l'autorité médicale du pays. Le missionnaire vit là le doigt de Dieu, se rendit sans hésiter dans le camp de ceux qui avaient été si injustes envers lui, et fit tout ce qu'il put pour soulager leurs souffrances. La mission était sauvée. Hier accusé du crime de haute trahison, ayant à craindre pour sa vie, le chef de l'œuvre était maintenant considéré comme un bienfaiteur du pays, et l'un des triumvirs disait : « Nous ne pourrons jamais dire tous les services qu'a rendus M. Merensky. »

(*A suivre.*)

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

8818. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas — 1881

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO

L'AVENIR DES BASSOUTOS, D'APRÈS CEUX QUI SE SONT BATTUS CONTRE EUX

Au moment où l'on pouvait considérer la guerre comme terminée et où les troupes du Cap commençaient à se retirer, un journal de la Colonie, le *Northern-Post,* recevait de leur quartier général ce généreux aveu :

« Les Bassoutos ont clairement fait voir combien ils sont supérieurs à toutes les autres familles indigènes du Sud de l'Afrique. Il nous est impossible de croire qu'un peuple aussi uni, aussi brave et, en même temps, aussi capable de s'assimiler les idées et les habitudes des Européens, risque d'être détruit et ne soit pas plutôt destiné à remplir un rôle important dans le pays où nous vivons. Si les Bassoutos continuent à se civiliser, à s'instruire, à respecter l'ordre social et les lois, tout homme d'un esprit droit sera heureux de les voir se confédérer avec les autres Etats du Sud de l'Afrique et leur envoyer leurs représentants.

« En somme, cette guerre laisse après elle peu de souve-

nirs amers. Peut-être nous respectons-nous réciproquement, parce que ni d'un côté ni de l'autre on n'a été vaincu. Quelque opinion que l'on puisse avoir sur l'origine de cette guerre, nous emporterons avec nous la conviction que nous nous sommes battus avec des gens comparativement braves, intelligents, persévérants, et chez lesquels on peut observer bien des indices d'une civilisation croissante. »

LE MINISTRE SAUER EN CONFÉRENCE AVEC LES BASSOUTOS

Le 27 juin, date des dernières lettres que nous avons reçues, il n'y avait plus trace au Lessouto des agitations de la guerre, mais l'exécution des conditions de la paix occupait vivement les esprits.

On se souvient que M. Sauer, le ministre qui a remplacé M. Sprigg, pour tout ce qui concerne les affaires indigènes, avait annoncé l'intention d'aller personnellement s'entendre avec les Bassoutos sur la portée du traité de paix et veiller à ce qu'il fût exécuté sans qu'il en résultât de nouvelles secousses. Il n'a pas tardé à se rendre parmi eux. C'est à Morija que l'entrevue avec les chefs a eu lieu ; elle se continuait encore lorsqu'on nous a écrit.

M. Sauer avait amené avec lui le général Clarke, un major Cochrane, M. Griffith, le résident de Masérou et un autre magistrat, M. Salmon, du district de Béthesda. Ces messieurs étaient accompagnés d'une nombreuse suite. Les chefs et beaucoup de leurs gens sont allés au-devant du ministre en tenue militaire, armés de leurs fusils et de leurs sagaies. La rencontre s'est faite sans aucune apparence de rancune ou de défiance, au milieu de hourras prolongés, de salutations empressées, de poignées de main et de chants. Après cela, on est allé en corps faire une visite d'honneur au vieux chef Letsié, qui demeure à une petite distance de Morija. Il

y avait dans l'assistance plus d'un de ces *loyaux* qui se sont battus contre leurs compatriotes dans les rangs de l'armée coloniale ; aucun d'eux n'a eu à se plaindre de l'accueil qu'on lui faisait.

Tout cela a fort réjoui les missionnaires de Morija, mais leur a donné aussi beaucoup à faire. La principale fatigue a été pour leurs femmes, qui se sont montrées fidèles à leurs habitudes hospitalières et n'ont pas même reculé devant l'onéreux honneur d'offrir un repas officiel à ces messieurs du gouvernement et aux chefs : à peu près une quarantaine de convives. Mesdemoiselles Miriam Cochet et Julie Keck, amenées par la circonstance, aidaient Mesdames Casalis et Dyke. Le jour du repos étant venu pendant qu'on était encore ensemble, la Mission a eu, comme compensation à ses fatigues, la satisfaction de voir ses hôtes blancs assister au grand service du matin, ce que les indigènes n'ont pas manqué de remarquer avec plaisir. Plusieurs en ont profité pour serrer encore une fois la main aux visiteurs étrangers.

M. Sauer n'était pas encore reparti le 27 juin. Les chefs Lérotholi et Joële Molapo faisaient les plus grands efforts pour que tout se terminât à l'amiable ; Massoupa grommelait encore un peu, mais il cédait. Quant au chef Letsié, il ne voulait que le retour d'une parfaite tranquillité, coûte que coûte, et l'on tenait compte de son désir.

Il ne restait plus à chercher que quelques bœufs pour compléter les cinq mille têtes promises au gouvernement du Cap. Plus de quatre mille avaient déjà été livrés ; on était occupé à compter le reste et on allait les faire partir. Pour que le nombre fût parfaitement exact et peut-être aussi pour ménager le sentiment national, on avait voulu que toutes ces bêtes passassent sous les yeux d'un missionnaire, le docteur Casalis, et fussent, pour ainsi dire, remises directement par lui aux agents du gouvernement.

Les chefs donnaient l'exemple du paiement des vingt-cinq francs pour port d'armes. Les masses y mettaient plus de

lenteur, trouvant le prix fort élevé. M. Sprigg qui, s'il n'est plus ministre, est resté membre du Parlement, avait insisté pour que les Bassoutos fussent astreints à aller d'abord déposer leurs armes chez les magistrats, comme s'ils eussent été vaincus, quitte à les réclamer après cela en apportant la somme stipulée ; M. Sauer, sentant qu'il y eût eu là une humiliation irritante, a chargé des hommes spéciaux de parcourir les différents districts pour faciliter aux habitants l'inscription de leurs armes. Il a poussé les égards jusqu'à déléguer un des fils de feu M. Daumas dans les localités qu'occupent les anciens paroissiens de son père, les Bataungs et leur chef Moletsané.

Restait encore la question brûlante de l'indemnité à faire aux *loyaux*. Il y a certainement parmi eux des gens qui méritent ce nom. Ce sont ceux qui, ayant un vif sentiment du bien que les magistrats anglais faisaient au pays, ont repoussé sans hésiter toute idée de révolte ; ce sont aussi quelques chrétiens qui auraient cru renier leur foi en recourant à la force contre l'injustice. Ces gens-là sont très peu nombreux ; à côté d'eux, on a gratifié du titre de loyaux quelques chefs inférieurs chargés de faire la police au nom des magistrats. Ceux-là n'eussent pu se joindre aux insurgés sans perdre leur place. Mais parmi eux étaient aussi des ambitieux qui ne doutaient pas que les fils de Letsié seraient battus et se félicitaient dans la perspective de les remplacer après leur chute. Tout ce monde reproche à Lérotholi, à Massoupa et à Joële Molapo, d'avoir recouru à des enlèvements de bestiaux pour les punir d'avoir rendu leurs armes et de les avoir forcés à abandonner leurs demeures. De leur côté, les défenseurs du Lessouto, c'est-à-dire la grande majorité de ses habitants, reprochent aux loyaux de ne s'être pas contentés de rester neutres, mais d'avoir accepté avec empressement les armes qu'on leur remettait à la place de celles qu'ils avaient rendues et de s'être joints à des étrangers pour verser le sang de leurs propres frères.

La question est, on le voit, on ne peut plus difficile. Il y a là les éléments d'interminables querelles, si M. Sauer ne parvient pas à la résoudre. Ce n'est pas seulement l'unité de la nation qui est en jeu, c'est aussi la paix des Eglises.

Demandons à Dieu d'envoyer à M. Sauer le secours qui lui est nécessaire pour trouver une solution satisfaisante et définitive. Il aura heureusement pour l'aider l'extrême facilité avec laquelle on oublie dans ce pays-là les maux du passé. Souvent, chez ces peuples, un seul mot suffit pour triompher de la position la plus désespérée. Autrefois, Moshesh empêcha une guerre civile d'éclater entre ses sujets et des cannibales, et mit fin au cannibalisme lui-même par ces maîtresses paroles : « On ne se querelle pas et on ne se bat pas avec des gens qui ont fait de leur corps un sépulcre. »

LA STATION DE MASSITISSI PENDANT LA GUERRE

Pour bien comprendre la lettre qu'on va lire, il faut se rappeler la position difficile où se sont trouvés les chrétiens de Massitissi, placés entre leur volonté d'obéir au gouvernement et leur attachement à leur tribu. Dans ces circonstances, la ligne de conduite du missionnaire ne pouvait être que celle adoptée par M. Ellenberger : obtenir du gouvernement pour les Bassoutos fidèles une sorte de neutralité armée dont ils ne devaient sortir que pour la défense de la station.

Massitissi, le 30 juin 1881.

Depuis longtemps, je me propose de vous écrire, mais les courriers partent et se succèdent sans ma lettre. Je devrais cependant vous avoir déjà mis au courant de ce qui se passe ici. Ce n'est pas que j'aie des choses extraordinaires à vous

communiquer. Les unes sont bonnes, d'autres fort peu réjouissantes. Notre vie a été depuis un an une lutte constante, non point tant contre ceux qui ont le pied léger à répandre le sang, mais bien plutôt contre l'esprit du monde qui, sous les apparences trompeuses d'une protection utile et nécessaire, risque d'étouffer par son influence la vie de l'âme en forçant celle-ci à pactiser avec lui dans ses pratiques si souvent opposées à la saine morale. Les hommes de ce district, et de ce nombre tous nos chrétiens, sont sous les armes depuis bientôt onze mois. La vie des camps n'est pas favorable au développement de la piété, et cela d'autant plus que les officiers qui commandent sont loin de donner toujours des exemples « de piété, de justice et de tempérance. » Aussi avons-nous eu à travailler continuellement, et parfois avec angoisse, pour empêcher les torrents de pénétrer dans la vigne du Seigneur. Avons-nous réussi ? Dans une certaine mesure, je l'espère, mais, hélas ! la fâcheuse habitude contractée dans le service militaire, de courir par monts et par vaux le dimanche, et de s'occuper sans scrupule et au détriment de l'âme des choses qui rentrent dans l'ordre du travail des six jours, laissera des traces qui, je le crains, s'effaceront difficilement.

Nous sommes parvenus, grâce à Dieu, à faire comprendre aux chrétiens de Massitissi que, tout en restant strictement fidèles au gouvernement, ils devaient, comme chrétiens et Bassoutos, protester énergiquement contre toute tentative qui serait faite pour les engager à prendre l'offensive contre leurs compatriotes, parents et amis du Lessouto. Nous avons même donné à comprendre cela au magistrat le jour de l'enrôlement. Ce n'était pas tout à fait de son goût, mais enfin il n'a pas osé nous refuser ce point essentiel de morale. Les gens sont maintenant on ne peut plus satisfaits de n'avoir pas sur la conscience des actions dont ils auraient à rougir.

Nos deux évangélistes, Simon et Philémon, ont été, comme les autres, obligés de s'enrôler, mais à la condition que ce ne

fût que pour la défense de la station. Malgré cela, on a voulu, par deux fois, les astreindre à prendre part à des patrouilles dans les montagnes du district, ce qui les aurait exposés à répandre le sang. Nous protestâmes, et, pour éviter toute mésintelligence avec les autorités, nous avons prié notre nouveau magistrat de les libérer du service militaire. Cela fut accordé avec regret, car ce sont deux hommes de confiance sur lesquels on peut toujours compter. Ce qui nous a particulièrement plu dans cette affaire délicate, c'est que ces deux évangélistes ont renoncé sans hésitation, l'un à la solde de 2 fr. 50 par jour, et l'autre à celle de 3 fr. 25, plus à leurs rations, pour s'occuper d'une manière plus active de l'évangélisation, soit dans les camps, soit parmi les quelques centaines d'habitants concentrés pour le moment sur la station et autour de la résidence du magistrat.

Après la rébellion de Morosi, et au moment où commençait celle des Bassoutos, la famine a sévi assez fortement à Massitissi. Nous-mêmes nous avions été amenés à notre *dernier boisseau* de grain, lorsque, par la bonté du Seigneur, nous avons pu mettre la faucille dans le blé qui a échappé aux ravages de la guerre. Ce qui a été d'un grand secours pour les gens du district, ce sont les petites rations en farine et en viande que le gouvernement distribuait chaque jour aux volontaires. Mais, comme il arrive malheureusement assez souvent, des spéculateurs, fort peu consciencieux, ont profité des circonstances pour s'enrichir aux dépens du gouvernement et de la santé des troupes, en livrant à l'intendance militaire des farines avariées qui ont grandement contribué avec les troubles à développer les effets fâcheux de la famine sur l'organisme des gens. Deux maladies épidémiques ont sévi parmi le peuple : l'une, la fièvre gastrique, qui a fait bien des victimes, et l'autre, la varioloïde, qui a été plus générale, mais qui, heureusement, n'a eu de suites fatales pour personne.

Parmi ceux qui ont été emportés par la fièvre, nous avons en particulier à déplorer la perte d'un brave et excellent vieillard qui s'occupait toujours avec bonté de la jeunesse. Il y a peu de personnes, jeunes ou âgées, qui n'aient, avant ou après leur conversion, été encouragées par *Jérémia Boyane* à s'attacher fortement au Seigneur Jésus. Il se faisait un devoir de les questionner sur ce qu'elles avaient entendu à l'Eglise, ou à leur répéter l'instruction donnée dans la Maison de Dieu. Une jeune fille de seize ans a aussi succombé. Elle était d'une nature forte et revêche ; mais la grâce de Dieu avait béni pour son âme les instructions qu'elle avait suivies depuis sa conversion. Elle s'est fait répéter les paroles de notre beau cantique sessouto :

Si vous me demandez en qui j'espère,
Je dirai : C'est en Jésus.

Puis, avec une face toute radieuse, elle montra du doigt le ciel et dit à sa mère de ne pas la retenir davantage, car le Sauveur l'appelait à lui. C'est ainsi qu'elle s'est endormie dans le Seigneur. L'an dernier, son père voulut l'enlever d'auprès de sa mère chrétienne, pour la conduire à des rites païens ; mais elle triompha de la volonté de celui-ci en le suppliant de ne pas la contraindre à lui plaire en agissant contrairement à la volonté de Dieu.

Les services de sainte Cène ont été suspendus pendant dix mois à cause des troubles politiques qui disposaient si peu les âmes au recueillement. Néanmoins à Pâques nous avons pu de nouveau nous réunir autour de la Table du Seigneur. A l'occasion de cette fête j'ai pu avoir des entretiens paternels avec plus de 120 membres de l'Eglise. Tous louèrent avec reconnaissance la bonté et la fidélité du Seigneur, qui nous a tous si merveilleusement protégés pendant cette dernière et bien injuste guerre du Lessouto.

Comme à ce moment-là nous étions encore journellement

menacés d'une nouvelle attaque des Bassoutos insurgés, les chrétiens de Gogobeng et de Séthaleng ne purent se joindre à nous, c'est pourquoi, le dimanche 15 mai, la plupart des chrétiens de l'annexe de Séthaleng se réunirent à ceux de Gogobeng, et nous pûmes, malgré une fausse alerte, faire la commémoration de la mort et de la résurrection de celui qui nous a apporté le salut et la vie éternelle. A la fête de la Pentecôte, nous avons eu la joie de recevoir dans l'Eglise par le baptême sept personnes, dont trois hommes et quatre femmes. Au nombre des premiers se trouve un vieillard de quatre-vingts ans. Malgré le tremblement de tous ses membres, il est un des plus assidus aux services et à toutes les réunions d'édification et de prières. Il parle peu, mais il est un de ceux qui prennent tout leur plaisir dans la loi de l'Eternel, et qui la méditent jour et nuit. Aussi le jour de sa réception dans l'Eglise, *Jacob Mogapi* a fait, au grand étonnement de tout le monde, une si belle profession de foi et parlé avec tant de clarté des choses que Dieu a faites pour le cœur d'un pécheur tel que lui, qu'une joie émue s'est emparée de toute l'assemblée. Ma lettre serait trop longue si je vous racontais aussi ce qu'ont dit les autres, et plus particulièrement un nommé *Abraham*, qui, il y a dix-huit mois, a renoncé à la polygamie. C'est un Mopouti d'une cinquantaine d'années, versé dans les saintes Ecritures, infatigable évangéliste itinérant, qui parle aussi bien le hollandais, le cafre et le sessouto que le dialecte des Bapoutis. C'est un de ces hommes sur le jugement et l'expérience desquels notre défunt magistrat aimait à s'appuyer pour toutes les questions civiles difficiles à juger. Pendant le chant de deux cantiques, une collecte a été faite de banc en banc en faveur de l'œuvre des évangélistes de Séléka. Elle a produit la jolie somme de 185 fr.

Autant j'aime à vous parler des membres de l'Eglise qui tous ont su résister à de grandes tentations, et persévérer dans le bien, autant je me sens triste en pensant à

plusieurs des jeunes gens et jeunes filles, qui, avec tous les autres membres des différentes classes d'instruction, nous faisaient espérer un affermissement dans la foi. Il s'est produit une grande défaillance chez plusieurs. Hélas! pour un jeune Mossouto, être monté sur un cheval bien sellé, et vêtu d'un costume de futaine, porter un bon fusil en bandoulière, avoir une bonne paie, être en bonne et nombreuse compagnie et sous une discipline qui fait de lui un guerrier, c'en est assez pour l'enivrer et lui faire oublier de faire bonne garde sur son âme. Cependant tout n'est pas perdu, et j'ai, grâce à Dieu, la conviction que la plupart d'entre eux reviendront à de bonnes dispositions, qu'ils se relèveront de leurs chutes dès que la guerre sera entièrement terminée, et que les esprits et les cœurs auront de nouveau le loisir et la force de se mettre en présence d'eux-mêmes et des réalités présentes et éternelles.

F. Ellenberger.

LETTRE DE M. J. PREEN

Massitissi-Quithing (1), 15 juin 1881.

Bien cher directeur,

Je vous ai écrit il y a quelques mois et pas depuis lors. Nous étions au plus fort des hostilités. La plupart des journaux du Cap criaient alors haro sur les Bassoutos. Aujourd'hui, comme vous le savez, les affaires ont bien changé. Le Seigneur a entendu les prières de ses enfants de France et d'ailleurs, et il a fait prévaloir la cause de la justice. La question des indigènes reviendra bien sans doute un jour ou l'autre,

(1) Quithing est l'endroit où M. Preen venait d'installer son école industrielle lorsque la guerre a éclaté.

(*Note des Réd.*)

car qu'est-ce que la question des indigènes? Le paysan du Danube dirait sans se gêner que c'est celle de la confiscation des terres que les colons ont généralement en vue dans leur politique. Heureusement qu'il y a à compter avec l'Angleterre, que la Société pour la protection des aborigènes est vigilante, et comme il y a aussi une partie de la presse coloniale qui défend leur cause, il sera difficile de chercher aux nôtres de nouvelles querelles. Ils viennent d'ailleurs de donner aux colons la leçon la plus salutaire qu'ils aient jamais reçue. Les Bassoutos sont maintenant mieux connus en Europe, où le culte de la force existe encore. Ils ont été braves; c'est assez pour qu'une certaine classe de gens s'intéressent désormais à eux. Enfin le Seigneur est puissant et juste; d'un souffle il renverse les grands de la terre lorsqu'ils s'opposent à ses desseins, et certes la manière dont il a protégé les Bassoutos doit nous faire regarder l'avenir avec confiance.

Que le Seigneur soit béni, car il vous a conservé en conservant ce peuple. Lorsque nous pensions à son avenir, nous pensions aussi à vous, et nous nous demandions comment vous supporteriez sa ruine et celle de l'œuvre de Dieu dans ce pays.

Nous apprenons aujourd'hui que les cinq mille têtes de bétail demandées par le gouverneur sont rassemblées et doivent être entre les mains de M. Griffith. Il n'y a pas à douter de la sincérité des Bassoutos. Les loyaux font des pétitions pour se recommander à la protection du gouvernement; ils ont peur des chefs. C'est triste à dire, mais ils font l'effet de gens désappointés par la tournure que les événements ont prise. Il y a parmi eux des hommes qui ne sont guère patriotes et qui se sont faits loyaux dans l'espérance d'augmenter leur pouvoir.

Je m'aperçois que je ne fais que parler politique, mais que vous dire d'autre en ce moment? Vous dirai je que nous nous réjouissons de revoir bientôt ceux de nos frères dont la

guerre nous a si longtemps séparés ! Nous voilà sortis d'un bien mauvais cauchemar.

Vous savez que nous sommes à Quithing, l'ancienne résidence du dernier magistrat de ce district. Cette localité se trouve au fond du vallon de Massitissi, à environ une lieue de cette station.

Nous sommes restés seuls ici, ma femme et moi et nos domestiques, depuis le mois de novembre, avec deux familles que nous avions recueillies mourant de faim. Nous avons passé par bien des moments d'angoisse; j'en avais presque perdu le sommeil. Nos proches voisins, les Temboukis, venaient de temps en temps nous faire des visites nocturnes. Pendant une nuit du mois de mars, ils nous ont enlevé notre bétail, mais notre domestique, femme pleine de courage, est allée appeler du secours. Une bande d'hommes à cheval est arrivée de Massitissi et ils ont réussi à reprendre ce qu'on nous avait volé. Plusieurs personnes ont été tuées dans notre voisinage. Nous aurions pu rester chez nos amis Ellenberger, mais c'eût été au risque de trouver, à notre retour, tout notre établissement en ruines.

Avec la paix est revenu l'espoir de reprendre notre œuvre avec nos apprentis. Reviendront-ils tous? Nous en avions dix avant la guerre. Peut-être quelqu'un d'entre eux aura-t-il été tué? Il me tarde de les revoir et de reprendre avec eux le marteau et le rabot.

J'aimerais beaucoup faire un petit musée pour leur instruction. Il y a à Paris toutes sortes de modèles de machines que je voudrais avoir. Je disposerais de quelques centaines de francs pour acheter :

1° Un modèle de bateau à vapeur avec machine et hélice; 60 à 80 francs ;

2° Un petit moteur électrique, de 80 à 100 fr. ;

3° Un modèle de locomotive, de 60 à 80 fr. ;

4° Un moteur à air, de 60 à 80 fr.

S'il vous était possible, cher directeur, de me faire acheter

ces modèles par un connaisseur, je vous en serais très reconnaissant.

Saluez pour nous Messieurs les membres du Comité et M. Boegner en particulier.

Votre bien affectionné,

J. Preen.



MISSION DU ZAMBÈZE

OU EN SONT NOS PROJETS DE MISSION AU ZAMBÈZE ?

Maintenant que la paix se rétablit peu à peu au Lessouto, et que chaque courrier nous apporte un nouveau gage de la tranquillité renaissante, nos pensées, longtemps absorbées par notre principal champ de mission, peuvent de nouveau se porter sur ces régions lointaines que les avant-coureurs de nos Eglises indigènes ont visitées, et que nous avons tous saluées d'un regard d'espérance. Le moment d'arrêter définitivement un plan, et surtout de le publier, n'est pas encore venu ; nous tenons seulement à rassurer ceux de nos amis qui auraient conclu de notre silence à un abandon de nos projets et à leur citer quelques faits qui sont de nature à nous encourager à aller de l'avant.

Qu'ils sachent d'abord que nos plans, s'ils sont encore à l'étude, mûrissent cependant peu à peu, et que nous avons de bonnes raisons de croire qu'au moment opportun, notre petite colonne pourra s'avancer avec confiance vers un but connu. M. Coillard s'est mis en relation avec les principaux explorateurs de la région où doit se diriger l'expédition ; il a obtenu d'eux des indications précieuses et qui seront d'un grand secours pour le tracé de l'itinéraire. L'un d'eux, M. G. Westbeach, que nos lecteurs connaissent déjà, lui en-

voie mieux que des renseignements, un renouvellement formel de l'invitation du roi à s'établir dans le pays. « Louboché, » écrit M. Westbeach, « a été très triste de ne pas vous avoir vu, et il a été très irrité contre les gens de Seschéké. » Ce sont ces gens qui, ne se croyant pas autorisés à admettre M. Coillard dans le pays, empêchèrent sa visite à la cour du roi.

Une autre nouvelle qui fera plaisir à nos lecteurs, c'est que nous sommes maintenant en possession des 25,000 francs promis par M. Arthington pour l'établissement d'une mission au Zambèze. Ce généreux ami, en réalisant sa promesse, montre qu'il croit nos projets assez arrêtés et assez avancés dans la voie de l'exécution pour s'y associer par sa magnifique offrande. Son exemple sera suivi, nous l'espérons, par ceux de nos amis qui se tenaient encore sur la réserve et hésitaient à donner leur appui à la nouvelle entreprise.

Pendant que nos projets se dessinent et que les moyens d'exécution se préparent, les courageux évangélistes que M. Coillard a laissés sur la brèche luttent vaillamment, non seulement pour se maintenir à leur poste, mais aussi pour faire des conquêtes autour d'eux. On en jugera par les lettres d'Asser et d'Aaron que nous publions plus loin. Mais auparavant, écoutons M. Coillard lui-même nous raconter les faits saillants de sa tournée dans le Midi.



M. COILLARD AU COMITÉ ET AUX AMIS DES MISSIONS

La Tour, 12 août 1881.

Chers frères et amis,

Nous avons enfin pris notre vol par-dessus les Alpes. Depuis deux jours, nous sommes en pleines vallées vaudoises, près d'amis dont nous ferons peu à peu la connaissance, au milieu des montagnes et des bois, dans un pays ravissant où va revivre pour nous l'histoire palpitante d'un glorieux passé. Nous sommes venus y chercher, à l'affectueuse invitation de M. et Madame Appia, et sous leur toit hospitalier, quelques semaines de recueillement et de repos. Par repos, nous n'entendons nullement l'oisiveté. Mais le Maître sait que ses disciples fatigués ont quelquefois besoin de se retirer et de passer avec lui quelque temps à l'écart. Nous ne faisons, du reste, aucun plan pour ce temps de vacances ; tant pis si on en fait pour nous.

Ce n'est pas sans un sentiment de lassitude que nous passons en revue la tournée de six mois que nous venons d'achever. Je n'ai pas voulu compter toutes les localités que nous avons visitées, ni toutes les réunions que nous avons tenues. La quantité de travail, hélas ! est souvent au détriment de la qualité. Nous avons bien conscience de la manière peu satisfaisante dont nous avons rempli notre tâche ; nous aurions voulu toujours planer au-dessus des fatigues du corps et de l'esprit et pouvoir toujours captiver, sinon entraîner, nos auditoires. Tout en nous rendant le témoignage que « nous avons fait ce que nous avons pu », nous reconnaissons humblement que « nous sommes des serviteurs inutiles. » A Dieu de bénir ce qui s'est fait dans la faiblesse, mais en son nom ; à Lui seul en reviendra toute la gloire.

Ma dernière lettre était datée de Mazamet. Nous venions d'y arriver. Ce serait une oasis que Mazamet, si cette partie

de la France était ce qu'elle n'est pourtant pas, — un désert. En arrivant, nous aurions pu dire à nos amis : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent ! » Je ne sais pas ce qu'ils nous auraient répondu, toujours est-il qu'ils ont rallumé notre zèle et ravivé notre courage. Nous avons trouvé parmi eux un intérêt réel et vivant pour les missions, qu'ils attribuent surtout à la visite que leur fit notre frère Jousse, il y a treize ou quatorze ans. Le jour de la collecte à l'Eglise indépendante, les sachets contenaient des bijoux et des parures. J'en ignore la valeur monétaire, mais ce sont de ces faits si rares dans nos jours de « consécration », qu'on doit se faire un devoir de les signaler. M. E. Monod se donne une peine peu commune pour *enseigner les missions* à son école du dimanche, et s'il n'a pas la joie de voir un jour se manifester des vocations missionnaires parmi ses chers enfants, j'en serai bien surpris. L'Eglise libre rivalise de zèle avec l'Eglise indépendante. Nous nous sentions bien à l'aise dans ce milieu, et nous aurions volontiers dit à notre Maître : « Il fait bon ici, dressons-y des tentes... » Mais il avait signé notre feuille de route, et nous partîmes emportant dans nos cœurs les souvenirs les plus doux et les échos des chants d'adieux de nos amis de l'Eglise libre et de ceux de l'Ecole du dimanche de M. E. Monod. C'étaient des prières auxquelles ont répondu les nôtres et que Dieu exaucera.

J'aime à repasser dans mon esprit mes excursions dans le district montagneux du Tarn, à Brassac, Lacaune, etc., à Viane surtout, où, malgré les travaux pressants de la campagne, et bien que la réunion eût lieu de jour, on était accouru de loin, de tous côtés, tout endimanché. C'était fête à Viane, le temple était plein. Même intérêt à Millau où se trouvent des pasteurs jeunes et actifs pour lesquels nous avons la plus grande estime. Passant à Carcassonne, où nous faisons la connaissance de M. et Madame Ad. Monod, à Béziers et à Cette, où nous avons aussi de bonnes réunions,

nous nous arrêtons à Montpellier. Montpellier ! ce n'est pas seulement un grand centre de lumières scientifiques, c'est un foyer ardent de vie spirituelle. On n'y est pas longtemps sans le sentir. Nous n'aurions pas été à Montpellier que la mission n'en serait pas moins aimée, et que tôt ou tard nos amis n'auraient eux-mêmes senti le besoin d'y prendre une part plus directe et plus méthodique en organisant un comité auxiliaire. Nous ne pouvons penser aux heureux jours que nous avons passés au milieu d'amis si distingués, si affectueux, ni à toutes leurs bontés, sans nous souvenir — en y ajoutant un sens spirituel — de la parole de saint Paul aux Philippiens : « J'ai tout reçu ! »

A Marseille, le mistral soufflait. Si nous n'avons pu y atteindre le grand public protestant, absorbé dans la semaine, emporté par le tourbillon des affaires, nous y avons trouvé une société de dames des plus actives et des pasteurs sur la coopération pratique desquels nous pouvons compter. A Nîmes, on ne pouvait accueillir plus cordialement vos missionnaires ; la mission y est chez elle. Et dans un cercle pareil on est porté, la fatigue disparaît. Mais les chaleurs sont étouffantes, et déjà on nous répète le refrain que nous sommes condamnés à entendre partout dans la suite : « La saison est mauvaise ! » Pauvres auditoires, maigres collectes ! la saison est mauvaise ! C'est la moisson pour les paysans ; les citadins sont à la campagne, et ceux qui ne sont ni en moisson ni à la campagne ont besoin d'un zèle plus qu'ordinaire pour aller se fondre ou s'asphyxier dans un temple mal ventilé. Les missionnaires, eux ? Mais ne viennent-ils pas du Zambèze ? Ce sont des salamandres, ils vivent dans le feu. Et on s'étonne qu'ils s'essuient le front, qu'ils aient l'air fatigué et endormi, et qu'ils soient si peu intéressants. Pourtant, malgré la « mauvaise saison », les moissons, les chaleurs, les absences, nous avons pu continuer nos courses, aller à Avignon, la ville des papes, et, outre les réunions du dimanche, y donner une conférence au grand public qui se

pressait le soir dans la grande salle de la mairie ; parcourir le Gard, la Drôme, l'Ardèche et l'Isère, en partie du moins. Partout, selon les efforts des pasteurs et les circonstances, nous avons eu des auditoires plus ou moins nombreux, mais toujours sympathiques. Nommer le Vigan, Saint-Jean du Gard, Valence, Montmeyran, Alais, Annonay, Nyons, Dieulefit, etc., etc., c'est désigner des centres de vie religieuse où il nous eût été doux de séjourner. C'est à Mens, tout plein encore des souvenirs de Félix Neff, que nous avons terminé notre tournée et fait nos adieux au Midi. Ce fut une vraie fête, des pasteurs des environs avaient fermé leurs temples et étaient venus avec leurs troupeaux. L'intérêt fut tel que je pus dans ces deux jours, samedi et dimanche, faire les frais de cinq réunions sans trop de fatigue. Ma chère femme, elle, eut, comme partout où on lui en a donné l'occasion, une nombreuse réunion de dames qui ne fut pas la moins bénie.

Avant de terminer, je dois mentionner deux autres visites que nous avons faites. La première, c'est à Aigues-Mortes. La ville elle-même n'a de curieux que ses remparts qui vous transportent au moyen âge ; et la légende qui dit que c'est là que s'embarqua saint Louis pour la croisade. Ces remparts eux-mêmes sont peu de chose quand on a vu Carcassonne, assise sur une colline, entourée de ses murs et de ses tours crénelées. Mais ce qu'on ne trouve qu'à Aigues-Mortes, c'est la *Tour de Constance*. C'est un pèlerinage à faire pour tout huguenot, comme dans les Cévennes la maison de Rolland, le caveau où il se blottissait, les cavernes et tous les lieux illustrés par les Camisards. Il y a dans les souvenirs que rappellent ces gorges, ces cavernes, ces rochers, quelque chose d'électrisant. Mais on ne peut pénétrer dans les cachots de la Tour de Constance, penser à ces saintes femmes qui y ont gémi, vieilli, souffert pour leur foi, sans palpiter d'émotion. C'est un précieux dépôt que la foi pour laquelle tant souffrir était devenu un privilège. Tous les jours, les moines

ou les prêtres venaient renouveler leurs obsessions à ces femmes. Silencieuse, l'une d'elles tricotait, et quand une de ses compagnes semblait faiblir, elle abaissait son aiguille à tricoter vers la pierre où elle était assise et reprenait son travail. Sur cette pierre Marie Durand, c'était elle-même, avait gravé avec son aiguille ce seul mot qu'on y lit encore : « RÉSISTEZ ! » Qui dira les chutes que ce silencieux « résistez » a empêchées ?... Quel sermon il nous prêche, et avec quelle éloquence il nous parle dans ces jours d'affaiblissement général, j'allais dire d'apostasie ! Résistez !

La deuxième visite, c'est à la Grande Chartreuse. Le moine Bruno qu'on a béatifié, et qui pouvait être un saint homme, a été bien inspiré dans le choix des lieux où il voulait fonder son monastère. Rien de plus sauvage, de plus grandiose, rien de plus saisissant que ces montagnes qui s'élancent vers le ciel, arides et comme déchirées, du milieu de bois séculaires ; ces précipices avec leurs torrents qui élèvent leur plainte monotone dans ces solitudes ! Une route des plus pittoresques vous y conduit aujourd'hui. La masse des bâtiments du monastère formant un rectangle irrégulier, entouré d'un mur comme une prison, serait peut-être imposante, si on pouvait en avoir une vue générale et si elle n'était écrasée par les montagnes qui la surplombent. Les femmes n'y entrent pas ; les reines seules de France font exception, encore assure-t-on qu'on purifie au moyen d'une torche flamboyante les endroits qu'elles ont souillés de leurs pieds. Après avoir laissé les dames à l'hôtellerie voisine tenue par des religieuses, vous sonnez à la porte du monastère, et vous êtes reçus par des frères chartreux à l'hôtellerie où vous trouvez bonne table et bon lit. Un de ces frères vous promène dans ces longs corridors, vous montre la bibliothèque, l'église et le logement d'un chartreux, qui se compose de trois pièces, d'un petit préau et d'un jardin minuscule. Chacun mange chez soi et reçoit sa nourriture par un guichet. Une fois par semaine ils mangent en commun, mais

sans causer. La permission de parler ne leur est accordée qu'une fois par semaine, quand ils vont ensemble à la promenade, et l'on assure qu'ils sont loin d'abuser de cette permission. J'assistai aux matines qui, ce jour-là, se chantaient à onze heures du soir, et qu'on m'avait dit être d'un effet saisissant. Je n'éprouvai que de la pitié en voyant les ombres des pères à la lumière de leurs petites lanternes et de l'ennui en les entendant psalmodier dans les ténèbres. Le lendemain, j'assistai à la messe : ces voix viriles ou sépulcrales, ces prosternements qui se font au signal d'un coup de pied, ces visages amaigris qui se cachent sous des capuchons blancs me remplirent de mélancolie. J'en avais assez. Je ne deviendrai jamais chartreux. C'est le monde qu'il me faut à moi, pour évangéliser! Je m'éloignai de ce tombeau vivant, où sont ensevelis tant de talents, de fortunes, tant de luttes et sans doute aussi tant de piété. Sur la porte de l'un des pères se trouvait ce passage en latin : « Vanité des vanités, tout est vanité. » Qui est-il, ce chartreux? Je pensais, moi, à cette parole du Sauveur: « *Je vous envoie* comme des brebis au milieu des loups! »

Et pourtant, n'aurions-nous rien à apprendre de ces hommes, nous qui marchons dans la lumière? Avons-nous du renoncement une idée pratique beaucoup plus fructueuse qu'eux? Dans cette tournée de six mois, nous avons fait des collectes presque partout, mais sans parvenir à rassembler de grandes sommes. Nous laissons à Dieu d'apprécier les offrandes de ses enfants et de les agréer. Mais pendant que ces monastères, et des monastères de tout ordre imaginable, regorgent de moines, et que des missionnaires catholiques parcourent le monde païen, où sont les ouvriers que nous avons pu recruter, où sont-ils? Oui, ici et là, on trouve un jeune homme chrétien qui se dit appelé de Dieu pour porter l'Evangile aux païens. Mais, hélas! il y a un père, une mère, qui, d'une haleine, disent à Dieu : « Que ton règne

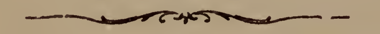
vienne ! » et à leur fils : « Tu n'iras jamais, j'en mourrais de douleur ! »

Il y a, dans des villes et dans des villages, des pasteurs qui poursuivent sans joie et sans bénédiction un ministère de luttes et de souffrances, engagés dans des rivalités de dénomination qui dessèchent l'âme, aigrissent l'esprit et cachent l'étendard royal sous des nuages de poussière. Ils étouffent eux-mêmes, ils n'ont pas de place au soleil ; le cadre où ils se meuvent est trop étroit pour leur activité. Et pourtant, au-delà des mers, nous leur montrons tout un monde avec des millions de créatures humaines qui périssent, faute de messagers de la bonne nouvelle. La science et le commerce ont leurs pionniers et leurs martyrs chaque jour en Afrique. Où sont les nôtres ?... O mon Dieu ! quelle idée donnons-nous donc de ton service que tant de tes rachetés le redoutent et que si peu nous envient !...

Soyez bénis, vous, amis qui nous avez fait du bien. Ne dites pas que vos visages ont passé devant nous comme dans une vision. Non, votre tendre affection a gravé vos noms dans nos cœurs pour toujours. Que de fois nous aimerons à nous les répéter et à nous rappeler la douceur de nos rapports, au feu du bivouac, le soir, dans les déserts et dans nos moments de tristesse et d'abattement, car, hélas ! nous en aurons, de ces moments-là ! Associez-vous donc de plus en plus à notre œuvre, prenez-la au sérieux, partagez nos labeurs et nos épreuves de foi dans un esprit de consécration et de renoncement entier, et ensemble nous partagerons aussi le repos du ciel et la joie de notre Maître.

Votre dévoué dans le Seigneur,

F. COILLARD.



LETTRE D'ASSER

Nguapa, chez Séléka, 21 mai 1881.

Monsieur Coillard,

Je viens de recevoir la lettre que tu m'as écrite au mois de janvier. Elle m'est parvenue le 6 mai. Je comprends bien tout ce que tu me dis. Bien que j'aie gardé le silence, ne m'en veuille pas de ce que je t'ai privé de nouvelles. Le fait est que tous les chemins sont fermés. J'ai essayé de trouver une voie de communication avec toi, mais en vain. J'ai écrit à mademoiselle Keck, la priant de m'en indiquer une; je n'ai pas reçu de réponse. J'ai aussi écrit à M. Ellenberger, mais lui non plus ne m'a pas répondu. Je commence à croire que mes lettres ne leur sont jamais parvenues.

Quant à nous ici, nous nous portons tous bien, de même que nos femmes et nos enfants. Les gens du village aussi se portent bien. Nous continuons à nous réunir avec eux le jour du Seigneur. Ils sont très attentifs à la prédication de l'Evangile. Nous allons en recevoir deux comme catéchumènes et candidats au baptême. Nous sommes encore en pourparlers avec le chef Kobé. Il s'oppose à ce que ces jeunes gens soient reçus. L'un d'eux est son plus jeune fils, l'autre est son petit-fils. Quand ces jeunes gens sont venus vers Aarone pour lui ouvrir leurs cœurs, et lui dire leur détermination de suivre Jésus-Christ, il leur dit d'en parler à Kobé, leur père. Kobé en les entendant s'irrita: « Pourquoi devenir des croyants? leur dit-il; contentez-vous seulement de lire. » Ces jeunes gens lui répondirent : « Non, chef, nous voulons donner nos cœurs à Jésus, et lui appartenir. — Et moi je ne le veux pas, » répondit-il. Hier, son fils est retourné pour lui parler. Kobé lui demanda : « Est-ce que ces évangélistes ne boivent pas la bière (l'eau-de-vie) des blancs? Je veux le savoir, car un blanc m'a dit que l'eau-de-vie des blancs est faite de cervelle d'homme et de tabac. Et j'ai grand'peur

qu'ils ne vous fassent boire de la cervelle d'homme, quand vous deviendrez chrétiens. Je crains cette eau-de-vie des blancs, c'est de la cervelle d'homme. — Mon père, lui répondit son fils, les évangélistes nos missionnaires ne boivent pas la bière (l'eau-de-vie) des blancs, ils ne boivent pas même la nôtre. Comment donc pourraient-ils boire une boisson si amère et si brûlante s'ils ne peuvent même pas boire la nôtre? » Kobé commença à s'apaiser; mais nous ne savons pas encore, s'il laissera à son fils la liberté de devenir chrétien. Nous nous proposons d'aller le voir et de lui parler; mais cette année il est bien changé, il n'est plus ce qu'il était jadis. Ceux qui s'étaient joints à nous (en devenant chrétiens) s'étaient bien relâchés; mais aujourd'hui, ils se sont relevés et sont remplis de force et de zèle. Ils viennent nous voir constamment et sans crainte, et recherchent nos exhortations.

Nous faisons toujours l'école, et les enfants y viennent régulièrement, bien qu'ils n'y viennent pas tous. Ils ont déjà appris à bien lire et écrire. Ils chantent très bien nos cantiques, bien que, hélas! chez eux le chant du cœur manque encore. Les chrétiens de Mangouato (Shoshong) viennent souvent nous visiter pour entendre les jeunes filles chanter, et les voir lire. Cela les remplit de joie, et les chants du Lessouto leur ravissent le cœur (li ba gapa lipelo). Tout le monde les aime extrêmement. On chante très bien : « Le chabile, le chabile », etc. (Il luit, il luit, le jour du Seigneur), et « Bonang sefapanong » (Voyez sur la croix le Sauveur des hommes) ; et « Yo! go phela ga rona king » (Oh! qu'est-ce que notre vie!), etc., etc. On les chante avec beaucoup d'entrain. Nous avons même des jeunes gens qui ont appris à très bien lire et à très bien chanter. Il est vrai qu'ils ne sont pas encore convertis; ils sont encore ce qu'ils étaient quand tu les as vus. Ils s'enduisent encore le corps d'ocre rouge, et la tête d'antimoine, et portent le *thlopo* (1) sur la

(1) Espèce de coiffure en plumes. (*Réd.*)

tête. La polygamie va aussi croissant d'une manière effrayante. Quelques femmes de polygames ont essayé d'obtenir de leurs maris leur liberté, encouragées par l'exemple des jeunes gens qui se sont convertis. L'une d'elles, qui avait quitté son mari, parce que, disait-elle, elle voulait se convertir et se donner à Jésus, a été renvoyée de force à son maître.

Quant à l'école, nous craignons bien qu'elle ne puisse durer longtemps, car ces jours-ci les païens nous enlèvent les petites filles pour les initier aux rites du *libollo* (1). Toutefois, nous sommes sans crainte ; nous savons que, quand ces petites filles auront été enlevées de notre école, c'est alors que leur conscience se réveillera, et leur fera avoir faim et soif de l'école et des chants de Sion. C'est alors aussi que Jésus, par cette faim et cette soif, les fera soupirer après l'école et après les enfants de Dieu. — On vient de tuer un homme sous prétexte qu'il était sorcier. Aaron et Andrease ont été près des chefs intercéder pour lui, ils refusèrent de les écouter, et le mirent à mort sans pitié. L'infortuné les suppliait en vain de le confronter avec les témoins qui l'avaient vu !

J'ai fait un voyage à Mangouato, pour changer nos vieux bœufs contre des jeunes et remplacer ceux qui sont morts. Nos ânes sont aujourd'hui au nombre de douze, il en est mort deux.

On dit que les jésuites se sont déjà établis à Patamatenga, d'autres à Tati, d'autres encore sont allés chez les Mashonas (au nord-est des Matébélés, mais dans leur pays évidemment). Ils vont même faire des visites missionnaires à Sécheké. Je suis sûr que Yorose (M. Georges Westbeach) t'en aura écrit.

Lo-bengula est déterminé à faire la guerre à Khama, et ne cherche qu'un prétexte. Dernièrement il envoya vers Khama un blanc, c'était un Boer, pour chercher une femme qui s'était sauvée de Bolawaéo (la capitale). On la disait sorcière.

(1) Sorte de catéchuménat païen pour les jeunes filles. (*Réd.*)

Je me trouvais alors à Mangouato. Le blanc vint chez Khama et lui dit : « Lo-bengula m'a ordonné de chercher sa femme, et si elle refuse, de lui couper la tête et de la lui porter. Où est-elle, cette femme? » — Khama lui répondit : « Prends un des Bamanguatos et cherchez-la ensemble. » — « Non, repartit le blanc, c'est toi qui me la livreras. » — Khama protesta, puis fit venir la femme afin que le blanc lui parlât en sa présence. Cette femme déclara qu'elle ne retournerait jamais au pays des Matébélés, mais qu'elle mourrait près de Khama. Le blanc ensuite se mit à faire des reproches à Khama. « La lettre que tu as écrite au roi Lo-bengula l'a grièvement offensé, tu l'as insulté. — Mais, dit Khama, je n'ai jamais écrit à Lo-bengula, j'ai écrit à un Boer qui sans ma permission chassait à Mathloutse; c'est ce Boer qui en a écrit à Lo-bengula afin de faire battre deux taureaux. — Eh bien, dit le blanc, Lo-bengula va précisément envoyer à Mathloutse (sur le territoire de Khama) son wagon conduit par trois hommes. Saisis-le, ou le renvoie de force, si tu l'oses, et tu verras de tes yeux le maître de la contrée. » — Voilà les nouvelles que j'ai trouvées à Mangouato.

Aarone et Andrease me donnent toujours de la joie. Nous ne pouvons pas rester les uns sans les autres. Ce sont de vrais serviteurs de Dieu, ses envoyés. Nous nous entendons très bien ensemble ; il n'y a pas l'ombre de désaccord entre nous, nous nous aimons toujours plus. Nos femmes aussi sont très unies et nous pouvons dire que le maître de notre établissement, c'est Jésus. Je le répète, je n'ai pas la moindre arrière-pensée sur nos jeunes gens (Aarone et Andrease) : ce sont vraiment des hommes de Dieu.

Nous n'avons pas encore pu nous procurer un wagon neuf. Le vieux que tu connais est fini (proprement : *il est mort*) et nous ne pouvons plus nous en servir. Et même pour *sèla* (chercher du blé en temps de famine en dehors du pays, comme les frères de Joseph en Egypte) je ne sais pas trop ce que nous ferons. C'est la famine ici, nos champs n'ont

rien produit; rien, pas même une corbeille de blé. Et d'argent, nous n'en avons pas non plus, nous n'avons encore rien reçu, pas un sou (à cause de la guerre au Lessouto et au Transvaal).

Aarone, Andrease, Christina, Louisa, Elizabetha, Césarina (leurs femmes et la veuve d'Azaele), Litsabako, Ma-Baruti, Laura, Adèle, Yuda, Carolina, Abrahama, Ebenézere, tous vous saluent, toi et madame. Salue aussi pour nous tous les chrétiens qui nous aiment en France, en Angleterre, en Ecosse, et aussi les missionnaires qui vont venir avec toi. Je te le répète, ne sois pas triste de mon silence, je t'écrirai constamment du moment que les voies seront rouvertes.

ASERE SEGAGABANE.

LETTRE D'AARON

Nguapa, 24 mai 1881.

Mon cher père F. C.,

Mon frère Asere t'a déjà donné toutes nos nouvelles, et dit comment nous sommes. Je sais bien qu'en voyant ma lettre tu diras : Pourquoi a-t-il été si longtemps sans m'écrire? — Nous, nous avons bien reçu ta lettre du 21 janvier, mais ce n'est que ces jours-ci qu'elle nous est parvenue. C'est une grande joie pour nous que de recevoir de vos nouvelles, et aussi celles que vous nous donnez du Lessouto. Car nous n'entendons plus rien du Lessouto, nous ne recevons signe de vie de qui que ce soit, parce que les chemins sont tous bloqués... Aussi sommes-nous comme des gens en prison et l'ennui nous dévore. Il n'est pas chez nous seuls d'ailleurs, mais aussi là-bas chez les Makouapas, à Valdézia. Nous venons de voir Bethuele ici. Là-bas, ils s'imaginaient

que nous, nous recevions des lettres. Bethuele et ceux qui l'accompagnent ont été envoyés par leur pasteur, ils sont passés et sont allés jusqu'à Mangouato, non seulement pour chercher des nouvelles, mais aussi pour s'y procurer certains articles de première nécessité qui leur manquent. Les Boers ont fait main basse sur les marchandises des Anglais de ce pays-là.

...Les affaires ici, cette année, vont en empirant. En voici une preuve. Nous venons de voir mettre à mort un homme accusé de sorcellerie. C'était le soir. On nous dit qu'on avait saisi un sorcier au *Khothla* (la place publique où se rend la justice et où se traitent les affaires). Nous n'attachâmes pas d'importance à la chose d'abord. Mais au coucher du soleil, nous entendîmes un tumulte inaccoutumé. Nous demandons ce que c'est ; on nous répond : On a saisi un sorcier et on va le mettre à mort. Nous accourons immédiatement, et trouvons en effet un homme lié à un arbre. Nous demandons : « Est-ce bien vrai que vous allez tuer cet homme ? » — « Oui, répond-on, le chef a déjà donné des ordres pour qu'on le mette à mort. » Nous envoyons un message au chef Kobé pour demander, si c'est bien par ses ordres que cet homme va être mis à mort. — « Oui, dit-il, ce sont mes ordres. Cet homme, c'est un sorcier, le fléau du village ! » — Nous nous rendons alors vers lui pour bien comprendre ce dont il s'agit. En arrivant, nous demandons au chef : « De quoi accuse-t-on cet homme ? Qu'a-t-il fait ? » Il répond : « Moalafi ne vous l'a-t-il pas dit ? — Oui, il nous l'a dit ; mais nous avons voulu venir nous-mêmes vers toi et entendre de ta bouche, quelles sont les accusations qui pèsent sur cet homme, et te demander si on l'a réellement vu faisant de la sorcellerie ? — Je ne veux point revenir sur ses affaires, dit-il, c'est le fléau de tout le monde. Je ne cherche plus de témoins ; je dis, moi, qu'on le tue. » — Nous essayâmes encore de parler, mais il nous interrompit brusquement en disant : « Assez, taisez-vous, je ne veux plus qu'on me parle

de cet homme ! » — Nous avions la bouche fermée, car en nous parlant il était dans une très grande colère. En pensant que le khothla, c'est le lieu où nous nous réunissons, nous tentâmes un dernier effort : « Ne nous avais-tu pas dit que le khothla serait le lieu de la prière ; aujourd'hui où nous réunirons-nous, puisque ce même khothla est le lieu où tu vas répandre le sang d'un homme ? » — Il se tut, et bientôt nous nous éloignâmes. Nous pensâmes alors qu'il était de notre devoir d'aller parler de Jésus au condamné, afin qu'il ne mourût pas sans le connaître. Nous nous rendîmes donc au khothla et allâmes droit au fils aîné du chef. « Nous te demandons la permission, dîmes-nous, d'aller parler à cet homme-là. » — Il répondit : « Il n'est plus temps, c'est trop tard. » — Nous repartîmes : « Il y a encore du temps, permets-nous. » — « Non, non, c'est trop tard. » — Nous insistâmes : « Mais pourquoi nous refuser ? Il faut que nous parlions à cet homme de Jésus, afin que lui aussi le connaisse avant de mourir. — Je croyais, dit-il, que vous vouliez parler d'autres choses, vous pouvez aller et causer avec lui. » Nous allâmes ; nous l'exhortâmes, le suppliant de se donner sans délai à Jésus, puisque ce jour-là même il allait comparaître devant Dieu. C'était un homme qui n'avait jamais encore entendu parler des choses de Dieu ; il nous demanda : « Que faut-il que je fasse pour croire à Dieu ? Je ne sais pas ce que c'est que de croire à Dieu, moi ! Comment puis-je croire ? » Nous l'exhortâmes beaucoup ; mais nous le quittâmes sans qu'il parût avoir rien compris. C'était un homme qui n'avait jamais entendu l'Evangile, et qui vivait loin du village parmi les Makhalaharis. Nous recueillîmes ainsi cette leçon que d'être étranger à l'Evangile, c'est le plus grand des malheurs.

A Mangouato, l'œuvre prospère d'une manière remarquable cette année. Un grand nombre de personnes se sont converties, et les chrétiens que tu as connus et d'autres sont tous des évangélistes.

Nous nous portons tous bien. L'enfant d'Asere cependant a un abcès près de l'œil, qui ne se guérit pas. Yuda (son fils) grandit bien, quoiqu'il ait été très malade ; il commence déjà à parler.

Nous pensons envoyer nos femmes à Mangouato pour moissonner et gagner un peu de blé, car nous avons la famine, et nous n'avons rien pour acheter de la nourriture cette année. Nos femmes iront avec Andrease, et Asere et moi resterons ici. — Tu nous dis que notre mère nous a envoyé des almanachs; nous ne les avons jamais vus. Asere, Andrease, Ma-Mika, Elizabetha, Christina, Ma-Bene, et les enfants vous saluent avec une grande joie ; saluez en notre nom les pasteurs de France, nos grands-pères. Adieu, mon père et ma mère, encore adieu. C'est ce que j'avais à dire.

AARONE.

MISSION DU SÉNÉGAL

LA FIÈVRE JAUNE A SAINT-LOUIS

A peine sommes-nous délivrés en quelque mesure des préoccupations que nous donne notre mission du Lessouto, qu'un nouveau et grave sujet d'inquiétude nous vient du Sénégal. Nos lecteurs savent déjà par les journaux quotidiens que la fièvre jaune a fait une nouvelle apparition à Saint-Louis. D'après les récits de témoins oculaires, cette épidémie s'annonce comme la plus redoutable qui ait encore visité le Sénégal. Le nombre des victimes s'élevait, aux dernières nouvelles, à 120, pour les blancs seulement. Ce qui aggrave la situation, c'est que les moyens de combattre la maladie ou de la prévenir en assainissant les maisons, l'acide phénique ou le quinquina, font presque entièrement défaut. Et c'est à peine si la mauvaise saison, qui comprend les mois d'août, de septembre et d'octobre, est commencée !

LETTRE DE M. TAYLOR AUX ENFANTS DES ÉCOLES DU DIMANCHE DE PARIS

Saint-Louis (Sénégal), le 22 juin 1881.

Mes chers amis,

Il est temps, je crois, que je vous donne un signe de vie et rompe un trop long silence. Vous savez que M. et Madame Golaz sont au Sénégal depuis le 6 février dernier, et comme leur concours a allégé ma tâche en une grande mesure, je serais inexcusable de ne pas vous donner de mes nouvelles sans plus de retard. Je vous porte tellement dans mon cœur que si mes occupations et l'état de ma santé me l'avaient permis, je vous aurais écrit plusieurs fois depuis ma dernière lettre, qui partit il y aura bientôt deux ans.

Mais que faut-il vous raconter maintenant ? Faut-il vous parler de notre œuvre parmi les esclaves fugitifs, ou de notre école du dimanche, ou de vos frères noirs en général? Il se présente tant de choses à mon esprit que je ne sais sur quel sujet arrêter mon choix. Pour cette fois, je me contenterai de vous parler au courant de la plume un peu de tout.

L'œuvre parmi les fugitifs a bien marché depuis que je vous en ai parlé en octobre 1879. Vous avez sans doute entendu dire que, des vingt-quatre membres communiants de notre petite Eglise naissante, dix-sept sont des libérés de notre asile. Ils me donnent toute la satisfaction possible par leur piété, leur reconnaissance et leur amour du travail. Nous avons eu le doux privilège de libérer jusqu'ici quarante-trois fugitifs en tout, dont seize hommes, vingt et une femmes, trois garçons et trois filles. Vous le savez, mes chers amis, il y a des garçons et des filles esclaves, nés tels ou arrachés de la main de leurs parents et vendus comme une vile marchandise à des maîtres foncièrement cruels et

égoïstes. Savez-vous l'article de foi inculqué à ces pauvres petits malheureux par leurs maîtres musulmans ? Le voici : « Un esclave n'a pas à se plaindre de son sort qui n'est qu'un décret de la volonté de Dieu ; mais il doit être heureux, parce que, comme esclave, il est dégagé de toute responsabilité morale et n'a qu'à obéir fidèlement à tous les ordres de son maître pour qu'après sa mort il aille au ciel. C'est le maître après tout qui court un grand risque, parce que c'est à lui que seront redemandés au jour du jugement les péchés de son esclave. »

Ce fameux enseignement de nos astucieux docteurs musulmans n'a servi qu'à former, d'une manière générale, des hétérodoxes incorrigibles, qui, tout en voulant bien admettre que Dieu ne pourra, dans l'intérêt de la justice, que demander compte à leurs maîtres de toutes leurs turpitudes dans l'esclavage, soupirent après la liberté et, coûte que coûte, se sauvent, quand ils le peuvent, pour venir la chercher à Saint-Louis.

J'ai eu cependant plus d'une fois la douleur de constater l'influence de ce détestable enseignement sur certaines natures qu'il endurcit et fanatise en même temps. Au mois de mai de l'année dernière, un garçon, âgé de quinze ans, né dans l'esclavage, refusait de suivre sa mère qui, devenue libre à Saint-Louis, avait, pendant deux ans de durs travaux, réussi à payer au maître de son fils la forte somme de 400 fr. pour son affranchissement. La pauvre mère, dans sa détresse, reçut le conseil de recourir à moi pour l'aider à mettre son enfant à la raison et faire défendre, par les autorités de Saint-Louis, au maître peu consciencieux d'exercer aucune pression sur lui. J'ai eu, à mon grand étonnement, beaucoup de peine à persuader à ce garçon de se séparer de son maître pour rester à Saint-Louis avec sa mère. Le pauvre enfant pleurait toutes ses larmes et suppliait sa mère de retourner avec lui ou de le laisser retourner tout seul dans l'esclavage, pour vivre et mourir chez son maître. Ce

n'est qu'après avoir fait renvoyer le maître hors de Saint-Louis par les autorités et gardé le garçon pendant quatre jours chez moi que j'ai réussi à le calmer et à le décider à rester avec sa mère. Quelle horreur ! Et dire que ce garçon ne s'était jamais séparé de sa mère, avant cette affaire, que pour deux ans ; ces deux ans pendant lesquels la pauvre femme travaillait dur pour lui procurer sa liberté !

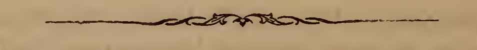
Notre école du dimanche marche assez bien. Elle ne compte pas beaucoup d'enfants ; elle est destinée principalement à donner à nos adultes convertis qui travaillent pour gagner leur vie pendant les six jours de la semaine, le privilège d'apprendre à lire pour pouvoir présider le culte de famille chez eux.

D'après une nouvelle loi, tout individu qui désire faire le commerce sur le fleuve doit savoir lire et écrire pour pouvoir tenir ses livres de comptabilité convenablement. En conséquence, tous les musulmans envoient maintenant leurs garçons dans les écoles de la Colonie pour recevoir une instruction française. Vous vous souviendrez, n'est-ce pas? dans vos prières, de ceux qui fréquentent notre école, afin qu'ils y apprennent non seulement à lire et à écrire, mais à connaître l'Evangile, qui seul peut donner l'héritage qui ne se peut corrompre, ni souiller, ni flétrir.

Je terminerai ma lettre en vous demandant de prier aussi pour moi, afin que Dieu rétablisse ma santé, si telle est sa divine volonté.

Votre bien affectionné en Jésus-Christ,

W. Taylor.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

UN COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DES MISSIONS DANS L'AFRIQUE DU SUD

III

Nous terminons notre revue par les Cafres. Pour arriver à ce troisième champ de missions, il nous suffira de quitter les plateaux habités par les différentes tribus des Béchouanas, de franchir la grande chaîne de montagnes qui forme comme le rebord du plateau central, et de redescendre l'autre versant pour nous trouver en pleine Cafrerie.

La Cafrerie, comme la Colonie du Cap, comme l'Algérie, comme la plupart des pays qui forment le littoral africain, se compose de terrasses s'élevant, comme de gigantesques gradins, de la mer au sommet des montagnes. La population habite ces terrasses qui sont séparées par des escarpements de rochers affectant les formes les plus bizarres, de préférence celle qui a valu à l'un des sommets qui dominent la ville du Cap le nom connu de Montagne de la Table. Les communications de l'un à l'autre gradin se font en général par de profonds ravins, qui s'ouvrent de distance en distance dans la montagne, et qui, la plupart du temps, sont boisés. C'est là aussi qu'habitent les quelques bêtes fauves que la civilisation n'a pas encore chassées.

Les habitants de ce pays appartiennent tous à la race cafre. Le nom de Cafre, ou plus exactement Kafir, n'est qu'un sobriquet donné, il y a quelques siècles, à ces peuples par les marchands d'esclaves arabes, et qui signifie « infidèle. » Le vrai nom de la nation semble être celui de *Bantou* ou *Abantou* que les ethnographes s'accordent à lui donner.

De quelque façon qu'il faille la désigner, un fait est certain, c'est que la race existe, bien distincte de celles qui

l'entourent, ayant sa physionomie spéciale, son caractère physique et moral bien déterminé. Au physique, une stature élevée, des traits allongés, des membres bien faits, quoique un peu grêles ; au moral, un orgueil indomptable, une grande intelligence, souvent devenue de la ruse, le mépris des travaux de la paix et la passion de la vie militaire ; voilà, tracé à grandes lignes, le portrait du Cafre aussi bien que du Zoulou, qui n'est, si j'ose ainsi dire, qu'un Cafre à la seconde puissance.

Jetons d'abord un coup d'œil sur la Cafrerie et sur l'œuvre qui s'y accomplit ; nous parlerons ensuite des Zoulous.

Le passé des Cafres, comme de tous les peuples sauvages, est couvert de profondes ténèbres. On sait seulement qu'ils n'ont pas toujours habité leur pays actuel, et que c'est vers le milieu du siècle dernier que, longeant le littoral, ils se sont avancés vers le Sud, jusqu'à la rivière du Poisson, qui a formé longtemps la limite entre la Cafrerie et le pays du Cap, habité par les Hottentots. Les principales tribus cafres, ayant chacune ses subdivisions, sont les Xosas ou Amaxosas, les Tembous on Temboukis, les Pondos et les Pondomisis. En tout, la population cafre compte de trois à quatre cent mille âmes.

Le caractère ombrageux et violent de la race, et d'autre part les envahissements de la population européenne devaient amener des conflits sanglants entre indigènes et colons. Dans le courant de ce siècle, il n'y a pas eu moins de six guerres entre les Anglais et les Cafres. Les plus désastreuses ont été celle de 1834, soulevée par le chef Makomo, et celle de 1846, déchaînée par son frère Sandili. La dernière a eu lieu en 1877. Elle s'est terminée par la défaite complète de Sandili, et par la disparition d'un autre chef appelé Kréli.

Outre les ravages matériels amenés par chacune de ces guerres, elles ont encore une conséquence infiniment plus grave, c'est l'atteinte qu'elles portent à la race cafre elle-même, à son indépendance et même à son existence nationale. A la suite de la guerre de 1834, le gouvernement anglais

dut prendre sous sa protection et organiser, sous le nom de *Fingous*, les débris de plusieurs tribus cafres presque détruites. La guerre suivante eut des suites plus graves encore. Une partie du pays perdit son indépendance et prit le nom de Cafrerie anglaise. La Cafrerie indépendante subsiste, mais a encore été réduite à la suite des dernières campagnes, et il est à croire que le jour viendra où le pays tout entier sera placé sous l'autorité britannique.

Ces faits n'ont pas été sans influence sur le développement de l'œuvre missionnaire parmi les Cafres. Leur hostilité contre tout ce qui rappelle leurs adversaires s'est souvent étendue au christianisme, et l'Evangile n'a pas trouvé parmi eux un accueil aussi favorable que chez les Béchouanas. Et cependant aucun pays n'a été l'objet de plus d'efforts et le théâtre de plus de travaux. Dans la Cafrerie anglaise, notamment, une station s'élève à côté de l'autre, et les missionnaires de toute dénomination travaillent, généralement en bonne intelligence, à la conversion des indigènes.

L'apôtre des Hottentots, Van der Kemp, a été aussi le premier messager de la bonne nouvelle parmi les Cafres. Après lui, d'autres missionnaires de Londres reprirent son œuvre; puis vinrent les Ecossais et les Wesleyens ; plus tard, les Moraves, puis les missionnaires de Berlin, et enfin les Anglicans. D'après les statistiques, ce sont les stations écossaises et celles des Presbytériens-unis qui l'emportent en nombre et en importance. La perle de la mission écossaise est la fameuse station de *Lovedale*, avec son grand établissement scolaire fondé en 1847.

Tant d'efforts ne sont pas restés vains. Pour donner une idée des résultats obtenus, citons quelques chiffres. Les quatre stations de la Société de Londres comptent ensemble 1,143 communiants et 7,800 adhérents ; et le chiffre des contributions annuelles des fidèles s'élève à 13,750 francs. Les stations de l'Eglise libre d'Ecosse comptent 1,197 membres communiants, parmi lesquels 570 appartiennent au seul Love-

dale. Les contributions des fidèles s'élèvent à 102,500 francs, qui servent surtout à l'entretien des trois cents enfants élevés à Lovedale. Sans atteindre si haut, les chiffres des autres missions sont aussi encourageants.

Dans la Cafrerie libre, nous retrouvons quelques-unes des mêmes sociétés; les Presbytériens-unis, les Wesleyens, les Moraves et les Anglicans. La dernière guerre a porté aux stations un grand préjudice; plusieurs d'entre elles ont été détruites. Ce qui a, d'un autre côté, réjoui les missionnaires, c'est que la plupart des membres de leurs Eglises se sont abstenus de prendre part aux hostilités.

Ce qui précède suffit pour donner une idée de l'activité chrétienne dans la Cafrerie. Les premiers missionnaires avaient l'espoir de voir venir un jour où les Cafres, comme peuple, accepteraient l'Evangile, et où le christianisme recevrait droit de cité dans l'existence nationale. Cet espoir paraît devoir être abandonné. L'influence des chefs, qui sont les représentants et les gardiens de l'esprit national, est décidément hostile à l'Evangile et à la civilisation, et il est à craindre que la masse du peuple n'adopte l'Evangile que quand le cadre traditionnel de la tribu aura été brisé. En attendant cette conversion générale, de beaux triomphes individuels ont été remportés. C'est sur le terrain de la mission cafre que nous rencontrons *Tijo Soga*, le prédicateur indigène, élevé en Ecosse et devenu un messager exceptionnellement actif et puissant de l'Evangile parmi son peuple. L'institut de Lovedale, que dirige le Dr Stewart, est aussi un des plus beaux fruits de l'activité missionnaire. Par l'étendue de son influence, qui se multiplie par tous les élèves qu'elle forme et qu'elle envoie au loin apporter la bonne nouvelle en même temps que les bienfaits de l'éducation civilisée, cette station est vraiment la ville située sur la montagne, la lumière placée sur le chandelier dont parle l'Evangile.

Les Zoulous, qui ont tant fait parler d'eux ces derniers

temps, n'étaient, au siècle dernier, qu'une petite peuplade assez insignifiante, ressemblant pour la constitution aux autres tribus cafres, mais déjà remuante et guerrière. C'est le Bonaparte du Sud de l'Afrique, comme il aimait à s'appeler, le fameux Tchaka, dont le nom signifie flamme d'incendie, qui, en donnant aux Zoulous leur célèbre constitution militaire, leur a donné aussi la puissance redoutable qu'ils possédaient naguère. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de ce royaume qui eut un moment, sous le règne de Tchaka, l'étendue de l'Italie, et qui est resté longtemps une menace pour les pays voisins. Rappelons seulement, sous Dingaan, meurtrier et successeur de Tchaka, la lutte des Zoulous avec les Boers, et la fondation par ceux-ci, sous le règne d'Upanda, de l'éphémère république de Natal, annexée par les Anglais en 1842, deux ans après sa création. A partir de ce moment, l'histoire du pays de Natal est distincte de celle des Zoulous. Des colons, au nombre de 20,000 environ, s'y établissent au milieu de 300,000 indigènes, pour la plupart des Zoulous échappés au régime despotique qui continue à régner au nord de la Tugéla, dans le royaume des Zoulous indépendants. La Colonie leur a assigné de vastes *locations* de territoire sur lesquelles ils vivent à leur gré, conservant les pratiques du paganisme, et passant leur existence dans la paresse. Leur répugnance pour le travail est si grande que les colons ont dû faire venir environ 20,000 coulies des Indes pour la culture du sucre et du coton, qui forme une des principales ressources du pays.

Les travaux missionnaires sont moins avancés dans la Natalie que dans la Cafrerie anglaise. Et cependant les efforts et les bonnes volontés n'ont pas manqué, mais le terrain est difficile, et les guerres, les changements de régime, l'espèce d'indépendance anarchique dont les indigènes jouissent sous le gouvernement de la Colonie, toutes ces circonstances ont contribué à retarder le temps de la moisson. Citons, parmi les premiers ouvriers qui ont travaillé dans ces ré-

gions, le capitaine Allen Gardiner, qui n'était encore à vrai dire que consul anglais, et qui devait trouver sur la Terre de Feu une fin si terrible et si glorieuse, et les Américains Adams et Grout, qui purent baptiser leurs premiers convertis en 1845 après neuf années de travail. A leur suite vinrent d'autres missionnaires appartenant à la même société : la plupart de leurs stations s'échelonnent le long de la côte. Quelques-unes de ces Eglises sont desservies par des pasteurs indigènes, souvent très distingués. Les Wesleyens, venus en 1841, unissent, ici comme ailleurs, l'évangélisation des blancs à la mission proprement dite. En 1850, arriva le missionnaire norwégien Schreuder, qui s'établit près de la Tugéla. En 1866, il fut nommé évêque de toute la mission norwégienne qui travaille surtout chez les Zoulous libres, où nous les retrouverons. Plus tard, les circonstances amenèrent une rupture entre l'évêque et les autres missionnaires. Il resta sur sa station, dans le pays des Zoulous, comme missionnaire indépendant. Les Berlinois ont fondé quatre stations dans le pays ; l'un d'eux, le missionnaire Doehne, a achevé une traduction de la Bible en zoulou, que des Américains avaient commencée. Tout au nord de la Natalie, nous trouvons les missionnaires de Hermannsbourg, arrivés en 1854. Autour de leur chef-lieu, qui porte le nom de l'Eglise mère, se sont élevées peu à peu huit stations. Ici encore, nous trouvons des Anglicans, parmi lesquels l'évêque Colenso occupe une position indépendante et passablement isolée. Comme les Méthodistes, les Anglicans confondent la mission et l'évangélisation, ce qui rend assez difficile d'établir une statistique de leurs progrès parmi les païens. Les derniers venus sont les missionnaires de l'Eglise libre d'Ecosse, qui ont établi trois stations.

(*La fin au prochain numéro.*)

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

8882. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU SÉNÉGAL

MORT DE M. ET DE MADAME GOLAZ ET DE LEUR ENFANT, A SAINT-LOUIS

Au moment où ils liront ces lignes, nos amis auront déjà tous connaissance de l'épouvantable catastrophe qui s'est produite dans notre mission du Sénégal. Le 18 août, à deux heures d'intervalle, M. et Madame Golaz mouraient, victimes de la fièvre jaune, et six jours après, leur fils Eugène, né le 10 août, succombait à son tour.

En lisant la lettre et la dépêche de M. Taylor qui contenaient ces terrifiantes nouvelles, nous avons d'abord été écrasés. Il nous paraissait impossible qu'elles fussent vraies. Nous nous rappelions les souvenirs si vivants, si récents du passage de Georges Golaz à la Maison des Missions, de sa consécration, de son départ qui date à peine de sept mois; nous pensions à toute cette ardeur, à tous ces projets, à tous ces dons du cœur et de l'esprit, et il nous semblait impossible que tout cela fût réduit au silence et descendu dans la

tombe, que cette vie, si jeune et si riche d'espérances, fût déjà terminée.

Et Madame Golaz ! Nous l'avions vue avant son mariage, en Suisse, dans cette maison de Serrières où maintenant le deuil est entré. Nous l'avions revue à Paris, avec son mari, pendant les deux mois qu'ils durent y passer, en attendant que l'état sanitaire de Saint-Louis leur permît de s'embarquer. Et notre cœur se serrait en pensant à la pauvre mère dont elle était la seule fille, à son frère, à tous les siens, et nous ne pouvions que dire : Seigneur! aie pitié !

Ils sont morts au poste ! Voilà la première pensée qui nous est venue, quand le premier accablement s'est dissipé. Morts au poste ! Il y a dans ce fait une grande consolation. Alors que la patrie terrestre ne manque jamais d'officiers et de soldats, d'administrateurs et d'employés qui s'en vont, sans phrases et parce que c'est le devoir, occuper dans les colonies les places dangereuses qui leur sont assignées, quitte à y mourir dans l'oubli, il est doux, il est fortifiant de se dire que notre céleste Maître, Jésus-Christ, a sous ses ordres des serviteurs qui savent aussi obéir jusqu'au bout, et donner leur vie quand il l'ordonne. Lors de la consécration de notre ami, nous nous demandions : « Le ministère qui commence aujourd'hui sera-t-il fécond? » Et nous répondions : « Il le sera, s'il est un service. » Or, nous savons, par l'exemple de Jésus-Christ, que la forme à la fois la plus haute et la plus efficace du service, c'est le don de la vie. Ce sacrifice, nos amis ont été appelés à l'offrir à peine débarqués sur la côte d'Afrique. Qui oserait dire qu'ils l'ont fait en vain ?

Un coup d'œil sur la courte carrière de notre ami aidera à comprendre l'étendue de la perte que nous venons de faire.

Georges Golaz était né à Sonvilier, dans le Jura suisse. Son enfance avait été heureuse; sa jeunesse, au contraire, fut difficile. Des revers de fortune et la mort de sa mère, dont il était resté le seul soutien, firent peser sur lui de bonne heure les responsabilités et les charges qui d'ordinaire

sont le partage d'un âge plus avancé. Il accepta courageusement les unes et les autres et n'en persista pas moins dans sa vocation missionnaire, remettant à Dieu le soin d'aplanir les voies et d'écarter les impossibilités apparentes de sa détermination. On peut dire de lui avec vérité qu'il porta le joug dès sa jeunesse. Pendant tout le temps de ses études à Paris, il réussit, en consacrant toutes ses vacances, ses dimanches et une partie de ses jeudis à une famille qui lui avait confié la surveillance des études de plusieurs enfants, à gagner de quoi pourvoir à ses propres besoins et à l'éducation de quatre jeunes frères et sœurs restés en Suisse.

Il eût peut-être fléchi sous le fardeau, sans les fortes convictions religieuses qu'il avait acquises de bonne heure, et dont il attribuait la plus grande part à l'influence de M. le pasteur Borel, de la Chaux-de-Fonds, et de MM. Jacottet et Courvoisier, qui dirigèrent son instruction religieuse. Un autre appui que lui avait ménagé la main paternelle de Dieu, ce fut l'amour fidèle de sa fiancée, mademoiselle Schouffelberger, amour qu'aucune difficulté, aucun obstacle, aucune attente ne put décourager.

La courte carrière de notre ami présente peu d'événements qui puissent être racontés. D'abord élève de l'école normale de Peseux, sous la direction de M. Paroz, il devint celui de notre Société en octobre 1874. Après trois ans passés à l'école préparatoire des Batignolles, il entra à la Maison des Missions et y resta jusqu'en juillet 1880. Sa consécration eut lieu à Neuchâtel, le 6 octobre de la même année; trois jours après, il célébrait son mariage. Le 17 janvier 1881, il quittait Paris avec sa femme; le 20, il s'embarquait à Bordeaux, et le 5 février au soir, il abordait à Saint-Louis.

Sa vocation pour le Sénégal s'était éveillée à la voix de M. Taylor. On peut croire que les efforts pour le détourner de ce poste dangereux ne manquèrent pas. Tout avait été tenté pour le retenir; on lui avait offert, soit dans l'évangé-

lisation, soit dans d'autres carrières, des fonctions honorables et avantageuses; mais il avait tout repoussé, offres et conseils, pour rester fidèle à l'appel du Maître.

Pour apprécier Golaz à sa juste valeur, il faut l'avoir connu de près. C'était une nature ardente et profonde, un cœur chaud et généreux qui ne se livrait pas facilement, mais qui, lorsqu'il se donnait, se donnait tout entier. Les épreuves et les luttes par lesquelles il avait passé avaient laissé leurs empreintes et comme leurs cicatrices sur son caractère, et mis un reflet douloureux jusque dans son sourire. Mais elles avaient aussi trempé son âme, qui était d'une droiture et d'une délicatesse rares, et elles avaient donné à sa piété une profondeur intime et à sa parole un accent qu'ont remarqué tous ceux qui l'ont entendu, soit à sa consécration à Neuchâtel, soit lors de ses adieux à l'Oratoire, le 8 janvier de cette année.

Il est difficile de dire d'avance ce qu'eût été un homme que Dieu a repris avant qu'il ait pu faire ses preuves. Néanmoins ce que nous avons vu de Golaz nous fait croire qu'il y avait en lui l'étoffe d'un missionnaire d'élite. La façon large et intelligente dont il se préparait à son œuvre prouve qu'il eût su la prendre de haut et lui donner, si Dieu lui eût prêté vie et santé, un développement considérable. Il s'intéressait vivement à tout ce qui touche le passé et l'avenir du Sénégal; il avait réuni, non sans peine, une collection assez importante d'ouvrages, la plupart devenus très rares, sur cette colonie; ne trouvant plus à acheter le livre du général Faidherbe sur la matière, il l'avait copié tout entier de sa main. Ses lettres, qui nous promettaient pour notre journal une abondante et précieuse collaboration, montrent le profit qu'il avait tiré de ses lectures et la compétence qu'elles lui donnaient pour voir et pour apprécier les choses et les hommes du pays. Son désir, conforme d'ailleurs aux instructions qui lui avaient été remises, était de porter l'Evangile dans l'intérieur du Soudan, par les voies nouvelles que la France

est en train d'ouvrir à la civilisation, le long de la vallée du Sénégal, vers le haut Niger.

Dieu en a décidé autrement. A peine au début de la carrière, il le retire à lui, le même jour, presqu'à la même heure que sa femme. « La souffrance est courte; la gloire est éternelle. » Ces mots par lesquels M. Fallot terminait, le 7 janvier, son allocution d'adieu à nos amis, se sont trouvés encore plus vrais qu'aucun de nous ne l'aurait supposé. Pour eux, la souffrance a été très courte; ils sont maintenant dans la gloire, auprès de leur Dieu Sauveur, à jamais réunis dans sa joie, après l'avoir été dans la peine et l'épreuve. Leur enfant, à peine âgé de quinze jours, les a rejoints, et c'est dans le ciel que cette fleur est allée s'épanouir. C'est là, dans le repos et la félicité de la maison paternelle qu'il faut les chercher. Qui sait? En les reprenant sitôt à lui, Dieu les a peut-être soustraits à une carrière difficile et douloureuse. Peut-être aussi a-t-il jugé que, quoique jeunes, ils avaient eu leur part d'épreuves et de luttes, et que l'heure de la délivrance était venue. Quoi qu'il en soit, pour eux, tout est bien maintenant.

Mais ceux qui restent! Mais les parents et amis de nos chers défunts, la mission du Sénégal, qu'ils ont tant aimée, notre cher M. Taylor, — qu'est-ce que l'avenir leur réserve? Ah! que l'Ecriture dit vrai, quand elle proclame que « les pensées de l'Eternel sont incompréhensibles, et que ses jugements sont de profonds abîmes. » Tenons-nous fermement attachés à lui; il est, au milieu de la tourmente, notre seul recours. Invoquons-le en ces jours de détresse; prions-le pour tous ceux que ce coup terrible atteint; recommandons-lui ceux qui restent sur la brèche, en particulier M. Taylor, maintenant plus que jamais seul au poste; plaidons sans cesse la cause de notre mission de Saint-Louis, et Dieu, qui, au temps marqué, a délivré le Lessouto, fera aussi jaillir, du sein des ténèbres qui pèsent maintenant sur le Sénégal, l'aurore de jours meilleurs.

Ecoutons maintenant M. Taylor raconter lui-même la fin de nos amis. En voyant à quel point sa présence leur a été utile, nous lui sommes plus reconnaissants que jamais de la détermination qu'il nous annonçait il y a un mois, de renoncer à son congé et de rester à Saint-Louis pendant toute la durée de l'épidémie. Il ne nous appartient pas de faire l'éloge de nos missionnaires, ni de leur distribuer la louange; ce soin revient à Dieu ; mais nous pouvons le dire sans crainte d'être démentis : une fois de plus M. Taylor a bien mérité de notre Société. Que Dieu nous le garde longtemps!

LETTRE DE M. TAYLOR

Saint-Louis, le 23 août 1881.

Cher monsieur Boegner,

J'ai des nouvelles navrantes à vous communiquer aujourd'hui. Nos amis M. et Madame Golaz ne sont plus sur la terre des vivants. Ils ont succombé, le 18 courant, aux atteintes de l'épidémie qui nous décime depuis le 23 juillet dernier. En vérité, les voies de Dieu ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées. Mais quelle terrible épreuve tout de même pour nous tous !

Voici comment les choses se sont passées. Depuis l'apparition de la fièvre jaune au milieu de nous, j'avais remarqué une grande surexcitation chez M. Golaz, quelque chose de maladif dans ses allures qui m'avait donné beaucoup d'inquiétude à son sujet. Il s'exposait au soleil et à la pluie, visitait des maisons infectées en disant qu'il n'avait pas peur de la fièvre ; en même temps il se lavait avec de l'acide phénique, arrosait la cour de sa maison avec des préparations de phénoline, suivait avec un intérêt fiévreux les ravages de la maladie dans la ville, et faisait souvent venir le médecin

chez lui, sans être malade autrement qu'en imagination. Voyant que son esprit était frappé, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour le calmer. Je lui conseillai de ne plus commettre d'imprudences, mais de rester tranquille et de posséder son âme par la patience. J'allai encore plus loin: je priai tous les amis de sa connaissance de ne pas trop lui parler de tout ce qui se passait en ville; mais il trouvait toujours moyen d'en savoir plus que moi, pour en faire part à moi et à sa femme. C'est ainsi que les choses continuèrent jusqu'au 10 courant, où un garçon naquit à nos amis. Impossible de vous décrire l'enthousiasme et les transports de joie de M. Golaz. Il disait que s'il ne lui était pas né un enfant ce jour-là, il aurait été atteint de la fièvre jaune: paroles très significatives pour quiconque sait discerner tant soit peu les phénomènes moraux de la nature humaine.

Trois jours après la naissance de son enfant, c'est-à-dire le samedi 13 du courant, Monsieur Golaz fut pris soudain d'un malaise général qui, en deux heures de temps, se changea en une fièvre violente avec des maux de tête et de reins. Aussitôt averti qu'il se sentait mal, je me suis rendu chez lui en toute hâte; et de ce samedi 13 août jusqu'au 18, je n'ai pas quitté sa maison, ni eu un seul instant de repos ni jour ni nuit. Le médecin qui l'a soigné nous avait donné l'espoir d'un dénouement favorable, la maladie étant à ses débuts; mais après trois jours d'essais infructueux pour faire tomber la fièvre, il nous déclara que le malade était bien atteint, et sa situation inquiétante.

Le lendemain du jour où la maladie de M. Golaz avait éclaté, je le séparai de sa femme en les mettant dans deux appartements différents, trouvai une nourrice pour l'enfant, la mère étant bien faible, et confiai à Mademoiselle Salimata, sous ma direction, les soins que demandait l'état délicat de Madame Golaz. Mais, malgré toutes mes précautions, la pauvre Madame Golaz fut atteinte trois jours après son mari. C'était, cette fois, un cas foudroyant. M. Golaz a traversé

toutes les périodes de la maladie, grâce à l'élasticité de sa nature nerveuse et à son tempérament vigoureux, et ce n'est qu'à la dernière période, qui s'est accusée chez lui par une hémorrhagie, qu'il a succombé. Madame Golaz a succombé dès la période adynamique de sa maladie, son état délicat ayant facilité une absorption de la matière contagieuse plus copieuse que sa faiblesse ne pouvait supporter longtemps.

Nous avons tout fait pour sauver la vie de nos chers malades. A la période adynamique chez M. Golaz, j'ai employé tous les moyens possibles pour le tenir en éveil et produire une réaction. Je lui ai parlé de notre cher directeur, de l'ami Morin, du mariage de Keck, de notre chapelle que nous allons construire ; j'ai appelé aussi à mon aide deux amis ; mais, malgré tous nos efforts, nous n'avons pas pu réagir contre cette torpeur qui constitue un des signes caractéristiques les plus inquiétants dans la marche de cette terrible maladie. J'ai suivi scrupuleusement les ordonnances des médecins, administrant moi-même les médicaments aux heures indiquées. M. Golaz, du reste, n'acceptait rien qui ne vînt de moi, et même, dans ses moments de délire, il tenait beaucoup à ce que je fusse près de lui. C'était toute une affaire quand je le quittais un moment pour aller voir sa femme, ou préparer un remède, ou chercher des médicaments chez le pharmacien, ou prendre mes repas à la hâte.

Mardi, le 16 du courant, notre ami traversait la période trompeuse dans laquelle le malade se croit guéri et capable de sortir de son lit pour aller se promener. Il était tout en joie ; il causait beaucoup des choses qu'il ferait après sa convalescence. Pauvre ami !

Mercredi, tout fut changé pour lui. Le médecin me chargea de lui communiquer que sa situation était grave et qu'il ferait bien d'arranger toutes ses affaires, comme mesure de précaution. Je vous laisse, cher sous-directeur, à deviner la manière dont je me suis acquitté de cette charge pénible. Pour le culte de ce matin-là, j'ai choisi le psaume LXXVII.

Ma lecture était entrecoupée de sanglots, mais le malade fut aussi calme que jamais jusqu'à la fin. Après, lui-même m'a indiqué le septième chapitre de l'Epître de saint Paul aux Romains. La lecture terminée, il s'est écrié : « Quel beau chapitre ! »

Malgré l'avertissement du médecin, notre ami ne m'a rien dit de ses dernières volontés : je crois qu'il était alors trop fatigué dans son corps et dans sa mémoire pour pouvoir le faire convenablement.

Madame Golaz n'a pas souffert longtemps. D'après son indication, Mademoiselle Salimata lui a lu le deuxième chapitre de l'Epître aux Philippiens. Après la lecture, elle-même a fait une prière, avec des divagations provenant de son état de délire. La nuit du jour qu'elle fut atteinte, elle voulait se jeter dans la rue par les fenêtres. Heureusement je me trouvais dans sa chambre. Je la pris tout doucement par les mains, et, mauvais garde-malade que je suis, en ce qui concerne la possession de soi-même devant la souffrance d'un ami ou d'un proche, je pleurai comme un enfant, en la reconduisant à son lit. Elle pleura un moment avec moi, mais peu après éclata de rire en disant que je l'avais empêchée d'aller voir dans quel village de la Suisse elle se trouvait. Elle n'a cessé de parler de sa mère, de son frère Eugène et de ma femme. Enfin elle succomba le 18 août, à cinq heures du soir ; deux heures après, son mari la suivait au tombeau. Ils furent enterrés le même soir l'un à côté de l'autre. Qu'ils reposent en paix!

Leur enfant Eugène est chez moi avec sa nourrice. Il se porte bien jusqu'ici.

M. Golaz était un jeune missionnaire capable, plein d'ardeur et de zèle. Malgré le peu de temps qu'il est resté au milieu de nous, il a commencé à se faire comprendre en wolof par les indigènes. Sa femme aussi s'est mise courageusement à étudier le wolof avec lui. Il entretenait de grandes aspirations : il voulait fonder des stations dans tous

les villages entre Saint-Louis et le Walo. « Le serviteur de Dieu, disait-il, doit être audacieux dans ses entreprises pour le bien ; qui ne tente rien n'a rien. »

En se donnant pour la mission du Sénégal, notre pauvre ami était prêt pour toutes les éventualités. Dans une lettre à mon adresse en date du 23 novembre 1879, il écrivait : « Je « prie chaque jour pour vous, pour votre famille, pour Ma- « demba, pour Mademoiselle Salimata, et pour les convertis « de votre troupeau. Priez aussi pour moi ; demandez au « Seigneur qu'il nous prépare lui-même, ma fiancée et moi, « pour le combat, qu'il nous donne de lui consacrer une « longue vie au Sénégal ; et s'il nous rappelle de bonne « heure, qu'il nous donne une mort fructueuse pour sa gloire « et pour le bien de cette petite partie de l'Afrique, objet de « nos tendres affections. »

Les voilà rappelés de bonne heure ; Dieu n'a pas jugé bon de leur donner de lui consacrer une longue vie au Sénégal, et devant sa volonté qui nous est incompréhensible, nous nous inclinons avec humilité et avec foi, implorant ses secours et ses grâces pour l'Eglise de Saint-Louis en deuil, pour les parents et les amis de nos chers défunts, pour le Comité des Missions et pour les Eglises de France et de Suisse.

Votre bien affectionné dans le Seigneur,

W. Taylor.

Dernières nouvelles. Le petit Eugène Golaz est malade. Il fait trop mauvais temps pour qu'on ait aucun espoir de sauver la vie de cet enfant.

W. T.

Télégramme en date du 26 août, parvenu à Paris le 6 septembre :

« Le petit Eugène Golaz, mort avant-hier soir de la fièvre jaune.

« Taylor. »

LETTRE DE M. SALVADOR (1), MAGISTRAT A SAINT-LOUIS

d'après *le Signal.*

« Je suis chargé de vous faire connaître le grand deuil que vient d'éprouver la mission protestante du Sénégal.

M. et Madame Golaz sont morts à deux heures de distance le jeudi 18 août. Ils ont été inhumés le même jour, l'un à six heures, l'autre à huit heures du soir.

Vous devez savoir par les journaux nos douleurs et nos épreuves. La fièvre jaune, qui est à l'état endémique à Saint-Louis depuis 1878, a furieusement éclaté le 23 juillet dernier, et depuis ce jour nous ne faisons qu'enterrer nos morts. La mortalité a atteint vingt-deux décès européens par jour. Nous rentrons depuis hier dans une période décroissante ; nous n'avons eu que sept décès.

J'ai été et je suis douloureusement ému de la perte de ces deux martyrs de la foi ; que cette consolation soit donnée à ceux qui restent, c'est que notre missionnaire a été soigné aussi bien qu'il pouvait l'être et qu'il a laissé dans toutes les classes de la société : armée, magistrature, marine, chez les catholiques et chez les musulmans, les plus douloureux regrets, en leur laissant l'exemple d'une vie trop courte, hélas ! mais toute de dévouement.

Atteint moi-même par le fléau, — car je suis à peine relevé et comme par miracle d'une terrible attaque de la fièvre jaune, — M. Golaz avait été très bon pour moi ; il m'avait visité et entretenu de Dieu et de l'amour éternel.

M. Taylor a été un saint, sa constitution robuste se relève à peine de dix nuits de veilles passées au chevet de notre ami et de Madame Golaz. »

(1) Au dernier moment, nous recevons une lettre de M. Taylor, datée du 7 septembre, et annonçant la mort de M. Salvador, emporté, lui aussi, par le fléau. M. Taylor lui-même, grâce à Dieu, continuait à suffire à ses nombreux devoirs.

(*Note des Réd.*)

LES MEMBRES DE L'ÉGLISE DE SAINT-LOUIS AU COMITÉ DES MISSIONS A PARIS

Saint-Louis, le 23 août 1881.

Chers pères et directeurs,

Vous, nos parents de France, nous vous saluons tous avec des cœurs remplis de douleur, car nous venons d'être éprouvés par Dieu en la mort de M. et Madame Golaz ; mais quoique l'épreuve soit grande, nous nous y sommes soumis avec la plus grande humilité, en disant : Que la volonté de Dieu soit faite ! Ce que nous avions désiré et demandé à Dieu, c'était que M. et Madame Golaz vécussent longtemps au milieu de nous pour nous instruire et nous conduire dans la voie de la vérité ; mais nous avons vu que le Seigneur en a jugé autrement. Mais, quoiqu'ils soient morts, ils nous parlent encore en nous rappelant que le temps est court, qu'il faut nous tenir prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où nous n'y penserons pas.

Nous vous remercions, chers et vénérés chefs, pour tout ce que vous avez fait pour nous en nous envoyant des missionnaires pour nous enseigner à connaître Jésus-Christ, de sorte que maintenant nous pouvons nous donner le doux nom d'enfants de Dieu.

En terminant notre lettre, nous vous saluons encore une fois ; veuillez saluer pour nous, d'une manière toute particulière, les parents de M. et de Madame Golaz ; nous prions pour eux, pour que Dieu les soutienne dans cette épreuve.

Aminetta Sangary ;
Marie Gueye ;
Kani Seck ;
Mademba Casalis Gueye ;
Fadouba Sangary ;
Samou Dahaté.

LA FIÈVRE JAUNE A SAINT-LOUIS

Voici, d'après les journaux politiques, quelques détails sur l'épidémie qui vient de porter à notre mission un si terrible coup.

Voici ce qu'écrivait le *Temps*, à la date du 25 août :

« Les lettres qui nous arrivent du Sénégal confirment les tristes nouvelles que l'on avait reçues par le télégraphe. Notre Colonie est plus terriblement éprouvée par la fièvre jaune qu'elle ne l'avait jamais été...

« La consternation est partout. Les Européens qui ne sont pas encore atteints s'enfuient de Saint-Louis. On loue beaucoup le dévouement du médecin en chef, M. Noury. Après la mort de M. Lanneau, M. Deville de Périère, commissaire de la marine, a pris le gouvernement de la Colonie. On se plaint vivement de ce qu'aucune précaution n'avait été prise pour la dispersion des troupes, en dépit de la dure leçon qu'on avait reçue en 1878... Par ordre du ministre de la marine, trois médecins de la marine viennent d'être envoyés au Sénégal en plus du cadre réglementaire. »

Le même journal écrit en date du 10 septembre, après réception du dernier courrier :

« D'après les dernières nouvelles, le nombre des décès s'élèverait à 215.

« Deux sœurs de l'ordre de Saint-Joseph sont mortes en soignant les malades.

« Le transport *l'Orne* est arrivé à Saint-Louis ; mais le gouverneur n'a autorisé que le débarquement de quelques officiers qui sont chargés de missions isolées ; ils ont été dirigés sur Dakar. Quant au bâtiment, le gouverneur lui a ordonné de lever l'ancre et de retourner en France avec ses soldats.

« Au moment du départ du courrier, le navire de commerce *le Condé* appareillait pour la France avec les débris

des familles frappées par l'épidémie. On craignait que la fièvre ne se fût déclarée à bord; l'appareillage a été suspendu. »

Enfin, le 11 septembre, nous lisons ces lignes :

« Les dernières nouvelles du Sénégal sont graves; sur 125 entrés à l'hôpital de Saint-Louis, du 9 au 22 août, il y a 110 morts ! A Saint-Louis, il y a 22 ou 23 décès par jour. Le nombre des victimes s'élève à 229. A l'hôtel du gouvernement, quatre personnes seulement ne sont pas malades. »

MISSION DU LESSOUTO

BONNES NOUVELLES DE M. DANIEL KECK ET DE SES COMPAGNONS DE VOYAGE

Le 24 août, à huit heures du matin, nous faisions nos adieux à un nouveau missionnaire pour le Lessouto, M. Daniel Keck, qui partait avec sa jeune femme, son frère Paul et sa sœur Mathilde, pour s'embarquer le même soir au Havre. Nous entourions de nos prières à la fois les jeunes voyageurs et ceux qui les voyaient s'éloigner, et nous demandions à Dieu de consoler et de fortifier les parents de Madame Keck, qui donnent à la mission leur fille unique.

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs les bonnes nouvelles renfermées dans la lettre suivante, mise par nos amis à la poste de Madère :

A bord de « l'Arabe », 29 août 1881.

Cher monsieur Casalis,

Demain nous touchons à Madère, après cinq jours à peine de traversée. Quels progrès on a faits depuis le voyage de nos premiers missionnaires français ! De ce train-là, nous serons au Cap dans une quinzaine.

Grâce à Dieu, je n'ai que de bonnes nouvelles à vous donner de mes compagnons de route. Nous avons tous été malades pendant les deux premiers jours; mon frère était le plus vaillant d'entre nous. L'air de la mer lui fait un bien immense; depuis notre départ, les remèdes restent au fond de la valise.

Nous approchons des régions équatoriales, et la chaleur devient intense. Notre navire est un des plus beaux de la Compagnie. La plus grande partie des passagers se compose d'Anglais; il y a aussi des Allemands, des émigrants sans doute. Nous sommes les seuls Français à bord.

Dimanche soir, après neuf heures, j'étais remonté seul sur le pont, lorsque des chants m'ont attiré à l'autre-bout du navire. C'était un groupe de passagers entourés de matelots et de *stewards*; tous chantaient les airs si connus dans les réunions Mac All de Paris. Je n'ai pu m'empêcher de faire un rapprochement : juste huit jours auparavant, à la même heure, les mêmes chants retentissaient dans ma chère salle de la rue Monge. Ces mélodies empruntaient je ne sais quoi de particulier à cette obscurité profonde, à ce bruit monotone des vagues qu'elles troublaient seules.

Mais revenons à notre voyage. A Southampton, j'ai eu assez de peine à me tirer d'affaire d'abord; mais quand j'ai dit que j'étais missionnaire, on s'est contenté d'ouvrir une malle.

A Plymouth, j'ai trouvé cinq bonnes lettres de mes fidèles amis d'Ecosse.

Il me semble parfois rêver: être en route pour le Lessouto en qualité de missionnaire! Quel privilège immense Dieu m'accorde. Oh! demandez-lui de me rendre fidèle.

Nous longeons en ce moment les côtes du Sénégal. Je ne puis m'empêcher de penser à nos amis, si exposés en ce moment. Que de temps il nous faudra pour avoir de leurs nouvelles!

J'espère, cher monsieur Casalis, que vous m'écrirez de

temps à autre ; vos lettres seront toujours les bienvenues. Croyez-moi, ainsi que Madame Casalis et vos fils,

Votre bien dévoué,

C. D. KECK.



NOUVELLES POLITIQUES DU LESSOUTO

La situation politique du Lessouto laisse encore à désirer, et, en conséquence, l'œuvre missionnaire reste en souffrance. L'amende des 5,000 bêtes de bétail, aux dernières nouvelles, avait été payée à peu près intégralement. L'enregistrement des fusils se faisait aussi, mais assez mollement ; un télégramme parle de 5,000 fusils enregistrés, un autre de 1,000 seulement. Un bon signe, c'est que Massoupa et ses fils ont fait inscrire leurs armes. De tout temps, ce chef a été à la tête des mécontents et de l'opposition. Plus que tout autre, il a peine à se plier aux exigences du régime établi lors de l'annexion du Lessouto aux domaines de la couronne d'Angleterre.

Les dédommagements que réclament les *loyaux*, leur retour dans leurs villages, toutes ces questions n'ont pas encore été résolues. Les chefs Lérotholi et Joële Molapo font leur possible pour obtenir qu'on leur restitue le bétail qui leur a été enlevé. Ils ont obligé le chef Béreng à rendre celui qu'il avait entre les mains, et ont menacé Massoupa de le contraindre au besoin par la force à s'exécuter à son tour. D'après le dernier télégramme venu du Lessouto, les chefs Lérotholi et Letsié ordonnent à Massoupa de rendre dans trois jours 6,000 têtes de bétail prises aux loyaux, et de faire enregistrer encore 1,000 fusils. Ils ont entre les mains, comme otage, son fils Lépoko. Si Massoupa ne se soumet pas, il sera attaqué. Toutes les troupes coloniales ont quitté le Lessouto. M. Sauer continue à déployer toute son énergie

pour obtenir l'exécution complète des conditions de paix acceptées par les Bassoutos, et peu à peu le terrain se déblaie devant lui. Il est toujours animé des meilleures dispositions vis-à-vis des Bassoutos.

Les indigènes que la guerre avait chassés de leurs villages, surtout ceux des plaines, reprennent petit à petit possession de leurs habitations, et se préparent à reconstruire ce qui a été détruit. On voyage maintenant dans le pays comme si jamais la paix n'y avait été interrompue. Cependant les marchands qui ont essayé de recommencer leur commerce trouvent la tâche difficile; on veut leur imposer des prix de vente dérisoires.

Ce qu'il y a de grave et d'attristant, c'est que la jeunesse chrétienne paraît avoir été grandement démoralisée par la guerre. Elle est devenue ennemie de toute discipline; elle s'est émancipée à outrance et se plonge dans les excès de la boisson. Les fermiers de l'Etat-Libre, qui pendant la guerre ont vendu aux indigènes des munitions et des fusils, leur ont aussi vendu beaucoup d'eau-de-vie, et l'ordre est encore trop peu rétabli pour que l'autorité puisse empêcher, comme auparavant, l'entrée des boissons alcooliques. L'œuvre du relèvement des Eglises en est rendue très difficile, et quelques-uns de nos missionnaires hésitent à l'entreprendre, pensant que la réorganisation politique et sociale devrait précéder celle des Eglises; d'autres voudraient y mettre la main tout de suite. Il faut que les Eglises de la mère-patrie continuent à prier pour notre chère mission du Lessouto. Au dire de quelques-uns, l'œuvre religieuse y aurait rétrogradé de vingt ans par le fait de cette guerre. Espérons qu'il n'en est pas ainsi, et demandons que l'Esprit de Dieu souffle et agisse puissamment dans les Eglises.

M. Griffith, qui depuis huit à neuf ans avait entre les mains la direction supérieure du Lessouto, a obtenu un congé d'un an, après quoi il sera probablement admis à la retraite. Il a rendu beaucoup de services aux Bassoutos. Ceux-ci l'ai-

maient et le respectaient sans avoir peur de lui. Ils admiraient sa patience et son impartialité. Il manquait, surtout dans les dernières années, d'initiative; il eût pu et dû faire adopter à la tribu certaines mesures qui eussent contribué à son bien-être temporel. On regrette, par exemple, qu'il n'ait pas assuré au pays, par la plantation de forêts, des pluies régulières. Par contre, il a beaucoup travaillé à développer l'éducation et l'instruction de la jeunesse. La tribu tout entière se souviendra de lui avec reconnaissance, bien qu'elle sache que, pendant qu'on traitait de la paix, il avait conseillé à l'égard des Bassoutos un traitement rigoureux. Il avait sans doute été aigri par leur résistance. Et, cependant, plus que tout autre, il a dû savoir que leur cause était plus juste que celle de la Colonie.

Son remplaçant est un M. Joseph Orpen, gendre du regretté missionnaire de Béerséba, M. Rolland père. M. Orpen connaît les Bassoutos de longue date. Il a été autrefois magistrat d'un des districts de l'ancienne Souveraineté de l'Orange, devenue maintenant l'Etat-Libre. Il a eu dès lors beaucoup à faire avec les Bassoutos et a toujours été leur ami et leur conseiller, tellement, qu'ils lui avaient donné le surnom de *Ra-Malouti* (père des montagnes du Lessouto). C'est un homme de caractère très ferme et très énergique, qui saura peut-être, mieux que son prédécesseur, donner une impulsion puissante à la tribu. Espérons que, dès son entrée en fonctions, il saura s'opposer à une mesure injuste dont on menace les Bassoutos. Selon les arrangements pris en 1879, le revenu produit par les impôts doit être consacré au bien du pays. On propose maintenant que le surplus de ce revenu, après déduction des honoraires des magistrats et de la solde de la police, soit employé à payer une partie des intérêts de l'emprunt fait par la Colonie pour couvrir les frais de la guerre. Ce serait là un acte de haute injustice. Le gouvernement, d'accord avec les missionnaires, avait inauguré un système d'encouragement pour la fondation et

le développement des écoles primaires et normales et, à cet effet, il dépensait dans le pays plus de 100,000 fr. par an. Si la mesure projetée était adoptée, c'en serait fait de la plupart de nos écoles, car notre Société, avec la meilleure volonté, affligée comme elle l'est d'un déficit chronique, ne pourrait se charger de leur entretien. Et cependant, il est impossible qu'une mission comme celle du Lessouto se passe d'écoles. Nos missionnaires ignoraient, aux dernières dates auxquelles ils nous ont écrit, ce qu'il en adviendrait. Dans cette incertitude, nous sommes très heureux de rencontrer dans un journal du Cap, l'*Argus*, le passage suivant qui fait partie d'un rapport du surintendant général de l'instruction publique dans la Colonie, le docteur Dale : « Le devoir du gouvernement vis-à-vis des indigènes, même de ceux qui ont pris les armes contre la Colonie, demeure le même : c'est un devoir clair et impérieux. Les efforts qui ont été faits jusqu'ici pour mettre à la portée de chaque Cafre et de chaque Mossouto une instruction élémentaire combinée avec le travail manuel, en même temps que l'enseignement chrétien leur est donné, ces efforts doivent être repris et redoublés. » Espérons que cette déclaration portera des fruits et que nos écoles recevront encore les subventions qui leur sont indispensables pour vivre et se développer.

Dernières nouvelles. A la dernière heure, nous trouvons dans le *Standard* le télégramme suivant, qui lève complètement les inquiétudes que l'attitude de Massoupa pouvait laisser ; il est de sir H. Robinson lui-même : « A la fin, Massoupa a accepté toutes les conditions de paix qui sont maintenant appliquées dans leur totalité sur toute la surface du Lessouto. La paix étant ainsi établie sûrement, M. Sauer, le secrétaire pour les affaires indigènes, s'est trouvé libre de repartir pour le Cap. »



M. DUVOISIN, DE BÉRÉE, A M. CASALIS

Deux âmes mûres pour le ciel, paisiblement recueillies pendant la guerre.

27 juin 1881.

Un seul de nos chrétiens a été tué pendant la guerre ; mais plusieurs sont morts de maladie ou par suite d'accidents. L'un des plus regrettés sera le cher Timothée de Kolonyama, l'un des deux ou trois membres du Synode qui s'étaient offerts pour la mission du Zambèze. C'était le plus courageux, le plus zélé de tous les hommes de notre Eglise, un vrai disciple de Jésus-Christ, qui, dès le jour de sa conversion, s'était donné à lui sans réserve, le confessait hautement, et dont toute la conduite s'élevait en témoignage contre le langage ou le manque de droiture de bien des membres du troupeau. Il a succombé, dans un camp, à une attaque d'épilepsie, mal auquel il était sujet. Les pasteurs ritualistes, après s'être assurés que c'était un chrétien baptisé, et, ce qui vaut mieux, un chrétien fidèle, ont creusé sa tombe dans leur cimetière et suivi son convoi.

Cela me rappelle de lui un trait qui nous avait jadis bien amusés, dirai-je ? ou touchés. Ce brave Timothée, dont toute la parenté est ce qu'il y a de plus païen, habitait un village à quelque distance de l'annexe de Kolonyama. Un jour, il rêva qu'il était mort et que, suivant le rite païen, on l'ensevelissait dans un parc à bestiaux. La pensée que ce rêve pourrait se réaliser un jour fit sur lui une telle impression, qu'il prit aussitôt la résolution de quitter son village et d'aller s'établir dans notre annexe, ce qu'il fit, malgré l'opposition de sa femme. Bon gré mal gré, cette dernière dut le suivre ; peu à peu elle se radoucit, et lorsque la guerre éclata, elle était, quoique non encore convertie, l'une des femmes les plus assidues à la chapelle. Son mari ne cessait de la recommander à nos prières ; aussi j'ai la bonne confiance qu'elle fera comme Chris-

tiana dans Bunyan. Ce brave Timothée, mon cœur se serre à la pensée que je ne le reverrai plus. Il me manquera bien à nos réunions mensuelles d'étude de la Parole de Dieu ; nul n'y venait avec plus de régularité ou autant d'ardeur. C'était l'un des jeunes gens très rares dans nos Eglises auxquels pouvait s'appliquer en toute vérité cette parole d'un apôtre : « Jeunes gens, je vous ai écrit parce que vous êtes forts... » (I Jean 2, 14).

Une autre figure bien originale qui manquera à nos fêtes d'Eglises, si nous célébrons encore des fêtes, c'est la vieille Priscille, veuve du fameux Yoshua Makoanyane, l'une de vos enfants en la foi, si je ne me trompe, et d'entre les prémices de l'Eglise de Thaba-Bossiou. C'était une de ces chrétiennes de la vieille roche et zélée à sa manière. On raconte qu'autrefois, aux services du dimanche, elle avait l'habitude, à un moment donné, de s'émouvoir par degrés, puis, tout d'un coup, d'éclater en pleurs, comme pour inviter le reste de l'auditoire à l'imiter. Un jour qu'elle avait échoué dans cette tentative, on l'entendait dire à de jeunes femmes : « Oh ! vous autres, que vous avez le cœur dur ! j'ai beau entonner, vous ne voulez pas me suivre ! » Tel était le caractère de sa piété un peu trop démonstrative ; aussi Madame Maitin l'appelait-elle, en riant, « notre vieille pharisienne. » Mais elle appartenait sincèrement au Seigneur, et peu à peu il a achevé son œuvre en elle. Il y a quelques semaines, j'appris qu'elle était malade et j'allai la visiter dans une de ces gorges pittoresques que vous savez, où elle s'était réfugiée avec quelques femmes de son village. Je la trouvai seule dans la petite cour de sa demeure à l'entrée d'une grotte, pleine de vivacité comme toujours ; mais je fus frappé de ce qu'il y avait d'intime et de joyeux dans son expression. Elle ne s'appuyait pas sur elle-même, disait-elle, mais sur l'Agneau immolé pour elle. Le Seigneur l'avait mûrie pour le ciel. Elle ne paraissait pas cependant bien mal, et j'étais loin de me douter que je la voyais pour la dernière fois. A notre

retour de Thaba-Chicha, on nous apprit qu'elle n'était plus. Elle s'était endormie en paix, sans souffrance, en disant aux personnes qui l'entouraient de ne pas la pleurer, qu'elle s'en allait auprès du Seigneur, et qu'elle ressusciterait un jour, comme Lazare dont elle leur raconta de nouveau l'histoire. En mon absence, notre brave Petrose, un des élèves de l'école biblique, qui était venu partager ma solitude, alla faire le service sur sa tombe. Il y avait là plusieurs femmes qui se lamentaient en disant : « Qu'allons-nous faire maintenant que notre mère nous a quittées ? Qui va nous appeler à la prière et nous exhorter ? » Voilà un éloge funèbre qui en vaut bien un autre, et l'on croirait entendre comme un écho de la scène qui se passait dans la chambre haute où Dorcas était couchée à Joppé.

Louis Duvoisin.

L'ancien pasteur de Thaba-Bossiou se souvient avec émotion de Priscille et trouve que M. Duvoisin a parfaitement dépeint son caractère. Femme de Makoanyane, le grand champion de Moshesh, elle avait autant d'énergie que lui et le suivait parfois au milieu des plus grands périls. Depuis le moment où cette espèce d'amazone fut baptisée, avec nos plus anciens convertis du Lessouto, elle est restée fidèle à l'Evangile, mais non sans mettre maintes fois la patience de son pasteur à l'épreuve par ses excentricités et ses brusqueries. « Je prophétise à côté de toi, » lui disait-elle, lorsqu'il lui recommandait d'adoucir le ton des âpres appels à la repentance qu'elle adressait même à des chefs auxquels il ne faisait pas bon manquer de respect. Du reste, ses remontrances et ses exhortations ne produisaient jamais de querelles, parce que personne ne doutait de la sincérité de sa foi. — Après une vie de quatre-vingt-dix ans au moins, dont plus de la moitié s'était passée au milieu des plus profondes ténèbres du paganisme, la voilà au sein des béatifiques clartés de la Cité céleste.

E. C.

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE M. JOUSSE A M. MABILLE

Thaba-Bossiou, 3 juillet 1881.

C'était hier l'anniversaire de la grande assemblée qui eut lieu au lendemain de l'enterrement de Molapo et où nous commençâmes à comprendre que des choses graves se préparaient. J'en ai profité au service du matin pour rappeler les événements de l'année qui doivent nous porter à dire : « Mon âme, bénis l'Eternel ! » Comme plus d'une pierre se trouve encore sur notre passage, j'ai parlé le soir sur la pierre du sépulcre : « Qui nous enlèvera la pierre ? » Comme on écoutait ! Notre tâche maintenant est de préparer la réconciliation des deux fractions de la tribu qui ont combattu dans des camps différents. Les plus faciles ne sont pas les loyaux ; mais le Seigneur roulera lui-même cette pierre qui dépasse la mesure de nos forces et la réconciliation aura lieu. Dès ce mois-ci, je vais tâcher de réunir les annexes au troupeau et voir si nous ne pouvons pas reprendre notre marche ordinaire. Des épaves, il y en aura ; c'est l'effet ordinaire des tempêtes de briser les navires par trop fragiles et de déraciner les arbres dont les racines sont peu profondes ; mais n'aurons-nous pas aussi des sujets d'actions de grâces à signaler, nous surtout qui avons pu sans entraves prêcher l'Evangile pendant tout le temps de cette longue calamité ? Oui, mon âme s'écrie : « Bénissons l'Eternel, et n'oublions aucun de ses bienfaits ! »

Je suis de votre avis en ce qui concerne Boutabouté (1) ; et non seulement cela, mais je désire aussi que nous recueillions l'héritage de nos devanciers en nous occupant de nou-

(1) Boutabouté est une annexe dépendant de Léribé ; il y a longtemps que la conférence voudrait en faire une station, pour couper en deux le district de Léribé, beaucoup trop vaste pour un seul missionnaire, mais jusqu'ici elle n'a eu personne à y mettre.

(*Notes des Réd.*)

veau du chef Mopéli, chez qui l'œuvre va à la dérive. Il nous tarde bien de vous revoir; mais, je vous en supplie, reposez-vous; l'œuvre ici aura besoin de toutes vos forces renouvelées et, si vous nous arrivez fatigués, vous ne pourrez pas faire ce qu'il y aura à faire. Ah! dites aux Eglises de France, dites aux élèves, dites au Comité de ne pas laisser languir l'œuvre au Lessouto. Notre influence a grandi avec l'épreuve parmi les Bassoutos; plus que jamais ils sentent ce que sont les *Mafora* (1) pour eux, et c'est à nous qu'il incombe d'achever l'œuvre au Lessouto, qui est moralement et religieusement une province française. Que dirait-on de parents qui, après avoir obtenu par leurs prières la guérison d'un enfant bien-aimé, l'abandonneraient ensuite aux soins d'une marâtre? Oui, qu'on pense au Sénégal, qu'on pense à Taïti, à l'Algérie, à la Nouvelle-Calédonie, mais de grâce qu'on ne refuse pas *au fils aîné* ce qui lui revient, ce qui lui est dû. Le Lessouto, je le répète, est une province française. Plus on a cherché à diminuer notre influence, plus elle a grandi. L'autre jour, à Morija, les représentants de la Colonie croyaient devoir éloigner les missionnaires de la conférence avec les chefs; mais le vieux Letsié n'a pas entendu de cette oreille, et il a fallu qu'on nous invitât à y assister. Si j'avais une autre vie devant moi, elle serait pour la mission du Lessouto, et ce n'est qu'avec larmes que je vois arriver le moment où il faudra que je la quitte.

Je viens de recevoir une bonne lettre de M. Mac All. Nous sommes en retard, cette année; cela provient de ce que nous ne nous sommes pas encore réunis en conférence.

TH. JOUSSE.

---

(1) Nom par lequel les Bassoutos désignent nos missionnaires et tous les Français en général.

(*Note des Réd.*)

LETTRE DE M. H. DIETERLEN

Hermon, le 13 juillet 1881.

Nous sommes encore sous l'impression de la guerre, et les alarmistes ne cessent de nous annoncer la reprise des hostilités pour une époque plus ou moins rapprochée. Ils vous dissèquent la paix actuelle et calculent les chances qu'elle a de durer trois, quatre ou cinq ans. Mais quant à croire qu'elle tiendra plus longtemps, ils vous disent et redisent que c'est une folie. Laissons-les parler, ces faux amis qui semblent prendre plaisir à vous faire broyer du noir. Nous n'avons certes pas besoin d'eux pour voir les difficultés que nous réserve l'avenir; nous ne les voyons que trop bien. Mais pendant que nous tâchons de regarder au delà de l'horizon humain, qu'on ne nous tracasse pas pour nous montrer les difficultés semées sur la route.

Pour moi, que nous ayons la paix pour un an ou pour cent ans, je n'en veux rien savoir, cela m'est égal; je sais que je vais avoir à mettre mon Eglise en ordre et à réorganiser mon troupeau. C'est là ce que Dieu attend de moi, donc, ce que je dois avoir en vue. Le reste m'importe peu.

Mais mes malheureux Hermoniens ne reviennent pas : ils ont peur. Tant que les troupes séjourneront au camp actuel, on ne bougera pas de Kolo. Ce n'est cependant pas l'envie de revenir qui leur fait défaut. Chaque jour nous arrive quelque nouveau visiteur, surtout des jeunes gens qui gardent leurs troupeaux à deux lieues d'ici et qui ne peuvent résister à l'envie de revoir leur village natal, leurs collines pierreuses, et, je veux le croire, leur pasteur et sa famille. On fait la causette, on casse une croûte où on peut la trouver, et le lendemain, on retourne chez les camarades dans les pâturages. La vieille Mamélatou (un des piliers de l'Eglise et la plus forte tête de toute la paroisse) nous est arrivée il y a une huitaine, comme ces espions envoyés par Moïse pour

épier le pays de Canaan. Elle dit bien qu'elle n'est pas venue pour de bon, mais, en attendant, elle s'est mise à déterrer, dans le petit jardinet qui entoure sa maison, toute une collection de choses précieuses qu'elle avait enfouies dans le sol au moment de la grande débandade : des tasses, des pots, un moule à chandelle rouillé, que sais-je encore? Il y a huit jours qu'elle travaille à nettoyer ces bibelots et fait si peu de progrès que je la soupçonne d'avoir peu envie de retourner aux rochers de Kolo. Je ne serais pas étonné de voir de nouvelles figures apparaître sous peu.

J'ai été samedi à Maféteng voir le magistrat, M. Surmon, que j'aime beaucoup. Parmi les Bassoutos qui se sont rangés du côté du gouvernement, il y en a un assez grand nombre qui sont mes paroissiens. M. Surmon m'a très bien reçu et m'a présenté à un colonel Minto, commandant la place de Maféteng. Les Bassoutos loyaux me firent bonne réception, mais ces pauvres gens sont des âmes timorées, se figurant que les missionnaires sont contre eux et ne veulent plus rien avoir à faire avec eux. Salomon, le catéchiste, a eu le bon sens d'être franc avec moi et de me raconter ce que l'on dit à Maféteng des missionnaires. On fait circuler des bruits absurdes où il n'y a pas l'ombre de la vérité, comme pour nous empêcher de conserver ou de regagner la confiance des loyaux. J'ai pu affirmer que, quant à moi, je ne faisais aucune différence entre loyaux et rebelles, et qu'ayant approuvé, l'an dernier, ceux qui se soumettaient à la loi, je ne pouvais cette année les blâmer. Je vois que j'aurai à passer un dimanche à Maféteng, pour prouver à ces pauvres gens qu'ils peuvent, comme auparavant, compter sur leurs missionnaires. Notre devoir est de réconcilier ceux que la guerre a armés les uns contre les autres.

H. DIETERLEN.



LETTRE DE M. MARZOLFF

Paballong, le 13 juillet 1881.

Cher directeur,

Je ne vous ai pas écrit plus tôt, parce que je désirais réjouir votre cœur par la nouvelle que la station de Matatiélé était de nouveau entre nos mains et que la paix était signée. Mais je m'aperçois que, si je voulais attendre ce moment, je n'aurais pas de sitôt le bonheur de vous envoyer quelques lignes.

Vous avez appris qu'après bien des délais involontaires et bien des fatigues, nous avons pu nous retirer enfin à Paballong. Ce n'a pas été une petite affaire de se rendre de Kokstad à cette station. Par suite de pluies torrentielles et incessantes, les chemins étaient impraticables et en quelques endroits le sol était tellement détrempé que les roues pénétraient jusqu'à l'essieu. Ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés, après avoir cassé deux timons, laissé la majeure partie d'un tout petit chargement en route dans une hutte de Griquois, et mis quinze jours à franchir un espace de soixante-dix milles, que nous avons atteint la résidence de nos amis Christmann. Il n'est pas possible de se figurer tous les ennuis que nous avons rencontrés dans ce premier voyage. Je cite, entre autres, le fait suivant. Nous étions en vue de la station. J'apercevais à quelques milles la ligne des montagnes contre lesquelles est adossée la demeure du missionnaire ; il était trois heures de l'après-midi. Je dis à ma belle-sœur : « Patience, dans deux heures nous échangerons cette maison roulante contre une maison plus spacieuse ; » et sur un chemin ferme en apparence nos deux roues de droite s'enfoncent jusqu'à l'axe. Après bien des efforts infructueux, je me décide à abandonner le wagon pour le rechercher le lundi (c'était un samedi), et je transfère

quelques effets sur celui de Tobia. Le soleil est sur le point de descendre à l'horizon lorsque nous nous remettons en route. Nous marchons à la clarté des étoiles, hors de tout chemin, la route étant à chaque instant coupée par des ravins formés par les pluies ; nous franchissons quelques mauvais pas ; tout à coup, — le malheur nous poursuivait ce jour-là, — nous tombons dans un trou, et force nous est de camper là. Cependant je n'en prends pas mon parti, car je ne me suis pas encore assimilé le caractère indigène au point de souscrire avec une nonchalante résignation à toutes les difficultés. D'ailleurs, j'étais inquiet sur le sort de ma femme, de ma belle-sœur et de mon enfant qui, au premier arrêt, avaient bravement pris la résolution, en vraies Africaines, de nous devancer à pied. Je laisse tout aux soins de Tobia et je me mets hardiment en marche, à travers des marais. Je ne voyais pas de sentier, mais je connaissais assez la situation de Paballong pour ne pas me perdre. Les tertres succédaient aux tertres, les ravins aux ravins, quand enfin je distinguai dans le lointain la flamme vacillante d'une chandelle. Mais j'étais loin d'avoir atteint le but : je fis une fois de plus l'expérience de tous les âges qu'entre voir et posséder il y a toute la distance qui sépare le désir ardent de sa réalisation. J'étais brisé à mon arrivée, mais ma fatigue fut allégée à la vue de ma famille.

A cause du mauvais état des routes, il me fallut retourner deux fois à Kokstad pour chercher le reste de notre bagage.

Cependant je ne voudrais pas laisser à ceux qui peuvent lire ces lignes l'impression qu'un voyage en wagon soit dénué de tout charme. Si les chemins sont beaux et que les bœufs tirent bien, c'est un grand plaisir de vivre durant quelques jours à la bohémienne. Rien n'est plus favorable à la méditation. Le matin, quand le wagon se met en branle, et qu'on peut le laisser cheminer avec confiance, on marche en avant. Au milieu de cette solitude, où tout vous invite à l'adoration, ce beau ciel si pur, si bleu, et ces mille

frémissements de la nature qui s'éveille, prières muettes qui montent vers le Créateur, l'âme se sent portée par ce concert universel à s'élever vers Dieu pour le prier, le bénir et le louer. On est seul, loin de tout tracas ; on est soustrait momentanément aux soucis de la vie missionnaire, rien n'empêche l'effusion du cœur, l'épanchement de l'âme dans le sein du Père. Et à mesure qu'on prie, l'esprit cherche partout, auprès et au loin, amis, connaissances, œuvres, en un mot, tous ceux et tout ce qu'il peut présenter à la tendre sollicitude et à la bénédiction de son Sauveur. La prière et la méditation alternent, se mêlent, les réflexions succèdent aux réflexions, et ordinairement ce qui se passe sous les yeux dirige le cours des pensées, à moins qu'un sujet plus important ou plus actuel ne s'impose.

Vous ne serez pas surpris si je dis que nous sommes fatigués de l'état actuel de choses, et que nous soupirons ardemment après la paix. Elle est probablement conclue au Lessouto, mais les affaires sont loin d'être aussi avancées de nos côtés : les Bassoutos de Makoaï ont à traiter directement avec MM. Strachan et Brownlee. A considérer les manières d'agir des troupes, il ne paraît pas qu'on veuille réellement la fin des hostilités. On entame les négociations, et chaque jour on tue des indigènes que la faim chasse des hauteurs. Il est exigé de ceux qui ont le désir de se rendre qu'ils descendent par la gorge qu'ils ont suivie en se sauvant dans les montagnes. Les chefs bassoutos s'opposent à ce que leurs gens se livrent aux Anglais avant la conclusion de la paix : cela se comprend. Ceux donc qui tentent l'entreprise sont contraints de fuir clandestinement et de descendre par où ils peuvent. Tant pis pour eux, c'est leur affaire ! Est-ce que messieurs les officiers peuvent entrer dans ces considérations ?

Que je vous entretienne aussi de notre station de Matatiélé. J'ai enfin obtenu la permission de reprendre possession de ma maison. La chapelle restera au service de l'armée jusqu'à la fin de la guerre. Vous savez qu'elle a été trans-

formée en poudrière et en forteresse. Les murs ont été tellement endommagés par les meurtrières qu'on y a pratiquées, qu'il n'est pas prudent de s'y rassembler. Je doute qu'elle puisse être d'un long usage, les dégâts étant irréparables : c'est un édifice perdu pour la Société. Les deux maisonnettes existent encore, mais tout ce qui était à l'intérieur en fait de bois, rayons de la bibliothèque (si le titre n'est pas trop ambitieux), de la paneterie, de la cuisine, a été enlevé et brûlé. Un vieux hangar, qui avait encore une certaine valeur à cause du bois et du chaume, a été transformé en combustible ; deux barrières en lattes du jardin ont disparu et la cloche de l'Eglise est perdue selon toute probabilité ; je ne l'ai pas revue. Avant de pouvoir habiter la maison, il faudra la blanchir, lui faire subir un grand nettoyage et l'arranger un peu : elle servait d'infirmerie et d'hôpital. En quittant la station en novembre dernier, j'avais fermé la maison à clef ; ils ont dû faire sauter les serrures pour y pénétrer. Les vitres sont en général cassées. Voilà bien des dépenses urgentes à faire pour la rendre habitable.

Je comptais y aller, il y a quelques jours, pour en prendre possession, alors même que je n'y résiderais pas de suite, les gens étant encore dans les montagnes ; mais j'en ai été empêché faute de monture. Mon unique cheval a été volé durant la nuit par des Bassoutos. Nous sommes bien montés : point de cheval, point de bœufs ; mon attelage est réduit à six têtes. C'est avec la plus grande peine que je réussis à transporter mes effets ; les indigènes demandent un schelling par tête et par jour. Vous le voyez, la guerre a été bien dure pour nous. J'ai pu louer un cheval, et j'espère visiter dimanche prochain mon annexe de Sibi ; de là, j'irai à Matatiélé, pour faire valoir mes droits sur la maison, encore occupée en ce moment. Si je puis trouver un garçon et une jeune fille disposés à y demeurer avec nous, nous y retournerons bientôt.

H. MARZOLFF.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

UN COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DES MISSIONS DANS L'AFRIQUE DU SUD

III

(Suite et fin)

Revenons aux Zoulous du Nord. Après un règne assez long, Upanda fut remplacé par le dernier des rois zoulous indépendants, Cétywayo, comme nous l'appellerons avec la presse ordinaire, ou plus exactement Ketchoayo. Son avènement eut lieu en 1872, et lors de son couronnement, qui se fit l'année suivante, il promit de régner avec justice, de ne pas faire d'exécutions arbitraires comme ses prédécesseurs, et de protéger les missionnaires. On sait qu'il ne sut ou ne voulut pas tenir ses engagements et qu'il en vint à une rupture avec l'Angleterre, après en avoir en quelque sorte reconnu la suzeraineté. Avant de parler de la guerre qui s'ensuivit et dont l'avenir seul pourra montrer toutes les conséquences au point de vue de la mission, rappelons en quelques mots les travaux de celle-ci jusqu'au moment où la lutte est venue les interrompre.

Les premières relations de la mission avec les rois zoulous remontent à Dingaan, à l'époque où le pays de Natal faisait encore partie de leur royaume. Il reçut fort bien l'anglican Owen, de même que deux missionnaires américains. Tous trois, néanmoins, durent se retirer lorsque la lutte eut éclaté entre les Boers et les Zoulous. Depuis que ceux-ci ont été refoulés au delà de la Tugéla, en 1838, l'accès de leur pays est devenu extrêmement difficile aux Européens. Les premiers messagers de l'Evangile qui aient réussi à pénétrer parmi eux sont les Norwégiens, qui fondèrent en 1850 leur

première station. Au moment de la guerre ils en comptaient neuf, avec une centaine de convertis en tout.

Les missionnaires de Hermannsbourg obtinrent la permission de s'établir dans le pays en construisant de leurs propres mains une remise pour le roi Upanda. Ils avaient, au moment de la guerre, dix stations : cinq au sud et cinq au nord, et soixante convertis seulement. La Société anglaise de la Propagation a établi, depuis 1860, quatre stations, et les Suédois, venus en 1877, une. Le chiffre total des convertis est de 500 environ, d'autres disent 700. Ces résultats, si mesquins qu'ils paraissent, ont été obtenus au prix de grands efforts et de grands sacrifices. Les chrétiens zoulous ont subi de vraies persécutions, la conversion étant considérée comme un crime contre la nation et sévèrement interdite par le roi, et plusieurs des fidèles ont dû sceller de leur sang leur attachement à l'Evangile. La masse de la nation était cependant loin d'être hostile à la mission. Un marchand qui visita le pays après la guerre demanda aux habitants s'ils n'avaient pas été contents de voir partir les missionnaires. « Pourquoi? demandèrent ces gens, l'air très étonné. Quel mal nous ont-ils fait? N'avons-nous pas toujours vécu en paix avec eux? Ils étaient des nôtres. » C'est parmi les chefs et chez le roi que se produisit l'opposition, plutôt par raisonnement que par antipathie. Le roi, d'abord favorable aux missionnaires, avait fini par se défier de leur influence quand il les avait vus, à partir de 1876, faire quelques progrès. Il avait coutume de dire : « D'abord vient le missionnaire, puis le consul, puis l'armée. »

La lutte qui a éclaté ensuite est trop connue pour que nous en donnions le récit. Nous désirons seulement relever dans cette histoire quelques côtés moins connus et qui intéressent particulièrement la mission.

La vraie cause de la guerre est à chercher plus profond que les raisons politiques qui ont été indiquées ordinairement dans les journaux. Les hommes d'Etat compétents pressen-

taient depuis longtemps qu'un choc devait se produire. Cinq ans avant la guerre, sir Garnet Wolseley montrait un sombre nuage s'élevant à l'horizon. Les missionnaires aussi sentaient l'orage se préparer. L'un d'eux, le Norwégien Oftebro, dit plus tard : « En 1876, le ciel se couvrait de nuages. En 1877, il devint toujours plus sombre et le tonnerre commença à gronder. En 1878, la tempête éclata. » D'où provenait donc ce malaise général dont avaient conscience tous les hommes d'expérience, et qu'on ressentait aussi dans d'autres parties de l'Afrique méridionale? Voici sur ce sujet l'opinion d'un des hommes les plus compétents, le major Butler, d'après un livre qu'il fit paraître à la suite de la guerre. Selon lui, la découverte des mines d'or et de diamants, et le mouvement énorme de population qu'elle a produit, sont une des grandes causes de la guerre. Attirés par la renommée et par l'appât d'un gain facile, des milliers de noirs se trouvèrent réunis dans les mines. Il en vint de partout, des régions tropicales au delà du Limpopo, des montagnes du Lessouto et du Transvaal, du pays des Zoulous et de la Cafrerie : les représentants de vingt tribus, dont les liens s'étaient relâchés depuis de longues années, se trouvèrent tout à coup rapprochés et confondus. Ce qui résulta de cette rencontre se devine ; ce fut le réveil du sentiment national africain. Les noirs prirent conscience de leur commune hostilité contre les blancs. A l'antagonisme du travail contre le capital s'ajouta celui de la race vaincue contre la race maîtresse.

Ce qui rendit plus redoutable cet éveil subit d'un esprit nouveau, c'est le prix que les noirs recevaient pour leur travail : des armes et des munitions. Plus de quatre cent mille fusils furent ainsi distribués. Quatre ans avant la guerre, ce fait inquiétait déjà les esprits observateurs qui en auguraient, à brève échéance, une guerre terrible entre blancs et noirs.

Cette remarque s'applique tout particulièrement aux Zou-

lous, qui, autant et plus que d'autres, allaient, avec l'autorisation spéciale de leur roi, s'approvisionner d'armes et de poudre aux mines de diamants. Les marchands anglais venaient d'ailleurs jusque sur leurs côtes leur offrir ces articles si ardemment désirés.

En même temps que la haine de race, l'orgueil national se développait chez les Zoulous. La puissance militaire de cette Sparte africaine était, en somme, restée invaincue, et tous, roi et soldats, brûlaient d'en faire l'essai contre les armes anglaises. Les souvenirs glorieux du temps de Tchaka étaient journellement évoqués, et on désignait tout bas Cétywayo comme celui qui ferait revivre le passé. Le fait suivant, que nous citons d'après le récit du missionnaire qui en a été le témoin oculaire, donne une idée de l'ardeur guerrière, de la soif de combats qui animait les Zoulous. C'était dans le kraal de Cétywayo. Un régiment de soldats se rassemble à deux cents pas de distance, puis se précipite vers le roi qui les voit accourir, assis sur un siège élevé, et leur demande : « Que voulez-vous ? » Ils répondent en chœur : « Fais-nous partir en guerre, père ! — Vous parlez comme des enfants, » répond-il. Ils répètent leur demande, puis il les excite en les accusant d'avoir peur, à quoi ils répondent en frappant le sol de leurs pieds, leurs boucliers de leur poing et en poussant des cris sauvages. Ensuite ils s'éloignent, pour recommencer la même scène quelques instants après. Un marchand, présent au kraal royal depuis longtemps, dit au missionnaire : « Voilà ce qui se répète tous les jours, depuis des mois. »

Les autres causes de la guerre sont plus connues et nous y insisterons moins. Les Anglais en ont plusieurs à leur compte : l'annexion du Transvaal entre autres. Jusqu'à ce moment, les Boers, que les Zoulous ont de tout temps considérés comme leurs ennemis, avaient servi de tampon de sûreté entre eux et les Anglais. Par l'annexion, ceux-ci se substituaient aux Boers, et se trouvaient de deux côtés, à

l'Ouest et au Sud, directement en présence des Zoulous. Les oscillations de la politique coloniale anglaise contribuèrent aussi pour leur part à hâter la crise. Depuis que Natal est rattachée à la couronne d'Angleterre jusqu'au moment où la guerre éclata, dix gouverneurs s'y sont succédé. Les Zoulous ne manquèrent pas de voir dans ces changements un signe de faiblesse. Aussi, lorsque sir Bartle Frère, à son avènement, déclara que la guerre était non seulement inévitable, mais nécessaire pour humilier l'orgueil des Zoulous et briser l'obstacle qu'ils élevaient sur la route de la civilisation, ne fit-il qu'exprimer un sentiment généralement partagé autour de lui.

La guerre des Zoulous a été assez souvent attaquée et critiquée, pour qu'il ne soit pas équitable de rappeler qu'elle a eu aussi sa grande utilité. Qu'elle ait été, comme presque toutes les guerres, entachée de grandes injustices et accompagnée de grandes fautes, on ne peut le contester. Mais elle a eu ce mérite incontestable d'abattre une puissance éminemment malfaisante. Qu'on en juge par le simple fait suivant. Cétywayo avait un jour ordonné le mariage des hommes d'un de ses régiments de vétérans avec des jeunes filles choisies, en nombre égal, pour cet objet. Saisies d'horreur à la vue des maris déjà vieux qu'on leur destinait, celles-ci avaient cherché à se soustraire par la fuite au sort qui leur était réservé. Le roi les fit massacrer toutes, et ayant appris que leurs parents avaient donné la sépulture à leurs cadavres, il les avait fait massacrer également. Le gouverneur de Natal lui ayant adressé à ce sujet des observations, il répondit : « Je tue, c'est vrai, mais je ne crois nullement avoir beaucoup tué jusqu'à présent. Je n'ai pas encore vraiment commencé. J'ai encore à tuer ; c'est la coutume de notre nation, et je ne m'en départirai pas. Pourquoi le gouverneur de Natal me fait-il des observations sur mes lois ? Est-ce que je vais à Natal lui dicter les siennes ?... Mes gens n'écoutent pas, si je ne tue pas, etc. »

On voit qu'une crise était nécessaire. Elle éclata, amenant les désastres et les terreurs que l'on sait. Les missionnaires avaient dû, dès le commencement des hostilités, évacuer le pays. Ce fut la perte de leurs stations. Ménagées d'abord par les Zoulous, elles furent toutes détruites, lorsque ceux-ci s'aperçurent que les Anglais ne les respectaient nullement et qu'ils avaient transformé l'une d'elles, celle d'Ekowé, en camp retranché. Dès lors, Anglais et Zoulous les traitèrent en terres conquises, et du travail de longues années il ne resta que des ruines.

La paix revint, et avec elle commença pour la mission une phase nouvelle qui, chose étonnante, lui fit presque regretter les temps de Cétywayo. Nous n'avons pas à rappeler ici les dispositions du traité de paix imposé par sir Garnet Wolseley aux Zoulous : les principales sont connues. Nous n'avons à nous occuper ici que des clauses concernant la mission. On se rappelle que Cétywayo avait dû promettre, lors de son couronnement, de respecter la personne des missionnaires, et même de les protéger. On s'attendait à ce que les treize chefs entre lesquels son royaume avait été partagé eussent à souscrire le même engagement. A défaut de cette protection, l'Angleterre eût pu au moins profiter de sa victoire pour établir dans le pays des Zoulous la liberté religieuse individuelle. Personne alors n'eût eu le droit de se plaindre. Au lieu de l'une ou de l'autre de ces mesures, sir Garnet Wolseley préféra en adopter une qui devait forcément soulever les plus grands mécontentements. Le droit d'accorder ou de refuser aux missionnaires l'autorisation de s'établir dans le pays fut laissé à l'arbitraire des treize chefs. Ce qui aggravait singulièrement une disposition assez dure en elle-même, c'est la manière dont elle fut motivée peu après par sir Garnet Wolseley, dans une lettre à l'évêque missionnaire Schreuder, qui lui avait écrit pour protester. Le général anglais accusait tout simplement les missionnaires d'être presque tous des marchands déguisés, et la

manière ironique dont l'imputation était formulée n'en diminuait en rien la gravité.

D'unanimes protestations, partant non seulement des missionnaires, mais aussi des cercles politiques de Natal, accueillirent la lettre de sir Garnet Wolseley. L'opinion générale ne tarda pas à reconnaître le vrai instigateur de la mesure incriminée. L'homme dont la politique anglaise ne craignait pas de s'inspirer n'était autre qu'un aventurier anglais, renégat et polygame, le fameux John Dunn, qui, après avoir été un des conseillers de Cétywayo et l'avoir excité contre les Anglais, l'avait lâchement abandonné et s'était joint à ses ennemis. Ceux-ci l'avaient récompensé de sa trahison en lui donnant à gouverner le plus méridional des treize districts du pays zoulou. Et ce sont les conseils de cet homme qu'on ne rougissait pas de prendre pour régler la question missionnaire.

Depuis ce moment, la situation de la mission, si elle est restée à peu près la même en droit, s'est cependant un peu améliorée en fait. Une indemnité, réclamée par tous les missionnaires pour la restauration des maisons et chapelles détruites pendant la guerre, a été refusée. Toutefois, la plupart des stations ont pu être réoccupées, même celles du pays de John Dunn, qui n'a pas osé empêcher par la force le retour des missionnaires. Espérons que, de ce sol dur et pierreux que la guerre vient de labourer si profondément, les missionnaires pourront recueillir une riche moisson pour la vie éternelle !

ABRAHAM ABÉ GONJA, LE PREMIER CONVERTI DANS L'EST DE L'AFRIQUE

Son vrai nom était Jana. Il naquit en 1800 et eut beaucoup de peine à se faire un chemin dans le monde. Privé de bonne heure de son père et de sa mère, il n'avait aucun parent pour prendre soin de lui, et dut pourvoir lui-même à son existence; devenu jeune homme, il alla à Ukambani et y séjourna neuf ans. Quand il revint dans son pays, le district de Rabaï, sur la côte de Zanzibar, il retrouva tous ses anciens compagnons entourés de leur famille. Bientôt, par son ardeur au travail, il acquit assez de biens pour pouvoir acheter une femme, et il alla demeurer dans un village nommé Mgumo wa Patsa, qui n'existe plus aujourd'hui. Sa femme lui donna un fils qui fut appelé *Gonja* et, à dater de ce jour, son nom devint *Abé Gonja*, ce qui signifie *père de Gonja;* il eut en tout sept enfants. En 1851, Abé Gonja alla à Usambara avec le docteur Krapf, missionnaire allemand au service de la Société épiscopale anglaise, qui venait d'arriver d'Europe. Nous trouvons dans un ouvrage de ce dernier les notices suivantes sur Abé Gonja : « Avant mon départ, en avril 1850, je connaissais déjà Abé Gonja comme un de ceux qui désiraient le plus apprendre le *livre des Européens*. Depuis, il a été instruit par Rebmann (aide du Dr Krapf), et a déjà donné de nombreuses preuves d'un cœur renouvelé » (page 211). « Abé Gonja, qui fait ses délices de la Parole de Dieu, m'a été d'un grand secours » (page 376). « Abé Gonja priait à haute voix en présence des mahométans » (page 377). « J'ai employé mes loisirs à lire et à méditer avec Abé Gonja, qui m'a été fort utile pendant mon voyage » (page 387). »

En 1853, une guerre éclata entre le Wakamba et le Warabaï, et Abé Gonja quitta son village pour aller demeurer avec M. Rebmann à la station missionnaire de Kisulutini. Il

commença à apprendre à lire et l'enseigna à l'un de ses fils, Isaac; mais il n'eut jamais de femme qui fût en communauté d'esprit avec lui. La mère d'Isaac vint à l'église pendant environ trois mois, puis cessa tout à coup et mourut complètement païenne. Abé Gonja eut en tout sept femmes; mais elles semblent avoir été plutôt des épines à ses côtés que des aides. Dans le commencement de l'année 1860, Abé Gonja et son fils furent baptisés; l'un reçut le nom d'Abraham, et l'autre celui d'Isaac. Bientôt après, la mère d'Isaac retourna chez son père et vécut avec lui jusqu'à la mort de ce dernier. Isaac est le seul fils survivant d'Abé Gonja, mais il a trois petits-fils et plusieurs arrière-petits-enfants. Abraham Abé Gonja n'était pas un chrétien démonstratif, mais il était toujours heureux. Son amour n'était peut-être pas très grand; sa foi, du moins, était forte. Quoiqu'il ait eu beaucoup d'épreuves à subir depuis son baptême, il n'a jamais fléchi et n'a jamais regardé en arrière comme tant d'autres l'ont fait.

Depuis que je le connaissais, il était devenu vieux et faible, et dans les derniers temps de sa vie, il ne pouvait plus aller à l'Eglise. Il jouissait de la chaleur du soleil et passait son temps assis devant sa maison, changeant de place de manière à être toujours exposé à ses rayons, et lisant à haute voix. Pendant les dernières semaines, il ne fut plus capable de sortir de chez lui, mais alla s'affaiblissant graduellement. Le 20 janvier, il s'endormit dans le Seigneur et nous l'ensevelîmes près des tombes de MM. Rebmann et Remington, qui l'avaient devancé.

Nous remercions Dieu de nous avoir rendus témoins d'une telle vie, et nous lui demandons de remplacer ceux qui nous ont quittés. Qu'il nous fasse la grâce de résister aux tentations aussi fermement que notre frère Abé Gonja! Il nous a laissé un digne représentant en son fils Isaac, qui, on l'espère, sera un jour consacré ministre de l'Evangile. Puisse-t-il vivre entièrement pour Christ et combattre vaillamment sous sa bannière!

L'Estropié et l'Aveugle. — Un missionnaire de l'Inde fut une fois interrompu par un brahmine qui lui dit :

— A vous entendre, c'est le démon qui pousse l'homme à pécher. Il est injuste alors de punir l'homme.

— Je vous répondrai, dit le missionnaire, par une histoire. Un estropié et un aveugle reçurent d'un cultivateur la permission de demeurer dans son verger. Les fruits commencèrent bientôt à les tenter. Mais comment les atteindre ? L'estropié monta sur les épaules de l'aveugle, et de la sorte ils purent atteindre les branches. Quand le propriétaire vint, il leur reprocha leur larcin. « Hélas ! dit l'estropié, je ne pouvais pas aller vers les arbres. — Et moi, dit l'aveugle, je ne pouvais même pas voir les fruits. — Non, dit le propriétaire, mais vous en êtes venus à bout ensemble, et à cause de cela vous serez punis tous les deux. » Pour la même raison, Dieu punira Satan et l'homme.

La gardérons-nous pour nous seuls ? — Un missionnaire prêchait un jour aux Indes dans un bazar. Parmi ses auditeurs était un vieux musulman dont le cœur fut touché par l'histoire de la croix de Jésus. La prédication finie, il s'approcha du missionnaire :

— Depuis combien de temps, lui demanda-t-il, assuriez-vous que cette bonne nouvelle d'un salut pour tous vous a été révélée ?

— Depuis plus de dix-huit cents ans, dit le missionnaire.

A ces mots, le mahométan se détourna avec dédain : — Pour sûr, ces gens qui s'appellent chrétiens nous disent des mensonges, murmura-t-il ; car il est impossible, si depuis dix-huit siècles ils connaissaient vraiment un moyen de salut certain et si facile, qu'ils eussent été assez égoïstes pour ne pas l'avoir fait connaître à tous les hommes !

Le Gérant : Alfred Boegner.

8394. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MADAME FANNY GRAND-PIERRE, NÉE GUYOT

Nous ne reverrons plus cette servante du Seigneur, qui nous était à tous si chère. Elle vient de mourir à Princeton, en Amérique, où elle était allée pour quelque temps se reposer auprès de son frère bien-aimé, M. le professeur Guyot, et de plusieurs autres membres de sa famille. Elle se sentait atteinte d'un mal qui, sans l'aliter, minait lentement ses forces. Toutefois, elle espérait revenir bientôt à Paris, et s'y employer, au milieu de ses nombreux amis, aux œuvres qui étaient l'objet constant de ses pensées et de ses prières. La Société des Missions, et plus particulièrement le Comité de dames eussent retrouvé en elle une aide précieuse. Depuis le temps où elle avait été associée aux travaux de son mari, l'évangélisation des païens et les intérêts des missionnaires n'avaient jamais cessé de lui paraître le but principal de sa vie. C'est à elle qu'est due la fondation du *Petit Messager des missions*; elle s'en est longtemps occupée avec beaucoup d'assiduité.

Le Seigneur a, d'une manière inattendue, mis un terme aux préoccupations que le besoin de le servir causait encore

à sa servante, et lui a épargné des souffrances qui, vu la nature de son mal, eussent pu être longues et cruelles. Elle est morte subitement sur un lit de repos dans la vérandah de la maison de son frère, après avoir écouté une lecture qu'elle avait elle-même choisie. On ne s'est pas d'abord aperçu qu'elle avait rendu le dernier soupir.

C'était le 8 septembre. Le 5 de ce même mois me trouvant pour quelques heures à Neuchâtel, je ne voulus pas en repartir sans avoir visité le cimetière où, sept ans auparavant, j'avais accompagné les restes mortels de M. Grand-Pierre. Je n'avais pas encore vu le petit monument qu'on lui avait élevé depuis. Il produisit sur moi une vive impression, tant l'austère simplicité et le bon goût de ses formes, le choix de l'inscription qu'on y avait gravée me parurent en accord avec ce que mon ancien directeur et bien-aimé collègue eût lui-même prescrit. Le socle du tombeau était entouré d'arbustes et de fleurs. Je me souvins avec émotion que pendant la cérémonie funèbre j'avais prié nos frères de Neuchâtel de veiller avec soin sur cette sépulture et de se rappeler qu'elle serait toujours sacrée aux protestants français et à leurs missionnaires. A ce moment, M. le professeur Godet, me tendant la main par-dessus la fosse encore béante, s'était écrié : « Nous le ferons ! » Je venais de voir que cette promesse n'avait pas été oubliée. — Je me retirai résolu d'écrire à madame Grand-Pierre pour lui faire part des douces impressions que j'avais reçues. Il n'en était plus temps et cela n'était plus nécessaire. Trois jours plus tard, son âme devait s'envoler pour aller rejoindre dans le sein de Dieu l'époux qu'elle avait tant aimé et dont elle avait si fidèlement partagé les travaux.

EUGÈNE CASALIS.



MISSION DU SÉNÉGAL

Paris, le 19 octobre 1881.

Le coup qui a frappé notre mission du Sénégal a été aussi profondément qu'universellement ressenti dans notre public. Nous en avons pour preuve les articles que la plupart de nos journaux religieux ont consacrés à la mémoire de nos missionnaires, et les très nombreuses lettres que nos amis nous ont adressées à leur sujet. Le deuil de notre Société est aussi celui de nos Eglises, et de toutes parts de ferventes prières sont montées et montent encore chaque jour à Dieu pour la mission du Sénégal, et pour les parents de nos chers défunts.

Nous voudrions pouvoir, sinon citer toutes les lettres que nous avons reçues, au moins les énumérer et emprunter quelques lignes à chacune d'elles. Ne pouvant le faire, faute d'espace et crainte d'omission, nous tenons à les résumer au moins dans ce qu'elles ont de commun et de bienfaisant pour tous.

Ce qui nous a frappé dans les témoignages de sympathie qui nous sont parvenus, c'est avant tout le caractère personnel des regrets que Golaz laisse derrière lui. Le cercle de ses connaissances n'était pas très étendu, mais dans ce cercle il était profondément aimé et respecté. Ceux même qui ne l'ont approché qu'occasionnellement ont reçu de sa personne une vive et durable impression. Nous croyons devoir citer ici les lignes que lui a consacrées, dans le *Journal de Genève*, M. le professeur Sabatier :

« M. Golaz avait laissé ici de nombreux amis qui l'avaient vu partir avec plus de crainte qu'il n'en avait lui-même, et qui suivaient avec une sollicitude chaque jour croissante le commencement de son œuvre chrétienne sur cette côte meurtrière de l'Afrique. Les premières lettres qu'il avait

écrites et qu'a publiées le *Journal des Missions* révélaient chez lui, à côté d'un grand zèle pour l'évangélisation, une vive intelligence des diversités des races et des climats, une imagination sensible à tous les spectacles de la nature, et un talent original pour rendre les résultats de son étude ou les impressions de son âme. Tous ceux qui ont lu ses lettres avaient deviné que les Missions possédaient en lui un homme plus qu'ordinaire, muni de connaissances étendues et capable de se faire écouter non seulement en Afrique, mais aussi en Europe.

« Ces dons de l'esprit étaient encore surpassés par ses qualités morales. Nous avons rarement rencontré une nature de jeune homme plus fortement trempée. A la fougue généreuse de son âge, il joignait une fermeté, une vigueur de volonté, capable de réaliser tous les projets audacieux que son cœur aurait conçus et sa raison approuvés. Je crois voir encore devant moi ce visage épanoui de franchise, ce clair regard où brillait l'âme; je crois entendre cette voix émue et vibrante dans laquelle chaque sentiment, tant il était vif, faisait une sorte d'explosion, je crois sentir l'étreinte énergique de sa main loyale. Quelles affections, quelles espérances lui et sa jeune compagne emportaient avec eux! »

Nous trouvons, dans les lettres que nous avons reçues, la trace d'une autre impression presque aussi générale : c'est celle qu'exprimait, le jour même où la nouvelle du malheur lui était arrivée, un des membres du Comité, lorsqu'il écrivait à M. Casalis : « Il faut que Dieu ait de bien grandes vues sur la mission du Sénégal pour que notre œuvre y reçoive de sa main un tel baptême. » A la vérité, plusieurs de nos amis font entendre la voix de la prudence, et suggèrent pour l'avenir des précautions nouvelles à prendre; mais l'abandon de la mission du Sénégal n'est réclamé par personne. Le sentiment général est plutôt celui qu'exprime M. le pasteur Jules Goguel, dans une lettre que nous voudrions pouvoir citer en

entier : « Je demande à Dieu de vous consoler... en suscitant de nouvelles vocations pour cette œuvre que le Comité ne peut abandonner. Elle est chère à tous les protestants français; elle me l'est aussi, au même titre que nos autres champs de mission.... La mort de nos chers M. et madame Golaz ne restera pas stérile pour l'œuvre de Dieu au Sénégal, et Dieu permettra bien un jour que nous puissions y annoncer l'Evangile de notre bien-aimé Sauveur d'une manière durable. »

En voyant dans nos douloureuses semailles le gage d'une riche moisson, nos amis ne se trompent pas, et nous en avons la preuve dans les offres de service que, à peine la terrible nouvelle répandue, nous avons reçues de plusieurs côtés. On comprendra que nous ne puissions nommer personne; qu'il nous suffise de dire que les bonnes volontés ne font pas défaut et que, parmi les pasteurs en exercice, aussi bien que parmi les jeunes gens, il s'est trouvé des hommes pour nous dire : « Me voici, envoyez-moi. »

Ainsi, dès aujourd'hui, alors qu'un voile épais nous dérobe encore l'avenir, nous pouvons mêler l'action de grâce à nos plaintes, et discerner une bénédiction dans le coup qui nous a frappés. Ne le laissons pas se perdre, ce précieux fruit de l'épreuve; soyons attentifs et dociles à recevoir les leçons de Dieu, et le baptême de la douleur se changera pour notre œuvre et pour nous-même en ce baptême de feu dont nous avons besoin.



LA COMMISSION DES MISSIONS DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE LIBRE DU CANTON DE VAUD AU COMITÉ DES MISSIONS DE PARIS

Rolle, le 27 septembre 1881.

Bien chers messieurs et honorés frères,

Notre commission, réunie hier en séance ordinaire, a éprouvé le besoin de vous exprimer toute notre chrétienne sympathie pour la perte douloureuse que vous avez faite par la mort de M. et de madame Golaz, enlevés sitôt à votre mission du Sénégal.

Soyez-en convaincus, nous nous associons à votre deuil, qui est celui de tous ceux qui portent sur leurs cœurs l'œuvre des missions évangéliques : nous comprenons ce que vous souffrez et ce qu'est pour vous cette dispensation mystérieuse de notre Dieu, et nous éprouvons que la parole qui nous engage à pleurer avec ceux qui pleurent n'est pás seulement un ordre, mais l'expression d'un sentiment naturel à tout cœur chrétien.

D'ailleurs nous n'oublions pas que M. et madame Golaz étaient Vaudois d'origine et élevés à Neuchâtel, et nous rappelons ce fait, non pas pour insister sur les différences de nationalité, qui s'effacent dans la grande famille de Dieu, mais pour montrer d'autant mieux que votre douleur est bien la nôtre.

Pour nos chers frère et sœur M. et madame Golaz, tout est très bien; leur entrée au repos éternel a suivi de bien près celle dans le travail; ils ont été épargnés et maintenant ils sont auprès du Seigneur, ce qui est beaucoup meilleur pour eux; mais quel deuil pour ceux qu'ils laissent ici-bas!

Mais nous ne voulons pas parler des liens de parenté et d'amitié si brusquement rompus, nous pensons avant tout

à cette mission du Sénégal, si éprouvée déjà et à laquelle le Seigneur enlève un ouvrier fidèle et dévoué, au moment où il venait de le lui donner et où l'on pouvait espérer qu'il lui serait bien utile ; nous pensons à M. Taylor malade, privé d'un collègue, alors qu'il lui était le plus nécessaire et que les liens d'affection chrétienne étaient bien formés ; nous pensons à vous, chers messieurs et honorés frères, qui souffrez éloignés du champ de travail de vos ouvriers et qui voudriez avoir quelqu'un à envoyer pour réparer les brèches.

Lorsque la triste nouvelle du départ de ce monde de M. et de madame Golaz est parvenue dans notre pays, les prières de plusieurs se sont élevées à Dieu en votre faveur, en déposant au pied du trône des miséricordes la jeune Eglise de Saint-Louis, et nous sommes certains que Dieu lui-même sera votre consolateur, et qu'il fera servir cette grande épreuve à à l'avancement de son règne glorieux.

Sans comprendre les dispensations mystérieuses du Seigneur, nous nous inclinons devant sa volonté, toujours sage et bonne, et nous ne doutons pas que l'épreuve de la foi n'ait pour résultat la louange, l'honneur et la gloire quand Jésus-Christ paraîtra. Est-il étonnant que l'œuvre commencée par la croix de Golgotha se continue dans le deuil et les larmes ? Mais le Seigneur est fidèle ; s'il fait des plaies, il les bande, et il n'abandonne pas l'ouvrage de ses mains.

Croyez, chers messieurs et honorés frères, à la sympathie et à l'affection chrétiennes de vos frères, qui prennent une part bien réelle à votre épreuve.

Au nom de la Commission des missions assistée de délégués des Eglises indépendantes de Genève et Neuchâtel :

Le président, J. FAVRE, pasteur.

Le secrétaire, P. LERESCHE.

LE COMITÉ DES MISSIONS AU PASTEUR ET AUX MEMBRES DE L'ÉGLISE DE SAINT-LOUIS

Paris, le 17 octobre 1881.

Frères bien-aimés.

Votre lettre du 23 août nous a profondément touchés; nous éprouvons le besoin d'y répondre sans retard.

Votre douleur est notre douleur. Comme vous, nous attendions beaucoup du travail de M. et madame Golaz; nous connaissions la sincérité de leur foi et l'énergie de leur dévouement. Avec vous nous nous inclinons sous la puissante main de Dieu, attendant sans murmurer le jour où la lumière complète manifestera la sagesse des voies divines et où, tous ensemble, nous pourrons reconnaître que Dieu reste admirable dans ses dispensations les plus mystérieuses.

Sachez toutefois, frères bien-aimés, qu'aujourd'hui déjà se vérifie la parole de l'Ecriture : « Précieuse est la mort des bien-aimés de l'Eternel. »

Nous pouvons vous dire que toutes les sympathies et toutes les pensées des chrétiens de France et de Suisse sont dirigées vers vous. Jamais encore on n'a prié avec autant de ferveur dans nos Eglises pour notre frère, M. Taylor, pour vous tous et pour l'œuvre de Dieu au Sénégal; et nous sommes persuadés que, malgré la distance qui vous sépare de tous ceux qui combattent pour vous, vous ferez l'expérience que la communion des saints n'est pas un vain mot, mais une puissante réalité.

Nous osons donc vous engager à mélanger d'actions de grâces les larmes que vous répandez. Si ceux que vous pleurez n'ont pu servir votre cause par leur vie, ils la servent du moins efficacement par leur mort.

Frère Taylor, nos cœurs sont tout à la fois remplis de tristesse et de reconnaissance à votre sujet. Vous voilà de

nouveau seul en face de la tâche gigantesque que vous imposent votre ardent désir de glorifier votre Maître et votre souci des âmes qui périssent.

Il y a trois ans, vous étiez seul aussi; mais Dieu s'est glorifié dans votre isolement; il a béni vos efforts et, sur les débris d'une œuvre gravement compromise, vous avez jeté les fondements de cette première Eglise du Sénégal dont le spectacle remplit nos cœurs de joie et de reconnaissance.

Frère bien-aimé, nous tenons à vous répéter que vous avez bien mérité des Eglises de France et de Suisse et que vous avez acquis les plus ardentes sympathies de ceux qui, parmi nous, prient et luttent pour l'avancement du royaume de Dieu. Et maintenant que vous êtes de nouveau seul sur la brèche, nous résumons les vœux que nous formons pour vous, en vous envoyant la parole que jadis l'ange de l'Eternel adressait à Gédéon : « Courage, vaillant homme, l'Eternel est avec toi; va avec cette force que tu as, et délivre tes frères. N'est-ce pas le Tout-Puissant qui t'envoie? »

Nous tenons également à remercier votre précieuse collaboratrice Salimata des soins touchants qu'elle a prodigués à madame Golaz. Que Dieu bénisse ses efforts persévérants et lui accorde beaucoup de joie dans son travail !

Et vous tous, membres de l'Eglise de Saint-Louis, nous vous conjurons de demeurer fermes dans la foi et de mettre à profit les solennels avertissements que Dieu ne cesse de vous donner depuis quelque temps. N'oubliez pas le grand honneur que Dieu vous a fait en vous choisissant dans sa miséricorde infinie pour devenir les prémices d'un grand peuple. Il faut, coûte que coûte, que cette terre d'Afrique dont vous êtes les fils et les filles et dont vous avez savouré toutes les hontes, soit conquise à Jésus-Christ. Le poste qui vous est confié possède une haute importance dans cette lutte sainte qui doit soumettre votre patrie à la loi bénie de l'Evangile.

Plusieurs d'entre vous appartiennent par leur naissance à

la race opprimée des Bambaras ; après avoir été arrachés aux contrées fertiles qu'arrose le grand fleuve, vous êtes tombés dans un cruel esclavage ; puis, Dieu guidant vos pas, vous êtes venus chercher, à l'abri du noble drapeau de la France, l'indépendance qui vous avait été ravie, et c'est dans notre mission que vous avez trouvé la double liberté, celle du citoyen et celle du chrétien. Qui sait si, dans les merveilleuses intentions de la miséricorde divine, vous n'êtes pas destinés à devenir un jour les messagers de la Bonne Nouvelle pour vos frères qui gémissent là-bas sous les plus pesantes servitudes ? Captifs devenus libres, vous irez porter à ceux qui en sont encore privés la liberté magnifique du Christ.

De toutes façons, il faut que la gloire du Christ se lève sur les peuples du Soudan. «L'Evangile jusqu'au Niger», c'était là la pensée constante du généreux missionnaire que Dieu vient de vous enlever. Recueillons-la, vous et nous, comme un mot d'ordre sacré. Mais afin que le nom du Christ soit répété de proche en proche jusque dans les plaines du Soudan, il faut qu'il soit tout d'abord proclamé avec puissance dans la vallée du Sénégal ; il faut donc que votre Eglise devienne un foyer de vie, qu'elle soit une lumière allumée sur la montagne, et que chacun de vous démontre sans se lasser, par la pureté de sa vie et la sincérité de son amour, l'excellence de sa foi.

Vous n'êtes encore qu'une infime poignée de croyants ; nous n'ignorons par les immenses difficultés avec lesquelles vous avez à lutter pour tenir bien haut l'étendard du Christ et lui assurer la victoire ; et c'est pour cela que nous vous supplions de graver dans vos cœurs ces paroles que le plus grand des missionnaires écrivait à l'Eglise qu'il avait fondée dans un milieu aussi corrompu que celui qui vous entoure :

« Mes frères, vous voyez quelle est votre vocation : il n'y a pas parmi vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes.

« Et Dieu a choisi les choses viles du monde, et les plus méprisées, même celles qui ne sont point, pour anéantir celles qui sont » (I Corinth. I, 26, 27, 28).

Frères bien-aimés, attendez de Dieu de grandes choses et il vous donnera la force de persévérer et d'aller de victoire en victoire.

Au nom du Comité :

T. FALLOT.

(Suivent les signatures.)



LETTRE DE M. TAYLOR

Saint-Louis (Sénégal), le 7 septembre 1881 (1).

Bien cher Directeur,

Je viens vous remercier de tout mon cœur de votre lettre paternelle du 18 août, écrite pour nous tous de Berne, où vous êtes allé chercher un peu de repos. Elle était reçue, hélas! deux semaines après la mort des amis Golaz. Je n'ai pas besoin de vous dire que de tels sentiments de sympathie, de tels conseils pieux n'ont pu que faire du bien à mon âme fort éprouvée et désolée. J'ai lu et relu la lettre plusieurs fois, chaque deux ou trois jours depuis sa réception. Une fois encore je vous remercie infiniment. Je suis fâché de vous dire que jusqu'ici il n'y a eu aucun changement pour le mieux dans l'état sanitaire de la ville. Européens et indigènes succombent sous les atteintes de cette affreuse fièvre jaune. Moi qui pensais prendre un peu de repos, me voilà appelé à une activité incessante depuis quelques semaines! J'ai enterré dimanche passé, le 3 courant, notre bon ami M. G. Salvador,

(1) Au moment où nous mettions sous presse, le courrier du 11 octobre nous apportait de bonnes nouvelles de M. Taylor.

(*Note des Réd.*)

président du tribunal de première instance, regretté de ses collègues et de tous ceux qui l'ont connu, Européens et indigènes. Et moi, j'ai perdu en lui un ami dévoué, et un appui précieux pour ce qui regarde mes relations avec l'administration.

Il est à désirer que les yeux du gouvernement soient ouverts maintenant aux exigences d'assainissement sérieux de toute la ville, pour nous épargner à jamais la visite annuelle régulière de la terrible fièvre jaune. Je ne puis pas vous écrire longuement par cette occasion. Tout est triste dans la ville; quant à nous, nous regardons toujours à Dieu et nous nous remettons entièrement entre ses mains, avec la ferme résolution, malgré l'état de notre santé, de ne pas reculer devant l'accroissement des devoirs et des préoccupations qui nous sont imposés par la crise pénible que la Providence nous a appelés à traverser.

Veuillez vous souvenir de nous dans vos prières.

Votre bien affectionné,

TAYLOR.

Ma femme est à Gorée depuis quelques jours en quarantaine. J'espère la voir ici sous peu, s'il plaît à Dieu.



LA FIÈVRE JAUNE A SAINT-LOUIS

On lit dans le *Temps* du 19 octobre :

« Le ministre de la marine et des colonies vient de recevoir les nouvelles suivantes du Sénégal :

Saint-Louis, le 11 octobre 1881.

« L'état sanitaire s'étant amélioré, je ne vois aucun inconvénient à faire partir, par le paquebot du 20 octobre, les 26 officiers ou assimilés qui doivent servir dans le haut

« fleuve. Si les médecins ne sont pas partis le 5 octobre, il « faut les faire partir le 20. Pas de décès de fièvre jaune « depuis le 3 octobre. Le fléau paraît vouloir nous quitter, « mais nous avons beaucoup de malades atteints de fièvres « paludéennes, bilieuses ou autres.

« En résumé, l'état sanitaire est encore très mauvais, « mais je compte sur une amélioration sensible d'ici à un « mois. »

« Les maladies signalées sont celles qui accompagnent toujours les inondations qui finissent en octobre ; elles disparaissent généralement en novembre. On peut donc dire que l'état sanitaire de la colonie est plus satisfaisant. »

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la distinction très importante établie, dans la dépêche ci-dessus, entre les fièvres propres au Sénégal et la fièvre jaune. En la méconnaissant, tel de nos amis, sous le coup des pertes que nous venons de faire, pourrait se demander si la vie de nos missionnaires n'a pas été légèrement exposée. La fièvre jaune est une épidémie importée du dehors, sévissant accidentellement et qui, jusqu'à ces dernières années, n'était pas plus attachée à Saint-Louis qu'à tel autre centre où elle a exercé ses ravages. Quant aux autres maladies mentionnées par la dépêche, elles sont communes à tous les pays intertropicaux et ne constituent pas plus un obstacle à la mission sénégalaise qu'à toute autre entreprise missionnaire dans la zone torride. Le *Journal des Missions* compte d'ailleurs publier, dans son prochain numéro, un article traitant scientifiquement cette grave question.

MISSION DU LESSOUTO

UNE NOUVELLE RECRUE POUR LA MISSION DU LESSOUTO

A l'assemblée générale de notre Société, le 5 mai 1881, le rapporteur, parlant de la classe biblique de Morija et de son importance comme pépinière des futurs pasteurs indigènes du Lessouto, ajoutait que le Comité espérait pouvoir, dans un avenir prochain, donner à cet établissement tout le développement désirable.

Le moment est venu où cet espoir va être réalisé. La classe biblique de Morija va se transformer en école de théologie, dès que la réorganisation des Eglises sera assez avancée pour permettre la reprise des travaux scolaires. Le programme des leçons sera modifié et étendu, de manière à donner aux jeunes gens qui les suivront une culture scientifique et religieuse suffisante pour les amener peu à peu à la hauteur de la charge pastorale proprement dite.

Cette transformation, dont l'urgence s'impose pour diverses raisons, serait impossible, si M. Mabille, qui jusqu'à présent a dirigé et instruit les élèves de la classe biblique, devait personnellement en être chargé. Aussi le Comité a-t-il été heureux de pouvoir lui adjoindre, en qualité de futur directeur de l'Ecole théologique, un homme que ses travaux antérieurs et ses aptitudes semblent désigner pour ce poste, M. Hermann Krüger, de Strasbourg. Elève des facultés de Strasbourg et de Montauban, M. Krüger a fait de fortes études théologiques qu'atteste son grade de licencié. La connaissance approfondie de l'allemand, de l'anglais et du hollandais, jointe à l'expérience acquise dans des travaux d'évangélisation poursuivis pendant plusieurs années dans les environs de Strasbourg, constitue pour M. Krüger un complément de préparation à la tâche dont il va être chargé.

La consécration de ce nouvel ouvrier de notre mission aura lieu un des premiers jours de novembre, à Paris. Nous demandons pour lui les prières de l'Eglise. Il doit partir pour l'Afrique en même temps que M. Mabille, au commencement de l'année prochaine.



HEUREUSE ARRIVÉE AU CAP DE M. KECK ET DE SES COMPAGNONS DE VOYAGE

A bord de « l'Arabe », 13 septembre 1881.

Cher monsieur Boegner,

Dans quarante-huit heures, nous serons arrivés au Cap, dans quarante-huit heures, je foulerai cette terre d'Afrique à laquelle je désire consacrer toute ma vie et toutes mes forces. Naturellement, mon premier sentiment est un sentiment de joie : le moment du revoir approche, et je vais entrer dans une carrière utile et active. Depuis que je suis en mer, j'ai soif de travail : n'avoir rien à faire que dormir, manger, se soigner, c'est un ennui pour moi qui suis habitué au mouvement. Les soins à donner à mon frère absorbent bien une petite partie de mon temps, mais il va si bien que, sauf pour les quelques marches qui séparent sa cabine du pont, il n'a plus besoin de mon aide, et il se tire d'affaire tout seul.

Depuis Madère, nous avons eu un temps magnifique. En quinze jours, nous n'avons été malades qu'une fois, le dimanche 4 septembre. C'était comme une épidémie. Il n'y avait pourtant que peu de vagues, mais on dit que cela tenait à la température. Sous l'équateur, nous avons eu de la pluie et une température fraîche et agréable, et depuis, nous n'avons nullement souffert de la chaleur.

Nous avons pour compagnon de voyage un cousin ger-

main de sir Bartle Frère. Il a été capitaine dans l'armée des Indes, et va maintenant rejoindre le corps d'armée de Natal. C'est un grand et bel officier, tout à fait aimable et sympathique. J'ai aussi fait l'autre jour la connaissance de madame Davis, la femme du missionnaire wesleyen de Shawbury, dans le pays des Amapondomisis. C'est à sept milles de leur station que fut assassiné le magistrat Hope, pendant la dernière guerre. Elle a passé quatre mois en Europe, et va maintenant rejoindre son mari. Elle connaît parfaitement notre ami Christmann, Paballong étant assez rapproché de Shawbury.

Nous avons en outre avec nous un jeune Hollandais, Van Loeman, qui se rend à Bloemfontein, en qualité d'instituteur, puis deux Allemands, habitants de Béthulie. Notre capitaine, M. Caines, se montre aussi plein d'amabilité envers nous. Dimanche soir, il est venu se mêler à notre conversation; nous parlions du Lessouto, puis des différentes versions de la Bible. Je lui montrai mon édition de Segond. Il la feuilleta longtemps et finit par me montrer les versets 23 à 32 du psaume CVII, où il est parlé de la protection que Dieu accorde à ceux qui vont sur les grandes eaux.

Ville du Cap, 15 *septembre*. — Nous voici tranquillement dans le port. Vraiment, le Cap des tempêtes ne mérite pas ce nom, nous y sommes arrivés par un temps magnifique. Il faisait bon revoir la terre ferme, et surtout la terre d'Afrique. Hier, nous avons croisé le *Trojan*, qui nous a appris le naufrage du *Teuton*. Ce malheureux navire, parti du Cap, un soir de la semaine passée, a heurté un rocher entre le Cap et la baie d'Algoa. Il a sombré et 213 personnes ont péri, parmi lesquelles le capitaine; 14 seulement ont été sauvées. C'est une effroyable catastrophe.

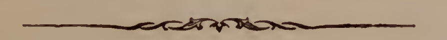
Nous sommes arrivés cette après-midi, à 5 heures; notre voyage depuis Southampton a donc duré vingt et un jours et une heure. Ce n'est pas trop long.

Nous aurions voulu, ma femme et moi, nous rendre à Wellington, pour serrer la main à M. Bisseux, ce vétéran de la mission; mais nous ne pouvons laisser mon frère et ma sœur seuls. La végétation est splendide, nous sommes en plein printemps. Nous quittons le Cap demain ou après-demain sur « l'African », navire de 2,018 tonnes, et nous serons à East-London le 19 ou le 20. Mon père viendra sans doute à notre rencontre; nous aurons plaisir à lui remettre notre malade, qui a vraiment merveilleusement supporté le voyage.

Il faut vous dire adieu, cher monsieur Boegner, en vous chargeant de nos cordiales salutations pour tous nos amis de la Maison des Missions.

Votre affectionné,

C. D. Keck.



LA PACIFICATION DU LESSOUTO

« Massoupa a enfin cédé et consenti à rendre le bétail aux loyaux. » M. Jousse, dans une lettre du 30 août à M. Mabille, a confirmé par ces mots ce que nous avions annoncé dans notre dernier numéro, sur la foi d'un télégramme du gouverneur, sir H. Robinson. Cet arbitre de l'Angleterre entre les Bassoutos et la Colonie ajoutait à cela : « Les conditions de la paix sont maintenant appliquées dans leur totalité sur toute la surface du Lessouto, et la paix étant ainsi établie sûrement, M. Sauer, secrétaire pour les affaires indigènes, s'est trouvé libre de repartir pour le Cap. »

Une lettre adressée au Comité par M. Maeder de Siloé, à la date du 7 septembre, nous fait connaître comme suit quelques autres résultats de l'intervention de M. Sauer :

« Le chef Makuaï, ayant satisfait aux conditions de la paix

dans la même mesure que les autres Bassoutos, a obtenu la permission de retourner à Matatiélé. Il est probable que M. Marzolff est actuellement de retour dans sa station. — Le pays de Morosi reste aux Bassoutos. Néhémia Moshesh et George Thlali (qui s'étaient déclarés pour le gouvernement) ont demandé, en qualité de chefs, d'aller avec leurs gens habiter ce district ; cette question sera examinée à la prochaine session du Parlement du Cap. Tous les loyaux du Lessouto doivent retourner dans leurs villages et reconnaître leurs chefs respectifs. Ceux d'entre eux qui préféreront s'en aller dans l'Etat-Libre ou dans la Colonie du Cap, pourront le faire. Ceux qui iront dans le pays de Morosi, avant que le Parlement ait décidé la question qui les concerne, ne pourront point compter sur la protection du gouvernement. — Les allocations pour les écoles seront de nouveau accordées sur la demande des intéressés. L'école industrielle sera aussi secourue, mais à la condition qu'on la replace au centre du Lessouto. — Les magistrats retourneront chacun à son poste, sauf trois qui seront remplacés, n'étant pas agréables aux Bassoutos. Les marchands rentreront dans leurs locations, pourvu que cela se fasse avec l'assentiment de leurs chefs respectifs. »

Ces arrangements, qui nous paraissent tout ce qu'on pouvait désirer, M. Maeder les a appris par le docteur Colani Daumas en passage chez lui, après avoir aidé, pendant quelques jours, M. Sauer à Morija et ailleurs, en qualité de secrétaire officieux.

M. Maeder ajoute : « Nos gens descendent peu à peu des Maloutis pour revenir dans leurs villages. Notre frère Dieterlen qui est venu nous visiter hier, nous dit que ceux d'Hermon commencent aussi à revenir de Kolo, où ils s'étaient réfugiés durant la guerre. Chez nous, le service du dimanche ne compte cependant encore qu'une soixantaine d'auditeurs. Il n'y a point encore d'école ni de réunion d'instruction religieuse sur semaine. Tout le monde est occupé à construire des huttes provisoires, parce qu'on n'a pas les matériaux né-

cessaires pour rebâtir les maisons. Je ne puis pas dire que je trouve que nos gens manquent de courage et d'activité pour se rétablir dans leurs *homes*, mais leur tenue est plus ou moins négligée et peu propre. » — On peut ajouter que cela se comprend.

M. Jousse, dans la lettre dont nous avons cité la première ligne si rassurante, ajoute : « M. et madame Maitin doivent arriver aujourd'hui à Bérée. Hier à Masérou où j'étais allé, j'ai pressé les gens qui s'y étaient réfugiés de rentrer chez eux. Notre école de station, après deux mois et demi de vacances, a repris avec quelque entrain. Dimanche dernier, j'ai annoncé la réouverture de notre école normale de jeunes filles pour le 1er octobre. Il est probable que nous n'aurons d'abord qu'une vingtaine d'élèves, mais n'importe, il faut recommencer. Ma femme est remplie de courage, elle a repris ses leçons de couture ; elle est entourée d'enfants qu'elle habille, qu'elle soigne, et son désir serait de pouvoir longtemps encore travailler à l'œuvre du Seigneur, mais la fatigue produit la souffrance, et c'est moi qui dois veiller à ce que le travail de la maison se fasse. » M. Jousse dit après cela que sa femme et lui « ne peuvent plus se faire illusion, qu'ils descendent la colline à pas précipités, » et que ce qu'ils désirent, c'est que quelqu'un les secoure, ne fût-ce que provisoirement, pour leur ménager le temps de pourvoir à leur remplacement d'une manière convenable et définitive.

La correspondance privée de tous nos missionnaires confirme le fait que la paix a été rendue au Lessouto. Sa durée, il faut l'espérer, sera longue ; mais les effets d'une fausse politique ayant rendu l'Afrique du Sud tout entière foncièrement malade, cette durée est dans les secrets de Dieu. Attendons-nous à lui! Partout, il veille sur le tumulte des peuples, il l'apaise et en tire sa gloire.

Il veille aussi sur un autre danger qui nous concerne d'une manière plus directe et plus poignante, c'est la démoralisation et l'indiscipline produites parmi la jeunesse du Lessouto

par des mois passés sans école, sans service régulier du dimanche et surtout par la diabolique habileté avec laquelle les Boers et les Anglais de l'Etat-Libre ont profité de la guerre pour faire tomber la barrière que le bon vieux Moshesh avait opposée à l'introduction des spiritueux dans son pays et que M. Griffith avait maintenue.

Nos missionnaires ont maintenant à ceindre leurs reins et à rallumer plus que jamais la lampe de leur foi pour réorganiser et relever leurs Eglises. Ils le feront avec la grâce du Seigneur, mais, pour le moment, ils ont grand besoin que nous soyons à la brèche pour eux par nos sympathies et par nos prières.

« Il faut connaître, » écrit M. Dieterlen à son ami, le pasteur Frédéric Dumas, « le caractère impressionnable des noirs pour comprendre ce que près de deux ans d'agitation politique ont pu faire de mal. Mais, d'autre part, nous aurons pour nous de nouveaux facteurs. L'épreuve a porté des fruits dans beaucoup de cas. A côté de faiblesses, il y aura sans doute à constater des conversions et des progrès dans la foi. Si les jeunes gens attribuent leur victoire à leur bravoure et à l'habileté de leurs chefs, les gens raisonnables se souviendront que la délivrance de la nation a été, avant tout, l'œuvre de Dieu et l'exaucement de prières nombreuses. S'il y a des esprits turbulents qui se plaisent dans le désordre et les agitations de la guerre, il en est qui ont soif de se retrouver dans l'ordre et dans les bonnes habitudes d'autrefois. Les uns seront revêches, les autres nous donneront l'appui de leur expérience, et qui sait? les choses s'arrangeront peut-être plus facilement que nous n'osons l'espérer.

« Pour ma part, comptant sur Dieu qui est le Chef de l'Eglise et des pasteurs, je me remettrai à l'œuvre avec courage. C'est lui qui opérera dans le cœur de chaque individu une œuvre d'apaisement et de piété. Il nous faut, dans cette situation délicate, les sympathies et les prières de tous les amis de l'œuvre des missions. »

A propos de *sympathies*, nous devons en demander de toutes spéciales pour M. Irénée Cochet. Ses amis ont été étonnés et affligés de son long silence. Il nous écrivait cependant. Il a pu nous faire parvenir une lettre où nous avons lu ce qui suit :

« Béthesda, 25 août. — Je vois avec tristesse par le *Journal des Missions* que mes lettres ne vous sont pas parvenues, car il en est deux au moins que vous auriez communiquées à vos lecteurs, attendu qu'elles concernaient l'état de l'œuvre dans ma station. Je ne reçois rien de M. et madame Mabille, et cependant leur réputation de bons correspondants est bien établie. Dans le courant de ce mois-ci, des lettres me sont arrivées tout ouvertes; j'en ai reçu dont la date remontait à plus de six mois. »

Il faut plaindre notre ami. Evidemment il a été victime de la malveillance de quelque agent de la poste coloniale. La perte des deux lettres dont il parle est d'autant plus regrettable pour nous qu'elles eussent contribué à nous soutenir pendant la lutte, l'œuvre du Seigneur s'étant continuée sans interruption à Béthesda.



M. GERMOND AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Thabana-Morèna, le 25 août 1881.

Messieurs et honorés frères,

Il faut pourtant que je vous écrive. Voici des mois que je m'y exhorte. Plus d'une fois j'ai pris la plume, mais pour la laisser retomber. Les uns éprouvent du soulagement à parler de leurs épreuves, les autres craignent de raviver leurs blessures et préfèrent courber la tête en silence devant les

grandes leçons que le Seigneur leur donne. J'en ai reçu plusieurs durant cette année. La mort de ma chère femme, la maladie de mon fils, la guerre, la désorganisation complète de mon œuvre : une épreuve a suivi l'autre. Toutefois, quand le Seigneur frappe, ce n'est jamais que d'une main. De l'autre, il relève et console. L'école a été dure, mais je ne saurais m'en plaindre. J'avais tant de choses à apprendre. Il est saint, mais il est bon.

Voici une année que la mère de famille nous a quittés. Le vide qu'elle a laissé est bien grand. Plus le temps s'écoule, plus nous sentons la perte que nous avons faite. Il y a des heures où je me sens bien isolé, bien fatigué. La question de savoir comment je pourrai élever mes enfants me préoccupe aussi. Jusqu'ici, toutefois, le Seigneur y a pourvu, et comme il promet de prendre soin des orphelins, j'aurais grand tort si je me faisais des soucis. Grâce à notre chère Sara, cette jeune fille que nous avions amenée avec nous il y a huit ans, j'ai pu rester à mon poste dans ces temps difficiles. Si elle n'avait pas été près de nous, je n'aurais eu d'autre alternative, après la mort de ma femme, que de retourner en Europe au plus vite. Il m'eût été impossible de rester seul ici avec quatre enfants, dont l'aîné est infirme. Notre fille adoptive ne s'est pas épargné la peine. Je crains seulement qu'elle n'ait abusé de ses forces. Elle est souffrante depuis quelques mois, et cela m'inquiète.

La guerre est finie, mais si nous avons la paix, ce n'est pas encore la paix blanche, comme disent les Bassoutos. Les amis d'Europe qui nous ont envoyé leurs félicitations il y a quatre mois, se sont un peu trop pressés. Ils ont oublié que, si en Europe tout marche à la vapeur, ici en Afrique tout chemine à l'allure des bœufs. Le nouveau ministère des affaires indigènes est dans le pays depuis deux mois, mais, bien qu'il soit animé des meilleures dispositions et qu'il élève fort haut la branche d'olivier, les choses ont de la peine à rentrer dans l'ordre. Cette guerre injuste a fait un mal

affreux. Dix années de paix n'effaceront pas les traces qu'elle aura laissées. Bien des Bassoutos sont devenus indifférents, sceptiques. Ils ne croient plus à la civilisation, ni à l'instruction, ni à l'Angleterre, ni même, dirait-on, aux promesses de l'Evangile. « En arrière ! crient les uns, toutes ces nouveautés finiront par ruiner la tribu. » — « Non, répondent les autres, nous ne devons pas reculer » ; mais c'est avec l'accent du découragement qu'ils le disent. Au lieu d'agir, ils regardent couler l'eau. Les missionnaires sont personnellement bien vus, je dirais même qu'ils n'ont jamais été plus populaires, bien qu'ils aient fortement blâmé le soulèvement. L'heure du danger étant venue, ils sont demeurés à leur poste et on leur en sait gré ; ils n'en ont pas moins des années de pénible labeur en perspective. L'atmosphère est lourde, nous voyons de bien sombres nuages à l'horizon. Le Seigneur a cependant fait tant de miracles en faveur de cette mission du Lessouto qu'un miracle de plus ne coûtera rien à sa miséricorde.

La station de Thabana-Morèna a été épargnée ; nous avons cependant vu la guerre de près. Je n'oublierai pas cette réunion de catéchumènes qui fut brusquement interrompue par le cri : « Sauvez-vous, on brûle les villages autour de Siloé! » La montagne qui s'élève en face de nous a été le théâtre de combats acharnés. Un certain dimanche, chacune de mes paroles était appuyée d'un coup de canon. C'est une rude tâche, je vous l'assure, que d'avoir à prêcher à un auditoire inquiet, dont les regards vont sans cesse des fenêtres à la porte. Sitôt que les services étaient achevés, l'auditoire reprenait le chemin des montagnes et nous restions à peu près seuls, mais on s'était fait du bien sous le regard du Seigneur. Nos amis Maeder, Dieterlen, Marzolff n'ont pas eu cette consolation.

De mes annexes, six sur huit ont dû être abandonnées, étant trop près de la frontière. Les fugitifs commencent à revenir, mais ils n'ont pas l'air de se hâter. Les bâtiments

sont encore debout, toutefois les portes enfoncées, les fenêtres arrachées témoignent que des maraudeurs bassoutos ont passé par là. Peu de ruines matérielles en somme, mais bien des ruines morales. On doit s'en affliger, mais on ne saurait s'en étonner. Les rancunes, la méfiance, l'orgueil du succès troublent encore les esprits. Ils se calmeront peu à peu et Dieu, nous pouvons l'espérer, fera alors entendre ce son doux et subtil à l'ouïe duquel le prophète se voilait la face. D'ici là, nous aurons à travailler et à posséder nos âmes par la patience.

Bien que les gens de Thabana-Morèna et Siloé aient été exposés autant que d'autres dans la lutte, nous n'avons que peu de deuils à enregistrer. Quatre membres de l'Eglise sont tombés, et de ce nombre une chère jeune fille, sous-maîtresse à l'école de Thabana-Morèna. Son père s'étant rangé du côté du gouvernement, il avait dû fuir avec les siens, abandonnant tout ce qu'il possédait. Lorsque après l'ensevelissement de ma femme à Morija, je reprenais avec mes enfants le chemin de notre station, cette chère Junie accourut et vint me serrer la main toute en pleurs. Huit jours après, elle tombait frappée d'une balle au front, alors qu'elle cherchait à s'enfuir loin du combat. Je n'ai pas revu ses vieux parents, dont elle était la joie. Sang, larmes, tout cela ne pèse guère dans la balance des puissants de ce monde. Ils ont la leur, Dieu a la sienne.

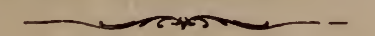
Un souvenir de jeunesse pour terminer cette lettre. Il y a longtemps de cela, quelque vingt-cinq ans, alors que j'étais encore étudiant à Lausanne, on me donna pour texte à traiter : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se charge de sa croix et me suive. » Je fis, paraît-il, un beau sermon, car mes professeurs ne me donnèrent que des éloges. Il m'arriva de le prêcher dans une paroisse de campagne. A ma descente de chaire, le digne pasteur que j'avais remplacé me serra la main, puis ajouta :« Vous nous avez dit d'excellentes choses, si excellentes que je me demande comment vous pouvez les savoir. Vous êtes trop jeune pour les avoir pui-

sées dans votre expérience, ce doit être par intuition, oui, par intuition, grâce au milieu dans lequel vous avez grandi. »

Ce compliment, je vous l'avoue, ne fut qu'à moitié de mon goût, mais que ce brave pasteur avait raison, qu'il avait raison ! Je le sens aujourd'hui : autre chose est de prêcher, même éloquemment, sur les croix, autre chose est de les porter... mais *ubi crux, ibi lux.*

Recevez, Messieurs et honorés frères, mes salutations affectueuses.

P. GERMOND.



NOUVELLES DE LA STATION D'HERMON

Hermon, le 17 août 1880.

... Du côté d'Hermon, le désert s'anime, les fugitifs commencent à reparaître dans leurs villages en ruines. De petites colonnes de fumée montent vers le ciel un peu de tous côtés ; deux familles sont arrivées vendredi, avec une partie de leurs provisions; hier, c'était un troupeau de moutons et quelques têtes de gros bétail avec leurs braves petits bergers; ce sont mes élèves de l'école du soir qui viennent me serrer la main en souriant...

Le village change donc peu à peu de figure, et nos maisons, la vieille et la nouvelle église sont pleines de gens qui y campent tant bien que mal. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est très agréable pour nous; nous sommes un peu à l'étroit, l'éternel caquet des femmes et les grosses voix des jeunes hommes sont parfois un peu fatigants, on nous met en réquisition plus que nous n'aimerions, mais que faire? Du moment que ces gens viennent chez nous, chez leur missionnaire, et ont confiance en nous, il nous faut passer par-dessus

les petits désagréments de la situation, et montrer que notre affection est réelle, que nous voulons mériter la confiance qu'on nous accorde.

Sous ce rapport, nous n'avons pas à nous plaindre; les gens n'ont pas peur de nous et savent que la maison leur est ouverte. Il aurait suffi d'être ici dimanche soir pour vous en convaincre. Nous consacrons en général une partie de notre soirée du dimanche à chanter des cantiques avec accompagnement d'harmonium. Nous nous installons donc et commençons; bientôt, un léger coup frappé à la porte: — Entrez! — C'est un homme qui, sans mot dire, vient s'accroupir dans le salon et écouter nos cantiques. Nous nous retournons, — il n'est plus seul: deux, trois, six; — puis les fillettes, puis les mamans, le salon en est plein. Il faut donc modifier notre programme musical et choisir des cantiques sessoutos que le chœur improvisé enlève avec entrain. « Chantez celui-ci, puis celui-là! » Où s'arrêter? Ce n'est que quand la pendule marque neuf heures que je leur joue la *Marseillaise*, qu'ils aiment beaucoup, et que je leur donne le signal du départ.

Et si je pouvais vous parler de chacun d'eux en particulier! ce serait une curieuse collection de mauvais drôles, des gens qui autrefois me craignaient parce que j'avais dû leur administrer de fortes gronderies pour leur mauvaise conduite et qui aujourd'hui se sont rapprochés de moi, me respectent et causent avec liberté. Je sais qu'ils sont encore mauvais; mais la manière dont je les traite maintenant me donne des droits sur eux et me prépare la voie de leurs cœurs pour l'avenir. Je tiens à ce qu'ils sachent que je leur porte un intérêt réel et que je ne suis pas un grondeur qui veut écarter de lui quiconque ne marche pas dans le droit chemin.

Je suis très préoccupé de la manière dont je devrai recommencer mon œuvre et réorganiser mon Eglise. L'occasion est bonne de prendre une nouvelle attitude vis-à-vis des gens, de changer de manière d'être là où c'est nécessaire.

Après un an de séparation, je puis rompre avec certains préjugés et certaines habitudes qui me paraissent mauvaises, mais que je ne pouvais rejeter d'un coup. De cette manière, ce long temps d'interruption n'aura pas été tout à fait stérile au point de vue de mon ministère. Je remarque, chez les membres de mon Eglise et chez les païens, des indices certains que j'aurai avec eux de bons rapports, plus d'accès auprès d'eux et plus d'occasions de leur être un utile et fidèle conducteur.

H. DIETERLEN.



UN DERNIER FRUIT DE L'AMOUR DU MAJOR MALAN POUR LES ÉGLISES DU LESSOUTO

M. John Gosset, trésorier de la Société qui a été fondée par M. Malan pour aider à l'évangélisation de l'Afrique centrale par le moyen d'agents indigènes, vient de nous faire remettre une somme de 5,746 fr. 85 cent., destinée aux chrétiens bassoutos qui ont souffert de la guerre. « Ce secours, » nous dit-il, « a été précédé de 2,500 francs envoyés directement d'Angleterre à vos missionnaires pour le même objet. Le tout provient d'un appel publié dans le *Christian* et autres journaux par le cher major Malan, peu avant sa mort, en faveur des chrétiens bassoutos auxquels il prenait un si vif intérêt. Nous espérons que cette petite contribution améliorera, en quelque mesure, leur position ; les amis dont elle provient seront heureux d'apprendre à quoi ces fonds auront été employés. »

Nous avons répondu à M. Gosset que très probablement cette *petite contribution*, comme il l'appelle, et que nous appelons, nous, un très beau don, sera surtout employée à aider les chrétiens les plus pauvres à reconstruire leurs maisons qui ont été brûlées par les troupes coloniales. Il n'en est guère

qui souffrent proprement de la faim, grâce à la persévérance avec laquelle ils ont soigné leurs cultures, même au plus fort de la guerre, et aux pluies abondantes que Dieu leur a envoyées en temps opportun.



MISSION DE TAITI

M. BRUN A M. CASALIS, DIRECTEUR DE LA MAISON DES MISSIONS

Papétoaï, Mooréa, 9 juillet 1881.

Cher et honoré frère,

On jouit moins et moins bien quand on jouit seul. C'est là le motif qui me porte à vous écrire ce qui suit.

Les personnes pieuses de Taïti et de Mooréa déploient leur activité chrétienne de plusieurs manières : l'une consiste à visiter les malades. L'Eglise ne se décharge pas de l'accomplissement de ce devoir sur le pasteur et sa compagne, et sur les diacres. Les frères et les sœurs sentent aussi qu'ils ont une belle mission à remplir auprès de ceux que Dieu visite par la maladie, aussi vont-ils souvent les exhorter et les consoler. Ils font cela avec beaucoup de sérieux et d'une façon méthodique. Tantôt on voit une dizaine de sœurs se diriger seules vers les familles affligées ; tantôt le groupe se compose de diacres, de frères et de sœurs. Le pasteur indigène s'y joint quelquefois. Ces visites ont lieu après les services religieux du mercredi matin, du vendredi et du dimanche. Après le culte, quelques personnes restent dans le temple, se préparent par la prière à visiter les malades, choisissent ceux qui devront présider les services religieux auprès des familles que l'on ira voir.

Le groupe quitte le temple, marche lentement, gravement, ne parle à personne, ne salue personne; il est tout entier à son devoir. Il arrive chez un malade, on ne s'informe pas de l'état de son corps, on le connaît à peu près; on s'en occupera plus tard; l'âme d'abord. Ainsi le veut la coutume. Le service commence par un chant. La lecture de l'Ecriture sainte est suivie d'une prière. Ces préliminaires terminés, les paroles d'encouragement et d'exhortation se font entendre. Toutes les personnes présentes, à l'exception des membres de la famille, exhortent le malade. On s'adresse à lui directement en le nommant, en lui prodiguant les termes les plus affectueux et ceux qui lui rappellent le plus ses privilèges spirituels. Son nom retentit souvent. Ces exhortations sont faites avec sérieux, avec entrain et avec sympathie. Le malade répond toujours suivant la mesure de ses forces à chacune des exhortations qui lui ont été adressées et qui ont été basées généralement sur un ou deux versets de l'Ecriture sainte. Il répète presque tous ces versets, se plaît à faire remarquer combien ils lui conviennent, et combien ils lui ont causé de joie. Quelle mémoire admirable que la sienne! avec quel plaisir il a écouté la parole de Dieu, et avec quel accent convaincu il parle à son tour de cette parole et des consolations qu'elle répand dans son âme! Il est sincère. Pour lui, il est évident que c'est Dieu qui l'afflige, que la main qui le frappe est celle d'un Père, que la maladie qui le fait souffrir a pour but de le rapprocher de Dieu, et que Dieu seul peut le guérir. Jamais de murmure. Soumission étonnante à la volonté de Dieu. Il endure les souffrances les plus grandes avec une pieuse résignation. On dirait que son tempérament diffère beaucoup sous ce rapport de celui de l'Européen. Peut-être sa foi est-elle plus grande, parce qu'elle est plus enfantine. Le doute lui est étranger. Sa confiance en la miséricorde divine est très remarquable, mais le sentiment de la grandeur du péché n'est pas très développé chez lui.

Permettez-moi, maintenant, de vous faire assister à une visite toute simple, faite à une pauvre malade par quelques sœurs de l'Eglise de Papétoaï.

Une de ces sœurs préside cette réunion, elle indique un cantique que l'on chante, lit le commencement du quinzième chapitre de l'Evangile selon saint Jean, puis fait une touchante prière. S'adressant à la malade, membre de l'Eglise, elle s'exprime à peu près en ces termes : « Salut, Taïri-vahine, dans l'amour immense de Dieu qui nous a réunis en ce nouveau jour. L'amour de Dieu et sa bonté sont continuellement sur nous ; nous ne pensions pas te revoir, chère sœur (elle avait été la veille aux portes du tombeau), mais la miséricorde de Dieu est grande. Du courage, servante du Seigneur ; nous te remettons entre les bras du Sauveur. Voici, chère amie, une parole d'encouragement pour toi et pour nous aussi ; elle est écrite au psaume XXIII, 6 : « Quoi qu'il en soit, les biens et la miséricorde m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel pour longtemps. » L'amour de Dieu t'a accompagnée, chère sœur ; c'est à cause de cela que tu vois la lumière du soleil. »

Une autre sœur. « Serviteur de Dieu (pasteur) et toi aussi, notre chère sœur en la foi, Taïri-vahine, salut en l'amour infini de notre Dieu grâce auquel nous nous revoyons. Les ténèbres de la nuit se sont dissipées — il est huit heures du matin — et ont fait place à la lumière du jour. C'est là un témoignage de la bonté de Dieu envers toi et envers nous, selon qu'il est écrit : O profondeur des richesses, de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! Voici, chère sœur en la foi, un verset de la parole de Dieu, écrit au psaume XXIII, 1 : « L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette. » C'est vraiment Lui qui t'a gardée, chère amie, et qui nous a fait nous rencontrer aujourd'hui. L'Eternel est notre berger ; il veille sur nous, ses brebis ; laissons-nous conduire par Lui, ne sait-il pas mieux que nous ce qui nous convient ? Il nous

conduit par le chemin dont Jésus nous a dit : Je suis le chemin, la vérité et la vie.»

A ces exhortations, les autres sœurs présentes en ajoutent d'autres, puis le pasteur dit quelques courtes paroles sur ce texte du prophète Esaïe LI, 12, afin de rappeler à la chère malade que c'est l'Eternel qui est la source de toute consolation véritable.

Après cela, la personne affligée, se soulevant avec peine sur son lit de maladie, se reposant de temps en temps pour reprendre haleine et pour laisser la douleur se calmer, remercie avec effusion toutes les personnes présentes, exprime toute la joie que leur visite lui fait éprouver, tout le bonheur que leurs paroles d'encouragement et de sympathie lui procurent, et fait une rapide récapitulation de ce qui lui a été dit :

« Oui, quel bon berger que le nôtre! je me réjouis en Lui; il ne m'abandonnera pas. Quoi qu'il en soit, les biens et la miséricorde m'accompagneront jusqu'à la mort; oui, les biens de l'Eternel, la miséricorde de l'Eternel. Comme l'amour de Dieu est grand! Célébrons l'Eternel, parce que sa miséricorde dure éternellement. C'est une source qui ne tarira jamais. Que celui qui a soif vienne et qu'il boive. N'avons-nous pas soif de miséricorde? Désaltérons-nous à la source d'eau vive. Le sang de Jésus! quelle source inépuisable! C'est en elle qu'était la vie; en elle, en Jésus. Chères sœurs et toi, serviteur de Dieu, Christ est ma vie, Christ est notre vie, demeurons en Lui, et Lui demeurera en nous. Dieu nous a tellement aimés qu'il nous a donné la vie. Oh! quel grand amour que le sien! Son nom est une forte tour. Comme je suis heureuse de me réfugier dans cette haute retraite! Oui! c'est Lui, c'est Lui qui me console dans mon affliction. Chères sœurs, comme elle est consolante la parole de Dieu! Je la serre dans mon cœur avec joie. J'ai aussi un mot à vous dire; c'est un verset de l'Ecriture sainte contenu dans les Chroniques : « Que je tombe entre les mains de

l'Eternel, car ses compassions sont en très grand nombre. » Que l'Eternel fasse de moi ce qui lui semblera bon. »

Le chant d'un cantique et une touchante prière terminent cette réunion.

En finissant cette lettre, je vous donnerai quelques petites nouvelles.

Notre frère Viénot prépare ses élèves pour les examens de fin d'année scolaire. Des mauvaises dents et ses rhumatismes l'ont fait souffrir pendant quelques jours.

M. et madame Vernier se sont installés dans leur nouveau presbytère, belle, spacieuse et agréable habitation.

Nos amis Green pensent retourner en Angleterre au commencement de l'année prochaine, et nous avons l'intention de leur confier nos deux enfants, Lucie et Henri. Est-ce bien vrai qu'il va falloir se séparer de ces êtres chéris, et les envoyer aux extrémités du monde pour ne les revoir peut-être jamais... ici-bas ? Quelle poignante pensée ! Il le faudra pourtant; cela est absolument nécessaire, l'égoïsme devra se taire. En attendant cette épreuve, nous allons jouir d'eux autant que possible, et tâcher de resserrer les liens qui les unissent à nous, et surtout de tourner leurs jeunes cœurs vers le Père céleste, vers la seule chose nécessaire, vers le seul bien véritable.

La semaine prochaine, tout Mooréa se réunira à Papétoaï pour assister aux réjouissances qui auront lieu le 13 et le 14. Les fêtes annuelles de Papéété se feront désormais dans chacun des trois arrondissements qui partagent Taïti et Mooréa. J'espère que nous aurons ici à Papétoaï de bonnes réunions religieuses, et que si l'adversaire agit pour perdre les âmes, Celui qui est venu dans ce monde pour détruire les œuvres du diable, travaillera efficacement à leur salut.

Je viens de lire la lettre de notre nouveau frère M. Golaz. Comme elle est palpitante d'intérêt. Le Seigneur ne les a pas abandonnés, lui et sa chère femme. Puissent-ils servir

longtemps leur Maître et le nôtre sur cette terre d'Afrique qui inspire tant de sympathie à tout enfant de Dieu.

10 *juillet*. Taïri-vahine a quitté ce monde ce matin, jour du repos, et son âme s'est envolée en paix pour aller jouir, dans les demeures célestes, auprès de son Sauveur, du sabbat éternel.

Votre tout dévoué en Jésus-Christ,

P. BRUN.

RENTRÉE DE LA MAISON DES MISSIONS

La Maison des Missions se rouvre cette année avec cinq élèves, dont deux nouveaux. A l'école préparatoire des Batignolles, nous ne comptons plus actuellement que deux élèves. L'un vient d'arriver; l'autre est le seul qui reste sur six admis aux rentrées de 1879 et 1880. Des cinq autres, un nous a quittés définitivement, et quatre ont dû interrompre leurs études pour cause de maladie.

Avec la rentrée de cette année, notre personnel enseignant a reçu une addition importante. Sans s'interdire les ressources qu'il peut trouver au dehors pour l'instruction des élèves et qu'il est reconnaissant de pouvoir mettre à profit, le Comité tient à ce que la Maison des Missions ait, comme par le passé, son enseignement à elle. C'est pour compléter cet enseignement, qui dépasse les forces des directeurs, qu'il leur a adjoint, outre MM. les pasteurs Appia et William Monod qui donnent les leçons de grammaire et d'exégèse hébraïque, M. de Pressensé, qui a bien voulu se charger des cours d'histoire ecclésiastique et d'apologétique. Les autres branches : exégèse du Nouveau Testament, théologie biblique, dogmatique, homilétique et science missionnaire, restent à la charge des directeurs.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDOUSTAN

MISSIONS DANS LES PROVINCES DU NORD-OUEST

On se forme en général une idée fausse de l'Inde. Cette immense contrée, d'une superficie égale à celle de la moitié de l'Europe, réunit une grande variété de races, de climats, de langages et de coutumes. Les idées erronées qu'on a souvent à son sujet proviennent de ce que certaines personnes, habitant une partie de l'Inde fort limitée, se sont imaginé que les mêmes coutumes, les mêmes langues existaient dans tout le pays.

D'après l'*Histoire de l'Inde* de Mount-Stuart Elphinstone, on peut voir qu'il y a dix nations civilisées établies dans l'Inde; toutes ces nations ont autant de différences entre elles qu'il y en a, en Europe, par exemple, entre un Espagnol et un Allemand. Les religions, le costume, les mœurs diffèrent du nord au sud; l'architecture même offre un caractère différent. Les peuples du nord se nourrissent de froment, et ceux du sud mangent un grain nommé *ragi*. Le langage d'un habitant du Bengale est complètement inintelligible pour un Indou, bien que leurs pays soient limitrophes.

Les Indous sont grands et bien faits; ils portent un turban analogue à celui des mahométans; leurs maisons, recouvertes de tuiles, sont groupées en villages; leur nourriture consiste en un pain de froment sans levain. La population de l'Indoustan est de trente millions d'habitants, répartis sur une surface de soixante-douze millions cinquante-quatre milles carrés. La partie nord a été le théâtre des exploits rapportés dans le *Mahabharata*, et la partie sud, de ceux du

Ramayana. Quant à la langue, c'est une branche du sanscrit, altérée par quelques adjonctions de mots étrangers et de nouvelles inflexions.

L'introduction du christianisme dans les provinces du nord-ouest de l'Inde est due surtout aux missionnaires Martyn et Corrie. Ils arrivèrent à Calcutta en 1806. Martyn alla d'abord à Dinapore; deux ans après il fut transféré à Cawnpore; Corrie l'avait précédé dans le nord-ouest et s'était établi à Chunar. Martyn s'occupa tout d'abord de la traduction des saintes Ecritures, tandis que Corrie établissait des écoles, et faisait bâtir des églises à Sécrole, à Chunar et à Buxar. En 1813, il fut nommé chapelain d'Agra, et prit avec lui le catéchiste Abdul-Masih, qui rassembla bientôt une congrégation comptant cinquante membres. En 1816, le missionnaire William Bowley vint les rejoindre à Chunar. C'est en 1819 que commencent les opérations directes. Quelques convertis avaient déjà été rassemblés, mais un converti était regardé comme une sorte de prodige, et renoncer au paganisme était le crime le plus noir qu'un homme pût commettre. A Bénarès des écoles furent établies, mais on y prêcha rarement jusqu'à l'arrivée de M. Smith. Allahabad, Agra, Mirout et plusieurs autres villes ne furent pas tout de suite des stations; mais M. Bowley les visitait les jours de grande fête. Dans le nord-ouest, en l'absence des missionnaires, les travaux ont été commencés par de pieux chapelains. Quand ils le pouvaient, sans nuire à leurs propres devoirs, ils prêchaient; ordinairement, ils ne s'occupaient que de la direction générale de l'œuvre. Plus tard, les catéchistes furent chargés de l'évangélisation proprement dite, tandis que les chapelains s'occupaient de recueillir des fonds chez les résidents anglais, de fonder des églises et des écoles. En 1832, il se manifesta parmi les résidents un grand intérêt pour l'œuvre des missions. Même des gens complètement étrangers au christianisme leur donnèrent des secours matériels. Jay Narain fonda à Bénarès le collège qui porte son nom. Une femme nommée

Sumrou, catholique romaine, fit bâtir la chapelle de Mirout, qui lui coûta 4,000 roupies.

Des progrès, bien qu'un peu lents, marquèrent les années qui suivirent 1835. En 1841, une jolie église gothique fut érigée à Jaunpore, une ville mahométane. En 1843, la Société des missions fit une grande perte en la personne de M. Bowley, qui mourut à Chunar.

En 1829, M. Pfander écrit: « Si vous me demandez quel est le fruit de tant de travail, je vous répondrai qu'il y a eu peu de conversions manifestes. » Cependant il constate que la prédication de l'Evangile a produit un changement graduel dans l'esprit des indigènes. Beaucoup d'Hindous confessent que Dieu seul doit être adoré, et que le christianisme est la véritable religion. Il y a un grand nombre de croyants timides, qui sont presque chrétiens, mais n'ont pas le courage de leurs convictions.

En 1857, éclate la terrible insurrection des indigènes contre le gouvernement anglais. Aucun missionnaire ne perdit la vie; mais un grand nombre d'églises furent détruites. L'Eglise indigène eut ses martyrs, qui préféraient périr plutôt que de renier leur Maître et Seigneur Jésus-Christ. Malgré quelques cas d'apostasie, le troupeau demeura fidèle. Quelques-uns virent leurs maisons et leurs propriétés devenir la proie des flammes et partagèrent les dangers des Européens. Quand la paix et l'ordre furent rétablis, les Eglises étaient un peu dispersées, ce qui fit que les progrès restèrent stationnaires pendant quelque temps. C'est de cette époque que date l'emploi des premiers missionnaires indigènes. En 1859, David Mohun et Salomon furent consacrés par l'évêque anglican de Calcutta.

Si on compare l'état des missions du nord-ouest de l'Inde avec d'autres missions, on trouve que les premières progressent lentement. La raison en est bien simple. L'hindouisme exerce une énorme influence et c'est dans les provinces du

nord-ouest que se trouvent la plupart des villes sacrées, telles que Mutha, Brindabun et Bénarès.

Voyons maintenant quels sont les résultats actuels du christianisme, et quelle est la condition de l'Eglise indigène. Un des faits les plus encourageants est la demande de Bibles. Nous voyons, dans le rapport spécial d'Allahabad (1879), que les demandes des Ecritures en hindoustani se montent à dix-sept mille quatre-vingt-un; les exemplaires en caractères romains, arabes ou persans, à quatre mille six cent soixante-dix-neuf; outre cela, un grand nombre d'exemplaires, soit de la Bible entière, soit de fragments, en arabe, en bengalais, en sanscrit, en mahratti et en gondi, ont été vendus. La Bible indoue se fait maintenant en un seul volume très portatif, au lieu des trois volumes d'autrefois, dont chacun était plus grand qu'une Bible anglaise grand format. Qui nous dira quels seront plus tard les résultats de la distribution assidue des Bibles et des traités ? Nous remarquons aussi avec satisfaction les restrictions que le gouvernement a placées à la circulation des livres démoralisateurs qui ont été un si grand fléau dans l'Inde, pendant longtemps. Un autre sujet d'espérance, ce sont les travaux couronnés de succès des sociétés américaines méthodistes, qui démontrent que les provinces du nord-ouest ne sont pas, comme quelques-uns l'ont cru, un terrain stérile pour la semence divine. Il y a maintenant une lumière au milieu des ténèbres.

Des conseils d'Eglise ont été constitués pour diriger les affaires, et semblent déjà porter des fruits. La première assemblée a été tenue à Allahabad en 1877. Parmi les questions qui furent discutées en cette circonstance, on décida que les pasteurs indigènes ne devaient pas avoir moins de trente ans; qu'ils devaient, autant que possible, être de bonne famille. Plusieurs rapports d'évangélisation furent lus.

Une seconde assemblée eut lieu à Bénarès, en octobre 1878. Un rapport sur l'éducation des prédicateurs indigènes fut lu

et discuté. Deux autres réunions eurent lieu à Agra en 1878, et à Lucknow en 1880.

On peut voir par ces détails que les conseils sont appelés à avoir une grande influence. Nous savons qu'ils sont d'un grand intérêt pour les chrétiens indigènes. Nous avons la conviction que les travaux pastoraux ont été consolidés et fortifiés par l'institution de ces conseils. Entre autres avantages, ils ont diminué les travaux des missionnaires européens qui étaient obligés de voyager constamment, en toutes saisons, pour l'évangélisation. On a senti aussi le besoin de donner une éducation supérieure aux pasteurs indigènes, afin qu'ils pussent combattre la fausse science des théosophistes et des brahmines. Quand toutes ces oppositions seront détruites, la prédication de l'Evangile sera aussi claire, aussi puissante qu'elle l'a été en Grèce, quand on reconnut que les fables et les spéculations sans fin étaient des folies. Mais une solennelle responsabilité pèse sur ceux à qui est commise la dispensation de l'Evangile.

AMÉRIQUE DU NORD

INCINÉRATION D'UN INDIEN

Un correspondant de Sitka (Alaska) raconte qu'il a assisté dernièrement à l'incinération d'un chef indien dont la mort a été universellement regrettée des résidents blancs, parce qu'il avait toujours été leur ami et qu'il avait fait notamment tous ses efforts pour empêcher l'attaque projetée contre la population blanche en 1878.

Le corps était exposé, assis, au centre de la chambre de derrière de la maison du défunt : la tête était couverte d'une coiffure de bois sculpté, où le corbeau était représenté plu-

sieurs fois, bien en évidence, la légende attribuant à cet oiseau l'origine d'une portion du peuple indien; le visage était entièrement peint en guerre, et le corps entouré d'une couverture à boutons; sur les genoux étaient étendues deux belles couvertures, sur lesquelles on avait placé une liasse de lettres attestant les mérites et qualités du défunt, et une vieille dague dans un fourreau de bois sculpté. A gauche du mort était rangé tout son avoir, consistant en un grand nombre de couvertures, enfermées dans une douzaine de coffres ; à droite, était assise sa veuve, qui ne doit pas parler et à laquelle personne ne peut parler pendant les huit jours suivant le décès. Cette coutume a pour objet d'empêcher la veuve de se mêler de la distribution des effets du défunt, qui sont partagés entre les membres de la famille à laquelle il appartenait avant son mariage, sans que sa veuve ni ses enfants y aient aucune part.

Le moment des dernières cérémonies venu, une portion de la muraille a été démolie, et le corps, étendu sur un drap, a été emporté en passant à travers la brèche, suivi du chien avec lequel disparaissent, selon la croyance populaire, toutes traces de la maladie qui a causé la mort. Les porteurs du corps, coupant au plus court à travers les buissons, sont allés rapidement à l'endroit où était érigé le bûcher funéraire, composé de longues bûches de cèdre disposées horizontalement et verticalement, de façon à laisser au centre un espace rectangulaire destiné à recevoir le corps, sur lequel on place plusieurs couvertures. Le feu a été mis ensuite au bûcher, près duquel dix pleureurs de profession se roulaient à terre, prodiguant les signes du plus violent chagrin. Une quinzaine d'hommes chantaient un chant funèbre, battant la mesure en frappant une planche avec de longs bâtons. Les membres de la famille étaient assis à terre, le dos tourné au bûcher flambant, auquel les autres assistants faisaient face. Tous avaient la couverture serrée à la ceinture par une corde, en signe de deuil.

Cette incinération n'a pas été accompagnée des scènes d'ivrognerie dont les cérémonies de ce genre étaient autrefois l'occasion, la permission demandée par la famille d'acheter de la mélasse pour distiller du houtchinos n'ayant pas été accordée. Dès que les flammes ont achevé de brûler, a eu lieu le *potlatch* ou distribution de cadeaux. Des couvertures, représentant une valeur d'environ 500 dollars, ont été déchirées en bandes et données aux amis de la famille. C'est aussi avec des couvertures qu'on rémunère les pleureurs de profession. Enfin, les cendres du défunt ont été recueillies, enveloppées dans une couverture, pour les préserver du froid, et placées dans une boîte qui a été enterrée.

Dans certaines parties du territoire d'Alaska, la veuve d'un Indien doit se jeter sur le bûcher jusqu'à ce qu'elle ait les cheveux brûlés, puis tenir tantôt une main, tantôt l'autre au milieu des flammes, tant que le corps n'est pas entièrement consumé. Pendant les deux ans qui suivent la mort, la veuve inconsolable, la tête tonsurée et les mains mutilées, doit être vêtue de haillons et porter suspendu au cou un sac contenant des cendres de son mari.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9002. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881



SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PORTRAIT DE M. ET DE MADAME GOLAZ

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs la reproduction d'une photographie de M. et de Madame Golaz, qui leur permettra de se bien représenter les traits de nos chers défunts. Les personnes qui désireraient s'en procurer d'autres exemplaires sont priées de s'adresser à la librairie Bonhoure, 48, rue de Lille, où le restant du tirage a été déposé pour être vendu au profit de la mission. Le prix sera de *un franc.*

CONSÉCRATION DE M. HERMANN KRUGER

Dans notre dernier numéro, en présentant à nos lecteurs ce nouveau serviteur de notre mission au Lessouto, nous annoncions sa prochaine consécration. Elle a eu lieu le vendredi 4 novembre, à huit heures du soir, à l'Oratoire, en présence d'un vaste auditoire, dans lequel on remarquait un grand nombre de pasteurs. M. le pasteur Couve a ouvert la cérémonie par la prière et la lecture de la parole de Dieu,

puis M. Fallot est monté en chaire et a prononcé le sermon de consécration. Les circonstances obligeaient M. Fallot à faire prédominer dans son discours l'élément instructif. Pour une œuvre nouvelle et pour un ouvrier personnellement inconnu à la plupart des assistants et dont la préparation et les débuts se sont faits, non à Paris, mais en Alsace et dans le Midi, il fallait une présentation complète. C'est ce qu'a compris M. Fallot. Son discours a fait faire à son auditoire et fera faire à tout notre public la connaissance et de M. Krüger, et de l'œuvre nouvelle qu'il va être appelé non à commencer, mais à organiser et à développer au Lessouto : la création d'un pastorat indigène.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner en entier ce remarquable travail. Ils en trouveront la première moitié à la fin du présent numéro, et la seconde dans celui de janvier.

Après le chant d'un cantique, M. Krüger, qui a remplacé M. Fallot dans la chaire, prononce les paroles suivantes :

ALLOCUTION DE M. KRUGER

Les conseils et les exhortations que nous venons d'entendre, mes frères, ont été adressés surtout à moi; mais j'ose espérer que plus d'un d'entre vous a entendu au fond de son cœur l'appel du Seigneur : « Qui enverrai-je? Qui ira parmi nous? » Que cette question demeure en vous comme un aiguillon que vous ne chercherez pas à émousser par le frottement des petites préoccupations de tous les jours, mais qui, planté dans votre cœur par la main de votre Dieu, y sollicitera une sainte résolution ! Car cette résolution deviendra pour vous, au moment où vous la prendrez, une source de joies abondantes et d'éternelles délices. Pour ma part, j'ai le privilège de pouvoir répondre à l'appel de Dieu ce soir, devant cette grande assemblée, comme le prophète : « Me voici, Seigneur ; envoie-moi ! »

Vous êtes en droit de me demander comment je suis arrivé à vouloir consacrer mes forces et ma vie à la mission parmi les peuples païens.

Ce n'est pas par un entraînement irrésistible, ni dans un moment d'enthousiasme que j'ai résolu de quitter mon pays et ma famille. Si vous deviez en avoir quelque déception, je le regretterais, mais je n'y puis rien changer. Et cependant, je l'ai eu cet enthousiasme de la première heure, qui s'élance souvent sans réflexion au plus fort de la lutte et que Dieu couronne quelquefois de succès. C'était il y a six ans environ. Jusqu'alors je m'étais intéressé aux missions comme la plupart d'entre vous le font sans doute encore. Les missions sont là; elles existent malgré nous; elles se placent à certaines occasions au travers de notre chemin, et comme elles font décidément partie des manifestations de la vie chrétienne, il nous est impossible de passer outre sans leur accorder un instant d'attention et d'intérêt. Dans de pareilles dispositions, je trouvai et je parcourus quelques numéros d'un journal anglais intitulé : « les Millions de la Chine » ; peu après, je lus un appel missionnaire adressé par une société américaine aux chrétiens de langue anglaise. C'est de là que date mon premier amour missionnaire, son objet était la Chine ; c'est sur un des grands héros de la mission chinoise, Gutzlaff, que j'ai fait ma première conférence de mission.

Ma santé, d'une part, et, de l'autre, la répugnance que j'ai encore à rien entreprendre sans un appel direct venu du dehors, m'empêchèrent d'offrir mes services à une Société de Missions. Mais tout le zèle qu'à cette époque j'aurais peut-être mis dans une activité missionnaire, je le consacrai à l'étude de l'histoire des Missions. Sans regret, j'interrompis mes lectures favorites ; les grammaires et les commentaires de l'Ancien Testament cédèrent pour un temps le pas aux manuels de géographie et aux cartes spéciales. Huit ou dix mois plus tard, j'avais acquis un aperçu

général de ce que l'Eglise chrétienne a fait pour l'extension du royaume de Dieu sur la terre, et de ce qu'il lui reste à faire pour hâter le temps où toutes les nations auront entendu la parole de la vie. Les expériences faites depuis plus d'un siècle par les divers missionnaires dans des champs de travail si variés m'avaient montré qu'il fallait plus que de l'enthousiasme sentimental pour fournir une carrière missionnaire ; la mission est une campagne régulière faite par l'Eglise militante contre l'empire de Satan ; le chef et le consommateur de la foi, notre souverain capitaine, Jésus-Christ, a dit : Allez ! Il faut obéir. En d'autres termes, l'œuvre des missions est le premier devoir de chaque Eglise, et sa vitalité peut se mesurer au zèle qu'elle déploie pour l'œuvre des missions. Voilà ce que j'ai compris dès lors, et ce que j'ai prêché et enseigné depuis en mainte occasion.

Du reste, l'heure était solennelle. Stanley venait de traverser le centre de l'Afrique. De l'orient et du couchant, plusieurs caravanes missionnaires se mettaient en route, et de hardis pionniers entreprenaient la tâche périlleuse d'endiguer les flots de l'Islam et de planter la croix de Christ au cœur même du grand continent ténébreux. Mon ami, M. Fallot, aurait pu vous rappeler l'intérêt palpitant avec lequel nous suivions ces expéditions, et comment nous étudiions la vallée du Sénégal en nous demandant si la France ne possédait pas dans cette colonie l'une des portes de l'Afrique centrale. A cela vinrent se joindre plus tard les nouvelles du voyage de M. Coillard, puis une correspondance avec votre missionnaire, mon ancien condisciple H. Dieterlen, ce qui porta mes pensées vers l'Afrique australe. Aussi, lorsqu'il y a plus d'un an M. Mabille m'entretint de la situation actuelle du Lessouto et des besoins de cette mission, lorsqu'il me demanda au nom de la conférence de coopérer à cette œuvre, je ne pus que répondre devant mon Dieu : « Me voici, Seigneur ; envoie-moi ! »

Cependant, j'ai cru devoir faire d'abord comme celui qui, voulant bâtir une tour, s'assied pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi la terminer. C'est alors qu'une seconde question s'est dressée devant moi ; vous l'avez peut-être énoncée déjà, c'est le cri du grand apôtre, et à combien plus forte raison ne sera-ce pas celui de nous autres pauvres commençants : « Seigneur, qui est suffisant pour ces choses ? » Cette question, je l'ai examinée de près et de loin, et j'ai fini par y trouver l'un des mobiles les plus puissants de la détermination qui me place devant vous à cette heure. En effet, Dieu sait que je ne vaux pas grand'chose ! mais ce Dieu n'est-il pas le Dieu qui détruit la sagesse des sages et qui anéantit l'intelligence des intelligents ; qui, pour sauver les croyants par la folie de la prédication, a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes, et les choses viles du monde, celles qu'on méprise, celles qui ne sont rien, pour réduire à néant celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui ?

Ceci me conduit, mes frères, à ce que vous attendez en second lieu de ma part, aujourd'hui, une profession de ma foi.

Qui suis-je pour entreprendre une mission comme celle que l'on me propose ? Comment apprendrai-je la langue, comment saurai-je me familiariser avec les mœurs et les coutumes des Bassoutos ? Jusqu'à quel point parviendrai-je à pénétrer les replis d'une pensée à bien des égards étrangère à la nôtre ? Arriverai-je, avec une culture occidentale, européenne, à me faire comprendre de ces intelligences primitives, simples, ni aiguisées ni tordues par les influences de la scolastique ? Enfin, mes forces physiques, d'une capacité de résistance, hélas ! à peine moyenne, suffiront-elles pour me permettre une activité soutenue et non sans fatigues, dans un climat inconnu ? Je l'ignore. Mais voici ce que je sais : Quand bien même je serais l'homme le plus robuste, quand bien même je posséderais le don d'assimilation le plus étonnant, il me faudrait encore m'écrier en face de ma tâche : Qui est

suffisant pour ces choses ? Et tout de même, je ne trouverais d'autre réponse que celle de l'apôtre : Par nous-mêmes nous sommes incapables ; mais notre capacité vient de Dieu.

Ce Dieu qui a présidé aux origines providentielles de la mission du Lessouto et qui a veillé sur le développement mesuré et méthodique de cette œuvre, est le Dieu en qui j'ai la vie, le mouvement et l'être. Ce même Dieu qui a fait luire le flambeau de l'Evangile au sein de la tribu de Moshesh m'a fait passer, moi, sa chétive créature, de la mort à la vie, des ténèbres à sa merveilleuse lumière par son amour infini ; et, qu'ai-je, en somme, à prêcher ou à enseigner dans les hautes vallées de l'Orange ou du Calédon ? Seraient-ce les fantaisies théoriques des Pères de l'Eglise ou les subtilités de la scolastique ? la philosophie touffue et diffuse du XIX[e] siècle, ou les résultats d'une critique historique dont l'audace est la condamnation ? Non, mille fois non ! Mon message, c'est l'amour de Dieu, révélé dans la folie de la croix ! Ce qui convertira un Mossouto, ce qui l'édifiera, ce qui le consolera, ce qui le rendra propre à exhorter et à conseiller ses frères, n'est autre chose que ce qui, Dieu aidant, m'a soutenu jusqu'à ce jour, et me conduira par où Dieu voudra, au moyen de sa grâce, dans sa gloire éternelle ; c'est la foi que j'ai apprise sur les genoux de ma mère et aux pieds de mon maître vénéré, le pasteur F. Haerter, de Strasbourg, à savoir que : « je crois que Jésus-Christ, vrai Dieu, fils éternel du Père, et vrai homme, né de la Vierge Marie, est mon Seigneur ; qui m'a sauvé, moi, pauvre pécheur condamné et perdu, en me rachetant et en me délivrant du péché, de la mort et de la puissance du diable ; non par or ni par argent, mais par son sang précieux, ses souffrances et sa mort innocentes ; afin que je sois tout à lui et que je vive sous son règne dans une justice et une sainteté éternelles, de même que lui, ressuscité des morts, vit et règne à jamais (1). »

(1) Paroles empruntées au *Petit Catéchisme* de Luther. (*Réd.*)

Qu'importe donc ma faiblesse, mon insuffisance partielle ou totale? Mon Sauveur est ma puissance; sa grâce me suffit, car il aime à manifester sa force dans l'infirmité de ses instruments. Qu'il daigne faire cela pour moi! vous allez le lui demander, afin que par mon ministère son nom saint et glorieux soit éternellement loué! *Amen.*

Après ces paroles qui ont profondément ému l'assemblée, M. Krüger vient se placer en face de M. Mabille, qui remplit, en lieu et place du vénéré directeur de la Société, les fonctions de pasteur consacrant. Ce choix était dicté par l'œuvre même à laquelle M. Krüger va travailler et dont M. Mabille est le fondateur. Voici en quels termes il a souhaité la bienvenue dans le champ de travail à son nouveau collaborateur:

ALLOCUTION DE M. MABILLE

« Etant dans cette assemblée l'un des représentants de la conférence missionnaire du Lessouto, c'est en son nom, mon frère, que je vous tends la main d'association. Bientôt, s'il plaît à Dieu, vous en serez un membre actif et vaillant à l'ouvrage. Si j'ai posé quelques pierres de l'édifice que vous êtes appelé à élever, le plus gros du travail reste cependant encore à faire. Jusqu'ici, je n'ai eu guère que des sujets bruts à dégrossir dans la classe biblique fondée il y a quelques années : des jeunes gens, voire même des hommes faits, venant quelques-uns de très loin et devant tout d'abord et pour la plupart apprendre à lire et à écrire, mais possédant la foi et le zèle qui font les véritables évangélistes. Vous, vous aurez affaire à des sujets mieux préparés, qui ont déjà passé ou passeront par les classes de notre école normale, et qui, chose à noter, appartiennent à la troisième génération de nos convertis. Vous trouverez des jeunes gens intelligents, dociles, très désireux d'apprendre et de faire des progrès, peu aptes encore au raisonnement comme nous le comprenons,

et ayant besoin, dans le cours de leurs études, d'intervalles de repos, qui leur permettent de s'assimiler ce qu'ils ont appris. Laissés à eux-mêmes, ils ne travaillent pas avec beaucoup d'énergie, mais, bien dirigés et encouragés, ils peuvent faire merveille. Je puis ajouter que nos expériences et nos succès passés nous donnent le droit d'espérer que, avec de la patience et de la persévérance, nous obtiendrons des résultats semblables à ceux qu'a obtenus entre autres la célèbre école de Lovedale, qui appartient à l'Église libre d'Écosse et qui, sous une direction énergique, a déjà fourni aux Églises cafres de la colonie plusieurs pasteurs indigènes d'un grand mérite. Ceux-ci peuvent sans rougir s'asseoir parmi leurs collègues venus d'Europe, prendre part aux discussions et à tout ce qui se rapporte à l'œuvre missionnaire, comme s'ils avaient fait leurs études dans l'une de nos facultés.

« Il se peut, cher frère, qu'en voyant vos collègues s'occuper au Lessouto de l'évangélisation immédiate des païens, vous regrettiez de ne pas être avec eux et comme eux plus directement à la brèche. Mais, n'est-ce pas? vous avez compris qu'après tout la tâche de l'instituteur, de l'éducateur, est plus grande et plus féconde dans ses résultats définitifs. Le travail de l'évangéliste s'adresse à des individus, le vôtre, de fait, s'adresse aux masses, aux tribus. Chacun de vos élèves, en sortant de vos mains, préparé et instruit, ira donner à d'autres ce que vous lui aurez donné. C'est comme la pierre que je jette dans un bassin d'une eau profonde et dont la chute produit des cercles qui vont s'étendant et se multipliant. Vous désirerez que l'influence des élèves que vous allez former, année après année, soit bienfaisante sous tous les rapports. Vous chercherez à atteindre ce noble but en vous souvenant que vous avez, vous aussi, à recevoir une éducation non interrompue et à vous placer sans cesse sous l'influence du Maître, afin que, reflétant son image tout d'abord en vous-même, vous puissiez, autant qu'il est en vous, la reproduire chez vos disciples, en sorte qu'ils aillent partout

où le Seigneur voudra les envoyer, comme tout autant de véritables messagers, ayant reçu mission de celui qui a dit : « Allez par toute la terre! » Leurs désappointements, leurs douleurs, leurs difficultés seront les vôtres; mais aussi vous partagerez leurs succès. Courage donc, mon frère, et puissions-nous bientôt voir, comme résultat de vos efforts et de vos prières, des indigènes porter noblement et dignement le nom de pasteurs, de telle sorte que nous n'ayons jamais à rougir d'être entrés dans cette voie, qui nous paraît être la limite extrême du développement normal de toute œuvre missionnaire. Le Seigneur bénisse votre sortie, — alors que vous allez prendre congé de la terre natale et de vos bien-aimés, — et qu'il bénisse de même votre entrée au pays des Bassoutos, lequel, je l'espère, deviendra pour vous ce qu'il est déjà pour nous, une seconde patrie. »

Les questions d'usage faites et la formule de consécration prononcée, l'assemblée s'est associée à une fervente prière prononcée par M. le pasteur Dumas, puis elle a entonné le cantique « Qu'ils sont beaux sur les montagnes, » pendant qu'une collecte était faite dans ses rangs par les élèves missionnaires. M. Coillard a terminé la cérémonie par une prière d'actions de grâces et par la bénédiction.



LETTRE DE M. COILLARD

Novembre 1881.

Chers amis des Missions,

J'ai longtemps attendu, pour vous écrire quelques lignes, un moment de loisir qui n'arrive pas. Les jours et les semaines se passent, ma lettre perd de son actualité et de son à-propos; il faut donc s'exécuter aujourd'hui ou jamais. C'est du reste une dette sacrée de reconnaissance et d'affection que je veux acquitter sans plus de délai.

La dernière fois que je vous écrivais, nous avions franchi les Alpes, et nous étions allés dans les Vallées vaudoises chercher du recueillement et du repos. Comme je le pensais bien, nous n'y trouvâmes pas l'oisiveté. Il restera gravé dans nos cœurs, le souvenir de ces quatre semaines, avec ces courses dans les vallées, ces excursions dans les montagnes, ces agapes si pleines de simplicité, ces réunions joyeuses à l'ombre des châtaigniers séculaires, dans les vieux temples et dans des lieux qui font revivre un glorieux passé. Un enfant de huguenots ne pouvait que se sentir le cœur au large et chez lui, parmi les Vaudois, ces descendants de héros et de martyrs.

La Ravadeira, La Tour, c'était, en Italie, le genêt d'Élie sous lequel nous nous serions volontiers endormis et longtemps reposés. Mais, dans cette douce retraite, un festin nous avait été préparé, et les anges du Seigneur, ses serviteurs, nos amis, nous entourant de la plus tendre affection, semblaient rivaliser d'instances pour nous dire : « Levez-vous et mangez, car le chemin est trop long pour vous ! » Et puis, il y a de puissants échos dans ces montagnes. Je n'en veux pour preuve que les 2,300 francs environ recueillis par des collectes organisées par la Table elle-même. Mais j'attends surtout le jour où les Églises vaudoises nous donneront enfin

des missionnaires, et ce jour ne peut pas être éloigné, j'en ai la confiance.

Nous nous sommes trouvés aux Vallées à l'époque du Synode. Nombre de délégués, d'Anglais, surtout, s'y trouvaient pour la circonstance. L'une des figures les plus remarquables, c'était celle du vénérable Dr Robertson, d'Édimbourg, l'un des nombreux bienfaiteurs des Vaudois. Malgré son âge avancé, malgré les désastres financiers causés par la catastrophe de la Banque de Glasgow, il avait cependant, à force d'une persévérance tout écossaise, réussi à recueillir la somme de 300,000 francs pour hausser les salaires des pasteurs des Vallées. On comprend avec quels sentiments il fut écouté. Pour ma part, une impression que je ne saurais taire, c'est celle que me fit la présence de ces ouvriers, pasteurs, évangélistes, venant de leurs divers champs de travail. Naguère, il n'y en avait que 13 ou 15 dans les Vallées, et encore avaient-ils de la peine à se maintenir. Dès que l'Italie fut ouverte, ils sortirent des Vallées et se répandirent dans tout le pays. Les conservateurs et les prudents ne firent pas défaut et ne manquèrent pas de pousser ce cri d'alarme, qui nous est si familier en France : « Il y a tant à faire chez nous, vous allez nous appauvrir ! » Mais Dieu donne toujours raison à l'obéissance et à la foi, et, de 15, le nombre des pasteurs est monté à 67. Quand ce principe-là sera appliqué aux missions étrangères, nous le verrons porter les mêmes fruits dans les Vallées vaudoises et dans notre chère France, n'en doutez pas.

Notre visite à Turin et à Milan n'a pas été non plus sans intérêt. Là, comme aux Vallées, l'affection a poussé des racines profondes. On ne rencontre pas tous les jours des hommes comme les hommes de Dieu, qui sont là, à la brèche. A Milan, notre visite nous paraissait intempestive. C'était l'Exposition nationale. Nous eûmes pourtant une réunion nombreuse, et, à la collecte qui s'y fit, nous ne fûmes pas peu surpris et touchés de trouver toute une parure en or ci-

selé, de la valeur intrinsèque de 150 francs. Et cela à Milan !

Le congrès géographique siégeait à Venise ; une invitation officieuse me fut adressée : la tentation fut grande. Un télégramme aurait fini par me décider; heureusement qu'il me parvint trop tard. Nous étions déjà en Suisse, faisant des excursions dans les Alpes, et nous retrempant dans l'intimité de précieux amis.

A Berne comme à Bâle, l'on fit à notre mission l'accueil le plus sympathique, et nous crûmes entrevoir que, s'il doit y avoir rivalité entre chrétiens, Églises ou sociétés, c'est dans l'activité et non dans la monopolisation des sympathies. C'était la première fois que je visitais Bâle et que je voyais la maison des Missions, reçu avec la plus grande amabilité par des amis bien connus, M. et madame Vischer-Sarrasin.

Une visite rapide à ce bon pays de Montbéliard, où nous comptons de si chers amis, et puis nous allons faire un petit séjour de trois semaines en Berry, partageant notre temps entre Sancerre, Asnières et Mehun, où j'ai encore de la parenté, et où m'attachent surtout les souvenirs de mon enfance.

Notre feuille de route est de nouveau signée pour le Nord. Notre itinéraire nous paraît long et notre programme chargé. Nous voulons pourtant aller en avant, comptant sur Celui qui nous envoie et sur les prières de ceux qui nous appellent. Nous désirons ardemment reprendre au plus tôt le chemin de l'Afrique. Le temps presse, et les nouvelles qui nous arrivent de notre chère station de Léribé sont de nature à navrer nos cœurs. Il y a là des misères à soulager, des ruines à relever. Je me demande avec anxiété qui va prendre notre place quand je partirai pour le Zambèze. Le poste va bientôt être vacant, mais nous ne pouvons pas l'abandonner. N'y aurait-il pas, dans toute la France et les vallées du Piémont, un pasteur, un seul qui s'offrît ? L'Amérique et l'Écosse nous donnent constamment de tels exemples; serait-il extraordi-

naire que la France le fît? Le prochain départ de notre frère, M. Krüger, me donne de l'espoir.

Et puis, il y a quelques semaines seulement, la mort subite des Golaz nous plongeait dans le deuil. Pour le grand nombre de nos amis, cet événement remettait en question l'existence même de la mission du Sénégal. Pourquoi ne serait-ce plutôt un appel que le Maître fait au renoncement de ses disciples? Pour ma part, je crois que c'est un devoir impérieux pour nous d'agir avec prudence et de chercher la base d'opérations la moins désavantageuse à tous les points de vue.

Mais, je le demande, les conditions climatériques d'un pays sont-elles une barrière infranchissable à l'Évangile, et n'avaient-elles point été prévues par le Maître lui-même, quand il donnait aux siens, à nous, cet ordre si péremptoire : « Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile à *toutes les nations?* » Des centaines d'ouvriers, m'assure-t-on, ont perdu la santé et la vie aux travaux de percement du Saint-Gothard, et pourtant l'on n'a pas abandonné l'entreprise, et la postérité en admirera les merveilleux résultats. Des milliers d'hommes tombent sur les champs de bataille, et, malgré les larmes et les deuils privés, on se réjouit de la victoire et on se prépare à de nouveaux combats plus meurtriers encore que les précédents. Abandonnerons-nous l'assaut de la forteresse parce que les champions tombent les uns après les autres ? La question est sérieuse quand elle devient *personnelle*.

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. Coillard.



MISSION DU LESSOUTO

RELÈVEMENT PROGRESSIF DE L'ŒUVRE A MORIJA

Au commencement d'octobre, le relèvement de l'œuvre s'annonçait d'une manière encourageante dans cette station centrale. MM. Dyke et Casalis avaient présidé une séance du Consistoire et avaient eu une réunion d'Église où tout s'était passé d'une manière satisfaisante. Les anciens sont restés fidèles aux principes que leurs pasteurs leur avaient inculqués. On s'est entendu sur la marche à suivre pour tout remettre en ordre. On s'exhorte mutuellement à mieux faire. Il y a lieu d'être satisfait de l'attitude des gens de la station aux services du dimanche. La prédication est écoutée avec une grande attention et beaucoup de respect. Les réunions de prières du mercredi reprennent. Dans une des dernières, il y avait une soixantaine de personnes, et de vieux chrétiens s'y sont fait entendre avec leur ferveur habituelle. Ils s'occupent à nettoyer le troupeau, comme ils disent, en invitant les gens à confesser spontanément ce qu'ils peuvent avoir à se reprocher, pour les délivrer de péchés cachés qui nuiraient à leur vie religieuse. L'évangéliste de l'annexe de Ramakao a écrit à M. Casalis une lettre renfermant plusieurs confessions de fautes qui, du reste, étaient de peu d'importance. C'est une pièce intéressante qui témoigne d'une bien sérieuse intention de rentrer tout à fait dans la bonne voie.

Voici, du reste, un fait caractéristique.

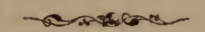
Le chef Sempé, qui n'avait jamais eu d'enfant, en a eu un récemment (un garçon), après que sa femme a été convertie. Il a été si frappé de cette coïncidence, qu'il a voulu consacrer à Dieu cet enfant en présence de toute la population du district. Il a fait prier M. H. Dyke d'aller présider cette

fête. Qui sait si l'enfant ne sera pas pour le père l'occasion d'une conversion depuis longtemps renvoyée ?

M. Henry Dyke a réorganisé l'école primaire de Morija, aidé de l'instituteur Nathane. Il a déjà cent élèves (rien que des petits) proprement habillés, bien disposés pour le travail, sous le soin d'un maître qui fait son œuvre avec courage et entrain. Dans les annexes, on n'en est pas encore là, « mais cela viendra, » dit l'un de nos frères. C'est maintenant seulement que les gens reprennent conscience d'eux-mêmes; une fois lancés, ils iront plus vite qu'on ne croyait, et on verra que nous n'avons pas reculé de vingt ans, ni peut-être même de cinq. Sous certains rapports, il y a probablement un progrès, et l'avenir nous le montrera.

M. Henry Dyke donne chaque jour des leçons à une intéressante classe de jeunes gens venus de l'intérieur, qui sont restés dans la station pendant la guerre. Quant à l'École normale proprement dite, elle n'avait pas encore été réorganisée. Il fallait d'abord laisser l'esprit des élèves se calmer un peu; et puis, on n'est pas encore certain que le gouvernement puisse de sitôt fournir des subsides comme ci-devant. Ces subsides provenaient d'impôts perçus dans le pays qui, naturellement, n'ont pas été payés pendant la guerre.

L'imprimerie, que l'on avait déménagée en partie pour la soustraire aux risques de la guerre, allait être réorganisée. M. Dieterlen restait l'éditeur du journal « la Petite Lumière. » On allait refaire la liste des abonnés et lancer une circulaire pour en inviter de nouveaux à se faire connaître. Le numéro de janvier 1882 paraîtra avec un almanach.



LE RETOUR DES FUGITIFS A HERMON

Hermon, le 14 septembre 1881.

Il y a eu hier un an que l'arrivée des troupes coloniales mettait en fuite la population d'Hermon et des villages environnants. Quand je me reporte à ces jours de douleur et d'angoisse, et que je me rappelle dans quelles dispositions d'esprit je me trouvais alors, j'ai presque honte de moi-même et de mes appréhensions. Je ne voyais devant nous que dangers et frayeurs, ruine des Bassoutos, exil des missionnaires, et la mission française bouleversée jusqu'à la base. Aujourd'hui, nous nous trouvons en face d'un Lessouto intact, d'une œuvre un peu désorganisée, mais susceptible de rentrer dans son état normal, de villages ruinés, mais où reviennent tout doucement les fuyards de l'an dernier, ne demandant qu'une chose, c'est de s'installer provisoirement au milieu des décombres, labourer, semer et jouir de la paix en travaillant à réparer les désastres de la guerre.

J'aurais voulu vous raconter le revoir si impatiemment attendu et si longtemps différé avec mes paroissiens; mais il n'a pas eu le caractère solennel, dramatique, dont nous le décorions dans les rêves de notre imagination. Nous n'avons pas vu des files de piétons et de wagons apparaître à l'horizon, ni poussé ces hourrahs de joie pour lesquels nous préparions nos poumons. Ce fut d'abord la vieille Mamélatou avec son inséparable Mabéni, et quelques fillettes qui nous arrivèrent exténuées, portant sur le dos, sur la tête et dans les mains une partie de leur petit ménage : peaux, nattes, batterie de cuisine et couvertures de laine. Elles pouvaient à peine parler, tant cette longue course au soleil les avait fatiguées. Elles ne tardèrent pas à prendre possession d'une de nos ruines, qui, depuis lors, sert de demeure à tout ce clan, et s'y installèrent comme si elles étaient chez elles. Dès le

lendemain, elles partirent pour les champs, la pioche sur l'épaule, trottinant le long du chemin aussi allègrement que le leur permettaient leurs soixante ans et les fatigues de la veille.

Depuis ce jour, nous avons eu continuellement de ces surprises. Comment mentionner tous ces braves gens, dont les noms ne vous diraient rien? Vous connaissez cependant Hélène, cette excellente femme qui nous reçut si bien lors de notre visite à Kolo, Rébecca, qui était une jeune veuve lors de notre arrivée ici, et, qui plus est, une jeune veuve comme celles que reprend saint Paul; depuis son mariage avec un veuf, elle est devenue une des meilleures femmes de mon troupeau. Elles sont ici depuis quelques jours, travaillant dur à couper de l'herbe sèche et à bâtir des huttes. Le vieux « Juillet », avec un vieux chapeau que je lui donnai il y a deux ans, a trouvé moyen de revenir l'un des premiers, rapportant de Kolo son sessouto mêlé de hollandais, sa bonne humeur et ses infirmités, dont il me fait la description depuis quatre ans, sans que je parvienne à le soulager. La pauvre Aléta, infirme de naissance, et qui ne peut que se traîner sur les mains et les genoux, nous salue de nouveau de son honnête sourire, accroupie devant la pierre sur laquelle elle moud son mabélé. Corneille, blessé à Kolo, boite encore un peu, et n'a pas perdu l'habitude des discussions et des gros yeux farouches.

Mais comment vous les nommerais-je tous? Ils sont là, c'est l'important; le reste suivra quand il pourra, quand les huttes seront prêtes, quand les bœufs auront fini de labourer, quand ci quand ça, voulant faire durer le plaisir le plus longtemps possible. Il paraît cependant que les retardataires ne tiennent plus en place à Kolo et ne demandent qu'à revenir ici; petits et grands sont fatigués de vivre au milieu des rochers, de courir au loin pour puiser de l'eau ou pour ramasser le combustible du pays, fatigués aussi de soupirer après leur village. Ce qui me fait plaisir, c'est de voir la joie de

tous ceux qui arrivent, leur attachement pour Hermon, pour le *home*, sans parler de leur attachement pour nous. Les plus petits (j'entends ceux qui ont assez de mémoire pour reconnaître la station) sont radieux et contemplent le pays avec beaucoup de marques de plaisir. Ils reprennent leurs anciennes habitudes, leurs petits jeux d'autrefois, voire même ceux que je condamnais, comme ces petits feux que la petite Rosa persiste à allumer dans un fragment de pot de terre pour y cuire quelques grains de maïs, au risque de brûler sa robe de cretonne. Il n'y a pas quatre jours qu'elle est ici, et déjà elle a organisé son établissement, avec une demi-douzaine de succursales pour ses camarades.

On laboure, on organise des huttes rondes comme celles des Bassoutos païens ; il n'y entre pas un brin de bois ; tout est fait à l'aide de roseaux qui, réunis en faisceaux à l'aide de courroies, se transforment en poutrelles, ou, liés sur ces poutrelles, deviennent chaume, porte ou toute autre partie de l'édifice. En attendant que les grands travaux soient achevés, c'est autour de nous, sur nous, que tout le monde vient s'abattre. On nous met en réquisition pour tout, on attend tout de nous : « Prête-moi ceci, donne-moi cela ; je suis dans l'embarras, et suis venu à toi pour te demander du secours. » Ces braves gens se figurent que le missionnaire possède des vivres en quantité inépuisable, de l'argent, du bois, du roseau, et que sais-je encore? et viennent à lui d'instinct. Nous aidons tant que nous pouvons, sans cependant gaspiller, et, grâce à l'argent qui nous a été envoyé par le major Malan, nous tâchons de venir en aide à ceux qui sont vraiment dans la peine. Les collectes faites en France pour les victimes de la guerre nous arrivent comme un bienfait du ciel, car comment nous en tirerions-nous, en face de tant de besoins, avec notre petit salaire ?

Ce qui ajoute à notre joie, c'est de constater qu'après tout nos gens sont dans de bonnes dispositions religieuses. Leur attitude est excellente ; ils rendent grâce à Dieu pour son se-

cours et viennent s'entretenir avec moi de la protection dont ils ont joui pendant l'année qui vient de s'écouler.

Le 28 septembre 1881.

...Le village est maintenant à peu près reconstruit sous sa nouvelle forme, c'est-à-dire des huttes de roseaux, remplaçant provisoirement les maisonnettes de briques et de pierres. Les absents sont peu nombreux et ne tarderont pas à arriver. Mais notre joie a été troublée par un deuil qui, de la façon la plus inattendue, a frappé les principales familles d'Hermon et toute la communauté. Je dois avoir mentionné dans mes lettres le vieux Maréka, celui qui s'est remarié, il y a trois ans, malgré ses soixante-quinze à quatre-vingts ans, et a eu une petite fille pour réjouir ses vieux jours. C'était un de ces vieux Bassoutos dans la société desquels j'aime toujours me trouver. Tous les dimanches après midi, après les services, il s'asseyait près de l'église avec trois autres vieux, et l'on causait du passé, des famines, des lions et de tant de choses qui sont presque de la mythologie pour la jeune génération. C'est alors que les vieux s'animaient ; Thomas décrivait les manœuvres de l'hippopotame, qu'il avait souvent rencontré sur les bords du Vaal ; Japhet racontait les incursions des Cafres et des Zoulous, leurs batailles, leurs cruautés ; Maréka faisait chorus avec lui, mais préférait parler de Béerséba, l'ancienne station de M. Rolland, et qui, pour mes gens, est une espèce de paradis perdu que l'on n'oubliera jamais. Enfin, Nicodème, avec un accent étranger et une quantité de locutions hollandaises, risquait de temps en temps une observation qui, en général, lui attirait les railleries de toute la compagnie. Mon rôle, à moi, consistait à me taire et à écouter, et à poser, au moment voulu, une certaine question qui donnait à l'un des vieillards le signal de se lancer sur son dada ; je tournais le robinet, et cela suffisait.

Quand la guerre mit les Hermoniens en fuite, je pensais que le vieux Maréka resterait avec moi... Mais pas le moins du monde; il partit d'un pas allègre comme tous les autres, comme s'il avait à faire le coup de feu pour la patrie. Il n'aurait pas fallu le retenir, car, tout cassé qu'il était, il avait comme un désir de nier son grand âge, travaillait dans les champs, cultivait ses betteraves et ses navets avec une patience infatigable, et revenait à la maison, éclopé, essoufflé, pour recommencer le lendemain.

Il revint ici mercredi dernier en wagon; il faisait froid, il y avait eu un peu de pluie quelque part, et le vent avait tourné au sud. J'allai saluer le vieux, qui me répondit d'un air un peu hébété que j'attribuai à la fatigue et au froid. Le lendemain, il se plaignait de rhumatismes dans le dos, et avait une expression extraordinaire, mais personne n'avait la moindre inquiétude. Et cependant, samedi matin, après une nuit passablement agitée, il resta immobile; on crut qu'il dormait, on l'examina. C'était le grand sommeil dont on ne se réveille pas sur cette terre. Jugez de l'émotion que cette nouvelle jeta dans tout le village; nous ne pouvions pas y croire, nous ne savions que dire. Ce qu'il y avait de pénible pour les membres de la famille, c'était ce départ subit, sans adieux, sans aucune préparation. Les Bassoutos recueillent soigneusement les dernières paroles de leurs mourants, ils les redisent aux amis qui viennent leur exprimer leur sympathie, et ils se les répètent pour se consoler. Et, en général, un Mossouto mourant est un sujet de grande édification; il semble avoir à cœur de rassurer sa famille au sujet de l'état de son âme et des espérances qu'il puise dans les promesses de Dieu; il y a des païens qui, à leur lit de mort, font des professions de foi chrétiennes. Maréka, lui, ne dit rien, car il ne se sentait pas près de mourir; à un homme qui venait le voir la veille de sa mort, il dit : « Le pot est cuit », c'est-à-dire que c'était fini, qu'il était « à point »; mais per-

sonne n'attacha d'importance à ce mot. La famille n'a pu se préparer à cette brusque séparation.

Il fallut lui faire un cercueil avec les planches de la caisse dans laquelle on nous a envoyé notre armoire; un menuisier indigène fabriqua le cercueil tant bien que mal, et, au coucher du soleil, nous étions réunis autour d'une tombe, les cœurs gros, et incapables de bien nous rendre compte de ce qui s'était passé.

Je me demande moi-même pourquoi ce départ m'a tant affecté. Au point de vue religieux, Maréka était un des moins intéressants de mes paroissiens, il avait un caractère difficile, il était avare et assez orgueilleux, il n'était pas ce qu'on appelle un homme intéressant. Malgré cela, je l'aimais, il avait pour moi quelque chose d'un père, et moi pour lui le respect d'un fils. Quatre ans de rapports étroits avec mes gens m'ont uni étroitement à eux; je n'ai pas d'affection aveugle pour eux et connais leurs défauts, et cependant les liens existent, et la guerre les a rendus plus forts que jamais. En constatant cet amour pour eux au bord de la tombe de Maréka, je me dis que, si je n'ai ni le tact, ni la patience, ni l'intelligence nécessaires pour bien conduire mon troupeau, j'ai au moins une affection très réelle pour eux, et que cet amour est une force qui, avec la bénédiction de Dieu, pourrait produire de bons résultats.

Pour la première fois, depuis le 13 septembre 1880, je suis monté en chaire dans l'église d'Hermon au service de dimanche dernier. Tant que nous étions seuls, je prêchais avec une table devant moi pour être plus près de l'auditoire et moins sentir la réalité; maintenant, j'ai de nouveau mon monde, et mon premier dimanche a été bon.

H. DIETERLEN.



IMPRESSIONS D'ARRIVÉE DE M. ET MADAME DANIEL KECK

Béthulie, 13 octobre 1881.

Mon cher monsieur Casalis,

Je suis vraiment confus d'avoir laissé passer tant de temps sans vous donner de nos nouvelles. Mais vous connaissez assez les voyages en wagon pour savoir que la correspondance souffre toujours beaucoup dans ces moments-là.

Grâce à Dieu, tout a été pour le mieux jusqu'à présent. Le mercredi 21 septembre, nous avons débarqué à East-London, où nous espérions trouver, sinon notre père, au moins une lettre de lui écrite de Queenstown, dernière ville desservie par le chemin de fer et rendez-vous fixé par une lettre reçue au Cap. Mais nous avons été doublement déçus. Nous avons attendu deux jours, car j'avais à m'occuper du bagage en douane et à voir notre agent, M. Coutts. Savez-vous que mon habit noir et ma cravate blanche m'ont rendu un fameux service? A ces signes extérieurs, on a reconnu que j'étais révérend, et aucune de mes dix caisses n'a été ouverte. Avis aux missionnaires : munissez-vous d'une cravate blanche, elle peut vous être bien utile.

N'ayant plus rien à faire à East-London, nous prîmes le train le vendredi 23, à sept heures du matin, et, à cinq heures du soir, nous entrions à Queenstown. A l'approche de la ville, nous apercevons deux wagons, que nous reconnaissons, ainsi que nos Bassoutos: «*Lumelang, lumelang!*» (bonjour!) et nous passons.

A la gare, nous trouvons notre vieux père. Oui, c'était bien lui! Il a bien vieilli, mais a gardé une grande gaieté et un entrain peu communs à son âge! Figurez-vous que le 6 septembre, en quittant Maboulèla, il avait reçu la lettre écrite de Paris avant mon départ pour l'Alsace, c'est-à-

dire du commencement d'août, et là-dessus il s'était mis en route et n'avait rien su de nous !

Il était arrivé à trois heures à Queenstown ; à cinq heures, il était allé, en se promenant, à la gare, et là nous avait rencontrés. Quelle coïncidence étonnante ! Après quelques jours de repos, nous attelâmes nos wagons. Mon père a le sien tiré par douze bœufs ; il lui sert, ainsi qu'à Paul et à Mathilde, de chambre à coucher. Ensuite, il y a le char envoyé par Letsié pour Paul ; il est très bien suspendu, et nous sert de chambre à coucher à ma femme et à moi. Pendant la marche, Paul est installé avec nous. Cette wagonnette, comme nous l'appelons, est tirée par six bœufs, et répond parfaitement à son but.

Nous voyageons à très petites journées, autant à cause de nos bœufs, qui sont très maigres, qu'à cause de notre malade. Je ne devrais pas dire notre malade, car Paul n'est rien moins qu'un malade. Il va très bien, et tous les jours nous constatons de nouveaux progrès. Plus aucune médecine, plus de douleurs, un appétit et un sommeil excellents. J'ai de la peine à le porter, tellement il grossit. Vous le voyez, cher monsieur, c'est ce qu'il fallait pour notre Paul ! Que Dieu en soit mille fois loué !

Mercredi, 5 octobre, nous sommes arrivés à Burghersdorp, où demeurent madame Rolland mère et le fameux David, l'ancien imprimeur de Béerséba. Dès le matin du 6, notre wagon fut entouré par une masse de Bassoutos qui, en quelques minutes, avaient acheté plusieurs douzaines de livres, de cantiques et de Nouveaux Testaments. Ces braves gens firent si bien, qu'ils nous décidèrent à passer la journée avec eux et à leur faire un service le soir, dans une chapelle qu'ils se sont construite.

Les Bassoutos étaient contents, mais pas les Fingous et autres noirs, qui ne comprenaient pas le sessouto. Mon père se décida alors, pour satisfaire tout le monde, à faire une allocution en hollandais. Je devais prendre la partie du service en sessouto.

Oh ! cher monsieur Casalis, il m'est impossible de vous dire tout ce qui se passa en moi quand je suis monté en chaire dans une chapelle bondée de noirs ! Oui, j'étais à ma place; pour la première fois, j'étais un vrai missionnaire.

Ce fut bien autre chose encore quand ils enlevèrent les cantiques, tels que « Yeso o tsogile bafung. » Tout le temps, j'ai pensé à vous et je me disais : « Si seulement M. Casalis pouvait être avec nous ce soir, c'est lui qui serait heureux ! » Quelle attention, quel recueillement ! Je me sentais enlevé.

Elle était là aussi, la vieille madame Rolland, qui, malgré ses soixante-dix-neuf ans, n'a pas voulu demeurer chez elle. Quelle soirée bénie ! Et j'espère que les impressions reçues là seront durables.

Mais il fallait quitter cette oasis et reprendre notre chemin. — Lundi dernier, 10, nous entrions à Béthulie, et, ici, nous arrivions en pays de connaissance. C'est la bonne madame Pellissier, c'est le brave évangéliste Jonas, avec leurs braves Batlapis, qui viennent nous souhaiter la bienvenue.

Cher monsieur Casalis, il serait vraiment dommage que des Églises comme celle-ci fussent abandonnées par notre mission parce qu'elles ne sont plus au Lessouto même. Le seul lien qui relie ces populations au Lessouto est le lien religieux; brisez-le, et ces Églises disparaîtront. Aussi, j'espère que le Comité de Paris et la Conférence maintiendront Maboulêla, dont le missionnaire dessert tout naturellement ces petites Églises, dispersées dans l'État libre de l'Orange.

Aujourd'hui a eu lieu l'examen de l'école. Vous auriez dû voir ces 38 petites figures intelligentes, propres; l'instituteur, Sétéfané, formé à Morija : vous auriez dû entendre les réponses en géographie, arithmétique, anglais, etc., etc. C'était exquis ! J'étais tellement ému et heureux, que deux ou trois fois j'ai laissé échapper des mots français comme « allons, voyons, n'est-ce pas ? » — Dimanche, aura lieu la communion, et je suis chargé du grand sermon du matin. Je le

redoute un peu. Lundi, nous nous mettons en route et espérons être à Mabouléla dix jours après.

Tels sont, cher Monsieur, les premiers débuts de votre ancien élève, qui vous conservera, ainsi qu'à M. Boegner et à tous ses professeurs, une éternelle reconnaissance.

Pardonnez-moi de venir si tard vous demander des nouvelles de vous-même et de votre chère famille. Comment allez-vous tous? J'espère que les vacances vous ont tous fortifiés.

Ma chère Alice s'est mise courageusement au sessouto, et la vie africaine lui va à merveille.

Mille choses respectueuses aux membres du Comité que j'ai appris à aimer et à vénérer. Mes bonnes amitiés et celles de mes compagnons de route à madame Casalis, à vos enfants, à M. et madame Boegner, aux élèves et à tous les amis des Missions.

Votre tout affectionné,

D. Keck.

Madame Keck écrit de son côté :

Queenstown, dimanche 25 septembre 1881.

...J'aperçus, bien avant tous les autres, un wagon dételé et une wagonnette ; j'appelai Daniel sans hésiter, et Paul se mit à crier : Les voilà ! les voilà ! Il y avait quatre Bassoutos assis par terre; en une demi-seconde, nous avions passé nos quatre bras par la fenêtre du compartiment et envoyé le salut : « Lumelang » (bonjour)! Naturellement, en entendant ces cris, ces braves gens comprirent à qui appartenaient tous ces bras. Il fallut voir leur élan de joie : l'un leva les deux mains en l'air, puis se donna un mouvement assez fort pour se mettre debout; l'autre saisit son chapeau et le fit danser en l'air pour nous saluer; tous criaient à tue-tête : « Lumelang! lumelang! »

Nous pensâmes que M. Keck était à la gare; en effet, Daniel l'aperçut le premier, mais il dit que s'il n'avait pas su le trouver là, il ne l'aurait pas reconnu..... Que j'aimerais que vous puissiez le voir; il est aimable et entrain comme un jeune homme! En descendant du chemin de fer, nous avons été littéralement assiégés de négrillons. Six d'entre eux furent chargés de nos paquets. A peine sortis de la gare, nous rencontrons Eliézer et Apollos; je tendis la main au premier. C'est la première fois, depuis Tsékélo, que je touchais une main noire. Eliézer est le cocher de M. Keck, Apollos celui de M. Casalis. Ils sont gentiment habillés, bien chaussés, ont l'air vif et charmant. Ils nous ont dit bonjour d'un air de parfait bonheur. Daniel est « moneré » (missionnaire); moi, je suis « jeffréou » (femme de missionnaire).

Ils voulurent eux-mêmes porter Paul avec Daniel; nous arrivâmes au wagon où se trouvait « Koté », un grand Mossouto au nez fortement épaté; mais il a l'air si bon, qu'on oublie la laideur de ce nez. Il est le conducteur du wagon; notre quatrième compagnon de route, enfin, le conducteur de la wagonnette, s'appelle « Musetsi ». Il est jeune et bien joli, mais il a l'air si triste! Imaginez-vous qu'il était fiancé, et, quelque temps avant le mariage, sa fiancée est morte; il ne peut se consoler depuis lors.

Une fois arrivés, il a fallu nous organiser pour la nuit; nous avons soupé de café et de gâteaux, et, avant de nous retirer dans nos « appartements », M. Keck a fait en sessouto un culte que Daniel m'a traduit. C'était bien touchant. Les Bassoutos avaient l'air sérieux et recueillis, et quand M. Keck leur disait : « Eh bien! voilà mes enfants au milieu de nous. Dieu les a gardés pendant leur voyage; il a exaucé nos prières; vous savez que nous priions tous les jours àMabouléla; nos amis prient encore maintenant, et nous serons gardés jusqu'à la fin de notre voyage », ils répondaient avec conviction : « E ntate, e moneré » (oui, père, oui, mission-

naire). C'était beau, d'entendre ce vieillard appeler les Bassoutos « mes enfants... »

...Maintenant, que je vous raconte quelques naïvetés qui vous amuseront. Imaginez-vous que nos chers Bassoutos n'avaient jamais vu de chemins de fer : cela les surpasse. Nous sommes campés tout près de la voie, et chaque fois qu'ils entendent venir un train, ils courent comme des enfants. Vendredi, Koté était aux champs avec les bœufs quand nous sommes arrivés ; il n'est rentré que quand la nuit est tombée. On a attaché douze bœufs au grand wagon, six au nôtre et les hommes se sont assis pour dîner ; mais... pas moyen ! Quand l'un ou l'autre leur disait : « Mangez donc », ils répondaient : « Nous ne pouvons pas, nous sommes trop heureux ; le bonheur nous nourrit. »

En effet, il paraît que quand ils sont tristes il leur faut deux fois plus à manger. Samedi matin, l'un des trois admirateurs du chemin de fer dit à Koté : « Tu verras, tout à l'heure, la grosse machine va passer ; tu ne l'as pas vue hier, mais attends ! » Un train arrive, tous quatre se précipitent à la barrière, nous aussi, pour voir leurs figures. Ils avaient tous la bouche grande ouverte, Koté plus encore que les autres. « Eh bien ! trouves-tu cela comme il faut, toi ? » « Oh ! répond-il en regardant toujours (on ne voyait plus que la fumée), c'est si beau, que je ne peux plus en ôter mes yeux ! — Nous avons été bien vite en venant de Mabouléla, dit Ézéchiel, mais cela va encore plus vite. — Moi, ce qui m'étonne, ajoute un troisième, c'est ce sifflet ; comment peut-il siffler si fort ? — Moi, réplique un autre, c'est qu'elle n'a pas d'yeux, cette machine-là, et qu'elle marche tout de même. »

Enfin, je ne puis vous répéter toutes les réflexions de ces braves gens, plus ébahis les uns que les autres. Il paraît que mercredi dernier il a fait un temps épouvantable ; le soir, l'un des quatre a dit dans sa prière : « O Dieu ! je t'en prie, fais

vite arriver les enfants de notre missionnaire ; tu sais que c'est pour eux que nous souffrons tant. »

Ils ont déjà dit qu'ils m'aiment beaucoup et que j'apprendrai vite le sessouto parce qu'ils sentent que je les aime. Ils ne se trompent pas, ces braves gens. Ils jubilent quand j'essaie de leur parler ; si je dis mal, ils me corrigent avec une gentillesse incroyable.

ALICE KECK.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LE PASTORAT INDIGÈNE AU LESSOUTO

Discours prononcé à la consécration de M. H. Krüger, par M. T. Fallot.

> Moi, je vous dis : Levez vos yeux et regardez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à être moissonnées.
> 36. Celui qui moissonne en reçoit la récompense et amasse le fruit pour la vie éternelle, en sorte que celui qui sème et que celui qui moissonne en ont ensemble de la joie.
> 37. Car en ceci, ce qu'on dit est vrai : que l'un sème et que l'autre moissonne.
>
> JEAN IV, 35, 36, 37.

Mes frères,

Cette semaine est consacrée par la majorité de nos concitoyens au souvenir de ceux qui nous ont quittés.

Nous aussi, membres et amis de la Société des Missions, nous avons à cet égard de pieux devoirs à remplir. C'est aujourd'hui pour la première fois que nous nous réunissons

depuis les deuils douloureux qui nous ont atteints. Il est bon et salutaire d'évoquer au début de cette solennité le souvenir de nos morts bien-aimés.

Il n'y a pas encore un an qu'ici même nous recommandions à Dieu et à sa puissante grâce M. et madame Golaz. Nous espérions, lorsqu'ils nous ont quittés, qu'ils vivraient longtemps pour l'œuvre du Sénégal. Ils n'ont eu que l'honneur — mais c'est déjà beaucoup — de mourir pour elle.

Notre cher martyr disait au moment de son départ : « S'il plaisait à Dieu de me rappeler à Lui dans six mois, je suis persuadé que ma mort servirait efficacement la cause du Sénégal en déterminant plusieurs vocations. »

En parlant ainsi de sa mort, il obéissait à un pressentiment prophétique : les six mois n'étaient pas révolus, que Dieu l'avait rappelé à lui. Nous sommes persuadés qu'il ne s'est pas trompé non plus en entrevoyant les résolutions viriles que son exemple provoquerait.

A la séance où M. Golaz prit congé de nous, nous entendîmes également avec un profond intérêt l'émouvant rapport que nous fit la députation envoyée à Londres pour y plaider la cause du Lessouto. Notre vénéré frère Georges Fisch faisait partie de cette députation. Il déploya en cette circonstance grave toute l'énergie et toute l'ardeur qu'il mettait sans se lasser au service de la Mission. Sa mort nous affecte douloureusement comme elle affecte toutes les œuvres importantes du protestantisme français. Peu d'hommes savaient espérer comme lui, parce que peu d'hommes savaient aimer autant que lui. Le scepticisme est le châtiment de l'égoïsme, l'amour vrai tue le doute. Georges Fisch ne doutait jamais de son Dieu, parce qu'il ne vivait que pour ses frères.

Honorons nos morts bien-aimés, mes frères, en recueillant fidèlement les précieux exemples qu'ils nous laissent. Ils sont tombés victimes du même zèle, nos chers jeunes missionnaires là-bas, au début de la lutte ; ici, ce vétéran de si

glorieux combats, et maintenant tous trois, selon la parole de notre texte, ont ensemble de la joie.

Mon frère, ne vous étonnez pas si, ayant à vous consacrer à l'œuvre de la mission, je commence par vous mettre en présence de la mort. Parler à un missionnaire de renoncement absolu, de persévérance inébranlable et d'immolation sanglante, c'est l'entretenir des conséquences mêmes de sa vocation.

Toutefois, autant que nous pouvons en juger, ce ne sont pas des luttes héroïques qui vous attendent, mais un travail qui exige une patience à toute épreuve. Le temps des semailles douloureuses est passé pour nos Eglises du Lessouto. Les moissons sont blanches ; elles appellent des ouvriers intelligents et sages qui en assurent les fruits. A cet égard, l'avenir semble devoir différer grandement du passé. Et quiconque veut comprendre l'avenir et marcher avec sécurité en avant doit commencer par interroger avec humilité le passé. Tout se tient, tout s'enchaîne dans le royaume de Dieu. « L'un sème et l'autre moissonne », dit notre texte.

Ils sont venus, les infatigables semeurs : les Casalis, les Arbousset, les Gossellin. Ils ont accompli leur tâche. Avec quelle fidélité, les chrétiens du Lessouto vous le diront bientôt. Une nouvelle génération de missionnaires dont les noms sont chers à nos cœurs leur ont succédé. Eux aussi ont continué à creuser le sillon, et maintenant que la semence bénie lève de toutes parts, nous vous avons appelé pour que vous alliez là-bas concourir aux travaux de la récolte.

Je ne saurais mieux illustrer mon texte, et mieux aussi vous assurer la sympathie des chrétiens assemblés ici, qu'en faisant ressortir la signification particulière et l'importance capitale de la tâche à laquelle vous allez vous dévouer et pour laquelle il nous semble que Dieu vous a particulièrement qualifié.

I

La formation d'Eglises indigènes capables de suffire entièrement à elles-mêmes, d'Eglises autonomes, est le but suprême que poursuivent les missions évangéliques. Le pastorat indigène est la clef de voûte de cette œuvre d'émancipation matérielle et spirituelle.

Vous avez l'insigne honneur, mon frère, d'être appelé à présider aux efforts que nécessiteront l'éducation et la formation de pasteurs indigènes. Avec le séminaire de théologie qui se formera prochainement à Morija sous votre direction, une vie nouvelle s'ouvrira pour les Eglises du Lessouto. L'heure du plein épanouissement aura sonné pour leur activité.

Rien de plus frappant que l'importance qu'acquiert à l'heure actuelle dans tous les champs de mission la question de l'activité indigène. Toutes les grandes conférences missionnaires qui se sont réunies depuis quelque temps, celle d'Allahabad aux Indes, celle de Londres en 1879, en ont été saisies. Partout on est arrivé à la conviction que rien ne sera fait aussi longtemps qu'on n'aura pas inoculé aux Eglises arrachées au paganisme un esprit d'initiative, de sacrifice et d'énergie qui les rende capables de s'administrer elles-mêmes, et dès qu'on examine avec attention ce sujet, on arrive à comprendre qu'il faut avant tout créer un pastorat indigène.

Les déclarations des représentants les plus autorisés et les plus compétents des diverses Sociétés de Missions sont péremptoires à cet égard.

Que ce soit Duff, le patriarche des Eglises libres d'Ecosse et de leur mission aux Indes, qu'on interroge, ou Rufus Anderson qui vient de mourir après cinquante années passées au service de l'American Board, la grande Société de Missions de Boston, ou bien encore Venn, de la Société des Missions de l'Eglise anglicane, ou Tidman, le secrétaire des Mis-

sions de Londres, tous, si divergentes que soient les méthodes qu'observent leurs Sociétés respectives, sont unanimes à déclarer que le pastorat indigène est une des nécessités de l'heure présente.

Je sais que les Sociétés allemandes, au Sud de l'Afrique, du moins, sont restées sur la réserve. Vous m'assuriez toutefois vous-même, mon frère, qu'une des plus puissantes d'entre elles venait de déclarer, après une enquête approfondie et minutieuse, qu'on avait eu tort de mettre si longtemps en doute la capacité des chrétiens indigènes, qu'il fallait désormais leur témoigner plus de confiance, et coûte que coûte aller de l'avant.

Un simple et rapide coup d'œil jeté sur les champs de mission suffit pour nous faire toucher du doigt toutes les preuves irrécusables d'énergie, de piété et de maturité que les convertis ont déjà fournies.

Qui de nous n'a entendu parler de Sierra-Leone? Ce qui était, au commencement du siècle, un ramassis des débris de vingt tribus, une agglomération d'esclaves à peine affranchis, est devenu aujourd'hui, grâce à la mission, un peuple intelligent et prospère. Une université noire y forme des prédicateurs et des missionnaires noirs, et ce n'est pas nous, protestants français qui mettrons en doute la valeur des ouvriers qui en sortent, car c'est elle qui nous a donné notre vaillant Taylor. Et Crowther, l'évêque africain qui dirigea, en s'appuyant uniquement sur le concours de collaborateurs africains, la mission du Bas-Niger, est lui aussi un fils de Sierra-Leone.

Allez en Cafrerie, et vous entendrez répéter avec orgueil le nom de Tigo Soga, le pasteur éminent, le grand orateur indigène trop tôt enlevé à l'estime de ses collègues européens et à l'affection de ses compatriotes. Plusieurs prédicateurs cafres, formés à l'admirable institution de Lovedale, marchent actuellement sur ses traces.

Passons à Madagascar. Durant vingt ans, les chrétiens mal

gaches ont subi les plus terribles persécutions. Les missionnaires anglais avaient été chassés; les chrétiens étaient traqués jusqu'au fond des forêts, lorsqu'ils ne mouraient pas sur les bûchers ou qu'ils n'étaient pas précipités du haut des rochers. Pour seule consolation, ils possédaient quelques lambeaux de la Bible, héritage précieux des missionnaires, qu'ils avaient réussi à dérober aux investigations des persécuteurs.

Mais Dieu a suscité des prédicateurs indigènes qui enseignaient par leur propre exemple comment il fallait mourir et aussi comment il fallait vivre pour glorifier Jésus-Christ. Et, grâce aux obscurs et héroïques labeurs de ces pasteurs, les centaines de chrétiens devinrent des milliers sous le feu même de la persécution, jusqu'au jour où, la liberté de conscience étant proclamée, Madagascar fut témoin d'un des réveils les plus étonnants de notre siècle.

Je ne m'arrête pas à l'Inde, à ses populations du Nord, aux Kohls et aux Santhals, ni aux peuplades primitives du Midi, témoins les unes et les autres de mouvements considérables qui eussent été impossibles sans l'organisation de l'activité indigène. Mais comment ne pas nommer, en passant, ces tribus sauvages des Karens, qui, dans les jungles et les forêts de l'Indo-Chine, se répétaient les mystérieuses traditions des pères en vertu desquelles l'homme blanc viendrait un jour avec un livre contenant la bonne nouvelle du salut? L'homme blanc est arrivé. Comme un incendie, la parole du Christ s'est répandue à travers les villages et les hameaux de la montagne jusque dans les gorges les plus reculées; mais jamais, à lui seul, l'homme blanc ne fût parvenu à de si grands résultats. Si la nation des Karens a été tout entière ébranlée, c'est que la parole divine lui a été annoncée par des hommes sortis de son milieu, par un Sau-Kala, par un Ko Tha Byu, dont la puissante éloquence subjuguait toutes les consciences.

Et si nous jetons un regard sur les îles de l'Océanie, com-

ment vous imaginez-vous qu'il fût possible aux douze missionnaires wesleyens qui occupent l'archipel des Fidji de supporter le poids de cent mille convertis, s'ils ne disposaient du concours d'une multitude d'aides, de catéchistes, de prédicateurs fidjiens, qu'ils forment dans leur belle institution de Richmond, pour les placer ensuite à la tête des nombreux postes répartis sur tout l'archipel ?

Et Taïti, notre Taïti! Dieu me garde d'exagérer la valeur spirituelle de nos Églises de Taïti ; mais enfin, qu'on m'explique comment, pendant plus de vingt ans, les indigènes ont pu résister aux sollicitations du clergé catholique, doublées des influences administratives, auxquelles s'ajoutait encore le déplorable exemple de la corruption européenne. Comment, je le demande, les indigènes eussent-ils persévéré dans leur attachement à la foi évangélique, alors que tous les missionnaires, sauf un, avaient dû les abandonner à un pastorat indigène capable d'accomplir l'œuvre d'affermissement et de conservation qui s'imposait? Nous serions vraiment mal venus d'oublier la reconnaissance que nous devons à ces humbles pasteurs taïtiens qui, dans leur isolement, dans leur ignorance, avec leur seule Bible pour arme, ont combattu jusqu'au bout le bon combat et soutenu leurs frères.

Je n'ai pas le temps de parler des îles Sandwich, et pourtant cela en vaudrait la peine. Ici, en effet, le travail missionnaire est arrivé à son terme, les missionnaires américains ont pu se retirer, et ceux qui sont restés sont demeurés à titre de pasteurs et traités sur le pied d'une parfaite égalité avec leurs collègues hawaïens. Bien plus, les Eglises des îles Sandwich, comprenant que la vie ne s'affermit qu'à la condition de se développer, ont fondé la Société des Missions hawaïennes, qui évangélise la Micronésie avec de réels succès.

II

Les exemples que je viens de donner font nettement ressortir le caractère principal de l'œuvre missionnaire : elle est l'œuvre éducatrice par excellence, elle poursuit l'éducation des âmes qu'elle conquiert au Christ, et, par l'éducation des individus, elle vise à la transformation des peuples.

La conscience populaire identifie volontiers l'activité missionnaire avec certains actes d'héroïsme qui n'en sont que le prélude. Pour bien apprécier les efforts de la mission, il importe de nettement distinguer les deux phases, les deux périodes qu'elle doit traverser pour arriver à des résultats féconds : la phase des semailles, celle que tous les faits nous autorisent à appeler la *période héroïque*, et la période qui assure les résultats et amène la moisson à maturité, la *période pédagogique*.

Je suis forcé de glisser rapidement sur la première de ces deux périodes ; elle est, du reste, de beaucoup la mieux connue.

L'Église évangélique du dix-neuvième siècle a vraiment toute raison de louer Dieu lorsqu'elle fait le compte des dévouements sublimes et des morts saintes dont elle a été témoin dans le champ des missions. Dieu savait que nous avions plus que jamais besoin de ces leçons d'héroïsme, et il a veillé à ce qu'elles ne nous fissent pas défaut.

Ici, vraiment, c'est l'embarras du choix qui m'arrête. Il y a des Sociétés de Missions qui semblaient préparer leurs élèves plutôt aux luttes de la mort qu'aux exigences de la vie. Considérez un peu ces admirables Moraves qui ont eu partout l'honneur d'être les premiers à la lutte et d'occuper les postes dont personne n'eût voulu ; ne dirait-on pas, à les voir vivre et mourir, qu'ils se considéraient tous comme des candidats au martyre ?

Et nos frères de Bâle à la Côte d'or, creusant sans relâche les fosses de ceux qui tombaient, en sorte que leur champ de travail débute par offrir le spectacle d'un vaste cimetière ? Et toutes les victimes qu'ont réclamées les îles de l'Océanie, depuis John Williams jusqu'à l'évêque Patteson ? Ah ! vraiment, si nous voulions, à la façon des catholiques romains, former un calendrier des saints, des héros et des confesseurs dont les missions au dix-neuvième siècle nous fournissent les noms, aucune date ne resterait en blanc ! Car il n'est aucune des œuvres actuellement fécondes qui n'ait été arrosée, sinon par du sang, du moins par beaucoup de larmes.

Mais cette première période n'est pas seulement caractérisée pas d'indicibles souffrances et des labeurs inouïs, elle marque aussi par les victoires parfois éclatantes que l'Évangile remporte sur le paganisme. Et ces premiers triomphes de la grâce divine, ces premières conversions impriment à l'activité du missionnaire je ne sais quel enthousiasme qui ne se retrouvera plus dans la suite.

Je rappelle à votre souvenir les pages émues que notre vénéré directeur consacre dans son beau livre sur les Bassoutos à la conversion de Libé. Ce vieillard endurci, détesté de tous, qui haïssait nos missionnaires d'une haine d'autant plus implacable qu'elle se sentait impuissante, est peu à peu subjugué par leur renom, qui le poursuit, qui amollit son cœur, et prépare le chemin aux influences victorieuses de la grâce divine. Lisez ce récit, vous verrez là la mission dans toute la beauté et dans tout l'élan de la jeunesse.

Peu à peu la scène change ; des conversions se sont opérées : les âmes sont nées à la vie d'en haut. L'effort du missionnaire se concentre désormais sur le troupeau fidèle qui l'entoure, sur les quelques nouveau-nés que Dieu lui a accordés. Il comprend que c'est en organisant une Eglise qu'il s'assurera l'instrument le plus efficace à l'évangélisation ultérieure des païens. Du reste, l'opposition extérieure est vaincue, un milieu chrétien se forme et l'Evangile exerce son

influence indirecte, mais certaine, sur ceux qui s'y montrent encore le plus hostiles.

La période héroïque est arrivée à son terme : nous voici en pleine période pédagogique.

C'est ici qu'abondent des difficultés d'un nouveau genre, car ces convertis ne sont au point de vue spirituel que des enfants, que des mineurs, que des êtres passifs qu'il s'agit de protéger, de guider et surtout de rendre capables de devenir des hommes. Touchant spectacle du reste que celui de ce missionnaire qui, durant de longues années d'obscur dévouement, va être investi, dans l'intérêt des enfants spirituels que Dieu lui a donnés, de toutes les fonctions imaginables. A lui de leur enseigner les mystères de l'alphabet, de leur communiquer le goût du travail, de leur inculquer les règles de la pudeur; à lui d'agir sur eux sans se lasser, jour après jour, par la parole et surtout par l'exemple. Dans certaines parties de l'Inde, on désigne le missionnaire du terme naïf de Ma-Bap, mère et père tout à la fois, celui qui doit subvenir à tous les besoins et auquel on recourt à toute occasion.

Touchant spectacle, disais-je tout à l'heure; mais j'en connais un plus émouvant encore. Ce missionnaire qui a tout été pour ces chrétiens parce qu'il ne pouvait faire autrement : père nourricier, instituteur, législateur, ne tarde pas à comprendre, avec la sagesse qu'inspire le véritable amour, qu'il doit, coûte que coûte, habituer ceux qui ne comptent que sur lui à ne plus compter que sur eux-mêmes ; car ce sont des hommes qu'il est venu façonner, et non des enfants incapables de toute virilité.

Dorénavant il mettra tout en œuvre pour leur enseigner à se passer de lui. Après avoir été tout, il s'efforcera d'être le moins possible, de s'effacer, de se faire oublier. Il ne négligera rien pour éveiller dans ces âmes passives les nobles ardeurs de la liberté, et c'est à ce moment que son abnégation sera mise à une rude épreuve.

Dans ces natures à peine dégrossies tout est excessif. Elles

sautent souvent d'un bond de la passivité la plus absolue aux excès d'une indépendance sans bornes. C'est l'heure de la jeunesse fougueuse et souvent ingrate. Qu'un agitateur se montre, qu'un émissaire de quelque société sectaire et qui n'a nul souci de déchirer le corps du Christ apparaisse, et l'esprit de révolte se manifeste. Pauvre missionnaire, quelle patience ne lui faudra-t-il pas pour s'efforcer de supporter ces volontés mal équilibrées et de les redresser plutôt que de les briser !

Mais la victoire reste à la foi qui attend tout de Dieu et à l'amour qui ne se dément pas.

Le jour vient où la clarté se fait dans ces âmes que la passion avait obscurcies, et aux emportements, qui ont failli tout compromettre, succède la maturité de l'âge viril, et l'indigène revient au missionnaire plus reconnaissant que jamais. Il trouve en lui, non plus un père qui commande et dirige, mais un frère aîné qui est heureux de mettre à la disposition de son frère moins avancé tous les conseils que lui suggère une longue expérience.

Jadis il fut leur père, maintenant il sera leur frère. Certes cette transformation ne s'opère pas sans luttes de tout genre; elle exige de la part du missionnaire une abnégation absolue dont tous ne sont pas capables, mais aussi de quels féconds résultats n'est-elle pas accompagnee. Ah ! certes, le missionnaire qui persévérera dans cette voie de patience et de renoncement ne regrettera jamais les labeurs qu'il se sera imposés; car le jour viendra où à l'agglomération d'enfants en tutelle dont les soins consommaient ses forces, succédera pour lui ce spectacle d'une communauté de frères, d'hommes capables de comprendre ce qui est bien et de l'exécuter, et l'amour viril que récoltera le missionnaire le consolera amplement des peines endurées : bien plus, cette église indigène, pourvue d'un pasteur indigène dont elle défrayera les besoins, n'oubliera pas son origine; elle deviendra à son tour une Eglise missionnaire, et lorsque celui qui l'a enfantée au

Christ la quittera pour aller plus loin apporter l'Evangile aux multitudes qui ne le connaissent pas, elle lui donnera des évangélistes et des missionnaires comme compagnons de ses nouveaux labeurs.

Voilà, esquissée à grands traits, l'évolution qui s'accomplit actuellement dans les divers champs de mission et qui dans quelques-uns est déjà arrivée au terme que j'indique.

Où en sommes-nous à cet égard dans notre mission du Lessouto ?

Je réponds ; nous touchons évidemment aux derniers efforts de la période pédagogique, nous approchons du moment où nos Eglises pourront fêter leur émancipation complète et acquérir une complète autonomie.

Le sujet que je traite intéresse trop directement tous les amis de notre œuvre pour que j'hésite à solliciter pour quelques instants encore votre bienveillante attention.

(*A suivre.*)



ALMANACH DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES POUR 1882

Prix : **30** cent. Bâle, Librairie des Missions. — Paris, BONHOURE et FISCHBACHER.

Nous sommes d'autant plus à l'aise pour recommander cette excellente publication que, rédigée par les soins d'une Société étrangère, elle fait une large place à notre mission. L'Almanach, après les indications chronologiques et météorologiques d'usage, débute par un calendrier avec des éphémérides tirées de l'histoire des missions ; notre Société a pour

sa part deux ou trois dates par mois. Puis viennent des articles courts et bien faits, traitant des questions de fond, telles que les suivantes : *L'opportunité de la Mission; Que devient l'argent que nous donnons pour les missions?* ou rapportant des faits instructifs ou édifiants : cette dernière catégorie de sujets prédomine naturellement, et c'est avec plaisir que nous y trouvons un article de deux pages consacrées à la Société des Missions de Paris. La mission vaudoise, elle aussi, a sa page dans l'Almanach qui donne en terminant, entre autres renseignements, l'adresse de notre Société. Nous louons l'effort qu'a fait la rédaction pour donner un caractère français à cette publication, sans négliger, c'était son droit et son devoir, de faire la première place à la mission bâloise, qui compte d'ailleurs de nombreux amis dans la Suisse française. L'ouvrage, solidement cartonné, d'une exécution soignée, enrichi de gravures, dont quelques-unes fort jolies, ne coûte que 30 centimes. Nous engageons vivement nos lecteurs à se le procurer et à le répandre autour d'eux : ils trouveront à le lire profit et instruction.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9065. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1881

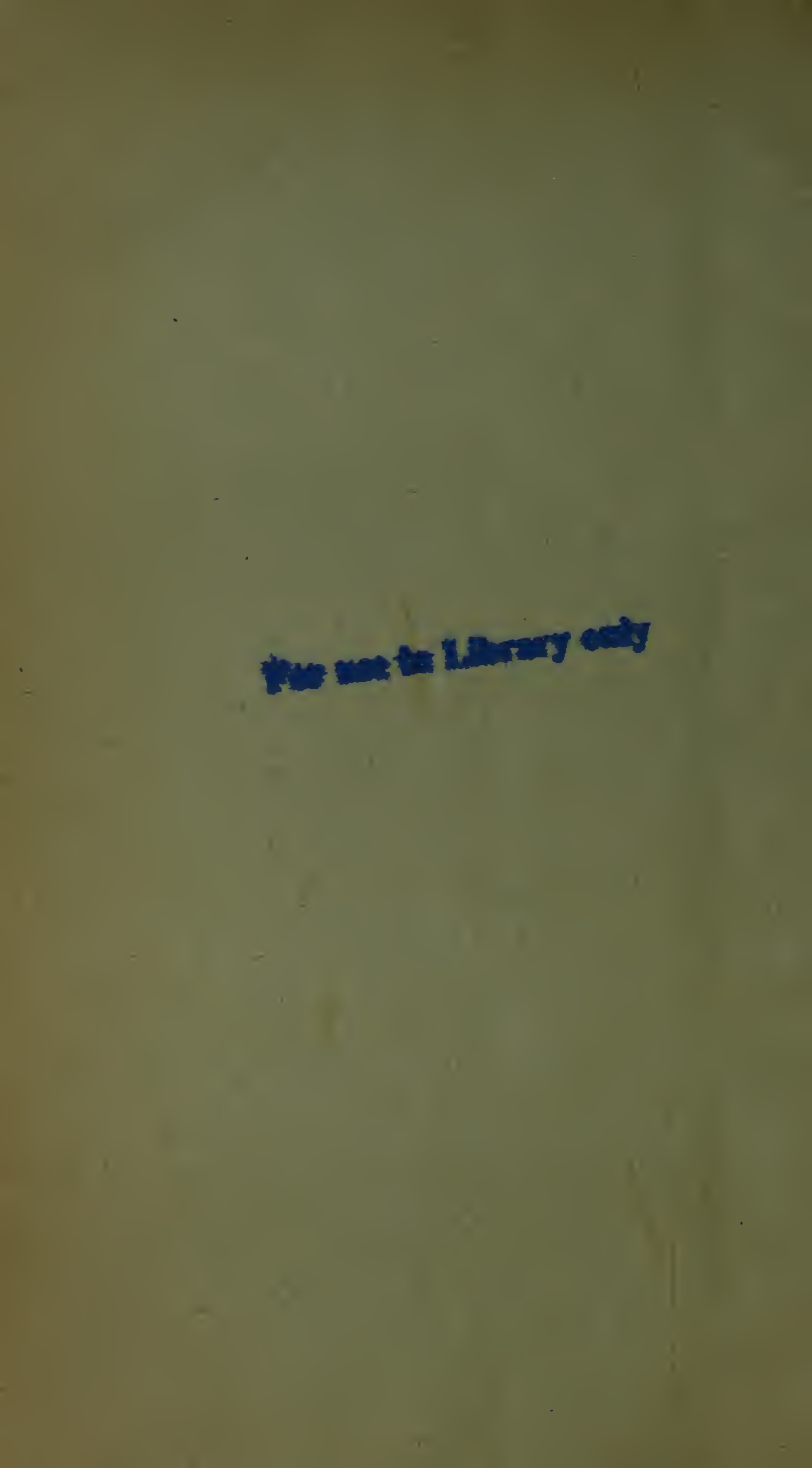
TABLE DES MATIÈRES

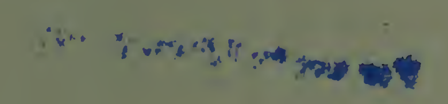
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

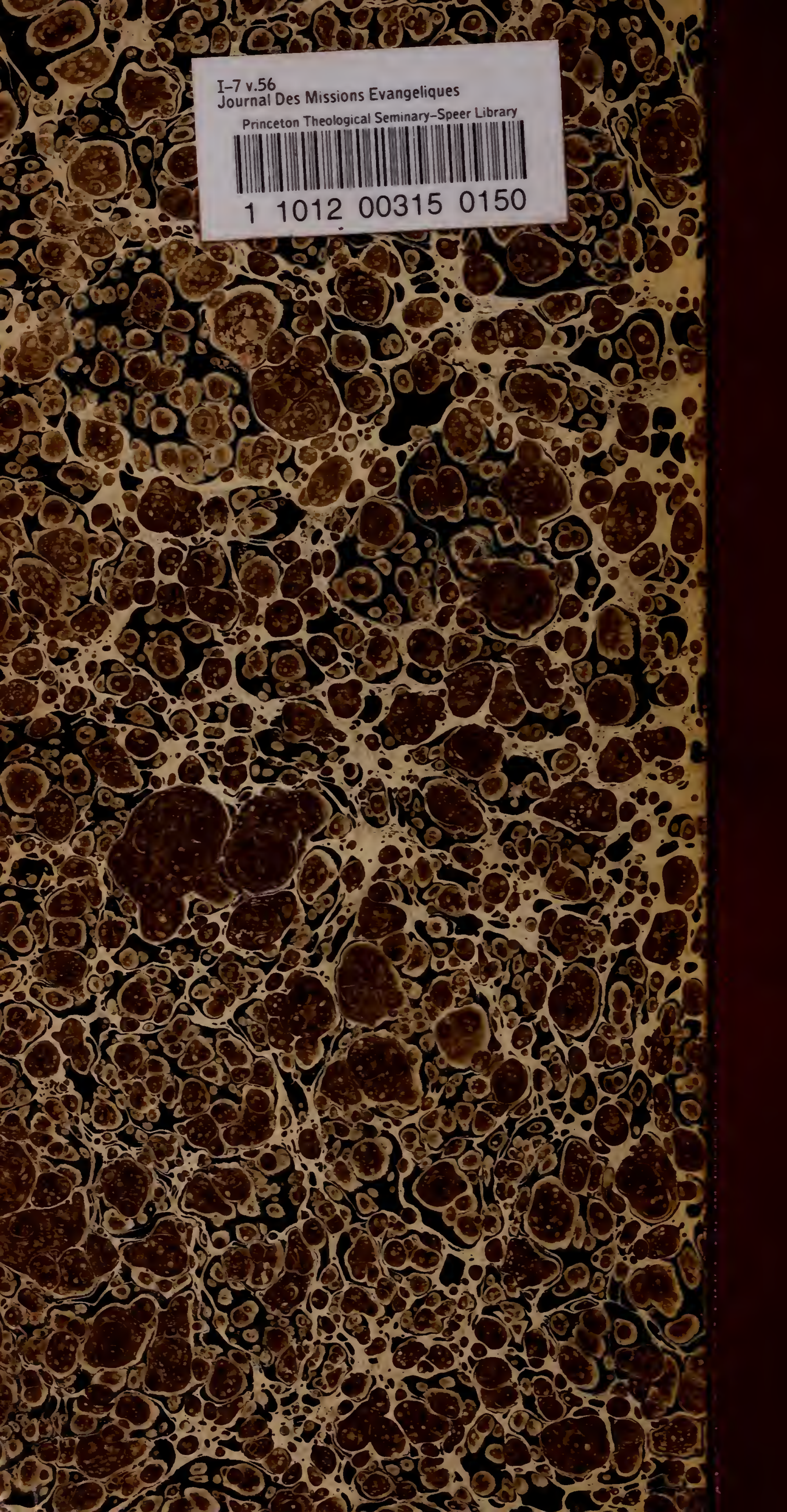
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

NOUVELLES ET VARIÉTÉS

FIN.


Library only




I-7 v.56
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00315 0150